

Bernard AMSCHLER

LA HERISSON

Roman historique

Courte présentation :

Ce roman qui se déroule durant la guerre de Trente ans nous raconte sous la forme d'une grande aventure le parcours initiatique d'un jeune couple. Et de quelle façon nos rencontres, nos échanges, nos confrontations avec les autres construisent notre personnalité. Comment certains, bien que nés dans des conditions très modestes, parviennent, par le hasard et l'éducation que leur donne la vie, de se hisser au-dessus de leur médiocrité et de faire de leur vie une réussite.

Chapitre 1

MATHIAS

Assis en face de ce jeune curé à la soutane boutonnée jusqu'au cou, Mathias semblait écouter, mais n'entendait pas. Il regardait, distraitement cette grosseur, juste au-dessus du col à rabats, qui se déplaçait sous la peau, de haut en bas, et semblait ne pas parvenir à franchir l'obstacle du col, Par moment la pomme d'Adam paraissait même s'affoler. Il va finir par s'étrangler notre petit curé. Il était de ces gens qui préféreraient crever étouffé et rester définitivement bête que de remettre quoi que ce soit en cause. Agacé, Mathias finit par lever la main et dire : « Je sais tout cela, avec sa seigneurie nous en avons déjà parlé, il y a bien longtemps et c'était chose convenue ». Le curé s'étrangla et se mit à tousser. Du jaune de cire il était passé au rouge écarlate. Mathias s'était levé, après s'être recoiffé, il s'inclina légèrement : « C'est un devoir de fidélité que je remplirais avec dévotion, Je vous salue, monsieur le curé ». A entendre ces paroles le curé ressentit un frisson d'effroi parcourir son échine. Il allait devoir laisser parler, cet horrible personnage qui prenait de ces libertés avec les usages et la religion que lui ne pouvait tolérer. Maintenant que son protecteur était mort il aurait pour devoir de rétablir les pratiques de respects qui lui étaient dues.

Son ami Félix était donc mort. En effet cela faisait plusieurs mois qu'ils ne s'étaient pas vu et le cœur du vieil homme se serra au souvenir de leur franche amitié. Lorsque le seigneur du village venait au château, avant même d'en passer le porche, aidé de son valet, il se laissait glissé de sa monture et venait, appuyé sur sa canne, l'embrassé comme un frère. Alors Béatrice, quel que soient ses occupations ou ses douleurs, arrivait en courant pour elle aussi l'embrasser chaleureusement. Au village on s'en étonnait, et cette amitié était la source de bien des légendes dont les trois compagnons s'amusaient. A ce souvenir les lèvres de Mathias s'étaient retroussées dans un sourire timide et ses yeux aux couleurs délavés avaient brillé un court instant.

Tout près de l'âtre, presque sous le manteau de la cheminée, ses mains noueuses posées sur les genoux et les jambes étendues, le vieil homme, les yeux mi-clos,

rêvassait. Oui il était loin ce jour où Félix des Armoises l'avait serré dans ses bras en lui disant : Allons Mathias ne sommes-nous pas frères à présent ! C'était pour la Pentecôte en...il ne se souvenait plus, lui et sa chère Béatrice étaient jeunes encore et Dieu sait qu'ils ne s'attendaient pas à cela en arrivant à Calw. Ce fut comme une seconde naissance pour eux. En y repensant, en remontant le cours de sa vie qui s'était écoulée comme une aventure, avec ses épreuves et ses révélations, il était tenté d'en être fier. Et pourtant toute cette extraordinaire aventure avait débuté dans l'horreur

Mathias avait passé deux jours entiers allongé derrière un buisson d'aubépine, le cœur chaviré, l'esprit complètement anéanti quant enfin les brigands étaient partis. Il n'y comprenait rien. Par une belle journée comme celle-ci comment était-ce possible ? Ce 15 septembre, de l'année 1631 serait pourtant la pire journée, dont il se souviendrait toute sa vie.

Là en bas, sur le bord de la route qui menait à Joudreville, le vieux poirier tout tordu par l'âge portait en guise de fruit... des hommes pendus par le cou. Ils étaient nus et les corbeaux se disputaient leurs dépouilles. Du village, ou de ce qu'il en restait, s'élevait une fumée âcre et une odeur abominable. Ce ne fut que longtemps après s'être assuré que plus rien ne bougeait entre les murs, que Mathias finit, par se laisser glisser entre les buissons le long de la pente. Arrivé au bas de la côte, il s'accroupit derrière un pan de mur, l'oreille aux aguets. Sans cette odeur, le croassement des corbeaux, le chuintement du feu sur la paille humide tout semblait calme, presque serein, les cris, les hurlements, avaient cessé. Évitant de faire du bruit, il longeât ce qui restait du mur. Tentant d'étouffer sa peur, il releva la tête et se redressa lentement.

De sa maison il ne restait quasiment plus rien. A côté, le château ou plutôt la maison forte, qui aurait pourtant dû servir de refuge aux habitants, était-elle aussi en ruines. Tout ce qui hier encore faisait la fierté des villageois, de la plus modeste chaumière à la demeure seigneuriale, sans épargner la maison de Dieu, n'était plus que ruines, A croire que Dieu lui-même avait déserté le village. Partout des cadavres dénudés de femmes, de vieillards et d'enfants. La puanteur, comme la haine, montait des égouts de l'enfer.

Venant des ruines du château il perçut un léger bruit. Ce n'était qu'un chien du château ; le dernier sans doute de cette nombreuse meute aux longues oreilles qui dans les temps anciens, bien avant la guerre, accompagnait le seigneur à la chasse.

L'animal était occupé à déchiqueter l'avant-bras d'une femme. Mathias fut pris de rage, ramassa une grosse pierre, ajusta son tir et toucha la bête au thorax. Elle poussa un cri et s'écroula, puis tenta de se relever en titubant, une deuxième pierre l'atteignit à la tête, elle s'effondra battant l'air de ses quatre membres.

Le jeune homme s'approcha. Ce cadavre de femme, qui cela pouvait-il bien être ? Son visage avait été écrasé à coups de pierres. A voir son corps, elle n'était plus très jeune. Elle semblait pourtant avoir été une personne de qualité. Ses ongles n'étaient pas noirs comme ceux de qui travaille la terre. A sa main, qui n'avait pas encore été entamée par le chien, il manquait deux doigts. Sans doute avaient-ils été tranchés pour lui arracher ses bagues.

Depuis le début de la guerre le village avait déjà été attaqué à plusieurs reprises par des bandes de soldats, mais jusqu'à présent ils s'étaient limités à voler les animaux et les récoltes. Ils avaient brutalisé quelques récalcitrants et perpétré quelques viols, mais jamais comme cette fois-ci. Visiblement là il s'agissait d'une bande de brigands composée de déserteurs et de vagabonds. De ces misérables qui ne possédaient plus rien, à qui la guerre avait tout arraché y compris tous sentiments humains et qui étaient devenus pires que les loups.

Depuis deux jours qu'il n'avait rien mangés, son estomac avait des crampes et le dégoût ni changeait rien. Un coup d'œil autour de lui confirma ce dont il se doutait déjà, il ne devait plus rien rester à manger dans tout le village. Les portes de caves étaient béantes ou défoncées, les greniers brûlés, la moindre cachette avait dû être forcée. Il ne restait plus qu'à mourir de faim ou à devenir, comme ces autres, une de ces tumeurs de l'humanité, qui passait son temps à vagabonder, piller et tuer ne serait-ce que pour survivre soi-même.

A ses pieds ce chien qu'il venait de tuer valait bien un chat ou un rat. Il le traîna un peu à l'écart et à l'aide d'un débris de poterie tranchant le dépeça et le vida. Un peu de chaume qui fumait, une poignée de paille sèche, et en soufflant dessus il fit jaillir des flammes. Dans les décombres il trouva une broche, s'accroupit devant le feu et se mit à faire tourner lentement la carcasse.

Absorbé dans ses réflexions, soudain il ressentit un violent choc sur sa tête et son esprit s'ombra dans les ténèbres.

Lorsqu'enfin il reprit conscience la tête lui tournait et sa vue était trouble, comme dans un épais brouillard et ce qu'il fixait se dédoublait, il lui fallut un moment pour réajuster sa vue. La première chose qu'il réalisa fut que son rôti avait disparu. Il pesta, mais subitement sa colère retomba et céda la place à la

panique. Allait-il à son tour être massacré ? Combien de temps avait-il été inconscient ? Ses agresseurs étaient-ils nombreux, allaient-ils revenir ? Ou ne serait-ce qu'un pauvre bougre comme lui qui avait échappé au massacre ? Il resta ainsi un bon moment immobile, tendant l'oreille, mais rien ne se produisit, alors lentement sans faire de bruit il déplaça ses membres engourdis. Rien, il ne se passait toujours rien, s'enhardissant il entreprit d'escalader un pan de mur plus haut que les autres. De là il pourrait sans doute avoir une vue d'ensemble. Arrivé presque en haut, une pierre se détacha et il tomba entraînant avec lui une partie du mur. Un éclat de rire clair comme l'envol soudain d'un oiseau bouscula cet environnement lugubre, mais le jeune homme n'était pas d'humeur à rire. D'un bond il s'était redressé, armé d'une pierre il était prêt à fracasser le crâne du moqueur qui un instant plutôt l'avait terrorisé. En effet, à quelques pas derrière lui se tenait ce qu'il prit d'abord pour un adolescent. Son adversaire mesurait une tête de moins que lui, avec ses cheveux longs collés autour du visage, sa culotte de cuir aussi crasseuse que sa figure il avait l'air plus pitoyable que méchant. Par-dessus sa culotte il portait une chemise ample sans couleur déterminée un vrai camouflage, sur la tête, enfoncé jusqu'à lui cacher une partie de ses yeux, un vieux feutre sans forme et visiblement trop grand.

- Ha ! Ha ! Tu ne te prendrais pas pour Icare à vouloir monter trop haut !

Là s'en était de trop il allait lui flanquer une raclé.

- Non, non ne te fâches pas ! Tu sais c'est idiot, mais je dis tout le temps des bêtises.

Mathias stupéfait resta figé, son bras armé ballant.

- Tiens, le voilà ton rôti ! Mais ne te met pas comme ça en colère, tu vois bien que je suis seul et en plus je suis prêt à partager ton repas. si tu m'invites évidemment ! Allez viens, ne me regardes pas avec ces yeux- là !

C'est vrai que vu de près il n'avait pas l'air méchant, mais son parlé était différent de celui auquel Mathias était habitué.

- Oui bon, mais qui que t'es toi ? D'où qu'tu viens ?

- D'abord filons d'ici, ils pourraient revenir, on causera plus tard. Puis après une pause il ajouta :

- Écoutes, on va emporter un peu de braise, c'est que ta viande n'est pas cuite.

En tous cas ce gaillard ne perdait pas le nord. Il avait repéré un petit pot en terre, y poussa quelques braises et les couvrit de cendres.

- Allons-y, donne-moi un coup de main, prend l'autre bout de la broche.

Ils longeaient le ruisseau qui charriait tout un tas de saletés, des morceaux de bois, de la paille et même les restes d'une poule crevée. Mathias avait soif et la fumée qu'il avait avalée irritait sa gorge, il voulut s'accroupir pour puiser un peu d'eau dans le creux de ses mains, mais l'autre le reteint.

- Tu ne vas tout de même pas boire dans cet égout ! Il n'y a pas une source ou un autre ruisseau qui ne traverse pas le village ?

Chemin faisant Mathias observait à la dérobée son compagnon. Ce qui lui donnait cet air bizarre c'était cette démarche et ce gros ventre. Soudain il réalisa.

Bon sang ! On dirait une femme enceinte, et cette voix, mais oui à présent il en était certain c'était une femme.

Lorsqu'ils arrivèrent près de ce qui avait été un moulin, il n'en restait qu'un tas de pierres calcinées, des tuiles cassées et quelques bouts de bois noircis par le feu. Ils découvrirent pourtant qu'une partie de la cave voûtée avait échappée à la destruction, l'entrée en était dissimulée par l'éboulement. Cela pourrait faire un bon abri, tout au moins provisoire. Tout naturellement c'était la jeune femme qui dirigeait les opérations. Mathias en était vexé, il n'avait pas l'habitude d'être commandé par une pisseuse. Depuis que son père avait été enrôlé de force dans les troupes du duc Charles, c'est lui qui commandait à la forge

- Mais dis-moi d'abord, comment que tu t'appelles et d'où qu'tu viens ? Parce que moi je ne t'ai jamais vu de par chez nous.

Visiblement il voulait rétablir une hiérarchie qui lui paraissait naturelle, il était un homme et en plus il était chez lui.

- Parles moins fort et fais moins de bruit on causera tout à l'heure.

Elle avait sans doute raison, mais elle commençait quand même à lui taper sérieusement sur les nerfs avec sa façon de le commander.

Mais malgré sa manie de commander elle remplissait déjà cet horrible vide qu'avait laissé la destruction de son village et la disparition de ses habitants, finalement les seules gens qu'il connaissait.

Et, à bien la regarder, elle n'était pas moche cette fille. Elle avait retiré son chapeau noué ses cheveux avec un lacet de cuir et bien que n'étant pas très grande avec son assurance elle avait de quoi l'intimider.

Chapitre 2

Béatrice

- Tout à l'heure tu m'as demandé, eh bien je m'appelle Béatrice. Cette bande de salopards me tenaient prisonnière et me traînaient avec eux. Pendant qu'ils mettaient ton village à sac j'ai réussi à leur échapper. Une fois qu'ils étaient bien ivres de sang et de vin j'en ai profité pour me glisser hors du village sans qu'ils ne s'en aperçoivent, puis je me suis faufilée entre les buissons jusqu'au haut de la côte qui domine le village. Finalement pas loin de toi. Mais ce n'est que lorsque tu as commencé à descendre que j'aie remarqué ta présence et que je t'aie suivi. J'espère qu'avec une femme tu sauras mieux te tenir que cette bande de porcs. De toute façons je préfère te prévenir je sais me défendre.

Mathias eut un petit sourire amusé, en réponse, d'un geste vif elle tira, on ne sait d'où, un long coutelas et le lui présenta sous le menton.

C'est à ce moment qu'un geai s'envola en poussant son cri d'alarme. D'un coup de pied Béatrice éteignit le feu en le couvrant de terre puis se jeta à terre en entraînant Mathias. Un buisson en bordure du bois avait effectivement bougé. Après un moment dans cette position, sans le moindre mouvement, tous les sens en éveil, un nouveau mouvement dans la sous-bois agita le feuillage, quelqu'un devait les observer. Il s'agissait sans doute d'un homme seul, il valait mieux décamper avant qu'ils ne reviennent à plusieurs. Béatrice attrapa les restes du rôti et fit signe à Mathias de la suivre. Ils longèrent le ruisseau se cachant derrière les broussailles et les roseaux tout en prenant soin de ne pas les faire bouger. Lorsque la jeune femme jugea la distance suffisante elle escalada un petit monticule.

- D'ici on pourra voir ce qui se passe. Il faudra rester couché parce que nous sommes à découvert mais on peut voir dans toutes les directions et on pourra filer avant qu'ils ne nous tombent dessus.

Cette fille, en plus de voir sentait son environnement. Après un long silence, tendant l'oreille, elle finit par lui chuchoter :

- Es ce que tu as une arme ?

- Non !

- Pas de couteau, rien ?
 - Non !
 - On te trouvera un bon gourdin et il faudra que tu apprennes à t'en servir.
- Petit à petit les ombres envahissaient la plaine, seul la cime des arbres gardait encore le reflet du soleil couchant. Bientôt les oiseaux se turent et le silence s'étendit en même temps que l'obscurité.

- Il fera nuit d'ici peu, qu'allons-nous faire ?
- Durant tout ce temps nous n'avons pas observé le moindre mouvement. Il est vrai que ça ne veut pas dire qu'ils ne sont pas là, prêts à nous sauter dessus. Ici nous avons un avantage, entre eux et nous il y a le ruisseau à traverser nous aurions le temps de nous sauver dans l'autre direction. Nous allons donc rester ici pour la nuit, demain nous aviserons. Je pense que nous pouvons nous reposer tout en restant vigilant.

Le ciel était clair, les premières étoiles commençaient à luire. Mathias s'était allongé sur le côté et regardait sa compagne, il repensait à toute cette journée. D'abord toutes ces horreurs, et puis cette fille qui était tombée dans sa vie on ne sait d'où et qui lui en imposait par son assurance et son expérience. Il en ressentait une espèce de gêne et de bonheur tout à la fois. Ce n'est qu'après un long moment de réflexion qu'il se décida à demander :

- Mais alors toi, d'où que tu viens ?
- Oh là ! C'est une longue histoire tu sais ! Mon père, Jean Du Fossé, était maître potier d'étain à Metz et nous faisons partie de la communauté réformée, les Huguenots. Les membres de notre communauté sont essentiellement des bourgeois de la ville, commerçants ou artisans, des gens instruits qui parlent, lisent et écrivent le français et certains même le latin. Avec cette guerre, craignant pour notre vie mon père décida de vendre tous ses biens et de nous joindre à un groupe qui partait pour Amsterdam. Nous embarquâmes donc sur la Moselle avec des Hollandais, qui pratiquent le flottage de bois. Or à l'octroi de Sierck nous fûmes arrêtés par les hommes de Maillard. Qui sous prétexte de loyauté envers le duc détousse les voyageurs. Nous considérant comme hérétiques, condamnés à l'enfer, nous n'avions à leurs yeux aucune qualité humaine. La seule valeur que nous représentions était une éventuelle rançon que pourraient payer nos coreligionnaires de Metz. Nous fûmes enchaînés et traité comme moins que des animaux. Enfin

au cours d'une échauffourée avec une troupe de soldats espagnoles de Thionville je parvins à m'échapper.

Mathias ne parvint pas à trouver le sommeil, tout ce qu'il avait vu et tout ce qu'il venait d'entendre se bousculait dans sa tête. Et ce ne fut qu'au petit matin qu'épuisé il finit par s'assoupir. Mais déjà la jeune femme le secouait.

- Allons réveilles toi, nous avons à faire ! Nous allons retourner au village voir s'il n'y a rien à récupérer, nous manquons de tout, nous n'avons même plus de feu. Mais d'abord on descend au ruisseau pour se débarbouiller.
- Oui ! Bon ça va ! Arrêtes de me dire ce que j'ai à faire, je ne suis pas un gamin !

Mathias lui tourna le dos et partit vers le ruisseau en maugréant. Après s'être passer un peu d'eau sur la figure, comme il n'était pas idiot et qu'il avait réfléchi il chercha à s'excuser sans trop y paraître.

- Je vois bien que tu sais beaucoup plus de choses que moi, mais s'il fallait se battre je serais plus fort que toi et tu serais bien contente que je te défende.
- Là tu n'as sans doute pas tort, ce qui pour moi fait une bonne raison de faire équipe, mais alors nous devrions te trouver une bonne arme.

Ils descendirent au bord du ruisseau pour choisir dans les buissons un bon gros gourdin à couper. Mathias en désigna un du doigt et demanda le couteau de la fille.

- Non, laisse.
Elle n'était pas disposée à se démunir de son arme. Elle s'accroupit et coupa habilement le bâton. Puis s'éloignant un peu elle en choisit un second.
- J'en ai assez d'un.
- Ah oui ! Et moi ?

Elle ébrancha les deux bâtons et tendit à Mathias celui qu'il avait choisi.

- Bon, voyons à présent si tu sais aussi t'en servir.

Mathias se tenait là d'un air gauche, appuyé sur son bâton. Rapide comme l'éclair, elle avait frappé celui-ci d'un coup de pied, le garçon perdit l'équilibre, faillit tomber et recevait un coup sur la tête.

Vexé et furieux, mais sans rien dire il ramassa son arme.

- Ne sois pas fâché Mathias. Je ne voulais pas t'humilier, mais simplement te montrer que la force ne suffit pas, il faut apprendre à t'en servir. Si tu as en face de toi un adversaire aguerri, il t'abattra même si tu es deux fois plus fort que lui. Au contact de tous ces soudards, pour survivre, j'ai moi aussi dû

apprendre à me défendre. C'est toujours par nécessité, et des autres, que l'on apprend.

Mathias lui jeta un coup d'œil par en dessous, pas très convaincu.

- Allez Mathias viens et ne fais pas cette tête.

Et sans façons elle lui planta un baisé sur la joue. Ce geste qui fit que la vie de Mathias bascula, la guerre n'existait plus il ne restait que ces lèvres qui avaient effleuré sa joue.

Il venait de découvrir quelque chose que l'on ne peut apprendre, mais uniquement ressentir. Depuis deux jours il se sentait abandonné, comme une mouche prise dans une toile d'araignée et ce petit geste avait tout changé, avait illuminé son existence, avait redonné des couleurs à sa vie. La réaction du jeune homme avait rassurée Béatrice, elle avait pressenti chez lui une grande naïveté et ne s'était pas trompée, elle savait à présent qu'elle n'avait rien à craindre de lui.

- Dit tout à l'heure, je me disais comme ça, qu'ils ont tué beaucoup de monde, mais pour sûr qu'ils n'y sont pas tous.
- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- Entre ceux qui sont pendu au poirier, ceux dont j'ai vu les cadavres, il doit y en avoir qui on eut le temps de fuir ou qui n'étaient pas là quand ceux de ta bande sont arrivés, alors s'ils ne sont pas tous mort où sont-ils passés ?

La fille devint rouge de colère.

- Ce n'est pas ma bande, mets-toi ça bien dans le crâne et si tu préfères retrouver tes bouseux eh bien vas-y, cherches, vas les retrouver, mais sans moi.
- Mais ne te fâches pas comme ça ! Je me suis seulement demandé, c'est tout !

Elle lui tourna le dos et s'éloigna. Le cœur de Mathias se serra, il s'approcha d'elle, posa sa main sur son épaule, mais avant qu'il n'ait eu le temps de se pencher vers elle il se retrouva le couteau sous le nez et l'entendit lui dire d'une voix grinçante :

- Ne me touche pas !

Après quelques instants de silence elle se tourna vers lui et lui caressa la joue.

- Tu as raison j'ai eu tort de m'emporter. Il faut que je t'explique : Comme je te l'ai dit, je ne suis pas catholique et trop de gens se feraient un malin plaisir de me livrer aux gens du duc pour qu'on me garrotte ou me brûle, alors j'ai peur des autres et puis aussi je t'ai menti, je n'étais pas prisonnière

des brigands, j'étais restée avec eux, parce que malgré tout, avec eux j'étais moins en danger que toute seule. Après m'être échappée de la troupe de Maillard j'ai erré dans les campagnes. Mais tout n'y est que désolation. J'ai essayé de mendier ou voler mon pain. Les femmes me chassaient à coups de pierres et les hommes s'ils se montraient plus charitables, c'était avec l'idée de se payer sur ma personne en me bousculant dans la paille.

Un jour, je fus surprise alors que je ramassais un œuf. Les femmes se mirent à hurler comme prise d'hystérie et bientôt j'eus tout le village sur le dos.

Certains d'entre eux pensaient que je répondais parfaitement à l'image qu'ils se faisaient d'une sorcière. Pendant que tout le village s'échauffait à hurler et que deux hommes commençaient à m'arracher mes vêtements, la bande de brigands qui attaqua ton village, arrivait. Ce fut la fuite générale et moi j'en profitais pour m'échapper. Après avoir pillé les bandits s'éloignèrent pour le partage de leur butin. Le vin coula et bientôt ils furent tous plus ou moins ivres. Ils avaient violé à s'épuiser et s'étaient quelque peu calmés. Je choisis ce moment pour faire mon apparition. Cependant s'ils m'emmenèrent avec eux, ne vas pas croire que c'était par pitié ou grandeur d'âme. Non ! Après avoir dû les subir à plusieurs reprises je parvins à leur dérober le coutelas avec lequel je me défends, j'en blessais plusieurs, depuis ils me donnèrent pour nom « La Hérisson » si on m'approche de trop près, je me mets en boule et je pique, avec la différence que mes piqûres pourraient être mortelles.

C'est de cette horrible époque que je suis enceinte, tu vois je ne sais même pas de qui, d'un paysan ou d'un brigand ? Je n'en sais rien. Après avoir pris conscience de mon état, je n'arrivais plus à dormir, j'étais terriblement anxieuse et si je parvenais à m'assoupir, c'était pour toujours et toujours refaire les mêmes cauchemars. Je n'en pouvais plus et fis tout pour me débarrasser de cette nouvelle vie que je portais dans mon ventre. Je me suis cognée le ventre avec une pierre, à en être couverte de bleus. J'ai sauté d'un haut mur au risque de me briser la nuque, j'ai avalé tout un tas de saloperies et surtout j'ai prié, prié, prié. Rien n'y fit. Lorsque je finis enfin par comprendre que la vie qui s'agitait en moi ne se préoccupait pas de ma volonté, mais voulait tout simplement s'imposer, j'abandonnais toutes ces folies et me suis résignée. Au fur et à mesure que mon ventre grossissait et que je perdais de ma souplesse je devins de plus en plus inquiète. Certains

membres de la bande étaient complètement opposés à l'idée de s'encombrer d'une femme enceinte ni surtout d'un nouveau-né. J'avais vu comment ils avaient purement et simplement étranglé un bébé qui pleurait et l'avait jeté aux chiens.

- Mon Dieu ! Comment une chose pareille est-elle possible ?
- Oui Mathias, on se demande et pourtant. Comme tu l'imagines, j'étais horrifié, je me suis cachée pour pleurer, je tremblai de tous mes membres, même mon cœur battait de façon désordonnée, je n'avais plus de force je me sentais lasse, tellement lasse prête à m'abandonner à la mort. Tu sais ce qui m'a fait le plus peur, ce ne fut pas de mourir, mais de devenir comme ces gens, sans cœur ni conscience, de perdre comme eux mon humanité. Je ne pouvais plus rester avec eux et me suis enfuie.

A présent je t'ai tout dit...Maintenant si ma compagnie te ...dégoûte ou te fait peur je comprendrai et je m'en irai.

Mathias était bouleversé par cette confession. Il ne trouva pas les mots mais tout simplement lui prit la main et dit

- Viens !

Encore tremblante et profondément émue la jeune femme exprima son soulagement par une forte pression de la main de son compagnon. Puis après un long silence elle demanda timidement.

- Et où veux-tu-que nous allions ?

Mathias et Béatrice s'installèrent dans les ruines du moulin. Pendant qu'elle ramassait des fruits et des plantes, lui confectionnait des lacets et des pièges, pour prendre des oiseaux et de petits mammifères. Ainsi ils parvenaient à se nourrir tant bien que mal.

Elle redoutait toujours de rencontrer quelqu'un. Et cette crainte ne voulait pas la quitter, elle était là en permanence à la tarauder jour et nuit. De ses observations elle savait que quelqu'un les espionnait. Un jour elle avait vu de la fumée s'élever au-dessus de la forêt, mais n'en avait rien dit à son compagnon, de peur qu'il ne veuille aller voir.

Un jour que Mathias était allé lever ses pièges, Béatrice se rendit au ruisseau, un peu plus en aval, là où des roseaux formaient un écran. Elle quitta ses vêtements d'homme, se plongea dans l'eau puis se frictionna énergiquement avec de la cendre de bois en commençant par ses cheveux. Lorsqu'elle fut propre elle revêtit

une jupe ample, une chemise et un corsage elle coiffa même ses cheveux d'un bonnet. Au cours de leurs différentes expéditions au village, elle était parvenue à se constituer cet ensemble qui lui donnait une apparence plus féminine mais surtout de fille de la campagne. Béatrice avait parfaitement conscience combien son accoutrement avait d'influence sur son propre comportement et celui des autres. Pendant longtemps celui-ci avait été une protection contre les entreprises de certains hommes et lui avait même assuré une certaine autorité, mais à présent avec Mathias il représentait un véritable danger.

A son retour, Mathias fut ému de la voir ainsi vêtue, non seulement elle avait changé d'aspect, mais par l'acceptation de sa féminité, elle exprimait le désir de lui plaire. En abandonnant son déguisement, elle tirait un trait sur son passé de vagabondage et acceptait de se plier à certaines règles sociales. L'approche du terme de sa grossesse n'était sans doute pas étrangère à son changement d'état d'esprit. Restait une question essentielle, comment entrer en contact avec ces autres, tout en évitant le danger que représentait son passé.

Bientôt Mathias s'aperçut que certains de ses pièges disparaissaient. Il se cacha à proximité de l'un de ceux qui n'avaient pas encore été levés. Il n'eut pas bien longtemps à attendre, lorsqu'il entendit chuchoter des enfants qui se rapprochaient. Il reconnut deux enfants du village. Alors qu'ils étaient occupés à défaire le lacet, il s'approcha sans bruit et les attrapa par le collet.

- Alors ! Je vous y prends à me voler ma prise.

L'un d'eux, le plus petit, lui tint tête.

- Et toi, de quel droit chasses-tu sur les terres du seigneur ?

- Du seigneur ? Quel seigneur ? Il est où ton seigneur ?

- Attends qu'il revienne et tu feras connaissance avec le gibet.

La réplique de ce gamin était trop spontanée pour ne pas être empruntée à un adulte.

- Et qui es-tu toi pour oser me parler sur ce ton ?

- Je suis le fils de Joseph le bûcheron-charbonnier, qui en l'absence du seigneur est responsable de ses bois. A son retour, mon père fera son rapport et il t'en cuira !

- Ah bon ! Eh bien tu vas me conduire chez le Joseph pour que je lui rafraîchisse un peu la mémoire, moi ! Au Joseph !

Guidé par les enfants, il parvint dans une clairière où se dressait une misérable cabane un homme et une femme s'affairaient à entasser avec soin des bûches.

A peine sortit du couvert, le gamin s'était mis à hurler.

- Pa ! Pa ! V'là l'Mathias qui nous brutalise.

L'homme abandonna son travail et se redressa, la femme continuait son ouvrage évitant le regard du nouvel arrivant.

- Qu'est qu'c'est ?

L'homme n'avait pas bougé. Plus petit que Mathias il était trapu aux muscles saillants, il croisa ses bras sur sa poitrine dans une attitude de défi. Chaque pli, chaque ride de son corps étaient souligné, incrusté du noir de la suie, ce qui faisait ressortir ses traits durs, voir brutaux. Mathias en ressentit un malaise.

- Tiens bonjour l'Joseph ! j'suis bien content que tu sois encore en vie, ainsi que tes enfants et là, c'est y pas la Catherine ? Ta femme ? Oh ben, je suis bien content de voir du monde du village !

- Ben, nous aussi le Mathias, bien que nous savions que tu étais au moulin.

- Ah bon ! Mais alors pourquoi que vous ne vous êtes pas montrés ?

- Ben, comme tu t'es accoquiné avec l'un de cette bande, on n'a pas trop osé.

- Qu'est-ce que tu racontes ?

- Allez, ne fait pas le nigaud, on t'a bien vu avec l'autre.

- Oui ? Bien que l'autre, comme tu dis, c'est point un gars de la bande mais ma promise.

- Ah bon ! Pourtant... Il jeta un coup d'œil à ses enfants.

- Moi, j'ai eu bien de la chance d'avoir été cherché ma promise et de ne revenir qu'après le départ des bandits.

Le charbonnier lui jeta un coup d'œil soupçonneux.

- Ah ! Tu n'as donc pas assisté au pillage ? T'as eu ben de la chance, oui va, mais elle vient d'où ta promise ?

- De Xivry. C'est la cadette de maître Toni, le forgeron de Xivry. Mon père avait fait son apprentissage chez son père, et lui-même est mon parrain. Notre mariage était arrangé par nos parents depuis longtemps et à la fête du village, après danser et boire nous avons fait connaissance plus qu'autorisé par monsieur le curé. Lorsque sa mère s'aperçut qu'elle était grosse, elle le dit à son père qui se mit en colère et l'a mise à la porte. Quand j'en fus averti j'suis allé la chercher.

Malgré l'air faussement détaché du charbonnier. Mathias sentait qu'il s'empêtrait dans son mensonge, à son propre étonnement il avait imaginé toute cette histoire de fiancée.

En s'éloignant Mathias remarqua que les enfants s'étaient joint à leur mère pour disposer le bois qui serait transformé en charbon de bois.

- Ah ! Au fait ! Joseph, tu te souviens que je t'ai versé un acompte pour le charbon de bois dont j'avais besoin pour la forge, mais tu comprendras bien que dans l'immédiat je ne peux pas te le prendre vu que ma forge est détruite, tu conserveras l'acompte, en attendant que les choses redeviennent comme avant.

Lorsqu'il rejoignit Béatrice et lui fit part de sa rencontre. Celle-ci fut atterrée.

- Mon dieu ! Il ne nous reste plus qu'à partir au plus vite.
- Mais pourquoi ? Tu ne vas tout de même pas imaginer que le Joseph pourrait nous vouloir du mal, il est du village je le connais depuis toujours, nous avons servi la messe ensemble.

Mathias ne pouvait pas se résoudre à l'idée que quelqu'un de chez lui, de ses proches puisse être mauvais au point de lui vouloir du mal.

- Mathias, essayes d'être lucide, tu t'identifies tellement à ton village que tu crois, que chez vous tout le monde est gentil et bon.
- Non, non je ne dis pas ça, d'ailleurs je lui ai fait comprendre que moi aussi je pouvais le menacer. Non seulement il me doit de l'argent, mais en plus je suis l'un de ses plus gros clients. Alors !
- Mathias, je comprends ton attitude, personne n'aime s'entendre dire que dans son village, dans sa famille, il y a des pourris, c'est normal on se sent diminué personnellement.

Mathias était embarrassé, il cherchait à se justifier tout en montrant à Béatrice qu'il était de son côté.

- Oui ça va j'ai compris, tu te méfies de lui. Hem ! C'est vrai que je le soupçonne de ne pas verser au seigneur ce qu'il lui doit sur le bois qu'il vend.
- Mais justement Mathias, tu n'as donc pas compris, il a tout intérêt à se débarrasser de toi. Non seulement s'il parvient à se débarrasser de nous personne ne lui demandera des comptes, et si non, il t'accusera d'avoir été de mèche avec ceux qui ont pillé et incendié ton village, nous serons pendus tous les deux, sans grand procès. Une fois que tu te balanceras au bout d'une corde tu ne lui réclamera plus rien.
- Oh ! Tu ne crois pas que tu y vas un peu fort ? Le Joseph je le connais, il est du village.

- Et voilà on y revient ! Dans ton village il n'y avait pas que des saints, non ! La morale ce n'est pas une histoire de groupe, mais d'individus, alors... Mathias, au fond de lui-même, même s'il avait tenté de se convaincre du contraire n'était pas du tout rassuré sur le compte de ce Joseph.
- En plus s'il est charbonnier il doit connaître le forgeron de ...comment tu dis encore ? Celui dont tu dis que je suis la fille.
- Bon sang ! Je n'y avais pas pensé, tu as raison. Mais où veux-tu que nous allions, c'est la même misère partout.
- Attends un peu, décris moi voir ce Joseph.
- Ben c'est un p'tit gars râblé, costaud avec des cheveux et une barbe frisée noire tirant sur le gris. Le visage et les mains profondément marquées par son métier de charbonnier.
- Hem ! c'est bien ce qu'il me semble. A peine un peu plus grand que moi, barbouillé de poussière de charbon, c'est-bien-ça ? Alors écoutes, lors du pillage, les femmes de la maison forte avaient été traînées dehors au milieu de la cour, maîtresses comme domestiques, elles y sont toutes passées. La plus âgée avait tenté de leur tenir tête. Elle s'était saisie d'une hachette et était parvenue à en blesser plusieurs. Ils se mirent à quatre ou cinq pour la maîtriser, puis après lui avoir arraché ses vêtements, ils lui passèrent dessus en riant et proférant des insanités. Ils semblaient surtout trouver du plaisir à l'humilier devant les gens de la maison. Comme elle continuait à se débattre avec énergie, l'un d'entre eux lui flanqua un coup de poing qui l'assomma. Pour lui arracher ses bagues, ils lui coupèrent les doigts avec sa hache. Alors que le plus violent de la bande s'apprêtait à l'achever, Pisse-sang, leur chef s'interposa.
- Pisse-sang ! Quel nom !
- Oui, c'est un ancien mercenaire bohémien qui fut blessé au cours d'une bataille qui opposa les lorrains aux français. Il raconte qu'il pissait le sang de partout, d'où son nom. Il inspirait une telle terreur que malgré son mauvais état il était parvenu à forcer un couple de le soigner. Il les menaçait, que s'il venait à mourir il les emmènerait avec lui en enfer où il avait ses accointances. Par contre s'il en réchappait, il ferait leur fortune. Ils réussirent à le remettre sur pied.
- Attends un peu ! Ça me rappelle quelque chose, ça !

- Non attends laisse-moi terminer. Inconsciente ils la jetèrent dans la porcherie, après qu'ils eurent fouillé de fond en comble le château, apparemment sans trouver ce qu'ils cherchaient, Pisse-sang revint avec un homme que je n'avais pas remarqué jusque-là, comme celui que tu m'as décrit, et que je n'avais jamais vu auparavant, il était furieux, traînant la femme par les cheveux, il hurlait des injures mêlées de questions auxquelles je ne comprenais rien et se jeta sur la femme, la traitant de vieille truie, il la frappait au visage à coup de pied. Il frappait tellement qu'elle s'évanouit une nouvelle fois. Sa colère n'avait plus de borne, il ramassa une grosse pierre et lui fracassa le visage. Pisse-sang, tout en secouant la tête, riait. L'autre continuait à lui donner des coups de pieds. Pisse-sang lui tapait dans le dos en disant « - Te voilà tranquille, voilà comme ça ni elle, ni le fermier ne t'embêteront plus. »
- Tu penses donc que le charbonnier était de mèche avec les bandits ? Je me souviens en effet que sa femme avait soigné un reître.
- Pour venir piller et brûler ton village on avait marché toute la nuit, sans autre but apparent. Si j'ai bien compris le but était de trouver ou de récupérer quelque chose au château et le pillage devait servir de couverture.
- Bon sang, tu as raison si c'est bien ça il vaut mieux que nous fichions le camp au plus vite. S'il a compris qui tu es, que tu as assisté à toute cette lamentable histoire et pourrait témoigner contre lui il voudra se débarrasser de nous au plus vite. Mais où aller ? C'est partout pareil !
- Oui c'est la guerre partout, mais les villes résistent mieux.
- Metz ?
- Non on m'y reconnaîtrait, comme la fille de Jean Du Fossé.
- Alors ?
- Briey ! Je n'y suis jamais entré et la bande non plus.

Sans perdre de temps ils se mirent en route car le soleil rougeoyait au-dessus de l'horizon et bientôt il ferait nuit.

Tout ce que Mathias venait de découvrir sur le charbonnier, mais aussi sur sa façon, à lui, de fonctionner, sur ses à priori, ses sentiments, son manque de lucidité et de rationalité lui tournait en continu dans la tête. Il avançait en silence tout à ses réflexions. Béatrice l'observait sans rien dire. Elle se demandait comment tout cela se terminerait si à Briey rien ne se passait comme Mathias

l'imaginait. Il était persuadé que là ils trouveraient refuge et lui de l'emploi, déçu comment réagirait-il ? N'allait-il pas la souhaiter au diable et la planter là ?

Ce fut Mathias qui rompit le silence.

- Béatrice, en ce qui te concerne, comme j'ai dit au charbonnier que tu étais ma promise à l'avenir je pourrais tout aussi bien dire que tu es ma femme. Et si tu veux bien, à la première occasion nous pourrions nous marier, comme ça...
- Oh Mathias, je te remercie pour ce que tu viens de me proposer. Mais tu ne te rends pas bien compte de ce que cela veut dire. Tu oublies que je suis de la religion réformée, ce qui fait que c'est tout simplement impossible.
- Mais pourquoi ?
- Aucun prêtre, ni d'ailleurs aucun pasteur, n'acceptera de nous unir.
- Mais pourquoi ?
- Parce que chacun d'eux est persuadé que l'autre est un hérétique et de ce fait non seulement ils se haïssent, mais se combattent.
- Hem ! ça c'est leurs affaires, mais toi ? Toi ! Tu accepterais ?
- Je pense que ce serait trahir ta confiance que de te laisser t'exposer par ignorance. De toute façon cela ne pourrait pas se faire.
- Béatrice ! Tout ce que tu me racontes, dis-moi que ce ne sont que des dérobades pour ne pas me dire franchement que tu ne voudrais pas de moi pour mari ?
- Oh ! Non Mathias j'aimerais être ta femme, mais sois lucide, je ne suis pour toi qu'un danger, je suis enceinte d'un autre, et toi, que sais-tu de moi
- Pour ce qui est de ton enfant, ce serait aussi le mien. Pour ta religion, je n'y connais rien et n'y comprend rien, alors je m'en fous. Nous trouverons un curé, pour nous marier ! Et à Briey, nous dirons que tu es ma femme.

Ce ne fut que lorsque les dernières étoiles se furent dissoute dans la pâleur du jour qu'épuisés, ils atteignirent enfin Briey. A la porte de la ville les soldats repoussaient avec violence ceux qui voulaient entrer. Cris, bousculades, tentatives de passer outre, rien n'y fit.

- Mais que se passe-t-il donc ?
- Flayel, le maire, avec l'aide de quelques loyaux du duc, ont chassé, ou fait prisonniers les français. Le baron de Mercy qui gouverne Longwy au nom

du duc vient de prendre possession de la ville et il ne laisse plus entrer personne.

- Tu vas te reposer et quand tu te sentiras mieux nous pousserons jusqu'à Moyeuivre, là il y a toujours de l'embauche pour les métalliers. On y fabrique le fer que nous achetons pour la forge et on m'y connaît.

Une femme, qui comme eux voulait entrée en ville écoutait leur conversation.

- N'y allez surtout pas, les français l'occupent

Une autre femme se mêla à la conversation.

- A voir vos mains j'ai compris que vous êtes forgeron ?
- Oui, c'est ça.
- J'ai un mien cousin, qui tenait la forge au relais de poste de la Malle-Maison sur la route de Longuyon, il est mort l'année passée. La Marie, sa veuve, qu'a deux enfants en bas âge, va chercher à se remarier, pour sûr, peut-être qu'en attendant...
- La Malle-Maison ? C'est à quelle distance ? C'est que comme vous voyez ma femme n'est plus guère vaillante.
- Oh, en remontant le Woigot jusqu'à Mance vous n'aurez plus qu'à monter la côte et vous y serez pour l'angélus de midi

Chapitre 3

La Veuve

Après s'être reposés et avoir repris quelques forces ils se remirent en route. Ce ne fut finalement qu'après de nombreuses poses qu'ils atteignirent le plateau et là sans trop de difficulté trouvèrent le relais de poste entre quelques masures, plus ou moins en ruines. La bâtisse était une grande maison typique de Lorraine, où toutes les activités sont regroupées sous un même toit. Mais tout était silencieux, il n'y avait pas plus d'activité à l'auberge qu'à la forge. C'est à l'arrière, dans la partie réservée aux animaux qu'ils trouvèrent la veuve du forgeron. L'accueil ne fut pas ce que l'on pourrait appeler chaleureux. C'est que la veuve, ce qu'elle cherchait ce n'était pas un ouvrier mais un mari. La place était libre et froide à ses côtés au lit et elle ne tenait pas à ce que cela dure trop longtemps. Elle avait pour cela plusieurs bonnes raisons. C'est que la forge, comme le moulin d'en bas, appartenait au Renaudin et si celui-ci revenait de Metz, il voudrait y voir un forgeron, pour que les affaires reprennent et que cela rapporte. Elle craignait qu'il ne la chasse pour faire de la place à un autre. Les mains sur les hanches, sans faire de manières, elle jaugea le jeune couple d'un œil expert.

Le gars lui conviendrait bien, l'air vigoureux, les mains calleuses et le regard franc, mais la femme... Et en plus enceinte. Elle servirait à quoi celle-là ? Ce n'est pas une femme enceinte qui attirerait la pratique dans son auberge. Mais finalement, en y réfléchissant bien, beaucoup de femmes mouraient en couches, peut-être bien que... Elle tourna autour de l'homme et en estima les qualités. Un grand gaillard aux cheveux châtain, bien plus grand que son défunt mari, des muscles saillants, un visage avenant et vu son âge un corps encore plein de fougue. Bon sang, on ne devait pas s'ennuyer avec celui-là. Pas de doute il lui conviendrait bien. Quant à elle, malgré sa fatigue apparente, elle avait un air qui ne lui plaisait pas. En tous cas le forgeron l'intéressait, la fille faisant partie du lot pour commencer il faudra faire avec, après...on verrait bien.

- D'où qu'vous venez ?

Elle ne s'adressait qu'à Mathias, ignorant Béatrice.

- Je suis le fils de maître Colas, le forgeron d'Affléville.

D'un vague mouvement de tête elle désigna la jeune femme.

- Et celle-là ?

- Ben, c'est ma femme !

- Tiens donc, je ne savais point que l'maît Colas avait un fils qu'était marié.

Et elle, elle vient d'où ?

Béatrice qui voyait la tournure que prenait l'interrogatoire, se laissa tomber à terre, simulant un malaise. La femme ne broncha pas. Pendant que Mathias la soulevait avec précautions et des gestes mal assurés. La femme, sans la moindre gêne, siffla entre ses dents.

- Délicate avec ses airs, n'est point d'chez nous celle-là. Quant à celui-ci, n'est pas très expérimenté avec les femmes. Hem ! faut voir !

Mathias se tourna vers elle et lui demanda si elle n'aurait pas un peu d'eau fraîche pour sa femme. Pendant qu'elle s'éloignait Béatrice lui souffla : « Je suis de Marville, elle ne connaît sûrement pas ».

En se dirigeant vers le puits la femme vit son aîné, le cul à l'air, courir après les trois poules qui lui restaient. La petite, qu'elle nourrissait encore au sein, se tordait de rire en regardant son frère. Elle se dit qu'avant de l'avoir au lit, avec tout ce qui traînait sur les routes un homme robuste dans la maison, ça ne pouvait pas nuire. Pour le reste, on verrait bien combien de temps il faudrait à cette pisseuse pour laisser le champ libre.

En revenant avec sa cruche d'eau, elle demanda.

- Et comment qu'vous voyez la chose ?

- Ben, je pourrais travailler à la forge et à l'auberge ou à vos terres. On se partagerait l'argent et la récolte. A condition que vous nous logiez.

- Hem, faudrait voir. Pour la forge, deux tiers pour moi et un tiers pour vous, l'auberge, Il n'y a guère de pratique et c'est que j'ai à payer le loyer. Les terres, vous pourrez vous nourrir. Si ça vous va, derrière l'atelier y a une remise où vous pourriez vous installer.

Mathias jeta un coup d'œil à Béatrice. Elle lui répondit d'un mouvement de paupières.

- C'est bon ! Voyons le logement.

La veuve conduisit le jeune couple à la remise.

- Voilà ! Après un peu de rangement...

C'était une pièce séparée, une porte communiquait avec la forge et une fenêtre donnait sur l'arrière de la maison. Elle avait sans doute servi à loger un ouvrier, mais à en juger par les toiles d'araignées il y avait longtemps.

Avant de pouvoir s'y reposer, Béatrice et Mathias entreprirent de débarrasser le local sous la surveillance à peine discrète de la patronne. Béatrice avait retrouvé espoir et puisait dans ses dernières forces. Ils débarrassèrent le local et chassèrent les araignées et autres occupants clandestins. Puis dans la forge Mathias tria tout ce fourbi, il rangea le fer, mit de l'ordre dans les outils, s'assura de l'état de la réserve de charbon de bois, vérifia le fonctionnement du soufflet.

Pendant que Béatrice nettoyait son nouveau logis la veuve tournait autour de Mathias. Au grand soulagement du garçon elle ne semblait plus se soucier de l'origine de sa compagne. Par contre, elle cherchait visiblement à capter son attention. Elle s'installa bien en face de lui pour dénouer amplement son corsage et allaiter la petite fille. Comme Mathias semblait ne pas la remarquer, elle s'adressa à lui.

- Tu vois les beaux tétons, il y aurait de quoi en nourrir deux.
- Vous pourriez faire nourrice.

Elle se mit à rire.

- Oh ! Il n'y a pas que les nourrissons à y trouver leur compte.

Mathias n'était pas dupe de son manège. Même si la femme, malgré toutes ses rondeurs, ne lui plaisait guère elle était la patronne, il fallait pour le moins qu'il se montre aimable.

- Demain matin, si vous le voulez bien, vous me montrerez ce qu'il y a comme travail sur les terres ou auprès de la maison en attendant qu'il y ait de l'ouvrage à la forge. J'ai d'ailleurs remarqué que par rapport aux autres maisons la vôtre est encore relativement en bon état. Vous avez de la chance !
- Oh ! Tu crois que la chance ça vient tout seul ? Figures toi que les soldats, comme les brigands, ont toujours soif et quelques travaux à faire dans une forge, il y a toujours des chevaux à ferrer, des roues de chariots à cercler ou des armes à affûter, pour peu que le maréchal ferrant se montre habile et conciliant et si son épouse est prête à servir à boire et à lever ses jupes. Contre quelques petits renseignements sur le voisinage, on peut même trouver du profit à les fréquenter.
- Mais votre mari, que lui est-il arrivé ?

- Oh ! Cet imbécile ! Il c'était mis à boire avec toute cette racaille et à trop les fréquenter, au cours d'une bagarre, il est resté sur le carreau. Mais avec toi mon Mathias, je parie que je n'ai pas perdu au change. Tu verras que je te donnerais de quoi occuper tes mains. Ha ! Ha ! Elle prenait de plus en plus de liberté avec lui.

Lorsque Mathias rejoignit Béatrice, elle avait fini son rangement. Dans le coin contre la forge elle avait arrangé une couche pour deux. Elle lui souffla à l'oreille.

- Pour un couple marié, j'ai pensé qu'il valait mieux avoir une couche commune.
- Promis ! Je ne m'en plaindrais pas. De toute façon, il faut être très prudent avec la veuve, je sens qu'elle voudrait me mettre le grappin dessus et que pour arriver à ses fins elle ne s'embarrassera pas de morale.

Tout en parlant doucement à l'oreille de Béatrice il l'avait entouré de ses bras.

Elle recula et le regarda droit dans les yeux. Ses yeux exprimaient de l'inquiétude.

Mathias était tout ce qui lui restait et elle s'y accrochait. Mais son amour naissant, avait entraîné avec lui le venin de la jalousie et du doute. Cette pointe brûlante pénétrant dans son cœur lui fit bien plus mal que ses reins et ses jambes.

- T'a-t-elle encore questionné à mon sujet ?
- Non, mais tu as raison, j'ai l'impression qu'elle ne croit pas que nous sommes mariés.
- Écoutes Mathias ! Je porte à même ma peau une bourse qui contient quelques pièces d'or et d'argent. Je voulais que tu saches qu'il est autant à toi qu'à moi.
- Béatrice, je n'ai pas besoin de ton argent, tu verras j'en gagnerais.
- Non Mathias ! Tu n'as pas compris ! Par le mariage il est d'usage que le mari devienne l'administrateur des biens de sa femme, moi ce que je t'apporte ce n'est pas grand-chose, ce n'est que cette maigre bourse...
- Mais qu'est-ce que tu vas encore chercher. Ce que tu m'apportes c'est d'abords toi avec ton courage, ta science, ton bon sens et puis bientôt un enfant, alors ton argent...

Mathias suspendit subitement son argumentation.

- Mais attends ! ...Je ne suis pas sûr d'avoir compris... Tu accepterais donc de devenir ma femme ? Chez monsieur le curé ?

Elle leva les yeux d'un air faussement timide et tout en pinçant ses lèvres secoua la tête en signe d'assentiment. Il la serra dans ses bras, mais elle le repoussa doucement.

- Attends Mathias ! J'ai pourtant une condition...Tu...Tu m'accepteras tel que je suis et tu respecteras toujours mes convictions, mes opinions, même si elles sont différentes des tiennes. En t'épousant je ne deviens pas ta chose, je garde le droit de rester Moi...différente de Toi. Tu comprends ce que je veux dire ?

- Oui ! ma Hérisson !

- Ah ! Tu te souviens donc aussi de ça !

Son air s'était rembruni. Mathias s'empressa d'enchaîner :

- Mais au fait, notre enfant ! Il doit naître quand ?

Béatrice, lui serra très fort le bras et se hissa à sa hauteur pour l'embrasser.

- Je pense que c'est pour bientôt, je sens presque tous les jours qu'il s'impatiente et remue dans mon ventre.

- Si tu le veux bien, lorsque nous le ferons baptiser nous profiterons de l'occasion pour demander au curé de nous marier. Tu veux bien, dis ?

La future maman reçut cette proposition comme une douche froide. Si elle acceptait de s'unir à Mathias elle n'avait pourtant jamais envisagé de faire baptiser son enfant par un prêtre. Elle ressentait cela comme une trahison envers ses parents et surtout envers tout ce à quoi elle croyait. Elle était devenue toute pâle.

- Oh ! Mathias ! Excuses-moi, mais je ne me sens pas bien. Il faut que je m'allonge, je suis exténuée.

Elle s'allongea et se mit à grelotter.

- J'ai froid Mathias, je suis à bout de forces.

Il fouilla le baluchon qu'ils avaient traîné depuis Affléville et la couvrit de tout ce qu'il pouvait trouver, puis finalement il s'allongea, pour la première fois, à ses côtés. Il la serra pour lui donner de sa chaleur. Elle lui sourit, prit sa main et la posa sur son ventre.

- Tu le sens ? Notre enfant ! Il se réjouit de te sentir si près.

Bientôt sous l'action du soufflet, activé par Béatrice, le feu se mit à ronfler dans la forge. Les flammes dansaient, s'élançaient se tortillaient et projetaient des ombres mouvantes sur les murs, par moment les explosions du charbon humide

projetaient des milliers d'étincelles qui illuminaient les nuages de fumé. Béatrice, le visage luisant de sueur, riait.

- Comme c'est beau !
- Tu sais que beaucoup de gens croient que nous les forgerons sommes un peu magicien, que nous avons des pouvoirs...
- Oui, je sais ! Et c'est vrai ?
- Je ne sais pas, mais avant de mettre le fer au feu je dis toujours une courte prière pour demander à mon saint patron de m'assister. Tu sais que pour parvenir à domestiquer le feu, il faut qu'il le veuille bien, qu'il accepte de nous donner sa chaleur, son énergie. Quelques fois il nous met à l'épreuve et s'il ne nous juge pas digne, eh bien il n'y a rien à faire, il se tourne contre nous, il chauffe de trop et brûle tout. Tu sais, le feu ne transforme pas seulement les matières, il transforme aussi les hommes. Tu te souviens de mon village, l'incendie ? Eh bien il m'a bouleversé et transformé.
- Igné natura rénovatur intégra ! Et de quelle façon ?
- Comme le fer, trempé après avoir été chauffé, il a changé mon caractère...je dirais qu'il l'a raffermi.

Quelques jours plus tard alors que Mathias était parti faire la tournée de ses pièges, Béatrice commença à ressentir les premières douleurs de l'enfantement. L'inquiétude, puis une peur panique s'empara d'elle. Malgré ses bonnes résolutions, elle se rendit chez la veuve pour lui demander son aide. Elle ne la trouva ni dans la maison, ni au jardin, les enfants non plus n'étaient pas là. Béatrice était seule, toute seule. Son affolement augmenta encore. Que faire ? Elle ne savait plus. C'était le trou noir. Elle haletait, elle gémissait. Instinctivement elle se mit à pousser pour évacuer ce qui lui faisait tellement mal. Elle se mit à hurler de douleur. Une déchirure, comme un jet de flammes lui transperça le ventre jusqu'aux reins. Elle sentit comme un appui dans son dos, deux mains la soutenaient sous les aisselles. Elle se laissa aller à gémir doucement, son corps s'abandonnait épuisé. Elle tourna lentement son visage barbouillé de larmes et de sueur. Mathias était là. Elle regarda à ses pieds. Un paquet de chairs sanguinolentes gisait là.

- Oh Mathias, donne moi mon bébé.

C'était une petite fille.

Lorsque la veuve rentra avec ses enfants, en passant par la forge elle sentit l'odeur de sang et du liquide amniotique, elle chassa les gosses et se précipita chez Béatrice.

- Vous avez accouché ?

Elle jeta un bref coup d'œil à la mère et l'enfant et d'une voix irritée.

- La délivrance ? Qu'en avez-vous fait ?

Béatrice essayait de se reposer, serrant son bébé contre sa poitrine, elle ne souhaitait pas la présence de cette femme, elle lui tourna le dos.

- Je ne sais pas...Mathias l'a emporté.

La femme sortit sans plus insister.

Lorsque Mathias revint, il se rendit chez la veuve pour lui faire part de son bonheur d'être papa. Elle se montra mielleuse.

- Surtout n'hésite pas mon grand, si tu as besoin de quoi que ce soit. Tu sais j'en ai eu cinq, dont trois nous ont quittés, alors je sais ce que c'est. Mais au fait, qu'as-tu fait de la délivrance ?

- Ben, j'ai été l'enterrer dans la forêt.

- Oh ! Tu n'avais pas besoin d'aller si loin ! Bon, ma foi, si t'as besoin d'aide, tu sais que je suis là, il te suffit de m'envoyer chercher par les enfants.

En effet, les enfants venaient souvent regarder Mathias travailler et visiblement aimaient sa compagnie.

On parlait de paix entre le duc de Lorraine et le roi de France et la population avait repris espoir, depuis quelques temps les survivants qui s'étaient réfugiés dans les bois revenaient dans leurs villages et entreprenaient de relever leurs maisons. Il y avait beaucoup à faire, et la main d'œuvre n'était pas très abondante. Pour Mathias aussi il y eut de l'ouvrage à la forge, ce qui lui permit de rester plus souvent à proximité de Béatrice, toujours prêt à accourir s'il y avait besoin. Le lendemain de la naissance ils choisirent un nom pour leur petite fille. Ils choisirent le nom du roi qui avait tenté de rapprocher les deux religions, Henri de Navarre. Elle s'appellerait donc Henriette.

Choisissant un moment où Mathias était absent la veuve vint voir Béatrice.

- Alors, comment se porte la jeune maman ? Et le bébé ? Vous savez, si vous avez du linge souillé n'hésitez pas de me le confier, je le laverais pour vous.

Sans attendre la réponse, elle se mit à fouiller du regard autour d'elle.

Promptement elle se saisit de la chemise qu'avait portée Béatrice pendant l'accouchement et l'emporta avant que sa propriétaire n'ait eu le temps de s'y opposer.

La maman n'était pas contente, elle estimait que cette mauvaise femme ferait mieux de s'occuper un peu plus de ses enfants, de les moucher et de les débarbouiller, que de vouloir lui laver son linge. D'autant qu'elle ne se pressa guère de lui rapporter cette chemise.

les terres étant pour une bonne part à l'abandon et redevenues sauvages le gibier abondait. Mathias continuait de poser des pièges, il s'était même confectionné une fronde et avec un peu d'exercice était devenu très habile à son maniement. Tout cela lui permettait de nourrir à peu près correctement la jeune maman et à celle-ci d'allaité Henriette qui de jours en jours prospérait.

Chapitre 4

Hélène

En allant poser ses pièges dans les fourrés qui couvraient la côte entre La Malle-Maison et le Woigot, Mathias s'était par hasard approché d'une cabane qui se fondait parfaitement dans son environnement et pour peu que l'on se déplace de quelques pas disparaissait comme par enchantement aux yeux inaccoutumés.

Pourtant elle semblait habitée. Par la suite il avait tenté à plusieurs reprises de la retrouver sans succès. En s'attardant un soir à surveiller l'un de ses pièges il avait remarqué qu'au coucher du soleil un très discret ruban de fumée s'élevait d'entre

les fourrés. C'est ainsi qu'il parvint à apercevoir plusieurs fois de suite une petite vieille qui cueillait des champignons ou des plantes en se faisant très discrète. Cependant, jamais il n'était parvenu à l'approcher, dès qu'elle sentait une présence, sans le moindre bruit ni laisser de trace, elle disparaissait comme l'aurait fait une fée ou une sorcière. Un jour, après avoir tué un lièvre avec sa fronde, il avait aussi trouvé un lapin pris au collet. Par hasard il surprit la vieille à sa collecte de simples. Le temps tournait à l'orage, la venaison ne se conserverait pas, il s'avança d'un pas assuré, la petite vieille se réjouirait sûrement d'un peu de viande à mettre dans sa marmite. A son approche, la femme se raidit et sans un mot le toisa avec méfiance.

- Bonjour ! Je viens de prendre un lapin, et comme j'ai déjà un lièvre, j'ai pensé qu'il pourrait améliorer votre ordinaire.

La vieille ne bougeait toujours pas, seuls ses yeux allaient du visage de Mathias au lapin. Cette attitude mettait le jeune homme très mal à l'aise.

- Je vous ai déjà vu plusieurs fois rôder autour de mon logis, que voulez-vous ?

Mathias était interloqué. Il s'attendait à une voix plaintive de vieille femme, alors qu'elle avait prononcé ces quelques mots d'une voix ferme et assurée. Pas de doute, elle lui en imposait.

Elle s'avança lentement tout en le regardant droit dans les yeux.

- Qui êtes-vous ?

Mathias, très mal à l'aise se mit à bafouiller.

- Euh !... J'habite là-haut et je chasse un peu pour nourrir ma famille, c'est tout.

- Je ne vous connais pas !

- Euh !... Je n'habite là que depuis peu.

Elle continuait à chercher à pénétrer son regard, visiblement elle tentait de deviner ce qui pouvait se cacher derrière ces paroles.

- D'habitude, ceux qui viennent me voir ont pour cela de bonnes raisons, sinon ils font un détour.

- Non, je voulais simplement vous donner ce lapin.

La vieille tendit la main et saisit l'animal.

- Merci. On vient d'ordinaire me consulter pour ma connaissance des choses. Je connais des remèdes pour bien des maux. Si un jour vous en avez besoin, venez me voir.

Elle se retourna et en quelques pas disparut dans sa maisonnette. C'est alors seulement que Mathias remarqua qu'elle était déformée par une bosse dans le dos. De retour, ne voulant pas effrayer Béatrice, cette méchante bosse pouvant paraître de mauvais augure, il ne parla pas de cette rencontre.

Quelques temps plus tard, il revit la femme, mais cette fois-ci ce fut elle qui vint vers lui. Il se dit : « Ah ! Elle vient me remercier pour le lapin ». Pourtant ce ne fut pas le cas, sans préambule, elle se mit à l'interroger.

- Vous m'avez bien dit habiter là-haut ? Et avoir de la famille ?
- Oui! Je suis marié et ma femme vient d'avoir une petite fille.
- Vous ne logeriez pas à la forge ?
- Si, pourquoi ?
- Vous m'êtes sympathique jeune homme, et je suis votre obligée, alors sachez que si je peux vous être d'une aide quelconque ce serait avec plaisir.

Sans plus qu'il n'en fallait, elle se tourna et s'enfonça dans les broussailles pour disparaître comme elle était venue. Mathias, stupéfait, se demandait s'il fallait se réjouir ou déplorer la rencontre avec ce curieux personnage.

Deux jours plus tard, alors qu'il travaillait à la forge, Béatrice vint le voir toute excitée. Sans un mot elle l'entraîna dehors, tout en surveillant la porte de la cuisine de la veuve.

- Regarde ce que j'ai trouvé dans la paillasse de mon lit.

Béatrice lui montra un sachet, visiblement confectionné avec un morceau de la chemise que la veuve lui avait prise. Ce sachet était cousu non pas avec du fil, mais quelque chose d'autre plus gros et raide comme les boyaux d'un petit animal. Mathias l'inspecta minutieusement, le tourna entre ses gros doigts, l'approcha de son nez, renifla, le palpa encore, puis d'un geste brusque le déchira. Le sachet contenait des herbes et de petits objets séchés. Il n'y avait aucun doute. Quelqu'un voulait jeter un sortilège à la mère et à l'enfant. Qui ? Il n'y avait pas à beaucoup chercher.

Les deux époux s'interrogeaient du regard.

Après un moment de réflexion, Mathias fit signe à sa femme de retourner près de la petite, sans rien dire.

Sa première réaction aurait été de jeter cet objet au feu pour se débarrasser du maléfice, mais après réflexion il se ravisa. Il le fourra dans sa poche avec l'idée

d'en confondre l'auteur et retourna à son travail. En effet comme chacun sait, le sort, dès qu'il est jeté par le sorcier fait son chemin et l'objet dissimulé dans le lit ne sert qu'à désigner le sujet à envoûter. Le mal était fait. Son travail terminé, Mathias rejoignit Béatrice, il souleva Henriette et l'examina avec soins. Elle souriait et gigotait de plaisir de se voir soulevée. C'était un bébé calme, qui ne demandait qu'à manger et dormir. Avec son teint rose et ses bonnes petites joues elle n'avait pas du tout l'air malade.

- Le sort n'a pas encore eu le temps d'agir. Il faut stopper son effet. Je vais aller voir le curé, lui connaît les mots qui désenvoûtes.

Mais Béatrice ne voulut rien savoir. En fait, elle était déjà rongée de l'intérieur. Comme ces noix qui présentent une coquille très dure et pourtant abrite un ver qui va grossir jusqu'à prendre toute la place. La jeune femme ne cessait d'inspecter son lit, celui de Mathias, de tout soulever de tout retourner, elle n'osait plus laisser son enfant sans surveillance et ne cessait de la soulever pour l'inspecter dans tous les sens. La pauvre enfant était sans cesse dérangée dans son sommeil. Béatrice ne dormait pas d'avantage. Bientôt elle eut des accès de fièvre, son lait devint moins abondant. L'enfant, sans cesse bousculée pleurait et s'épuisait. Elle ne prenait plus de poids et finalement se mit à maigrir. Prise de désespoir la maman en perdit l'appétit et refusa de se nourrir. Elle n'était plus que peau et os, son visage disparaissait derrière ses yeux hagards presque fous. Mathias était désespéré persuadé que tout cela était l'effet du sort que leur avait jeté la veuve. Il prenait Béatrice dans ses bras et ils mêlaient leurs larmes.

Mathias posa ses lèvres sur son front brûlant de la jeune maman et leurs larmes se mêlèrent dans une communion de souffrances. C'est alors qu'il se souvint de la vieille femme qu'il avait rencontrée, ne disait-elle pas avoir des remèdes pour guérir bien des maux. Il irait la consulter.

- Ah ! Vous voilà donc enfin ! Je me demandais si vous finiriez par vous décider !
- Comment ça ? Vous m'attendiez ?
- Oui ! Venez, entrez ! Il n'est pas nécessaire qu'on nous voit et surtout qu'on nous écoute.

La porte n'était pas très haute, Mathias eut à se baisser bien bas pour y pénétrer. A l'intérieur c'était encore bien pire, aux poutres pendaient toutes sortes de plantes à sécher, le sol était tout aussi encombré de pots, de jarres et autres récipients

remplis de choses plus étonnantes les unes que les autres. Tout cela produisait un mélange d'odeurs, ou disons plutôt, une puanteur inhabituelle. La femme n'eut aucune peine à deviner ses pensées.

- Ne vous inquiétez pas je ne suis pas une sorcière, je n'invoque pas le diable. Lorsque je suis née avec ma bosse, ma mère avait tant pleuré pour me garder que mon père c'était laissé attendrir, alors que normalement dès leur naissance les enfants marqués comme je le suis étaient supprimés. Malgré tout il avait tellement honte de moi qu'on me cachait. J'ai donc pris l'habitude de me dissimuler aux regards et d'éviter la compagnie. Aujourd'hui, à cause de ma bosse, on m'attribue des pouvoirs qu'en fait je n'ai pas, par contre j'ai une bonne connaissance des plantes qui guérissent.
- Oui, mais vous laissiez entendre que vous attendiez ma visite.
- En effet ! Votre femme est malade n'est-ce pas ! Je pense avoir de quoi la soigner. Si vous suivez scrupuleusement mes conseils bientôt votre femme et votre petite fille se porteront mieux.
- Mais comment savez-vous de quoi souffre ma femme ?
- Écoutez mon jeune ami, laissez-moi m'entourer de ce halo de mystère protecteur, et ne cherchez pas à le dissiper. C'est pour votre bien ! Vous vous demandez si vous pouvez me faire confiance ? Allez ! Je le sens bien. Vous voyez vous-même l'état de votre épouse, et vous êtes venu me voir pour que je vous aide, il ne s'agit pas là de diableries mais de remèdes, alors faites- moi confiance. Ou bien voyez-vous mieux à faire ?
- Non, non, il me semble bien que vous êtes mon dernier recours, ma pauvre femme ne fait plus que prier et pleurer. Mais vous m'assurez bien qu'il ne s'agit pas de diableries ?
- Allons mon ami faites-moi confiance, je vous assure que si vous faites comme je vous dis elles iront bien mieux d'ici peu. Et lorsque vous aurez de nouveau un lapin vous pourrez me l'apporter pour sceller... disons notre amitié.

Sur le chemin de retour Mathias se disait que cette personne étonnante leur portait de l'amitié, ce qui le réjouissait, pourtant quelque chose l'inquiétait, comment se faisait-il que sans avoir jamais vu ni Béatrice ni leur petite Henriette elle sache si bien l'état lamentable dans lequel elles se trouvaient. Et ceci malgré toute l'assurance qu'elle lui avait donnée ne pouvait l'empêcher de se demander si sa

science lui venait de Dieu ou du diable ? Le démon n'allait-il pas se payer en volant l'âme de la petite innocente ? Et finalement l'enfant avait été conçue dans le péché, n'était-elle pas déjà habitée d'un démon ? Il supplia Dieu de lui venir en aide et de l'éclairer. Il attendait un signe, mais rien ne se produisit.

En arrivant à la forge il trouva la jeune femme occupée à langer son bébé. En voyant le petit corps nu, Mathias fut effrayé par sa maigreur. Très ému il expliqua à Béatrice qu'il avait consulté une femme qui connaissait les plantes et lui avait donné des remèdes.

- Qui est cette femme ? Qui te l'a recommandé ? Ce n'est pas la veuve j'espère ?

Après avoir écouté les explications de Mathias elle décréta.

- D'abord je veux la voir !

Mathias eut beau se défendre et d'expliquer, cela ne changea en rien la décision de Béatrice. Elle emballa soigneusement la petite et ils se mirent en route. Mathias n'avait protesté que pour la forme, sa propre inquiétude demandait à être écartée et pour cela il attendait beaucoup du jugement de Béatrice.

La vieille femme les accueillit avec le sourire.

- Je savais que vous n'accepteriez pas aussi facilement mes remèdes, vous êtes trop intelligente pour cela.

Elle rassura le jeune couple. Soudain elle suspendit ses explications. Pour s'assurer que ses visiteurs n'avaient pas été suivis, elle ouvrit la porte, sortit tout en leur faisant signe de ne pas bouger, fit quelques pas au dehors, s'arrêta, tendit l'oreille et revint. A la question de Béatrice : « Que se passe-t-il ? » Elle répondit par un haussement d'épaule. Lorsque le jeune couple prit congé, elle leur recommanda la plus stricte discrétion concernant leurs relations.

- De qui a-t-elle voulu nous mettre en garde à ton avis ?
- Je ne sais pas ! Mais en tous cas elle redoute quelqu'un ou quelque chose.
- Je ne sais pas si elle a peur ! Il me semble que ce n'est pas son genre, non ! Je dirais plutôt qu'elle se méfie, comme si elle ne voulait tout simplement pas que quelque chose se sache.
- Oui ! Oui c'est quelque chose comme ça...Je me demandais si...Non ! non, ce n'est pas possible.

En tous cas la médication fit son effet et Mathias se réjouissait du changement qui s'était opéré chez Béatrice, du défaitisme face à l'adversité elle était revenue à sa véritable nature, combative. Pour se battre, Béatrice avait besoin de la foi, besoin de croire en ce qu'elle faisait. A présent, réconciliée avec sa conscience elle y puisait l'énergie qui lui permettrait de vaincre.

Elle retrouva ses forces en même temps que son courage, très vite elle surmonta sa fièvre, sa raison reprenait le dessus sur ses craintes. La santé d'Henriette aussi s'en ressentit. La santé morale et physique retrouvée, Béatrice décida d'aller remercier la guérisseuse et de lui apporter quelques légumes et deux pigeons ramiers.

L'accueil fut très aimable. Moins intimidée que la fois précédente, malgré la pénombre, à peine atténuée par la seule lumière qui venait du foyer, la jeune femme examina tout ce qui encombrait la cabane. Les ombres mouvantes projetées par les flammes créaient une atmosphère empreinte de mystère. Ce que contenaient les multiples récipients y participait largement : Mues de serpents, squelettes de petits animaux et combien d'autres choses pour le moins bizarre.

- Toutes ses choses vous servent à fabriquer vos remèdes ?

Après un silence, la guérisseuse, qui sentait Béatrice fine mouche, lui expliqua. que costumes, fards, décors, mensonges à créer dans le regard de l'autre

- Hem...Écoutez Béatrice, Ne cherchons-nous pas, tous, à l'aide d'artifices l'image que nous souhaiterions qu'il ait de nous ? On vient me consulter pour soigner une maladie physique ou morale. Pour que mes remèdes fassent de l'effet il faut que ceux qui viennent me consulter aient foi en moi et que mes remèdes aient l'air quelque peu magique, tout ce fatras, qui constitue, mon environnement, mon décor, sert essentiellement à créer l'ambiance bénéfique. Ce qui soigne le corps ce sont les plantes ce qui soigne l'esprit c'est la confiance dans le remède. Les moines soignent au nom de Dieu, et à la médication ils ajoutent toujours une pincée d'invocations à un saint guérisseur qui fait des miracles. D'eux on attend des miracles de moi un peu de magie. Ce qui pour eux est leur habit de bure, pour moi, c'est ma bosse. Je dois cependant être très prudente, c'est qu'il y a eu dans le secteur plusieurs procès en sorcellerie, qui se sont tous terminés sur le bûcher.

A la mort de mon père, comme je ne bénéficiais plus de sa protection, ma mère fut très inquiète pour mon avenir, elle me confia à l'abbé de Saint

Pierremont, un parent de mon père. Je fus accueillit à l'infirmierie de l'abbaye, où on m'instruisit à la science des simples et de leurs vertus curatives. Les moines soignent tous ceux qui viennent frapper à leur porte, mais sont très ennuyés lorsqu'il s'agit de femmes, qu'ils ne doivent pas fréquenter et surtout toucher. Je devins pour eux une intermédiaire très utile, d'autant qu'en raison de cette affreuse bosse, l'abbé ne craignait pas que je séduise l'un de ses moines, ils se tenaient tous, prudemment, à bonne distance. Tenez, regardez, voici un traité de médecine que je suis parvenue à sauver lors de l'incendie de leur infirmierie, mais il est trop vague sur la fonction des organes.

- Vous savez donc lire ? N'est-ce pas une raison de plus pour que l'on vous craigne ?
- Ou me hâisse ! Oui bien sûre. Je lis le français, le grec et le latin mais me garde bien de m'en vanter.
- Et vous possédez d'autres livres ?
- Euh...Oui quelques-uns. Elle avait répondu à voix basse.
- Il est vrai que de posséder des livres provoque chez les gens simples la méfiance et ils ont vite fait de vous soupçonner d'hérésie.
- Moi par contre je suis très heureuse de rencontrer une personne instruite.
- Pourquoi ? Ah ! Vous lisez vous aussi !

Béatrice répondit par un hochement de tête.

- Oui et mon mari aussi l'apprend.
- Ah je comprends mieux à présent, je sentais bien... Toujours est-il qu'à la dernière épidémie de peste à Saint Pierremont nous avons eu à soigner de nombreux cas. Plusieurs moines en sont morts, et moi-même j'en fus atteinte. C'est la raison pour laquelle je vis ici. Pour éviter la contamination on isolait les malades. Les hommes étaient logés là-haut, moi, c'est ici qu'on me remisa. J'ai surmonté le mal et suis parvenu grâce à Dieu à guérir, à présent je reste ici où finalement je suis mieux qu'à l'abbaye, plus libre et moins exposée.

Béatrice n'en revenait pas, en pénétrant dans cet antre de sorcière elle imaginait se trouver en présence d'une demie sauvage, plus proche de la nature et des superstitions que de la science, une guérisseuse par intuition et non une personne instruite. Sur le chemin de retour elle se réjouissait d'avoir lié connaissance avec cette femme. Un peu perdue dans ses réflexions et ses souvenirs de jeunesse elle

pressait le pas pour rejoindre Mathias et lui faire partager sa joie d'avoir trouvée- là une interlocutrice intéressante, quand soudain elle se sentit prise comme dans un étau, une main s'appliqua sur sa bouche, elle fut soulevée de terre. Elle n'avait fort heureusement pas perdu ses réflexes défensifs, elle mordit la main et en même temps saisie par derrière l'entre jambe de son agresseur et serra de toutes ses forces. Il hurla et lâcha prise. Elle fit volte-face et rapide comme l'éclair, elle lui planta son couteau dans le bras. Il pesta et jura

- Bon Dieu ! La Hérisson !

Elle était déjà loin. Elle courut sans reprendre haleine.

- Mathias ! Mathias !

Elle se jeta dans ses bras, tremblante, les jambes molles, la gorge en feu, cherchant son souffle.

Mathias la lâchant saisit un marteau et allait se précipiter dehors.

Qui ? Où ça ?

- Non ! Non attends ! Je vais t'expliquer.

Dans le bois, en revenant de chez la vieille dame, un homme m'est tombé dessus. Je lui ais plantée mon couteau dans le bras et me suis enfuie. Je n'ai pas eu le temps de le voir, mais il me connaît, je l'ai entendu qui criait : Bon Dieu ! La Hérisson. !

- Oh non, cette vieille histoire qui nous rattrape.

Béatrice avait soulevé Henriette qui commençait à s'agiter, la petite avait faim, elle dénoua son corsage et lui donna le sein. Debout dans l'entrée, Mathias la regardait avec ses gestes doux et maternels. Comment cette jeune maman pleine de tendresse pouvait- elle être également une guerrière aussi redoutable ? Il avait en si peu de temps complètement oublié le passé de sa femme. Après un long moment de silence et de réflexion il leva les yeux et croisa le regard de Béatrice. Elle semblait lui demander : Et maintenant ?

- Personne ne te touchera, ni toi, ni Henriette, vous êtes ma femme et ma fille.

Tu m'as appris à me battre moi aussi, et qui osera venir trouvera à qui parler
Il retourna dans l'atelier et revint armé d'une barre de fer.

- Attends Mathias ne nous emballons pas. Mon agresseur ignorait à qui il avait à faire si non il n'aurait pas eu cette exclamation et il n'ira donc pas le clamer sur les toits. C'est qu'au gibet il y a plusieurs places et il pourrait y en avoir aussi une pour lui. Une question reste pourtant, s'en est-il pris à

moi, comme ça parce que je passais par là ou cette agression était-elle planifiée.

Depuis l'agression qu'elle avait subie, Béatrice n'osait plus s'éloigner seule de la maison. Pour faire prendre l'air à Henriette, elle la nouait dans un châle sur son dos et se promenait entre les quelques maisons de la localité.

L'automne était venu tout en douceur, par la splendeur de ses couleurs il tentait de faire oublier qu'il annonçait les rigueurs de l'hiver. Un jour, charmée par la beauté des arbres, la jeune femme osa s'aventurer un peu plus loin. Elle avait remarqué, un peu à l'écart de la route, une bâtisse en pierres, mais partiellement en ruines, entourée de buissons et d'arbres fruitiers qui avaient repris leur liberté et leur aspect sauvages. C'était l'ancienne maladrerie. Elle se dit qu'elle y trouverait peut-être quelques fruits. Les oiseaux volaient gaîment et le vent faisait tomber une pluie de feuilles d'or. Tout était calme, elle s'approcha. Il lui sembla entendre un murmure. Non, cela devait être le bruit du vent dans les feuilles. Elle fit encore quelques pas. Là, il n'y avait plus de doute, elle distinguait nettement plusieurs voix. Elle hésita. La petite dormait paisiblement, bercée par la marche de sa maman, mais pouvait à tout moment se réveiller. Elle rebroussa chemin le plus silencieusement possible. De retour à la forge, elle fit à Mathias le récit de sa promenade. Avait-il déjà remarqué cette maison ? Était-elle habitée ? Mathias n'en savait rien, il estima qu'elle n'avait qu'à interroger la veuve. Mais Béatrice n'y pensa même pas. Le lendemain, comme le temps était toujours aussi agréable, elle se décida à retourner voir cette maison. Ce jour-là, il n'y avait pas le moindre vent. S'approchant, elle reconnut nettement le timbre haut perché de la veuve. Qu'est-ce qu'elle faisait là ? Avec qui pouvait-elle bien parler ? Tout en restant à bonne distance, prenant soin de ne pas faire de bruit Béatrice contourna le bâtiment.

Oui c'était bien elle. Assise sur de grosses pierres, elle s'entretenait avec trois hommes, que Béatrice ne pouvait voir que de dos. Leur aspect n'avait rien à voir avec les quelques habitants connus du hameau. Prudente, la jeune femme se retira en silence et s'empressa de rejoindre son mari. Elle lui rapporta en détail ce qu'elle venait de découvrir.

- Hem ! Je vais y aller voir !
- Sois prudent Mathias ! Ils sont peut-être dangereux !

Pendant l'absence de Mathias Béatrice ne parvenait pas à se concentrer sur son ouvrage, elle était inquiète. Quand la pénombre commença à envahir la maison il n'était toujours pas de retour. L'anxiété de Béatrice ne cessait de croître elle ne tenait plus en place. Elle se saisit de son bébé et traversa la forge pour se diriger vers la route. Une silhouette, à peine visible, mais distincte, lui apparue à contre-jour, dans l'ouverture de la porte. Elle eut une terrible frayeur, poussa un cri et s'écroula.

Lorsqu'elle reprit conscience, elle était allongée sur sa couche, Henriette poussant des hurlements gigotait à ses côtés. Mathias lui épongeait le front.

- Que t'est-il donc arrivé ma chérie ? Je vous ai trouvés toutes les deux allongées à terre dans l'atelier.

Béatrice poussa un soupir et lui parla de cette apparition qui l'avait tellement effrayé puis elle voulut savoir pourquoi il avait tant tardé. Avant de répondre il fit quelques pas à l'extérieure pour s'assurer qu'il n'y avait aucune oreille indiscreète, ferma la porte sans bruit, s'assit prêt de sa femme, lui prit les mains dans les siennes et lui souffla à l'oreille

- N'aies pas peur ! je suis là ! Je saurais vous défendre ! Loin de la rassurer ces quelques mots augmentèrent son inquiétude.
- Oui, mais qu'as-tu vu, là-bas ?
- Tu avais raison, il s'agissait bien de la veuve et parmi les trois hommes l'un d'entre eux avait le bras bandé. Et, tiens-toi bien, je n'arrive pas encore à y croire, il y avait aussi ce salopard de Joseph, le charbonnier, quant au troisième je ne le connais pas, je ne le voyais que de dos.

Au début, je n'arrivais pas à comprendre ce qui se disait, j'étais trop loin. En contournant le bâtiment, je me suis dissimulé derrière le mur près duquel ils étaient assis. Une fois installé je ne pouvais plus bouger, c'est pour ça que j'ai dû attendre qu'ils soient tous partis pour revenir. Ils se disputaient et si j'ai bien compris la veuve leur a vendu un renseignement, il était question de lettres et de secrets et bien entendu d'argent, mais ce que veut la veuve en échange c'est qu'on la débarrasse de toi. Il ne fait plus aucun doute à présent que c'est elle qui a placé le sachet dans ta couchette. Pour le reste je n'ai pas compris ce qu'ils manigancent. Je suppose que les deux hommes sont de la bande... que le Joseph fréquente, quand à la veuve et le Joseph, ils se connaissent parce que lui fournissait du charbon de bois à son mari. Comme ils font tous partie de la même engeance ils se sont retrouvés. Le troisième

pourrait bien être celui que tu as vu dans l'encadrement de la porte. Un grand maigre ?

Cette nuit-là, ni Mathias ni Béatrice ne purent dormir. La présence de Joseph et ses rapports avec la veuve avaient de quoi les inquiéter. Finalement au petit matin ce fut Mathias qui demanda :

- As-tu au moins pu te reposer un peu ? J'ai bien peur que ce ne soit pour nous une dure journée.
- Pourquoi Mathias à quoi penses-tu ? As-tu décidé quelque chose ?
- Voyons Béatrice, tu sais bien que je ne prendrais pas de décision sans te consulter.

Hier, lorsqu'ils se sont quittés ils se disputaient encore à ton sujet. Leurs intérêts semblent différents et même opposés. Peut-être pourrions-nous nous servir de ce qui les oppose pour nous défendre. Ils ont décidé de se revoir demain après-midi. D'ici là, il faut que nous ayons mis au point une stratégie.

Béatrice était un peu rassurée, apparemment ses anciens camarades ne lui voulaient aucun mal. Il est vrai que chacun d'eux pouvait être le père de sa petite fille et peut-être leur restait-il une étincelle de conscience.

Le lendemain, Mathias rejoignit sa cachette derrière la maison du rendez-vous. Ce fut Joseph qui vint en premier. Mathias s'appêtait déjà à aller le rosser, quand l'homme au bras bandé arriva à son tour.

- Tu es seul ?
- Oui ! Et c'est pour te dire que nous avons été enrôlés dans le régiment du frère du Duc, l'ancien évêque, le Nicolas-François. Une fois de plus le duc a trahi sa parole et lève une armée pour reprendre la guerre contre le roi de France. Mais de toutes façons nous en avons discuté avec Pisse-sang, pour la Hérisson pas question, quel qu'en soit le prix. C'est vrai qu'elle m'a blessé, mais justement, c'est une fille hors du commun et Pisse-sang estime qu'elle mérite notre respect alors...
- Mais les lettres ?
- Pisse-sang dit que maintenant il s'en fout !

L'armée du roi ne se fit pas attendre. Le prince de Condé mit en fuite les lorrains qui défendaient Briey et les bourgeois vinrent à sa rencontre pour lui remettre les clefs de la ville. Béatrice et Mathias étaient soulagés. Il n'y avait pas eu de bataille

et les français qui se méfiaient à juste titre des lorrains ne les voulaient pas dans leur armée d'occupation. Quelques jours plus tard le bruit se répandit que les suédois allaient franchir la Moselle près de Metz et marcher sur Briey. La troupe à laquelle c'était joint Pisse-sang et son acolyte se retirait sur Marville. De ce côté au moins le danger s'éloignait.

Entre temps les premières gelées avaient blanchi les prés. Heureusement le bois de chauffage ne manquait pas. Alors que le froid devenait plus mordant et que la neige c'était mise à tomber chacun s'enferma chez soi et le travail ralentit. L'armée protestante avait pris ses quartiers au château de Sancy et immanquablement allait reprendre le pillage des campagnes.

A cette nouvelle la veuve décida d'aller se réfugier avec ses enfants à l'abbaye, et de laisser à leur disposition toute la maison, en attendant son retour. Béatrice faillit bondir de joie. Pourtant très vite elle se rendit compte que la veuve n'était pas la seule à s'en aller et que s'ils restaient seuls, ils seraient encore plus exposés. L'insécurité était le lot de chacun et en permanence. Mathias voulut se rendre compte sur place de la sécurité que pouvait offrir Saint Pierremont pour sa famille. Il conseilla à Béatrice pendant son absence de se rendre chez Hélène et de lui proposer de se joindre à eux.

En chemin, Béatrice se demandait si elle n'allait pas trouver la porte close. Il se pourrait bien qu'Hélène soit déjà partie pour l'abbaye ou pour Briey. Le chemin, en forte pente, était glissant et à chaque pas elle manquait de tomber, en se retenant aux buissons elle faisait dégringoler la neige qui chargeait les branches. Elle avançait lentement et qu'à petits pas. La petite Henriette se faisait de plus en plus lourde et Béatrice avait bien de la peine à la porter, tout en avançant sans risquer de tomber. Bientôt elle fut rassurée, elle sentait l'odeur âcre du bois mort qui brûle en faisant beaucoup de fumée. Ah au moins Hélène était encore chez elle, elle pourrait se reposer un instant et frictionner la petite pour qu'elle ne prenne pas froid, elle pressa le pas et enfin cogna à la porte. Mais ses coups restaient sans réponses. Elle frappa une seconde fois, sans plus de succès. Son amie serait déjà partie et elle aurait fait tous ce chemin pour rien. Il ne lui restait plus qu'à retourner. Cela lui paraissait pourtant étonnant qu'Hélène soit partie sans un mot. Elle se ravisa, fit le tour de la petite maison pour jeter un coup d'œil par la fenêtre. Le feu rougeoyait sous la marmite, mais pas trace de son amie. Devait-elle attendre son retour ? Et Henriette qui se mettait à pleurer, sans doute avait-elle froid. Béatrice s'endurcit poussa la porte et finit par entrer. Là, entre la porte et la couche, gisait le corps inerte

de la vieille dame. Qu'était-il arrivé ? Béatrice se pencha sur elle, Dieu soit loué elle respirait et semblait n'être qu'évanouie.

La jeune femme sortit, recueillit dans ses mains un peu de neige et l'appliqua sur le front de son amie. Au contact du froid, elle fit un léger mouvement, puis souleva lentement ses paupières, elle était d'une couleur cireuse et semblait très affaiblie.

Elle entrouvrit la bouche dans un rictus qui se voulait un sourire et souffla plus qu'elle ne prononça : - Ah ! C'est vous Béatrice ! Après un instant, elle tenta de se soulever sur le coude, mais n'y parvint pas. - Oh non, je n'y arrive pas, j'ai la tête qui tourne.

La jeune femme la soutint et l'aida à s'allonger sur sa couche. Elle accompagna d'un faible sourire un geste pour demander un peu d'eau.

- Mais que vous est-il arrivé ?
- Oh Béatrice ! Ne vous inquiétez pas pour moi, ce n'est pas grave.
- Si, mais dites-moi, êtes-vous tombée ?

Elle haussa les épaules et des yeux fit signe que oui.

- Avez-vous glissée ? Mathias est parti à l'abbaye. En rentrant, ne nous trouvant pas il viendra ici et nous vous ramènerons chez nous. Mais que vous est-il arrivé ?
- Hem...Marie est venue ce matin avec un homme que je ne connais pas...Ils voulaient quelque chose...mais comme je ne voulais pas...elle m'a bousculée...je suis tombée et me suis cognée, j'ai dû m'évanouir.
- Mais que voulaient-ils ?

Hélène resta silencieuse et Béatrice n'insista pas, sentant nettement que sa question avait mis son amie mal à l'aise. Elle en fut troublée et se demanda ce que cela pouvait signifier. Hélène toujours muette scrutait attentivement le visage de la jeune femme, puis lui saisissant la main et l'attirant vers elle lui dit à voix basse que le secret ne lui appartenait pas et pouvait mettre bien des vies en danger, mais ne concernait en rien le jeune couple. Si cette explication se voulait rassurante elle n'effaça pas pour autant le trouble de Béatrice. Hélène la fixait toujours et d'un air désolé finit par secouer la tête et baisser les yeux.

C'est à ce moment que Mathias frappa.

- Ah ! Tu es vite revenu !
- Oui ! En tous cas je n'irais pas à Saint Pierremont. Les portes de Briey nous sont fermées et quasiment tous les habitants de Mance sont montés à l'abbaye, et il paraît qu'il y vient du monde d'Avril, de Trieux, de Mancieulles. Sancy

n'en est pas très loin et on dit que les suédois y sont très nombreux. Comme l'hiver est long, toute cette bande de sauvages va écumer la région, ne serait-ce que pour se distraire. Et à mon avis l'abbaye n'y échappera pas !

- J'ai bien peur que vous ayez raison Mathias !
- Et vous Hélène ? Si nous partons, viendrez-vous avec nous ?
- Non mes amis, j'ai... euh à faire ici ! Il faut que je reste, mais qui sait peut-être plus tard. Vous savez, je risque moins que vous. Ma médecine est connue dans le secteur et il m'est arrivé plusieurs fois d'avoir la visite de chirurgiens de différentes armées pour que nous échangions nos expériences et connaissances. Allez sans crainte pour moi, mais soyez prudents pour vous et la petite.

En rentrant, Béatrice et Mathias rassemblèrent le peu de choses qu'ils voulaient emporter, c'est-à-dire uniquement l'indispensable. Pour la nuit, ils se cachèrent au grenier et laissèrent les portes béantes, ainsi la maison semblait abandonnée. Au lever du jour, Béatrice voulut encore réchauffer la soupe. Mais Mathias n'y tenait plus il voulait se mettre immédiatement en route. Le jeune couple évita prudemment les agglomérations, mais arrivé à proximité d'Affléville Mathias ne résista pas à l'envie de revoir son village. Quelques ruines avaient été apparemment dégagées et on avait entrepris de les relever. Pourtant on ne soupçonnait pas la moindre présence humaine. Le couple s'avança un peu plus entre les ruines. Un hennissement les fit sursauter. Il était trop tard, des soldats en armes leurs barraient la route.

- Alors les tourtereaux ! On se promène ? Regardez-moi ça, comme c'est mignon. C'est qu'elle est tout à fait à mon goût cette petite caille.

Deux hommes se jetèrent sur Mathias et l'immobilisèrent, alors que celui qui semblait être le chef s'approchait de Béatrice. Alors qu'elle s'apprêtait à lui faire sentir la pointe de son couteau, Mathias pour détourner l'attention de l'homme hurla: « Ne la touchez pas ». L'homme s'arrêta net et regarda attentivement Mathias

Chapitre 5

L'ARMÉE DE LORRAINE.

Le chef s'approcha de Mathias et l'examina attentivement, visiblement indécis.

- Tu ne serais pas venu voir les ruines de notre maison, par hasard ?
- Notre maison ?...

Mathias regarda avec plus d'attention cet homme. Il ne le connaissait pas.

Pourtant, s'il l'imaginait sans cet accoutrement...oui s'il l'imaginait sans ce grand chapeau qui cachait la moitié de son visage, oui évidemment, oui ce nez, ces yeux, cette voix...

- Oh père ! Je ne t'avais pas reconnu. Oh ! Comme je suis heureux de te revoir...Vivant et en bonne santé.
- Moi aussi mon gaillard, cela me fait plaisir, d'autant qu'à voir ce qui reste du village je vous imaginais tous morts. Que sont devenus les autres ? Ta mère ? Et tes frères et sœurs ?
- Notre mère est morte. Les autres ? Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus.
- Que veux-tu, c'est la guerre !

Ces mauvaises nouvelles n'avaient pas l'air de beaucoup l'affecter. La séparation, la précarité de la vie et toutes les horreurs de la guerre avaient émoussé le lien familial. Maintenant ne comptait plus que l'instant présent. Pour survivre il fallait tuer, sans hésiter, et se servir, avant que l'autre n'ait tout pris. Assouvir ses instincts sans se soucier du reste. La morale était un luxe réservé au temps de paix.

Il s'approcha de Béatrice.

- Cette petite caille ? Elle est à toi ?

Il tournait autour d'elle, la toisant. Jetant sans aucune gêne ni pudeur un coup d'œil à son corsage et estimant de la paume le galbe de sa croupe.

- Ha ! Ha ! Pas mal ! Pas mal ! Et le lardon ? C'est de toi ?

Sans attendre la réponse, il saisit la jeune femme par la taille et l'attira à lui, mais, il n'eut guère le temps d'aller plus loin. La pointe d'un couteau lui faisait lever le menton.

- Oh ! La garce !

- Je suis l'épouse et non pas la femelle de Mathias et le lardon, comme vous dites, c'est ma fille ! Alors enlevez vos sales pattes ou je vous égorge !

A ce moment, l'un des hommes donna l'alerte.

- Bon Dieu ! Les suédois ! Et en plus ils sont nombreux.
- Filons ! Allez Mathias, tu montes en croupe. Toi le borgne, tu prends la fille avec la gosse devant toi, et on file vers le bois !

Le borgne ne se fit pas prier. Tout au long de la cavalcade sous prétexte de retenir Béatrice sa main libre passait de son ventre à ses seins. Elle ne pouvait pas bouger sans risquer de laisser tomber Henriette. Il en profitait, le salopard, mais ne perdait rien pour attendre. Béatrice avait bonne mémoire.

Une fois la forêt atteinte, ils ralentirent leur course, ils n'étaient pas suivis.

Mathias sauta à terre et aida sa femme à descendre. Le borgne détourna le regard.

- Nous sommes cantonnés à Amel. Vous n'aurez qu'à demander après moi. Ah ! Au fait, les camarades m'appellent : La Forge.

Déjà la petite troupe repartait sans plus de politesses. Mathias prit sa femme dans les bras et la serra très fort, comme s'il redoutait qu'elle ne s'envole.

- Mon Dieu, qu'est-ce qu'il a changé. Sur le moment je me suis réjoui de le revoir, mais à présent je suis tellement déçu. Comment peut-il se conduire de la sorte, j'en ai honte devant toi.
- Non Mathias, ne te mets pas dans cet état. Tu sais, les guerres, ont toujours pour premier effet de tout remettre en cause. J'ai connu ça moi aussi ! Alors essayes de le comprendre. Et nous à présent ! Où veux-tu qu'on aille ? Je crois qu'il nous propose de nous joindre à eux, n'est-ce pas la meilleure solution ?
- J'ai tellement honte !
- Non ne crains rien Mathias ! Tu sais que j'ai connu bien pire et ne me permettrais pas de le juger, mais tu peux me croire, je saurai me faire respecter !

Il fallut un moment à Mathias pour retrouver son calme puis ils se remirent en marche. De temps à autre, ils s'arrêtaient pour tendre l'oreille. Ils avaient atteint le haut bois. Des arbres immenses, dressaient leurs troncs vers le ciel comme des colonnes de cathédrale. Soudain, ils entendirent, venant dans leur direction, le bruit d'une troupe de cavaliers. Ils semblaient nombreux. Tout autour d'eux il n'y

avait pas le moindre buisson pour s'y dissimuler. Le couple plongea derrière un arbre et se tapit derrière son gros tronc n'osant plus bouger, ni même respirer. La troupe passa à quelques pas, sans s'apercevoir de leur présence. Lorsque le bruit du galop se fut éloigné Mathias se redressa, encore bouleversé il n'avait pas fait attention à un retardataire qui arrivait droit sur eux. Le cavalier avançait au trot, son grand feutre enfoncé jusqu'aux yeux. Lorsqu'il les vit il fonça sur eux, le sabre pointé sur Mathias. Béatrice poussa un cri. A quelques pas à peine, le cavalier retint son cheval. Il leva les yeux sur Béatrice, haussa les épaules et repartit au galop à la suite du reste de la troupe. Par quel miracle avaient-ils échappé à la mort ? Pourtant Béatrice avait l'impression, malgré la brièveté de l'instant où leurs regards s'étaient croisés, avoir reconnu le cavalier. Mais dans leur accoutrement avec leurs grands feutres tous ces cavaliers se ressemblaient. La lisière du bois n'était plus très loin, d'épais buissons la bordaient, dissimulant la plaine qui s'étendait au de-là. Ils se frayèrent un passage à travers cet enchevêtrement. Mais avant de quitter le couvert, ils s'assurèrent que la voie était libre. Tout semblait calme. Mais à peine eurent-ils fait quelques pas hors du bois, qu'ils se trouvèrent à une portée de mousquet d'une troupe de cavaliers dissimulés dans un bosquet et qui semblaient les attendre. Il était trop tard pour fuir. Se plantant devant Béatrice, Mathias les défia du regard. L'un des cavaliers fit avancer sa monture au pas, arrivé près du jeune couple, il sauta à terre et levant la main en signe de paix, il s'écria :

- Alors la Hérisson, tu ne me reconnais donc pas ? Pour une fois que le borgne n'a pas menti, c'est bien toi !

La jeune femme le regarda, plus inquiète que réjouie

- Oui Coco ! C'est bien moi. Que fais-tu là ?...
- Eh ben je suis content de voir que tu te portes bien et que tu as trouvé un vaillant protecteur. Tu t'étonneras peut-être, mais j'ai entendu parler de lui. Quant à toi, tu m'as laissé récemment un souvenir que je ne suis pas prêt d'oublier, oui, bon disons tout au moins le temps que ça se cicatrise.

Du menton il leur désigna son bras, qu'il portait en écharpe.

- Ah ! C'était donc toi ce salaud qui m'a fait si peur !

Elle se tourna vers Mathias et s'écria en riant :

- Tu vois Mathias, le voilà le cochon qui m'a agressé du côté de Mance et que j'aurais voulu saigner. Oui ! Sauf qu'à ce moment-là, je ne savais pas que c'était lui.

- Moi non plus ! C'est vrai que tu as bien changé surtout déguisée en gentille fille de la campagne. Tiens ! Et celui-là ! Tu ne l'as pas reconnu ? Non ? Le borgne ? Peu de temps avant que tu ne nous fausses compagnie, il s'était joint à notre troupe. Si toi tu ne te souviens pas de lui, lui par contre se souvient bien de toi. Il faut croire que tu lui- avais tapé dans l'œil et comme il ne lui en reste qu'un ! Ha ! Ha ! Toujours est-il qu'après ta disparition, il voulait absolument retourner au village, que nous venions d'incendier, pour t'y rechercher. Moi, je ne savais plus quoi lui raconter, pour l'en dissuader. Tout à l'heure, il était avec La Forge, et il t'a reconnu malgré ta transformation, c'est vrai que tu es plus...moins ronde, et en jupe, on pourrait presque te prendre pour une femme. Ha ! Ha ! N'empêche que c'est lui qui est venu me prévenir de votre présence dans la forêt. Il paraît qu'il était inquiet pour toi, à cause des suédois. Tu imagines !
- Oh ! Que de sollicitudes messeigneurs, je n'en attendais pas tant de votre part. Mais rassures-toi Coco, tout à l'heure à cheval nous avons fait plus ample connaissance et que lui aussi soit assuré qu'à présent son souvenir est gravé dans ma mémoire, et je n'ai aucune peine à imaginer pourquoi il tenait tant à me retrouver. Mais tu sais d'où me vient mon surnom, s'il l'ignore tu pourras le lui dire !

Le regard qu'elle jetait de temps à autre à ce borgne était en tous cas dépourvu de sympathie.

Durant cet entretien, agrémenté de petits coups de fleuret mouché, Mathias se sentait tenu complètement à l'écart. L'attitude de ce Coco et l'espèce de connivence entre sa femme et celui-ci lui faisait l'effet d'une morsure de vipère. Il avait une terrible envie de lui casser la figure. Et quand à l'autre, le borgne, il voudrait bien savoir ce qu'ils avaient pu se dire tout à l'heure à cheval.

- Bon ce n'est pas tout, nous n'allons pas rester là à jaser, nous ferons plus ample connaissance au campement. Nous avons amené pour vous un cheval. Tu sais monter Mathias ?
- Ne t'inquiètes-pas, moi je sais !
- Oui, oui, toi tu sais ! je me souviens, tu n'as donc qu'à le prendre en croupe, ton mari !

Mathias mourait d'envie de lui tordre le cou.

L'armée du duc de Lorraine campait dans le nord de la Woëvre. Les officiers logeaient dans les châteaux et maisons fortes des environs, quand à la troupe, elle s'éparpillait dans toute cette grande plaine humide. Depuis que le duc n'était plus en mesure d'assurer le ravitaillement, celui-ci se faisait sur le pays. C'est-à-dire que les soldats se servaient chez ce qui restait d'habitants, sans bien entendu ne jamais être tenté de payer ce qu'ils prenaient.

Mathias fut immédiatement embauché à la forge que dirigeait son père. Avec lui, ils étaient une bonne dizaine à actionner le soufflet ou à battre le fer. Ici le travail ne manquait pas. Béatrice s'était jointe aux nombreuses femmes qui suivaient la troupe. Elles étaient avec leurs enfants installées chez les habitants, sous des tentes ou dans leurs chariots. Lorsque l'armée se déplaçait, elles suivaient leurs hommes. Après les affrontements, les femmes parcouraient les champs de bataille, aidées des enfants, elles ramassaient les blessés qu'elles connaissaient, pour les soigner. Mais surtout, elles dépouillaient les morts de leurs armes, de leurs vêtements et tout ce qu'elles trouvaient, et qui pourrait servir à équiper leurs hommes ou à être vendu. Souvent, après la bataille livrée par les hommes, s'en suivait une, toute aussi violente, entre ces femmes avides de butin. Certaines n'hésitaient pas même à achever les blessés pour les dépouiller.

En dehors des périodes de combats et de déplacements, hommes et femmes s'adonnaient à la boisson, aux jeux et les soirées se terminaient souvent en beuveries et débauches. Ces hommes et ces femmes ne se voyant plus aucun avenir cherchaient à l'oublier. Demain ? Peut-être seraient-ils morts ou estropiés et réduits ainsi à l'errance et à la mendicité, alors mieux valait ne pas y penser et se contenter de l'instant présent.

Dès leur arrivé au campement, le père de Mathias lui avait recommandé la prudence, car c'est au cours de ces beuveries que les recruteurs tenteraient de lui faire signer un enrôlement. En principe, tant qu'il ne s'était pas engagé, il n'était pas contraint d'aller au combat et libre de partir s'il le souhaitait. Quant aux femmes, si on les fréquentait trop intimement elles refilaient équitablement tout un tas de saloperies.

Lui-même avait été enrôlé de force. Ce qui ne se pratiquait d'ordinaire qu'après des batailles qui avaient coûtées de lourdes pertes en hommes et qu'il fallait d'urgence combler les trous.

A présent, il vivait avec une femme. Elle avait trois enfants, de qui ? Il ne s'en souciait aucunement.

Depuis les retrouvailles du père et du fils il leur arrivait de se souvenir avec nostalgie du passé, et même de faire des projets d'avenir en se disant que cette maudite guerre finirait bien un jour.

Béatrice avait, autant qu'il lui était possible, sympathisé avec la compagne de son beau-père. Par contre ce que Mathias n'appréciait absolument pas c'était la présence quotidienne de Coco, surtout que Béatrice semblait s'amuser de leurs passes d'armes verbales. Ce fut pourtant au cours d'une de ces longues soirées, passées devant le feu à boire, que Béatrice amena Coco, Conradt de son vrai nom, à parler de lui-même. Il était originaire d'Allemagne, et s'était, au cours d'une de ces nombreuses campagnes du duc de Lorraine, là-bas dans son pays, laissé enivrer puis enrôler dans son armée. Il prétendait ne pas aimer cette vie, pourtant son comportement portait à penser plutôt le contraire. Grand amateur de boissons et de filles faciles. Pourtant pour obtenir ce qu'il voulait d'elles il n'usait jamais de violence mais de belles paroles. Il savait flatter. Ce qui irritait terriblement Mathias qui le considérait comme un intrigant, un menteur patenté et un parasite. Béatrice avec beaucoup d'habileté savait le faire parler en prenant des airs admiratifs. Il reconnut avoir un bon contact avec Pisse-sang qu'il disait avoir connu durant une campagne en Bohême. Il se vanta même que par celui-ci il lui arrivait d'être en affaire avec Joseph. En entendant cela et découvrant les intrigues du charbonnier, maître Colas, sans doute un peu sous l'effet de la boisson, était entré dans une terrible colère et avait juré de lui donner une bonne leçon à la première occasion. Ce pour quoi, Coco, en bon compagnon de beuverie, s'engagea à lui donner un coup de main. Béatrice semblait satisfaite, pourtant en secret elle se demandait s'il arrivait à ce Coco d'être sincère. Se souvenant des propos et surtout des silences d'Hélène, Béatrice fit plusieurs tentatives, mais en vain, pour lui faire dire en quoi consistait son alliance avec Joseph et la veuve du forgeron.

Quelques fois n'y tenant plus Mathias laissait éclater sa jalousie, ce qui semblait amuser son rival. Mais heureusement une fois enlacé sous la couverture le jeune couple était bien du même avis concernant ce voyou.

Un jour, le borgne, qui faisait de gros efforts pour être admis parmi les intimes des Colas, arriva tout essoufflé à la forge.

- La Forge ! Mathias ! venez vite ! Coco surveille le Joseph, qui traîne du côté du logement du commandant de Ladonchamp.

Sans perdre un instant, Mathias et son père se précipitèrent à la suite du borgne.

En effet, ils virent le Joseph qui accompagnait un aide de camp du commandant et le suivait au quartier général. Rejoint par Coco, ils se dissimulèrent derrière une tente et attendirent.

- C'est incroyable, qu'est-ce qu'il fait là celui-là ? D'ordinaire, c'est moi qu'il vient voir, pour le charbon de bois. Voilà qu'il fréquente le commandant à présent, c'est bizarre tout de même.

Après une demi-heure d'attente, ils virent Joseph ressortir en compagnie de deux officiers. Ils passèrent un moment à discuter devant la porte, à l'aide d'un bout de bois le charbonnier traçait quelque chose au sol, il n'y avait aucun doute qu'il leur expliquait quelque chose. Les deux autres écoutaient avec attention. Après un moment l'un d'eux haussa les épaules et ils s'éloignèrent. Joseph après quelques pas s'arrêta, regarda de droite à gauche, pour s'assurer que personne ne l'observait, retourna sur ses pas et fit le tour du bâtiment.

- Où est-il passé à présent ? Est-ce qu'il y a une porte à l'arrière ? Écoute Coco ! essayes de savoir, nous on ne peut pas rester là à faire le pied de grue, il faut qu'on retourne à la forge.
- Oui, je vais essayer de savoir ce qu'il fabrique et je vous tiens au courant.

Le soir, après le travail, assis autour du feu les Colas attendirent en vain que Coco vienne faire son rapport. Le lendemain ils attendirent encore, mais contrairement à ses habitudes Coco ne se montra pas d'avantage, ni les jours suivants. Par contre, à présent, tout le monde était au courant que Mathias et son père voulaient donner une correction à Joseph, mais personne ne l'avait revu. Il se passa encore quelques jours sans la moindre nouvelle ni de l'un ni de l'autre, lorsqu'une nuit, Mathias fit un bond de son lit, bousculant Béatrice.

- Tu as entendu ? Là ! derrière la porte !
- Non, quoi donc ?
- Un bruit, comme un choc.
- Non, mais si ça peut te rassurer, vas voir.

Mathias tendit l'oreille. Non, il n'entendait plus rien, il avait dû rêver, il se recoucha. Mais il avait beau faire, ça ne le laissait pas tranquille, au bout d'un moment, il se releva. Avec la pince il préleva un morceau de braise dans le foyer, souffla dessus pour en raviver la flamme et alluma une chandelle. Tout en essayant de ne pas faire de bruit il entrouvrit la porte. Quelque chose gisait en travers du passage. Il approcha sa chandelle et fit un bond en arrière.

- Que se passe-t-il Mathias ?

- Un homme est couché devant notre porte.

Béatrice s'enveloppa dans la couverture et vint voir.

- Oh ! Regardes, il saigne, il a reçu un coup de poignard.

L'homme était étendu face au sol. Il avait dû être poignardé juste devant leur porte. Le sang bouillonnait hors de la plaie.

Béatrice se baissa et le saisit par les épaules.

- Allons Mathias ! aides moi à le retourner, il n'est peut-être pas mort.

- Bon dieu ! C'est Joseph !

En effet il n'était pas mort, mais le sang lui coulait de la bouche. Il essaya de fixer son regard sur Mathias, puis le saisissant par la manche tenta de se soulever, mais retomba, dans un dernier souffle il prononça : « Coco ... », et sa tête bascula sur le côté.

- Quoi Coco ? Allé ! Essayes de parler Joseph, quoi Coco ?

Il était trop tard ses yeux étaient devenus fixes, c'était fini.

Les deux époux se regardaient désespérés. Après un long silence.

- Il faut prévenir ton père, va le chercher.

Mathias partit en courant. Henriette réveillée par tous ce bruit c'était mise à pleurer. Tremblante de froid et de frayeur, Béatrice retourna dans la maison. Alors qu'elle soulevait sa fille elle perçut du mouvement près de la porte, Tenant la petite dans un bras, elle se pencha pour se saisir de la chandelle. Elle eut tout juste le temps de voir quelqu'un qui se penchait sur le corps de Joseph, puis sentant une violente douleur lui traverser la tête elle s'écroula. Lorsque Mathias revint, suivit de son père, ils la trouvèrent allongée à terre évanouie, à ses côtés Henriette hurlait de toute la force de ses petits poumons. Mais le corps de Joseph avait disparu. Lorsqu'en fin Béatrice retrouva ses esprits, les deux hommes étaient penchés sur elle.

- Béatrice, dis-moi quelque chose, ça va ? Que s'est-il passé ?

- Je ne sais pas. Oh, que j'ai mal à la tête. Ah oui ! Le charbonnier ! Un homme était là en train de le fouiller et puis j'ai reçu un coup sur la tête.
- Mais qui ?
- Je ne sais pas !
- Mais pourquoi l'a-t-on tué juste devant chez vous ?
- Tu sais père que tout le monde est au courant que nous voulions le rosser, alors si c'était pour nous faire accuser ? Vous savez que ce salaud de Coco en serait capable !
- Non, non arrêtes tes crises de jalousie, pourquoi alors l'aurait-il fouillé ? Et comme elle le dit ils étaient au moins deux.
- Oui ils devaient être au moins deux. Mais je me demande s'il n'a pas été tué pour l'empêcher de nous dire ou de nous donner quelque chose. Et qu'ils l'ont emporté pour avoir le temps de le fouiller.
- Hem, tu as peut-être raison, mais alors quoi ?

Ils passèrent le reste de la nuit chez maître Colas. Après avoir pesé et discuté toutes sortes d'hypothèses la conclusion qui s'imposa fut qu'il y avait danger pour Mathias et Béatrice à rester au camp d'Amel. Le lendemain, avant le lever du jour, maître Colas les accompagna jusque chez son ami le grand Jean, lui-même maître forgeron à Spincourt. Là, en tous cas pour le moment ils seraient en sécurité, personne ne les y connaissait.

Au camp, personne ne semblait être au courant de la mort du charbonnier et Colas se garda bien d'en parler. Quelques jours plus tard, il choisit deux hommes pour aller soi-disant voir Joseph pour un approvisionnement en charbon de bois.

Ils trouvèrent la femme et les enfants occupés à dégager la terre qui couvrait un tas de charbon de bois encore fumant.

- Le bonjour, la Catherine, tu fais le travail de ton Joseph ?
- Faut bien puisqu'il n'est pas là.
- Hep ! Vous deux ! donner donc un coup de main aux enfants, j'ai à parler à leur mère.

Dis la Catherine ! Ça fait longtemps qu'il est absent ton Joseph ?

- Tu sais, il va il vient, ça fait quelques jours.
- Tu es un peu au courant de ses affaires ?
- Ben oui, un peu. Pourquoi que tu me demandes ça ?

- Bof ! on dit qu'il aurait des ambitions.
- Des ambitions ? C'est quoi que tu veux dire ? Écoute-moi bien, le Colas ! Si d'en avoir assez de supporter tous les caprices des ducs, comtes et autres seigneurs, si c'est ça que t'appelles d'avoir des ambitions ? Alors là oui, il a des ambitions.
- Qu'est-ce que tu me dis là ?
- Tu te souviens sans doute du blessé, celui que j'ai soigné ici pendant des mois ? Au début, il était féroce et nous faisait peur, mais par la suite nous nous sommes habitués l'un à l'autre. Surtout les deux hommes, ils causaient beaucoup. Ce gaillard venait de Bohême, c'est loin, plus loin encore que l'Allemagne. Il racontait que là-bas il y avait eu une terrible bataille, qu'il nomme, celle de la Montagne Blanche. S'y opposaient une armée de l'empereur et celle des gens du pays. Et tu sais pourquoi ils se battaient ? Eh ben les gens de là-bas, s'étaient choisi un roi dont l'empereur ne voulait pas, pour une histoire de Bon Dieu. C'est ceux de l'empereur qu'ont gagné, et alors ils ont massacré tous les autres, y compris les femmes et les enfants. Et tu sais qui commandait tous ces assassins ? Ben tu ne devines donc pas ? Not salopard de duc. Et c'est à cause de ça qu'on a à présent la guerre chez nous.
- Comment que tu parles la Catherine, tu n'es pas un peu folle de parler comme ça de notre duc, notre maître ?
- Oui, oui je t'entends bien le Colas, c'est comme ça qu'ils disent les curés à la messe. Y disent que le Bon Dieu l'aurait choisi pour être not maître et que nous il nous aurait fait pour être ses serfs et que nous devons nous soumettre sous peine de finir aux enfers. Mais, ce sont tous, tu entends bien ? Tous des menteurs de la pire engeance, qui vivent sur not dos. Le frère du duc, n'est-il pas évêque ? Je te le dis c'est tout la même engeance. Le François il a été fait évêque alors qu'il pissait encore sur les genoux de sa nourrice, et celui-là tu sais ce qu'il a fait ? Il a jeté sa soutane et son chapeau rouge pour épouser sa cousine. Tu parles d'un bon chrétien. L'autre, notre cher duc, le Charles qui ment comme il respire, il promet et ne tient rien. Et tu dis que nous on doit subir toutes leurs lubies. Tu trouves ça normal toi, que nos enfants, qui sont eux aussi des enfants du Bon Dieu, meurt de faim ou soient massacrés comme du bétail. Tu penses que pour le rachat de leurs fautes, à eux, nous aurions, nous, ici, l'enfer, pour qu'eux aient plus tard droit au

paradis. Et tu crois ça toi ? Oh ! le Colas ! Je sais bien que c'est le duc qui te paye, puisque tu sers dans son armée, mais crois-moi c'est que t'es encore plus fou que moi !

Colas, n'en revenait pas, il n'en croyait pas ses oreilles, Jamais lui n'aurait seulement osé penser quelque chose comme ça. Après un long moment de silence, il osa tout de même poser la question.

- Dis-moi, la Catherine, ton Joseph, est-il en affaire avec un certain Coco ?
- Pourquoi que tu me demandes ça à présent ? T'es venu me voir pour ça ? Pour me poser des questions ?
- Écoute, ne te fâches pas la Catherine... c'est que... j'ai une mauvaise nouvelle, pour toi et tes enfants... Ben... Leur père a été assassiné, devant notre porte et j'aimerais comprendre et trouver par qui. C'est que tout juste avant de mourir il a dit « Coco », c'est tout.

Il n'avait pas terminé sa phrase que la pauvre femme s'écroulait à ses pieds. Le forgeron était aussi bouleversé qu'elle, cette femme, toujours effacée derrière son mari, venait de lui révéler un caractère et une réflexion qu'il n'aurait jamais soupçonnée. Il devait s'avouer que lui-même n'en aurait pas été capable. Il la souleva un peu et lui tapota la joue. Ses doigts laissaient des marques sur ses joues, faisant ressortir sa pâleur sous la couche de poussière de charbon de bois.

- La Catherine ! réveilles-toi ! allez, réveilles-toi !

Complètement retourné, il ne savait plus que faire. Elle finit par rouvrir les yeux, le regarda longuement et finit par lui souffler :

- Oui mon Joseph et le Coco se fréquentaient.
- Tu n'aurais pas idée... ?
- Non !
- Écoute, je reviens demain avec une charrette, on prendra ton charbon et tu seras payée, et si tu veux, tu pourras venir avec nous là-bas.
- Mon pauvre, tu n'as donc rien compris de ce que je viens de te dire !

Lorsque le lendemain « La forge » revint pour charger le tas de charbon de bois, tout était en cendres et la Catherine et ses enfants étaient partis.

Il resta là un moment à méditer ce qu'elle lui avait dit la veille. Il était bouleversé. Lui, il avait retrouvé son fils et une famille et elle ? Elle venait de perdre son mari et à présent avec ses deux enfants ils erraient sur les routes à mendier leur pain.

Jusqu'à présent il n'avait jamais prêté attention à ce qui se passait autour de lui. Sur le retour il fut presque étonné de constater à quel point les routes étaient devenues mauvaises, de véritables bourbiers après les pluies de l'hiver. Des tranchées s'étaient formées là où passaient les charrettes et les détachements de cavaliers ou de fantassins. A perte de vue on ne voyait que des campements, des tentes de toutes formes parsemaient le paysage. Beaucoup de maisons en ruines et celles qui étaient encore debout abritaient des soldats. Les tenues de ces soldats n'étaient pas uniformes, mais très variées. On ne pouvait les distinguer de leurs ennemis qu'à la couleur des écharpes qu'ils portaient nouées au bras.

Le printemps n'annonçait rien de bon, sans doute allait-on se remettre en route pour aller livrer de nouvelles batailles. Il y aurait encore des morts et des blessés pour la plus grande gloire de quelques généraux vaniteux et de bonne naissance. On ferait croire à ces imbéciles de soldats qu'ils se battaient pour l'honneur du régiment et de leur drapeau. Finalement, peut-être bien que c'était la Catherine qui avait raison. Comment pouvait-on être assez bête pour s'identifier à un bout de chiffon et mourir pour lui ? Oui évidemment on pouvait se poser la question, mais à quoi bon ? Fallait-il tout remettre en question, tout le sacré comme l'honneur et la loyauté ?

Durant ce temps à Spincourt, Mathias et Béatrice avaient trouvé leur place. Lui à la forge de maître Jean et elle à la cuisine de Marguerite son épouse, qui se chargeait de nourrir tous ces gens qui travaillaient à la forge. La petite Henriette qui commençait à se déplacer à quatre pattes, comme un petit chien, faisait le plaisir de tous, mais il fallait sans cesse la surveiller. Elle se glissait entre les jambes des adultes et filait comme une anguille. Un jour, en l'absence de Mathias, malgré l'attention de Béatrice, Henriette avait réussi à filer hors de la maison. Lorsque sa maman s'aperçut de son absence elle pensa que la petite était à l'atelier. Oui on l'avait vu il y a un instant, mais là, non, elle n'y était pas ! La femme de maître Jean se joignit à Béatrice dans ses recherches. On commença par appeler, puis on interrogea les passants, ensuite les voisins, on se mit à fouiller le quartier, on parcourut rues, ruelles et venelles tout en l'appelant. Bientôt même les hommes de la forge participèrent aux recherches, tout le village fut mis au courant de la disparition de la petite fille. On visita tout, les étables, les poulaillers, les remises, sans résultat. Les hommes allèrent interroger les soldats, qui campaient à proximité du village, rien. La pauvre maman était comme folle, elle courait de

gauche à droite en se lamentant. Les hommes revinrent les uns après les autres sans qu'ils n'aient rien trouvé, ils retournèrent au travail et bientôt les femmes aussi. Béatrice ne cessait de pleurer. Les idées les plus noires s'agitaient dans sa tête. Ne parlait-on pas de gitans qui volaient des enfants pour les vendre, ou qui les estropiaient pour les faire mendier, mais heureusement personne n'en avait vu depuis longtemps. On disait aussi, que des gens affamés enlevaient les enfants pour les manger. Ou alors la petite serait-elle tombée dans un puits. La pauvre femme voyait son enfant partout, elle courait par les rues en l'appelant et quand elle croyait l'entendre, elle se précipitait soudain dans une maison, bousculait ses habitants et fouillait partout. Ses cris restant sans réponses, elle accusait les gens de la cacher et les menaçait de son couteau. Les soldats commençaient à se moquer d'elle, à la bousculer, à l'attirer dans une grange, prétextant avoir entendu des cris, puis à tirer sur ses vêtements pour s'amuser à la dévêtir.

- Viens ma jolie, on va-t'en faire une autre ! En si mettant à trois tu l'auras plus vite ! Et d'éclater de rire.

Lorsque revenant au village, Mathias apprit ce qui était arrivé il se mit immédiatement à la recherche de sa femme. Il la trouva aux prises avec les soldats et ce n'est qu'avec l'aide de quelques habitants qu'il parvint à la soustraire à tous ces mâles en rut. Maître Jean, voyant que cela risquait de provoquer d'autres incidents, demanda à Mathias d'éloigner sa femme du village en attendant que l'on ait retrouvé la petite fille.

Bien évidemment le jeune homme comprenait le souci du forgeron, mais il n'arrivait pas à se résoudre à quitter le village, il aurait préféré se consacrer aux recherches. Pour gagner du temps et permettre à la jeune femme de se calmer un peu, il l'entraîna sur la route de Nouillonpont, mais elle ne voulait rien entendre. Elle s'agrippait à lui, le retenait, le frappait pour protester. A force de faire ils avaient fini par dépasser la dernière maison et à s'éloigner dans la campagne. Quand soudain Mathias poussa un cri.

- Attention Béatrice !

Trois des soldats qui s'étaient amusés à la bousculer et avaient tenté d'abuser d'elle, les avaient suivis et s'apprêtaient à les attaquer. Béatrice avait heureusement retrouvé sa lucidité, elle pointait déjà son couteau vers l'assaillant le plus proche. Mathias avait ramassé deux grosses pierres. Dès le premier jet, il atteignit son adversaire en plein front et l'étendit au sol. Le second se précipita sur lui, tenant d'une main une épée et de l'autre une dague. Le troisième qui se

trouvait face à Béatrice, voyant Mathias aux prises avec son camarade, et croyant sa proie facile, avait rengainé son épée et se dirigeait mains nues sur la jeune femme. Béatrice l'attendait de pied ferme, son couteau bien en main. Elle avait retrouvé son agilité d'avant sa grossesse et se préparait à l'étendre raide au sol.

- Allons viens je ne te veux que du bien. Viens que je te console de ton veuvage. Regardes, mon copain s'est déjà occupé de ton mari.

Béatrice commit l'erreur de se retourner pour regarder vers Mathias. L'homme se jeta sur elle et la terrassa. Il la maintint au sol. D'un genou, il lui écrasait le ventre et de la main gauche lui serrait le cou à l'étrangler, de la droite il entreprenait de lui relever ses jupes. Elle se débattait de toute son énergie. Mais son agresseur était entraîné au combat et devait avoir de l'expérience dans ce genre d'exercice. Il serra un peu plus fort la gorge. Béatrice étouffait, sa vue se brouilla, puis elle ne vit plus qu'une lumière éclatante qui faiblit et son esprit l'abandonna.

Mathias venait de recevoir un coup d'épée dans le bras, il parvint tout de même à frapper son adversaire avec sa pierre, ce qui le fit vaciller. Mais en même temps il ressentit une vive douleur dans son dos et s'effondra. Voyant son camarade en difficulté, l'autre avait abandonné Béatrice, toujours évanouie, et était venu planter son poignard dans le dos de Mathias.

Lorsqu'en fin Mathias retrouva ses esprits, deux hommes le maintenaient fermement couché sur le ventre, la tête pendante sur le bord d'une table.

- Ça y est ! Votre patient reprend conscience.

Après le départ du chirurgien, maître Jean aida Mathias à descendre de la table et le fit s'asseoir sur une chaise.

- Attends un peu, ma femme va te préparer une paillasse et tu pourras t'allonger. Tu as entendu, ce qu'il t'a dit, il te faut du repos.
- Voilà ! Il ne reste plus à monseigneur que la peine de s'y étendre. En attendant une visite princière.

Le visage de la femme s'était éclairé d'un grand sourire. Mathias maugréa un remerciement, pensant qu'elle se moquait de lui. Avec l'aide du couple et quelques gémissements il s'allongea.

- Bon Dieu, comment me coucher ? Sur le dos cette maudite blessure me fait terriblement mal et sur le côté c'est le bras.

Le couple était sorti et Béatrice dormait toujours. Mathias regarda autour de lui, il ne connaissait pas cet endroit. Il y faisait très sombre. C'était une pièce sans

fenêtre, à peine éclairée par la rai de lumière qui se faufilait par la porte restée à peine entrouverte. Il y faisait bon, la chaleur de la forge en avait chauffé les murs. Quelqu'un poussa la porte, mais il faisait trop sombre Mathias avait de la peine à voir. Il lui sembla que c'était un animal qui à présent s'avavançait vers sa couche.

- Aï ! J'ai dû prendre la place du chien de la maison, il va falloir partager. Il sentit quelque chose autour de son cou et quelque chose d'humide sur son visage.

- Et v'là qu'à présent il me fait des léchouilles.

La femme entra avec la chandelle.

- Oh ! Mon Dieu ! Henriette !

A son cri, Béatrice s'était réveillée et se précipitait, elle aussi, pour embrasser Mathias.

- Aïe ! Tu me fais mal !

- Oh ! Excuse-moi mon chérie, je n'y pensais plus.

Elle se lança dans de grandes explications toutes embrouillées. Tout en parlant elle embrassait Mathias puis passait à Henriette, ce qui compliquait encore un peu plus la compréhension de son discours. Tout ce que Mathias parvint à comprendre, c'était que la petite avait été retrouvée.

- Calmez-vous Béatrice. Si vous voulez bien, je vais raconter à votre mari ce qui s'est passé.

Voilà ! Lorsque la petite fut retrouvée on voulut vous prévenir, mais vous étiez aux prises avec trois soldats ; le temps d'appeler du secours Jean et deux ouvriers se précipitèrent. Ils arrivèrent juste au moment où l'un d'eux vous enfonçait son poignard dans le dos. Lorsqu'ils virent trois hommes, armés de barres de fer, ils prirent la fuite. Jean et ses hommes vous ramenèrent ici. Puis, emportant le troisième que vous aviez proprement assommé, se rendit chez le capitaine, lui conta l'affaire et réclama justice. Celui-ci commença par le prendre de haut. Cependant lorsqu'il sût que vous êtes le forgeron du village dont le commandant est le seigneur, il se ravisa. Il envoya chercher le chirurgien pour qu'il vous soigne et fit arrêter les hommes qui vous ont agressé. Voilà où nous en sommes !

- Mon Dieu, quelle chance que vous soyez là. Je ne sais pas comment je pourrais me montrer assez reconnaissant. Mais attendez, vous avez bien dit que le commandant...

- Oui ! Le commandant est monseigneur des Armoises, c'est bien votre seigneur, n'est-ce pas ?

Grâce aux bons soins de Béatrice, Mathias reprenait des forces et ses blessures se cicatrisaient proprement. Tous les jours Béatrice défaisait le bandage, nettoyait les plaies en les lavant avec soins et refaisait un bandage frais avec un linge propre. Ce qui était tout à fait inhabituel à cette époque. Le chirurgien venait de temps à autre s'enquérir de l'état de Mathias. Il se félicitait des progrès constatés, persuadé qu'ils étaient dus à son propre talent, à la robustesse de son patient et aux prières de la jeune femme.

Béatrice, quant à elle, elle déplorait l'absence d'Hélène, qui lui aurait certainement prodigué de bons conseils, et ses onguents auraient encore hâté la guérison.

Le capitaine semblait lui aussi s'intéresser aux efforts de Béatrice. De temps à autres il venait lui porter un complément de nourriture pour fortifier le convalescent. Un jour, à l'occasion d'une visite du chirurgien, Béatrice lui parla de son amie Hélène. Car mis à part le côté pratique, ils auraient aimé, elle et Mathias, avoir de ses nouvelles et peut-être de la soustraire à la sauvagerie des croates qui occupaient en ce temps le village de Mance. L'homme de l'art avait entendu parler d'elle et se montra intéressé, il promit d'en parler au capitaine. Il revint le lendemain pour avoir des précisions sur cette guérisseuse, tout en glissant dans la conversation, que si elle venait ce ne pourrait-être que sous son autorité puisque lui avait fait quelques études à l'Université de Pont à Mousson. Il était évident qu'il souhaitait élargir sa science aux frais de leur amie. Mathias n'était évidemment pas en état de monter à cheval, quand à Béatrice, il était hors de question qu'elle ne s'expose aux dangers d'une telle expédition en terres ennemies. Béatrice recommanda par contre son beau-père, qui connaissait bien le secteur et accepterait certainement cette mission. Le capitaine, à la demande du chirurgien fit venir « La Forge ».

Mathias et son épouse lui expliquèrent où trouver la femme à la bosse.

Maître Colas partit dès le lendemain, au lever du jour, escorté de deux carabins. Excellents cavaliers, ces soldats étaient surtout très adroits à faire feu sans quitter leur monture. Ils emmenèrent un cheval supplémentaire. Le forgeron, qui commandait l'expédition, avait reçu des instructions très claires, éviter à tous prix un affrontement et autant que possible passer inaperçu. Malgré toutes leurs précautions, le martellement des sabots des chevaux sur la terre gelée portait loin. En approchant de Lantéfontaine soudain ils entendirent le hennissement d'un

cheval. En effet, sur le haut d'un petit monticule chauve, un cavalier les observait. Avec son accoutrement composite il était difficile de l'identifier. Ce ne fut que lorsqu'il redressa sa longue lance qu'ils comprirent. Il s'agissait d'un croate.

- Attention il nous observe ! S'il est seul, il va filer chercher du renfort. S'il fait mine de descendre vers nous, on se prépare pour la bagarre, c'est que les autres ne sont pas loin.

Le croate continuait à les observer, finalement il fit tourner sa monture et s'éloigna tranquillement sur l'autre versant. Il ne fallait pas traîner, ils allaient revenir en force. Les trois hommes s'élancèrent au galop en direction de la Mallemaison. Un groupe de croates venait d'apparaître sur la crête à leur droite.

- Oh, regarde La Forge ils ne sont pas très nombreux, on pourrait les dégommer.
- T'es fou ! Si tu tires un coup de feu pour sûr que les autres rappellent. Nous ne sommes plus très loin de Briey. Là-bas de l'autre côté de la vallée le Saxe-Weimar campe avec toute son armée. A mon avis les cravates ne vont pas traînés longtemps dans le coin. Les suédois doivent eux aussi faire des sorties pour se ravitailler.

Les croates avaient presque atteint le haut de la côte où courait la route de Longuyon quand surgirent, en face d'eux, un petit détachement de cavaliers. Ils étaient trop loin pour pouvoir distinguer de quel camp ils étaient. Le doute ne dura pas. Rapides comme l'éclair les croates se dispersèrent sur le plateau, mais déjà les autres faisaient feu. Ils avaient l'habitude de tirer au jugé, dans le tas, sans viser. Mais les croates s'étaient éparpillés avant qu'ils ne crachent leur plomb. Avant qu'ils n'aient eu le temps de recharger, les autres se jetaient sur eux, lances baissées.

- Allons-y, pour l'instant ils sont trop occupés pour s'intéresser à nous. Colas et ses compagnons montèrent la côte à bonne distance des combattants, franchirent la route et redescendirent sur l'autre versant, déjà ils n'étaient plus visibles des belligérants. Ils sautèrent à terre et se glissèrent sans bruit au travers des haies qui couvraient tous ce versant, tout en tendant l'oreille pour s'assurer que les autres continuaient à s'entre tuer gaiement.

- Toi tu restes là avec les chevaux, la maison que nous cherchons ne peut pas être bien loin. Nous deux on y va, aller viens presses-toi !

Ils se glissèrent entre les buissons et les ronces. Par moments, pour avancer ils étaient obligés de ramper entre les épines noires qui par endroits formaient une

défense presque impénétrable. Pourtant raidit par le gel les branches de ces arbustes cassaient comme du verre. A d'autres endroits, là où le soleil ne pénétrait pas, s'étaient formés des couches de cristaux de glace. La progression était extrêmement pénible. A gauche, le versant était de plus en plus raide, Colas chuchota à son compagnon :

- Ce n'est pas possible, nous devons être trop bas. Nous aurions dû la rencontrer.
- Non, regarde là.

En effet un peu plus loin se formait, à mi-hauteur de la côte, un petit plateau et bien dissimulé entre les broussailles il y avait une construction. Tout y était pourtant silencieux, aucune fumée ne trahissait une présence. Un peu plus loin ils rencontrèrent une piste comme un passage de gibier qui descendait vers la maisonnette.

- Tu vas rester là et en cas d'alerte tu jettes une pierre contre la porte, moi je vais voir.

Colas frappa à la porte, rien, pas de réponse. Pourtant en y collant l'oreille, il y perçut un léger bruit. Il n'y avait pas de doute on bougeait derrière la porte. Ce coup-ci, il gratta légèrement la planche et souffla doucement :

- Je viens de la part de Mathias et de Béatrice.

Toujours rien. Alors qu'il se tournait pour jeter un coup d'œil à son camarade, la porte s'ouvrit brutalement et il fut littéralement avalé par les ténèbres. Comme la porte s'était ouverte elle s'était refermée. Il couchait à terre et n'y voyait rien. Ses yeux s'habituant peu à peu à l'obscurité, il finit par distinguer deux ombres qui se penchaient sur lui.

- Vous dites venir de la part de Mathias, qui est Mathias ?

C'était une voix d'homme, mais au moins il parlait la langue du pays, ce n'était donc ni un croate ni un suédois. Après un instant d'hésitation il allait répondre, quand la porte se rouvrit avec fracas. Son compagnon qui l'avait vu disparaître subitement, venait à son secours. La porte était restée entrouverte, la lumière s'était introduite en même temps que le soldat. L'homme, repoussa la porte violemment. Ils se retrouvaient de nouveau dans l'obscurité. Mais Colas avait eu le temps de se rendre compte que s'il s'agissait bien d'un homme, à ses côtés se tenait une femme, déformée par une bosse.

- Ne bougez pas ! Je suis armé.
- Mathias est mon fils, il travaillait à la forge du relais là-haut.

- Oui, oui je vois. Excusez-nous maître Colas, c'est bien ça n'est-ce pas ? Parce ces temps-ci nous sommes très prudents. Je suis Hélène.
- Parce que vous vous imaginez que la prudence suffira pour vous protéger des croates ou des suédois ?
- Non ! Non bien sûr que non. Mais vous savez, ces gens n'osent pas s'aventurer par ici. A cheval ils n'arrivent pas à passer, à cause des épines et comme vous avez pu le voir, le terrain est trop pentu pour un cheval, quant à ceux à pied ils n'osent pas s'aventurer dans ces broussailles, ils ont trop peur des embuscades. Mais dites-moi plutôt ce qui vous amène ?
- Un instant ! - Toi tu retournes faire le guet, on ne sait jamais. C'est que là-haut sur la routes les croates et les suédois sont en train de s'étriper, alors pour peu qu'il y en ait un qui se traîne jusqu'ici. Oui ! Comme je viens de le dire, c'est sur les indications de Mathias et de sa femme, mais sur ordre de mon capitaine, car nous sommes des soldats du duc de Lorraine, que je suis ici. Ah oui ! J'ai une lettre pour vous.

Hélène avait ouvert la lettre et se penchait vers la fenêtre pour essayer de la déchiffrer.

- Il fait trop sombre ici, je vais allumer une chandelle, mais en attendant dites-moi.
- Mathias a reçu plusieurs coups d'épées, le chirurgien du régiment le soigne, mais sa femme est d'avis que vos soins hâteraient sa guérison. Ma bru surtout, mais aussi Mathias, ont beaucoup parlé de vous et de votre science au chirurgien, lequel voudrait sans doute vérifier si ce qu'ils affirment est exacte, mais en plus comme on redoute une recrudescence de la maladie noire, il souhaiterait profiter de votre expérience. Il paraît que vous en auriez été atteinte et l'auriez surmontée.
- Vous parlez, si j'ai bien compris, de la peste ?
- Oui c'est ça, on dit qu'elle recommencerait ses ravages dans l'armée qui bivouac de l'autre côté de la Moselle.
- Qui est votre commandant ?
- Monseigneur des Armoises !
- Ah !

La femme jeta un coup d'œil rapide à son compagnon.

- Écoutez mon ami, vous voyez mon état, je ne suis pas en mesure de voyager. Cependant par amitié pour ces enfants, que j'aime beaucoup et en

vers qui j'ai une dette, je vais vous confier mon livre, il traite des simples et de la confection des onguents, ainsi que des notes que j'ai prises tout au long des années, qui les aiderons dans leurs diagnostics et leur choix pour la thérapie la plus appropriée. Vous allez pourtant me jurer sur la sainte croix de ne remettre cela qu'à eux seul et à nul autre. Me le jurez-vous ?

- Je vous en fais le serment devant Dieu.
- Encore une chose, comment vous déplacez-vous ?
- A cheval. Nous sommes trois et avons ramené un cheval supplémentaire que nous vous destinions.
- Bon je vais rapidement vous préparer tout ça ! Ces produits leurs seront très utiles, je vous les donne pour eux, mais en échange vous emmènerez cet homme avec vous et en assurerez la protection. Est-ce d'accords ?

Ainsi fut fait. Entre temps, il faisait presque nuit et là-haut les combats avaient cessé, les hommes rejoignirent leurs chevaux et remontèrent vers la route.

- Pour le retour ce devrait être plus facile. Ceux qui ne sont pas mort ont dû retourner à leur bivouac. De nuit on voit les feux de loin, il sera donc plus facile de les éviter.
- Ah ! Au fait, et toi, comment tu t'appelles ?
- Vous pouvez m'appeler Paulo.

La nuance n'avait pas échappée à Colas.

- Bon, alors allons-y. Tu connais un peu le secteur ?
- Oui !

Ils avançaient au trot et finirent par déboucher dans la plaine où les premiers feux qui se détachaient dans l'obscurité étaient ceux des avant-postes de l'armée du duc de Lorraine. Au lever du jour ils arrivèrent enfin au cantonnement de Spincourt. Colas se rendit d'abord chez son fils.

- Votre amie Hélène va bien, elle n'a pas voulu nous accompagner et dit ne pas courir de danger à rester là-bas. Par contre, elle m'a remis pour vous, et elle m'a fait promettre que ce ne serait destiné qu'à vous, deux sacs qui contiennent de quoi soigner. Il y a aussi un livre, sur les plantes et leur usage et des notes sur ses observations médicales, qu'elle pense vous être utile. Pardonnez-moi, mais il faut que je me sauve, il faut que j'aille conduire un homme chez le commandant.

En filant, sans trop leur laisser le temps de le questionner. Il rejoignit Paulo qui attendait avec les deux carabins et se rendit chez le capitaine où il avait à faire son

rapport. Lorsqu'il voulut expliquer la présence de son compagnon, celui-ci lui coupa la parole et s'adressant directement au capitaine demanda à voir le commandant en personne. Le capitaine fit mine de l'ignorer et se mit à questionner tranquillement La Forge sur le déroulement de sa mission. Paulo intervint d'un ton énergique.

- Monsieur le capitaine, veuillez me faire conduire auprès du commandant. Notre rencontre ne souffre aucun délai.

Il ne parlait plus le patois local, mais s'exprimait en parfait français.

- Pour qui donc vous prenez vous ?
- Pour quelqu'un qui mérite votre respect, monsieur !

Chapitre 6

Le chirurgien

Dès le départ de son beau-père, Béatrice se mit à fouiller dans les sacs. Elle en sortit des pots, des fioles, des sachets. Tous portaient heureusement des indications sur leur contenu.

Mathias la regardait faire. Bientôt tout fut encombré d'une multitude de récipients de formes diverses.

- Tu sais Hélène est bien gentille de nous envoyer tout ça, mais comment faut-il s'en servir ?
- Ne vaudrait-il pas mieux donner tout ça au chirurgien qui saurait certainement mieux que nous.
- Mathias, mon chéri, je pense que si Hélène a tant insisté pour que ton père nous remette tout cela à **Nous Seul**, c'est qu'elle avait ses raisons. Elle nous aime bien et elle sait que savoir soigner est en temps de guerre une excellente garantie de survie et en temps de paix un moyen de s'assurer un certain respect, sans compter qu'aider notre prochain nous aide à gagner notre place au paradis.
- Oui ! Mais encore faut-il savoir !
- Nous apprendrons ! Tu as bien appris à lire et moi à me battre. Ce qui au départ n'était pas tellement évident. As-tu déjà remarqué que l'enchaînement des événements sont quelques fois très bizarres, comme s'ils obéissaient à un programme précis que nous ignorons. Il à fallu que tu ailles sur ce chantier pour que durant ton absence la petite s'échappe, que dans mes recherches et mon effarement je sois agressée et toi blessé. Ce qui nous a amené à reprendre contact avec Hélène et qu'elle nous offre la possibilité d'apprendre quelque chose de nouveau.

Et bien résolue à faire le meilleur usage du cadeau d'Hélène Béatrice se mit à l'ouvrage. Pour les notes elle se mit à lire mais trouva tout cela très confus.

- Ah ! J'ai une idée ! As-tu entendu parler d'un certain Érasme de Rotterdam ? Il vivait au siècle dernier à Bâle et avait mis au point une méthode de classement qu'on appelle la méthode « Copia », je vais l'appliqué pour les notes d'Hélène mais pour cela il me faut de quoi écrire. Ce que nous n'avons pas.
- Oui, et ça, pour en trouver...

C'est à ce moment que l'on frappa à la porte. Mathias se fraya un passage entre le tas de notes, de flacons, de pots et tout ce qui encombrait le sol et ouvrit la porte. C'était le chirurgien.

- Alors ! Qu'a donné l'expédition de votre père ? Est-il rentré ? Et votre guérisseuse l'a-t-elle accompagné ?
- Oui, le père de Mathias est revenu. Cependant il est revenu seul. Par contre notre amie Hélène lui a remis tous ces médicaments et des notes concernant leur emploi. Malheureusement il n'y a aucun classement.
- Vous permettez ?

Le chirurgien c'était agenouillé et commençait à identifier les divers produits.

- Oui en effet, je connais certains d'entre eux, mais ils ont certainement plusieurs emplois. Et dans cette masse de notes il y a, à n'en pas douter, de quoi apprendre. Tout cela est d'un très grand intérêt, malheureusement je n'ai pas le temps qu'il faudrait pour éplucher toutes ces notes. Il faudrait que je trouve quelqu'un pour m'y aider.

Béatrice comprit qu'il était temps de préciser certaines choses.

- Monsieur le chirurgien, n'ayez crainte, si la guérisseuse nous a adressé, à Mathias et à **Moi**-même, ses notes, en insistant bien qu'ils **Nous** étaient destinés, c'est parce qu'elle savait que **Nous** savions lire le français comme le latin et que nous avons la capacité de les comprendre. Si Mathias n'est guère en mesure actuellement de travailler à la forge, il pourra par contre consacrer son temps à classer toutes ces précieuses informations. Que nous sommes bien évidemment tout disposés à partager avec vous.

Le chirurgien se redressa lentement, il était visiblement déstabilisé. Il pensait avoir à faire à des gens, sans doute intelligent, mais n'ayant aucune instruction et se mit à craindre que ce que jusque-là il considérait comme son domaine exclusif n'aille lui échapper. Il lui fallut un moment de réflexion avant de répondre. Il comprit l'intérêt pour lui d'une collaboration et finit par acquiescer.

Mathias dépouillerait tout cela, et Lui en profiterait. Il n'avait pas à craindre de concurrence, Il était Lui l'homme de l'art, reconnu et diplômé.

- Oh ! Mais c'est formidable ! Je me réjouis de notre collaboration.

Déjà il se dirigeait vers la porte, prêt à prendre congé.

- Attendez, monsieur le chirurgien ! Il nous faudrait pour ça du papier et de quoi écrire. Auriez-vous une idée à ce sujet ?
- Euh, oui...Oui et il vous en faudrait pas mal.
- Oui, surtout qu'il faudrait faire un classement en double exemplaires, l'un pour vous et l'autre pour nous.
- Oui bien sûr, bien sûr, oui, c'est très bien, je vais y réfléchir.

En sortant, il se disait : Eh bien dis donc, non seulement elle est mignonne, mais en plus intelligente et instruite, c'est une fille que l'on a plaisir à fréquenter.

Le lendemain matin, le chirurgien était là, avec une dizaine de grandes feuilles de papier, de l'encre et même trois plumes d'oie.

- Voilà ! Je vous apporte de quoi commencer votre travail, c'est tout ce que j'ai trouvé pour l'instant, mais je vais en parler au commandant. Je dois avouer que j'ai hâte de voir le résultat. Avec votre permission Mathias, je reviendrais voir ce soir.

Après son départ Béatrice prépara une plume. Elle la tailla et en réduisit la longueur de moitié. Pendant ce temps Mathias s'installait près de la fenêtre.

- Pour commencer, tu lis les notes et tu soulignes le mal dont elle parle, dans quelle partie du corps et quel traitement elle applique.

Béatrice jeta un coup d'œil puis ouvrit le livre sur les simples.

Hélène avait fait un travail extraordinaire, elle donnait des explications très précises et très détaillées, ce qui facilitait naturellement la compréhension du tout.

Lorsque le chirurgien vint aux nouvelles, Béatrice et Mathias lui firent part des difficultés qu'ils pourraient rencontrer par la suite à la fabrication des différents remèdes.

- Avec tout mon travail de chirurgien il me serait impossible de me consacrer à cela. Ce qui m'intéresserait ce serait de connaître un moyen de soulager la souffrance des gens que je dois amputer ou de permettre aux blessures de guérir plus rapidement.
- Vous savez depuis peu la médecine et la chirurgie font de grands progrès. Depuis peu les chercheurs s'enhardissent. A Pont à Mousson nous avons ouvert un chien pour observer le fonctionnement de ses organes, malheureusement il est mort trop vite.

En imaginant la souffrance de l'animal Mathias s'étonnait de voir Béatrice écouter avec tant d'intérêt et de constater, à ses questions, que sa soif de savoir ne connaissait pas de limite.

L'homme de l'art avait su captiver son attention.

Mathias assistait en silence à cet entretien débridé et redoutait que Béatrice dans son enthousiasme oublie le danger et n'en vienne à dévoiler ses convictions intimes.

- Cela semble beaucoup vous intéresser, bien que vous soyez une femme, si cela vous intéresse réellement, je pourrais vous permettre d'assister à quelques opérations. D'ailleurs je pense qu'avec votre mari vous devriez vous partager la tâche. L'un devrait se spécialiser dans la préparation des remèdes et l'autre, vous par exemple, à l'étude des symptômes. Je pourrais vous y aider en vous expliquant le corps humain et ce que nous savons de la fonction des organes.

Mathias jugea plus prudent d'intervenir

- Nous vous remercions de l'intérêt que vous nous portez, mais pour l'instant il nous semble plus urgent de procéder au classement de ce dont nous disposons. Aujourd'hui j'ai dégrossi une petite partie des notes de notre amie et nous pensons que dès demain, Béatrice et moi pourrons commencer à établir des fiches, mais pour bien faire nous aurons besoin de beaucoup de papier.
- Oui, j'ai compris, vous avez raison, il faut procéder par ordre. Je dois voir le commandant pour lui parler de l'approvisionnement de mon infirmerie, je lui parlerais aussi du papier.

Lorsque le chirurgien eut quitté la pièce, Mathias voulut s'expliquer.

- Tu avais raison. Au départ je pensais que nous devions lui donner tout ça, mais maintenant je me rends bien compte que ça représente pour nous un grand atout, d'une part, et que d'autre part, c'est passionnant de trouver comment soigner les maladies. Ce serait une bêtise de le lui donner. Et ceci, mis à part, ce chirurgien ne pense qu'à profiter de notre travail.
- Tu as bien fait Mathias de lui parler comme tu l'as fait, je pense qu'il a compris le message. Cependant je dois avouer que malgré ses manières sa réflexion sur le partage des fonctions me paraît judicieuse, nous devrions chacun nous spécialiser. Il y a trop à apprendre.

Mathias sentait bien que l'intérêt que le chirurgien portait à Béatrice n'était pas uniquement professionnel, mais il savait aussi qu'il ne parviendrait pas facilement à la dissuader d'aller assister aux travaux de l'homme de l'art. Pendant que la jeune femme se consacrait à sa fille et à la préparation du repas, il commença à découper les feuilles en quatre, tout en réfléchissant à la remarque de Béatrice. Le lendemain il relut attentivement l'une des notes. Hélène y parlait d'un homme qui se plaignait de fortes douleurs sur le côté de l'abdomen qui s'étirait jusque dans le dos. Après l'avoir ausculté Hélène avait diagnostiqué une maladie du foie.

Mathias resta un moment à réfléchir à ce qu'il venait de lire. Comment faisait-elle pour savoir où se situait le foie ? Comment procédait-elle pour l'ausculter ? Il n'y avait aucun doute qu'il fallait un minimum de connaissances de l'anatomie humaine. Hem ! Rien que d'imaginer que cet orgueilleux chirurgien pourrait s'occuper de l'instruction de Béatrice lui rongea le cœur. Il fallait pourtant bien se rendre à l'évidence, une telle opportunité d'apprendre ne se représenterait pas ailleurs et sa femme n'y renoncerait pas. Évidemment le chirurgien pour lui plaire répondrait à sa curiosité et ferait plutôt de trop que pas assez. Mais lui, Mathias, le forgeron, qu'elle serait sa place dans cet arrangement ? Perdu dans ses réflexions il ne s'était pas aperçu que Béatrice c'était approchée.

- Mathias, à quoi penses-tu ?
- Oh ! Je pensais à tout ce que nous avons à apprendre. Je me rends compte, que pour gagner du temps, il nous faudra nous servir au mieux de l'expérience d'Hélène et du chirurgien. J'ai beau connaître beaucoup de plantes, mais je ne sais pas leur nom latin. D'autre part, Hélène parle d'auscultation et de diagnostique sais-tu toi où se trouve le foie, la rate, les poumons le gros intestin et comment ils fonctionnent ? J'ai été amené à vider des animaux, et je sais un peu ce qui est quoi mais je me demande si c'est la même chose chez les hommes.
- Oui bien sûr on peut se poser la question, moi-même je n'en ai aucune idée. Mais nous apprendrons !

Face à l'esprit curieux et à la détermination de Béatrice Mathias ne pouvait résister. Sans y avoir réfléchi, comme ça spontanément il lui vint une idée : Tu sais quoi, je pourrais m'allonger sur la table et le chirurgien pourrait nous montrer où se trouve quoi et il pourrait t'expliquer comment il faut ausculter ensuite on pourrait dessiner un homme sur une grande feuille et désigner l'emplacement des organes et toi tu pourrais écrire tes observations. Qu'en penses-tu ?

- Ça c'est une super idée !
- Merci Béatrice.
- Mais de quoi donc ?
- Sans toi, je ne serais qu'un pauvre ignorant. Tu as bouleversé ma vie et je ne pourrais plus vivre comme avant. Je t'aime Béatrice !

Elle le regarda d'un air coquin.

- Seulement pour ça ?

Ils se remirent au travail. Tout en rédigeant leurs fiches ils échangèrent leurs observations et réflexions. Ce qui leur permit d'enrichir encore leurs connaissances mutuelles et de raffermir leur complicité.

- Tiens regardes Béatrice, là, Hélène parle d'une préparation qui hâte la cicatrisation des plaies. Tu vois c'est un truc si on en avait on pourrait l'essayer tout de suite.
- C'est quoi ?
- Une pommade de Calendula Officinalis.
- Attends, je regarde dans les pots.

Effectivement, Hélène y avait pensé.

- Là, j'en ai trouvé. Je vais t'en faire une application. Tu sais ce qui serait pas mal, elle a certainement un truc pour nettoyer les plaies avant les applications. Tu n'as rien vu comme ça ?
- Non, en tout cas pas encore.

Mathias retira la grande blouse qui couvrait sa chemise et dénuda son torse.

Béatrice défit les bandages puis avec un peu d'eau tiède nettoya la grande plaie qu'il avait dans le dos. La guérison était en bonne voie.

- Hem, mes soins sont eux aussi efficaces. On va donc commencer par mon traitement personnel.
- C'est en tous cas celui que je préfère.

Béatrice se mit à lui poser de petits bisous tout autour de la blessure.

- Tu aimes ?
- Venant de toi c'est le meilleur des traitements.
- Tu le mérites bien mon chéri. C'est tout de même pour me défendre que tu as pris ces mauvais coups. Bon, maintenant on va voir si l'amitié d'Hélène est aussi ou encore plus efficace.

Elle étala la pommade avec beaucoup de douceur.

- Tu es une merveilleuse infirmière.
- Tu crois que je pourrais proposer mes services à l'infirmerie du régiment ?
- Ah non ! J'en mourrais de jalousie et plutôt j'achèverais tous les blessés et surtout le chirurgien.
- Serais-tu jaloux à ce point, mon chéri ?
- Oui ! Tu me fais mal, tu me serres trop fort.

Henriette arrivait à quatre pattes.

Non mama ! Pas bobo à papa !

Lorsque le soir le chirurgien arriva les bras chargés, les époux avaient rédigé, malgré le petit intermède de câlins, une bonne douzaine de fiches.

- Nous avons bien travaillé, je pense que vous serez content du résultat. Nous avons trouvé un traitement pour empêcher les trop grandes pertes de sang et une pommade pour hâter la guérison des plaies.
- Formidable ! Mais moi aussi j'ai bien travaillé, je vous ai obtenu tout un lot de papier. On venait de le livrer du moulin à papier de Longwy, il est tout frais. Monsieur le commandant était ravi de servir la science. Sur ses encouragements j'ai raflé tout ce qu'il y avait sur sa table. Il était d'excellente humeur. L'homme que votre père avait ramené de chez votre amie, lui a donné des nouvelles de celle-ci, qui, le saviez-vous ? S'avère être sa parente.

Le jeune couple se regarda étonné. Hélène était une parente du commandant, donc noble, elle n'en avait pourtant jamais rien laissé paraître.

- Il m'a également chargé de vous apporter ceci, avec ses compliments.
- C'est très aimable à lui, mais c'est quoi ?
- Une belle pièce de viande qu'il m'a ordonné de prélever sur la ration de l'infirmerie.
D'autre part, il me semble qu'il souhaite faire votre connaissance, il m'a longuement interrogé sur vous. Le fait que vous sachiez lire et écrire l'a beaucoup intéressé.
Bon, voyons à présent ce que vous avez collecté comme nouveaux remèdes.
- Il y a de tout, mais ce dont nous vous parlions c'est ceci.

Après avoir lu attentivement les notes que lui présentait Mathias.

- Hem, pas de doute c'est très intéressant et tout à fait nouveau pour moi, cependant encore faudrait-il avoir cette pommade et d'autre part de l'Equisetum Arvense fraîche pour en faire une décoction.
- Ça... Par contre nous avons un peu de pommade à la Calendula Officinalis et j'en ai déjà appliqué sur la plaie que Mathias a dans le dos.
- Et sur son bras ?
- Non là je n'en ai pas mis, je voulais d'abord voir l'effet.
- Vous avez véritablement un don naturel pour la science, c'est formidable. Voulez-vous s'il vous plaît Mathias me montrer vos deux blessures. Nous pourrons constater si l'une guérie plus vite que l'autre. Vous me les remontrerez toutes deux d'ici trois ou quatre jours. Par contre chaque fois

que vous referez le pansement notez bien les changements que vous observerez.

A peine le chirurgien avait-il franchi la porte qu'ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Ils venaient de recevoir là de très beaux encouragements de l'homme de l'art d'une part et par l'intérêt que leur portait le commandant.

- Je suis curieuse de voir ce que contient le paquet que nous envoi le commandant.
- Moi aussi, vas-y ouvres ! Moi je déballe le papier.

La musette contenait une pièce de viande, telle qu'elle serait suffisante pour une grande famille, plus de la farine de froment, des lentilles, des haricots secs et même deux carafons de vin, de quoi faire un vrai festin.

- Tu sais quoi, nous devrions partager avec maître Jean, pour nous montrer reconnaissant de sa bienveillance à notre égard.
- Il y en a assez pour toute l'équipe de la forge, nous allons leur offrir un festin pour les remercier pour tout ce qu'ils ont fait et font encore pour nous.

En reculant Mathias fit tomber la pile de feuilles de papier que le chirurgien venait d'apporter.

Béatrice s'empressa de les ramasser avant qu'Henriette ne s'en empare et les passait à Mathias.

- Tiens il y a des feuilles sur lesquelles on a écrit.
- Ah bon, montre voir ?

En effet, parmi les feuilles vierges il y en avait trois sur lesquelles courait une écriture fine.

Mathias s'était saisi de l'une des feuilles et se mit à lire. Il ne s'agissait pas de notes d'Hélène. Mais d'une lettre où il était question d'une coalition de seigneurs des duchés de Bar et de Lorraine ainsi que de puissants bourgeois de villes des duchés pour soutenir Nicole, l'épouse du duc Charles, contre celui-ci. Autrement dit des légitimistes, puisque Charles n'était devenu duc que grâce à un tour de passe-passe en épousant Nicole, la fille du duc de Lorraine et de Bar.

Pour terminer, l'auteur recommandait au destinataire de confier son courrier pour Leyde et Dordrecht au porteur de cette lettre le sieur Jean Du fossé, un homme de confiance et qui faisait partie de leur société. La lettre contenait également un avertissement, le destinataire devait se défier de certains de ses subordonnés et ne devait pas oublier que tous n'épousaient pas leur cause et leurs idées.

La lettre ne portait ni le nom du destinataire ni de signature, mais se terminait par le début d'une phrase inachevée. « Relevons la... »

- Quelque chose ne va pas Mathias ? Tu fais une de ces têtes !
- Eh bien regarde ! C'est une lettre, et je crois reconnaître l'écriture d'Hélène. Mais ce qui est le plus étonnant est ce qu'elle contient.

D'abord Béatrice ne fit que survoler la lettre mais lorsqu'elle y découvrit le nom de son père elle fut prise de vertige, elle faillit tomber et dût s'asseoir pour relire avec plus d'attention, elle n'en croyait pas ses yeux. Il s'agissait bien de son père, il était donc bien vivant et vraisemblablement tout proche. Apparemment il faisait partie d'une société secrète qui conspirait contre le duc de Lorraine. Prise d'une véritable frénésie Béatrice voulu se lancer à sa recherche. Après avoir enduré tant de souffrances et de solitude dans le malheur elle voulait le retrouver, se jeter dans ses bras, renouer avec son passé, son enfance. Il fallait qu'elle sache qui était le destinataire qui pourrait lui dire où trouver son père. Elle relut encore une fois cherchant un indice elle réfléchit un instant. Mathias avait parlé de l'écriture.

Elle se saisit de l'une des notes d'Hélène, fit la comparaison. En effet il n'y avait pas de doute, c'était bien l'écriture de leur amie. Le chirurgien leur avait dit que le commandant avait reçu des nouvelles de sa cousine Hélène, leur amie. Dans la lettre elle mettait en garde contre les subordonnés du destinataire, il n'y avait plus de doute, il s'agissait bien du commandant. Elle voulut se précipiter chez celui-ci. Mais Mathias plus lucide et surtout moins enthousiaste à l'idée de ces retrouvailles entre la fille et le père lui fit remarquer qu'il s'agissait d'une lettre confidentielle entre personnes qui conspiraient contre leur souverain et qu'il y avait danger de mort, si cela était découvert, y compris pour son père. Il était donc essentiel d'agir avec circonspection. Béatrice finit par se laisser convaincre qu'il ne fallait pas agir aussi impulsivement et que de toute façon le messenger était reparti.

En attendant de mener à bien leurs recherches que fallait-il faire à présent de cette lettre compromettante ? Si le commandant c'était aperçu de sa disparition il soupçonnerait l'un de ses proches. Ce qui ne pouvait pas nuire, après la mise en garde de l'auteur, le fait que cette lettre ait pu être subtilisée avec autant de facilité, montrait bien la négligence du destinataire.

Si le chirurgien s'informerait à son sujet, on saurait qu'il est au courant, si par contre il n'y ferait aucune allusion on saurait qu'il n'est pas dans le secret. Après réflexion on décida de remettre la lettre dans le paquet comme si on ne s'était pas aperçu de sa présence et on verrait.

Le lendemain le chirurgien vint leur faire sa visite quotidienne alors qu'il jetait un coup d'œil aux nouvelles fiches Mathias demanda à Béatrice de l'accompagner un instant à la forge pour parler à maître Jean. Les deux époux restèrent absents durant assez longtemps pour permettre, éventuellement, au chirurgien de fouiller le tas de papier. A leur retour, il s'apprêtait à repartir. Alors qu'il franchissait la porte il se ravisa.

- Il faut que je vous dise, nul n'est encore au courant, mais le régiment s'apprête à lever le camp pour partir en campagne. Je compte bien parler à monsieur le commandant de votre aide précieuse et qu'il vous fera une proposition intéressante, que j'espère vous accepterez !

En effet, le lendemain, Ils furent invités à se rendre à l'infirmerie où ils seraient présentés au commandant. Entre temps ils avaient constaté que la lettre avait disparu. Il fut convenu qu'il ne devait surtout pas laisser deviner qu'ils avaient lu la lettre.

C'est donc un peu inquiet qu'ils se rendirent à l'infirmerie. Le commandant n'était pas encore arrivé et le chirurgien était occupé à faire le pansement d'un homme qui avait reçu une balle de mousquet, celle-ci lui avait brisé la clavicule. Mathias soutenait le blessé, lorsque le bandage ayant glissé, la blessure apparue. Béatrice n'en crut pas ses yeux. Des lambeaux de chairs déchirées pendouillaient autour de la plaie. Si l'homme guérissait, il aurait pour le restant de ces jours des espèces d'excroissances sur l'épaule, qui le gêneraient forcément pour porter et peut être même pour bouger le bras. Elle en fit la remarque au chirurgien. Celui-ci se tourna lentement vers elle et la regarda avec un air de défie

- Ah bon ! Et que proposeriez-vous ?

Il était évident qu'il n'appréciait pas sa remarque. Béatrice ne se démonta pas pour autant.

- Monsieur, je dois avouer que je ne connais rien à la chirurgie, cependant, mon père avait un verger...
- Un verger ? Mais c'est très intéressant ça !
- Laissez-la parler !

La voix était autoritaire. Béatrice et le chirurgien sursautèrent. Derrière eux se tenait un homme, bien qu'habillé sobrement et n'étant pas très grand, il inspirait le respect.

- Continuez, je vous prie !

Béatrice avala sa salive et bien qu'intimidée exposa son idée. Lorsque l'on taille des branches ou que l'on pratique une greffe il faut veiller à ce que la plaie soit nette et sans bavures, ce qui permet d'avoir une cicatrisation plus rapide et plus nette. Le commandant écouta avec attention puis sans dire un mot se tourna vers le chirurgien. Après un silence il s'adressa à Béatrice.

- Visiblement votre père sait prendre soins de ses arbres ! J'aurais sans doute eu plaisir à le connaître, nous partageons apparemment la même passion.

La jeune femme perdit le contrôle de sa langue.

- Mon père, Jean Du Fossé, était potier d'étain à Metz et...

Le commandant leva la tête sans dire un mot et durant un instant il dévisagea la jeune femme. Béatrice effrayé de ce qu'elle venait de dire devant le chirurgien se demanda s'il avait écouté. En tous cas il ne sembla pas relever. Après un moment de silence le commandant s'adressa au jeune couple.

- Madame et Monsieur, notre chirurgien, monsieur Martin m'a parlé de vous. C'est pourquoi je souhaitais vous rencontrer. Nous nous préparons à partir en campagne. Il y aura sans doute des affrontements très violents, donc de nombreux blessés, monsieur Martin aura besoin d'aide, je vous propose de vous joindre à lui et de le seconder. Vous serez plus particulièrement chargé de la préparation des remèdes, il va de soi que pour ce qui est des soins vous serez, soumis à l'autorité de notre chirurgien, vous n'aurez donc pas à prendre d'initiatives. Et vous toucherez chacun la solde d'un sous-officier. Vous donnerez votre réponse à monsieur Martin et si vous acceptez, je vous demanderais de dresser une liste du matériel dont vous aurez besoins pour la préparation de ces remèdes.

Chapitre 7

Le commandant des Armoises

- Qu'en dis-tu Béatrice ?

- Eh bien si je m'attendais...J'étais tellement mal à l'aise, j'avais complètement perdu le contrôle de ma langue, tu as vu comme il m'a regardé ?
- Oui, visiblement il cherchait une ressemblance, mais ce que je voulais dire, c'est sa proposition ?
- C'est formidable

Ils se mirent à l'ouvrage pour dresser la liste de tout ce dont ils auraient besoin. Après l'épisode de la lettre Mathias et Béatrice se méfiaient du chirurgien, alors que lui ne pouvait sans doute pardonner à Béatrice d'avoir mis son orgueil à vif devant le commandant.

Quelques jours plus tard, alors que le temps c'était enfin décidé à être plus clément, le signal fut donné, on se mettrait en route le lendemain.

Le matériel qu'ils avaient commandé n'avait pas été livré, personne n'en avait plus parlé. Béatrice s'en inquiétait, surtout que depuis leur dernière rencontre le chirurgien ne s'était plus manifesté. Aurait-il changé d'avis à leur égard ? Que faire ? Mathias se proposa d'aller le voir et d'avoir avec lui une franche discussion, cependant Béatrice pensait être plus habile pour le convaincre de leur utilité. Elle n'était pas fille d'Eve pour rien. Elle s'apprêta un peu, lissa ses vêtements, se recoiffa, se frotta et se pinça un peu les joues pour leur donner des couleurs et se présenta chez le chirurgien. Visiblement il était très occupé, il fallait emballer tous le matériel, organiser le transport des hommes qui ne pouvaient pas marcher, refaire des pansements.

Lorsqu'il la vit, il s'écria :

- Oh ! Eh bien, vous avez fait vite. Mathias est-il avec vous ? L'homme que je vous ai envoyé n'a-t-il pas dit qu'il y avait beaucoup à faire ?
- Excusez-moi Monsieur Martin, je n'ai pas vu votre émissaire, je suis venu à tout hasard.
- Vous avez bien fait, j'espère que votre mari nous rejoindra.

Le jeune couple fut extrêmement surpris de constater les difficultés qu'entraînait l'organisation d'un départ en campagne.

- Ah ! Au fait, j’oubliais de vous dire, le forgeron chez qui vous logez a été réquisitionné, il parait qu’il s’intéresse particulièrement à la serrurerie et pour la mécanique. Eh bien lui et sa femme nous accompagnerons. Le commandant souhaiterait que les armes à feu prises sur l’ennemi soient démontées et si elles apportent un progrès, qu’elles soient copiées par les armureries ducales ou peut-être même améliorées. Pour ce faire le commandant souhaite que le forgeron et vous Mathias fassiez, dès que les affrontements auront cessé, le tour des champs de batailles pour vous emparer des armes qui vous semblent intéressantes avant l’arrivée des pillards, alors que vous Béatrice et l’autre femme apporterez les premiers soins aux blessés et les signalerez aux brancardiers, vous ferez donc équipe avec l’autre couple.

Le lendemain, la troupe se mit en route. Nul ne savait apparemment pour où. Ils prirent Hâtonchâtelle aux français puis Saint Mihiel fut assiégée et les suisses du roi de France ne purent que s’incliner. Puis toute cette importante armée se remit en marche, toujours vers le sud. Durant ce temps le général de l’armée impériale, Collorédo, avait quitté Bâle à la tête d’une importante armée et traversait victorieusement l’Alsace. Il s’apprêtait maintenant à passer les Vosges et les deux armées devaient unir leurs forces pour chasser les français du sud de la Lorraine. Il y eut plusieurs batailles, plus meurtrières les unes que les autres. Les vallées vosgiennes d’ordinaire si calmes, retentissaient du bruit du canon, des hurlements des soldats à l’attaque, mais aussi à l’agonie. Le chirurgien et son équipe eurent fort à faire.

Après chaque affrontement, Béatrice à la tête de l’équipe secouristes se précipitait. Il s’agissait d’arriver avant la foule de pillards. Les femmes qui suivaient la troupe toujours aussi avide de butin étaient féroces et n’hésitaient pas à s’en prendre aux deux forgerons et surtout aux deux femmes pour dépouiller leurs victimes. Béatrice était profondément scandalisée par tant d’indifférence à la souffrance des autres. Un jour, alors que le commandant passait à la tête de son état-major, dans sa fureur, elle alla jusqu’à l’interpeller, elle lui reprocha son indifférence sur le sort de ces hommes blessés où mourants et lui reprocha de tolérer la présence de ces harpies tout de suite après la bataille. On la fit taire et la chassa à coups de crosses. Toute rébellion était passible de la peine de mort. Ni elle ni Mathias ne dormirent cette nuit-là. Le lendemain, un officier d’état-major

accompagné de plusieurs hommes en armes vint la chercher pour la conduire chez le commandant. Avant de le suivre elle embrassa Henriette et Mathias puis d'un air résolu elle détourna la tête pour cacher ses yeux pleins de larmes. Mathias était effondré, il serrait contre lui la petite et en silence suppliait Dieu de lui venir en aide. Lorsque monsieur Martin connu la nouvelle il arriva en courant.

- Mon Dieu ! Qu'est-ce que j'apprends ? Mais que s'est-il passé ?

Mathias lui fit part de la violence des propos que Béatrice avait adressée au commandant des Armoises.

- Grand Dieu ! Il faut que j'aie le voir, il ne va tout de même pas faire exécuter une personne qui nous rends de tels services. Je n'ai jamais vu une femme aussi dévouée au service des autres. Non ! Non ! il ne peut pas faire ça !

Il partit en courant. Arrivé à la tente qu'occupait l'état-major, il fut violemment repoussé.

- Le commandant tient conseil avec d'autres officiers de hauts rangs.

Le pauvre homme imaginait ces Messieurs réunis en cour martial. Il les voyait déjà condamner sa précieuse aide à être exécutée pour insubordination. Ces Messieurs n'étaient pas très regardants pour la vie des autres, surtout lorsqu'il s'agissait de laver l'honneur de l'un d'entre eux. Béatrice avait offensé leur chef. Craignant pour sa propre sécurité le chirurgien s'éloigna un peu, espérant revoir au moins encore une fois la jeune femme vivante.

Cependant s'il avait eu loisir d'écouter ce qui se disait à l'intérieure de la tente il aurait été surpris.

- Madame, voudriez-vous, je vous prie, mais calmement cette fois-ci, nous répéter ce que vous m'avez dit hier.

Béatrice toute tremblante s'adressa au commandant sans oser regarder ni à gauche ni à droite.

- Monseigneur, après chaque bataille il y a de nombreux blessés. Nous sommes quatre à nous précipiter sur place aussi vite que possible, sur vos ordres pour, avant tout, nous assurer que nos ennemis ne sont pas en possession d'armes plus efficaces que les nôtres. Nous sommes très rapidement rejoints par une foule de femmes et d'enfants qui s'empresent sans aucune pitié ni remord de tuer les blessés pour leur dérober leur maigre bien. Un tel comportement n'est même pas digne d'une bande de brigands et

encore bien moins d'une armée régulière commandé par des hommes d'honneur.

Emportée dans son exaltation habituelle, elle avait prononcé ces paroles sans se rendre compte de la gravité de l'affront qu'elle faisait à ces messieurs. De toutes parts s'élevait des protestations scandalisées. Le commandant des Armoises attendit que le calme soit revenu.

- Messieurs, l'instruction d'une recrue dure plusieurs semaines et nous coûte cher. Notre pays ravagé par la guerre, la peste, la famine est épuisée. Je pense Messieurs, que vous en êtes tous conscients ! Massacré des hommes, qui avec quelques soins peuvent, pour certains, être remis sur pied et servir dans notre armée et la paix une fois revenue repeupler nos villages. Cela me semble du plus grand intérêt, ne pensez-vous pas ?
- Monseigneur, que faites-vous des droits de la guerre ? De tous temps, les vainqueurs ont dépouillé les vaincus. Nos hommes pour une bonne part se battent avec l'espoir de s'enrichir de cette façon.
- Je vous entends bien monsieur, cependant ne pensez-vous pas...
- Excusez-moi Monseigneur, mais ne craignez-vous pas que des hommes légèrement blessés, plutôt que de continuer un combat féroce, ne se laisse tomber pour attendre des secours et des soins bien inutiles. Cela pourrait nous coûter une victoire !

Béatrice écoutait scandalisée ces hommes parler avec une telle désinvolture de la vie de leurs hommes. Elle en fut tellement révoltée qu'elle s'apprêtait à reprendre la parole sans y être invitée. Le Commandant s'en aperçut et avant qu'elle n'ait eu le temps d'ouvrir la bouche ordonna aux gardes de la faire sortir et de la garder sous bonne surveillance. A l'extérieur elle entendait le bruit sourd de leur discussion, mais en raison de tout le bruit environnant elle ne pouvait pas distinguer ce qui se disait. Après une longue attente, elle vit les officiers quitter la tente, certains lui lançaient des regards furieux, d'autres se montraient méprisants faisant mine de l'ignorer. Elle, une femme, avait osé remettre en cause ce qui c'était fait de tout temps, ils considéraient cela comme simplement intolérable. Pourtant quelques-uns, sans doute gênés, baissaient les yeux en passant devant elle. Tout cela la prépara à la sentence qui allait tomber, aveugle comme la foudre, pour préserver la discipline parmi les hommes il fallait faire un exemple. Bientôt on la fit rentrer, elle était affreusement pâle, son cœur battait prêt à éclater, évidemment elle redoutait sa condamnation à mort, mais elle était aussi furieuse

contre ces hommes qui se permettaient de la juger se prétendant plus respectable qu'elle.

- Madame, j'ai donné des ordres...A la fin de chaque bataille, autant que cela nous sera possible, c'est-à-dire lorsque nous occuperons le terrain, plusieurs équipes seront mises sous les ordres de votre époux pour ramasser les blessés et les emporter à l'infirmerie. Vous disposerez de plusieurs voitures pour leur transport. Cependant vous devrez avant de les emporter les débarrasser de tout ce qu'il pourrait avoir d'une quelconque valeur et que vous laisserez sur place. Ce ne sera qu'après votre départ que la foule sera autorisée à s'étendre sur les champs de bataille. Je m'en remets pour cela à votre bon sens...Pardon, à celui de votre époux. Vous comprenez ce que j'entends par là je pense. Allez à présent !

Béatrice sortit épuisée, vidée de toute énergie, elle ne savait plus, son esprit s'égarait-il ? Avait-elle remporté une victoire ? Elle ne parvenait pas à s'en convaincre.

C'est dans cet état d'esprit de tourment intérieur et de révolte que Béatrice retourna au lazaret. Où elle fut bientôt rattrapée par le chirurgien.

- Oh Béatrice ! Comme je suis heureux de voir que vous avez eu l'intelligence de faire vos excuses et ainsi d'obtenir le pardon. J'étais venu dans l'intention d'intercéder en votre faveur, mais Les gardes m'ont repoussé violemment. Comment avez-vous fait ? En tous cas je suis heureux du résultat.
- Pardonnez-moi, mais je suis encore toute tremblante de peur de ces messieurs, ne le voyez-vous donc pas !

Mathias arrivait avec la petite. Tous deux pleuraient et avaient l'air très abattu.

Pour eux Béatrice eut tout de même un sourire.

- Merci mon Dieu, Ils t'ont libéré.

Béatrice bien que la gorge encore serrée dut raconter ce qui c'était passé. Elle expliqua qu'elle avait obtenu du commandant de mettre en place des équipes de secours aux blessés qui interviendraient avant l'arrivée des pillards, et qu'eux donneraient des soins immédiats à tous, quelques soit leur camp, avant leur transport au lazaret.

- A tous ? Vous voulez dire officiers comme simples soldats ? Mais vous ne parlez pas de nos ennemis tout de même ?

- Bien sûr que si ! Ce sont des hommes comme les autres ! S'ils sont bien soignés, une fois remis sur pied, ils préféreront rester chez nous et se battre pour des gens qui les respectent plutôt que chez ceux qui les laissent crevé comme des bêtes, ne pensez-vous pas monsieur le chirurgien ?
- Tu es folle Béatrice ! Tu ne vas tout de même pas soigner des cravates ou des suédois, cette engeance du diable.
- Avant d'être nos ennemis ce sont des hommes et dans la souffrance tous les hommes sont frères. Ils ont surtout et avant tout besoin qu'on le leur rappelle. Alors traitons-les comme tel !
- Et qu'a dit le commandant ?
- Il m'approuve !

Ses auditeurs la regardaient comme on regarde une illuminée ou une folle, ce qui est à peu près pareil.

Quelques jours plus tard alors que l'armée lorraine avançait à marche forcée pour rejoindre les impériaux, qui livraient bataille à Raon-l'Etape, ils apprenaient la terrible défaite. Le marquis de la Force à la tête de l'armée du roi avait remporté la victoire, il avait fait prisonnier aux dires des français près de 3000 hommes, dont le maréchal autrichien Collorédo. Saint-Dié, Blâmont, Rambervillers étaient en feu. Ordre fut donnée de changer de direction et de marcher vers le sud pour rejoindre la Franche-Comté, où le duc Charles attendait son armée.

Un jour, alors que le soleil s'apprêtait à se retirer derrière l'horizon, que les hommes se regroupaient autour des feux de camps, un homme du commandant arrivait en courant. Les trois apothicaires étaient occupés à diverses préparations.

- Monsieur le commandant réclame la présence de Madame Béatrice, de Monsieur Mathias et de leur fille Mademoiselle Henriette. Veuillez me suivre sans délai, je vous prie.

Catherine les regarda, puis s'inclina devant eux en sifflant.

- Eh ! Ben dit donc, bientôt il faudra les appeler vos Altesses.

Le commandant des Armoises avait installé son quartier général dans un château non loin de la troupe. La famille Colas fut annoncée au commandant. Il s'avança personnellement à leur rencontre.

- Venez mes amis !

Béatrice et Mathias encore plus intimidé par cet accueil n'osaient avancer. Le commandant tendit son bras à la jeune femme et la conduisit dans une pièce bien éclairée et assez spacieuse qui semblait être le salon de travail de l'état-major.

Devant la bibliothèque, qui couvrait un mur se tenait un homme, il leur tournait le dos et semblait absorbé dans la lecture d'un livre qu'il avait pris dans les rayons.

- Monsieur Du Fossé, voici mes précieux collaborateurs.

L'homme se retourna lentement, comme s'il voulait retarder l'instant de la déception. Il les regarda visiblement ému. Son regard se fixa d'abord sur Mathias, puis sur la petite Henriette et finalement, après encore une hésitation, il osa enfin regarder la jeune femme. Celle-ci, comme tétanisée, n'osait plus respirer.

L'homme fit un pas, encore hésitant, vers elle, puis soudain, tous deux, dans un même élan, s'élançèrent et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Les larmes jaillirent, les : « Oh ! Mon père - Ma chère Béatrice » s'entre mêlèrent. Mathias et le commandant se regardaient, eux aussi rendus muet par l'émotion. Seule la petite Henriette regardait avec étonnement, plus qu'avec émotion cet inconnu.

Jean Du Fossé et Mathias, tous deux un peu intimidé, se donnèrent pourtant l'accolade.

Discrètement le commandant s'approcha de Mathias et l'invita à le suivre, sous prétexte de vouloir s'entretenir avec lui il voulait permettre au père et à la fille de profiter pleinement du bonheur des retrouvailles. Le seigneur d'Affléville s'enquit de l'état du village et montra l'intérêt qu'il portait à ses gens. Il se souvint, enfant, avoir vu le père et le grand-père de Mathias marteler le fer incandescent et ferrer les chevaux. Il lui parla du verger et du parc que son père à lui avait planté et qui jouxtait la forge, puis l'interrogea sur les armes pris à l'ennemi.

- Voyez-vous Mathias, il me semble que si Dieu nous a créé tous différents c'est que tout simplement aucun d'entre nous ne peut tout savoir et surtout savoir tout faire. Nous avons tous, dès notre naissance, reçu un certain nombre de dons qui nous rendent utiles aux autres. Il me semble que c'est cela qui donne un sens à notre existence individuelle. Toutes ces fonctions même les plus modestes si elles sont remplies en y mettant le meilleur de nous-même sont honorables.

Mathias notait que le commandant tout en parlant jouait avec une petite tour en bois que souvent il serrait dans son poing. Après un silence méditatif il ajouta.

- Même si par accident certains par leur naissance héritent d'une fonction pour laquelle ils n'ont indiscutablement aucune disposition. Oui ! A mon

avis, si on n'est pas fait pour une fonction on devrait y renoncer, ne pensez-vous pas Mathias ?

Pendant ce temps Jean Du Fossé donnait à sa fille quelques explications sur sa présence chez le commandant. Béatrice apprit avec une grande douleur la mort de sa mère, tuée par la peste lors de la dernière épidémie. Son père, resté seul, avait commencé par porter des messages pour le compte de Huguenots, ce qui le faisait se déplacer entre l'Allemagne, les provinces des Pays Bas, la Suisse et la France. Bientôt ses services s'étendirent à tous ceux qui le demandaient. Béatrice qui se souvenait de la lettre d'Hélène à son cousin s'en étonnait. Et finit par oser demander pourquoi ces missions revêtaient tant de mystères.

- Oh ! Non Béatrice ne te méprend pas ! Je me limite à offrir un service, il ne s'agit pour moi que de cela. Ce que contient leur courrier ne me regarde en rien. Je ne suis pas un espion, et votre commandant n'est pas un traître. Les gens, de qui j'achemine la correspondance n'échangent pas forcément des informations politiques ou militaires. Je dirais même que la plus part en sont très éloignés et ne s'y intéressent même pas. On peut avoir un avis différent sur certaines choses sans être pour autant ennemies ce que malheureusement certains souverains ne veulent pas admettre. Ce qui est hélas le cas du duc Charles

Le repas fut servi dans une pièce attenante. Dis-moi Béatrice, dans un rêve dont tu as parlé à notre amie Hélène un serpent aux couleurs changeantes était entré dans le feu et s'était transformé en un magnifique rubis as-tu trouvé ce rubis ? Tu t'étonnes de cette question n'est-ce pas ! Pourtant cherches au fond du puits et quand tu l'auras trouvé il faudra tous les jours polir cette pierre pour que de tout son éclat elle illumine ta vie.

Des Armoises qui s'était approché, tendit son bras pour conduire la jeune femme à table et lui souffla : « Vous le trouverez ! J'en suis persuadé. »

Henriette dormait dans les bras de sa maman. Le maître de maison la fit coucher sur une banquette et demanda qu'on lui apporte une couverture. Mathias, qui ne connaissait les seigneurs d'Affléville que de ce que l'on racontait d'eux, n'en revenait pas de tant de sollicitude.

Le repas était servi dans une pièce attenante. Mathias nota qu'avant de quitter la pièce son beau-père s'était approché de la table pour y ramasser une autre de ces petites tours en bois clair et la mettre dans sa poche.

Le repas fut simple, cependant bien arrosé, et autour de la table les discussions filaient bon train.

Béatrice parla de leurs progrès dans la connaissance des qualités curatives des plantes, des recherches qu'il serait intéressant de faire pour mieux comprendre le processus d'ingestion et d'absorption des éléments actifs de ces plantes. Son père parla de ses rencontres et de questions religieuses et le commandant de sa passion pour l'astronomie et le mouvement des étoiles.

La tête de ce pauvre Mathias en tournait, il avait l'impression d'avoir dans un rêve atterri dans un autre monde. Déjà que Béatrice avec toutes ses interrogations le perturbait, mais là c'était du délire pur. Quel pouvait bien être l'intérêt de chercher à savoir dans quel sens tournaient les étoiles, Dieu l'avait tout simplement voulu ainsi, alors... Par son ignorance de tout ce qui se discutait autour de cette table il se sentait comme tenu à l'écart, il était profondément frustré.

De retour à leur campement Béatrice aurait continué ces discussions avec Mathias alors que lui souhaitait dormir. Elle aurait tellement voulu rencontrer certains personnages dont il avait été question.

Dès le lever du jour elle se rendit au quartier général pour en parler à son père. Lorsque le commandant fut averti de sa présence, Il vint la saluer. A son air contrit elle comprit qu'une déception l'attendait.

- Je suis désolé, Madame, mais votre père a repris la route il y a déjà plusieurs heures, il m'a demandé de vous exprimer ses regrets, mais il en allait de sa sécurité. Cependant, comme il s'agit de votre père, je pense que vous saurez être discrète sur ce que je vais vous confier. Votre père, pour pouvoir se déplacer sans s'exposer à trop de danger, se mêle à une troupe d'égyptiens qui fait le commerce de chevaux. La neutralité de ceux-ci garantit sa tranquillité. Or cette nuit peu de temps après votre départ on l'informait qu'ayant fait affaires avec les officiers de notre régiment ces gens souhaitaient reprendre la route au plus vite.

Mais rassurez-vous, il reviendra.

Hem ! Attendez ! Encore quelque chose ! Vous comprendrez j'en suis sûre qu'il ne serait pas bon que l'on soupçonne nos relations, pour le moins on s'en étonnerait et cela compliquerait bien des choses.

Béatrice était consternée. Après plusieurs années d'errances, sans nouvelles, elle venait de retrouver son père et déjà celui-ci disparaissait comme il était apparu. Mathias, voyant son abattement, essaya de la consoler comme il pouvait. Cependant, pour dire la vérité, au fond de lui-même il se réjouissait de cette nouvelle. La veille au soir il avait pu mesurer la largeur du fossé qui le séparait de cette société, dont son épouse pourtant faisait partie. Il avait même craint que le retour de son beau-père n'éloigne définitivement Béatrice de lui. Il savait bien qu'elle était tout naturellement attirée par cette société savante, mais où, à son goût, on pensait beaucoup de trop.

Avec ce départ tout rentra dans l'ordre. Le commandant des Armoises avait laissé entendre que leurs relations devaient rester tel qu'elles avaient été par le passé.

Le temps passa, la troupe attendait des ordres pour reprendre la route, Béatrice avait pourtant changé, non par son attitude à l'égard de Mathias, non, mais elle rêvait d'études, elle ne cessait de parler de sa soif d'apprendre, de savoir, de lever le voile, comme elle disait.

Ce changement irritait son mari. Il lui reprochait ces idées d'émancipation.

- Voyons Béatrice, comment peut-on perdre son temps à vouloir savoir comment se déplace les étoiles, et toutes ces folies, auxquelles ces gens consacrent tant de temps. Si c'est comme ça, c'est que Dieu l'a voulu ainsi, les problèmes du quotidien ne leur suffisent-ils donc pas ?
- Mais Mathias, n'as-tu donc pas compris que c'est justement à la médiocrité du quotidien que ces gens cherchent à échapper. Essayer de comprendre, c'est justement ce qui nous distingue des animaux. C'est ce que nous faisons tous, chacun à sa façon et selon sa nature. Lorsque toi tu regardes le mécanisme d'une arme, c'est pour comprendre comment il fonctionne, eh bien eux c'est pareil ils regardent le mécanisme du ciel.

Une fois de plus Béatrice venait de marquer un point et Mathias ne pouvait que lui donner raison.

Chapitre 8

ZEUPY

Alors que la troupe s'apprêtait à lever le camp, le commandant fit venir Mathias pour lui apprendre une mauvaise nouvelle. Il venait d'être averti que Jean Du Fossé avait été arrêté par les soldats du duc. Il ignorait pourquoi, ni comment. Des bohémiens qui avaient croisé la troupe avec laquelle se déplaçait Jean Du Fossé avaient été chargés de l'en informer.

- Pourrais-je au moins leur parler ?
- Hélas non, il s'agit d'une troupe qui se déplace sans cesse. Et seul l'un d'eux est venu en messager pour me prévenir et est reparti aussitôt. Tout ce que je sais c'est que cela aurait eu lieu à Remiremont. Je pense que votre beau-père devait être porteur de courrier pour une chanoinesse.

Lorsque Mathias rapporta, avec beaucoup de précautions, cette mauvaise nouvelle à son épouse, celle-ci voulut absolument voir des Armoises. Mathias eut beau lui dire que le moment était très mal choisi, que la troupe se mettait en route et que le commandant était très occupé, mais elle ne voulut rien savoir. Elle courut à travers le camp à sa recherche. Lorsqu'en fin elle put l'approcher il fut très bref. Il n'avait pas le temps et en plus semblait irrité d'avoir à s'entretenir avec elle.

- Nous allons marcher vers le nord, c'est-à-dire vers les Vosges, donc nous rapprocher de l'endroit où votre père a été arrêté. Je vais y réfléchir et vous tiendrais informée.

Puis, sans plus, il tourna bride et s'éloigna. Béatrice était consternée par la nouvelle de l'arrestation de son père et maintenant de l'accueil glacial du commandant. Ne les avait-il pas précédemment traités en amis ? Comme s'il voulait élever une barrière entre eux. Mathias, eut beau essayer de la raisonner. Ne se rendait-elle donc pas compte que le commandant était sur ses gardes. Dans la lettre que sa cousine Hélène lui adressait ne le prévenait-elle pas contre son entourage ? Pourquoi avait-on arrêté son père ? N'était-ce pas sur dénonciation ? Ce qui signifiait, que le commandant lui aussi risquait d'encourir le courroux de son souverain. Cela fit évidemment réfléchir Béatrice, mais ne calma en rien son anxiété.

L'immense colonne s'était remise en marche. Tous ces attelages et piétinement mettaient la route dans un état épouvantable, les ornières devenaient de plus en plus profondes. De temps à autre le commandant entouré de son état-major s'arrêtait sur un promontoire pour observer l'avancée de la colonne. Après avoir contourné Vesoul, puis traversé Saulx, la longue caravane, telle une couleuvre qui se faufile lentement dans une prairie, avançait vers les premiers contreforts des Vosges. La marche sous la pluie était pénible et les hommes épuisés. Aux environs de Luxeuil, que la troupe avait contourné à l'Est, en traversant une zone d'étangs et de marécages, la roue d'un canon c'était brisée et dans sa chute le lourd cylindre de bronze avait blessé plusieurs hommes, qui s'activaient à pousser le monstre. Il avait surtout écrasé la jambe de l'un d'entre eux. Béatrice et Mathias c'étaient précipités pour apporter leur secours à l'homme coincé sous l'affût. Le père de Mathias qui faisait partie des sapeurs avec son équipe, ne parvenait pas à soulever cette masse de métal prise dans la boue, qui entraînée par son poids écrasait toujours un peu plus le bas du corps de l'homme. Celui-ci hurlait de douleur. Il fallut installer un trépied avec un palan pour parvenir à déplacer l'engin. La terre était tellement détrempée qu'un pied de l'appareil de levage s'enfonçait, malgré les pierres que les sapeurs avaient mis pour stabiliser son assise. A tous moments il risquait de chavirer, au risque d'écraser les hommes qui s'affairaient autour de lui. Béatrice, agenouillée à côté du blessé pour lui prodiguer ses soins, était la plus exposée. Finalement, après un long râle, le malheureux s'était tût.

- Madame ! Je vous en prie éloignez-vous ! Mathias ! Colas ! Ne la laissez pas s'exposer inutilement, vous voyez bien que cette homme ne souffre plus !

Béatrice fondit en larmes et fut secouée par tous son corps de frissons. Le commandant tendit son manteau.

- Tenez, couvrez-la. Au bivouac, vous me le rapporterez. Colas vous les accompagner, ceci ne doit plus se reproduire. Il faudra que vous vous organisiez pour que vos interventions soient plus rapides, et surtout plus efficaces, réfléchissez-y, nous verrons ensemble les dispositions à prendre.

Et il s'éloigna. Malgré ses propos cassants plus d'un de ses officiers comme de ses soldats dût s'étonner en entendant le commandant nommer ces gens par leurs noms et aller jusqu'à couvrir la jeune femme de son manteau. Le convoi contourna l'obstacle que constituait tout ce chantier. Les sapeurs s'éreintèrent encore une bonne heure avant d'avoir réussi à remettre le canon sur son affût et reprendre place dans le long cortège. La troupe avait marché encore une ou deux lieues pour enfin trouver un emplacement plus sec pour le bivouac. Lorsque le campement fut installé, les feux allumés, que tous purent enfin se sécher et prendre un peu de nourriture chaude, maître Colas rejoignit Mathias et sa femme.

- Bon sang ! Je me demande bien ce qui l'a pris, il a pourtant bien vu que notre trépied ne trouvait pas d'assise, c'est tout de même lui qui nous à fait quitter la route pour nous mener dans cette mélasse.
- Calmes toi père, j'ai comme l'impression qu'il y a tout à fait autre chose là derrière.

Ils se rendirent à la tente du commandant. On les fit patienter à l'extérieur. Après un moment d'attente des officiers sortirent et on leur fit signe d'entrer.

- Ah Colas ! Allons ne vous inquiétez pas ! J'ai bien vu que vous faisiez de votre mieux. Êtes-vous au courant du problème qui nous occupe ?
- Excusez-moi d'intervenir Monseigneur, mais sur votre insistance nous sommes resté discret et n'en avons parlé à personne.

Le commandant pensif regardait Béatrice en secouant la tête.

- Hem, c'est très bien, je vous remercie...Depuis que j'ai appris l'arrestation de votre père je suis sur mes gardes, moi aussi. Au fait Colas, jetez donc un coup d'œil.

Et du menton il lui désigna l'entrée. La Forge souleva la portière, il n'y avait personne.

- Personne ? C'est bon ! Voilà Colas ! Je pense que vous m'êtes loyal ! Vous souvenez vous de l'homme que vous avez ramené de chez la bossue de Mance ? C'est bien ainsi qu'on l'appelle n'est-ce pas ?
- Oui, Monseigneur !
- Eh bien, cet homme est votre parent ! Puisqu'il s'agit du père de votre bru. Nous l'ignorions tous à ce moment-là. Eh bien, cet homme qui se chargeait d'acheminer mon courrier personnel, fut arrêté, apparemment, sur ordre de notre Duc. Cela s'est-il fait dans le but de me nuire, sur dénonciation ? Je ne saurais le dire. Vous le savez, dans les relations humaines l'ambition et la jalousie joue un rôle important. Plus on est proche du sommet et plus il y aura de gens à souhaiter prendre votre place et pour cela tout disposés à vous nuire. Mon courrier ne contient rien de compromettant, ce qui l'est, c'est le messenger. Comprenez-vous ?

Il jeta un coup d'œil à Béatrice.

- Votre bru vous expliquera je pense. Je vais donc remettre à chacun d'entre vous sa solde plus de quoi couvrir vos dépenses. Je vous donnerais également une lettre pour ma cousine, Madame de Lambermont, qui est chanoinesse à Remiremont, elle vous aidera. Pour vous faire reconnaître d'elle parlez-lui d'Hélène, peu de gens connaissent nos liens de parenté.
- Pour quitter le camp, dès demain à l'aube, vous profiterez du tumulte qui règne avant le départ.
- Vous prendrez chacun un cheval et bien sûr emporterez avec vous mademoiselle Henriette.

Il fit un sourire à Béatrice.

- Ah ! J'allais oublier, le chef de la troupe d'égyptiens à laquelle votre père se mêlait se nomme Hans Reinhardt et se dit comte de la petite Égypte. Si vous parvenez à le joindre il vous sera d'une grande aide. Colas, vous nous servirez de liaison, je compte sur vous pour me tenir au courant, en toute discrétion. J'insiste sur ce mot ! Allez à présent et que Dieu vous garde.

L'abbesse de Remiremont était la princesse Catherine de Lorraine, tante du duc Charles. Elle négociait activement, avec son neveu d'une part et le roi de France d'autre part, pour obtenir des deux parties, la reconnaissance de la neutralité de ses domaines. La sœur du Duc, Marguerite de Lorraine, qui avait épousé secrètement Gaston d'Orléans, le frère du roi de France, séjournait actuellement

chez sa tante. On peut facilement imaginer que Remiremont était, à ce moment-là, un haut lieu d'intrigue et d'espionnage politique.

Pour s'enquérir de madame de Lambermont, Béatrice se rendit seule au palais abbatial. Elle fut très étonnée d'apprendre que les chanoinesses vivaient non pas dans un couvent mais dans de belles maisons ou des hôtels particuliers.

Regroupées autour du palais certes, mais individuelles, où ces dames menaient une vie mondaine qui n'avait rien à envier à la noblesse de Nancy. Après qu'on lui eut indiqué la résidence de la chanoinesse, elle s'y rendit, mais fut fort déçue d'apprendre que celle-ci était absente. Madame de Lambermont prenait les eaux à Plombières. Cette ville, pas très éloignée de Remiremont, est réputée depuis les romains pour ses eaux curatives. S'y rendre ne posait pas de grands problèmes, sauf qu'actuellement le souverain de Lorraine y séjournait lui aussi pour y soigner ses problèmes de cœur. La ville devait fourmiller d'hommes à la solde du duc et pour les Colas tenter d'approcher Madame de Lambermont dans leur accoutrement guerrier ne manquerait pas d'attirer l'attention.

Pendant que Béatrice exposait la situation elle nota qu'un homme, qui n'avait rien d'un citadin très affairé, mais au contraire à l'air désœuvré, et qui jusque-là se tenait debout devant le palais abbatial, s'était dirigé, faussement nonchalant, vers la maison qu'elle venait de quitter. Bien vite elle dû se rendre à l'évidence, il les surveillait.

- Venez, éloignons-nous, mais ne tournez pas la tête, là-bas un homme semble nous surveiller. Partons comme si de rien était, s'il nous suit, nous saurons que c'est bien après nous qu'il en a.

En effet, l'homme les suivit. Il leur aurait été facile de le semer, il était à pied, il aurait suffi de monter à cheval et de quitter la ville. Pourtant Béatrice avait un autre plan.

- Nous sommes à la recherche de mon père et cet homme pourrait nous conduire jusqu'à lui.

Ils s'engagèrent dans une ruelle étroite, Béatrice portant Henriette marchait en tête, suivait Mathias tenant par la bride leurs deux chevaux et maître Colas fermait la marche avec sa monture. Leur suiveur ne voyait que la croupe d'un cheval et une queue chassant les mouches. Mathias s'apprêtait à tout moment à se dissimuler dans l'encoignure d'une porte pour prendre leur suiveur par derrière.

Seulement ils arrivèrent au bout de la ruelle, elle n'était bordée que de murs qui entouraient des jardins, sans le moindre endroit où Mathias aurait pu se dissimuler. La ruelle aboutissait sur une rue plus importante. Ils prirent à droite et Mathias se colla contre la maison d'angle et attendit, alors que les autres continuaient à avancer. Mais l'homme n'était pas un amateur, il connaissait toutes les ficelles du métier. Prudent, avant de s'engager il passa de l'autre côté de la ruelle et jeta un coup d'œil autour du coin, évidemment il vit Mathias, fit volte-face et parti en courant. Mathias et son père se jetèrent à ses trousses, mais au moment où ils allaient le rattraper, un groupe de jeunes gens prenait la ruelle dans l'autre sens. Alors Colas se mit à crier : « Au voleur ! Au voleur ! Arrêtez-le ! ». Deux hommes se saisirent du fuyard. Seulement, lorsque Mathias s'en approcha, l'un d'eux se planta devant lui.

- Si vous récupérez ce qu'il vous a pris ce sera grâce à nous et cela mérite une récompense, qu'en pensez-vous ?

Mathias fit mine de fouiller dans ses poches.

- Suis-je bête ! C'est lui qui a ma bourse.
- Ce n'est pas vrai ! Je ne leur ai rien pris, ce sont des espions français que je surveille, je suis au service du duc !
- Ah bon ! Eh ben, ça ce n'est vraiment pas de chance, c'est que nous nous n'aimons ni l'un ni l'autre.

Et ils se mirent à les rosser tous les trois, sans distinction.

- Pour votre gouverne l'abbesse est Princesse d'Empire, vous n'avez donc rien à chercher ici !

Et les coups se mirent à pleuvoir comme orage en montagne.

Les Romarimontains bien content d'avoir pu se défouler les abandonnèrent à moitié assommés. Et de cette façon l'homme du duc parvint à échapper aux Colas après avoir partagé les coups équitablement distribués par les sujets de l'Abbesse. Lorsque les deux Colas rejoignirent Béatrice, celle-ci les regarda effrayée par leur état.

- Mon Dieu ! Que vous est-il arrivé ?
- Plus tard ! Il faut d'abord filer d'ici ! Il ne serait pas étonnant que l'autre revienne avec du renfort.

Une fois sorti de la ville par le sud, la vallée se resserrait. Sur la gauche, au-delà d'un torrent, s'étendait une cuvette à moitié inondée et un peu plus haut s'étirait ce qui restait d'un village. Toujours au galop, ils quittèrent la route, traversèrent

l'eau qui giclait de tous côtés au grand plaisir d'Henriette et atteignirent un groupe d'arbres et de buissons où ils pourraient se dissimuler. Le visage des deux hommes était en sang. Il fallait les soigner et leur redonner un aspect un peu plus civil car dans cet état ils attireraient l'attention et provoqueraient la méfiance. Béatrice ne savait toujours pas ce qui c'était passé. Pendant qu'elle lavait le sang coagulé et soignait les plaies de Mathias les deux hommes lui contèrent leur mésaventure. Finalement ils estimèrent, que malgré les dégâts subis, le bilan était positif puisqu'ils avaient appris que l'homme était bel et bien au service du duc, que les chanoinesses étaient surveillées et que le fait d'avoir cherché à entrer en contact avec madame de Lambermont les rendait suspects. A présent ils savaient aussi que d'autres espions à la solde de Richelieu étaient présents en ville et que la population n'aimait pas plus le roi de France que le duc de Lorraine.

Après avoir un peu arrangé la figure de Mathias ce fut le tour de maître Colas. Pendant ce temps, Henriette, qui avait l'habitude de voir sa maman faire cela, cueillait de grandes fleurs, qui poussaient là en abondance.

- Tiens maman, pour soigner papa et grand père.
- Merci ma chérie, c'est gentil, mais ça, ce n'est pas bon pour soigner papa et grand-père.

La petite jeta sa cueillette et s'éloigna d'un air boudeur. Mais bientôt elle revint en bondissant comme un chevreau.

- Maman ! Là-bas il y a un garçon qui nous regarde.

En effet, dissimulé dans les buissons, un gamin les observait sans oser bouger. Alors que Béatrice s'en approchait, il se redressa et remonta vivement sa culotte, il venait tout simplement de se soulager. La maman et sa fille éclatèrent de rire. Le garçon, très gêné s'apprêtait à prendre la fuite, mais Béatrice, plus vive que lui, lui barra le chemin. Il n'était pas beaucoup plus grand que la petite fille, mais à voir son visage il devait être plus âgé. La jeune femme, pour ne pas l'effaroucher, s'accroupit devant lui. Lui prenant les mains et lui souriant elle désigna le village du menton et lui demanda s'il habitait là. Il secoua la tête en signe de dénégation. Alors elle lui demanda d'où il venait ; pour toute réponse il haussa les épaules.

- Tu ne sais donc pas parler ? Tu n'as pas peur tout de même !

Il ne répondit pas.

- Alors dis-nous au moins comment tu t'appelles ?
- Zeupy !
- Ah ! Tu sais donc parler et tout au moins tu me comprends, c'est ça ?

Il secoua légèrement la tête, affirmativement.

- Tu as faim Zeupy ?

Il fit signe que oui en baissant les yeux. Béatrice le pris par la main et l'entraîna vers les chevaux où était resté les deux hommes. Elle défit une sacoche et en retira du pain et du fromage. Elle lui tendit du pain et lui coupa un morceau de fromage. Il s'en saisit et les dévora, sans lever les yeux.

- J'ai entendu qu'il s'appelle Zeupy, il me semble que c'est un diminutif en bas-allemand de Joseph.

La journée était bien avancée et ils ne semblaient pas avoir été suivis. Ils décidèrent qu'alors que les hommes et la petite resteraient à faire brouter les chevaux, Béatrice se rendrait au village pour voir s'ils pouvaient y trouver un abri pour la nuit. Le petit garçon hésita un instant, regarda Henriette, lui fit un sourire et suivit Béatrice. Lorsqu'elle atteignit la première maison du village, le gamin se dissimula derrière un mur, jeta un coup d'œil vers Henriette qui était restée près des deux hommes et surveilla les allées et venues de Béatrice entre les maisons en ruines.

- Tu vois ça ? Ce garçon est habitué à faire le guet, d'où peut-il bien venir ?

- Au campement on disait que l'Alsace n'est pas très loin, on se demandait même si ce n'était pas par là qu'on se rendait, c'est peut-être de là qu'il vient.

- Possible !

Entre temps Béatrice était réapparue, elle fit de grands signes, le garçon s'était déjà élancé pour rejoindre les hommes et la fillette, il faisait des bonds dans les hautes herbes et par moment était comme englouti par celles-ci. Arrivé près d'eux, il prit Henriette par la main et émettant un curieux son guttural : « Romeutt » il l'entraîna vers le village, après quelques pas il se retourna et fit signe aux deux hommes de les suivre. Béatrice avait repéré une grange à moitié en ruine mais en état de les abriter. le village semblait abandonné, pourtant on sentait une odeur de fumée, Elle finit par retourner à la grange et y choisit un endroit où s'installer pour la nuit. Le gamin s'assit sur une pierre près de l'entrée en montrant ses yeux. Il était évident qu'il voulait dire qu'il y avait du danger et qu'il fallait être vigilant, durant la nuit il faudrait faire le guet à tour de rôle. Après un repas frugal on déroula les couvertures et chacun choisit son coin pour la nuit. Les chevaux étaient attachés, mais par précaution on les laissa sellés, prêt à partir s'il y avait

urgence. Béatrice assurait le premier tour de garde, les deux enfants enroulés en boule sous une même couverture, à ses côtés. Tout semblait silencieux. Elle savait que les chevaux avaient l'ouïe fine et qu'au moindre mouvement insolite ils s'agiteraient ou se mettraient à hennir. Lorsqu'elle sentit qu'elle ne pourrait plus tenir, elle secoua doucement Mathias pour qu'il prenne la relève. La nuit passa ainsi sans alerte. Pourtant lorsqu'au petit matin Mathias se réveilla il constata que son père, de qui c'était le tour de garde, s'était assoupi et que le petit garçon n'était plus couché près de sa nouvelle amie. Il se retint de rire en se souvenant comment ils avaient fait connaissance. Les autres ronflaient en cadence, mais le gamin ne revenait pas. Pour finir, pris d'inquiétude, Mathias se leva en évitant de faire du bruit et fit quelques pas hors de la grange. Le jour commençait à poindre timidement, il faisait froid, mais tout était parfaitement calme et une légère brume montait du ruisseau et s'étendait entre les vieux saules et les roseaux pour monter lentement vers le village. Des maisons s'élevait l'odeur de fumée, mais Mathias ne trouva nulle trace de Zeupy. Il se dit que l'enfant avait peut-être choisi de reprendre sa liberté. Béatrice s'était redressée.

- Tiens !
- Oui le gamin est parti, tu n'as rien remarqué ?
- Non, tout à l'heure il était encore là. Oh, il a sans doute été baissé sa culotte.
- C'est ce que je pensais moi aussi, pourtant ça fait un moment que je suis réveillé et il ne revient pas.

Béatrice se leva d'un bond et sortit de la grange. Mais revint aussitôt.

- Le gamin ! Il arrive en courant sur le chemin qui vient de là-bas, de Remiremont !

Le jeune garçon se traînait plus qu'il ne courait, il était évident qu'il avait fait une longue course. Lorsqu'il les vit, il agita les bras et se mit à crier : « Bartir, bartir. » Colas bondit sur son cheval et partit au galop à sa rencontre. Du haut de son cheval il put voir qu'un peu plus loin venait une troupe de cavaliers. Il saisit le garçon par le bras et le hissa devant lui et retourna au galop vers le village. Mathias qui n'avait pas perdu son père de vue, alerté, aida Béatrice à prendre Henriette, qui était encore à moitié endormie, à l'asseoir devant elle et sauta à son tour sur sa monture. Colas arrivait déjà.

- Sauvons-nous ! Sauvons-nous ! Des soldats arrivent de la ville.

D'un coup d'épéron ils mirent leurs chevaux au galop, filèrent entre les ruines et s'élancèrent vers les restes d'un autre village. Alors que Colas en tête, avec Zeupy

sur l'encolure, voulait prendre à gauche vers le col du Xiard, le gamin s'agita : « Non ! Non ! » Le forgeron tira sur les rênes et son cheval s'élança sur la droite vers le ruisseau, et partit en direction de la grande route. En face de lui se dressait une muraille de rochers infranchissable. Où aller à présent ? A droite ou à gauche, le gamin montrait la droite, Colas hésita, il voyait bien que la route repartait vers Remiremont, mais il était trop tard pour hésiter, il prit à droite, toujours suivi par les deux autres chevaux. Les cavaliers à leur poursuite étaient à peine à une portée de mousquet, le bruit de leur cavalcade à travers l'eau ne passa pas inaperçue.

- Ils sont là ! Il faut les prendre !

Mais avant d'atteindre le chemin par lequel les soldats pensaient leur couper la route le gamin montra à gauche. Un sentier grimpait le long de la montagne. Colas toujours suivi par le jeune couple s'y engagea, la montée était rude et les chevaux peinaient.

Bientôt ils entendirent leurs poursuivants, à courte distance. Le chemin, qui n'était plus guère qu'un sentier continuait à grimper, formant des lacets, les pierres roulaient sous les sabots des chevaux. D'évidence ce sentier n'était pas destiné à des cavaliers il tournait brutalement sur la gauche ou la droite en épingle à cheveu. S'ils étaient bons tireurs les poursuivants pourraient bientôt les tirer comme des lapins, car la distance entre les deux groupes se réduisait. Les chevaux avaient de plus en plus de difficultés et avançaient de moins en moins vite. Zeupy sauta prestement du cheval qui avait ralenti devant un éboulis de pierres qui encombra le passage. Il se mit à pousser une roche qui tenait tout juste en équilibre, celle-ci s'ébranla et se mit à rouler, entraînant d'autres avec elle. Les chevaux de leurs poursuivants faisaient des bonds et poussaient des hennissements de frayeur et de douleur, l'un d'eux s'écroula entraînant deux autres dans sa chute, les cavaliers roulaient eux aussi, certains piétinés ou écrasés par leurs montures, d'autres jetés à bas vers le ravin. Henriette était la seule à applaudir et à faire des bonds de joie sur l'encolure de sa monture. Les trois adultes se regardaient époustoufflés par la présence d'esprit de leur jeune guide. Ils continuèrent encore un bout de chemin tout en regardant de temps à autre le carnage qui avait eu lieu un peu plus bas. Bientôt ils atteignirent le sommet de la barre rocheuse.

- Reposons-nous un peu, les chevaux aussi en ont besoin.

- Eh bien Zeupy, tu es un guide précieux, nous te devons une fière chandelle. Franchement sans toi nous étions foutus.

Henriette, colla un bisou sur la joue du gamin, qui devint écarlate, ses yeux brillaient de plaisir et de fierté. Béatrice ne pouvait pas faire moins que sa fille. Le petit bonhomme s'était redressé de toute sa taille pour recevoir ces marques de reconnaissance. Avec forces gestes il tenta d'expliquer comment, toujours vigilant, il avait perçu avant le lever du jour le bruit de quelqu'un qui se faufile. Colas s'étant assoupi, il s'était levé sans bruit et il avait suivi l'homme qui quittait le village avec mille précautions pour ne pas éveiller l'attention. Arrivé en ville, l'homme s'était rendu au poste de garde. L'enfant comprit immédiatement que cet homme était en train de vendre ses nouveaux amis. Il fit rapidement demi-tour pour venir les avertir.

- Dis-moi Zeupy, tu es donc de la région que tu la connais si bien ?

Les yeux de l'enfant s'embuèrent, il secoua la tête.

- Non tu n'es pas d'ici ? Mais d'où viens-tu alors ? D'Alsace ? D'Allemagne ? De Suisse ?

Le gamin secouait toujours la tête négativement

- Mais où sont tes parents ?

L'enfant secoua encore la tête, et de grosses larmes roulèrent sur ses joues.

Béatrice s'approcha et voulu le prendre dans ses bras. Il la repoussa doucement, puis avec ses petits doigts fit le signe d'un homme qui marche, se désignant il prononça : « Zeupy, Rom ». Que voulait-il dire par là ?

Voyant qu'ils ne l'avaient pas compris, il refit le même geste de marcher et montra avec son doigt dans diverses directions.

- Tu veux dire que tu as beaucoup marché ? Que tu viens de loin ?

Il répondit par un signe affirmatif.

- Et tu t'appelles, Zeupy Rom.

Non, il s'appelait Zeupy, il haussa les épaules et tourna la tête pour signifier que cela n'avait pas grande importance. Il fit un pas vers Henriette, la prit par la main et fit quelques pas puis se tourna vers eux d'un air interrogateur.

- Ah ! Il veut savoir s'il peut rester avec nous.

Ce fut Colas qui fut le premier à répondre à son interrogation muette.

- Tu nous as, grâce à ta présence d'esprit, évité de gros ennuis et par là-même prouvé ton dévouement, nous serions bien ingrats de ne pas accepter avec joie ta compagnie.

Le jeune garçon continuait à les regarder d'un air interrogateur. Colas se rendit compte que son trop long discours n'avait pas été compris. Alors en hochant la tête il répondit tout simplement : « Oui ! »

Zeupy tout sourire leur fit signe de le suivre.

Ils continuèrent ainsi encore un moment, avant de déboucher dans une clairière, où se dressait une grande maison, tout à la fois habitation et ferme. Un troupeau de vaches broutait tranquillement derrière la bâtisse. Le gamin désigna la maison : « Ça Hérival, amis Zeupy. » Puis il leur fit signe d'attendre.

- Hé ben dites donc ! Vous avez vu l'importance de la ferme ? Le Zeupy a de sacrées relations.
- Oui, à condition que ce ne soit pas un piège à rats.

A l'approche du petit bonhomme une femme surgit de l'ombre de l'entrée.

- Zeupy ! Quelle bonne surprise !

Et ils s'embrassèrent.

- J'aimerais quand même comprendre, ce gamin qui erre dans ces montagnes comme un fugitif a pour amis des gens visiblement très à l'aise.
- Regardes Béatrice, elle nous fait signe d'approcher.
- Zeupy me dit que vous êtes de ses amis, soyez les bienvenus.

Après des présentations très superficielles. Béatrice pris le risque d'expliquer la raison de leur présence.

- Le seigneur de notre village, nous a chargé de prendre contact avec sa cousine, madame de Lambermont, qui est chanoinesse à Remiremont. Je me suis donc rendu à son habitation, où on me dit qu'elle n'est pas là, mais à Plombières et que sa maison est surveillée. Et nous sommes bien conscients qu'avec notre accoutrement et notre équipage nous ne pouvons qu'attirer l'attention et les ennuis.

La femme leur fit signe qu'elle avait compris.

- Cette ferme est la propriété du Chapitre de Remiremont, nous sommes donc un peu au courant de ce qui se passe là en bas. Le duc de Lorraine menace de mettre la main sur les terres du chapitre, si la dame de Lambermont s'obstine à ne pas vouloir témoigner devant le nonce apostolique que le mariage du duc et de la duchesse Nicole n'aurait jamais été consommé et serait donc nul. La tante du duc, qui est l'abbesse et une sainte femme, est révoltée par de tels agissements. Le duc a donc obligé la dame de Lambermont de l'accompagner à Plombières où il espère bien la contraindre

de céder. Toutes tentatives de votre part d'entrer en contact avec cette dame est actuellement vouée à l'échec.

- Je vois, mais nous avons encore une autre mission. Mon père avait déjà été précédemment adressé à cette dame par son cousin, notre seigneur, or il a disparu sans laisser de traces ni donner de nouvelles et nous aimerions le retrouver.
- Là, je ne peux vous êtres d'aucun conseil, mais si vous voulez nous allons en parler avec mon mari.
- Nous vous sommes infiniment reconnaissants de votre aide, sans Zeupy nous serions, ici sans ressource.
- Ne vous inquiétez pas madame, C'est un brave garçon, qui a de la ressource pour deux. Il est, comme tous ceux de sa race, très débrouillard.
- Qu'entendez-vous par là ? Sa race ?
- Ah ! Vous ne savez donc pas ? Zeupy est un petit gitan. Ses parents, avec d'autres membres de sa famille ont été arrêtés par les soldats du roi de France et envoyer aux galères ou pour peupler les terres nouvellement conquises au-delà des mers, lui seul est parvenu à s'en échapper. Il a erré dans nos montagnes, mourant à moitié de faim. Jusqu'au jour où mon mari l'a surpris qui essayait de boire un peu de lait aux pis d'une vache. Il était tellement peu doué pour la traite que la vache lui a donnée un grand coup de sabot et l'a à moitié assommé. Nous n'avons pas d'enfant, nous voulions le recueillir, mais il ne tient pas en place, notre petit bohémien.

Et la brave femme le serra dans ses bras.

- Zeupy, pas bohémien ! Zeupy Rom !
- Oui, c'est ainsi qu'ils se définissent entre eux.
- Ah ! Je comprends à présent !

Entre temps les hommes avaient fait connaissance avec le mari, auquel ils expliquaient le problème qui se posait à eux.

- Franchement, je me demande qui de là en bas pourrait être au courant pour votre père. Dans tous les cas il faudrait être extrêmement prudent dans vos questions. Je suis persuadé que parmi les dames chanoinesses ils s'en trouvent qui sont favorables au duc et que parmi les habitants il y en a prêt à vous dénoncer. Alors ! ...Mais attendez, j'y pense, il y a à Remiremont une veuve, qui pour survivre fait commerce du reste de ses charmes, on la dit au

courant de bien des choses. Peut-être qu'avec un peu d'argent...Oui, peut-être pourrait-on...Zeupy ! Viens donc par ici !

- Dis-moi, Zeupy, toi qui fouines partout, connais-tu celle que l'on appelle la belle des culs-de-sac ?
- La putain ?
- Oh ! Quel langage tu emploies mon petit Zeupy ! Oui ma fois, tu vois qui je veux dire. Eh bien pourrais-tu la montrer à tes amis ?

Si vous avez de quoi vous montrer généreux, ce qu'elle ne sait pas elle doit pouvoir l'apprendre.

Le lendemain, pour payer leur dette, Colas resta à Hérival pour exécuter quelques travaux de forges pour le fermier et Béatrice donnait à sa femme quelques conseils pour le bon emploi de certaines plantes médicinales. Mathias, après avoir pris l'apparence d'un brave homme de la montagne, en compagnie de Zeupy descendit en ville. Le garçon qui connaissait les habitudes de la ville l'emmena au marché, et lui désigna celle qu'ils cherchaient à approcher. Suivant les conseils du fermier, Mathias s'éloigna de la place et de la foule. Zeupy flânait devant les maigres étals, après s'être assuré que la voie était libre, il s'approcha de la belle flétrie et tira un petit coup discret sur sa jupe, elle se retourna, le voyant elle fit la grimace.

- Qu'es ce que tu veux, petit voyou !

Il lui fit un clin d'œil et un signe de la tête.

- Là-bas, client pour toi !

Elle s'assura que personne ne l'observait et suivit le gamin sans en avoir l'air.

Lorsqu'elle vit le beau jeune homme, elle lui fit un maigre sourire. Elle se méfiait des gars de cet âge, d'ordinaire ceux-ci ne faisaient pas appel à ses services, il se trouvait assez de jeunesse pour calmer leurs pulsions et quand ils s'adressaient à elle c'était pour lui jouer un tour pendable.

En s'approchant elle tira tout de même sur la cordelette qui maintenait son corsage, libérant ainsi les fruits qu'elle proposait à la vente.

- Bonjour la belle, vous n'avez donc pas peur que ces jolies tourterelles ne quittent leur nid ?
- Pour ça n'aies crainte mon garçon, pour qu'elles s'envolent et que tu puisses aller visiter mon nid, il faut avoir de quoi les séduire et elles n'aiment que les belles pièces reluisantes.
- Oh ho ! Ces petites tourterelles ne se satisfont donc pas de pièces de cuivre rouge ?

- Pour qu'elles se montrent bien aimables il faut savoir les apprivoiser et alors avec leur expérience elles savent donner bien du plaisir, même aux grands loups comme toi.

Mathias écarta ses doigts et laissa apparaître une belle pièce d'argent à l'effigie du duc.

- Pour ce portrait, se montreraient-elles conciliantes ?
- Oh pour sûr, elles ne compteraient pas leur peine. Si tu veux nous pouvons aller chez moi, c'est à deux pas.
- Attends ma toute belle, ne vas pas croire que ton étal me déplaît, mais ce que je souhaite ne nécessite pas un nid douillet.
- Oh ! Mon cochon ! Toi t'es un petit vicieux qui a des goûts particuliers, c'est ça ? Alors je ne dis pas non, mais il faudrait pour cela les portraits jumeaux.
- Détrompes-toi ma belle, ce que je voudrais t'acheter, ce n'est qu'un renseignement et si tu me le donnes tu auras les portraits de famille.
- Dis toujours.
- Il y a peu de temps, un homme de passage a été arrêté par les gens du duc, en as-tu entendu parler ?
- Oh ! C'est que l'on entend tellement de chose. Dis-moi, ils sont combien dans la famille ?
- Ils pourraient être trois, si le renseignement est bon.
- Bon, voyons, il y a bien un homme qui se rendait chez la Lambermont il y a une dizaine de jours. Il est entré, mais apparemment il n'en est pas ressorti, en tout cas on ne l'a pas vu ressortir. Par contre c'est elle qui est sortie, pour accompagner deux soldats qui l'ont fait monter dans un carrosse, qui l'aurait emmené à Plombières.
- Il faudrait tout de même que je sois sûr que nous parlons du même homme. Pourrais-tu me le décrire ?
- Non je ne l'ai pas vu moi-même, mais un de mes ... amis fait la manche à la porte de l'église, lui voit tout et sait tout, je peux me renseigner.
- Eh bien écoutes, voilà celui-ci en acompte, le gamin que tu as vu, va rester à fouiner dans le coin, dès que tu as du nouveau tu lui fais une petite tape sur la tête et moi je rapplique avec les autres membres de la famille. Ce que je veux savoir, c'est son nom ou pour le moins une description précise et où il est actuellement. Sois tout de même prudente et surtout discrète.

A bientôt ma toute belle, si tu sais y faire, cette famille pourrait bien compter des cousins de la même trempe.

Le lendemain Mathias fut averti par Zeupy qu'elle souhaitait le voir.

- Un petit voisin qui est domestique chez la Lambermont et qui vient chez moi pour soigner ses échauffements, m'a dit avoir vu par un soupirail que quelqu'un se trouve enfermé à la cave. Pour l'instant je n'en sais pas plus, mais en lui faisant de petits extra je peux obtenir qu'il se renseigne. Seulement il faudra me payer les petits extras.
- D'accord, seulement moi aussi je me renseigne, alors fais vite, avant que tes renseignements ne soient rances.

Après cette nouvelle, il repartit aussitôt pour la ferme d'Hérival. Lorsqu'il apprit à Béatrice la nouvelle, elle voulue immédiatement se rendre sur place pour s'assurer qu'il s'agissait bien de son père. Toute la maisonnée dut s'y mettre pour la convaincre qu'elle risquait de faire transférer son père, si elle éveillait le moindre soupçon. Au cours de l'après-midi Zeupy arriva tout essoufflé, Béatrice se précipita à sa rencontre.

- Tu as du nouveau ?
- Oui, vite partir ! Soldats venir !

Pour s'assurer qu'il n'était pas surveillé Zeupy avait suivi Mathias à distance. Il ne s'était pas trompé, un homme avait l'air très intéressé par les allées et venues de son ami. Lorsque Mathias avait pris, sans la moindre précaution, le chemin de la ferme l'autre était retourné en ville chercher du renfort et à présent ils étaient sur ses pas. Avant que les Colas n'aient eu le temps de fuir où de se dissimuler la ferme était entourée de soldats et ils étaient pris. Ils furent emmenés au quartier général des Lorrains seul Zeupy était parvenu à se cacher et à leur échapper. Ils furent enfermés puis interrogé séparément. Lorsque ce fut le tour de Béatrice, avant d'être introduite elle eut le temps de surprendre une partie de conversation et il lui sembla reconnaître une voix. « ... pour me permettre de quitter la ville, sans qu'ils ne me voient. ». Quand on la fit entrer dans la pièce elle n'était plus occupée que par un gros homme d'aspect négligé, vulgaire, assis derrière une table encombrée de victuailles. Il l'observait tout en mastiquant, il avala une gorgée de vin et rota bruyamment. Son haleine sentait ou plutôt puait l'ail, après l'odeur écœurante du cachot et à présent cet homme répugnant, Béatrice eut envie de vomir, et avait toutes les peines de s'en retenir. Elle détourna le regard se demandant par où l'autre voix était sortie. Lorsqu'elle tourna le regard de nouveau

vers le gros homme il était en train de se curer les dents avec une petite pointe en bois, tout en la détaillant. Il ne disait toujours rien. A sentir son regard glisser sur son corps, de terribles souvenirs remontèrent à la surface de sa mémoire, elle se dégoûtait. Elle avait envie de lui cracher à la figure pour retrouver un peu de dignité. L'homme finit par se lever et de s'approcher d'elle, tout prêt, presque visage contre visage, il lui soufflait son haleine dans la figure, elle détourna la tête. Il lui prit le visage entre ses gros doigts plein de graisse. Des images du passé l'éclaboussèrent, elle se sentit violée une fois de plus, là elle n'y teint plus.

- Enlève tes sales pattes, espèce de gros porc !

Et il se retrouva avec un couteau planté sous le nez.

- Si tu cries, je te l'enfonce jusqu'au cerveau !

Il fit un bon en arrière. Elle plus rapide, le colla dos au mur.

- C'est donc bien vrai, t'est la Hérisson !

Bon sang, pourquoi ne pas lui planter la lame dans sa grosse panse ou dans cet égout qui lui servait de bouche, pour le faire taire et refouler vers l'oubli ces maudits souvenirs. L'homme, les yeux exorbités, scrutait son visage comme pour deviner toutes les pensées qui se bouscuaient dans la tête de la jeune femme. Il était devenu pâle et la sueur perlait sur son front, il tenta un mouvement.

- Ne bouges pas, si tu ne veux pas crever, saigné comme un porc. Puisque tu dis me connaître, saches que je n'aie rien perdu de mon habileté pour t'étendre au sol. Dis-moi plutôt ce que tu nous veux et à qui tu obéis.

- Je suis aux ordres du duc.

- Au service du duc, tu dis, au service...Ne me fais pas rire, évites plutôt de me mettre en colère. Si tu veux encore profiter un peu des bonnes choses de la vie, que tu as tout l'air d'apprécier, répond à ma question.

- Heu, je t'ai dit...

- Regarde ! comme le couteau commence à s'agiter dans ma main, je ne vais pas pouvoir le retenir longtemps. Alors réponds ! Eh ! Mais attends un peu ...il me semble pourtant bien te reconnaître à présent. Espèce de vieille saloperie, mais oui... c'est bien toi ce tas d'excréments de chien, tu laissais les autres violer les femmes, leur préférant les enfants. Oui, oui je me souviens bien de ta sale gueule à présent. Oh ! Mais je suis sûre que ton **Duc** se réjouirait de connaître tes vices. Oh ce que j'ai envie de la crever ta sale panse, combien de fois j'en avais envie en te voyant serrer le cou de ces pauvres gosses. Cette fois-ci je vais te la crever, ordure !

Le misérable, les yeux injectés de sang prêt à l'apoplexie, s'était recroquevillé dans le coin de la pièce. Béatrice eut la vision du sourire de sa petite Henriette. Non elle n'était pas venue pour ça.

- NON ! NON ! Tu ne mérites pas de mourir aussi facilement ! Tu ne ferais que souiller mon couteau. Non toi c'est la corde, ou mieux encore le bûcher ! Hem ! La roue ça ce serait pas mal pour toi ! Alors tu attendras en tremblant d'impatience que l'ange noir vienne te chercher !

L'homme c'était affaîssé la tête entre les mains cherchant à se défendre de la justice des hommes et de Dieu qu'incarnait pour lui cette jeune femme. Oui une femme, l'une de celles qu'il avait craint toute sa vie, comme le jugement de Dieu et qui l'avait empêché d'avoir avec elles une relation normale.

Béatrice s'était tue et le regardait avec dégoût. Il vit l'ange des ténèbres lentement replier ses ailes et abaisser son glaive de feu.

- Non ton heure n'est pas venue ! Mais ne te réjouis pas de trop, je te signale que nous sommes venus jusqu'ici avec notre capitaine, qui lui est allé prendre ses ordres à Plombières et qu'il est préférable pour toi qu'il nous retrouve ici en pleine forme. Oui tu as bien compris ! Alors tu vas nous rendre nos chevaux, en t'excusant patement et tu vas faire rapporter gentiment tous ce que tes hommes ont volés à ces braves gens d'Hérival, car figures-toi que ce sont des parents de notre capitaine et un mot de moi suffit pour que tu t'étendes sur la roue.

Ruisselant de sueur, ce chef de pacotille, appela ses sous-fifres et leur donna des instructions pour que tout soit fait comme Béatrice l'ordonnait. Lorsque Mathias tenant Henriette par la main et suivi de son père entra, il faillit éclater de rire. Il ne s'attendait vraiment pas à cela. Le gros homme qui leur avait fait tellement peur, et sa femme, pour qui il avait tremblé, était assise en face de cette grosse panse lui chatouillant le nombril de la pointe du couteau. C'était elle qui l'interrogeait.

- Alors, comme ça, tu dis qu'il est parti hier ? Alors si tu ne veux que je coupe ce que tu as là, tu me dis pour où ?
- Je ne sais pas, je te jure que c'est vrai. Tout ce que je sais c'est qu'il ferait partie d'une conspiration, ou tout au moins qu'il serait, comment dire, leur lien, ma foi celui qui leur sert de messenger.
- J'espère pour toi, que ce que tu m'as raconté tient la route, si non, je te promets qu'en creusant un peu ma mémoire je trouverais de quoi t'envoyer

te faire écarteler ou rôtir sur la grande place, ça devrait amuser les enfants que tu aimes tellement.

Elle se tourna vers les siens et leur annonça.

- Bon ! Ben on y va ? Il semblerait que les chevaux nous attendent dehors. Mais avant de partir vérifions qu'il ne nous manque rien. Je vais m'assurer que nos précieuses notes et celles d'Hélène sont toujours dans ma sacoche et n'oublions pas de récupérer notre petit guide.

Cela aurait été difficile, car à peine monté à cheval ils virent apparaître de derrière une borne, Zeupy.

- Allé Zeupy, viens, montes, on y va.

Ils sortirent de la ville en prenant vers Raon-aux-bois, arrivé en haut de la côte qui surplombe la vallée de la Moselle ils firent halte. De cet endroit ils avaient un bon poste pour surveiller la route qui montait en lacés.

- Eh bien fils, je dois avouer que ta femme et ce gamin sont plus efficaces que nous. Béatrice me disait à l'instant qu'elle avait appris le départ de son père pour Epinal et le gamin l'avait vu partir à pieds.
- Dis Béatrice, tu ne trouves pas bizarre que ton père soit reparti à pied ?
- Oui, peut-être, pourtant regardes, par ces temps de guerre n'est-ce pas moins dangereux que de se déplacer habillé en soldats et à cheval, tu as pu t'en rendre compte. D'ailleurs, regardes nous là habillé en montagnards vosgiens ce n'est sans doute pas le plus pratique pour monter à cheval, mais une fois pieds à terre nous passons pour de brave paysans.

En effet, lorsqu'ils avaient été pris ils n'avaient pas eu le temps de reprendre leurs vêtements.

- Bon, d'accord, mais à présent que faisons-nous ? Votre père a retrouvé la liberté et moi le commandant m'a demandé de lui faire mon rapport.
- Oui vous avez raison, mais il me semble que le commandant était inquiet pour sa propre sécurité et voudrait savoir. Epinal se trouve à un peu moins d'une journée de marche à pied, à cheval nous devrions être en mesure de le rattraper.
- Il me semble que nous devrions nous séparer ici.
- Vous avez raison, vous ferez votre rapport, mais nous notre mission n'est pas remplie, il nous reste à faire.

Et elle raconta ce qu'elle avait entendu derrière la porte. Un homme est parti à la poursuite de mon père et doit le surveiller, sans doute pour savoir qui il va

rencontrer et essayer de découvrir qui fait encore partie de cette conspiration. Vous allez faire votre rapport et prendre vos ordres, quant à nous, nous prendrons la route d'Epinal. Quoi qu'il arrive nous y laisserons un message pour vous.

- Marche ! Faisons comme ça. Ah ! Mais reste encore le gamin ?
- Oh ben, nous allons lui demander. Dis-nous Zeupy, veux-tu venir avec nous ou bien préfères-tu rester ici ?

Le gamin saisit la main d'Henriette.

- Ah ! Tu veux venir avec elle ?

Il secoua vigoureusement la tête de manière affirmative. Henriette le regarda un instant, puis lui colla un gros bisou retentissant sur la joue. Les yeux du petit bonhomme brillaient comme deux étoiles et tout son visage rayonnait de bonheur.

- Hou, là là ! A quand les fiançailles ?

Le gamin retrouva son sérieux et de ses petits doigts fit de nouveau le signe de l'homme qui marche.

- Zeupy, Rom.

Après, s'être embrassé ils se séparèrent chacun prenant son chemin.

LES GITANS

Mathias, Béatrice et les enfants finirent par arrivés en fin d'après-midi à proximité d'Epinal. Bien qu'ayant interrogé les quelques voyageurs qu'ils avaient croisés en route, ils n'avaient relevé aucune trace de Jean Du Fossé, qui semblait s'être tout simplement volatilisé. Une auberge se trouvait à une courte distance de la ville et la nuit allait bientôt tomber ils y passeraient la nuit et interrogeraient les autres voyageurs.

Les clients se regroupaient à table en fonction de leurs activités ou de leurs langues et pour dormir, tout le monde couchait pêle-mêle dans les combles. Mathias et Béatrice s'étaient installés, avec les enfants dans un coin. Certains voyageurs restaient dans la salle à discuter jusque tard dans la nuit, de temps en temps éclataient des disputes d'ivrognes et on s'insultait dans toutes les langues connues. La salle finit tout de même par se vider et les derniers traîneurs par monter se coucher. Certains, pris de boisson, titubaient et même tombaient sur les dormeurs, provoquant des protestations plus ou moins violentes. D'autres s'interpellaient à haute voix. L'air y était devenu irrespirable avec ses odeurs de vomissures, de sueur, de pieds sales, certains pétaient, d'autres rotaient tout aussi bruyamment et pour compléter le tout il y avait les ronflements. Ce ne fut finalement qu'au petit matin que Mathias et Béatrice, épuisés, finirent par s'endormir.

A peine assoupis ils furent soudain réveillés par les cris de Zeupy.

- Voleur ! Mama ! Papa ! Voleur !

Le temps, pour eux de refaire surface, un homme s'enfuyait vers ce qui servait d'escalier. Le gamin, en quelques bonds par-dessus les corps allongés, avait rejoint le fuyard et se jetait dans ses jambes. L'homme n'eut pas le temps de se retenir et dégringolait au bas des marches, Zeupy, allongé sur lui, tentait de le maintenir au sol, l'autre se débattait pour tenter de se débarrasser de ce petit bonhomme qui s'agrippait à lui comme une sangsue. A peine croyait-il s'en être défait que les petits bras et jambes l'enserraient de nouveau. L'homme tenta de se redresser pour reprendre la fuite, mais à peine s'était-il appuyé sur une jambe qu'il poussait un

cri et s'écroulait en gémissant. Mathias était sur lui. Il gémissait et ne tentait plus le moindre mouvement, la sueur perlait sur son front et il suppliait dans une langue que Mathias ne comprenait pas.

- Zeupy, tu comprends ce qu'il dit toi ?

L'enfant répondit, la gorge nouée et des sanglots plein la voix.

- Homme dire, cassé jambe.

- Mais Zeupy, qu'est-ce qui t'arrive ? Pourquoi tu pleures ?

Le gamin avait pris la main du blessé et tout en pleurant murmurait des mots incompréhensibles. Il se tourna vers Béatrice.

- Lui, Rom.

- Oh ! Mon Dieu ! Il est de ta famille ?

- Non, mais lui comme moi rom.

Toute l'auberge c'était assemblée autour d'eux. Certains posaient des questions et voulaient simplement savoir ce qui se passait, d'autres étaient plus violents et s'en prenaient sans aucune retenue à l'homme à terre, prêt à le frapper.

- C'est un voleur, il faut le pendre !

- Mais d'abord il faut lui reprendre ce qu'il a volé !

- Oui il faut le fouiller !

Béatrice en colère se redressa.

- Bon sang, vous ne voyez donc pas que cet homme souffre ? Alors avant tout ce bruit voyez donc dans vos poches s'il vous a seulement pris quelque chose.

Les uns se mirent à fouiller leurs poches, d'autres leurs ceintures ou à palper sous leur chemise. Mais celui qui avait crié qu'il fallait le fouiller, sans même vérifier, se mit à hurler qu'on lui avait tout pris. La jeune femme bondit et lui fit face.

- Ah, bon ! Vous avez donc vérifié ? Vous n'avez pas même regardé dans vos poches.

Il se tourna vers les autres, comme pour les prendre à témoin.

- Vous la voyez cette garce ? Pendant qu'il fait semblant d'être blessé, il lui a refile son butin, c'est sa complice. Il faut voir ce qu'elle cache sous ses jupes ! Tenez-là vous autres, je m'en occupe !

Avant qu'il n'ait fait un mouvement, il se retrouva projeté au sol par un magistral coup de poing, que lui avait envoyé l'aubergiste.

- Écoutes, toi le tordu, on te connaît, alors tu ne viens pas foutre ta merde chez moi, compris ? Et déguerpis avant que je ne t'écrase !

Cette intervention vigoureuse fit son effet, l'attroupement commença à s'éparpiller, chacun se souvenant qu'il lui restait encore tant à faire et bien du chemin avant la fin du jour.

Mathias, aidé de l'aubergiste, étendirent avec beaucoup de précautions le gitan sur une table. Béatrice dénuda la jambe, aucune blessure n'était pourtant apparente, il ne s'agissait pas d'une fracture ouverte. Elle palpa la jambe en partant du pied, l'homme commença à s'agiter et ses gémissements se transformèrent en hurlements. Il n'y avait aucun doute il s'agissait bien d'une fracture du tibia.

Encore fallait-il voir si la fracture était simple ou bien si l'os avait été déplacé.

- Mathias maintiens lui les épaules et vous monsieur tenez lui solidement les deux jambes. Pour me permettre de palper la fracture et connaître son importance et sa nature.

La fracture semblait nette, mais les deux extrémités étaient légèrement déplacées, il fallait les remettre bien en face l'une de l'autre.

- Bon, pour commencer, il me faudrait de quoi faire des attelles et des bandes de toile pour maintenir les morceaux en place.

Henriette était restée assise en haut de l'espèce d'échafaudage qui servait d'escalier, d'où elle bénéficiait d'une excellente vue sur ce qui se passait en bas. Elle n'avait rien à envier aux étudiants en médecine dans un amphithéâtre.

Béatrice donna les soins que nécessitait le blessé. L'homme, maintenant transpirait à grosses gouttes et respirait par saccades.

- Maintenant je vais lui préparer de quoi le faire dormir. Mais avant qu'il ne s'endorme, Zeupy, tu vas lui demander s'il y a quelqu'un pour s'occuper de lui ?

Le gamin n'eut pas à traduire. Le gitan non seulement comprenait, mais en plus savait s'exprimer en français. Il expliquât qu'il faisait partie d'une troupe qui campait sur le bord de la rivière en amont d'Epinal, mais qu'il n'était pas là pour voler, mais avait été chargé de fouiller les affaires du jeune couple pour voir s'ils transportaient des lettres.

- Des lettres ? Et qui vous a demandé de faire ça ?

- Un homme qui est venu au campement. Il s'est longuement entretenu avec notre chef, puis j'ai dû l'accompagner jusqu'ici pour qu'il me montre de qui je devais fouiller les bagages et tout de suite après vous avoir désigné il est reparti.

- Il était avec vous, ici dans la salle ?

- Non, non, vous marchiez dehors, le long de la route.
- Et vous pourriez me décrire cet homme ?
- Ma foi, c'est un soldat, il est de taille moyenne et il porte un bandeau sur l'œil, je crois qu'il s'agit du droit.
- Un borgne ! Tiens donc !
- Et vous savez pourquoi il vous demandait ça ?
- Non, il faudrait demander notre chef.

L'infusion que Béatrice lui avait administrée, commençait à faire son effet, sa langue s'empâtait et son élocution devenait difficile. On le transporta près de la cheminée. Alors que Mathias se rendrait au campement accompagné de Zeupy, Béatrice surveillerait les routes venant de Remiremont. D'où elle espérait toujours voire enfin venir son père.

La ville d'Epinal s'étale dans une cuvette et borde à droite et à gauche le lit de la Moselle. A droite sur une hauteur se dresse le château, une puissante forteresse, qui contrôle la vallée. La situation de cette ville dans son écrin de verdure est magnifique. Un pont, défendu par un fortin, permettait de franchir la Moselle. Un campement rom s'étalait dans la prairie un peu en amont du pont.

Derrière un rideau de buissons Mathias aperçut une femme accroupie au bord de l'eau lavant du linge. Dès qu'elle se rendit compte de leur présence elle se redressa, les dévisagea et courut vers le campement rom en emportant sa lessive. Zeupy retint Mathias et insista pour qu'ils restent là bien en évidence à attendre. Après un moment, un homme âgé accompagné d'un homme plus jeune s'approcha. Le plus jeune portait, enfoncé dans une écharpe enroulée autour des reins, deux pistolets d'arçons.

- Qu'est-ce que tu veux ?
- Le gamin a quelque chose à vous dire.
- Vas y Zeupy, tu leur expliques.

Le gamin, dans leur langue, leur dit qu'ils venaient en amis et souhaitaient parler au chef. Le vieil homme dévisagea Mathias et finalement lui fit signe de les suivre au campement.

Il s'agissait à peine d'une dizaine de chariots bâchés, éparpillés dans la prairie avec en plus par-ci, par-là, quelques tentes. Autour des feux, les femmes entourées d'une ribambelle d'enfants s'activaient. Un peu à l'écart, les hommes discutaient tout en examinant des chevaux.

D'un simple signe de tête le vieil homme les invita à entrer sous une tente.

L'intérieur était tendu d'étoffe rayé de rouge et de bleu, les couleurs avaient beau être défraîchies, mais avec le tapis qui couvrait le sol cela donnait une impression de recherche. Lorsque Zeupy voulut expliquer la raison de leur présence le chef lui posa la main sur l'épaule d'un air protecteur et lui sourit.

- Vous pouvez me parler dans votre langue, je vous comprends.
- Cette nuit, l'un de vos hommes c'est introduit dans l'auberge, sur la route de Remiremont, il a fouillé mes affaires, surpris il a voulu se sauver et est tombé dans l'escalier. Dans sa chute il s'est cassé la jambe. Avec ma femme nous l'avons soigné, mais il faudrait que vous veniez le chercher, car seul il ne peut pas marcher.

Le visage du vieil homme s'était rembruni, ses épais sourcils s'étaient redressés et son front s'était plissé, la parole resta un moment en suspens, puis faisant un signe de la tête vers Zeupy il émit un grognement.

- Hem, mais pourriez-vous m'expliquer la présence de ce garçon de notre race avec vous ?
- Je comprends votre méfiance, vous pouvez lui demander vous-même, dans votre langue, que je ne comprends pas. Ainsi vous aurez toute assurance de sa sincérité.

Le vieil homme eut une courte conversation avec le gamin au cours de laquelle il désigna plusieurs fois Mathias du menton. Le gamin appuyait sa tête contre l'épaule de Mathias et finalement lui saisit la main et la posa sur sa tête. Comme s'il voulait exprimer qu'il se plaçait sous sa protection. Le chef, apparemment satisfait, s'adressa de nouveau à Mathias.

- Vous pouvez retourner à l'auberge, deux hommes vous y rejoindront avec un chariot
- Oui ! C'est bien, mais pour ma part j'aurais pourtant aimé savoir ce que votre homme cherchait dans nos affaires et pour qui ?

L'homme, que la question semblait gêner, répondit dans un grognement.

- Il ne vous a apparemment rien pris ! Alors restons en-là !

Zeupy tira discrètement Mathias par la manche. Le message fut compris. Le vieil homme qui avait surpris le geste leur sourit.

- Avec ce garçon, vous avez un précieux conseiller et guide.

Du côté de l'auberge, Béatrice surveillait toujours la route. Durant cette attente, elle eut tout loisir de réfléchir. Si son père venait par cette route, qui représentait au pire deux jours de marche à pieds, il devrait déjà être là. Alors serait-il passé sans se faire remarquer, il était fort possible qu'il prenne des précautions pour éviter à présent de rencontrer les hommes du duc de Lorraine, ou bien avait-il changé de direction en cours de route. Mais dans ce cas, pour aller où ?

Il fallait qu'elle retourne à l'auberge, là on pourrait certainement la renseigner. L'aubergiste était trop occupé, avec les soins au blessé il avait pris beaucoup de retard dans son travail et il valait mieux ne pas le retarder davantage. Quant à la servante, elle ne savait pas. Un peu découragée, alors qu'elle s'appêtait à retourner à son poste d'observation son patient lui revint en mémoire. Il est vrai que tellement occupée par l'idée de retrouver son père elle l'avait presque oublié. Il semblait dormir. Pourtant lorsqu'elle lui posa la main sur le front, pour s'assurer qu'il n'était pas pris de fièvre, il ouvrit les yeux, ébaucha un sourire et tendit sa main vers elle. Elle prit sa main et la tapota gentiment en lui souriant. Il attira cette main vers sa bouche et y déposa un baisé, pour lui exprimer sa gratitude.

- Vous ne vous sentez pas trop mal ? Ça ira ?
- Je vous remercie de vos soins et de votre gentillesse. Il est vrai que nous ne sommes pas habitués à tant de bienveillance de la part d'une « gadjo ».
- Gadjo ?
- Oui, de personnes étrangères à notre race.
- Ah ! Vous savez il y a quelque chose de plus important que nos races, c'est ce qui nous rend tous semblables, notre humanité. Ne sommes-nous pas tous pareils dans nos souffrances ? Je ne connais pas de race où une mère voit mourir son enfant avec plaisir. Par contre il y a des imbéciles partout et en cela, aussi, nous sommes tous égaux.
- C'est vrai. Et pourtant par nos petites différences nous nous tenons volontiers pour supérieurs aux autres, n'est-ce pas !
- Oui, et surtout nous aimons bien rendre les autres responsables de notre propre bêtise aussi. Mais nous n'allons pas nous mettre à philosopher, dites-moi plutôt, vous qui connaissez bien les routes, sauriez-vous si venant de Remiremont il en existe une qui parte dans une autre direction qu'Épinal ?
- Oui bien sûr, la route d'Alsace. Elle quitte la vallée de la Moselle pour remonter le cours de la Vologne vers Bruyères, ensuite elle passe le Col et

redescend vers Saint Dié, d'où une route part vers Strasbourg et une autre vers Sélestat.

- Ah! Vous savez, je cherche mon père, qui est parti de Remiremont et je me demande dans quelle direction il a bien pu aller.
- Je me réjouis de votre question et en même temps elle m'ennuie. Cela m'ennuie, mais essayez de me comprendre, l'homme qui a demandé que l'on fouille vos affaires, même s'il n'est pas de notre famille, est tout de même de notre peuple et je n'ai pas le droit de le trahir.
- Ah ! On y revient ! La différence ! La race !

Le ton de Béatrice indiquait son irritation qui ne pouvait échapper à son interlocuteur.

- Oui, j'en suis très gêné, ma dette envers vous... Oui, ce que je peux vous dire c'est qu'il surveille votre père. Votre question concernant la route d'Alsace répond à la question qui m'obsédait, comment vous exprimer ma reconnaissance pour votre compassion. L'homme savait que votre père devait se rendre en Alsace, car c'est à Châtenois, juste avant Sélestat, que nous devons l'informer du résultat de... Oui ! Enfin il nous avait effectivement chargés de vous surveiller.
- Ah bon ! Il ne s'agissait donc pas seulement de fouiller nos affaires, mais bel et bien de nous espionner ? Et qu'allez-vous faire ?
- Je demanderais au chef qu'on y mette fin.
- Merci, mais peut-être pourriez-vous encore me dire où vous deviez le retrouver ?
- Non madame, pardonnez-moi, mais il n'y a pas d'endroit précis... mais Zeupy, lui...
- Ah je comprends ! Mais attendez, vous connaissez donc ce garçon ? Zeupy !
- Oui, un peu, je connais surtout son histoire, ou plutôt celle de ses parents
- C'est-à-dire ?
- Vous savez, nous autres roms formons différentes tribus, or Zeupy fait partie d'une autre famille que nous. Toujours est-il que, les parents du garçon, accusés d'espionnage au profit du duc ont été livrés aux français et ont disparu, le garçon est parvenu à s'échapper et cherche un moyen de les retrouver.
- Il n'a donc plus de famille ?
- Si, en Alsace. Il est de la famille Weiss.

Lorsque Mathias rejoignit Béatrice, elle lui fit part de ce qu'elle avait appris. Ils décidèrent donc, sans perdre de temps, de se mettre en route pour Sélestat persuadé de rattraper Jean Du Fossé, dans la journée, ou au plus-tard le lendemain.

Au moment de prendre congé arrivait le chariot dans lequel le blessé devait être transporté, avant de le quitter Béatrice crut devoir lui faire encore quelques recommandations.

- N'ayez aucune crainte, au campement nous avons une vieille femme qui pratique la médecine, elle s'occupera de moi. Par contre si un jour il vous est utile de vous recommander de moi, je m'appelle, comme le gamin, Joseph, Zep Roming, et que dieu vous garde.

Après quatre jours d'une pénible chevauchée ils n'avaient toujours pas relevé la moindre trace de Jean Du fossé. Béatrice et Mathias qui n'avaient connu que des paysages légèrement vallonnés, découvraient avec étonnement ces paysages de montagnes. L'aspect sauvage et rude de cette nature les impressionnait. De temps à autre ils avaient à franchir un torrent qui se précipitait du haut de la montagne, où il restait encore de la neige, pour se jeter avec un bruit de tonnerre dans les profondeurs d'une Schlucht. Par endroits ces torrents avaient emporté un morceau du chemin. Pour les franchir on risquait à tout moment d'être emporté par la violence de l'eau qui tombait avec fracas sur des roches lisses et glissantes. Après avoir surmonté encore quelques obstacles de moindre importance, ils atteignirent le sommet et découvrirent l'immense et riante plaine d'Alsace qui s'étendait à leurs pieds. Ils pouvaient voir en partie la route qui serpentait jusque dans la vallée. La pente était encore bien plus raide que celle qu'ils venaient de monter. Là-bas, dans le lointain, enveloppée d'une légère brume on pouvait distinguer une ville avec ses tours et ses clochers. Zeupy tendit le bras.

- Là-bas Schlettstadt.
- Sélestat ?
- Oui, Sélestat.

En effet dissimulé par les arbres à une courte distance se dressait une forteresse. Un peu plus bas sous sa protection s'étalait un village coupé en deux par un torrent. Zeupy expliqua que d'un côté il était lorrain et de l'autre alsacien.

Quelle fut leur surprise, bien que prévenus, de découvrir que ce village était aussi divisé en deux par la langue, la religion et la culture. D'un côté on usait d'un parler roman et sur l'autre rive on parlait un dialecte alémanique et ce n'était pas tout pour ces quelques habitants il y avait deux églises l'une catholique et en face une autre réformée.

- Tu vois Mathias, comme je te l'ai déjà dit, ces gens pratiquent une religion non pas en fonction de leurs convictions, Ils n'en ont sans doute aucune, mais elle leur est imposée par leurs seigneurs et le curé comme le pasteur font tout pour maintenir la distance entre leurs ouailles en leur bourrant le crâne de préjugés

Des mines d'argents, sans doute à cause de la guerre, étaient à l'abandon

- C'est incroyable, apparemment avant la guerre ils ont tout juste eu le temps de terminer cette église là en face.
- Oui elle à l'air plus récente. Mais attends un peu, à sa structure on dirait un temple calviniste. Viens Mathias ! Allons-y voir.
- Pourquoi ? Nous sommes tellement fatigués, ne veux-tu pas que nous cherchions plutôt à nous loger pour la nuit ?
- Viens ! Tu comprendras.

Ils passèrent donc en Alsace et Béatrice se rendit directement chez le pasteur, quand à Mathias il dut reconnaître qu'elle avait eu raison.

- Monsieur le pasteur, nous sommes à la recherche de mon père, Jean Du Fossé, qui vient de Metz, il est de votre religion, je suis sûre que s'il est passé ici il n'a pas manqué de venir vous voir.
- Je pas parler français.
- Mon dieu, que n'a-t-ont pas inventé pour diviser les hommes ! Ah ! Zeupy vient vite.

Le gamin, qui parlait mieux l'idiome local que le français fit la traduction. Mais le pasteur, méfiant, se montrait très réticent à répondre à cette jeune femme inconnue et secoua la tête en signe de négation. Alors Béatrice eut une idée, elle se mit à chanter un psaume calviniste. Le visage de l'homme s'illumina. Oui en effet, un homme qui correspondait à la description, était passé la veille et se rendait à Sélestat. Mais le pasteur n'en savait pas plus, ou ne voulait pas en dire d'avantage.

- Au moins à présent nous sommes sûrs d'être sur sa trace.
- Pardonne-moi Béatrice, mais j'avais totalement oublié.
- Que j'étais calviniste ? C'est ça ?

- Euh...oui. Je n'arrive pas à comprendre non plus comment ton père, à pied, peut avoir encore un jour d'avance sur nous. C'est vrai que la dernière étape nous l'avons, nous aussi, faite essentiellement à pied, mais quand même.

Le pasteur écoutait discrètement et finalement s'avança vers eux et dans un français très approximatif leur apprit que non seulement leur père était à cheval, mais en plus qu'il n'était pas seul, deux hommes voyageaient avec lui.

- Ah bon ! Ça c'est tout de même étonnant. Pourriez-vous nous les décrire ?
- Ma foi rien de spéciale, sauf que ce sont visiblement des soldats et que l'un d'entre eux est borgne et parle l'alsacien et l'autre l'allemand, tel qu'on l'écrit.

Le jeune couple se regardait stupéfait.

- Vous avez dit borgne, de quel œil ?
- Droit, il me semble. Oui droit.
- Il faut les rattraper !

Comme il allait faire nuit et que la route était dangereuse le pasteur leur offrit l'hospitalité pour la nuit. Au cours du repas nos amis s'informèrent sur la situation en Alsace qui était tout à fait semblable à celle en Lorraine.

Au matin, dès que les premiers rayons de soleil atteignirent la cime des Vosges, ils se remirent en route. Bien qu'au départ la pente soit très abrupte et que le chemin fasse de nombreux lacés, contrairement à ce que pensait le pasteur la route était en meilleur état que celle qu'ils avaient eu sur l'autre versant. Une fois arrivé dans la vallée les villages se succédaient, mais grands ou petits, partout on ne parlait que l'alsacien et Zeupy leur fut du plus grand secours pour trouver leur chemin. En traversant l'un de ces villages, subitement, le gamin en gesticulant les fit s'arrêter.

- Là ! Sur la maison !

Il désignait une maison tout à fait ordinaire, si non quelle se dressait bien en face juste dans un tournant. Le jeune couple regardait la maison et n'y voyait rien de particulier.

- Là ! Sur mur !
- Quoi sur le mur ? Je n'y vois qu'un gribouillage noir.
- Ça pas gripouyage ! ça est signe, message rom !
- Tu veux dire qu'un rom a tracé ce signe pour un autre rom ?
- Oui ça est signe d'homme de ma famille, nous aller là !

- Ah ! Je comprends, tu veux dire qu'il y a des gens de ta famille dans les environs ? Et tu voudrais aller les retrouver ?
- Oui, eux aidé nous.
- Tu crois vraiment qu'ils vont nous aider ?
- Oui ! Oui ! Eux aider Zeupy et papa, mama Zeupy.
- Mais comment allons-nous les trouver ?
- Nous aller ! Va ! Va !

Le gamin était tout excité et ne tenait plus en place sur l'encolure du cheval. La route s'étirait dans une vallée en pente douce vers la plaine. A droite et à gauche se dressaient fièrement sur des pics rocheux des châteaux et des tours qui contrôlaient la vallée. Lorsqu'en fin ils débouchèrent en face de la ville de Sélestat à la hauteur de Châtenois le gamin les arrêta

- Là ! Signe !

En effet sur le mur, bien en évidence ce que Mathias appelait un gribouillage tracé au charbon de bois.

- Il faut aller là ! Là campement.

Ils quittèrent la route, traversèrent le ruisseau qu'ils suivaient depuis là-haut, et derrière un rideau de saules, ils découvrirent en effet un campement nomade. Le gamin s'agitait et n'y tenait plus, Mathias le fit descendre de cheval et déjà il se précipitait vers l'attroupement qui c'était formé à leur arrivé. A ses cris, une vieille femme se détacha du groupe et se précipita à sa rencontre. Zeupy se jeta dans ses bras et ce furent des embrassades des larmes et des rires qui se mêlèrent. Mathias et Béatrice, très émus, s'étaient approchés, mais personne ne semblait s'intéresser à leur présence. Soudain, Zeupy se libéra de l'étreinte de la vieille femme, se retourna vers ses amis et saisissant Henriette par la main l'entraîna vers le groupe. En quelques mots il présenta sa nouvelle amie et la serrant très fort dans ses petits bras lui colla un bisou retentissant sur la joue. Toute l'assistance éclata de rire. Un homme, le sourire aux lèvres s'était approché des parents de la fillette, il les salua et leur fit signe de s'avancer, pendant qu'il tiendrait leurs chevaux. Il souffla à Mathias : « Allez saluer la grand-mère ». Alors que le groupe se tenait légèrement en retrait, la vieille dame s'avança vers eux, visiblement aussi gênés qu'eux. La situation n'était sans doute pas ordinaire pour cette vieille femme, mais finalement elle prit Béatrice dans ses bras et l'embrassa puis se tournant vers Mathias, elle le regarda un instant dans les yeux, lui sourit et le serra lui aussi contre son opulente poitrine. Un peu à l'écart un vieil homme était assis

sur une chaise devant le feu. Indifférent à ce qui se passait il semblait en contemplation devant le bondissement des flammes et les volutes de fumées. La grand-mère les lui présenta. A leur approche il leva la tête. Zeupy poussa un cri, et se précipita, dans son élan il faillit faire tomber de sa chaise le pauvre vieillard. Tout le monde riait de bon cœur. L'enfant s'agenouilla devant lui et lui prenant la main se la posa sur la tête. L'homme cligna des yeux et lui caressa la joue. On fit les présentations. Le patriarche était visiblement heureux de ce bouleversement qui rompait la monotonie de son quotidien. Les femmes s'empressèrent de proposer à leurs hôtes à boire et à manger. Les Gadjos, étaient, quant à eux très émus de l'accueil qu'on leur réservait. Lorsqu'ils eurent fait connaissance avec tout le monde, Zeupy se mit en devoir d'exposer à sa famille ce qui amenait ses amis en Alsace. Ils étaient à la recherche d'un homme qui fréquentait les roms et était accompagné ou surveillé par deux d'entre eux, mais d'une autre tribu. D'après les descriptions, une femme affirma les avoir en effet vu la veille en fin d'après-midi.

Cette femme se rendait régulièrement à Sélestat avec ses enfants pour gagner quelques sous en disant la bonne aventure. Alors qu'elle cherchait à accrocher le chaland, elle les avait repérés de loin. Pour pratiquer son art, la diseuse de bonnes aventures doit observer tout ce qui l'entoure et au moindre signe d'hostilité déguerpir.

C'est donc avec certitude qu'elle avait vu l'homme que recherchaient les amis de Zeupy sous la surveillance de deux soldats. Elle l'avait vu entrer seul dans une maison, alors que les deux autres faisaient les cents pas dans la rue. Il lui semblait d'ailleurs qu'il ne surveillait pas seulement la maison, mais était également en permanence sur leurs gardes. Elle avait été intriguée par cette attitude et sentant le danger flotter autour de ces deux hommes, elle avait préféré s'en éloigner.

La grand-mère qui avait autorité sur tout le campement mit en place une équipe pour aider les amis de Zeupy dans leur recherche. Toutes les personnes disponibles seraient déployées dans la ville. Des hommes s'installeraient près des portes de la ville pour surveiller les allées et venues. Les femmes et les enfants iraient parcourir les rues en tâchant de repérer les trois hommes. Quant à la diseuse de bonnes aventures, accompagné de Zeupy, elle conduirait Mathias et Béatrice à la maison où était entré l'homme recherché.

La ville était occupée ou diront certains sous la protection des soldats du roi de France. Non loin de l'église Sainte Foy, dans une rue tranquille qui débouchait sur la place se trouvait la maison où était entré l'homme qui pourrait être le père de Béatrice. Après s'être assurée qu'ils n'étaient ni suivis ni surveillés, la jeune femme souleva le lourd heurtoir de bronze. En retombant il fit résonner toute la maison. Tout ce vacarme fut pourtant sans effet, la porte resta close. Après une courte attente elle renouvela son geste, mais là encore sans résultat.

- C'est curieux, non ?
- As-tu remarqué comme ça sonne creux, comme si c'était vide là-dedans ?
- Oui, en effet on dirait que la maison est inhabitée.
- Penses-tu que la gitane ait pu se tromper ?
- Allons la voir, elle a dit qu'elle nous attendrait avec Zeupy devant l'église.

La femme s'était assise devant le porche, tendant la main vers les passants, pour se faire passer pour une mendicante. Lorsqu'ils s'approchèrent Zeupy arrivait en courant.

- Les deux hommes ! Là... ils viennent de partir par là.

Tous les trois se précipitèrent sur leurs traces, mais ils avaient disparu, comme envolé.

- Vous êtes bien sûre que c'étaient les deux hommes que vous avez vus hier ? Et toi aussi Zeupy tu saurais les reconnaître ?
- Je ne les connais pas, mais ces deux-là avaient l'air de soldat et l'un était sans doute comme moi rom et il avait un bandeau sur un œil. Ils traînaient là, l'air ennuyé, regardant à droite, à gauche, quand soudain le borgne vous a vu, il a dit quelque chose à son camarade et ils sont partis dans cette direction. Je les voyais encore quand vous êtes arrivé.
- Ils nous ont vus et nous évitent, donc ils nous connaissent et savent à présent que nous sommes sur leurs pas. Mais alors où est mon père et qu'a-t-il à voir avec eux ?
- Il faut prévenir les hommes de ne pas les laisser filer.

La femme appela un gamin qui louvoyait entre les passants. Ils échangèrent quelques mots et le garçon suivi de Zeupy partirent en courant.

- Ils se sont certainement cachés quelque part, et il ne serait pas étonnant qu'en ce moment ils nous observent. Ils ne sortiront de leur tanière que lorsqu'ils ne nous verront plus. Venez éloignons nous.

- Dites, vous êtes bien sûre d'avoir vu entrer Jean Du Fossé dans cette maison ? C'est qu'elle nous semble inhabitée.

Oui, elle était sûre de l'avoir vue devant cette porte, mais n'avait pas pu voir si quelqu'un lui avait ouvert ou s'il y était entré comme ça. Béatrice était d'avis qu'il faudrait pouvoir y pénétrer, la réponse se trouvait peut-être à l'intérieure.

Oui, mais comment ? Peut-être de nuit ? Mais leur guide ne fut pas du tout de cet avis.

- Non, non, surtout pas la nuit. La nuit il y a des patrouilles qui surveillent les rues. En plus les portes de la ville sont fermées, il serait impossible de fuir en cas de complications.
- Comment faire alors ?
- Entre les pâtés de maisons il y a souvent des jardins ou de petites cours et chaque maison a une porte qui donne sur l'arrière. Il faudrait voir s'il y a un autre accès que par la rue.

La parente de Zeupy avait raison. À l'arrière de la maison une cour donnait sur tout le pâté de maison.

Cette cour était encombrée de tout un tas de vieilleries abandonnées là, des tonneaux, des planches, une vieille échelle vermoulue, des pierres, une roue de charrette brisée et le tout puait affreusement les excréments et l'urine, aussi bien humains que d'animaux. Il fallait faire entrer un enfant par une fenêtre de la cour, ensuite il ouvrirait la porte de devant et ferait entrer Mathias tout à fait normalement. De cette façon, personne dans le quartier ne s'étonnerait de l'y voir entrer. Ce plan fut retenu. Béatrice ferait le gué dans la rue alors que la femme se posterait à l'entrée de la courette. Lorsque Béatrice vit la porte d'entrée s'entrouvrir elle se baissa, comme pour ramasser quelque chose. C'était le signal que Mathias attendait. Il s'engagea dans la rue, sans avoir l'air de prêter la moindre attention à la jeune femme qui s'éloignait, et poussa la porte. Béatrice n'avait cependant pas remarqué que sur la place d'où Mathias attendait son signal un homme l'observait avec attention et avait vu Mathias entrer.

La maison était en effet inoccupée. Bien que sans aucun décor extérieur l'intérieur dénonçait une certaine aisance. Les pièces étaient vastes et hautes, de belles cheminées ouvragées équipaient chacune d'entre elles. Des volets fermaient les fenêtres de l'intérieur, mais le garçon qui avait ouvert la porte, sans doute expérimenté pour ce genre d'activité, s'était muni d'une chandelle. De la

poussière couvrait le sol. Mathias retourna vers la porte d'entrée et examina les traces laissées dans la poussière. Il y avait celles des pieds nus du garçon et les siennes et, à y bien regarder, des traces un tout petit peu différentes. Un peu moins fraîches et le pied plus petit, avec des talons légèrement plus carré et derrière chaque pas, une éraflure. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Mathias essaya de retrouver ces traces ailleurs dans la maison, mais bientôt il dut se rendre à l'évidence, elles n'étaient présentes que dans l'entrée, la pièce principale et la cuisine. Maintenant Mathias en était sûr, l'homme qui avait laissé ses empreintes portait des éperons, qui comme la queue d'une souris traînaient derrière l'empreinte des bottes. Ce n'était donc pas un bourgeois de la ville, mais un cavalier, un voyageur. Ses déplacements étaient pourtant assurés et il n'avait fait que traverser la maison. Il était entré par devant et sans s'arrêter ressortit par une petite porte qui donnait de la cuisine dans la cour.

- Bon sang ! Mais c'est évident, il n'est passé par ici que pour semer les deux autres. A présent il doit être loin.

Un coup de sifflet dans la cour le fit sursauter, le signal convenu pour les prévenir d'un danger, ils se précipitèrent vers la porte de devant, qu'ils n'avaient pas verrouillée. Au moment où ils allaient l'ouvrir le martellement du heurtoir fit résonner toute la maison.

- Au nom du roi, ouvrez !

Ils firent demi-tour, mais avant qu'ils n'aient atteint la porte de la cour celle de devant s'ouvrait avec fracas laissant le passage à quatre ou cinq soldats qui se lançaient à leur poursuite. Le gamin avait déjà tiré le verrou, ils se précipitèrent dans la cour. Avant de s'enfuir le jeune bohémien fit tomber la vieille échelle pour barrer le chemin. Ce ne serait sans doute pas un gros obstacle, mais tout de même de quoi retarder un peu leurs poursuivants. Pourtant, lorsque les soldats franchirent la porte, le premier poussé par les suivants ne parvint pas à enjamber la vieille échelle et tomba par-dessus, imité par celui qui le suivait provoquant une bousculade qui permit aux deux fuyards de s'échapper. Ils remontèrent en courant la rue qui mène à la halle au blé. Ils n'étaient apparemment pas poursuivis, il était tout de même grand temps de quitter la ville. Ils allaient être recherchés et comme il allait bientôt être l'heure de la fermeture des portes de la ville, ils risquaient d'être pris au piège comme des rats. Mathias aurait voulu rejoindre Béatrice, mais le garçon le tirait par la manche dans le sens opposé en direction de la porte de Colmar. En arrivant au poste de l'octroi, ils ralentirent leur course. Il fallait

absolument passer sans éveiller l'attention des gardes. Le gamin retint Mathias et lui fit signe de se placer derrière une charrette à l'arrêt, comme s'il l'accompagnait. Lui-même, en sautillant à cloche pieds rejoignit les deux gitans qui un peu plus loin l'air indifférent surveillaient le va-et-vient. En quelques mots il leur expliqua la situation. L'un d'eux se mit à invectiver contre le gamin en faisant de grands gestes, l'autre tout aussi bon acteur lui donna la réplique et bientôt un attroupement se forma. Les gardes, attirés par les cris, vinrent disperser les curieux et Mathias passa sans se faire remarquer.

Alors que Mathias entrait dans la maison, Béatrice s'était dirigée lentement vers la place, lorsqu'elle y arriva elle vit venir les soldats et retourna vivement sur ses pas pour avertir Mathias. Mais l'homme qui depuis la place observait son petit manège s'était élancé subitement vers elle. Il la saisit à bras le corps, lui plaqua une main sur la bouche et la poussa dans l'ombre d'une porte cochère. Béatrice se voyant ainsi empêché de donner l'alerte tentait de se libérer, mais pendant que les soldats pénétraient dans la maison l'homme la serrait plus fort et se plaçait de telle façon qu'on ne puisse pas voir ce qu'ils faisaient tous les deux dissimulés sous ce porche. Elle sentait son haleine chaude dans son cou, elle voulut se débattre, alors il la coinça contre le mur et lui souffla quelque chose à l'oreille qu'elle ne comprit pas. Elle estima cependant que son attitude était suffisamment édifiante pour comprendre ce qu'il voulait d'elle et elle lui envoya un violent coup de genoux dans le bas du ventre. En poussant un beuglement sourd l'homme se plia en deux. Avant qu'il ne se redresse Béatrice était loin. Elle courait, complètement désorientée dans cette ville qu'elle ne connaissait pas. Lorsqu'elle se retrouva près de la porte de Strasbourg elle fit une courte pose pour retrouver son souffle, lissa sa jupe et s'engagea dans l'étroit passage suffisamment sombre pour que les soldats ne remarquent pas ses joues écarlates, elle leur sourit au passage. L'un d'eux lui adressa quelques mots qu'elle ne comprit pas, mais lui semblait un compliment, elle lui jeta un coup d'œil espiègle, haussa les épaules et continua tranquillement son chemin. Sans trop le laisser voir elle cherchait du coin de l'œil les deux hommes que la grand-mère avait désigné pour surveiller le va et vient à cette porte, mais ils n'étaient plus là. Elle se retrouvait toute seule et les soldats continuaient de la suivre des yeux, elle accéléra le pas et se mêla aux gens de la campagne qui rentraient chez eux. Avec son costume de paysanne vosgienne personne ne prêta vraiment attention à elle.

Le long de cette rue hors des murs, les maisons étaient plus modestes et plus éparpillées, avec des potagers et des vergers où paissaient des chèvres et mêmes quelques vaches. Des arbres fruitiers étaient en fleurs, tout cela avait l'air tellement paisible. C'était tellement différent de ce qu'elle avait vu jusqu'à présent en Lorraine. Ici aussi, il y avait eu la guerre, mais les villes de la Décapole s'étaient toujours débrouillées pour se préserver au mieux de la folie meurtrière et destructrice des troupes de mercenaires.

Bientôt Béatrice prit conscience que tout en s'éloignant de la ville vers le nord elle s'éloignait aussi du campement. Elle essaya de trouver des repères pour se situer. Là-bas, sur sa gauche elle voyait s'étendre la ligne sombre des Vosges et c'est de cette direction qu'ils étaient venus. Ils avaient rencontré le campement avant d'atteindre la ville, c'était donc bien par-là à gauche qu'il se trouvait. Les maisons étaient de plus en plus espacées les unes des autres, de nombreux sentiers quadrillaient cette étendue plane pour permettre d'accéder aux différents lopins de terre. Elle prit l'un de ces chemins à gauche. Elle contournerait ainsi la ville et lorsqu'elle serait entre la ville et la montagne elle retrouverait la route qu'ils avaient pris en venant. Le sentier se faufilait entre les champs, longeant un fossé bordé de roseaux, il devenait de plus en plus boueux et étroit. Le disque flamboyant du soleil frôlait à présent la cime des montagnes, bientôt il disparaîtrait et il ferait nuit. Les pieds lourds de boue, la tête pleine de pensées plus perturbantes les unes que les autres, effrayée à chaque pas, ce ne fut qu'à la nuit noire, complètement épuisée, qu'elle finit par atteindre le campement.

Béatrice raconta ce qui lui était arrivé pendant que les soldats pénétraient dans la maison, tout en insistant sur le comportement de cet homme bizarre dont elle cherchait à comprendre l'attitude qui pourtant n'était pas celle d'un agresseur. Mathias avait lui aussi son énigme. Qui avait permis à son beau-père d'échapper à ses deux surveillants ? Trouver le complice de Jean Du fossé était le seul moyen de retrouver sa piste. Le seul indice était son pseudo agresseur. Qui était-il ? Béatrice en donna une description aussi précise que possible, mais sa description ne menait à rien il s'agissait d'un personnage trop commun. Il lui revint tout de même un détail. Sa voix. Il avait une voix de femme et il s'avéra que cela correspondait à un boutiquier situé à quelques pas de la maison en question. Béatrice décida que dès l'ouverture des portes de la ville elle

irait voir cet homme aux manières bizarres. Mathias n'était pas de cet avis, il estimait qu'après leurs mésaventures de la veille et que puisqu'à présent son beau-père était libre leur mission était accomplie et qu'il ne leur restait plus qu'à retourner en Lorraine. Il eut beau plaider sa cause, défendre son opinion, argumenter, mais Béatrice ne voulait rien entendre

Après à peine quelques heures de repos Béatrice partit pour la ville accompagnée d'un gamin qui lui servirait de guide discret et éventuellement de messenger. Tout au long du chemin Béatrice essaya de se souvenir des traits de son agresseur, elle cherchait dans sa mémoire des détails qui pourraient lui permettre de le reconnaître avec certitude. Puis elle se mit à élaborer des plans, des stratégies pour parvenir à lui faire dire ce qu'elle voulait savoir. Elle imagina un dialogue en soupesant chaque mot pour faire mouche sans risquer de le voir se refermer de peur de représailles. Elle était à présent persuadée que cet homme n'était pas intervenu avec l'intention de l'agresser, il n'avait pas usé de violence, il était plutôt gauche et hésitant dans ses gestes.

En effet elle trouva un homme timide, gêné, qui osait à peine lever les yeux sur elle. Il ne chercha pas pourtant à se dérober, d'emblée il s'excusa cherchant à expliquer son comportement de la veille.

- Oh oui j'ai bien conscience que j'ai dû vous effrayer, mais vous pouvez me croire c'était très désagréable pour moi aussi, mais il le fallait bien, comment faire autrement !

Béatrice figé sur place le regardait avec ses manières et ne comprenait toujours pas ce qu'il voulait dire.

- Euh ! J'aurais bien évidemment dû vous parler en français, mais tout ça me coûtait un tel effort...que je n'étais plus capable de penser. Oh mon dieu, j'ai dû vous faire peur ! J'en suis désolé, mais les soldats...

Cet homme, d'une cinquantaine d'années, était vraiment bizarre. Non il ne lui faisait pas peur, mais avec ses manières il la mettait mal à l'aise. Elle fit un effort sur elle-même pour le rassurer sans vraiment savoir de quoi ni de comprendre ce qui pouvait se passer dans la tête de cet homme. Enfin elle osa l'interroger.

- Il y a deux jours, un homme est passé par cette maison et n'en est pas ressortit, êtes-vous au courant ?
- Évidemment ! Puisque c'est moi qui lui ai permis ainsi d'échapper à ces deux brutes qui le poursuivaient.

- Vous êtes donc un ami de mon père ?
- Aaah ! Vous êtes sa fille ! Non, en fait nous ne nous connaissons que depuis peu. Votre père a pris ma défense. Hem ! Comment dire ! Ma foi je suis... ce que les curés considèrent comme un produit du vice ou du démon ... et d'autres les humanistes comme une erreur de la nature. Pourtant je n'y peux rien et croyez-moi j'en souffre beaucoup.

Visiblement Béatrice ne comprenait toujours pas de quoi il parlait.

- Je suis souvent sujet aux moqueries des gens car j'ai une âme de femme dans un corps d'homme. Vous comprenez à présent ?

Béatrice approuva par un hochement de tête.

- Avant-hier un groupe de jeunes gens pris de boisson, pour s'amuser, entreprit de me chahuter. Ils commencèrent par me traiter de tout un tas de noms et finirent par devenir violents. L'un d'eux me fit tomber et les autres me donnèrent des coups de pieds pour m'empêcher de me relever. Des badauds faisaient cercle et riaient. L'un d'eux se mit à uriner sur moi et d'autres allaient l'imiter. Votre père passait à cheval et me vit coucher à terre, maltraité par ces voyous encouragés par la foule. Il fit avancer son cheval en criant – Au large ! Au large ! mon cheval va vous piétiner. Les gens effrayés s'écartèrent, alors il fit ruer sa monture et tous prirent la fuite. Une fois la foule éloignée il sauta à terre et m'aida à me relever. Deux cavaliers qui pourtant semblaient l'accompagner se mirent à l'insulter, comme s'il voulait le provoquer. Il disait qu'à présent il ne s'étonnait plus de ses manières, qu'il n'était sans doute lui aussi rien de moins qu'un de ces sale... Non je ne prononcerais pas cet abominable mot. Semblant les ignorer votre père m'accompagna jusque chez moi. Les deux autres nous suivaient, cherchant encore à le mettre en colère. Il m'expliqua qu'il voulait se débarrasser de leur compagnie encombrante et très désagréable. Ce que je pouvais comprendre à leurs mauvaises manières et pour me montrer reconnaissant de sa gentillesse je lui permis de leur fausser compagnie.

Enfin les choses devenaient plus claires pour Béatrice. Mais l'homme trop heureux de trouver quelqu'un pour l'écouter se remis à se plaindre de son triste sort.

- Dites-moi madame, pourquoi Dieu m'a-t-il fait naître comme ça ? Pourquoi ? Oh je connais la réponse de tous ces bien-pensants. Mais moi qu'ai-je fais pour mériter cette tare ? Quand les autres ressentent de l'émoi

pour une femme pourquoi mon cœur se met-il à battre plus fort pour un homme ?

Béatrice était de plus en plus mal à l'aise et ne savait que dire.

- Je comprends votre désarroi et je compatis, mais...vous l'avez compris mon père est en danger et il est impératif que je puisse le joindre, sauriez-vous où il est allé ?

Oui mais son interlocuteur comptait bien user de la patience de Béatrice et ne la lâcherait pas aussi facilement.

- Hier j'ai bien observé votre petit manège avec le jeune homme qui est entré dans ma maison. Je m'apprêtais à venir voir ce qui se passait lorsque j'ai vu arriver les soldats conduits par les deux brutes et j'ai bien cru qu'ils venaient chez moi. J'étais affolé. Mais quand j'ai compris, d'après les explications qu'ils donnaient aux soldats, que c'est vous qu'ils voulaient faire arrêter, j'ai immédiatement fait le rapprochement avec l'homme qui leur avait échappé. Alors j'ai voulu vite vous prévenir. C'est sous l'effet de l'émotion que je m'y suis si mal pris. Évidemment vous ne pouviez pas comprendre.

En se souvenant des événements Béatrice ne put s'empêcher d'avoir un petit rire, que très vite elle réprima.

- Excusez-moi, mais mon père ? Avez-vous idée où il est à présent ?
- Oui votre père ! Eh bien... je ne sais pas avec précision, mais il m'a dit qu'il avait à faire à Bâle. Je suis désolé, mais il ne m'a rien dit d'autre et je n'ai aucune idée qui il va voir là-bas.
- Bâle ! Et c'est loin Bâle ?

Au moment de prendre congé l'homme arrêta Béatrice sur le pas de la porte.

- Attendez, il me revient quelque chose, j'allais oublier. Votre père m'avait confié une lettre pour le pasteur Wohlgesindt, je l'ais porté après son départ. Peut-être que le pasteur en sait plus que moi.
- Il habite où ce pasteur ?
- Je vais vous montrer ! Ici presque tout le monde est catholique et il n'est pas très aimé, même des protestants.
- La fille de Du Fossé vous dites ! Hem !
- Il se fait aussi appeler Paulo.
- Ah ! Celui-là ! Comment a-t-il pu confier mon courrier à ce...Sodomite ! Vous vous rendez compte ! Voilà encore bien une idée à l'Andreae ! Dans sa

lettre il n'y a que ça. Avec ses idées que l'amour passe avant la raison, c'est de la folie. Le cœur, le cœur, bon sang il devrait pourtant le savoir, la passion rend idiot ! L'Amour ! Sommes-nous capable d'être juste lorsque nous aimons ? Ah Andreae ! Il m'énerve avec ses idées. L'Éternel est un dieu de justice, il punit le vice, c'est pourtant clair, non !

- Excusez-moi monsieur le pasteur, mais de qui parlez-vous ?
- De ce pasteur de Calw évidemment !
- Mais...
- Oui, quoi ? Mais que me voulez-vous à la fin ?
- Eh bien ! sauriez-vous où doit se rendre mon père après Sélestat ?
- Je n'en sais rien moi ! Il me semble qu'il va à Bâle !

Il n'y avait aucun doute que pour un pasteur il n'était ni très commode ni très charitable. Alors Béatrice s'enhardit et avant de sortir elle lui lança :

- L'Éternel châtia les habitants de Sodome et de Gomorrhe puis la femme de Lot parce qu'elle se retourna sur le passé, alors pourquoi n'a-t-il pas punit les filles de Lot qui ont commis l'inceste avec leur père ?

Le pasteur se mit à hurler.

- Comment osez-vous parler ainsi ?
- En m'appuyant sur la raison et la justice, monsieur le pasteur.

Et elle repoussa vivement la porte.

Lorsqu'elle arriva au campement Mathias venait déjà à sa rencontre.

- Alors Béatrice comment ça s'est passé, As-tu les informations que tu voulais ?
- Oui nous partons sans tarder pour Bâle.

Mathias en eut le souffle coupé, mais après tous les tourments qu'il avait endurés en l'absence de sa femme il capitula sans résistance.

- Oui. Mais et ton agresseur ?
- Oui nous en parlerons tout à l'heure, en route.
- Et les deux soldats ?
- Ils n'ont pas reparu en ville depuis hier.

Mathias et Béatrice étaient persuadés que Zeupy voudrait rester avec sa famille. Lorsqu'ils lui firent part de leur intention de reprendre la route, le gamin se montra tout joyeux de repartir.

- Comment Zeupy tu ne veux donc pas rester avec ta famille ?
- Papa Mathias, maman Béatrice et Henriette famille de moi.
- Attends il faut tout de même que tu demandes l'autorisation et l'avis de ta grand-mère et de tes oncles et tantes.
- Moi déjà demandé.
- Écoutes, allons voir ta grand-mère et voyons avec elle.

Ils se rendirent chez la vieille femme et lui exposèrent leur intention de repartir au plus vite. La vieille dame leur sourit, prit les mains de Béatrice et lui dit :

- Zeupy souhaite repartir avec vous. Il vous considère comme ses parents. Si vous acceptez de l'emmener avec vous, ce sera une grande faveur que vous lui ferrez. Il aimerait apprendre à parler le français, il m'a dit que vous savez lire et écrire, si vous acceptiez de lui apprendre je vous en serais infiniment reconnaissante, car vous lui donneriez la chance d'échapper à son misérable destin. Vous savez, il était un temps où nous étions considérés avec respect par les gadjos, aujourd'hui c'est de moins en moins le cas, nous sommes réduits à la mendicité ou aux larcins pour survivre.

Au moment du départ la vieille dame serra très fort le gamin sur son cœur et les yeux pleins de larmes elle proposa qu'à l'avenir pour marquer le changement dans son existence, puisqu'il avait fait un choix d'adulte qu'on lui donne aussi son nom d'adulte, Joseph.

A peine venaient-ils de quitter le campement et se dirigeaient-ils vers Sélestat pour y prendre la direction de Bâle qu'ils virent le pasteur Wohlgesindt venir à leur rencontre leur faisant signe qu'il voulait leur parler.

- Excusez-moi pour tout à l'heure, madame, mais...bon ce n'est pas l'essentiel. Immédiatement après votre départ un homme a forcé ma porte et a voulu savoir ce que vous veniez faire chez moi. Il s'est montré très menaçant je lui ai dit que vous suiviez votre père qui était parti pour Bâle. Je n'aurais sans doute pas dû, mais...J'ai donc préféré venir vous prévenir et que Dieu vous garde !

Il leur fit un signe de la main et repartit en ville.

- Peut-être qu'à présent tu voudras bien m'expliquer ! Est-ce lui ton agresseur d'hier ?

- Non, non lui c'est un pasteur ! Non mon agresseur d'hier n'était en fait pas un agresseur.
- C'est un peu confus tout ça, non, tu ne trouves- pas ?
- Oui tu as raison, mais je ne sais pas par où commencer. Bon, voyons, hier au moment où le gamin ouvrait la porte et que je te faisais le signal le propriétaire de la maison nous observait depuis la place de l'église. Il s'apprêtait à intervenir quand il voit arriver des soldats conduits par les deux hommes qui surveillaient mon père, alors il a voulu me prévenir...
- Excuses moi, mais comment il te connaît ? Et ton père, et cette maison où il n'a fait que passer ?
- Tu vois que c'est compliqué ! Alors sois un peu patient !

Béatrice dû reprendre toute l'histoire depuis la rencontre de cet homme et de son père. Lorsque Mathias entendit parler de cet homme qui n'éprouve aucun attrait pour les femmes mais recherche l'amour d'autres hommes il fut horrifié.

- Et tu as été lui parler ? Et cela ne te fait pas honte ? Mais c'est dégoûtant, tu te rends compte de ce qu'ils doivent faire ensemble, j'ai honte rien que d'y penser.
- Alors n'y pense pas ! C'est ce que tu imagines qui te fait honte !

Mathias fut décontenancé par cette remarque. Sa femme trouvait de la compassion pour des dévoyés, des êtres possédés du diable et le condamnait lui parce qu'il réprouvait leurs pratiques. C'était à ne plus rien y comprendre. Elle devait avoir été ensorcelée ou être complètement folle. Finalement comme ce fou quelle avait pour père qui prétendait que le soleil ne tourne pas autour de la terre. Il eut envie de tourner bride. Tout cela le révoltait et le dégoûtait à la fois, comment sa femme pouvait-elle avoir des idées pareilles. Ne racontait-on pas que des femmes ensorcelées montées sur des balais se rendaient à des sabbats. Il se mit à imaginer ces femmes nues et leurs pratiques. En entendant Henriette l'appeler il eut soudain honte de ses pensées et réalisa que Béatrice avait raison, c'était bien ses idées qui étaient honteuses. Il retint son cheval et se laissa rattraper par Béatrice.

- Attends papa tu vas faire tomber Zeupy.
- Non Henriette ! Pas Zeupy, Joseph !
- Ben moi je préfère Zeupy !

Devant l'innocence des enfants et de sa femme il aurait voulu se cacher de peur qu'ils ne devinent ses pensées.

- Oui, et ce pasteur, que vient-il faire là-dedans ?

- Le pasteur ? Ce pasteur est un homme aussi buté que toi, convaincu qu'il a raison et sans cœur. Pour lui Dieu n'est que raison, justice, complètement dépourvu de la moindre étincelle d'amour pour ses créatures, toujours prêt à punir. Dis-moi Mathias faut-il punir un boiteux parce que Dieu l'a fait naître avec une jambe plus courte que l'autre ? Crois-tu que sa mère l'aime moins que son frère qui marche bien ?
- Mais Béatrice c'est un péché de faire ça.
- D'être né comme ça ou d'imaginer un tas de choses sales ? Tu as raison l'imagination peut venir du diable, mais ces gens sont des créatures de Dieu et les accuser de vice voudrait dire que leur créateur est vicieux. A mon avis c'est un blasphème.

Ils continuèrent leur chemin en silence tous deux plongés dans leurs réflexions. Mathias se demandait s'il arrivait aussi à Béatrice, et à d'autres, d'avoir des idées dont ils pouvaient avoir honte.

Le temps était doux, agréable, le soleil réchauffait la terre et la plaine fertile d'Alsace s'étalait dans un doux vallonnement entre la chaîne des Vosges et le Rhin.

- Mathias, moi aussi j'ai honte !
- Mais de quoi ?
- Avant que je n'aille en ville pour essayer de savoir où est allé mon père, tu as dit que tu estimais que nous devrions rentrer en Lorraine. Je n'ai rien voulu savoir. C'est injuste de ma part. Je veux toujours faire ce qui me plaît, ce dont moi j'ai envie, sans tenir compte des autres, même si c'est à leurs détriments. Ça ce n'est pas juste. Je n'ai pas le droit de ne chercher que mon plaisir ou ma satisfaction et que toi tu doives te priver du tien. Non ce n'est pas juste.

Mathias qui en était encore à sa précédente réflexion fut totalement déboussolé et soudain pris de panique redoutant que Béatrice ne lui propose de rentrer seul en Lorraine alors qu'elle continuerait la route vers Bâle.

- Que vas-tu encore chercher Béatrice, tu sais bien que je veux rester avec toi !
- Oui mais cela n'empêche pas que je ne veux pas que tu renonces à être Toi pour que moi je puisse être Moi.

Arrivé à proximité de Colmar la petite troupe quitta la route pour rejoindre les bords de l'Ill. Cette rivière qui traverse la plaine d'Alsace du sud jusqu'à Strasbourg. Ils remontèrent son cours et effectivement après une courte distance ils découvrirent le bivouac des bohémiens dont leur avait parlé l'oncle de Joseph. Mathias fit descendre l'enfant, qui se dirigea vers un groupe d'hommes rassemblés autour d'un feu. Ils avaient bien sûr remarqué l'arrivée des cavaliers, mais n'avaient pas bougé. Joseph s'adressa à eux en désignant ses amis. Celui qui semblait le chef lui fit signe de partir et lui tourna le dos. L'enfant n'insista pas.

- Eux pas amis, nous vite partir. Lui dire partir pas bon ici pour toi.

Ils contournèrent le campement et continuèrent de remonter la rivière. A présent au travers des arbres et des buissons on pouvait voir les murs de Colmar, la plus grande et la plus importante cité de la Décapole. Depuis que les suédois avaient cédé la place aux français elle était redevenue essentiellement catholique. Si les toits pointus des maisons à colombages émergeaient derrière l'enceinte, ils étaient tout de même dominés par une multitude de clochers, mais surtout par celui à dôme en grès rose de l'église Saint Martin.

Alors qu'ils longeaient la rivière, le gamin ne cessait de se pencher sur le côté, au risque de tomber de cheval, pour regarder en arrière. Les hommes qu'ils venaient de quitter les suivaient des yeux. Lorsque, après avoir suivi quelques méandres du cours d'eau ils furent suffisamment dissimulés par le foisonnement de la végétation, Joseph fit signe de passer de l'autre côté puis il sauta à terre et longea la berge jusqu'à avoir disparu dans les hautes herbes. A son retour il annonça :

- C'est bon, nous pas suivi.

- Tu craignais donc qu'ils nous suivent ?

- Oui moi je pense que le borgne est passé au camp et eux maintenant vont le prévenir, alors nous traverser la grande rivière.

- Tu veux que nous passions le Rhin, que nous allions en Allemagne ?

- Oui là-bas, Freiburg et après Bâle.

Chapitre 10

Le Rhin

La petite troupe s'éloigna de Colmar et s'engagea dans le Ried, cette vaste zone plate entre l'Ill et le Rhin gorgée d'eau et par endroit même marécageuse. Il fallait prendre garde de ne pas s'éloigner du chemin. Les chevaux s'enfonçaient dans ce sol spongieux jusqu'au-dessus des paturons et avaient de la peine à tirer leurs pieds des ventouses qui tentaient de les retenir prisonniers. Ils finirent tout de même par atteindre les bords du Rhin du côté de Biesheim, le village entouré de roseaux. A l'approche du fleuve ils furent effrayés par sa largeur. Eux qui n'avaient jamais vu un lac se crurent sur les bords d'un océan. Avec toute la pluie qui était tombée les mois derniers et à présent la fonte des neiges là-bas dans les Alpes, il avait pris des proportions énormes. Il était sorti de son lit et s'étendait si loin que l'on pouvait croire qu'il allait jusqu'aux montagnes dans le lointain. Près de la berge les arbres avaient les pieds dans l'eau. Plus loin, dans cette vaste étendue ils étaient presque entièrement immergés et ne laissaient dépasser que leurs branches comme pour appeler aux secours. Curieusement on en voyait partout par touffes sur presque toute sa largeur. Mathias s'aventura au bord de l'eau, la pente était douce, son cheval s'avança dans cette nappe d'eau qui avait l'air tout à fait calme.

- Non ! Non ! Pas aller là, eau très dangereux.

En effet, en y regardant mieux, Mathias se rendit compte qu'à quelques mètres à peine le courant emportait tout.

- Bon ! Nous voilà au bord du Rhin, mais comment allons-nous le traverser ?

- Bateaux !

- Tu crois qu'avec un tel courant on puisse passer de l'autre côté ?

- Quand Rhin n'a pas beaucoup d'eau alors il a beaucoup d'îles et des petits ruisseaux avec gués faciles à traverser

- Dis Mathias, franchement, tu crois que mon père est passé par ici ? Qu'il a traversé le Rhin avec toute cette eau ? Moi, je dois avouer que j'ai peur de m'aventurer là-dedans.

Mathias ne pouvait pas imaginer qu'il puisse y avoir du courant dans une telle masse d'eau, il avait vu l'étang d'Amel, qui était alimenté par un petit ruisseau et le courant y était quasiment inexistant.

- Allons voir ce qu'en disent les gens du village.

Devant uneasure basse, couverte de chaume, un homme était occupé à gratter la coque d'une longue barque. Il portait sur la tête un bonnet de fourrure usé qui par endroit laissait en voir la peau. Cela avait sans doute été un élégant bonnet de loutre, mais ce qui en restait avait plutôt l'air d'un vieux chat pelé.

- Bonjours, Monsieur ! Pourriez-vous me dire...
- Ich raed ka franzesch.
- Le monsieur, ne pas parler français.
- Ah bon ! Alors, pourrais-tu lui demander si on peut passer le Rhin ?
- Wen dû schwime kansch oder betzale.
- Il dit : Si tu sais nager ou payer.

Mathias tira de sous sa blouse une belle pièce d'argent à l'effigie du duc de Lorraine. L'homme s'approcha, regarda la pièce, haussa les épaules et retourna à son occupation.

Mathias s'adressa directement à l'homme en agrémentant ses propos par des gestes très expressifs.

- Combien, pour nous faire traverser le Rhin ?

Après de longues négociations

L'homme fit signe à Mathias de l'aider à tourner et porter la barque au bord de l'eau.

Béatrice se récria.

- Tu ne penses tout de même pas nous faire traverser toute cette étendue d'eau dans cette caisse, qui sera au mieux notre cercueil !

La barque à fond plat n'était visiblement destinée qu'à la pêche et non pas à la navigation sur un fleuve en furie.

- Calme-toi Béatrice. Cet homme connaît son affaire, il prend autant de risques que nous. S'il y avait un réel danger, il aurait refusé.

Mathias s'était installé au milieu et s'appêtait à saisir les rames.

lui expliqua par des gestes que ce n'était pas la peine pour l'instant. Il se plaça entre les deux chevaux et leur parla en alsacien, leur tapota l'encolure et les fit avancer dans l'eau. Bientôt il eut de l'eau jusqu'à la ceinture. Ils avançaient vers un bouquet d'arbres immergés, la barque était entraînée par le courant, mais la force des chevaux l'empêchait de partir à la dérive. Effectivement bientôt leur guide n'eut plus d'eau que jusqu'aux genoux et bientôt il ne faisait plus que patauger dans l'eau avec les pieds. Il en profita pour redresser la barque et déjà les chevaux, qui à présent avançaient tout seul s'enfonçaient de nouveau un peu plus, le niveau montait plus vite, cela semblait pourtant ne pas effrayer l'Alsacien qui avançait toujours. Il leur désigna un bouquet d'arbres un peu plus loin. L'eau devenait plus profonde. A présent leur nautonier en avait jusqu'à la poitrine et se tenait aux harnais des chevaux pour ne pas être emporté par le courant, tout en les encourageant à avancer. Le bouquet d'arbres se rapprochait. La barque, qui au fur et à mesure qu'ils avançaient, changeait d'orientation, était à présent complètement tournée dans le sens du courant et entravait l'avance des chevaux. La barque était secouée, autant par les protestations des chevaux que par le courant qui devenait de plus en plus violent. Enfin les chevaux atteignirent le bouquet d'arbres et n'avaient plus que les pieds dans l'eau. Une foi en sécurité Béatrice se retourna pour juger de la distance parcourue. Elle était ridicule par rapport à ce qui restait à faire.

- Mon Dieu ! Nous n'y arriverons jamais !

A voir la tête, que faisait Béatrice, la peur et le découragement qu'elle exprimait, le pêcheur prenant Joseph pour traduire, essaya de la rassurer. Le Rhin formait en temps normal de multiples méandres, son lit était parsemé d'îles et lorsque son flux diminuait il se formait de nombreux étangs. Le pêcheur connaissait bien le cours du fleuve, elle n'avait rien à craindre. Ils venaient de traverser l'un de ses bras les plus importants. Après une grande île il ne resterait plus qu'à traverser le bras principal du fleuve. Celui-ci franchi ce ne serait plus qu'une promenade du dimanche, car il ne s'agissait plus que de prairies inondées. Surpris de marcher avec autant d'aisance dans cette vaste étendue d'eau, pour le moment les chevaux avançaient sans trop rechigner. Après avoir dépassé les dernières haies, le guide arrêta l'attelage. Ils avaient atteint l'extrémité de l'île immergée et ils pouvaient voir le courant violent du fleuve qui charriait tout ce qu'il était parvenu à arracher à la terre.

- Ici nous allons donner du lesté aux chevaux et éventuellement il faudra les libérer, nous utiliserons alors le courant pour traverser à l'aide des rames. Pour commencer, nous allons orienter la barque vers l'autre côté. Vous, Madame, allez prendre la gaffe et éloigner les bouts de bois charriés par le courant qui risquent de nous heurter et de nous faire chavirer.

L'homme encouragea les chevaux à avancer dans l'eau profonde, ce qu'ils firent avec une certaine réticence, un peu effrayés par la violence du courant. Une fois la barque bien engagée il se laissa dépasser par les chevaux et se hissa dans la barque, il prit place à côté de Mathias et mis une rame à l'eau, imité par son voisin.

Béatrice s'était munie de la gaffe. Emporté par le courant, la barque tendit la corde qui les reliait aux chevaux et provoqua un violent choque qui faillit faire tomber Béatrice hors de la barque.

- Lâchez les chevaux, pour qu'ils puissent nager librement. Ils vont perdre pied, il ne faut pas les gêner,

La corde détachée, la barque n'ayant plus aucune retenue fut emportée par le courant aussi rapide que la balle qui sort d'un canon de fusil. Béatrice qui s'était redressée tomba à la renverse et laissa filer la gaffe. L'Alsacien commença par jurer, puis faisant signe à Mathias de lever sa rame plongea la sienne dans l'eau pour freiner de son côté et ainsi tenter de diriger la barque vers l'autre rive. La barque filait toujours. Les chevaux eux aussi emportés par le courant, luttèrent d'instinct pour atteindre la terre ferme. Les deux hommes manœuvraient de toutes leurs forces pour amener la barque dans une eau plus calme. Un arbre déraciné les suivait de près, lorsqu'il se rapprocha Mathias, à l'aide de sa rame, tenta de le repousser, mais une de ses branches qui étaient au ras de l'eau heurta violemment leur embarcation. Tout l'équipage fut précipité dans le fond de la barque secouée et prête à chavirer. Le pêcheur réussit à redonner de la stabilité au faible esquif, quand Béatrice poussa un cri : « Henriette ! » L'enfant n'était plus là. Emportée par le courant elle s'éloignait à vive allure du bateau. Joseph qui se trouvait toujours à l'avant s'était déjà jeté à l'eau et nageait de toutes ses forces pour rattraper la petite fille. Le pêcheur avait retiré sa rame et laissait à présent filer l'embarcation. L'arbre qui avait sans doute heurté un obstacle sous l'eau se mit à tourner et à se mettre au travers du courant, puis il reprit lentement sa course. Henriette, que l'on ne devinait plus que par sa robe claire, fut projetée contre le tronc de l'arbre. Apparemment évanouie, elle restait accrochée dans

l'enchevêtrement des branches. Joseph parvint lui aussi à s'y suspendre et à se hisser sur le tronc, puis au prix de gros efforts il parvint finalement à atteindre son amie. L'arbre se remit à tourner, Joseph tomba à l'eau, mais réussit à se maintenir à une branche à côté d'Henriette. La pauvre enfant flottait la face dans l'eau. Joseph la dégagea et la fit se tourner sur le dos, elle était toujours inconsciente, il lui maintint la tête hors de l'eau, mais la fillette ne bougeait toujours pas.

L'embarcation les suivait de près. Probablement après avoir heurté un nouvel obstacle l'arbre se remit à tourner sur lui-même, retardant ainsi sa course folle, la barque emportée par la fureur du courant vint longer l'arbre. Mathias s'agrippa à l'une de ses racines, qui telle la chevelure de la méduse partait dans tous les sens et s'agitaient comme des serpents prêts à mordre. Au passage, Béatrice à son tour réussit à saisir une branche et ainsi parvint à amener leur barque parallèle au tronc de l'arbre. Joseph en équilibre instable soulevait Henriette hors de l'eau. Le pêcheur essayait de la saisir, sans y parvenir, le petit corps ballotté par le courant, Mathias penché par-dessus bord gênait ses mouvements. Mathias finit par lâcher la racine et parvint à soulever la petite fille et à la hisser dans l'embarcation. Mais comme il avait lâché prise, la barque secouée par les sursauts de fureur du fleuve s'éloigna de l'arbre. Joseph perdit l'équilibre et fut précipité dans l'eau, à cet instant précis le bateau ballotté comme une coquille de noix fut projeté contre le tronc de l'arbre. Le cri de Joseph fut couvert par les mugissements et les grognements de colère du Rhin qui refusait de rendre sa proie. Lorsque la barque se détacha de l'arbre, Joseph avait disparu.

Le pêcheur était parvenu à éloigner la barque du tronc d'arbre qui à présent filait dans le courant. Il manœuvra habilement pour la diriger vers une touffe de branches qu'un arbre immergé dressait hors de l'eau. La barque se prit dans cet enchevêtrement et y resta prisonnière, presque immobile. Le pêcheur s'approcha de Béatrice qui serrait son enfant inanimé contre sa poitrine en poussant des gémissements. Il écarta avec beaucoup de peine les bras de la mère qui résistait et ne voulait pas entendre raison, bascula la tête de l'enfant vers le bas, souleva ses petites jambes et donna de petites tapes sur son dos, subitement le petit corps rejetant toute l'eau qu'il avait avalé et se défendant contre la mort se mit à s'agiter. Alors l'homme par un faible sourire exprima son soulagement et tendit le petit corps à sa maman. La petite fille n'avait pas retrouvé ses esprits mais respirait légèrement, soudain elle se mit à tousser et à cracher l'eau qui encombrait encore ses poumons et finalement ouvrit ses petits yeux hagards.

- Ma chérie, mon amour ! Merci mon Dieu, merci mon Dieu. Merci Joseph. Elle se tourna et chercha autour d'elle.

- Joseph ! Mais...Mais, où est Joseph ? Joseph ! Joseph ! Où est Joseph
Qu'est-il arrivé ? Où est Joseph ?

La petite fille toujours aussi livide tournait elle aussi les yeux pour chercher son sauveur. C'est alors que Mathias craqua. Ses neufs trop tendues, trop éprouvés lâchaient. Il cacha son visage dans ses mains et fut secoué de tout son corps par des sanglots. Les larmes coulaient le long de ses joues et venaient se perdre dans sa barbe trempée. Tous les passagers de cette fragile nef, suspendue entre le ciel et l'eau tremblaient, les nerfs brisés. Ce fut le nautonier qui retrouva le premier son calme et essaya avec force gestes de les convaincre que le petit gitan savait très bien nager et qu'il s'en tirerait et eux aussi, mais pour cela il fallait dégager la barque et tenter de l'amener vers la rive. Les deux hommes associèrent leurs forces pour libérer l'embarcation. Finalement avec de gros efforts les deux hommes parvinrent à guider l'embarcation vers la rive. Enfin la force du courant diminua. L'alsacien prit la rame des mains de Mathias et s'en servant comme d'une perche dirigea la barque vers la berge boisée, qui finit par s'échouer sur la terre ferme. Mathias put alors lui aussi serrer Henriette dans ses bras. Béatrice était effrayante à voir, le teint de cendre, les yeux enfoncés, les cheveux collés sur les tempes la jolie jeune femme n'était plus que le spectre d'elle-même. Mathias en fut bouleversé. Après une courte hésitation il la prit dans ses bras secoués par un sanglot.

- Je t'en supplie Mathias, ne pleure pas. Je suis aussi bouleversée que toi, mais nous n'allons pas abandonner, nous allons le rechercher et nous le retrouverons.

L'Alsacien leur fit signe de le suivre. Ils s'engagèrent dans le sous-bois, la végétation y était dense. Des ronces, des buissons, des saules tombés ralentissaient leur progression. Lorsqu'ils débouchèrent enfin de cette jungle, ils constatèrent que le « Kaiserstuhl », qui lorsqu'ils avaient entrepris la traversée se dressait au nord à présent se voyait bien loin au sud. Ils avaient donc été emportés par le fleuve sur une grande distance. Le guide regardait autour de lui pour essayer de se repérer. Un village n'était pas très loin, mais il ne parvenait pas à l'identifier. Il n'était pas question d'abandonner la barque où se trouvaient les selles et les sacoches. Mathias comptait bien retrouver leurs chevaux et de toutes façons, Béatrice et la petite fille n'étaient pas en état de marcher bien loin. L'Alsacien

partit donc seul pour le village alors que les Colas retournaient l'attendre près de la barque.

- Penses-tu comme cet homme, que Joseph ait pu échapper à la noyade ?
- Il me semble en tous cas que de nous trois c'est certainement lui qui dans l'eau avait le plus de chance, tu as vu comme il a plongé et nagé pour rattraper Henriette. Il a probablement été emporté bien plus loin en aval. Et je pense qu'à présent il doit nous chercher.
- Oui mais à quelle distance aurait-il rejoint la terre ? Tu as vu la force du courant !

Le paysage était identique à celui de la Lorraine : villages en ruine culture abandonnées. L'alsacien avait ramené un homme qui comprenait et parlait un peu de français. Il habitait une mesure à moitié en ruine et sa femme comme ses enfants avaient l'air misérable et ne parlaient que la langue locale.

Mathias et l'alsacien repartirent immédiatement à la recherche des chevaux. Lorsqu'ils revinrent enfin à la nuit tombée, ils n'en avaient récupéré qu'un, l'autre était introuvable. Avait-il été emporté par le courant, noyé ou bien capturé par quelqu'un, comment savoir.

Le pêcheur estima qu'il faudrait attendre le lendemain pour partir à la recherche de Joseph. Mais Béatrice insista tant et si bien auprès de Mathias que celui-ci malgré sa grande fatigue, sella son cheval et partit à la recherche du garçon. Heureusement la nuit était claire. Il se dirigea vers le fleuve et le longea. De temps à autre il appelait le nom du gamin, retenait son cheval, tendait l'oreille puis, faisait silence jusqu'à retenir sa respiration. Mais ses appels restaient sans réponse, vidé de toute son énergie il lui était de plus en plus difficile de se tenir sur sa monture. Ses paupières ne voulaient plus tenir ouvertes, ses mains n'avaient plus la fermeté pour tenir les rennes et il laissait son cheval avancer selon son humeur. Les ronflements du fleuve et le bruissement des feuilles agitées par le vent avait à présent un effet de bercement. Subitement son cheval se montra nerveux, il se mit à hennir, Mathias appela plus fort : « Joseph ! Joseph ! » Il n'eut pas le temps de réagir qu'il fut assailli par trois ou quatre hommes qui le tirèrent à bas de son cheval et se jetèrent sur lui. Ils le rouèrent de coups et entreprirent de le fouiller, quand un autre hennissement se fit entendre à une courte distance. Il comprit quelque chose comme : les soldats !. Et ses agresseurs se fondirent dans la nuit.

- Bon sang, ce coup-ci je suis foutu.

Il se traîna jusqu'à sa monture, mais ne trouvait plus de force dans ses bras pour se hisser en selle, il retomba à terre et s'évanouit.

Lorsqu'il finit par reprendre conscience. Petit à petit ses idées et ses sens retrouvèrent leurs places. Deux chevaux étaient penchés sur lui et le reniflaient. Leurs brides lui balayaient le visage. Il se redressa sur ces coudes puis saisissant les brides parvint à se relever. L'un d'eux était sellé, c'était celui qui l'avait amené jusque-là, mais l'autre ? Son esprit était encore trop embrouillé. Il regarda autour de lui. A présent de gros nuages obscurcissaient le ciel on n'y voyait plus grand-chose. Finalement rassuré Mathias se redressa, le cheval nullement effarouché continuait à l'observer. Il semblait bien être seul. Attaché à son harnais balançait une longue corde. Sans doute en raison de son extrême fatigue, il lui fallut un bon moment pour réaliser qu'il s'agissait du cheval qu'il croyait perdu. Enfin une petite étincelle fit renaître l'espoir et lui redonna un peu de courage. Après plusieurs essais infructueux il finit par se hisser sur sa monture.

Béatrice aussi subissait sa part de l'épreuve, elle était à bout de nerf et à peine Mathias était-il parti, qu'elle avait fondu en larmes. Elle ne parvenait plus à se maîtriser. Pour seul secours elle n'avait que les petits bras de sa fille qui enserraient son cou. La petite fille cherchait de ses baisers à sécher les larmes qui coulaient sur le visage de sa maman.

- Ne pleures pas maman, je suis là et papa va revenir avec Joseph.

Entre deux sanglots.

- Oui, heureusement que tu es là ma chérie. Sans toi je ne sais pas ce que je deviendrais. Je suis tellement lasse de cette course insensée. Après quoi courons-nous ? Une ombre qui se défile sans cesse. Et cette maudite course a failli te coûter la vie, et pour te sauver il a fallu le sacrifice de Joseph.

Béatrice, malgré son extrême fatigue, était incapable de trouver le sommeil. Oui tout était de sa faute, de sa seule faute. Pourquoi s'était-elle entêtée à vouloir retrouver son père. N'était-ce pas qu'un prétexte ? Elle avait pris goût à l'errance et refusait de se soumettre à une vie bien ordonnée. Quelle folie, quel égoïsme et orgueil, elle était présomptueuse et se croyait mieux que les autres. Elle, oui toujours Elle, avait envie d'aller parler de médecine, de théologie avec d'éminents professeurs seules interlocuteurs qu'elle jugeait digne d'Elle.

Aux premières lueurs du jour elle se faufila dehors, elle n'en pouvait plus d'attendre dans cette obscurité oppressante. Mathias n'était toujours pas revenu. Reviendrait-il seulement ?

Lorsque les autres se réveillèrent elle alla d'un air résolu voir leur hôte.

- Il faut aller à la recherche de mon mari.
- Oh ne vous inquiétez pas, il n'aura pas retrouvé son chemin dans la nuit, mais à présent qu'il fait clair vous allez le voir revenir.
- J'aimerais en être sûre, car c'est lui qui a tout notre argent.
- Allons donc, il n'a pas tout pris avec lui tout de même ?
- Si ! Souvenez-vous ! J'ai tellement insisté pour qu'il aille à la recherche du gamin, qu'il n'a même pas pensé à m'en laisser un peu.

L'homme, après un bref conciliabule avec l'alsacien revint, suivi de celui-ci.

- Votre passeur est en colère. Il dit qu'il aurait dû réclamer son argent et vous abandonner à votre sort.
- Attendez ! Ne venez-vous pas de me dire que mon mari ne s'était, sans doute, qu'un peu égaré ?
- Oui, mais, c'est qu'il y a des bandes de brigands qui attaquent les voyageurs.
- Alors il faut aller à sa recherche !
- D'accord ! Mais vous venez avec nous ! Et la petite, reste ici avec ma femme.
- Vous avez peur que je m'enfuie ?

L'homme grommela quelque chose dans sa langue et sans tarder ils se mirent tout trois en route. Ils longèrent la berge en suivant le cours du fleuve. Béatrice appelait de temps en temps le nom de son mari et du gamin. Après avoir dépassé une boucle du fleuve l'alsacien leur fit signe de faire silence et d'arrêter. En effet, là-bas, deux chevaux étaient occupés à paître tranquillement. Pourtant on ne voyait aucune présence humaine. La distance ne permettait pas de bien voir.

- Ce sont sans doute des soldats. Attendons pour voir.

Pas le moindre mouvement ne laissait soupçonner une présence. Ils se rapprochèrent lentement. Les chevaux qui de temps à autre levaient la tête ne semblaient pas se préoccuper de leur approche. Ils avancèrent encore tout en évitant de faire du bruit.

Ce fut l'alsacien qui comprit le premier.

- Chs'ind sinni pferd !

- Il dit que ce sont vos chevaux !
- Mais vous n'en aviez retrouvé qu'un. Non ?
- Approchons-nous, mais soyons tout de même prudent. L'herbe est haute et peu dissimuler un danger.

Les deux hommes hésitaient encore, mais Béatrice n'y tint plus, elle se dirigea résolument vers les chevaux et se mit à leur parler. Ils levèrent la tête et l'un d'eux vint même à sa rencontre. Elle le flatta de la main et d'un bond le monta, il avait à peine bronché, elle le poussa vers son compagnon. Quand elle poussa un cri. Là, à une dizaine de pas, gisait Mathias. Elle sauta de sa monture et se précipita. Un énorme poids tomba de sa poitrine. Oui c'était bien Mathias, Ses deux compagnons lui vinrent en aide pour le relever. Mais il gardait les yeux clos. Béatrice regarda autour d'elle, se saisit du chapeau de leur hôte, qui n'osa même pas protester, et alla le remplir d'eau qu'elle jeta sur le visage de Mathias. Celui-ci se secoua et finit par ouvrir les yeux, il les regarda, pas même l'air étonné et tenta de se redresser.

- Oh ! que j'ai mal.
- Regardez là-bas !

Un groupe d'hommes venait vers eux. Ils étaient armés de bâtons et de fourches.

- Vite, donnez-moi un coup de main pour le faire monter sur le cheval sellé, vous montez en croupe, vous devez savoir monter, vous êtes un ancien soldat non ?

Il n'était pas facile de monter à cheval sans étriers alors que les autres se rapprochaient.

Ils réussirent pourtant à partir au trot avant que la troupe ne les ait rejoints.

L'alsacien qui montait derrière la jeune femme avait passé ses bras autour de sa taille et se cramponnait à elle. Il ne tenait pas bien à cheval et à plusieurs reprises faillit tomber et entraîner Béatrice dans sa chute. Celle-ci lui en voulait de ne pas s'être montré plus décidé à rechercher ni Mathias ni Joseph. Lorsqu'ils rejoignirent le village elle lui envoya un violent coup de coude dans les côtes qui le projeta au sol les quatre fers en l'air. L'autre éclata de rire. Béatrice sauta de son cheval, elle avait comme par miracle retrouvée toute son énergie. Elle aida Mathias, à mettre pied à terre. A chaque mouvement il gémissait.

- Mais que t'est-il arrivé ?
- La bande que vous avez vue, m'a attaqué cette nuit, ils s'apprêtaient à me dépouiller quand subitement ils se sont enfuis effrayés par des soldats. Je me

suis évanoui et quand j'ai retrouvé mes sens les deux chevaux étaient près de moi. Il me semble que j'ai réussi à monter, après cela je ne sais plus.

- Mais où as-tu mal ?

Pendant ce temps les deux hommes se concertaient. L'allemand s'approcha.

- Écoutez, il faut maintenant payer ce que vous nous devez.

- D'accord vous allez chercher la petite et nos affaires et mon mari va vous compter votre argent.

Pendant que le maître de maison était allé chercher l'enfant, l'alsacien les surveillait avec un air menaçant. Sans doute, voyant l'état de Mathias considérait-il qu'il maîtrisait la situation. Alors que Béatrice sanglait la selle du second cheval et y installait sa fille. Mathias s'était placé entre les deux chevaux pour extraire l'argent de sa cachette. L'alsacien profita de la situation pour se jeter sur Béatrice qui lui tournait le dos et la maintenant plaqué au sol lui serrait la gorge.

- Gib't ales !

- Votre ami dit qu'il veut tout votre argent.

- Alors qu'il vienne le chercher.

Profitant de ce que son agresseur ait l'attention détourné et avant qu'il n'ait eu le temps de faire un geste, il poussait un cri de douleur et roulait de côté. Béatrice, vive comme l'éclair lui avait planté son couteau dans la cuisse et s'était élancée vers la femme de l'allemand.

- Les rôles sont inversées messieurs. Mon mari va vous compter votre argent, mais avant de vous le donner, vous allez, l'aider à monter à cheval, si vous tentez le moindre geste déplaisant, vous voyez ce couteau ! Eh bien je le lui enfonce jusqu'au cerveau, vous avez compris ? Alors dépêchez-vous ! Si vous ne l'aviez pas encore compris, nous sommes nous aussi soldats, peut-être pas aussi aguerris mais tout aussi redoutable.

Les visages exprimaient une stupéfaction générale. La femme tremblait comme une feuille, ses enfants hurlaient. L'homme s'exécuta et aida Mathias à monter son cheval. Quand celui-ci fut bien installé, il montra l'argent qu'il tenait dans sa main et le jeta aussi loin que possible. L'allemand se précipita, l'autre malgré sa douleur l'imita. Béatrice lâcha la femme et sauta à cheval. De loin ils voyaient les deux hommes se battre pour l'argent, alors que la femme, à genoux, serrait ses enfants dans ses bras.

- Quelle misère !

Béatrice venait de prendre conscience que ce qui l'avait poussé à quitter le camp militaire n'était pas seulement de l'orgueil mais aussi le dégoût que lui inspirait une telle médiocrité. N'est-ce que la misère qui ravale l'homme à des instincts aussi primaires que ceux qu'elle avait observé là-bas comme ici ? Ou est-ce dans la nature de certains hommes de les pousser à toujours rechercher la facilité et ainsi de les faire tomber aussi bas ?

Les chevaux allaient bon train sans qu'il n'y ait vraiment à les pousser. Béatrice qui menait la course, bientôt retint son cheval et ralentit pour attendre Mathias.

- Regarde papa ! Joseph est là-bas !

En effet derrière le village, sur le bord d'un ruisseau il y avait un campement de roms, d'où s'élevait la fumée de plusieurs foyers.

Déjà un enfant avait donné l'alerte. Et quelques hommes s'avançaient vers eux. Mathias leva les deux mains, paume ouvertes, et les salua.

- Bonjour ! Quelqu'un parmi vous parle-t-il le français ?

Les hommes méfiants s'entre regardaient, finalement l'un d'eux s'avança.

- Que voulez-vous ?

- Hier nous avons traversé le Rhin, nous étions guidés par un petit garçon, Zeupy, ou Joseph Weiss, il est tombé à l'eau et nous le cherchons ?

- Weiss ? Il venait d'où ?

- Sa famille campe près de Sélestat, là en face en Alsace.

- Hem !

Il n'y avait aucun doute ces gens n'étaient pas très accueillants. Béatrice intervint.

- C'est un enfant et nous ne voudrions pas qu'il lui arrive malheur. Oh ! mais attendez peut-être connaissez-vous l'un de nos ami Joseph Roming ? Qui est actuellement à Epinal, en Lorraine.

- Hem ! Zep Roming ! Et vous voulez quoi ?

- Eh bien comme je vous le disais nous cherchons le gamin et en attendant si vous aviez quelque chose à manger, nous avons de quoi payer.

- Hem ! Venez.

Ils furent conduits chez le chef du campement, qui renouvela les questions puis finalement leur fit servir un ragoût fort appétissant, surtout pour des estomacs affamés.

- C'est bon, c'est quoi ?

- Du hérisson.

Béatrice faillit s'étrangler, alors que Mathias éclatait de rire.

- Moi aussi j'aime la Hérisson! Ha ! Ha !

Leurs hôtes se regardaient, sans, bien évidemment, comprendre.

- Pour en revenir à Joseph Weiss, vous avez traversé le Rhin à quel endroit ?
- Nous avons débuté la traversée en face de Breisach, le gosse est tombé à l'eau et nous avons fini par aborder près du troisième village par là.
- Près de Limbourg donc.
- Je ne sais pas, mais il est tombé à l'eau dans le bras le plus profond et il y avait beaucoup de courant.
- Pour sûr, il sait bien nager ce garçon, mais il a dû être emporté assez loin. Pourtant quelque chose m'intrigue. Vous avez l'air de paysans et pourtant vous montez deux excellents chevaux de selles, des chevaux de l'armée, je dirais même d'officiers !
- En fait nous sommes au service du duc de Lorraine et les chevaux appartiennent à son armée.
- Mais vous venez d'où alors ?
- Nous venons de Remiremont où nous avons rencontré Zeupy.
- Je vois, mais que faites-vous de ce côté-ci du Rhin ?
- Nous sommes à la recherche de mon père. Peut-être le connaissez-vous, il voyage souvent, avec des Roms, qui vendent des chevaux.
- Et comment s'appelle-t-il, votre père ?
- Jean Du Fossé.
- Jean Du Fossé. Hem ! Bon lorsque vous aurez fini de manger, deux d'entre nous vous accompagnerons et vous aideront à rechercher le gamin. Vous madame, si vous le souhaitez, vous pouvez rester ici avec votre fille, pour vous reposer.
- Nous acceptons volontiers votre proposition. Cependant pourriez-vous nous dire quel est la situation ici ? Euh, militaire ?
- Vous voulez parler de la guerre ! Oui ! Eh bien les Habsbourg sont les maîtres ici, cependant à la mort de Gustave Adolphe, les Suédois, ont ici, comme en Alsace cédé les places qu'ils occupaient aux Français. Mais les Impériaux leur mènent la vie dure. Ils veulent reprendre Breisach.

Béatrice et Henriette se mêlèrent aux femmes, alors que Mathias et deux hommes partirent à la recherche de Joseph. Mathias s'attendait à voir ses compagnons se

mettre à fouiller chaque buisson, chaque boqueteau, ce ne fut pourtant pas le cas. Ils se rendirent au prochain village qu'ils traversèrent au trot, sans s'arrêter. Puis ils se dirigèrent au galop jusqu'au village suivant, qu'ils traversèrent de même sans s'attarder, quand soudain l'un des hommes reteint son cheval. Il montra quelque chose à son compagnon et celui-ci confirma d'un signe de tête.

- En tout cas vous pouvez être rassuré il est vivant.
- Et qu'est-ce qui vous permet de l'affirmer ?
- Nous avons nos moyens de communications.
- Ah oui, les signes tracés sur les murs.
- Hem, il vous en a parlé, bien, en tous cas il se dirige vers une grande ville, c'est sans doute Freiburg.
- Vous ne pensez pas Bâle ?
- Non, non, c'est bien trop loin. La ville la plus proche, c'est Freiburg.
- Et comment allons-nous le trouver ?
- C'est sans doute lui qui vous trouvera, il connaît un peu vos habitudes.
- Mon Dieu, pourvu que vous ayez raison. Vous n'imaginez pas les reproches que se fait ma femme, elle en deviendrait folle. Le gamin est tombé à l'eau en sauvant notre fille. Alors vous comprenez ?
- Vous êtes bien les premiers gadjos à vous soucier d'un enfant rom. Je vous en remercie.

Chapitre 11

Fribourg en Brisgau

Le lendemain les Colas quittèrent le campement pour, suivant les indications de leurs hôtes, se rendre à Fribourg en Brisgau. Après ces journées horriblement sombres enfin l'espoir renaissait et comme pour leur faire fête la journée s'annonçait belle. Béatrice avait oublié les idées noires qui obscurcissaient son esprit et oppressaient son cœur la veille encore. Elle se réjouissait de savoir Joseph vivant et de le retrouver bientôt.

Là-bas, avant leur départ, le chef leur avait dit qu'une fois en vue de Freiburg il leur suffirait de remonter le ruisseau, la Dreisam et ils trouveraient le campement de parents qui pourraient les renseigner et éventuellement garder leurs chevaux. Il avait sans doute raison de penser qu'entrer en ville avec ces chevaux attirerait inévitablement l'attention, ce qu'il valait mieux éviter ne parlant pas la langue du pays. En effet ils trouvèrent le camp des gitans sans difficulté. Mais l'accueil fut aussi hésitant que celui de la veille et en plus il était évident que ces gens n'aimaient pas les Lorrains pas plus que les Français d'ailleurs. A leurs yeux tout cela ne faisait qu'un, des gadjos, tout juste bons à être détroussés si l'occasion s'en présentait. Quelques jeunes hommes s'étaient approchés et à les voir examiner leurs montures et à leurs échanges d'œillades il n'était pas nécessaire d'être grand expert pour deviner qu'en secret ils faisaient des plans. Bien conscient du danger, Mathias leur parla tout de même de Joseph. Non ils ne savaient rien du petit garçon et semblaient s'en soucier comme d'une guigne. Ces gens ne lui plaisaient pas et plutôt que de suivre les conseils du vieux de là-bas ils préférèrent s'éloigner au plus vite. Ils continuèrent donc de longer la rivière jusqu'à la ville. Mathias retint son cheval. Il avait repéré une taverne. Son enseigne une couronne de feuillage était toute flétrie, mais elle semblait malgré tout accueillante.

- Que veux-tu faire Mathias ? Où penses-tu que le gamin pourrait nous attendre ?
- Là près de la porte de la ville.

Béatrice partit en éclaireur. Entrer et sortir de la ville ne semblait pas posé de problème, par contre les français ne semblaient pas les bienvenus.

Restait les chevaux, à qui pourraient-ils les donner à garder en toute confiance ? Ah si Joseph était là lui saurait sûrement. Un profond soupir monta de la poitrine de Béatrice. Des sanglots secouèrent sa poitrine. Elle s'aventura un peu plus loin en ville, sans trop pourtant s'éloigner de la porte Saint Martin. Elle avançait dans l'entrelacs des ruelles sans trouver quelque chose qui ressembla à une écurie, il faudrait sans doute voir hors des murs de la ville.

Mathias attendait assis sur un banc et Henriette lui tournait le dos d'un air boudeur.

- Que vous arrive-t-il encore à vous deux ?
- Elle voudrait aller à la recherche de Joseph et j'ai beau lui expliquer que nous ne savons pas où, mais elle ne veut rien entendre. Alors elle boude.
- Il me semble que d'une certaine façon elle a raison, Joseph n'ira pas en ville, mais il ira au camp rom.

Ils s'éloignèrent de Fribourg en reprenant la direction du campement rom. En passant à proximité ils se rendirent bien compte qu'on les observait, mais sans plus. Un peu plus loin ils trouvèrent une bâtisse en partie en ruine, mais qu'il serait facile de barricader. Ils en firent le tour. La végétation prenait lentement possession de ce que les hommes avaient abandonné. Des ronces et surtout de hautes orties en défendaient l'entrée. Ce qui restait du bâtiment présentait quelques avantages pour retenir leur choix. En pierre de taille il avait mieux résisté à l'abandon. Les murs étaient encore suffisamment hauts pour en défendre l'accès, il n'y avait qu'une entrée et du toit en partie écroulé il y avait assez de bois pour la barricader et alimenté un feu.

Pendant que sa maman déblayait un coin pour leur permettre de s'étendre pour la nuit et avec des pierres de délimiter un foyer Henriette avait escaladé un tas de pierres et s'était installée à son sommet.

- Moi je surveille la route, pour voir venir Joseph.

Mathias, avait choisi avec soins quelques pierres qui avaient la forme d'un gros noyau de pêche et feraient d'excellents projectiles pour sa fronde, puis s'était un peu éloigné, histoire de voir s'il ne trouverait rien à chasser. Il remarqua un peu plus loin, dans un renforcement de terrain, les croassements et les disputes d'une bande de corbeaux. Ils battaient des ailes et attaquaient quelque chose avec férocité. Sans doute une charogne quelconque. Il s'en éloigna à la recherche d'une proie plus intéressante. Mais ces croassements s'intensifiaient et qui telle une fausse note dérangeait l'harmonie de cette douce soirée. Je m'en vais les faire taire ces sales bêtes, se dit-il et il s'en approcha en gesticulant et poussant des cris. Quelques oiseaux effrayés se dispersèrent après avoir vigoureusement protesté et ne cessaient de tourner autour de lui en sautillant et croassant tout en se chamaillant, d'autres restaient agglutinés sur leur proie comme de grosses mouches sur une pièce de viande avariée. Là dans ce trou gisait le corps dénudé d'un enfant de la taille d'Henriette. L'odeur en était abominable et la vue de ce petit corps maigre et en partie dévoré par les charognards lui donnait une violente envie de vomir, il s'éloigna en se bouchant le nez. Les sales bêtes continuaient à

battre des ailes et à donner de violents coups de becs au pitoyable petit cadavre. Mon Dieu Joseph ! Non ce n'était pas possible, non ce ne pouvait pas être lui. Était-ce seulement un garçon ? Le corps était étendu sur le ventre face contre terre. Il hésita redoutant de faire une terrible découverte, mais il ne pouvait pas rester ainsi dans l'incertitude alors il finit par se décider et fit l'effort de retourner voir. Pour s'en approcher il dut s'armer d'un bâton pour disperser les corbeaux qui à présent refusaient de se laisser déranger. A l'aide de son bâton il parvint à soulever une jambe du petit cadavre, il s'agissait bien d'un garçon, mais tellement maigre. Mathias se souvenait bien que le gamin était maigre, mais il lui semblait que ce n'était pas à ce point. Et pourquoi serait-il nu ? A moins qu'il n'ait enlevé ses vêtements pour les faire sécher ? Mais où les aurait-il laissés ? Il n'y en avait aucune trace. Il retourna le corps complètement, avec ce qu'il découvrit il faillit avoir un malaise. L'enfant avait été éventré comme un porc par le boucher, les intestins s'en répandaient et du sang coagulé sous le corps faisait une grande tache rouge foncé qui virait au noir. Mathias, le cœur et l'esprit chaviré se mit à vomir de dégoût, puis tout tremblant retourna vers leur bivouac. A son approche Henriette l'interpella :

- Papa ! Tu n'as pas vue Joseph ?

Il ne put répondre et fit un petit signe de la main en détournant la tête, incapable d'affronter son regard innocent il s'éloigna dans l'autre direction. Il avait honte de l'acte commis par un inconnu. Tout à ses réflexions, avançant silencieusement, les épaules pliées sous le poids de l'horreur, il lui sembla soudain qu'à quelques pas quelque chose avait bougé. Non ce n'était qu'une touffe d'herbes sèches, sans doute secouée par le vent. En y regardant mieux... il semblait pourtant bien qu'une perdrix était tapie au sol, le mimétisme était parfait, elle ne bougeait pas. Il eut des doutes, mais fit tout de même tourner sa fronde. Bien ! Il n'avait pas perdu la main et avait touché sa cible, mais n'était toujours pas sûr de ce qu'il avait touché.

Il s'en approcha. C'était pourtant bien ça, il venait de tuer une perdrix. Se félicitant de son habileté il la souleva. Et là, stupeur... il venait de tuer une femelle qui protégeait une couvée de petits oisillons encore en duvet. Effondré il cacha son visage dans ses grosses mains d'assassin et s'affala genoux en terre.

- Oh Mon Dieu ! Pourquoi as-tu créé un monde aussi cruel ? Un monde où pour survivre il faut sans cesse tuer.

Il laissa la dépouille de sa petite victime et retourna en traînant les pieds vers leur refuge. Au-dessus de la petite forteresse où s'était installée Béatrice s'élevaient à présent des volutes de fumé qui se dissipaient lentement dans le ciel. Bientôt paraîtraient les premières étoiles. Non, non, se disait Mathias ce n'était pas possible Dieu ne pouvait pas avoir créé tant de beauté et tout à la fois tant d'horreurs.

Lorsqu'il s'approcha la petite fille dégringola de son perchoir et vint en courant vers lui.

- Alors papa, tu as tué quelque chose ?

Il la repoussa sans douceur. La petite couru se réfugier dans les jupes de sa maman en pleurant.

- Non, mais qu'est-ce qui te prends ? Tu es devenu fou ! Pourquoi te conduits-tu comme ça avec cette enfant ?

Mathias, sans un mot, le cœur lourd et la tête bourdonnante alla se recroqueviller dans un coin. Assis sur la selle de son cheval et les coudes appuyés sur ses genoux, le visage enfuit dans ses mains il s'enferma dans son silence. Béatrice était furieuse et lui avait honte, il se reprochait son comportement en vers Henriette et puis encore la mort de cette perdrix et de la mort inévitable de ses petits. Toutes ces horreurs le bouleversaient. La guerre, et toujours la violence et cette errance à laquelle tant de femmes et d'enfants étaient réduit à cause d'elle, alors qu'eux l'avaient choisi. Il se maudissait de s'être laissé entraîner dans cette aventure. Alors il se souvint d'une discussion qu'ils avaient eue avec Béatrice. Pourquoi sommes-nous toujours à chercher à rendre les autres responsables de nos propres erreurs ?

Oui ! Nous nous croyons invulnérable et assumer nos erreurs consisterait à accepter notre humanité avec ses faiblesses et ses ombres.

Le feu pétillait, la mère et la fille serrées l'une contre l'autre s'étaient assises à regarder les flammes s'élever, danser et jouer avec les ombres. La petite fille avait fini par s'assoupir dans les bras de sa maman. Béatrice rongée par le chagrin ne pouvait pas plus que Mathias trouver le sommeil. Tous deux souffraient du même mal. Êtres brouillés l'un avec l'autre leur était insupportable. Béatrice ne comprenait pas l'attitude de Mathias vis-à-vis de sa fille. D'abord, elle avait été révoltée, trouvant ce comportement injustifié donc inadmissible. A présent que la tension s'était dissipée, elle pressentait une raison beaucoup plus profonde à cette

saute d'humeur. Alors qu'ils rumaient chacun de son côté, ils remarquèrent subitement l'agitation des chevaux. Béatrice s'était redressée, Mathias tendait l'oreille. Quelqu'un escaladait la barricade que la jeune femme avait élevée pour défendre l'entrée. Puis une tête apparut, une tête d'enfant.

- Vous venir ! Vous venir campement !

Les deux époux s'étaient rapprochés l'un de l'autre.

- Qui est-ce ? Qu'est-ce qu'il veut ?

- Moi rom, ami Zeupy, vous venir.

- Vous voulez nous attirer dans un guet-apens, nous trancher la gorge pour nous voler nos chevaux ! C'est-ça ?

- Calmes-toi Mathias, laisse cet enfant s'expliquer, veux-tu !

- Moi ami, pas vouloir mal vous. Vous venir camp rom.

- Mais pourquoi ?

- Vous venir vite, s'il te plaît !

- Allons-y Mathias, il a l'air sincère.

Béatrice réveilla sa fille, qui se mit à protester et à pleurer pendant que Mathias dégageait l'entrée.

Ils suivirent leur guide. Au campement il régnait une grande agitation. Tout le monde était assemblé autour d'un grand feu. Le chef vint à leur rencontre

- Venez vite, il vous réclame !

- Mais qui ?

Béatrice n'osait pas y croire.

- Venez par ici.

Étendue devant le feu, emballée dans une couverture, une silhouette qui ne leur était pas inconnue. Comme tout le monde regardait dans leur direction il tourna la tête. Dans un souffle il prononça d'une voix lasse: Henriette ! Papa ! Maman !

Bien que dans ses yeux se lisait le soulagement son visage exprimait une grande lassitude. Ses yeux étaient cernés, enfoncés dans leurs cavités, ses lèvres étaient pâles et il grelottait. Béatrice se précipita pour le serrer sur son cœur et verser des larmes de bonheur et de soulagement. Ce reproche qui lui rongea le cœur et l'oppressait au point de lui interdire le bonheur de serrer sa fille dans ses bras, ce poids venait de tomber, elle revivait.

Henriette pleurait et les sanglots retenaient les mots sur sa langue. Elle voyait son ami, tellement affaiblit que devinant dans son regard le spectre de la mort elle en avait peur. Quand enfin elle parvint à prononcer quelques mots ce fut pour dire.

- Joseph ! Tu ne vas pas mourir et me laisser toute seule nem !

Mathias regardait le gamin, qui la tête appuyée sur l'épaule de Béatrice n'avait d'yeux que pour Henriette. Il devinait dans ce regard plein de mélancolie un abandon, une lassitude qui n'aspirait qu'au repos. Pour lui permettre de tenir jusque-là, jusqu'à ces retrouvailles, il avait épuisé toutes ses forces. A présent, il n'en restait plus. Il se pencha vers Béatrice.

- Joseph est à bout de force, il faut le laisser se reposer, mais si tu connais un remède qui puisse lui redonner un peu d'énergie, je pense qu'il en aurait grand besoin.

Le vieil homme qui semblait être le chef, avait entendu les paroles de Mathias, il posa la main sur l'épaule de Béatrice.

- Madame, votre mari a raison. Maintenant qu'il est rassuré par votre présence il a besoin de retrouver des forces. Ma femme, qui connaît bien les remèdes, lui a préparé une infusion qu'il faut lui faire boire. Cette boisson est amère mais votre amour l'adoucira pour lui. Avec cette boisson et du repos il aura vite fait de se remettre.

Béatrice s'installa près du feu, elle serrait Joseph contre elle, Henriette s'était glissée sur l'autre côté de son ami et lui caressait la joue. Après avoir avalé la boisson chaude le corps de Joseph se détendit et lentement il s'enfonça dans un sommeil réparateur.

Chapitre 12

LA FACULTE

Lorsque le lendemain Joseph se réveilla, il se sentait un peu mieux, mais était toujours aussi faible. Béatrice voulut lui faire avaler un peu de bouillie, mais il ne

s'en sentait pas la force. La femme du chef, qui ne parlait que la langue rom et un peu d'allemand, lui fit comprendre par des gestes qu'elle ne devait pas insister. Elle allait lui préparer autre chose. En effet elle lui apporta une boisson chaude et toute noire que Joseph avala par petites gorgées. De temps en temps Joseph secouait la tête et pinçait les yeux.

- Pouah ! Pas bon !

Mais il continuait tout de même à avaler la préparation. Béatrice tendit la main vers le bol. La femme comprit son geste et le lui donna. D'abord Béatrice le huma, il avait une odeur qu'elle ne connaissait pas, alors elle y trempa ses lèvres, mais très vite elle rendit le bol à la femme, qui éclata de rire.

- Eh bien Joseph tu es courageux d'avalé ça ! C'est drôlement amer !

- Ça bon ! ça donner...éner...énergie.

- Comment cela s'appelle-t-il ? Tu le sais ?

- Oui, ça Kâffé, venir des Turcs.

La femme du chef jetait de temps en temps un coup d'œil avec un air de connivence à Béatrice, ce qui adoucissait son regard et son air méfiant. Comme Joseph semblait avoir retrouvé un peu de vivacité Béatrice s'enhardit et lui demanda de poser quelques questions sur ses connaissances des plantes qui guérissent. La femme semblait ravie et

emmena Béatrice à son chariot. Sous la toile qui le couvrait étaient suspendues à sécher des plantes. Des pots contenaient des onguents et des pommades et dans un coin il y avait des mortiers de différentes tailles et même un alambic. Béatrice n'en revenait pas, elle ne s'attendait pas à un tel équipement. La femme souleva le couvercle d'un coffre et en retira un petit sac. Elle y plongea la main et en tira une poignée de graines qui ressemblaient à des haricots, un peu plus petits, de couleur beige pâle. : « Kâffé »

Sans doute flatté par l'intérêt que lui portait le gadjo elle lui fit signe de la suivre et la mena près du feu autour duquel étaient réunis les hommes. A leur approche le chef se leva et vint à leur rencontre. Sa femme visiblement lui demandait de traduire quelque chose.

- Ah ! Si vous êtes intéressée par les plantes qui soignent, ma femme pourrait, si vous le souhaitez, vous faire rencontrer quelqu'un d'intéressant, là-bas en ville.

Sans hésiter Béatrice approuva d'un mouvement de la tête en souriant.

Sans plus attendre la femme se saisit d'un sac y fourra des plantes séchées, un bocal contenant des sangsues, une ou deux poignées d'écorce effilée en lamelles et un grand pot de terre. Et sans plus de manières la prenant par le bras entraîna Béatrice sur la route qui menait en ville. Elles longèrent le ruisseau et bientôt passèrent sous la grande porte fortifiée, que Béatrice connaissait déjà. Les gardes, qui semblaient connaître son guide l'interpellèrent. La gitane haussa les épaules, donna un coup de coude à Béatrice et éclata de rire. Béatrice comprit que les soldats venaient de faire une remarque la concernant. Elle rougit, ce qui devait être à leur goût car ils éclatèrent de rire à leur tour. En remontant la rue bordée de belles maisons elles passèrent devant une église dont un cartouche au-dessus du portail était orné du symbole des jésuites. La foule devenait plus intense et les deux femmes eurent à jouer des coudes pour traverser une rue plus importante et très animée. Au beau milieu de la rue, dans un caniveau, coulait un petits ruisseaux. Tout au début de la Zalzstrasse, la rue du sel, la bohémienne s'arrêta devant la porte d'une maison imposante, souleva le heurtoir et le laissa retomber. Lorsque la porte s'entrouvrit, une petite vieille toute ratatinée au visage ridé comme une vieille pomme, lorgna Béatrice d'un air méfiant. La gitane donna avec beaucoup de gestes quelques explications qui semblaient donner satisfaction à la petite vieille, alors seulement elle libéra le peu d'espace qu'elle encombrait et leur céda le passage. A peine entrée elle se saisit du sac de la bohémienne et en inspecta le contenu puis sans un mot retourna à ses occupations. Mais l'épouse du chef la saisissant par la manche et se penchant à son oreille lui dit quelques mots. La vieille, visiblement surprise se tourna vers Béatrice et la dévisagea d'un air dubitatif. L'autre insista, la poussant doucement vers le fond de la cuisine. La petite vieille hésitait toujours, mais finit tout de même par céder, elle fit une grimace en signe d'assentiment et en traînant les pieds se dirigea vers le fond de la cuisine. A côté de la cheminée, dans la partie la plus sombre, se trouvait une porte, à laquelle on accédait par deux marches. Après avoir encore une fois examiné la jeune femme elle se décida, retourna vers la table, se saisit du sac et poussa la porte. A l'entrée de la vieille des voix d'hommes se turent. Alors qu'elle s'expliquait, quelqu'un repoussa violemment la porte. Apparemment son intrusion dérangeait, ce qui expliquait l'hésitation de la vieille à introduire Béatrice, qui ne savait toujours pas où et chez qui elle était. Elle retenait son souffle et tendait l'oreille. La porte se rouvrit et la silhouette d'un homme de taille moyenne se détacha dans la lumière, Béatrice ne pouvait distinguer son visage elle ne voyait

que le rabat blanc de son col. Elle pensa être en présence d'un membre de la compagnie de Jésus. Le regard de l'homme vola par-dessus Béatrice et il s'adressa à la bohémienne d'une voix sévère. Celle-ci lui sourit et faisant une esquisse de révérence tout en désignant Béatrice lui dit quelques mots.

Il daigna jeter un coup d'œil à la jeune femme, la toisa, puis la dévisagea et dans un français très hésitant :

- Moi ne parle pas le français !

Béatrice lui répondit en latin.

- Et moi je ne parle pas l'allemand, mais le latin, si cela vous convient.

Il resta un instant sans voix. C'est que cette jeune femme ne manquait pas d'assurance pour oser lui parler sur ce ton. Savait-elle seulement à qui elle s'adressait ?

- Comment dite-vous ? Oui je vois, vous parler le latin !

Le visage d'un homme plus âgé apparut derrière lui et se penchant, lui souffla quelques mots à l'oreille. L'homme fit un signe d'approbation et invita Béatrice à entrer.

- Je suis le professeur Vilénus, j'enseigne la médecine et la philosophie à l'université et voici mon ami Johann.

Il marqua une pose, sans doute pour laisser à Béatrice le temps de savourer pleinement l'honneur qu'ils lui faisaient. L'autre homme se tenait légèrement en retrait et l'observait attentivement.

- La femme qui vous a conduit jusqu'ici prétend que vous étudiez la médecine ? Oui, bon passons, euh, j'aimerais que vous m'expliquiez, mais vous comprendrez que je me dois à mon invité. Alors revenez me voir demain. Ne croyez pas cependant que je veux vous mettre à la porte, mais j'ai des obligations, ce qui n'empêche que j'aimerais... oui j'aimerais comprendre ce qu'elle entend par là, alors convenons de demain matin ?

- Oui ! Je viendrais...Monsieur le **Professeur** !

Le lendemain matin Béatrice, mais seule cette fois-ci, frappa énergiquement à la porte. S'attendant à voir paraître la petite vieille à moitié sourde elle fut surprise de constater que le professeur semblait l'attendre, car c'est lui qui vint ouvrir la porte, et l'accueillit fort aimablement. Béatrice se dit qu'elle avait à n'en pas douter marqué un point. Par son arrogance de la veille le professeur cherchait sans

doute à dissimuler son malaise en présence d'une jeune personne. Cette situation devait être inhabituelle pour ce professeur plus habitués à la compagnie de vieux rats de bibliothèque et il cherchait probablement à se donner une contenance devant son ami.

- Je dois avouer que vous avez piqué ma curiosité. La femme qui vous a conduite ici me fournit des plantes et diverses choses pour mes travaux, elle m'a également révélé certaines de leurs pratiques, qui bien sûre sont intéressantes, mais manquent totalement de base scientifique. Ma servante me rapporte qu'elle prétend que vous connaissez beaucoup de choses et cherchez à en savoir encore d'avantage. J'aimerais que vous me précisiez ce qu'il faut entendre par là ?

Béatrice avait tout à fait saisi le sens de ces paroles. Il avait voulu lui faire comprendre que lui, professeur d'université, ne s'amusait pas avec de vulgaires remèdes de bonnes femmes.

- Monsieur le professeur, je ne voudrais pas qu'il y ait un malentendu, le peu à quoi se limitent mes connaissances me viennent d'une vieille guérisseuse et d'une pratique aux côtés d'un chirurgien de l'armée de Lorraine.
- Ah ! Mais n'allez pas croire que je méprise le savoir-faire des guérisseuses tziganes.
- Je vous remercie pour elles, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. La dame, dont je vous parle, était une noble dame qui s'occupait de soigner les femmes qui venaient la consulter à l'abbaye de Saint Pierremont.
- Ah ! Je comprends, et c'est avec elle que vous avez appris le latin ?
- Non ! Mon père est bourgeois de la ville de Metz, et c'est dans ma famille que j'ai appris à lire et à écrire le français et le latin. Quant à la femme qui m'a conduite chez vous, elle a pris soin de notre fils adoptif, qui lui, est d'origine rom. Je vous ai dit tout à l'heure que j'avais également beaucoup appris d'un chirurgien de l'armée, lui-même a fait ses études à l'université de Pont-à-Mousson.
- Ah ! Chez des jésuites donc !
- Peut-être que vous aussi ?
- Non. J'ai fait mes études à Bâle, qui n'est pas une université catholique. Vous savez l'université de Bâle est réputée pour sa faculté de médecine. Le célèbre Paracelse y enseignait.

- Oh ! Et vous enseignez pourtant dans une université catholique, tenue par des jésuites.
- C'est exact. Les jésuites n'hésitent pas, pour occuper une chair de leurs universités, à aller chercher les meilleurs professeurs, quel que soit la discipline. Il s'agit pour eux d'attirer dans leurs écoles, les jeunes gens qui sont destinés, plus tard, à occuper de hautes fonctions. Pour Bâle c'est tout différent, là, le premier souci des échevins est d'ouvrir les esprits et de promouvoir non seulement le savoir, mais aussi l'esprit critique, et ceci sans distinction religieuse. Mais alors pourquoi, même dans cette université humaniste les femmes sont-elles exclues des études ? Les considère-t-on comme insuffisamment intelligentes ? Vous semblez très fier que Paracelse ait enseigné dans cette université, pourtant il me semble qu'il avait collecté les connaissances populaires de médication ? Et je pense que vous admettez que dans le milieu populaire ce sont essentiellement les femmes qui pratiquent l'art de soigner et de guérir.
- Oui, oui je comprends votre point de vue, pourtant vous ne pouvez pas nier que beaucoup de femmes sont plus sorcière que guérisseuse.
- Hem ! Vous pensez donc que lorsqu'une femme soigne un malade, sa guérison ne peut se faire que grâce à l'intervention du diable, c'est bien ce que vous appelez de la sorcellerie, n'est-ce pas ? Cette façon de penser n'est-elle pas justement le produit de la superstition ? Ah oui je vois : La culpabilité d'Eve. Permettez-moi de vous rappeler qu'Eve est autant la mère des hommes que des femmes et que d'autre part, justement cette femme, Eve, fut la première à goûter du fruit de la connaissance et que voulant partager cette connaissance en fit profiter Adam.

Le professeur avait de la peine à dissimuler son embarras.

- Finalement je regrette d'avoir remis hier à aujourd'hui notre entretien. Mon ami aurait été aussi ravi que-moi de vous entendre disputer.
- Oui. Mon ami Johann, Johann Valentin, Andreae est pasteur à Calw dans le Wurtemberg et sa mère était durant longtemps l'apothicaire de la famille ducale,

Mais au fait, vous que venez-vous faire ici à Fribourg ?

Là ce fut Béatrice qui fut embarrassée. Une fois de plus elle avait été incapable de contrôler sa langue, par orgueil elle s'était laissée emporter.

- En fait avec mon mari nous ne faisons que passer pour nous rendre à Bâle où nous devons retrouver mon père.
- Ah ! Votre père serait-il...
- Non, non, mon père ne fait qu'acheminer du courrier.

Le préambule lui paraissant assez long Béatrice voulut en venir au sujet de sa présence. Savoir si la faculté considérait qu'il y avait une relation entre les astres et la nature et de quelle façon. Ainsi que l'effet que produisent les astres sur les organes du corps humain et sur les plantes. Et encore bien d'autres questions du même ordre. Le professeur lui répondit de bonne grâce, mais il ne semblait pas très intéressé par le côté pratique de ces questions, mais bien d'avantage par de grands principes. Béatrice se demandait si ces gens instruits se souciaient réellement de guérir. La médecine semblait n'être pour eux qu'un sujet d'éternelles controverses.

Pourtant lorsque Béatrice prit enfin congé ils en étaient venus à une certaine connivence qui pour l'instant rassurait la jeune femme.

De retour au campement elle alla voir la bohémienne, qui bien qu'étrangère à toutes ces questions fondamentales, avait des idées très claires sur l'action des plantes et leurs préparations et pour cela elle s'appuyait tout simplement sur son expérience propre.

Joseph se remettait lentement de son état, il reprenait des forces et grâce à sa traduction les deux femmes purent échanger leurs observations. Le lendemain la femme avait à effectuer une autre livraison chez le professeur, elle proposa à Béatrice de l'accompagner, mais celle-ci refusa. Durant toute la nuit, se souvenant de leur entretien et surtout des propos qu'elle avait tenu, des renseignements qu'elle lui avait fournis, elle eut beau se traiter d'écervelé cela n'y changeait plus rien. A présent elle redoutait une indiscretion de la part du professeur. Ce qui pourrait avoir des suites terribles pour eux ainsi que pour son père. Elle avait oublié ses années d'errance et de peur permanente et voilà que cela risquait de recommencer. On dit que la nuit porte conseil, mais elle apporte aussi l'inquiétude et quelques fois même la terreur. Très agitée elle avait fini par réveiller Mathias pour lui en parler et à présent ils avaient hâte de reprendre la route et de s'éloigner de cette ville. Lorsque la femme revint elle s'empressa d'aller voir Béatrice, elle avait apparemment quelque chose d'important à lui dire. Joseph fut réquisitionné pour traduire. Le professeur lui demandait de venir, car

un homme, venant de Bâle, souhaitait la rencontrer. Béatrice refoula toute son inquiétude, oublia toute sa prudence, elle se précipita chez Mathias.

- Mathias ! Mathias, il faut que je retourne en ville, un homme est arrivé de Bâle, et souhaite me voir. Souviens-toi que le professeur me parlait de son ami qui recourait à un messager discret, il s'agit sans doute de mon père !
- Tu m'as pourtant dit qu'avec lui il fallait être prudent, Je vais t'accompagner !
- Euh, oui, je me suis sans doute trompé sur le professeur. Le brave homme voulait sans doute m'éviter une déception et s'était d'abord assuré qu'il s'agit bien de mon père.
- Béatrice calmes toi ! Imagines que ce soit un piège !

Béatrice ne voulait rien entendre elle avait peur de rater une fois de plus une rencontre avec son père.

- Écoutes, si on m'a réellement tendu un piège, il vaudrait mieux qu'ils ne nous prennent pas tous les deux. En cas de problème il vaut mieux que tu sois libre pour pouvoir agir. Laisse plutôt la femme du chef m'accompagner. Comme ça, si on me retient tu seras prévenu et s'il nous retenait toutes les deux, tu aurais toute la tribu avec toi. Mais ne crains rien je suis sûre que c'est mon père.
- Hem ! Je n'aime pas beaucoup cette histoire, mais faisons comme tu dis, sois prudente Béatrice, pense à Henriette.

Elle l'embrassa et lui souffla à l'oreille : » Mathias, je t'aime. » puis fit signe à la femme qu'elles y allaient. Celle-ci acquiesça par un grand sourire. Mais en approchant de la ville l'inquiétude l'avait reprise. Elle savait qu'elle avait fait une forte impression sur le professeur et se demandait s'il ne cherchait pas tout simplement à l'attirer chez lui et se dit qu'elle avait bien fait de ne pas s'y rendre seule. Les idées se bousculaient dans sa tête. Sa compagne avait-elle seulement vu cet homme ? De quoi avait-il l'air ? Mais la femme ne comprenait rien à toutes ses questions. Béatrice se maudissait de ne pas avoir pensé à l'interroger en présence de Joseph.

Lorsqu'elle laissa retomber le heurtoir, son cœur lui semblait faire bien plus de bruit tant-il battait fort. Dans un instant elle allait savoir. Avant que la porte ne s'ouvre elle jeta un rapide coup d'œil à la ronde pour s'assurer qu'il n'y avait rien d'inquiétant. Les passants n'avaient pas l'air de se soucier le moins du monde des deux femmes devant cette porte qui finit enfin par s'ouvrir.

- Ah ! Elle vous a prévenu ! C'est bien, entrez !

Vilénus conduisit d'abord la bohémienne à la cuisine et lui fit servir un gobelet de vin. Puis poussa la porte de son bureau. Près de la fenêtre une silhouette leur tournait le dos. L'homme regardait le potager qui s'étendait entre le pâté de maisons. Ainsi à contre-jour Béatrice ne distinguait pas son visage. Elle essaya de trouver à cette silhouette une ressemblance avec son père. Précédée par son hôte elle s'approcha de la fenêtre. L'homme s'inclina légèrement devant elle. Elle fut subjuguée par le regard du jeune homme, de ces yeux sombres il émanait une telle force qu'elle se sentit rougir et en eut les jambes toutes tremblantes. Il avait des cheveux noirs bouclés qui pour terminer d'encadrer son visage finissait dans une barbe touffue taillée court.

Son teint hâlé soulignait ses traits secs. Béatrice en ressentit un grand émoi. Oh, pas celui auquel elle s'était préparée mentalement, non, c'était tout autre chose. L'homme lui souriait, et visiblement était conscient du charme qu'il exerçait sur elle, et il en jouait en virtuose. Chaque geste, chaque parole était calculée. Il parlait le français avec un accent que Béatrice n'aurait su définir, mais qui ajoutait encore à son charme. Le professeur expliqua à Béatrice qu'il avait souhaité lui faire rencontrer ce jeune docteur en médecine qui après avoir terminé ses études à Bâle, retournait exercer son art chez lui, à Amsterdam.

- Euh ! Je m'appelle Béatrice.

- Béatrice ! Béatrice comme l'amie de cœur de Dante. Oh Béatrice ! J'espère que vous aussi me ferez visiter le Paradiso.

Il avait dit ces quelques mots en français, sachant que le professeur ne les comprendrait pas. Celui-ci reprit en latin.

- Eh bien Béatrice, Au cours de notre entretien d'hier j'ai noté que vous étiez quelque peu irrité par mon point de vue trop académique, pas assez pratique à votre goût, alors j'ai souhaité vous faire rencontrer ce nouveau produit de la faculté de Bâle. Peut-être que sa nouvelle façon d'aborder la médecine sera plus à votre goût.

Béatrice avait repris pied et à présent inconsciemment cherchait à capter l'intérêt du jeune médecin.

- Hier, nous nous entretenions, avec la femme qui m'accompagne, cette femme, qui, bien que n'ayant pas fréquenté l'illustre faculté de Bâle connaît bien les plantes qui guérissent. En échangeant nos connaissances et expériences nous nous demandions quelle différence entre l'appareil digestif

de l'homme et celui des animaux permet à ceux-ci de consommer des plantes qui pour nous sont toxiques, sans en éprouver le moindre mal ?

- Oh ! Oh ! Je croyais avoir obtenu mon titre de ces messieurs de la faculté de Bâle, mais je m'aperçois qu'il m'est contesté ici à Fribourg.

Votre question est intéressante. Je dois pourtant avouer que je ne m'en suis jamais préoccupé. Cependant comme nous l'enseignait Paracelse, et Rambam bien avant lui, nos sens nous permettent de faire un premier tri. Nous repoussons, ce que notre intuition nous dit être mauvais. Ensuite, une fois absorbé, notre corps, assisté par différents organes, dont nous ne connaissons pas encore très bien les fonctions, prélève ce dont il a besoin et rejette ce qui ne lui convient pas, mais pourra très bien servir de nourriture à d'autres, les vers par exemple. Je pense donc comme l'a enseigné Paracelse que tout n'est qu'une question de dosage. Ce qui peut être bénéfique en très petites doses, peut-être néfaste en quantité plus importante.

- Pardonnez-moi, Monsieur... Euh ! Docteur, mais il me semble que vous n'avez pas répondu à ma question et, qui est ce Ramdam que vous venez de citer ?
- Ah ! Non, Ram**h**am, il s'agit de Maïmonide qu'à Amsterdam nous appelons ainsi.

Cette précision venait d'éclairer Béatrice sur l'accent du jeune médecin.

- Ah ! Seriez-vous un juif portugais ?

Le jeune médecin avait perdu de sa superbe, il avait même pâli. Le professeur le regardait attentivement.

- Mon père voulait nous emmener à Amsterdam et je me souviens qu'il nous disait qu'il s'agissait d'une ville où régnait la tolérance religieuse et que des juifs portugais y étaient nombreux, parce que là ils pouvaient pratiquer leur religion, sans avoir à s'en cacher.
- Sans avoir à s'en cacher ! Hem ! je dirais plutôt à condition de rester discret.

Là le professeur Vilénus intervint énergiquement.

- Comment ! vous êtes de ces juifs, qui se font passer pour convertis ? Non ! non, vous ne pouvez pas rester ici ! Même à Bâle ils sont interdits. Et je refuse de me faire complice d'une telle infamie.
- Vous me ... ?
- Non, non bien sûr que non, je ne vais pas vous dénoncer, cependant vous devez bien comprendre que dans ma situation, ici à Fribourg...

- Bon, eh bien laissez-moi le temps d'emballer mes affaires et je m'en vais. Béatrice était abasourdie, elle ne comprenait pas ce qui se passait, si non, qu'elle venait de provoquer cet embarras. Là-bas à Metz elle avait connu quelques juifs dont personne apparemment ne se souciait alors qu'ici ils ne semblaient pas même tolérés. D'un pas hésitant, elle rejoignit sa compagne qui l'attendait toujours dans la cuisine. Celle-ci ne comprenait rien à ce qui se passait et il fallut que Béatrice la presse pour qu'elle accepte de prendre congé du cruchon de vin. Elles quittèrent donc la maison sans que personne n'y prête vraiment attention. Elles s'éloignèrent un peu, quand Béatrice retint par la manche la bohémienne, qui visiblement n'avait pas bu qu'un gobelet. Elle lui fit signe d'attendre. La femme, adossée contre le mur, regardait les hommes qui passaient et d'une façon aguichante leur faisait des sourires. Ce qui augmenta encore le malaise de Béatrice. Elles allaient se faire remarquer et s'attirer des ennuis. Un bourgeois, qui venait de passer, revint sur ses pas, il s'arrêta à leur hauteur et s'adressa à la bohémienne dans la langue locale. Elle lui fit un clin d'œil et se mit à rire. Alors l'homme du menton désigna Béatrice. La femme toujours riant haussa les épaules et répondit quelque chose qui ressemblait à une approbation. Béatrice prit peur, elle saisit la femme par le bras et voulut l'entraîner, mais celle-ci se rebiffait et l'homme, enhardi par cette attitude, voulut s'interposer. Des passants s'étaient arrêtés. Surprenant le tour de main de la gitane Béatrice effrayée voulut prendre la fuite, mais à cet instant le jeune médecin sortait de la maison du professeur. En quelques pas rapides elle le rejoignit et tentant de prendre un air décontracté s'adressa à lui.

- Docteur, je me sens responsable de ce qui vous arrive, si vous le souhaitez, vous pourriez nous accompagner au campement des roms où vous seriez en sécurité.

Le jeune homme acquiesça. En le voyant, la femme ne fit plus aucune difficulté pour les suivre. Seul le passant qu'elle avait amorcé paraissait déçu, mais il n'avait pas encore réalisé que la main de la gitane était passée par sa poche. Tous trois avançaient côte à côte dans les ruelles, le jeune homme entre les deux femmes. Par moment l'un ou l'autre se retrouvait à patauger dans le petit ruisseau au milieu de la chaussée. Le jeune homme essaya de se débarrasser de la femme en la poussant en avant, mais elle ne se laissa pas faire alors il se rangea derrière les deux femmes. Béatrice sentait son regard comme une caresse courir le long de son dos. Elle le sentait par moment brûlant et ne savait plus comment marcher pour ne pas attiser le feu qui consumait leurs sens. Une fois sortit de la ville elle

s'arrêta pour lui permettre de marcher à leurs côtés. Elle pensait, sans pour autant le souhaiter, qu'il allait se placer à côté de leur compagne. Il vint se coller contre elle et lui passa le bras autour de la taille. Elle se sentit rougir et un frisson lui parcourir le dos. N'osant le regarder elle tenta de le repousser. Il la serra plus fort.

- Béatrice, vous me faite souffrir l'enfer, pourtant comme la Béatrice de Dante vous connaissez le chemin qui conduit au paradis.

Il avança son visage vers elle. Elle regardait ses yeux, ses lèvres et sentait le désir monter en elle, mais ne céda pas. Elle pressait ses poings entre leurs poitrines et doucement le repoussait.

- Souvenez-vous, Virgile conduisait Dante vers Béatrice au paradis parce qu'elle était vertueuse et non le contraire.

- Le vice ? Quel vice y a-t-il à aimer ?

- Il y a vice à trahir. A trahir l'homme qui me fait confiance. Mon mari.

Le visage décomposé le jeune homme s'éloigna de celle qu'il croyait avoir conquise. Mais allait-il en rester là ?

- Mon nom est Samuel, Samuel Palache, mais mes amis m'appellent Samy.

Ils approchaient du campement. La femme qui jusqu'à présent paraissait un peu ivre, semblait subitement dégrisée. Elle saisit le jeune homme par le bras et le conduisit chez son mari. Béatrice toute surprise de ce changement soudain les regardait s'éloigner. Le chef immédiatement entra en conversation avec le jeune homme, comme s'ils se connaissaient. Béatrice allait de surprise en surprise. Elle restait là à regarder, absorbée dans ses pensées. Mathias les ayant vus venir de loin, s'était approché. Lorsqu'il lui posa la main sur l'épaule elle sursauta.

- Oh ! Tu m'as effrayée !

- Qui est-ce ?

- Un médecin, qui vient de passer son doctorat à Bâle et retourne chez lui à Amsterdam.

Mathias, sentait bien un trouble dans la voix de Béatrice, mais ne savait pas à quoi l'attribuer.

- Tu lui as parlé de ton père ?

- Euh, oui. Non. Oh je ne sais plus.

Mathias fut surpris de cette réponse, il tourna son regard vers le groupe et constata que visiblement ils parlaient d'eux ou bien uniquement de Béatrice, car c'est sur elle qu'étaient fixés les regards.

- C'est quoi cette histoire ? Tu étais persuadée qu'il s'agissait de ton père, moi ici je me faisais un sang d'encre et toi tu me dis qu'il s'agit d'un médecin, voilà c'est tout, comme la plus naturelle des choses. Et moi je te demande : Qu'est-ce qui se passe ?

- Mais rien ! Il a simplement demandé l'hospitalité des Roms, c'est tout !

- Un médecin qui demande l'hospitalité des Roms ? V'là aut'chose !

Mathias observait attentivement le jeune homme, il sentait sa poitrine se serrer. Il s'interrogeait. Ce sentiment qui montait en lui, pouvait-il se justifier ?

- Excuses moi Mathias, mais je suis un peu troublé, figures-toi que la bohémienne, faisant semblant d'être un peu prise de boisson avait aguiché un homme dans la rue et alors que je cherchais à l'en dissuader elle en a profité pour lui voler sa bourse.

A ce moment survint Joseph.

- Papa, Mama, il faut partir.

Béatrice fut soulagée de l'intervention de Joseph.

- Qu'y a-t-il Joseph ? Tu veux partir ?

- Oui partir. Ici, maintenant dangereux.

- Qu'est-ce que tu racontes ?

Béatrice avait pâli. Le gamin serait-il capable de sentir l'attirance que cet homme exerçait sur elle ? Voulait-il protégé Mathias et l'unité de leur couple ?

Mathias s'était penché vers le gamin.

- Ici, tu es pourtant en sécurité, avec tes amis ? Non ?

Moi peur !

- Tu as peur ? Mais de quoi ?

- Papa, Mama, Henriette et Joseph partir !

- Regardes le soleil est déjà là-bas au-dessus des Vosges, bientôt va venir la nuit nous ne pouvons pas partir simplement comme ça.

- Moi peur !

Le gamin leur tourna le dos et s'éloigna. Le couple le suivait du regard. Il se dirigeait vers le groupe d'enfants où jouait Henriette.

- Qu'est-ce qui lui arrive ?

- Oh ! C'est sans doute une dispute entre enfants. Tout à l'heure je demanderais à Henriette, elle sait sans doute ce qui se passe.

Au campement la journée s'achevait toujours autour d'un feu. Les ténèbres avaient envahi la plaine. La lumière dansante des flammes éclairait les visages et leur donnait des expressions étranges. Les discussions allaient bon train, entrecoupés de fous rires, auxquelles eux ne comprenaient rien. Mathias était inquiet, ce que le gamin lui avait dit ne cessait de lui trotter dans la tête : « Moi peur ! ». Béatrice avait essayé de se soustraire à ce rassemblement. Elle se sentait très mal à l'aise rien qu'à l'idée de se retrouver en présence du jeune médecin aux côtés de Mathias. Plusieurs roms, la boisson aidant, c'étaient mis à chanter. Une fille plus hardie avait entamé devant son amoureux une danse lascive, très suggestive. Les autres jeunes frappaient dans les mains et l'encourageaient par leurs rires. Des couples se formaient. L'excitation et le désir devenait palpable. Joseph se tenait seul un peu à l'écart et ne perdait pas Béatrice des yeux.

La jeune femme avait pris un air détaché et semblait captivée par le chant et la danse des gitans. Au bout d'un moment, elle se leva et se dirigea vers le groupe d'enfants.

- Joseph ! dis-moi, tu connais cet homme ?
- Oui ! Lui méchant, très méchant.
- Viens, éloignons-nous un peu, tu vas me dire ce qu'il y a.
- Moi voir lui tuer un petit garçon.
- Quoi ! Tu es sûre ?... Ce n'est pas possible, comment, pourquoi ?
- J'ai vu lui ouvrir le ventre du petit garçon. Remuer dedans avec ses mains et puis sortir ce qui est dedans et regarder très content.
- Et quand l'as-tu vu faire cela ?
- Avant de venir ici. Moi très peur ! Aussi pour Henriette !
- Retournes chez tes camarades, et surtout ne t'éloignes pas d'Henriette, je vais en parler à Mathias.

Elle rejoignit son mari.

- Joseph vient de me dire pourquoi il a tant peur. C'est de lui, c'est du jeune médecin qu'il a peur. Il dit l'avoir vu tuer un enfant pour fouiller ses viscères. Tu te rends compte ? C'est un monstre !
- Qu'est-ce que tu racontes ?... Non ...! Attends ! C'est pourtant bien ça. J'ai trouvé avant-hier le corps d'un enfant sur lequel les corbeaux s'acharnaient. Il avait le ventre déchiré, je croyais que c'était le fait d'un loup ou de chiens

sauvages, ce serait donc ça, Oh quelle horreur ! Viens, allons récupérer nos chevaux et partons d'ici.

Béatrice qui s'était sentie vulnérable devant ce séducteur, à présent était en rage contre sa propre faiblesse et laissait exploser toute sa haine, peut-être pour mieux se protéger.

- Et tu voudrais laisser cet assassin continuer ses crimes ? Le laisser continuer à tuer des innocents ? Ah non Mathias ! Il faut le dénoncer ! Vas voir le chef et dis-lui qui est cet homme !

La méfiance à l'égard des roms lui était revenu d'un coup et il se demandait ce qui se préparait en douce. Il se leva, encore hésitant et se dirigea vers le chef à côté duquel était assis le jeune médecin.

- Chef, je voudrais vous dire deux mots.

Et Mathias, après avoir réussi à éloigner un peu le chef du groupe, lui parla du petit cadavre qu'il avait trouvé. Le chef surpris ne voulut pas lui croire et surtout ne voyait pas où Mathias voulait en venir. Alors Mathias lui parla de l'accusation de Joseph. Toujours aussi septique le chef regardait dans tous les sens à la recherche du jeune médecin. Mais celui-ci avait disparu. Il hurla quelques ordres et déjà les couples s'étaient défaits et des hommes, les plus jeunes, se lançaient à la recherche de Samuel Palache.

- J'espère que vous êtes sûre des accusations que vous portez contre lui. Nous lui avons offert l'hospitalité, et c'est votre femme qui nous l'a amené, je vous le rappelle !

Les recherches, puis la poursuite du fugitif dura une partie de la nuit. Ce n'est que lorsque le ciel blanchit, avant le lever du jour, qu'enfin l'homme fut pris et ramené au campement. Cette fuite était comme un aveu. Sous bonne garde il fut conduit à l'endroit où gisaient les pauvres restes de l'enfant. Évidemment il nia toute implication dans le crime.

Parmi les gitans la tension montait de minute en minute. Les femmes, prévenues de la découverte du cadavre, rejoignirent les hommes. Ce furent des cris de rage, des pleurs, des crises d'hystérie. Les gitans adorent leurs enfants et bien que celui-ci leur soit parfaitement inconnu, leur sang criait vengeance. Une vive discussion s'en suivit entre le chef et Béatrice. Les femmes demandaient qu'il soit mis à mort immédiatement mais Béatrice s'y opposait souhaitant qu'il soit jugé auparavant. Le chef était furieux que cette jeune femme étrangère se mêle de leurs affaires.

Les gitans qui comprenaient ce qui se disait, l'expliquaient aux autres. Les femmes surtout, par leurs gestes et leurs mimiques à l'adresse de Béatrice, exprimaient leur désapprobation. Béatrice n'avait pas à faire de gros efforts pour deviner ce qu'elles disaient. Le chef regarda autour de lui et réfléchit un court instant.

- C'est bon, nous allons le juger. Qu'on l'amène et qu'il se défende ensuite nous voterons.

A présent l'accusé avait l'air pitoyable. Visiblement, il avait déjà été copieusement rossé. Ses vêtements étaient déchirés, il se tenait le dos voûté et serrait contre sa poitrine un paquet de chiffons, qu'il refusait de lâcher.

- Qu'est-ce qu'il tient là ?
- Je ne sais pas, mais en tous cas malgré les coups il n'a pas voulu le lâcher.
- Qu'est-ce que vous tenez-là contre vous ? Vous voulez bien me le montrer ?

L'homme gardait les yeux baissés, ses cheveux et sa barbe étaient souillées de boue et de sang. Il hésitait à répondre, ce qui irrita d'autant plus l'assistance, mais il finit tout de même par lever les yeux vers la jeune femme et dans un geste hésitant lui tendit le paquet. Béatrice fit un pas en avant pour s'en saisir et l'homme en profita pour murmurer.

- Je vous en supplie, ne le détruisez pas.

La jeune femme déballa un gros recueil de pages assemblées et cousues grossièrement ensemble avec de la ficelle. Elle l'ouvrit. C'était un manuscrit. Elle en feuilleta les pages qui étaient couvertes de nombreux dessins. Elle s'arrêta à une page et regarda avec plus d'attention l'un de ces dessins. Il s'agissait d'observations anatomiques du corps humain, accompagnées de nombreuses notes en latin.

- Ce sont vos cours d'anatomie ?

Il s'était redressé et répondit avec une certaine arrogance, provoquant chez Béatrice un frisson.

- Non ! Pas de cours, mais ce que j'ai observé par moi-même.

Le chef, blanc de rage et les dents serrées fit un pas en avant et se pencha pour voir de quoi il s'agissait. Il lui fallut un moment pour comprendre ce que représentaient ces dessins. Il avait déjà souvent vidé des animaux et reconnaissait certains organes, mais en réalisant que ces dessins représentaient des corps humains il fut horrifié. Béatrice continuait de feuilleter. En avançant dans ses découvertes son cœur finit par lui faire défaut elle devint livide et dut s'appuyer

au bras du chef. Un dessin représentait une femme, le ventre ouvert d'où on avait arraché un enfant. Son petit corps aussi avait été éventré et disséqué alors qu'il était encore relié par le cordon ombilical à sa mère. Béatrice frappée de stupéfaction ne parvenait pas à quitter ce dessin des yeux. Qu'avait cherché le médecin en commettant cet acte ? Un autre dessin et quelques notes lui permirent de comprendre. Il avait cherché à savoir comment l'enfant dans le ventre de sa mère était nourri. Un autre dessin représentait les parties génitales d'un petit garçon dont les testicules étaient en voie de descendre dans le scrotum. Après un silence méditatif Béatrice repris :

- Est-ce le garçon que vous avez tué il y a quelques jours ?

L'homme répondit dans une bravade.

- Oui ! Pour soigner il faut connaître !

- Et pour savoir, vous l'avez tué ? Avez-vous tué d'autres personnes pour en étudier les organes ?

Sa réponse se limita à un simple haussement d'épaule. Que signifiait pour lui une vie. Lui qui consacrait sa vie à la science, cette science qui servirait à en soigner tant d'autre. Béatrice eut la nausée. Elle s'éloigna en titubant. La foule était restée silencieuse, stupéfaite par l'arrogance de cet homme qui pourtant savait qu'il allait mourir. Revenant, encore tremblante sur ces genoux, s'accrochant au bras de Mathias, Béatrice prit la parole.

- Que décidez-vous ?

- Il doit mourir.

L'accusé, tête baissée et à genoux venait d'entendre la sentence. Trois jeunes hommes s'apprêtaient à l'entraîner pour l'exécuter. Il se jeta aux pieds de Béatrice et cria.

Je supplie Adonaï de me pardonner mes crimes. J'étais habité par un dibbouq, que le Dieu d'Israël me pardonne, mais de grâce ne détruisez pas mon travail, que mes pauvres victimes ne soient pas mortes pour rien. Portez-le à mes maîtres, de la faculté de Bâle. Et je vous en supplie, ne rendez pas mes coreligionnaires responsables de Mes crimes.

Entre temps le jour c'était levé, le chef envoya un enfant faire le guet sur la route qui venait de la ville et pour qu'il ne soit pas témoins Mathias et Béatrice furent invité à quitter le camp. Alors que les hommes entraînaient le condamné Mathias et Béatrice avec les enfants montaient à cheval et partaient au galop.

Lorsqu'ils eurent parcouru deux ou trois lieues, ils ralentirent leur course. Les chevaux étaient couverts d'écume.

- Vois-tu Mathias ! Justice doit être faite, même si quelques fois nous n'en avons plus le courage. S'il n'y a plus d'autorité impartiale pour rendre justice, les hommes se révoltent et se vengent sans discernement au risque de faire retomber sur des innocents le crime commis par un autre.
- Dis-moi es-tu satisfaite du jugement ?
- Oui il a entièrement reconnu les faits.
- Mais il à parler d'un... dib...
- Dibbouq. C'est pour les juifs un esprit mauvais qui vient habiter une personne et lui impose sa volonté, en sorte comme le diable

Chapitre 13

La Science

Ils laissèrent leurs chevaux dans une écurie à l'entrée de la ville, mais Béatrice insista pour emporter toutes les notes, autant celles d'Hélène que le recueil de notes et croquis de Palache, le médecin maudit, comme le dénommait à présent Mathias. Elle avait tellement eu peur d'avoir perdu celles d'Hélène au cours de leur traversé épique du Rhin, qu'elle ne voulait plus s'en séparer. Par le pont couvert de bois les Colas étaient passé sur l'autre rive du fleuve. Le nez en l'air, les yeux écarquillés ils se faisaient bousculer par tous ces gens affairés qui montaient ou descendaient dans un flux incessant du plateau où battait le cœur de cette ville riche et puissante. S'il restait encore quelques maisons modestes en bois ou à colombage et torchis le plus grand nombre était bâtis en belle pierres de tailles. Depuis un siècle et demi la ville faisait partie de la confédération des cantons helvétiques qui savait se faire respecter par ses voisins, qu'ils soient de France ou de l'Empire. La paix qu'elle s'était ainsi assurée avait grandement

favorisé son expansion et son enrichissement. Autour de sa cathédrale massive s'étalait la ville avec son université et l'ancien palais de ses évêques.

- As-tu remarqué Béatrice, que la cathédrale paraît bien modeste à côté de ces beaux bâtiments.
- Celui-ci semble être l'université à en juger d'après tous ces jeunes gens qui y entrent ou en sortent.
- Université ? C'est drôlement grand en effet, à croire qu'ici on a plus d'argents pour l'école que pour Dieu !

Cette université avait vu le jour à la demande des bourgeois après le concile de Bâle qui dura dix-sept ans au début du XV^e siècle.

- Bon et maintenant que nous sommes à Bâle, as-tu une idée où nous avons des chances de retrouver ton père ? Je pense qu'il n'est pas venu ici pour voir la cathédrale ni pour admirer l'université.
- Hem, pourtant, souviens-toi de ce qu'il disait le soir chez le commandant des Armoises, il porte le courrier de lettrés de toutes l'Europe du nord. Il y aurait donc plus de chances que ce soit du côté de l'université qu'il faille aller chercher.
- Hem, pourtant le commandant est un militaire, ton père un artisan et Hélène la guérisseuse d'un couvent.
- Oui, mais tous les trois sont des gens instruits. Et ici chez ces riches bourgeois il semblerait que l'instruction vaille lettre de noblesse, ce qui explique l'importance de l'université. Mon père pourrait donc en effet avoir ici plusieurs personnes à voir, et de condition très différentes. Attends ! Qu'est-ce que tu dis Joseph ?
- Il faut aller place du marché, là tout le monde se rencontre, peut-être aussi ton papa.

Par une petite ruelle en pente, Joseph les conduisit jusqu'à cette place. Il avait raison c'était l'endroit le plus animé de la ville. Les gens de la campagne venaient y proposer des légumes, des fruits, des œufs et de la volaille. Il s'agissait du garde mangé de la cité. Il y avait beaucoup de monde, ce qui rendait les déplacements encore plus difficiles et il ne serait pas facile d'y repérer une personne qui cherchait probablement à ne pas se faire remarquer. Tout un côté de la place était occupé par l'hôtel de ville. Un bâtiment en grès rose construit comme une forteresse, sans doute pour affirmer la souveraineté de la cité.

Béatrice et Mathias regardaient cette place spacieuse, avec sa foule de paysans, de bourgeois de marchands, d'acheteurs et de badauds, comment allaient-ils s'y prendre pour y retrouver Jean Du Fossé ? Il fallait absolument qu'ils trouvent quelqu'un qui parle le français et qui puisse les guider dans leurs recherches. Un tel homme, ils ne pouvaient le trouver que dans une taverne fréquentée par des marchands ou les membres de l'université. Ils entreprirent de faire le tour de la place et de jeter un coup d'œil à ses nombreux débits de boissons. Alors que Mathias, accompagné de Joseph, allait d'une taverne à l'autre, essayant par les manières et le costume de déterminer à quelle catégorie sociale appartenait sa clientèle, Béatrice convaincue que quelque chose, l'instinct, un fluide ou la main de Dieu devrait la guider vers son père ne cessait de passer entre les étals et observait attentivement le va et vient des personnes et dévisageait les plus proches. La plupart des débits de boisson étaient des brasseries qui accueillait les habitués du marché. Deux pourtant s'en distinguaient. L'un semblait être fréquenté par les étudiants et l'autre, où on servait du vin, semblait être préféré par les bourgeois. Ce fut justement devant celui-là que Mathias et Béatrice se retrouvèrent.

- Mathias, je ne cesse de réfléchir à quelque chose, tout à l'heure nous avons constaté que les gens pour qui mon père achemine le courrier sont de différentes classes sociales pourtant il me semble qu'en plus de l'instruction ils doivent avoir quelque chose en commun, mais quoi ? Maintenant j'enrage à l'idée qu'en parlant de mon père à Vilénius si je lui avais donné son nom celui-ci aurait peut-être reconnu mon père comme étant l'homme auquel il confie son courrier pour son ami pasteur. Tu imagines ? Et maintenant nous sommes là les bras ballants n'ayant aucun indice pour savoir où chercher.
- Écoutes Béatrice, il faut que nous allions jeter un coup d'œil là-dedans, j'y ai vu entrer des bourgeois et des hommes habillés d'une robe noire, ce pourrait-être l'endroit que nous cherchons.

Béatrice semblait hésiter, ce qui irrita Mathias, il la saisit par le bras et voulut l'entraîner.

- Mathias arrête de me tirer comme ça ! Regardes un peu autour de toi et regardes nous. Avec notre déguisement de paysans vosgiens nous allons nous faire remarquer. Tu as vu cet homme, comme il nous regardait ?

En effet ici les gens, même les bourgeois fortunés, étaient vêtus de manière très sobre voir sévère. Culotte et veste de drap marron ou noir, col droit, blanc, pas de col ou de manchettes de dentelle pour les hommes. Les femmes avaient droit à un peu plus de recherche, mais à peine. D'autre part les habitants de cette ville affichaient toujours une mine sérieuse. On ne souriait pas, cela faisait sans doute trop frivole.

- Tu as raison, ne restons pas là planté comme des épouvantails, cette taverne me semble uniquement fréquentée par des bourgeois et avec notre accoutrement ces faces de carême nous feraient mettre à la porte. Allons voir si nous trouvons un fripier, il me semble en avoir vu un du côté de l'hôtel de ville.

Alors que Béatrice fouillait et examinait les vêtements d'occasions, Mathias regardait distraitement la façade prétentieuse de l'hôtel de ville. Son souvenir le ramenait à son village, ce petit village où tout le monde se connaissait et se respectait sans se préoccuper de l'habillement des uns ou des autres, quand il se sentit tiré par la manche.

- Regardes papa !

Henriette tendait son petit doigt du côté d'un groupe de trois ou quatre jeunes hommes qui chahutaient, riant en faisant des pitreries et grand bruit devant la porte de l'une de ces brasseries. Ce qui ailleurs n'aurait sans doute rien eu d'extraordinaire, ici dans cette ville sévère paraissait incongru.

- Apparemment tous ne sont pas aussi guindés. Ce sont sans doute des étudiants !

Béatrice l'air ravie, avec son ballot sous le bras regardait autour d'elle pour voir où ils pourraient aller changer de vêtements.

- Viens Béatrice allons y voir ! Peut-être qu'on pourrait s'y déguiser nous aussi en bourgeois sérieux.

Lorsqu'ils poussèrent la porte ils furent d'abord incapables d'y voir grand-chose. Venant de l'extérieur, leurs yeux avaient besoins de s'habituer à cette pénombre qui n'était dérangée que par la faible lumière de quelques chandelles dont les flammes dansaient sous l'effet du courant d'air qui s'était engouffré en même temps qu'eux. Il s'agissait d'une espèce de cave voûtée, sans fenêtre. L'odeur, un mélange de bière, de suif et de relents de cuisine, enveloppait tout et devait

ensuite rester à imprégner les vêtements de tous ceux qui en sortaient, comme une marque de fabrique ou un signe de reconnaissance.

Un groupe d'étudiants, bien allumés, continuait la fête qu'ils avaient probablement débuté la veille au soir. En voyant entrer Béatrice qu'ils tenaient pour une jeune paysanne, ils allaient se jetés sur cette proie, qu'ils pensaient égarée et sans malice, pour s'en amuser. Mais l'arrivée de Mathias, un peu à la traîne, ralentit leur élan.

- Vous allez la laisser tranquille, bande d'ivrognes !

Quelques-uns, sans doute les plus ivres, lui lancèrent des défis et firent mine de vouloir l'affronter, mais heureusement l'un d'entre eux intervint. Il se mit à les sermonner en suisse allemand, ce qui ramena un calme tout relatif. La plupart des jeunes gens s'étaient éloignés tout en continuant de rire et faire ces pitreries habituelles à des jeunes gens pris de boisson. Celui qui avait ramené un peu de calme se tourna vers Mathias et Béatrice et s'adressant à eux, en français, leur exprima ses regrets pour le comportement de ses camarades. Car, disait-il, dans cette ville tout le monde était plutôt indifférent aux débordements et aux rixes d'étudiants, sauf évidemment s'ils s'en prenaient aux habitants.

- Bon passons, nous ne voulons pas faire d'histoires, mais comment se fait-il que vous parliez le français ?

- Ah ! Je suis Welche, de langue française, si vous préférez. Je viens de Neuchâtel. On y parle le français. Mais et vous, d'où venez-vous ?

- Nous venons de Lorraine, de Metz, si cela vous dit quelque chose.

- Ah ben oui ! Nous avons quelque chose en commun c'est Farel, oui Guillaume Farel qui a séjourné à Metz et est mort à Neuchâtel. Ce qui fait que sans connaître précisément votre ville j'en ai entendu parler. D'autre part, un homme venant de Lorraine vient ici depuis quelques temps boire une choppe et bavarder avec nous.

Béatrice qui jusque-là un peu retiré dans un coin d'ombre examinait ses nouvelles acquisitions et essayait une veste, ne se souciait pas trop de ce dont parlaient les hommes, mais là elle sursauta.

- Ah bon ! Vous connaissez donc un lorrain ici à Bâle ?

- Connaître est peut-être beaucoup dire. Il vient ici depuis deux ou trois jours. C'est un homme qui aime se mêler aux étudiants et quand nous parlons de lui nous disons le Lorrain.

- Et comment est-il ce lorrain ?

- Je ne saurais trop vous dire, ma foi il est de taille moyenne...il porte une barbe et des cheveux comme taillés par un tondeur de mouton et parle l'allemand avec un accent. Non, vraiment je ne saurais vous en dire plus.

- Mais que vient-il faire ici, c'est peut-être un marchand ?

- Non je ne pense pas, en tous cas il n'en a pas l'air mais il est plutôt sympathique avec nous, il aime rire et quelques fois il nous offre à boire.

Mathias comprit l'allusion et fit signe à la servante. Béatrice allait s'engager dans des explications sur la raison de leur présence dans cette ville, mais Mathias lui coupa la parole.

- Accepteriez-vous de nous servir éventuellement d'interprète et de guide ?

Puis se tournant vers Béatrice il fronça les sourcils.

- Souviens-toi de ce vieux professeur à qui tu racontais ta vie et qui ne comprenait rien de ce que tu lui disais, il vaut toujours mieux parler la même langue.

Béatrice comprit le message et prenant un air boudeur se tourna vers les enfants.

- Et ce lorrain, vous le voyez souvent ici ?

- Oh, de temps en temps et comme je vous le disais il n'est arrivé ici que depuis peu.

- Et vous n'avez pas la moindre idée de ce qu'il fait ?

- Non.

Voyant la servante apporter des brocs de bière, dont débordait la mousse, l'un des autres étudiants s'était approché. Il se pencha vers son camarade, lui souffla quelques mots à l'oreille et se mit à rire en regardant Béatrice. L'autre aussi se mit à rire, ce qui évidemment n'était pas du goût de la jeune femme, ni de son mari.

- Ah ! Il me dit qu'il l'a vu faire le guet près de la maison d'un bourgeois dont l'une des servantes est avenante.

- Ah ! Et c'est ce qui vous fait rire ?

- Non c'est la description qu'il a fait de la fille.

Béatrice se sentit rougir. Pour cacher sa gêne elle se leva comme pour manifester son impatience à s'en aller. Elle entraîna les enfants et se dirigea vers la porte.

Cependant Mathias prit son temps pour vider sa chope et demander où habitait ce bourgeois dont la servante présentait un tel intérêt.

- Qu'est-ce que tu lui as demandé ?

- De m'indiquer la maison devant laquelle ce lorrain fait le guet.

- Non mais tu ne crois tout de même pas que mon père vient à Bâle pour faire le pied de grue devant la porte d'une servante !

- Qui parle de ton père ?

Béatrice suffoquait d'indignation et ce n'est que parce qu'elle craignait d'attirer l'attention qu'elle se tut et s'éloigna en faisant sa tête des mauvais jours. Mathias restait un peu en arrière tout en essayant de se repérer par rapport aux indications que lui avait donné l'étudiant. Il regardait de tous côtés, quand soudain il vit Joseph partir en courant sans prendre le temps de s'expliquer.

- Mais Joseph attends ! Qu'est-ce qui lui prend à ce gosse ?

Entouré d'adultes le gamin fut très vite englouti par la foule. Mathias qui avait tenté de le rattraper fut pris au piège dans la cohue et lorsqu'il se retourna Béatrice et Henriette avaient disparues elles aussi. Pour voir plus loin au milieu de tous ces gens qui se bousculaient il grimpa sur une de ces bornes d'angles qui protègent les coins des maisons, mais cela ne servit à rien, elles n'étaient plus là. Après un moment à tendre le cou il finit tout de même par les apercevoir, mais Joseph n'était toujours pas là. A l'approche de midi, la place du marché commençait à se vider lentement et dans la ruelle les passants aussi étaient de moins en moins nombreux. Mathias se dressa sur la pointe de ses pieds et se remis à tendre le cou. Béatrice avait dû soulever Henriette pour lui permettre à elle aussi de scruter la place et y chercher son ami. Au bout d'un moment Mathias se décida à retourner en direction de la taverne. Et il avait bien fait car Joseph attendait tranquillement devant la porte.

- Mais où étais-tu passé Joseph ?

- Moi j'ai vu, par-là, un des deux hommes qui étaient à Sélestat et qui cherchaient papa Jean.

- Quoi ! Tu es sûr ?

- Oui, et il est parti par là.

- Et tu as pu voir où il est allé ?

- Il est entré là-bas dans une cour.

- Dis Mathias penses-tu que ce pourrait être lui dont parlait le jeune homme ?

- Bon sang ! Je ne pensais plus à ces ceux-là. Joseph pourrais-tu retrouver cette cour ? L'étudiant m'a expliqué où se trouve la maison où il a été surpris à faire le guet. Cette histoire m'intriguait, sans savoir pourquoi.

- Moi pourtant je sais, tu voulais voir les appâts de cette fille.

Mathias haussa les épaules et soulevant Henriette sur son bras se dirigea à grands pas vers l'Hôtel de ville il passa sous le porche puis se tournant vers Béatrice.

- Vous restez là, ici vous ne risquez rien et je vous y retrouverais facilement.

Et toi Joseph, tu vas me montrer cette cour.

Tout en suivant le gamin Mathias cherchait à se souvenir de l'itinéraire que lui avait indiqué l'étudiant. Cela ne semblait pourtant pas correspondre, il demanda à Joseph le nom de cette cour. Il s'agissait de la cour des forgerons

« Schmiedenhof ». Pourtant il n'y avait pas trace de forge dans cette cour. Mais en y regardant mieux Mathias remarqua que la maison du fond portait une enseigne qui indiquait que c'était le siège de la corporation des ferronniers : Forgerons, serruriers, armuriers etc. Les autres maisons étaient des habitations ordinaires.

Restés dans l'ombre du porche, Mathias avait pris soin de ne pas se montrer.

Que pouvait bien venir faire cet homme dans cette cour ? A moins qu'il ne soit en effet sur les traces de maître Jean ? Mais comment s'en assurer ? En tous cas il fallait prévenir Béatrice, elle aurait peut-être une idée. Au moment où ils s'apprêtaient à envoyer Joseph pour ramener Béatrice la porte de la maison du fond s'ouvrit pour laisser passer deux hommes. L'un était un bourgeois et l'autre s'inclinait respectueusement devant lui. Mathias s'enhardit et sortant de l'ombre s'avança vers le bourgeois.

- Excusez-moi monsieur ! Parlez-vous le français ?

- Oui, un petit peu.

- Je suis forgeron et je viens d'arriver avec ma femme et mes deux enfants pour chercher de l'ouvrage.

- Ah !

- Nous venons de Lorraine où c'est la guerre et mon beau-père m'a recommandé de m'adresser à vous.

- A moi ? Mais qui est votre beau-père ?

- Mon beau-père s'appelle Jean Du Fossé, il vient quelques fois ici à Bâle pour ses affaires et doit vous connaître puisqu'il nous a parlé de vous.

- Je comprends. Vous avez dit Jean Du Fossé ! Hem ! Écoutez, je vous propose de nous retrouver ici demain matin, je vais voir ce que je peux faire.

Il salua et reprit son chemin. Ce n'est qu'après qu'il se soit éloigné que soudain Mathias réalisa qu'il ne savait même pas à qui il s'était adressé. Il pressa le pas pour rejoindre Béatrice, Quand soudain il s'arrêta pile.

- Joseph cours vite et suis le bourgeois à qui je viens de parler, essaye de savoir où il habite et qui il est. Nous t'attendrons sur la place, vas vite !
A peine eu-t-il donné quelques explications à sa femme que celle-ci voulut se précipiter sur les traces de Joseph.

- Je veux aller voir ce bourgeois et lui parler !
- Et où veux-tu aller ? Attends au moins que Joseph revienne et nous en dise un peu plus.
- Bon et que faisons-nous alors ? C'est qu'il faut trouver à nous loger pour la nuit. Peut-être que mon père...
- Nous allons attendre le retour de Joseph, il est plein de ressource ce garçon, je suis sûr qu'il nous trouvera quelque chose.

Mathias connaissant l'obstination de Béatrice chercha à changer de sujet.

- Au fait Béatrice tu te souviens que le médecin maudit, t'a demandé de remettre son recueil de notes à l'un de ses maîtres. Ce serait une bonne raison pour prendre contact avec ces messieurs de la faculté et ainsi tu pourrais en profiter pour parler de ton père. Il s'en trouvera peut-être un qui le connaisse. Qu'en penses-tu ?
- Oui...Oui bien sûr, mais si cet homme à qui tu as parlé connaît mon père ce ne sera plus utile. C'est que j'aurais tout de même voulu jeter un coup d'œil à ces notes avant de m'en défaire.
- Eh bien quand nous aurons trouvé un endroit pour passer la nuit tu auras le temps de les feuilleter et demain nous donnerons au diable ce qui lui revient.
- Tu n'es donc pas persuadé que ce forgeron nous aidera à retrouver mon père ?
- Persuadé non, je l'espère c'est tout. J'ai simplement fait ce que tu regrettes de ne pas avoir fait avec ce professeur de Fribourg. J'ai juste cité son nom pour voir. J'y ai été au culot et demain on verra.
- Ah ! Voilà Joseph !

Le garçon fit son rapport. Il s'agissait de Meister Jacobus maître forgeron et membre du conseil échevinal. Et le gamin pourrait montrer à Mathias où il habite. Béatrice était embarrassée, elle savait que Mathias la presserait de se défaire au plus vite de ces notes, qu'il considérait comme diaboliques et qu'elle au contraire souhaitait lire. Elle insista donc pour qu'avant toutes choses ils trouvent un logement pour la nuit. Pour la faculté ils auraient le temps de voir plus tard. Joseph leur dégota un logement chez une veuve. Béatrice et Henriette s'y

installèrent, alors que Mathias, conduit par Joseph, alla jeter un coup d'œil à la maison de ce maître Jacobus. Il refit l'expérience qui consistait à faire le rapprochement avec l'itinéraire indiqué par l'étudiant et celui suivi par Joseph. Et ce coup-ci il n'y avait aucun doute, c'était bien la maison où le lorrain avait été vu faire le guet. Il était facile d'en conclure que cet homme espionnait le maître forgeron et si Joseph avait raison il était donc sur les traces de Jean Du Fossé. Si cette hypothèse s'avérait exacte son beau-père n'était pas loin. Mais fallait-il en parler tout de suite à Béatrice ? Après avoir tourné la question dans tous les sens il résolut d'attendre de s'être entretenu, le lendemain, avec le forgeron. Pour l'instant les hommes à la poursuite de Jean Du Fossé ignoraient encore leur présence à Bâle, ce qui était préférable pour leur sécurité et liberté d'action. Lorsque Mathias rejoignit Béatrice, il la trouva toute excitée.

- Avez-vous appris quelque chose concernant mon père ?
- Hélas non, mais Joseph vient de me dire qu'à proximité de la frontière de l'Alsace, il y a un campement Rom. Si demain matin le forgeron ne nous apprend rien d'intéressant nous irons voir du côté de la faculté et si là nous n'apprenons rien de concret nous irons voir au campement rom. Mais dis-moi, tu sembles toute excitée, aurais-tu toi des nouvelles ?
- Non, non. Pendant qu'Henriette jouait dans la courette avec une petite fille de la maison voisine j'ai lu une partie des notes du médecin. C'est horrible et passionnant à la fois.
- Que veux-tu dire ? Je ne comprends pas !
- C'est horrible parce qu'il a dû assassiner un nombre impressionnant de femmes et de fillettes pour les disséquer et d'autres part ses observations sont simplement extraordinaires.

Imagines, pour commencer, il a étudié l'appareil génital mâle et femelle de différentes espèces d'animaux, puis leur mode de reproduction. Il a essayé de comprendre pourquoi la durée de gestation est variable d'une espèce à l'autre, il a constaté qu'elle n'était pas proportionnelle à la taille, mais plus probablement à la durée de vie moyenne des individus de l'espèce. Alors il a essayé d'établir à partir de quel âge apparaissent chez l'homme et la femme la puberté et ensuite les effets du vieillissement et la fin de la fécondité. Tout d'abord par observations de personnes qu'il a examinées, le relâchement des muscles, la déformation de la colonne vertébrale et des membres. Ensuite il a commencé par disséquer des cadavres d'âges différents pour observer

l'état de dégradation. A la suite de ces études il a établi plusieurs théories qu'il a présentées à la faculté et qui lui valurent son titre de docteur. Mais sa curiosité ne s'est pas arrêtée là. Jusque-là il n'avait rien fait d'illicite, tout au moins pour la faculté, il n'avait fait qu'observer et interroger des personnes vivantes et des cadavres qui lui étaient fournis en toute légalité. Tu sais que la religion interdit aux médecins de toucher et par conséquent de soigner les parties euh... Disons, intimes de la femme. Lui pourtant a bravé l'interdit et s'est intéressé à la menstruation des femmes puis à la perte de fécondité à partir d'un certain âge. Il a voulu savoir pourquoi et comment. Et pour ses études il s'est mis à tuer des femmes pendant, avant et après la ménopause. Puis non content il s'est mis à étudier la puberté et son développement, pour cela il a sacrifié des fillettes et de jeune vierges, puis des femmes enceintes, ensuite il a concentré ses études sur la puberté des garçons et là encore il n'a pas compté ses victimes. En dernier il s'interrogeait sur le comportement de la femme lié aux phases de sa fécondité. A ce stade j'aurais sans doute été du nombre de ses sujets d'étude s'il avait réussi à me séduire. J'en ai la chair de poule ! Là-dessus il a aussi établi une théorie. Selon lui Dieu aurait limité la fécondité de la femme en lui attribuant un nombre limité de... disons de... Comment dire. Tu as sûrement déjà vidée une poule pondeuse et tu as vu dans son ventre cet organe qui produit les œufs. On y voit des jaunes d'œufs formés prêt à être pondu et d'autres plus petits, pas encore suffisamment formés. Un peu comme le début du développement d'une pomme, qui grossie, grossie, prend des couleurs et finie, lorsqu'elle est mûre par tomber. Lorsque le jaune d'œuf est formé il s'enrobe de blanc et d'une coquille puis est pondu, et peut être couvé. Tu me suis ?

- Euh...Oui !
- Seulement chez certains animaux, tout cela se passe dans leur ventre, comme chez la femme. D'accord ? Chez la femme l'organe qui contient tous ces œufs, en devenir, n'en contiendrait qu'un nombre bien inférieur à celui des animaux, pourquoi ?
- Comment peut-on comparer les hommes et les femmes à des animaux. C'est dégoûtant ! C'est bien ce que je dis, ce soit disant médecin n'était pas un homme mais Satan qui avait pris figure d'homme.
- Bon je veux bien que ce soit choquant, mais tout de même...

Mathias s'énervait et c'était même mis à élever la voix.

- Tu ne vas tout de même pas me dire que tu crois à toutes ces sornettes. Le diable est en train de te séduire en te faisant croire qu'on peut pénétrer les mystères sacrés de la vie, il sait que tu es curieuse alors il s'en sert pour te prendre dans son piège et finalement te voler ton âme.
D'ailleurs il ne faut pas donner cette horreur à ces fous de médecins. Non il faut la détruire, c'est l'œuvre du diable. Sa lecture pousse au crime, tu l'as dit toi-même.
- Attends ! Ne t'énerve donc pas comme ça ! Bien sûr que tu as raison, mais vois-tu ces observations permettent de comprendre l'œuvre divine et de prendre conscience de sa grandeur. Et ça, c'est formidable.
- Et pour savoir que la création est quelque chose d'extraordinaire tu trouves qu'on a le droit de tuer ? Tu trouves peut-être qu'il avait le droit d'interrompre une vie que Dieu voulait autrement. Je te dis que c'était Satan en personne qui a pris forme humaine pour corrompre les médecins. Ce n'est pas pour rien que l'église condamne la science.
- Bon ! Bon ! C'est bon, tu as raison, arrête de crier, c'est bon !
- Oui ! Mais je t'interdis de continuer à lire cette horreur.
- Tu m'interdis ? Qu'est-ce que ça veut dire, tu m'interdis ? Tu es peut-être mon mari, mais tu n'es pas mon maître. Oublierais-tu que les idées sont libres. Tu ne peux pas me les prendre, ni les enfermer, ni les tuer, alors arrêtes s'il te plaît avec tes interdictions.

Mathias touché dans ce qu'il considérait comme sa dignité sortit en claquant la porte et ne reparu pas de la nuit.

Béatrice, à bout de nerfs, ne put dormir, elle était terriblement inquiète pour Mathias. Les pires craintes l'assaillaient. A commencer qu'il les ait abandonnés ou que pris de boisson il soit tombé dans le Rhin ou qu'il se soit fait agresser par des malandrins. Ensuite en pensant à la raison de leur dispute, qu'il ait été assommé par des étudiants aussi fous que ce Samy Palache et qu'ils lui aient ouvert la poitrine pour voir pour qui bat son cœur. Elle imaginait que ce Palache étant une créature du diable et donc immortel soit à leur poursuite pour se venger d'eux. La jeune femme se trouvait sous l'emprise de cette terreur qui nous prend quelque fois la nuit sans raison. A présent toute cette soif de connaissance avait disparue, elle se souvenait de tous ceux qui avait perdu leur âme à vouloir pénétrer les

mystères de la vie. Lorsqu'enfin le jour parut, que la lumière blanche encore sans chaleur commença à pénétrer le modeste réduit où elle se trouvait avec les enfants, trempée de sueur, tremblante, claquant des dents, épuisée par cette nuit d'insomnie et de terreur, elle décida de partir immédiatement à la recherche de Mathias. Elle en avait presque oublié son père, en tous cas elle l'avait relégué au second plan.

Mais avec le jour se fut une autre pensée qui prit possession de son esprit : Qu'allait-elle lui dire, devait-elle céder ? Qu'est-ce qui la poussait, elle, à toujours vouloir savoir, à vouloir comprendre, à vouloir avoir raison ? Et si c'était lui qui avait raison ? C'était pourtant bien le démon qui avait incité Eve à mordre dans le fruit de l'arbre de la connaissance. N'était-elle pas elle aussi poussée par le démon à tout faire pour éloigner Mathias de son innocence, de sa foi simple, mais pure ? N'était-elle pas, comme ce vieux Faust, à gaspiller sa vie à essayer en vain de la comprendre au lieu de l'aimer, cette Vie. Non ! Elle ne serait pas, elle, le jouet de Méphistophélès, non ! S'il lui était accordé de retrouver Mathias elle se montrerait plus docile et combattrait ce démon qui sous la forme d'une curiosité malade tend à l'éloigner de Mathias

Henriette commençait à s'agiter sous la couverture, bientôt imitée par Joseph. L'instinct maternel reprit le dessus, elle s'occupa d'abord des enfants, puis décida de se rendre au lieu de rendez-vous avec le maître forgeron, c'est sans doute là qu'elle aurait le plus de chance de le retrouver ou tout au moins d'obtenir de l'aide pour le rechercher.

Après être parti en claquant la porte, Mathias avait traîné dans la rue à remâcher sa colère. Il trouvait que Béatrice manquait totalement de jugement. Non seulement elle exposait son âme aux pires tourments, mais également toute sa famille aux pires dangers. Et tout cela pourquoi ? Pour satisfaire une curiosité malsaine. Cette femme, avec ses idées et son obstination l'avait entraîné dans une aventure qui les mènerait tout droit au bûcher et en enfer. Comment avait-il pu s'attacher à une femme pareille ? Il parcourait les ruelles sans trop savoir où il allait. Finalement, il se retrouva devant la taverne qu'il connaissait déjà. Après être passé plusieurs fois devant la porte de l'établissement, il finit par la pousser. Dehors, les ténèbres et le silence s'étaient abattus sur la ville comme un linceul,

alors qu'ici ces chandelles qui fumaient et sentaient le suif avait l'air lumineuse et le bruit des voix, des rires et des cris étaient l'expression même de la vie. Mathias prit place sur un banc, à une table où de jeunes hommes de son âge chahutaient deux jeunes femmes. Il commanda une bière. Alors que les garçons s'amusaient à lutiner ces filles, qui semblaient y trouver plaisir, une autre de ces filles, à la table voisine lui fit un clin d'œil. Mathias détourna la tête et fit mine de ne pas l'avoir remarqué. Béatrice occupait toute ses pensées et sa colère ressassée c'était transformée en amertume. Ses pensées prenaient une autre voie. Il se souvenait de sa vie avant sa rencontre avec Béatrice. Que serait-il devenu sans cette rencontre, il continuerait sans doute à errer du côté d'Affléville, ne connaissant rien d'autre que les misères de la guerre et se complaisant comme tous les autres de son village dans son ignorance. La blessure à son orgueil n'était pas pour autant cicatrisée, il en ressentait encore la brûlure.

Sa voisine s'était levée et lui adressait la parole, mais il ne comprenait rien de ce qu'elle lui disait. Fine guêpe, elle le poussa un peu, pour qu'il lui fasse de la place à ces côtés et s'installa tout en lui souriant. Il la laissa faire sans protester. Ce corps, ces rondeurs exhibées, d'où lui venaient tout un tas d'odeurs enivrantes enflamma ses sens. Elle posa sa main sur son genou. Il n'osait plus bouger, il se sentait rougir. Elle lui souriait toujours. Elle se mit à lui caresser la cuisse. Il sentait le feu monter en lui. Elle se redressa un peu et l'embrassa sur la bouche. Son visage s'enflamma, il n'arrivait plus à déglutir. Elle lui saisit la main et la posa sur sa poitrine à peine voilée. La peau en était douce et chaude comme de la soie, les formes galbées appelaient la caresse, il laissa ses doigts partir à la recherche du mamelon et le titilla. Elle se leva le pris par le bras et l'entraîna vers une porte au fond de la salle. Il se laissa faire. Son cœur battait à se rompre, il n'avait jamais vécu une telle expérience. En se retournant il s'aperçut que tous ses voisins de table l'observaient en riant. L'un d'eux lui cria en français :

« Allez vas-y mon gars ! Elle ne va pas te manger. » Elle le conduisit dans une soupente. Son corps plaqué contre le sien, elle se mit à le caresser à l'endroit le plus vulnérable, tout en l'embrassant et lui mordillant les lèvres. Avant qu'elle n'ait eu le temps d'aller plus avant dans son jeu de séduction il explosa tel un volcan en éruption. A l'instant même le visage de Béatrice s'imposa à son esprit, il eut honte, tellement honte, les larmes lui montaient aux yeux. Il revoyait Béatrice tellement vulnérable pleurant la disparition de Joseph. Il repoussa la jeune femme et ses yeux se troublèrent. Heureusement on n'y voyait pas grand-chose et ils se

distinguaient l'un l'autre plus au toucher que par la vue. Il espérait qu'elle ne se soit aperçue de rien. Il vit la porte de la taverne s'entrouvrir et la silhouette de la jeune femme se fondre dans la lumière. Il aurait voulu fuir, se dérober au regard des autres, mais il n'y avait pas d'autre issue, il devait passer par la taverne. Après s'être un peu calmé, du revers de sa manche essuyé les larmes qui avaient coulées le long de ses joues, il retourna dans la salle, le ventre tout mouillé. La jeune femme n'y était plus, il en fut soulagé. L'homme qui lui avait adressé ses encouragements lui fit une place à ses côtés.

- Hé bien dis donc tu tires plus vite que les arquebusiers!

L'une des filles se tourna vers eux et dans un gros rire gras:

- Faudrait voir s'il recharge aussi vite !

Toute la tablée éclata de rire.

Mathias prit place et pour se donner contenance avala une gorgée de bière.

- Tu es étudiant je suppose ? Tu viens d'où ?

- Je suis de Lausanne.

- C'est où ?

- Plus au sud, sur le bord du lac Léman.

- Ah bon !

Mathias ne savait pas pour autant ni où était Lausanne, ni ce que pouvait bien être ce lac, mais Béatrice, elle saurait certainement. Il avait terriblement honte de l'avoir trahi. Il fit signe à la servante, fouilla ses poches, mais sa bourse n'y était plus.

Chapitre 14

Le maître de forge

Béatrice et les enfants se rendirent à la maison des forgerons. Dans son état de fatigue et dépressif elle se retira dans un coin de la cour et attendit. Elle observait les habitants qui s'activaient. Des domestiques et des servantes venaient à la fontaine puiser de l'eau, tout en papotant, sous le regard bienveillant de Neptune dont une statue garnissait la fontaine. D'autres partaient vers la place du marché pour y faire leurs achats. Enfin la porte de la maison du fond s'ouvrit et un homme, que Joseph reconnu pour être celui qui la veille c'était montré aussi obséquieux devant maître Jacobus, sortit sur le pas de la porte et donna des ordres à un vieil homme qui s'activait avec un balai devant la maison. Il jeta un coup d'œil à Béatrice et dit quelques mots au vieil homme qui vint lui dire qu'elle ne pouvait pas rester là. Elle se fit traduire par Joseph.

- Dis-lui que nous attendons le maître forgeron. Qui a donné rendez-vous ici à mon mari.

Après que Joseph lui ait fait la traduction, l'homme s'éloigna. Un moment plus tard l'autre reparu sur le pas de la porte et se mit à crier quelque chose en faisant de grands gestes pour leur faire comprendre qu'ils devaient s'en aller. Béatrice se redressa et d'un pas décidé marcha droit sur lui.

- Ce n'est pas la peine de vous agiter comme ça, nous avons rendez-vous ici avec le maître forgeron. Comment tu dis Joseph ? Ah oui, maître Jacobus.

L'homme la regardait visiblement déstabilisé, il la dévisageait et semblait réfléchir, et alors que Joseph allait prendre la parole, il lui fit signe de se taire.

- Vous dites avoir rendez-vous avec Meister Jacobus ? Mais qui êtes-vous ?
- Je suis l'épouse de Mathias Colas, forgeron de son état, et la fille de maître Jean Du Fossé de Metz.
- Ah ! Je ne savais pas, veuillez m'excuser madame. Votre mari est chez Meister Jacobus.
- Ah bon ! Mais je ne sais pas où il habite.
- Le domestique va vous conduire.

En chemin, par l'intermédiaire de Joseph, Béatrice essayait d'en savoir un peu plus sur maître Jacobus. C'est ainsi qu'elle apprit, que représentant la corporation des maîtres ferronniers, Jacobus siégeait au conseil communal et cantonal et qu'à ces titres il était un personnage important dans cette ville.

A l'approche de la forge elle reconnut le bruit des soufflets qui font danser les flammes et rougeoier la braise, bientôt dominé par celui des marteaux qui s'abattent dans un rythme mesuré sur le fer incandescent.

Mathias, torse nu la peau luisante de sueur, tous les muscles bandés frappait à la même cadence que ses deux compagnons. Quand la pièce de fer fut remise au feu, il rejoignit Béatrice le visage rayonnant.

- Tu vois Béatrice c'est ici, où je peux donner toute ma force pour dompter le métal, que je me sens vivre et utile.
- Je te comprends Mathias. Je veux te dire... Pardon pour hier soir, tu as raison.
- Pardonnez moi ? Mais c'est à moi de te demander pardon. Je comprends que ta curiosité soit excitée par cette lecture et je devrais savoir que tu sais garder raison.
- Oh Mathias ! Je t'aime tu es si bon.

Malgré les larmes qui coulaient le long de ses joues elle se mit à rire.

- Et si beau, on croirait le dieu Vulcain, forgeant le faisceau de foudres de Jupiter.

Le visage de Mathias se rembrunit

- Maître Jacobus a bien voulu me donner du travail... parce que... on m'a... volé notre argent.
- Mon Dieu ! Avec ce qu'il me reste nous n'irons pas loin. Pourvu que mon père...

Mathias avait pâli et baissait la tête de honte.

Béatrice l'attira dans l'ombre et l'embrassa.

- Ne t'en fais pas mon Mathias, ensemble nous y arriverons, je trouverais moi aussi un travail.

Le torse aux muscles saillants contre le sien, avait éveillé en elle le désir et la crise avait trouvé son épilogue.

Ils ignoraient que du font de l'atelier, retransché dans un coin obscur, Jacobus les observait.

Le martèlement avait repris, elle s'éloigna. La crispation qu'elle avait ressentie jusque-là s'était dissipée, elle était heureuse, ils s'étaient retrouvés.

La pièce à battre terminée, le chef de l'atelier fit signe à Mathias que le maître souhaitait lui parler. Mathias enfila sa chemise et lui emboîta le pas. Il fut introduit dans une pièce entièrement lambrissée de chêne, chauffée par un poêle en faïence à la mode allemande et éclairée par une fenêtre à meneaux garnie de verre de couleurs comme les vitraux des églises. Près de la fenêtre une table massive encombrée de papiers que le patron examinait. A peine Mathias eut-ils le temps d'admirer cette pièce si richement meublée et décorée que maître Jacobus levant la tête s'adressait à lui.

- Oui alors voyons ! Si tu le souhaites, mon garçon, je peux t'employer, le contremaître m'assure que tu es courageux au travail. Pour ton salaire, ce sera en fonction de tes compétences, dans le respect le plus stricte des règlements de notre corporation.

Ce qui voulait sans doute dire au salaire minimum.

De retour à l'atelier Mathias se remémora ces paroles et en fit l'analyse. A aucun moment Jacobus n'avait fait allusion à son beau-père, donc il semblait ne pas le connaître et pourtant il avait insisté sur le respect des règles de la corporation comme s'il voulait insister sur le fait que Mathias ne bénéficierait d'aucun privilège. Pourquoi ? Toute cette histoire était pour le moins mystérieuse. Pour quelle raison alors ce lorrain l'espionnait-il ?

Au soir en quittant l'atelier Mathias était rassuré. Grâce à son métier et son travail il gagnerait de nouveau de l'argent et pourrait se racheter d'avoir trébuché la veille. Au moment de partir, le chef était venu le voir pour lui dire que s'il continuait à bien travailler maître Jacobus allait probablement d'ici peu lui proposer un logement pour lui et sa famille. Ce qui réjouissait Mathias encore bien d'avantage c'est qu'ici il allait pouvoir élargir son expérience et ses connaissances. Maître Jacobus possédait également, à quelque distance de la ville, sur le bord du Rhin, un atelier où on fabriquait en série un nouveau modèle d'arquebuses, qu'il vendait autant au français qu'aux impériaux. Toujours à la pointe du progrès cet atelier utilisait la force du Rhin pour actionner de puissants soufflet et marteaux. Mathias avait hâte de voir tout cela. A leur retour en Lorraine, il rapporterait son nouveau savoir-faire, et le commandant des Armoises

ne regretterait pas de leurs avoir confié cette mission. Comme quoi, la guerre aussi meurtrière soit-elle est source de progrès, même si elle ne profite que rarement à ceux qui la font.

- Mais comment as-tu appris tout ça ? Parle-t-on donc le français dans cet atelier ?
- Non, il y a simplement un compagnon, qui avait été mercenaire dans l'armée du roi de France et qui sait tout au moins se faire comprendre. Et toi ? Racontes-moi comment t'es-tu occupée ?
- Eh bien figure toi, qu'en y réfléchissant il m'est venue une idée. Tu sais les écrits du médecin, le fou, l'assassin, eh bien, ils sont rédigés en latin. Souviens-toi, je t'ai dit que la première partie avait été sa thèse de doctorat. Celle-ci doit être reproduite en plusieurs exemplaires, qui sont remis aux différents membres du jury. Mon idée est que je pourrais proposer mes services comme correcteur, cela me permettrait de gagner de l'argent tout en m'instruisant. Qu'en penses-tu ?
- Eh bien, j'en pense que l'argent que je gagnerais devrait nous suffire et que tu as largement à faire avec les enfants et j'espère qu'il te restera encore un peu de temps pour t'occuper de moi.
- Oh Mathias !

Et Béatrice se dressant sur la pointe des pieds et s'accrochant à son cou l'embrassa avec passion. Lorsqu'ils eurent tous deux retrouvés leur souffle, Mathias demanda :

- Et comment imagines-tu trouver ta pratique ?
- Tout simplement en allant la proposer à la taverne que fréquentent les étudiants.

Les premières années à l'université se font obligatoirement à la faculté des arts, où est enseigné l'art d'écrire et de s'exprimer en latin, ce n'est qu'ensuite que les étudiants s'inscrivent à une autre faculté : De droit, de théologie ou de médecine. Mais tous n'excellent pas en latin ! En lisant le travail de ce docteur Palache je me suis aperçue qu'il faisait un certain nombre de fautes. Avant que le texte ne soit imprimé il doit donc être soumis à une correction, et ça je saurais le faire, Qu'en penses-tu ?

Cette idée n'enchantait guère Mathias, mais il évita de le laisser paraître. Il n'avait aucune envie que Béatrice se mette à fréquenter ces étudiants. Ces jeunes gens plus instruits que lui et qui avaient des meurs douteuses et surtout il craignait qu'ils ne révèlent à sa femme dans quelle circonstance il s'était fait voler leur argent.

- Penses-tu qu'il soit vraiment nécessaire que tu entreprennes un tel travail ? Ces thèses doivent compter de nombreuses pages, ce serait pour toi un travail fastidieux. D'autant que j'espère, tout de même, que nous aurons bientôt des nouvelles de ton père et que nous pourrons repartir.
- Oui, peut-être que tu as raison.

Mathias connaissait suffisamment sa femme pour savoir que si elle semblait céder aussi facilement c'est qu'au contraire, bien décidée, elle cherchait des arguments imparables. Il prit les devants.

- Écoutes, je comptais me rendre à cette taverne pour justement m'enquérir de ton père. C'est un endroit qui n'est pas très fréquentable pour toi ni pour les enfants, mais si j'y trouve cet étudiant qui parle le français je lui parlerais de ton projet.

Avant que Béatrice n'ait eu le temps de répliquer Mathias s'éloignait à grands pas.

En poussant la porte de la taverne, il fut rejoint par le jeune homme qu'il espérait revoir.

- Je suis venu pour régler ma dette, je te dois une grande chope de bière !
- Oh tu sais ça ne pressait pas.
- Pour tout te dire j'espérais aussi retrouver ma voleuse.
- Ah ! Je comprends, mais laisses moi te donner un bon conseil. Cette fille est très adroite et quoi que tu fasses ou dises jamais elle n'admettra qu'elle soit ta voleuse. Et en tous cas, si tu insistes de trop, ses frères s'occuperont de toi, et crois-moi, pour de bon. Ce sont de sales brutes. On ne les voit jamais avec elle, mais tout le monde sait qu'elle travaille avec eux, elle attire leurs proies et eux les détroussent. On chuchote même que les puissants de la ville ont quelques fois recours à leurs services pour régler leurs affaires litigieuses. Alors tu dois comprendre que tu ne pèses pas lourd contre eux. Ah ! Eh ben tiens, justement la voilà. Fais comme je t'ai dit!

Mathias ne savait plus que penser ni surtout que faire.

- Ah mais au fait ! Tu l'as vu, le lorrain ?

- Ben non !
- Moi je viens de le voir qui suivait un homme en prenant grands soins de ne pas se laisser repaïrer.
- Ah bon ! Où ça ?
- Ils montaient vers la ville haute.
- Et cet homme qu'il suivait, il avait l'air comment ?
- Oh, je ne sais pas, mais en tous cas il n'est pas d'ici. Mais pourquoi tu t'intéresses à ce type ?
- Eh bien nous sommes ici pour retrouver mon beau-père qui doit venir à Bâle rencontrer quelqu'un.
- Attends ! Voilà justement ta demoiselle, fait lui bonne figure, crois-moi il vaut mieux.
- Grütsy mit e nant !
- Grütsy, justement notre ami se languissait de toi.
- C'est vrai mon cœur ?

Elle se baissa, lui fourrant sous le nez son corsage bien garni et lui colla un baisé sur les lèvres. Le visage de Mathias vira à l'écarlate. Elle fit un clin d'œil à l'étudiant et s'éloigna.

- Eh ben voilà ! Je suis persuadé qu'elle considère à présent que vous êtes quitte ou bien que c'est un acompte ou un échantillon sur le prix de ce que tu lui as réglé. Tu vois c'est mieux comme ça ! Tu peux me croire ! Oui et alors tu disais que ton beau-père... ?

Ce que l'étudiant ignorait, c'est que la bourse contenait tout ce qu'il possédait et que Mathias n'avait aucune envie de consommer ce qui était déjà si grassement payé.

- Oui, mon beau-père... Ma foi nous sommes venus à Bâle pour le prévenir qu'il courait un grand danger à retourner à Metz. C'est qu'à cause de ses convictions religieuses il est recherché par les gens du roi.
- Et tu crois que la présence de l'autre ait un rapport avec lui ?
- J'en ai peur ! Et comme nous n'avons pas la moindre idée qui il doit venir voir ici nous ne savons pas où chercher, ce qui fait que ma femme est terriblement nerveuse. Je crois que je vais aller jeter un coup d'œil dans le haut de la ville, peut-être que...
- Attends ! Allons d'abord en parler aux autres, peut-être que l'un d'eux sait quelque chose de plus précis.

Et il conduisit Mathias à une table où un groupe d'étudiants chahutaient comme d'habitude.

- Est-ce que quelqu'un d'entre vous a vu le lorrain aujourd'hui?
- Qui ça ! de qui tu parles ?
- Tu sais le lorrain, qui vient quelques fois ici et paye à boire, tu ne vois pas ?
Le type qui a toujours l'air comme s'il venait de se réveiller
- Ah ! Celui qui est tout le temps à nous tirer les vers du nez ! Attends ! Il me semble pourtant bien que je l'ai vu tout-à l'heure, mais où ? Je ne me souviens plus.
- Moi tout à l'heure, en venant, je l'ai vu qui filait un homme qui lui non-plus n'est pas d'ici.
- Oui c'est ça ! Et ils montaient ?
- Oui !
- Et tu as vu l'homme qu'il suivait ?
- Ben oui ! C'était celui qui vient de temps à autre à Bâle, un français je crois. Il se fait appeler Marco ou Carlo, quelque chose comme ça. Tu vois qui je veux dire ? Mais si, souviens-toi, il est venu à la faculté et il bavardait avec Moser et Hagenbach, d'alchimie et d'astrologie, tu te souviens ? Non ? Il a été à la bibliothèque pour consulté ce bouquin, tu sais le ... Oh un truc auquel on ne comprend rien, un vrai truc de fou !
- Tu parles de ce livre d'alchimie « L'Amphithéâtre de la sagesse éternelle ».
- Oui, oui bien sûr, je me souviens à présent, oui ! même que Hüssly l'appelait « de Goldmacher », c'est donc lui que l'autre suivait ! Ben ça alors ! Mais alors pourquoi qu'il se cachait comme ça ?
- Ben sans doute qu'il voulait voir où l'autre cache son âne qui chie des pièces d'or.
- Ha ! Ha ! Et tu n'as pas idée où il loge ce faiseur d'or ?
- Non là, franchement je ne sais pas, peut-être à la ville haute.
- Écoutez bande de vauriens, si demain quelqu'un le voit dite lui que sa fille et son gendre le cherchent et qu'il vienne ici demain soir, ce sera plus simple.
- Oui mais qu'il n'oublie pas de ramener quelques golddukaten pour payer à boire !

- Tu vois Mathias comme ça c'est comme si tu avais une douzaine d'yeux. Maintenant de toute façon à cette heure tu ne le trouveras plus, il fait nuit et il est sûrement quelque part bien au chaud.
- Tu as raison, d'ailleurs il faut que moi aussi je rentre.

Mathias avait complètement oublié de parler de l'idée de Béatrice, mais si elle apprenait que son père est en ville elle n'y penserait plus, ce qui somme toute serait tout aussi bien.

Lorsqu'il fit part à Béatrice de ce qu'il venait d'apprendre, elle voulut immédiatement partir à sa recherche et Mathias eut bien de la peine à l'en dissuader. Lui-même à présent se sentait épuisé, ses muscles qui n'étaient plus habitués à fournir un effort soutenu toute une journée lui faisaient mal. A la taverne, distrait, il avait oublié sa fatigue mais puisé dans ses dernières ressources, à présent il avait de la peine à marcher et ne souhaitait plus qu'une chose : Dormir. Et il n'avait surtout aucune envie de s'aventurer dans la nuit froide à la recherche de son beau-père.

Béatrice, quant à elle, elle ne ferma pas l'œil de la nuit et bien avant le lever du jour, n'y tenant plus, elle le secoua prétendant savoir que son père très matinal voudrait quitter la ville dès l'ouverture des portes elle irait à sa recherche avant qu'il ne soit trop tard. Elle ne laissa à Mathias aucun répit et il finit, bien que de mauvaise grâce, par céder.

Elle lui laissa à peine le temps d'enfiler chemise et culotte et déjà ils grimpaient la ruelle qui menait à la ville haute. Lorsqu'ils eurent plusieurs fois parcouru les ruelles qui menaient de la ville haute aux portes d'Alsace et d'Allemagne, sans aucun résultat et que Mathias eut usé toute sa patience à lui répéter qu'il n'était pas certain qu'il s'agisse bien de son père et que si c'était malgré tout le cas elle le retrouverait le soir même à la taverne, tout de même un peu inquiète pour les enfants elle finit, la mine défaite, par retourner à leur logis et lui put rejoindre la forge.

Se sentant tout de même un peu coupable d'avoir montré si peu d'enthousiasme dans leur quête, à la pause du milieu de la matinée, il quitta l'atelier pour courir jusqu'à la taverne espérant avoir des nouvelles, mais en dehors de la servante n'y trouva personne. De retour, alors que les autres reprenaient déjà le travail et qu'il venait de mettre une pièce au feu, l'apprenti qui actionnait le soufflet lui fit de grands signes pour qu'il regarde derrière lui. Éblouit par l'éclat des flammes, il

eut de la peine à identifier la silhouette qui s'encadrait dans la porte de la rue. Il voyait bien que la personne s'adressait à lui, mais le ronflement du feu et le bruit des marteaux l'empêchaient de comprendre. Lorsqu'en fin ses yeux se furent réadaptés il reconnut l'un des étudiants. Ah ! Il y avait sans doute du nouveau.

Mathias retira la pièce rougeoyante et se dirigea vers la porte.

- Viens dépêches-toi, il faut que tu viennes avec moi !
- Pourquoi ? Que se passe-t-il ? Est-il arrivé quelque chose ? Béatrice ?
- Non viens ! Il s'agit de ton beau-père, viens vite !

Mathias enleva prestement son tablier de cuir, enfila sa chemise et suivit le jeune homme. Il avait à peine eu le temps de prévenir le chef d'atelier tant l'étudiant le pressait de le suivre.

En chemin il apprit, que le jeune homme qui disait se souvenir d'un nommé Marco était venu dire qu'il l'avait revu et que Mathias devait venir de toute urgence à la faculté de médecine. Mathias voulait aller prévenir Béatrice mais l'étudiant fit tout ce qu'il put pour l'en dissuader et peut-être avait-il raison car jusque-là rien ne disait qu'il s'agissait de son beau-père et d'autant que celui-ci se faisait appeler Paulo et non pas Marco.

Dans la matinée on avait apporté à la faculté de médecine le cadavre d'un inconnu, dont le professeur d'anatomie avait fait l'acquisition pour son cours de l'après-midi. Comme le jeune homme avait été chargé de le réceptionner, il l'avait examiné et il lui semblait bien reconnaître ce Marco, mais n'en était pas absolument sûr. Si Mathias confirmait, il faudrait qu'il fasse immédiatement opposition et qu'il rachète le corps au professeur avant que ne débute le cours.

Lorsqu'ils arrivèrent dans la salle où la dissection devait avoir lieu le corps dénudé était étendu sur une espèce de table. Des étudiants étaient déjà agglutinés autour du cadavre, prêt à prendre des notes ou à discuter leurs observations.

Le guide de Mathias lui fraya un passage. Le forgeron, intimidé, était tout tremblant d'émotion, il craignait d'être incapable d'identifier son beau-père, finalement il ne l'avait pas vu souvent. Le visage était cireux, la peau tendue faisait ressortir la forme des pommettes et creusait les joues, les yeux étaient clos, mais la bouche légèrement entrouverte, les cheveux mi long collaient dans la nuque, la barbe entretenue régulièrement entourait la bouche et cachait le menton. Sous l'œil droit, juste à côté du nez il y avait une petite verrue. Oui cela Mathias à présent s'en souvenait et avec assurance il annonça :

- Oui, c'est lui ! Il s'agit bien de maître Jean Du Fossé bourgeois de Metz.

Des étudiants se mirent à protester. Non ce n'était pas possible on n'allait tout de même pas les priver au dernier moment d'une leçon d'anatomie, il n'y en avait déjà pas beaucoup, en tous cas pas assez à leur goût. A cet instant le professeur revêtu d'une ample blouse blanche entra dans la salle

- Que se passe-t-il ici ? C'est quoi tout ce chahut ?
- Monsieur le professeur, avec tout le respect que je vous dois, mon ami que voici vient de reconnaître, son beau-père maître Jean Du Fossé et réclame son corps.
- Qui est cet individu ? Et qui l'a introduit ici ?

Mathias bien que ne connaissant pas la langue locale comprit tout de même la tournure que prenait la conversation. Au ton qu'employait le professeur il était évident que celui-ci était extrêmement contrarié et ferait des difficultés pour renoncer à sa démonstration.

- Messieurs ! Vous permettez ! Maître Du Fossé est un ami de Meister Jacobus échevin de Bâle et conseiller du canton et en son nom je demande que me soit rendue la dépouille de mon beau-père.

Avec un culot qu'il ne se soupçonnait pas, à haute voix et sur un ton autoritaire, Mathias avait énoncé le nom et les qualités du seul bourgeois qu'il connaissait dans cette ville, et même ceux qui ne comprenaient pas le français comprirent que leur cours n'aurait pas lieu. Bien entendu le professeur qui parlait suffisamment le français pour se faire comprendre et semblant de fort mauvaise humeur exigea qu'on lui rembourse sa dépense. Là Mathias se mit en colère.

- Comment monsieur ? Vous osez ? Il vous appartient, avant d'acquérir un corps, de vous assurer qu'il s'agit d'une personne inconnue et que personne ne le réclame, sachez que si vous insistez, je porterais plainte contre vous, pour vous être approprié la dépouille d'un bourgeois respectable, pour la profaner !

Le professeur tenta de se défendre. Il ne s'agissait pas d'une profanation mais d'un travail scientifique dans le seul but de faire progresser les connaissances de ses élèves.

- Eh bien monsieur le professeur, certifiez-vous ici, en présence de vos étudiants, qu'après la mort, vous êtes disposé à mettre votre corps et ceux de vos proches à leur disposition pour qu'ils puissent étendre leurs connaissances ?

Mathias avait gagné la partie, si à ce prix il s'était fait un ennemi mortel, il s'était malgré tout considérablement élevé dans l'estime des étudiants.

Mais ce n'était pas tout, à présent il s'agissait de faire part à Béatrice du malheur qui la frappait, ce qui ne serait pas chose facile. Ensuite il faudrait donner une sépulture à son beau-père et il savait aussi, qu'ils n'avaient plus beaucoup d'argent. Il choisit donc de retourner chez maître Jacobus pour lui expliquer sa situation et lui demander son aide.

Lorsqu'il s'adressa au chef de l'atelier celui-ci lui fit dire que le patron était absent et sur son insistance il haussa les épaules et dit qu'il n'avait qu'à retourner d'où il venait.

La rage au cœur, il ne resta à Mathias plus qu'à aller parler à Béatrice.

La nouvelle était terrible, en l'apprenant elle s'écroula et fondit en larmes, comme il voulait la relever et la serrer dans ses bras elle se mit à le frapper et à l'accuser de n'avoir rien fait pour empêcher cela. Hier encore s'il ne l'avait pas retenu elle aurait pu aller à sa recherche, le revoir et sans doute serait-il encore vivant.

Ce n'est qu'à ce moment que Mathias réalisa que gonflé d'orgueil par la victoire remportée contre le professeur il ne s'était même pas posé la question comment était mort son beau-père.

Béatrice s'était accroupie à terre et sanglotait la tête enfouie entre ses genoux et si Mathias tentait de l'enlacer elle le repoussait. Les enfants eux aussi tentaient de la consoler, Henriette se serrait contre sa maman en gémissant, lui prenait les mains pour les embrasser. « Maman, s'il te plaît ne pleures pas, je n'aime pas quand tu pleures ». Béatrice avait essayé de lui répondre, mais n'y parvenait pas, sa gorge était nouée et aucun son ne voulait en sortir. Joseph appuyait sa tête contre le bras de sa Mama et pleurait lui aussi en silence. Ce n'est qu'après un long moment passé comme ça, serré les uns contre les autres qu'elle finit par se calmer.

- Pardonne-moi Mathias ! Mais j'ai tellement mal. Tu sais j'ai tellement souffert lorsque j'étais seule et le courage de continuer à vivre je ne le trouvais que dans l'espoir de retrouver l'amour de ma famille. A présent le dernier lien est rompu.

En prononçant ces paroles, lui revint en mémoire les efforts qu'elle avait faits pour se débarrasser de l'enfant qu'elle portait dans son ventre. Elle s'étouffa dans ses sanglots à ce terrible souvenir et serrant Henriette dans ses bras finit par lui dire :

- Ma chérie ! Ne pourras-tu jamais me pardonner le mal que j'ai voulu te faire.

Joseph s'était éloigné et le visage enfoncé dans son coude, tourné vers le mur pleurait lui aussi au souvenir d'un passé heureux.

Se tournant vers Mathias Béatrice osa enfin demander :

- Et maintenant, où est-il ?
- Les étudiants se sont chargé de le transporter au cimetière où le père de l'un d'entre eux, qui est pasteur l'accompagnera de ses prières, veux-tu que nous y allions ?

Ce ne fut que le lendemain, après avoir retrouvé un peu son calme, que Béatrice voulut savoir. Comment était mort son père et ce qu'était devenues ses affaires. Après que Mathias lui eut raconté de quelle façon il avait récupéré la dépouille de son père elle voulut aller voir le professeur d'anatomie.

Elle s'adressa directement à lui en latin, s'excusant de ne pas parler la langue locale. Il n'y avait aucun doute que l'homme était surpris, il ne savait que dire. Il tenta de s'expliquer et se confondit en excuses. Béatrice lui expliqua qu'elle aurait souhaité récupérer les affaires de son père. Oui mais comme son corps avait été trouvé dans une ruelle on ignorait tout de lui. Il était mort poignardé dans le dos, mais personne n'avait assisté à son assassinat on ignorait totalement où il logeait. Quant à ses vêtements, ils revenaient de droit au concierge qui avait procédé à la toilette du corps.

Béatrice ressentait une profonde irritation de devoir écouter les arguments de défense de ce lettré qui ne songeait qu'à se protéger. Mais pour l'instant il était plus important de faire vite pour essayer de récupérer ce qui pouvait l'être et en particulier le carnet de son père. Qui pourrait la renseigner sur les activités de celui-ci.

Elle se présenta au guichet du concierge, accompagné de Joseph, qui lui servirait d'interprète. Une grosse femme affichant un air revêché lui fit face. Il était évident qu'elle considérait ne pas à avoir à parler à une femme dans un lieu que seul des hommes instruits fréquentaient et avait visiblement envie de la mettre à la porte. Ce n'est qu'en lui fourrant la lettre du professeur sous le nez, et en entendant prononcer son nom, qu'elle daigna répondre que son mari, le concierge, était

absent, il fallait revenir. Il ne resta à Béatrice qu'à repartir. Mais elle se souvint que le professeur lui avait parlé d'un registre de police où était portés toutes les indications concernant les cadavres destinés à la dissection, bravant son air méprisant elle insista et l'interrogea sur le registre. Un peu piquée dans ce qu'elle considérait comme sa dignité d'épouse du concierge, désignant le registre l'invita à constater que celui-ci était parfaitement bien tenu par son mari qui lui savait lire et écrire. La mégère qui visiblement ne savait pas même dans quel sens courait une écriture, tenait le registre à l'envers et pendant que Joseph traduisait Béatrice eut ainsi le loisir d'y jeter un coup d'œil. Il semblait effectivement bien tenu, mais elle n'eut pas le temps d'en déchiffrer la dernière ligne que déjà la femme, voyant que Béatrice se penchait dessus le refermait d'un geste brusque. A voir la tête de cette mégère Béatrice comprit qu'il ne servirait à rien d'insister.

Lorsque Béatrice et Joseph revinrent plus tard, le concierge, un petit homme insignifiant, se tenait derrière son guichet et faisait de gros efforts pour se donner de l'importance. Il n'avait pas l'air plus affable que sa compagne. Son attitude était presque agressive. Après avoir lu le mot que lui adressait le professeur d'anatomie, il fit une tentative, d'une courte durée, pour paraître plus aimable. Après un instant de réflexion, il déclara que les affaires de l'homme qui avait été ramassé dans la rue la veille étaient tellement usées et sales, qu'il n'avait pu que les brûler et qu'il n'avait aucune connaissance d'un carnet. Béatrice demanda à consulter le registre dont lui avait parlé le professeur. Mais il refusa catégoriquement. Ce registre n'était pas destiné au public, mais réservé à l'université et aux autorités de la cité. Il ne restait plus à Béatrice que de battre en retraite, mais l'homme aurait commis une grande erreur en pensant qu'il s'en était débarrassé à si bon compte.

- Alors ? Il t'a donné le carnet de ton père ?
- Non ! Mais il y a autre chose, il ne veut pas me laisser consulter le registre, je me demande bien pourquoi ? J'aimerais savoir qui lui a amené mon père. Je suis persuadée que cet homme détient une part de la réponse, il a peut-être vu l'assassin et je veux le connaître.
- Il m'est revenu une remarque qu'avait faite un étudiant en parlant de ton père, il utilisait un terme allemand qui veut dire le faiseur d'or. Pourquoi ?
- Ah bon ! Et à quel sujet ?
- Je ne sais pas vraiment, tu sais l'autre traduisait alors !

- C'est vrai qu'il s'intéressait à l'alchimie, à la kabbale et d'autres sciences occultes.
- Bon sang ! Tu te rends compte ! Ce carnet contiendrait-il quelque chose de précieux qui ferait qu'on l'ait tué pour le lui prendre ?
- De précieux ? Que veux-tu dire ?
- Je veux dire, comme la recette pour faire de l'or.

Chapitre 15

L'Enquête de Béatrice

Pour rentrer chez eux ils passèrent par des ruelles étroites, par lesquelles on ne pouvait avancer à plus de deux personnes de front. L'encorbellement des maisons ne laissait jamais passer le soleil et à peine la lumière. Les maisons, qui n'étaient pas bien alignées, par leur décalage formaient des coins encore plus sombres à l'abri des regards et où il valait mieux ne pas poser les pieds car ils servaient de lieux d'aisance public. L'air n'y circulant qu'à peine l'odeur y était difficilement supportable.

- Cette ville est pleine de pièges.
- C'est vrai, pourtant je suis persuadée que mon père n'a pas été tué par un simple maraudeur. Il a été tué pour une raison précise. Mais pour laquelle ? Et par qui ?
- Tu n'as pas oublié, je pense, le borgne et son copain !
- Non mais pourquoi auraient-ils attendu d'être ici à Bâle ?

Béatrice ne pleurait plus, la volonté de connaître la vérité et de retrouver ceux qui avaient assassiné son père, avait fait place à son abattement.

- A moins qu'il soit venu chercher quelque chose ici et qu'il ait été tué pour ce quelque chose. Oui, ça, ça me paraîtrait cohérent.
- Je n'avais pas osé te le dire, mais l'étudiant qui avait vu ton père disait que cet homme connu pour être lorrain le suivait en se cachant de lui.

Le lendemain Mathias retourna à la forge et reprit son travail, le chef fit mine de l'ignorer. Au moment de la pose Mathias voulut savoir si maître Jacobus était de retour, il ne reçut pour toute réponse qu'un haussement d'épaule. Martin, le collègue qui baragouinait le français, lui dit qu'à présent tout l'atelier était au courant de la mort tragique de son beau-père et que tous lui exprimaient leur sympathie.

- Même le chef ?
- Oh lui ! Il a tellement peur que tu prennes sa place, alors !
- Pourquoi ça ?
- Hem ! c'est ce qu'on murmure ! En tous cas lui doit savoir.

L'après-midi, maître Jacobus vint saluer les ouvriers. Il s'arrêta près de Mathias, attendit qu'il ait fini de battre son fer et :

- Alors Mathias ? Lorsque vous aurez terminé votre travail, venez me voir nous avons à parler.

Maître Jacobus se dit consterné par ce qui était arrivé à son beau-père, il se faisait reproche d'avoir été absent au moment du drame. Il pouvait bien le dire à présent, il savait que Jean Du Fossé devait venir à Bâle et espérait qu'il viendrait le voir, mais ignorait quand, mais comme les activités de Jean réclamaient de la discrétion, il avait jugé plus prudent de ne pas en parler. Cependant s'il avait été en ville, ils se seraient rencontrés et Jean n'aurait pas été s'exposer à une attaque de voyous qui s'en prennent aux voyageurs de passages. Il partageait la douleur de sa fille et souhaitait avoir l'occasion de lui exprimer sa sympathie. Il savait, puisque Mathias en avait parlé, qu'on leur avait volé leur argent et il était tout disposé, en souvenir de son ami Jean, qu'il estimait beaucoup, à leur venir en aide pour qu'ils puissent retourner chez eux. Mathias était très touché par la compassion de maître Jacobus, c'est pourquoi, sans refuser, il lui répondit, que bien qu'il ne soit pas dans ses habitudes d'accepter de l'argent qu'il n'avait pas gagné par son travail il transmettrait ces paroles et cette proposition à son épouse. En retrouvant Béatrice il lui en parla avec beaucoup d'émotion.

- Tu as raison, son attitude est touchante et j'irais le voir pour l'en remercier, mais ce qui est étonnant c'est qu'ici tout le monde dit vouloir nous aider et pourtant...

- Je crois en effet que tous sont émus ou même bouleversé par ce qui est arrivé à ton père, mais n'ont cependant aucune envie d'être mêlés à cette affaire.
- Oui, cet après-midi j'ai éprouvé la même impression, je suis retourné voir le professeur d'anatomie, il m'a lui aussi très bien accueilli. Je lui ai parlé de l'attitude du concierge, il s'en est dit étonné, mais sans plus. Je lui ai dit que je ne croyais pas au fait du hasard et que je souhaitai trouver pourquoi on a assassiné mon père et là je dois avouer que j'ai été déçue, voir meurtris. J'attendais de la part de cet homme, peut-être parce qu'il est instruit et que je lui attribuai de ce fait une force morale, qu'il s'engage à interroger le concierge, or il ne l'a pas fait et j'ai bien senti qu'il n'en avait pas l'intention.
- Parce que tu crois que c'est l'instruction qui donne la force morale ? Non je pense que nous pourrions demander à notre ami, l'étudiant, d'essayer de sonder ce concierge.
- Oui ! Tu as sans doute raison, après-tout pourquoi pas. Demain j'irais avec les enfants explorer le quartier de l'université et avec un peu de chance nous devrions le rencontrer.

Le lendemain, alors que Mathias était à la forge, Béatrice se rendit, avec les enfants dans ce quartier de la ville haute où son père avait probablement été agressé et frappé par son ou ses assassins. Mais Béatrice n'eut aucun succès dans ses investigations, pas le moindre indice, rien qui puisse ressembler à une piste, à se demander si elle ne vivait pas un cauchemar. Si elle ne savait pas avec certitude que son père reposait là tout prêt dans la terre consacrée elle douterait de sa mort. De tangible il ne restait que ce registre, et pour témoin, que le concierge. Et celui-là que lui dissimulait-il ? Il fallait qu'elle obtienne l'aide de cet étudiant. Elle se mit à sa recherche. Ce ne fut que tard dans l'après-midi, avertit par ses camarades qu'il les rejoignit.

- Nous nous apprêtons avec Mathias à repartir en Lorraine, mais auparavant je souhaiterais récupérer un souvenir de mon père, qui m'est très chère, mais je ne peux y parvenir sans aide.
- Ah ! Là je ne vois pas très bien, mais dites toujours !
- Eh bien voilà : Je sais que mon père tenait une espèce de journal. J'aimerais le retrouver. Votre professeur d'anatomie m'a adressé au concierge, lequel

se défend, disant qu'il aurait brûlé les vêtements et n'aurait connaissance d'aucun carnet. Cela est possible, je ne peux qu'en convenir. Mais il serait tout aussi possible que celui qui a apporté le cadavre lui ait préalablement fait les poches et soit en possession de ce carnet, qui finalement ne lui est d'aucune utilité. Je ne veux pas savoir s'il lui a pris de l'argent, je ne veux que le carnet.

- Oui je comprends, mais moi en quoi puis-je vous aider ?
- Le concierge tient un registre dans lequel il doit noter la provenance des corps et je suppose l'identité de celui qui l'a apporté et en a reçu le prix. Or ce registre il refuse de me le montrer.
- Ah ! Je vois ! Oui, comment consulter ce registre ?... Ah la vieille ! Oui la vieille ! En effet, sa femme, pour peu qu'on lui fasse un peu...qu'on la flatte un peu, on peut tout obtenir d'elle. C'est entendu, je vais essayer et voir si j'ai des dons pour la faire céder.

Après qu'un rendez-vous fut fixé pour le lendemain soir. Bientôt Mathias aurait terminé sa journée et elle avait hâte de le retrouver.

Lorsqu'ils arrivèrent dans la ruelle, où ils demeuraient, ils s'aperçurent qu'un attroupement barrait l'accès à leur porte. En approchant, après avoir un peu écarté les curieux, ils découvrirent leur logeuse gémissante, affalée dans l'entrée, le visage dans les mains.

- Joseph ! Demandes donc qu'est-ce qui se passe.
- Un monsieur a frappé la dame.

En reconnaissant la voix de l'enfant la femme leva les yeux et se mit à invectiver contre Béatrice.

- Qu'est-ce qui lui prend ? Qu'est-ce qu'elle raconte ?
- Elle dit que c'est de notre faute. Elle dit que l'homme l'a battu après avoir fouillé notre logement.

Les voisins commençaient à prendre parti, certains allaient jusqu'à menacer Béatrice du poing.

- Mais bon sang, dis-leur que nous n'y sommes pour rien, si la femme a subi un quelconque dommage par notre faute elle sera indemnisée par Meister Jacobus.

Ce nom fit son effet, on se le répéta et les esprits se calmèrent. Les voisins retournèrent chez eux, en grommelant. Béatrice aida la femme à se relever et à rejoindre sa cuisine. Effectivement tout était sens dessus dessous. Les placards

avaient été vidés, la pauvre vaisselle, cassée jonchait le sol, la paille de la vieille avait été éventrée et la paille était étalée par terre, même la marmite contenant sa soupe avait été renversée dans le foyer. Béatrice se précipita dans la petite pièce qu'ils occupaient, elle était dans le même état. Les sacoches de selle avaient été vidées de leur contenu, qui s'étalait sur le sol, pourtant à première vue rien ne manquait. Il est vrai que l'inventaire était vite fait. Dans un coin de la pièce il y avait une cheminée et les cendres qui recouvraient les dalles de l'âtre avaient été éparpillées dans la pièce et on avait tenté de soulever ces dalles. Après s'être assuré que personne ne regardait, Béatrice se faufila sous le manteau du foyer, puis elle se redressa lentement en prenant soin de ne pas se couvrir de suie. Elle tâta le mur, détacha une pierre, et d'une main tremblante s'assura que ce qu'elle avait dissimulé dans cette cache improvisée n'avait pas bougé. Rassurée, elle s'extirpa de la cheminée. Ses mains étaient noires de suie. Elle appela Joseph, qui était avec la logeuse occupé à remettre son ménage en ordre.

- Joseph, regardes-moi, est-ce que je suis noire dans la figure ? Non, et mes vêtements ? Non plus ? Tu es bien sûr ? C'est bien ! Merci !

Elle frotta ses mains dans la poussière, puis se les lava dans un seau d'eau. Elle s'assura encore une fois qu'il ne restait aucune trace qui pourrait guider un intrus vers sa cachette. Elle retourna chez la vieille et l'aida à ranger. Lorsque Mathias revint tout avait quasiment retrouvé sa place. Joseph était parti chercher de la paille fraîche pour les paillasses qui avaient été éventrées et Béatrice, aidée d'Henriette, préparait une autre soupe pour la vieille.

- Qu'est-ce qui se passe ? Tu fais le ménage de notre logeuse ?
- Non, en notre absence nous avons eu un cambrioleur, ou non, disons plutôt un visiteur, qui a tout fouillé mais n'a rien pris. Comme il avait renversé la marmite de soupe et fait d'autres dégâts je l'aide un peu, elle a été rudement bousculée la pauvre et a eu une terrible frayeur.
- Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes, il n'a rien pris, mais alors qu'est-ce qu'il voulait ?
- Apparemment il cherchait quelque chose que nous n'avons pas. D'abord j'ai pensé que cela avait un rapport avec mon père, qu'il cherchait quelque chose lui ayant appartenu, une lettre, le carnet ou autre chose, mais il a aussi tout chamboulé chez elle et l'a même frappé.
- Et tu penses qu'il s'agirait de quoi alors ?

- Ben, nous n'avons pas vu mon père avant sa mort alors...ensuite pourquoi aurait-il fouillé chez elle ?
- Attends ! le voleur ne sait pas forcément que nous n'avons pas vu ton père en vie, ou bien il peut très bien croire que nous avons récupéré ce que lui cherche et que nous l'aurions confié à la logeuse. Tu ne crois pas que ce puisse être comme ça ? A moins, oui à moins qu'il ne pense qu'au contraire, ce qu'il n'a pas trouvé sur ton père que ce soit nous qui l'ayons et sommes venu le rejoindre ici pour le lui apporter. Souviens-toi de quelle façon ton père a échappé à ses gardiens à Sélestat, il pourrait tout aussi bien avoir confié son courrier, en attendant à ce... cet homme bizarre, là-bas, ou à ce pasteur et que nous le lui apportions.
- Oui, oui en effet, tu as sans doute raison. Mais s'il n'a rien trouvé il risque de revenir ou de s'en prendre aux enfants. Au fait où est Joseph ? Ah oui ! Il est parti chercher de la paille pour les paillasses. Il n'est pas encore de retour ? Henriette ! Tu n'as pas vu Joseph ?
- Non il est parti par là.
- Bon sang est-ce que tu sais où ?
- Non c'est la femme qui lui a expliqué où il devait aller.
- Et elle ne comprend pas le français, comment on va faire ?
- Attends, on va quand même essayer.
- Heu, madame ! Joseph ? heu, petit garçon chercher paille où ça ?
- Tu vois bien qu'elle ne comprend pas.
- Attends papa, laisse-moi essayer. Garçon, garçon...heu, Jung, Joseph, oui vous avez compris, lui partit, oui dehors, chercher ça là, paille, Mais où, Wo ?

La femme se leva avec peine de son siège et montra vers la porte. Mathias la soutint, et elle lui indiqua la direction en lui montrant le clocher d'une église et agitant le bras droit, comme pour dire, à droite de l'église.

- Bravo Henriette ! Tu vas rester avec maman et moi je vais aller chercher Joseph.

Mathias n'eut pas à aller bien loin. A peine avait-il atteint le bout de la ruelle qu'il reconnut la voix de Joseph, qui poussait des cris. Il se précipita dans cette direction, cela venait de droite, pourtant il n'y avait aucune ruelle ni passage. Joseph devait se trouver derrière ces maisons. Il continua à courir, prit à droite, tout en tendant l'oreille pour s'orienter. La ruelle se terminait dans une courette.

Mathias revint sur ses pas et se mit à appeler Joseph. Il avait le souffle court et ses oreilles bourdonnaient, il ne parvenait plus à localiser les cris. Il s'arrêta pour tendre l'oreille. A présent, il avait l'impression que Joseph lui répondait, mais sa voix venait bien de là-derrrière. Il rebroussa chemin une nouvelle fois. Ces ruelles constituaient un vrai labyrinthe. Alors que dans sa course il avait bousculé un homme sur son chemin il n'avait pas remarqué un passage entre les maisons. Il s'y engouffra et trouva Joseph défendant hardiment, malgré sa petite taille, les deux bottes de paille qu'il avait péniblement transporté jusque-là. Trois garçons, bien plus grands que lui, c'étaient ligüés pour lui volé son chargement, mais ils n'avaient pas compté avec son opiniâtreté, et que ses petits poings cognaient aussi dure. Lorsque Mathias apparü, les trois petits gueux s'envolèrent comme des moineaux. Il n'y avait aucun doute qu'ils connaissaient mieux le quartier que lui. Mathias se chargea de la paille et tous deux reprirent le chemin de leur logis.

- Eh bien joseph ! Je te félicite tu es courageux. Mais dis-moi où as-tu été prendre cette paille ?
- Là-bas à l'écurie.
- A l'écurie ? Il y a donc une écurie dans ce quartier ?
- Oui une écurie pour les chevaux des voyageurs.
- Chevaux, Joseph, on dit un cheval et des chevaux, tu as compris ?
- Oui. Dans l'écurie il y a beaucoup de chevaux et pas de cheval.
- Bon...Mais dis donc, ça me fait penser, maître Jean est certainement venu à cheval.
- Oh oui, sûrement.
- Alors, il est où ce cheval ?
- Moi aussi j'ai pensé comme ça, alors j'ai voulu demander le monsieur de l'écurie.
- C'est très bien et alors ?
- Je n'ai pas eu le temps, parce que j'ai vu l'homme dehors, qui me regardait et écoutait ce que je disais.
- Quel monsieur ?
- Un monsieur qui m'avait suivi.
- Tu dis qu'un homme t'a suivi, mais d'où ?
- Quand je suis sorti de la ruelle où nous habitons.
- Et après ?

- Il a continué à me suivre alors je suis passé par les petites ruelles pour voir ce qu'il allait faire et les garçons ont voulu me prendre ma paille, alors le monsieur je ne l'ai plus vu.
- C'est vrai que j'ai bousculé un homme en venant à ton secours et au lieu qu'il ne rouspète c'est lui qui a pressé le pas en rasant les murs. Ce qui voudrait dire que Béatrice a raison, qu'on nous surveille.

Le lendemain Béatrice décida de faire le tour des écuries de la ville dans l'espoir de trouver des traces du passage de son père. Elle se déplaçait avec mille précautions.

A tout instant elle se retournait subitement pour s'assurer qu'ils n'étaient pas suivis.

- Joseph ! tu connais un peu la ville, en tous cas tu sais mieux t'orienter que moi, pourrais-tu nous conduire sur la route qui vient d'Alsace par où mon père a dû venir.
- Oui, il a dû venir par la route de Huningue, je connais la route.

Hors de la ville, après avoir marché un bon moment Joseph lui montra au bout de la route un poste de garde.

- Là c'est la frontière, là il faut payer la taxe.
- Ah ! Alors allons voir où il y a des écuries et nous interrogerons les palefreniers.

A la première écurie qu'ils visitèrent, la plus proche du poste frontière, on n'avait pas connaissance ni d'un nommé Paulo ni d'un Jean Du Fossé, Béatrice eut beau le décrire et insister. Non, on ne le connaissait pas. A la seconde, un peu à l'écart de la route, ils furent mal accueillis par un gros homme désagréable. Lorsque Béatrice voulut insister il se mit en colère, à l'insulter et à la pousser avec violence vers la porte. Joseph qui avait eu le temps de se faufiler à l'intérieur de l'écurie et de jeter un coup d'œil, dit qu'il n'y avait presque pas de chevaux et qu'ils n'avaient pas l'air bien soigné. Ce n'était certainement pas là que maître Jean aurait laissé sa monture et c'était là les deux seules écuries de ce côté de la ville.

- Joseph ! Dis-moi, lorsque tu venais avec ton père où laissiez-vous vos chevaux ?
- Tu sais Mama, les suisses n'aiment pas les roms, alors on laisse les Le cheval au camp rom de l'autre côté de la frontière. Et puis nous passer par un petit village et les champs jusque Bâle.

- Oui, oui, je comprends vous évitiez les soldats. Alors supposons que mon père ait fait la même chose, dis-moi il est loin le campement dont tu parles ?
- Il faut marcher beaucoup, mais ça va.
- Ah oui quand même ! Et c'est qu'ensuite il faut retourner en ville. Henriette n'y arrivera pas !
- Nous pouvons nous reposer au camp rom.
- Et tu penses que nous y serons bien accueillis ?
- Oui, eux amis.
- Et tu connais le chemin, nous ne risquons pas de nous perdre en route ?
- Non je connais le chemin.
- Bon ! Alors allons-y voir.

Après une bonne marche à travers champs et bois d'environ une heure le gamin fit signe qu'il ne fallait plus parler, pour ne pas attirer les soldats. Après encore un quart d'heure de marche ils finirent par rejoindre le village alsacien. Le campement était un peu à l'écart, près d'un petit étang. Il s'étalait autour de quelques modestes bâtiments, partiellement en ruines. On pouvait entendre de loin le bruit des marteaux qui battaient le cuivre, car dans ce campement on pratiquait la dinanderie, la réparation de récipients et le rétamage. Comme dans tous ces campements, des femmes se regroupaient autour de feux, où elles préparaient leur repas. Lorsqu'elles les aperçurent, l'une d'elle vint à leur rencontre, pensant sans doute que Béatrice venait pour leur acheter l'un de ces ustensiles. Joseph se fit reconnaître d'elles, et comme d'habitude se fit l'interprète de Béatrice. Ils furent immédiatement conduits chez le chef et Joseph expliqua la raison de leur visite. L'homme portait les cheveux mi long, légèrement ondulés de couleur plutôt filasse que blanc, il avait dû être blond dans sa jeunesse. Il avait le visage raviné par de profondes rides. Tout en parlant, il mouillait son pouce et son index de salive pour tortiller les poils de sa longue moustache. Béatrice s'amusait à l'idée que malgré son visage ridé il cherchait encore à plaire à une jeune femme, à croire que le cœur n'est jamais trop vieux pour éprouver des émotions.

- Oui, en effet, je connais votre père, il est passé ici il y a quelques jours, mais il n'a pas laissé sa monture. Ce qu'il ne faisait d'ailleurs jamais car à Bâle il était hébergé chez un ami où il pouvait laisser son cheval. Il n'est resté qu'une nuit chez nous et semblait nerveux. Le lendemain, dès le lever du

jour il a repris la route pour Bâle. Au cours de la soirée il m'avait confié qu'il avait à prendre une décision grave, qui devrait changer sa vie.

- Et vous avez une idée sur ce qui allait changer dans sa vie ?
- Je dois avouer qu'après son départ je me suis posé la question, mais il ne m'avait donné aucun indice. J'y ai réfléchi et j'ai pensé qu'à son âge et dans son état qu'est-ce qui pouvait changer ? Sa vie affective ? Une femme ? Mettre fin à sa vie d'errance, s'établir quelque part ? Vous voyez il n'y a pas grand choix.

Cette idée déstabilisa Béatrice. Elle avait de la peine à imaginer son père tirant un trait sur le passé et recommencer ailleurs une autre vie, avec une autre femme que sa mère.

- Et vous n'avez pas idée qui il pouvait fréquenter à Bâle ?
- Je sais qu'il y connaissait un bourgeois mais je n'ai aucune idée sur leurs relations et je ne me souviens pas même de son nom.
- Peut-être Meister Jacobus ?
- Hem, ce pourrait être ça, mais je n'en suis pas sûr. Mais ce dont je me souviens à présent c'est qu'à plusieurs occasions, mais pas cette fois-ci il m'avait parlé avec beaucoup de chaleur d'un...curé, je crois, quelque part en Forêt Noire et chez qui il allait régulièrement. Mais il y avait aussi une femme, chez qui il lui arrivait de passer plusieurs jours, mais hélas je ne peux pas vous en dire davantage.

Béatrice était sidérée. Son père, qu'elle ne connaissait que huguenot intransigent, était-il sur le point de se convertir et de se remarier avec une catholique ?

- Et vous dites qu'avant ce changement il devait se rendre à Bâle pour régler quelque chose d'important, vous avez une idée là-dessus?
- Oh vous savez, il ne parlait jamais de ses affaires, pourtant je suis persuadé que ses activités et les nôtres sont liées.
- C'est-à-dire ?
- Je ne sais rien de précis, mais c'est comme une impression.
- Mais ?
- Lié à la guerre. Comme pour nous le commerce des chevaux.
- Eh bien, comme je vous l'ai dit, mon père a été assassiné et je cherche pourquoi et par qui ? Pensez-vous qu'il puisse y avoir un rapport avec ce que vous venez de me dire ?

- C'est probable, mais quoi qu'il en soit, croyez-moi cette nouvelle me désole, vous avez perdu un père, moi un ami et la société humaine un esprit éclairé et libre de tous préjugés. Ceci dit, dans ses activités il avait forcément des ennemis dont certains puissants et ne reculant devant aucune bassesse. C'est pourquoi si nous pouvons vous être d'une aide quelconque n'hésitez pas à venir me le demander.
- Si cela était le cas j'accepterai très volontiers votre offre et vous en remercie. Maintenant il est temps de nous remettre en route, mon mari travail à la forge et j'aimerais être de retour lorsqu'il aura fini sa journée de travail.
- Ne vous inquiétez pas, un de nos hommes vous reconduira à cheval jusqu'aux portes de la ville.

Le cavalier qui avait été désigné pour leur servir de guide et de protecteur était un jeune homme très fier. Mince et élancé, il avait des cheveux foncés, lisses et brillants un visage osseux coupé en deux par une longue moustache qu'il humectait comme le chef de salive de temps à autre pour la tortiller entre ses doigts et lui donner cette forme de cornes dressées pleines d'arrogance. A cheval, il se tenait très droit. Dans sa ceinture il portait deux couteaux et était également armé d'un pistolet. Il présenta son cheval à Béatrice, mais lorsqu'elle voulut s'y hisser elle se rendit compte que sa robe était trop étroite. C'était une robe de dame, pour une femme de la ville, mais pas suffisamment ample pour monter à cheval. Le pied dans l'étrier elle ne put que la relever pour pouvoir enfourcher sa monture. Leur guide fit mine de ne pas y porter attention. Si elle redoutait une remarque ou un geste, elle était tout autant vexée de son apparente indifférence. Joseph monta derrière l'homme et Henriette prit place devant sa maman.

Le retour, qui aurait pu être rapide et sans encombre, fut retardé par la rencontre avec une patrouille de cavaliers des Habsbourg, qui leur barrèrent la route pour procéder à un contrôle. Leur guide les présenta comme étant son épouse et leurs deux enfants. Les soldats avaient sans cesse le regard attiré vers ces jambes dénudées, mais avaient des frissons de terreur lorsqu'il croisait le regard noir de l'homme. Le chef de la petite troupe redoutant qu'un geste ou une parole maladroite ne soit prétexte à un massacre préféra les laisser repartir sans trop pinailler. Béatrice bien consciente du danger auquel elle venait d'échapper

tremblait intérieurement. Le gitan l'observait du coin de l'œil, pas peu fière de l'impression qu'il avait produit sur la jeune femme. Lorsqu'elle osa lever les yeux vers lui, il affichait un air de mépris, qui la vexait profondément, surtout qu'elle se savait réduite à sa merci. Arrivés en vue de la ville, il retint sa monture, fit descendre Joseph et d'un bond fut à côté du cheval de Béatrice. Il saisit Henriette et la posa, tout sourire, délicatement au sol, puis se tournant vers Joseph il lui souffla quelques mots à l'oreille. Le gamin, un peu effrayé regarda Béatrice, puis prenant Henriette par la main partit tranquillement en direction de la ville. Le jeune homme tenant le cheval par la bride posa sa main sur le genou nu de Béatrice puis faisant glisser sa main sur son mollet lui fit un sourire plein de sous-entendus. Il la saisit à deux mains par la taille, et la fit glisser de la selle, en prenant soin tout en la serrant d'une main contre sa poitrine de l'autre de lui relever les plis de sa robe. Mais à peine eut-elle touché le sol qu'il poussait un juron. Elle venait d'un coup de son couteau de lui faire une belle estafilade sur la joue, puis se dressant sur ses pieds, lui posa un baisé sur l'autre joue.

- Te voilà puni de ton effronterie et remercié pour le service et sache qu'il n'y a pas que les gitanes à savoir se faire respecter.

Courant vers les enfants elle fit un signe d'adieu à l'homme dépité.

En approchant de la porte d'Alsace ils entendirent les cloches de toutes les églises se mettre en branle puis sonner à toutes volées.

- Mais que se passe-t-il donc ? Ah mais c'est vrai, j'avais tout à fait oublié que le samedi les cloches annoncent le jour du Seigneur.

A la forge de maître Jacobus, comme partout ailleurs le samedi le travail se terminait avec cette-joyeuse sonnerie. Le maître c'était assis derrière une petite table à tréteaux et le chef d'atelier se tenait debout à ses côtés. Chaque ouvrier se présentait dans l'ordre d'une hiérarchie bien établie. D'abord les compagnons finis, ceux qui ayant suffisamment d'ancienneté et d'expérience dans tous les domaines du métier pouvaient occuper n'importe quel poste et transmettre leur savoir faire. Puis venaient les compagnons, qui bien qu'ayant terminé leur apprentissage, n'étaient pas encore assez habiles pour que leur soit confiées des tâches délicates, Mathias faisait partie de ce groupe, il avait pris la précaution de laisser passer les autres du même groupe avant lui, parfaitement conscient de tout ce qui lui restait à apprendre. Lorsque vint son tour, il fit comme il l'avait vu faire

par les autres. A son approche le chef d'atelier se pencha pour donner son appréciation au patron. Maître Jacobus fit un sourire à Mathias.

- Le chef apprécie votre travail, il déplore pourtant que vous ne compreniez pas ce qu'il vous dit et que vous ayez toujours besoin d'un intermédiaire.

Tout en lui comptant son salaire il lui demanda :

- Alors avez-vous réfléchi à ma proposition ? Qu'en dit votre épouse
- Eh bien, comme vous le savez, chez nous c'est la guerre alors si nous pouvions encore rester un peu, en tous cas jusqu'à ce que nous ayons économisé assez pour le retour.
- Hem, bien, mais ma proposition reste valable. Pourtant si vous souhaitez rester chez moi il faudra faire des efforts pour apprendre notre langue.

Après lui avoir versé son argent le patron en inscrivit le montant sur un registre, puis tendit la plume qu'il venait de tremper dans l'encre pour qu'il émarge.

Mathias écrivit son nom et d'un coup d'œil constata qu'il était le seul à l'avoir fait.

- Oh ! excusez-moi, je croyais...
- Non, non c'est très bien, puisque vous savez écrire votre nom, mais dites-moi savez-vous aussi écrire autre chose ?
- Oui, je sais lire et écrire.

Maître Jacobus jeta un coup d'œil au chef d'atelier. Mathias s'éloignait et un apprenti prenait sa place, non pour toucher un salaire, mais recevoir des encouragements ou des réprimandes.

Béatrice et les enfants attendaient au coin de la rue. Il faisait encore beau, le soleil n'était plus aussi haut, mais il donnait encore ce qui lui restait de chaleur. Béatrice pour une foi oublia sa pudeur habituelle et bien qu'en pleine rue elle posa un pudique baisé sur les lèvres de Mathias. Son mari tout surpris sentit ses genoux trembler. Il jeta un coup d'œil pour s'assurer qu'auprès de ses collègues ils ne faisaient pas scandale. Maître Jacobus était sorti de l'atelier et les observait, Mathias saisit Béatrice par le bras et l'entraîna. En chemin elle lui raconta son enquête par le menu, elle oublia cependant de parler de sa robe trop étroite et des manières cavalières de leur guide. Mathias à son tour lui raconta sa journée et surtout de l'orgueil qu'il avait éprouvé à savoir lire et écrire.

- Tu as donc touché ton premier salaire, c'est formidable.

Elle se jeta pour la seconde fois à son cou. Mathias en était tout surpris surtout après ces mornes journées de deuil. Il poussa un soupir de soulagement, enfin la vie allait reprendre son cours normal.

- Et si on fêtait ça en allant boire une choppe, d'autant que l'étudiant... Oh ! Mais avec toute cette histoire d'hier soir, j'ai complètement oublié de t'en parler. Oui l'étudiant, celui que tu connais, hé bien hier soir je lui ai demandé s'il lui serait possible de jeter un coup d'œil au registre du concierge. Peut-être le retrouverons-nous à cette brasserie ?

Mathias s'était rembruni, il ne tenait pas vraiment à retourner avec Béatrice dans cette taverne, il aurait préféré l'intimité de leur logis. D'autant qu'elle venait de lui verser un acompte, dont il espérait toucher le capital. Il traîna un peu les pieds. Ce qui n'échappa pas à Béatrice. Mais que pouvait-il faire sans prendre le risque de contrarier la belle humeur et les bonnes dispositions de Béatrice. Celle-ci jugea tout de même préférable de changer de sujet de conversation.

- Dis-moi Joseph, les roms quelle différence font-ils entre un curé et un pasteur ?
- Tu sais Mama nous ne faisons pas de différence, ils ne sont gentils ni les uns ni les autres avec les roms.
- Vous ne faites pas de différence, autrement dit, pour vous curé ou pasteur c'est tout pareil... Je comprends à présent, quand le chef du campement disait que mon père avait pour ami un curé il voulait dire un homme d'église, sans distinction.
- Cela te préoccupait donc tant que ça ! Tu m'as bien dit qu'il considérait ton père comme un homme sans préjugés, cela devrait te suffire ?
- Ah oui, non, oh je ne sais plus ! Il y a aussi cette femme... Oh je ne sais plus que penser Mathias. Tu imagines que quelque part une femme l'attend et ne sait pas qu'il est mort. C'est horrible, que doit-elle penser de lui si elle l'attend et ne le voit pas revenir.
- Tu sais durant la guerre...

Lorsqu'ils arrivèrent sur la place, un groupe d'étudiants se tenait prêt de la taverne et discutait avec passion. En approchant, l'un des jeunes gens, les ayant remarqués leur fit un signe amical. Tout le groupe se retourna.

- Ah ! Bonjour ! C'est justement de vous que nous parlions, le professeur Stelius nous a parlé de votre proposition de corriger nos travaux.

- Est-ce bien vrai que vous lisez et écrivez le latin ?
- Eh oui ! Et cela vous étonne, n'est-ce pas ! Non, non ne faites pas semblant, je vois bien, mais si vous avez de quoi écrire vous pourrez tout de suite me mettre à l'épreuve.
- Eh bien entrons, je pense que nous y trouverons de quoi faire.

Chacun voulut se faire remarquer de la jeune femme en lui adressant quelques mots dans le style de Cicéron. Elle y répondit avec aplomb et passa ainsi avec succès son épreuve orale.

La salle était toujours aussi sombre et sentait toujours aussi mauvais, il ne restait pourtant qu'à s'y habituer. Toute la bande s'installa en prenant ses aises. Mathias avait d'un coup d'œil fait le tour de l'assistance. La petite dévergondée était là-bas, au fond, attablée avec deux hommes d'âge mûr. Elle riait fort et prenait des poses. Le groupe s'installa. Béatrice se mit en bout de table avec les enfants. On commanda à boire et demanda du papier et de quoi écrire. Le second examen allait pouvoir commencer. Béatrice étala et défroissa la feuille de papier que la servante avait déposée sur la table. L'un des côtés était déjà couvert d'une fine écriture. Avec son couteau elle tailla la plume. Tous les yeux suivaient avec attention chacun de ses gestes. Elle prit son temps, dégustant chaque instant l'intérêt que lui portaient tous ces jeunes gens. Fit du regard le tour de l'assemblée d'un air interrogateur.

- Alors, je vous écoute messieurs.

Un garçon se donnant un air d'importance se leva et toujours en latin dicta une phrase. Béatrice le regardait sans bouger. Au bout d'un instant le jeune homme lui demanda pourquoi elle n'écrivait pas.

- Oh excusez-moi monsieur, mais je ne pensais pas que vous vouliez que j'écrive cela tel quel, je pensais qu'il ne s'agissait que d'une réflexion à haute voix.
- Ah bon ! Mais pourquoi ?
- Votre phrase latine est mal ordonnancée, elle est sans doute la traduction mot pour mot de votre pensée en allemand, mais n'a pas l'élégance du latin, vous n'avez certainement pas l'intention de rédiger votre thèse dans un latin abâtardi. Avec votre permission je vais transcrire votre pensée dans un latin classique et vous me direz si j'y suis resté fidèle.

Elle réfléchit un instant puis écrivit. Tout le groupe suivait avec attention le mouvement de la plume d'oie sur le papier, chacun retenait son souffle. Seule, là-

bas à l'autre table, la jeune courtisane continuait à parler fort et à rire bruyamment, comme pour concentrer sur elle toute l'attention. La pauvre fille n'avait pas conscience que son attitude n'avait pour tout effet, à cet instant, que celui d'une crotte de chat au milieu d'un salon. Une fois la rédaction terminée, Béatrice fit circuler le papier. Chacun lut. Certains avec attention mettaient plus de temps à étudier la forme de la phrase alors que d'autres prenant un air blasé après y avoir jeté négligemment un coup d'œil la passait à leur voisin. Lorsque Béatrice eut récupéré sa feuille elle la posa soigneusement devant elle et levant les yeux demanda :

- Pourriez-vous, s'il vous plaît, me dicter quelque chose de plus en rapport avec vos études, de moins banal en somme.

Elle n'y eut que le silence pour réponse. Personne n'osait prendre l'initiative, redoutant de se blâmer devant ses camarades.

- Bon ! Je pense que le mieux serait que vous y réfléchissiez et nous continuerons quand vous voudrez, un peu plus tard.

Après un court instant de réflexion les étudiants se mirent à bavarder entre eux, dans leur langue, sachant parfaitement qu'elle n'y comprenait rien. Les coups d'œil de côté, discrets et rapide, ne laissaient aucun doute qu'ils parlaient d'elle.

Béatrice avait négligemment retourné la feuille de papier et jeter un coup d'œil à ce qui s'y trouvait écrit. Lorsqu'elle releva les yeux ce fut pour s'assurer que personne ne l'observait, elle plia le papier et le fit disparaître dans sa poche. Seul Mathias avait remarqué son geste. Rassuré elle se pencha vers l'étudiant qui parlait le français et lui demanda s'il avait eu l'occasion de consulter le registre du concierge. Oui il avait été voir la femme, en l'absence de son mari, prétendant avoir à rédiger un rapport sur une dissection qui avait eu lieu le mois précédent, il lui fallait vérifier la date. Or la dernière inscription au registre avait été rendu totalement illisible, entièrement noircie. Puis il se tourna vers ses camarades et demanda si l'un d'entre eux avait assisté à la réception du père de Béatrice. Deux d'entre eux avaient été présents et ils se souvenaient qu'il ne portait plus que sa chemise.

Béatrice demanda s'il était habituel qu'on leur livre des cadavres dévêtus. Oui c'était souvent le cas, les gens qui amenaient des cadavres pour un peu d'argent n'hésitaient pas à les dévêtir soit pour garder les vêtements ou en tirer quelques sous.

Les enfants qui s'étaient partagé une chope de bière commençaient visiblement à en ressentir les effets.

- Mathias, il est temps de rentrer, les enfants ont beaucoup marché tu sais et toi aussi tu dois être fatigué. Alors quand tu auras vidé ta chope...

A peine la porte refermée les ténèbres les enveloppèrent. Il faisait nuit noire et il pleuvait très fort. Par instant un éclair suivi du tonnerre leur permettait de trouver leur chemin. Lorsqu'en fin ils poussèrent la porte de leur habitation ils étaient trempés. Après avoir séché les enfants et les avoir couchés Béatrice voulut déplier la feuille de papier qu'elle avait rangé dans sa poche. L'encre s'était diluée et le papier était collé. Béatrice l'étala avec soins sur le rebord de la cheminée pour le faire sécher. Mathias tout en se déshabillant la regardait faire.

- Mais dis-moi Béatrice, le chef gitan t'a bien dit que ton père laissait son cheval chez un ami en ville, et si c'était chez maître Jacobus ? Il faudra que je me renseigne.

L'après-midi du lendemain ils purent enfin remettre leurs vêtements et malgré les protestations de la petite fille, la maman décida d'emmener les enfants sur les bords du Rhin, histoire de voir si celui-ci accusait une crue comme celle qu'ils avaient connu au printemps. Le fleuve charriait un peu plus de saletés en tous genres, mais n'avait que sensiblement grossi. Ils avançaient sur la berge et regardait l'eau s'écouler comme s'écoule la vie. Parfois tout en douceur et à d'autres moments tumultueuse et violente pleine de danger. Béatrice occupée par ses réflexions observait sans vraiment les voir ces flots gris bouillonnant formant des tourbillons, lorsqu'elle s'entendit hélé depuis le pont. L'un des étudiants qui fréquentait ordinairement la taverne agitait le bras dans un signe amical et bien vite vint les rejoindre.

- Bonjour madame ! Je suis heureux de vous voir car je suis intéressé par votre proposition de corriger nos thèses ?
- Oh ! Ce serait avec plaisir. Il faudrait cependant me la montrer pour que je voie le travail que cela représente et que nous puissions convenir d'un prix. Il faudrait aussi que vous me donniez quelques explications pour que je ne commette pas de fautes d'interprétation. Elle traite de quel sujet ?
- Il s'agit d'un travail sur la fièvre et des traitements qui s'y rapportes
- Très intéressant !

- Eh bien si vous voulez bien m'accompagner jusqu'à mon logement, j'irais vous chercher mon travail et vous pourrez le lire.
- Très volontiers ! Mais au faite ma fille a pris froid et je cherche un remède pour sa fièvre et quelque chose pour calmer sa toux.
- Je passerai voir l'apothicaire il a sûrement ce qu'il vous faut. Il a aussi un magnifique herbier, si vous avez envie d'y jeter un coup d'œil ?
- Oui, mais de toute façon ça m'étonnerait que votre cerbère me laisse entrer.
- Ah ! je vois que vous connaissez le concierge ! Figurez-vous que sa loge a été saccagée hier pendant l'orage et bien évidemment personne n'a rien vu ni entendu. Pensez donc avec la violence de l'orage tout le monde se terrait, bien à l'abri.
- Vous dites saccagée, par l'orage ?
- Non, non vandalisée, il semblerait que quelqu'un y cherchait quelque chose.
- Tiens donc !

Lorsque le jeune homme ressortit avec sa thèse sous le bras il rapportait également de quoi soigner toute une famille.

- Voici mon travail, cependant pour être tout à fait franc je dois avouer que je n'en suis pas vraiment satisfait, je me suis emballé un peu vite sur le sujet et j'aimerais avant que vous entrepreniez sa transcription que vous le lisiez et me donniez votre avis. Accepteriez-vous ?
- Oui avec plaisir, cependant, j'ai beau connaître le latin je ne suis pas médecin.
- Qu'importe, c'est votre analyse rationnelle qui m'intéresse.
- Vous m'en voyez très flatté.

Mathias, au moment de la pause casse-croûte avait été voir son collègue pour lui demander s'il connaissait le valet d'écurie du patron. Mathias avait de la chance car en effet son collègue connaissait ce jeune homme et d'avantage encore quand celui-ci lui apprit qu'en effet Jean Du Fossé lui avait confié son cheval mercredi dernier. Mathias n'en revenait pas et il lui fallut un moment de réflexion avant de pouvoir poursuivre son enquête. Il venait sans vraiment y croire de trouver une piste. Il dut presque se faire violence pour oser poser la question suivante, à savoir si Meister Jacobus était au courant de la présence du cheval. En fait le jeune homme ne savait pas.

- C'est qu'il est venu tout seul. Cela lui arrivait une à deux fois l'an, alors comme je le connaissais cela n'avait rien d'extraordinaire.
- Et maintenant Jacobus sait-il que le cheval est chez lui ?
- Je pense que maître Jean lui en aura parlé, vous savez d'ordinaire le Meister ne vient à l'écurie que lorsqu'il a besoin de son cheval, et encore souvent il le fait demander.
- Alors voudriez-vous lui parler de ce cheval, parce que Jean Du Fossé est mort entre temps.
- Oh mon Dieu ! Oh oui alors effectivement il faudra que je lui en parle.

En rentrant chez lui, Mathias pressait le pas, il avait hâte d'en parler à Béatrice. Elle allait pouvoir récupérer le carnet de son père, qui devait à n'en pas douter se trouver dans l'une des sacoches de selle. En plus, du fait du décès de son père, le cheval lui revenait de droit, ils pourraient vendre l'un des trois et avec l'argent ils pourraient retourner en Lorraine. Lorsque tout content il lui annonça la nouvelle et lui exposa son projet de retour il fut stupéfait de ne pas recevoir l'accueil qu'il en attendait.

- Oui, bien sûr, je ne dis pas, c'est une bonne nouvelle, seulement figure toi que cet après midi l'un des étudiants m'a confié son projet de thèse, pour que j'y jette un coup d'œil...

A cette réponse Mathias fut sidéré. Il se réjouissait de lui annoncer cette bonne nouvelle et elle ne trouvait rien d'autre à lui dire. Elle faisait toutes ces histoires pour récupérer ce carnet et là qu'il était à sa portée, voilà qu'elle voulait rester là, et pour faire quoi ? Pour faire ces satanées corrections et continuer à fréquenter cette bande d'ivrognes d'étudiants. Il avait bien vu que sa femme leur avait fait une forte impression et si elle en tirait orgueil, lui, à leurs yeux était de nouveau refoulé au rang d'un insignifiant ouvrier. Il lui répondit avec colère.

- Et tu as bien sûr accepté !
- Pourquoi prends-tu ce ton agressif. Laisse-moi au moins terminer ! Le jeune homme était allé me chercher chez l'apothicaire de quoi soigner la toux d'Henriette et il m'apprit que la loge du concierge avait été chamboulée, apparemment fouillée par quelqu'un qui y cherchait quelque chose. Or souviens toi que je m'y suis rendu pour lui demander s'il avait le carnet de mon père. Par malheur, en même temps que les préparations de l'apothicaire le jeune homme me remis son manuscrit, pour que je le lise et lui dise ce

que j'en pense... Calmes-toi et cesse de tourner comme un ours de foire, tu m'énerves à la fin avec ta jalousie, tu m'écoutes oui ?

Mathias fit un grand effort pour se dominer. Après tout cela était de sa faute, s'il ne s'était pas fait voler tout leur argent, elle n'aurait pas eu l'idée d'en gagner.

- Sur le chemin du retour, dans une de ces ruelles étroites, les enfants marchent devant moi, quand subitement je reçois un coup sur la tête et m'écroule. En tombant je pousse un cri, les enfants se retournent et voient un homme détalé emportant le paquet que je tenais sous le bras, c'est-à-dire le cahier de l'étudiant. Le temps que je me relève il était parti. Joseph dit avoir reconnu l'homme qui le suivait l'autre jour. Tu te souviens, avec la paille ?
- Mais qu'est-ce-que tout ça veut dire ? Je ne comprends pas.
- Il a dû croire que c'était ce que je cherchais.
- En tous cas maintenant il n'y a plus aucun doute, ici quelqu'un nous surveille et nous sommes en danger.
- Oui ! Il veut ce quelque chose, soit qu'il contienne des informations importantes ou compromettantes pour lui. C'est ce quelque chose qui met en danger celui qui l'a en sa possession, alors pour l'instant pour notre sécurité à tous, je ne tiens pas à l'avoir. Par contre, ce qui est très ennuyeux c'est qu'on m'a volé le cahier de l'étudiant, sa thèse, qui représente des mois de travail et celui-là il faut le retrouver. Tu comprends, il me l'a confié j'en suis responsable moi.
- Mais où veux-tu aller le chercher ? Nous ne savons même pas qui est ton agresseur.

Henriette c'était remise à tousser. Béatrice faisait chauffer de l'eau et s'appêtait à verser un peu d'écorce de saule dans l'eau, elle hésita.

- Ça y est, avec tout ça je ne me souviens plus de la dose à présent, et toi tu t'en souviens peut-être ? c'est toi qui avais copié la fiche pour le chirurgien. Oh quelle misère, mon Dieu qu'il est loin ce temps...

Mathias l'enlaça et l'embrassa.

- Pardonnez-moi, mais nous sommes tous les deux tellement énervés, tant de choses ont changé depuis que nous avons quitté notre Lorraine.
- Et nous aussi avons changé, n'est-ce pas ?
- Oui mais le pire, c'est que j'ai oublié la dose.

Tous deux éclatèrent de rire.

- Ce n'est pas grave j'ai encore heureusement les notes d'Hélène. Mon Dieu, qu'est-elle devenue au milieu de ce monde de haine et de violence ? Penses-tu que là-bas ce soit toujours la guerre ?
- J'aimerais bien le savoir.

Béatrice repoussa un peu la braise sur le côté de l'âtre et voulu s'introduire sous le manteau de la cheminée.

- Mais qu'est-ce que tu fais, tu es folle, tu vas mettre le feu à ta jupe.
- Tout est dissimulé là-dedans, derrière une pierre.
- Laisse je vais essayer de trouver. A quelle hauteur ? Au fond ?

Les parois de la cheminée étaient faites de pierres grossièrement assemblée avec de la glaise mélangée à de la chaux. En séchant ce mortier était devenu friable, comme le mur était très épais, il était donc relativement facile d'y aménager une niche pouvant servir de cachette.

Mathias réussit à extraire la pierre qui la dissimulait et en retira le paquet emballé de toile. Pendant que Béatrice parcourait les fiches à la recherche de la médication, Mathias feuilletait le cahier de notes et de croquis qui avaient coûtés la vie de tant d'innocents. Il examinait les croquis, reconnaissait certains organes, s'étonnait de leur précision et des explications qui les accompagnaient.

- Tu sais Béatrice, finalement, je pense que tu devrais faire de tout ça une copie, pour qu'on l'ait en double, comme ça si l'un se perd ou est détérioré tu auras toujours l'autre. Qu'en penses-tu ? Si tu veux je peux t'aider.
- Oh Mathias ! Dis-moi que tu comprends ma curiosité. Oh merci ! Mon Dieu merci !

Mathias s'était approché de la fenêtre pour essuyer du plat de sa main ses vêtements. Il vit la feuille de papier que Béatrice avait posé là à sécher.

- C'est quoi ça ?
- C'est la feuille toute froissée qu'on m'avait donné à la taverne, tu sais pour mon épreuve de latin. Au dos, je crois que c'est un brouillon de lettre, en tous cas c'est en français et il me semble...

Ils se penchèrent tous deux pour essayer de lire à la clarté du peu de jour qui pénétrait encore par la fenêtre. L'eau et la tâche d'encre avait rendu difficile la lecture d'une partie du texte. *Cher Johann Valent*

*J'ai hâte
Craîns de devoi*

*ver entouré de nos frères, cependant je
mon séjour à Calw.*

*Je suis ent est venu et pourtant je ne parviens pas
à me décide sont réunies et pourtant j'hésite encore
à m'engager da ne sont pas les risques qui m'effraient,
non si je retarde l ature du contrat ce n'est que pour des
raisons moral irectement part à cette guerre qui me fait horreur
J'ai évité d er celui avec qui je dois m'associer. Je sais qu'il me
Pressera ira qu'il est trop tard pour reculer.*

- Il n'y a pas grand-chose à comprendre, pourquoi tu t'intéresses à ce chiffon ?
- Pourtant... Bon écoute demain quand il fera clair j'essayerai encore une fois, mais là pour l'instant je n'ai pas la patience qu'il faudrait. Tu sais le fait qu'on m'ait volé le travail de cet étudiant me rend folle. Tu te rends compte, comment retrouver ce cahier et sinon comment expliquer à cet étudiant que tout son travail est perdu.

Dès le petit matin Béatrice se rendit à l'université et demanda après Pierre Givisier. Il n'était pas encore arrivé. Avec les enfants elle fit les cents pas, montant et descendant la rue. Ce fut le jeune homme qui les vit en premier.

- Alors comment va la petite ?

Béatrice, enlisée dans ses pensées fit un bond de frayeur.

- Oh ! C'est vous. Justement je venais vous voir. Oui la petite...heu ça va un peu mieux. N'est-ce pas ma chérie ? Mais ce n'est pas la cause de mon insomnie et de notre présence ici.

Elle ne savait pas comment aborder le sujet.

- Votre insomnie ? Auriez-vous des problèmes de digestion ? Il existe pour cela de multiples remèdes vous savez.
- Non, non mes insomnies sont dues à ce que vous m'avez confié.
- Ah ! figurez-vous que je m'en doutais. Un peu léger n'est-ce pas ? Depuis que je vous l'ai confié je ne cesse d'y penser et d'y repenser. Au point où j'en étais je ne voulais pas voir la réalité, j'étais tellement empêtré dans sa

rédaction et le souci de bien rédiger que j'en négligeai le sujet. Évidemment j'en ai conscience à présent, c'était stupide de ma part. Dernièrement notre professeur d'anatomie nous a parlé des travaux d'un anglais, un certain Harvey qui explique la circulation du sang, ses découvertes mettent complètement à plat toute ma théorie et donc l'ensemble de mon travail. Hier en vous quittant j'étais un peu perdu, je n'avais plus à me soucier de la rédaction latine alors je suis allé à la bibliothèque et j'ai consulté l'ouvrage de cet anglais et je dois bien admettre que je me suis complètement fourvoyé. J'avais bien entendu ce qu'en disait le professeur, mais ne l'avais pas écouté, je ne voulais pas remettre mon travail en cause. Je suis désolé de vous avoir imposé la lecture d'une telle ineptie.

- Mais... Non euh, en fait je n'ai pas eu le temps de lire votre thèse. Voilà, hm... hier, en vous quittant, dans une ruelle, tout près d'ici, par-là-bas, j'ai été agressée par un homme. Il m'a frappé sur la tête, je suis tombée à terre et il m'a arraché votre manuscrit et c'est enfui en... l'emportant. Nous pensons, mon mari et moi que mon agresseur a cru qu'il s'agissait d'autre chose. Je suis désolée d'être la cause de ce malheur, croyez-moi, vraiment désolée et je n'aurais de cesse de réparer cette perte, dont je me sens responsable. D'ailleurs je suis toute disposée à réécrire le tout, sous votre dictée, gratuitement évidemment, si cela vous convient ?

Le jeune homme la regardait interloqué.

- Mais... Vous ne m'avez pas écouté ! Oui je comprends vous êtes encore sous le choc de cette agression.
- Non, mais ne vous en faites pas, je vous promets que je ferai de mon mieux, je suis tellement désolée.
- Oui, non, non ce n'est pas ça, c'est que... Hier soir, j'ai appris que la maison du professeur, celui que vous aviez été voir justement a été agressé chez lui. Un homme qui dissimulait son visage réclamait quelque chose que vous lui auriez confié. Comme il ne comprenait pas ce que cet homme lui voulait, celui-ci l'a frappé, puis assommé avant de fouiller la maison de fonds en combles.
- Lui aussi ! Mon Dieu !
- Mais qu'avez-vous, vous êtes toute pâle !
- Oui. Ces deux incidents pourraient être liés. C'est ce que vous pensez n'est-ce pas et c'est ce qui vous inquiète. D'autant que personne ne semble savoir

qui cela peut être ni ce qu'il cherche réellement. Pour ce qui est de mon travail, ne vous en fait pas, j'ai conservé toutes mes notes mais il faudra que je repense tout ça et si vous le permettez je vous soumettrais ce nouveau travail, qui je l'espère sera de meilleure qualité, vous savez que votre avis m'est précieux. Vous avez un esprit tellement plus rationnel que le mien.

- Merci de votre gentillesse. Pourtant ce que vous venez de m'apprendre m'inquiète affreusement. Je me demande si mon mari n'a pas raison lorsqu'il pense que ce serait...

Elle baissa la voix, regarda à droite et à gauche.

- Le diable ! Qui frappe tout autour de moi.

Le jeune homme effrayé la regardait interloqué. Que devait-il penser de ces paroles et de leur auteur ?

Béatrice bien que loin d'être superstitieuse, était comme l'ensemble de ses contemporains persuadés que le mal était vivant et l'ennemi du bien sous la forme du démon. Elle avait mal dormi et avait les nerfs à fleur de peau.

En chemin, tout en pressant le pas pour retrouver les enfants, elle ne cessait de regarder autour d'elle se demandant de quelle façon le démon allait encore frapper. Après cette dernière nouvelle, il ne lui restait plus aucun doute que cette succession de malheurs qui frappait autour d'eux ne pouvait être que l'œuvre du Malin. Aurait-elle sans en avoir conscience en acceptant les notes de Palache pactisé avec le diable ? Et dans ce cas comment pouvait-elle s'en libérer ?

Que fallait-il faire du recueil de notes ? Le détruire par le feu pour rendre au prince des ténèbres ce qui aurait dut-y rester ? Comme le pensait Mathias ? Ou le donner à la faculté et que les sages s'en débrouillent ?

En rentrant elle se glissa sous le manteau de la cheminée, il fallait qu'elle examine tout ça. S'il s'agissait d'une œuvre démoniaque ces pages devaient en porter une marque. La sueur perlait sur son front, son cœur battait fort et ses joues étaient en feu.

Pendant ce temps Mathias guettait la venue de son patron. D'une part il était anxieux de connaître la réaction de Jacobus en apprenant que le cheval de maître Jean était chez lui et surtout de savoir si les sacoches contenaient quelque chose, d'autre part il craignait d'y trouver ce maudit carnet qui brûlait les doigts et mettait en danger celui qui le possédait. Ce ne fut que trois jours après leur entretien que le garçon d'écurie lui fit savoir qu'il avait enfin parlé du cheval à

son patron. En effet après la pose le chef vint lui dire qu'à midi il devrait aller voir Meister Jacobus. Allait-il enfin connaître le fin mot de toute cette histoire ?

- Mon cher Mathias, je viens d'apprendre avec stupéfaction, que votre beau-père avait mis son cheval dans mon écurie le jour de son assassinat. Je n'y avais pas pensé une seconde, alors que c'était pourtant dans ses habitudes lorsqu'il venait me voir. En questionnant ma domestique, j'appris qu'il avait déposé ses sacoches dans l'entrée, comme elle ne savait à qui les attribuer, elle les avait fourrés dans un placard. Alors les voici, vous voudrez bien les remettre à votre épouse, avec toutes mes excuses pour ce délai. Pour le cheval, il va de soi qu'il vous appartient. Que comptez-vous en faire ? Oui, oui je comprends, parlez-en à votre femme, mais si vous souhaitez le vendre je peux vous le racheter.

Vous savez mon cher Mathias que j'apprécie votre travail. Vous êtes non seulement un bon ouvrier, mais en plus votre intelligence fait que j'aimerais vous confier plus de responsabilités. Il n'y a qu'un petit problème, c'est comme je vous l'ai déjà dit précédemment, c'est la langue. Bon, en attendant vous ferez mes amitiés à votre épouse et voyez avec elle pour le cheval, vous n'aurez qu'à en parler au chef d'atelier.

Lorsque Mathias rentra portant les sacoches Béatrice était occupée à examiner les notes de Palache, elle les rangea rapidement sans aucun commentaire. Quant aux sacoches du père de Béatrice leur contenu se limitait à quelques vêtements de rechange.

- Mais où peut-il bien être ce fichu carnet ?
- Tu sais ce que t'a dit le concierge, c'est peut-être vrai après tout, il a peut-être tout bonnement brûlé le carnet avec les vêtements.
- Hem, ce que je ne comprends pas c'est que celui qui a tué mon père a forcément dû lui faire les poches. Non, non, il y a quelque chose qui cloche.
- Imagine que l'assassin ait vu le carnet mais n'y attachant aucune importance l'ait laissé sur place et que toi en te mettant à sa recherche aies attiré son attention sur ce carnet.

Mais au fait es-tu seulement sûre qu'il existe ce carnet ?

- Oui et non, souviens-toi que lorsque nous avons rencontré mon père chez le commandant, tout en parlant de ce professeur en Hollande il avait consulté un carnet. C'est ce qui m'y a fait penser, c'est tout. Je n'ai aucune idée de ce qu'il pouvait contenir ni de son intérêt. Je ne sais même pas s'il le gardait avec lui.

Mathias tombait des nues. Pourquoi diable Béatrice avait-elle donné tant d'importance à ce maudit carnet qui les mettait tous en danger à présent.

- Au départ je souhaitais découvrir qui avait apporté son corps à la faculté avec l'espoir de remonter jusqu'au tueur. C'est tout. J'ai donc utilisé le carnet comme prétexte pour aller voir le concierge. Je dois t'avouer, que franchement je n'ai pas pensé une seconde, que s'il existe encore, il puisse avoir le moindre intérêt pour les tueurs. Mais il y a autre chose, tu te souviens qu'entre-temps j'ai été parler avec le chef rom là-bas en Alsace et là ...Oui, il y a quelque chose qui m'obsède. Il m'a dit que mon père avait un projet qui allait changer complètement sa vie, mais de quel ordre, ça il ne le sait pas. Partant de là on peut tout imaginer. Ce qui me rend malade c'est l'idée qu'il ait pu avoir un projet dont je serais complètement exclue. Comme s'il avait voulu m'effacer de sa vie, nié mon existence. Cela ne me laisse pas de repos, c'est pire que de le savoir mort parce que je ne saurais jamais si je faisais partie de ce projet. Tu comprends ? C'est terrible cela me ronge le cœur et j'espérai trouver quelque chose dans ce carnet, une indication, un indice.

Des larmes coulaient sur ses joues. Mathias écarta ses bras et elle vint se blottir contre sa poitrine.

- Ah ! Oui je comprends. Moi il y a quelque chose d'autre qui m'intrigue, je trouve son attitude tout de même bizarre. Il laisse son cheval dans l'écurie de Jacobus, dépose ses sacoches et s'en va, sans que celui-ci soit au courant. Tu ne trouves pas ça bizarre ?
- Oui, c'est bizarre. Hem, à moins que Jacobus ne nous disent pas tout. Mon père a été assassiné et on dirait que Jacobus a peur de quelque chose.
- Écoutes je vais lui demander de nous racheter le cheval et on file d'ici.
- J'aimerais quand même bien voir le cheval d'abord, c'était le compagnon de mon père. Tu comprends ? Et soudain j'y pense, mais que sont devenues les lettres, tu sais les lettres qu'il allait porter ? Je ne sais plus Mathias je suis perdu et j'aimerais tellement savoir que je comptais encore pour lui.

Cette nuit fut de celle qui ne finissent pas, Béatrice se tournait et se retournait guettant les premiers signes de l'aurore. Elle essayait d'échapper aux idées confuses qui refaisaient sans cesse surface. Elle avait beau faire de gros efforts pour concentrer son attention sur un autre sujet, mais soudain elles étaient de nouveaux là. Comme si les pensées avaient leurs propres existences tout à fait indépendamment de notre volonté. D'où lui venaient-elles ? Qui les lui envoyait ? Étaient-elles un message de l'au-delà ? Alors elle se remit à penser à Palache et au diable. En l'absence de Mathias elle avait examiné attentivement chaque feuille des notes du médecin maudit, les tournant et retournant dans tous les sens, les examinant en les tenant contre la lumière, les reniflant même, pour s'assurer qu'elles ne sentaient ni ne le souffre ni de la corne brûlée. Elles ne portaient ni ne marque ni indice qui permette de les identifier comme étant diabolique, elle n'était pourtant pas entièrement rassurée, c'est que le diable est habile dans la dissimulation. Au matin après avoir fini par sombrer dans un court sommeil réparateur elle décida, comme l'avait suggéré Mathias d'en faire une copie et de se débarrasser de l'original en le faisant parvenir anonymement à la faculté. Ce point réglé, cette décision prise, elle se sentit plus forte pour affronter la journée.

Lorsqu'elle se présenta à l'écurie le cœur battant, le palefrenier se dépêcha d'aller prévenir son maître. Celui-ci se montra très empressé auprès de la jeune femme et l'assura de sa profonde sympathie.

Le jeune homme avait sorti la jument de sa stalle, ses fers claquaient sur le pavé de la cour. Les enfants s'en étaient approché et flattaient le brave animal. Béatrice l'observa d'abord de loin puis alla la caresser. Elle était docile et bien soignée, ce fut donc avec un pincement de cœur que Béatrice accepta de la céder, elle demanda cependant à récupérer la selle et les harnais.

Meister Jacobus donna quelques ordres et le jeune homme suivi des enfants reconduisit la jument à l'écurie puis apporta ce que la jeune femme avait demandé. La selle paraissait presque neuve, alors que les harnais étaient bien usés. Durant tout ce temps Jacobus se tenait derrière la jeune femme et ne la quittait pas des yeux. Pendant le court instant où ils avaient été seul Béatrice avait eu l'impression de sentir le souffle de l'homme dans sa nuque elle se retourna. Jacobus fit un mouvement rapide mais ne put cacher son émoi. Béatrice lui sourit

et lui demanda s'il ne voyait pas d'inconvénient à ce que Mathias se charge de rapporter la selle qu'elle aimerait garder pour leur retour en Lorraine

- Vous comptez donc repartir ?

Meister Jacobus semblait désappointé.

- Bien sûr je serais désolé de perdre un bon ouvrier comme Mathias, d'autant que je souhaitais lui confier une fonction plus importante avec un meilleur salaire et un logement plus confortable que le petit réduit que vous occupez et où une jeune femme comme vous doit s'ennuyer.

- Oh, vous savez j'ai de quoi m'occuper. Je m'intéresse à la médecine et actuellement je recopie et classe des notes. Ici à Bâle j'en profite pour enrichir mes connaissances auprès des étudiants de la faculté.

- Oh c'est très intéressant, mais j'espère que cela vous laisse quand même un peu de temps libre.

Béatrice prit congé après que Jacobus lui eut assuré que dès le lendemain elle recevrait l'argent du prix de la jument et que dans les jours à venir Mathias allait recevoir une proposition que malgré tout il espérait que celui-ci accepterait.

Lorsqu'ils se furent un peu éloignés de l'écurie, Joseph, qui avait bien suivi toutes cette conversation, dit à sa mama que le monsieur avait donné l'ordre d'aller chercher la selle neuve, sans préciser qu'il s'agissait de la selle de la jument.

- Oui Joseph, je m'en doutais. Il voulait sans doute me faire plaisir.

- Dis maman tu as vu comme le monsieur te regardait ?

Béatrice ne répondit rien, mais rougit.

Chapitre 17

LA FUITE

Béatrice avait retrouvé sa bonne humeur. L'attitude de Jacobus l'avait flatté et l'idée d'une promotion pour son mari la réjouissait. Elle sentait bien que Mathias souffrait de la voir courtisé par les étudiants et qu'il se sentait dépassé par leurs discussions. Alors sa promotion lui redonnerait un peu plus d'assurance et contribuerait sans doute à remettre en question leur retour en Lorraine. En voyant la feuille de papier sur le rebord de la fenêtre sa curiosité fut ravivée. Elle éprouvait la curieuse impression que ce bout de papier contenait un élément

important pour elle et qu'il n'avait pas fini entre ses mains sans raison, elle se remit à l'ouvrage pour tenter de recomposer le texte en entier.

« Cher Johann Val... : Sans doute une lettre qui était adressée à un ami, la forme n'en était pas conventionnelle, ni officielle. Johann était un prénom allemand, on pouvait en déduire qu'il s'agissait d'une lettre qu'une personne de langue française adressait à un ami de langue allemande. Béatrice continua ainsi son analyse et essaya de reconstituer l'ensemble.

Au retour de Mathias elle fut toute heureuse de lui parler de l'arrangement pris avec son patron, mais eut de la peine à se retenir de parler des projets que Jacobus nourrissait pour lui, préférant qu'il l'apprenne directement, ce qui lui ferait sans doute bien plus plaisir. Elle enchaîna donc rapidement avec le brouillon de lettre qu'elle venait de reconstituer et le présenta à Mathias.

Cher Johann Valentin,

J'ai hâte de me retrouver entouré de nos frères, cependant je crains de devoir encore retarder mon séjour à Calw.

Je suis à Bâle et le moment est venu et pourtant je ne parviens pas à me décider. Toutes les conditions sont réunies et pourtant j'hésite encore à m'engager dans cette aventure. Ce ne sont pas les risques qui m'effraient, non, si je retarde le jour de la signature du contrat ce n'est que pour des raisons morales. Prendre directement part à cette guerre me fait horreur. J'ai évité de rencontrer celui avec qui je dois m'associer, je sais qu'il me pressera et dira qu'il est trop tard pour reculer

- Voilà ce que cela donne, qu'en dis-tu Mathias ?
- Oui effectivement tu as fait du bon travail. Mais il me semble que ce n'est pas complet, ce n'est que le début d'une lettre.
- Mais encore ? Ça ne te dit rien ?

Béatrice n'insista pas et se replongea dans son travail de copie des notes du médecin maudit.

Elle y apportait le plus grand soin et grâce aux cours de dessins que lui avait fait donner son père elle avait copié minutieusement les croquis du médecin. Certains pourtant manquaient de précision, ce qui les rendait incompréhensibles pour elle. Elle pensa les soumettre au professeur d'anatomie. Mais quel serait sa réaction en les voyants ? Sera-t-il intéressé, contrarié parce que présenté par une femme ou pire ira-t-il la dénoncé et la faire condamnée au bûcher ?

Après un instant de réflexion elle leva la tête vers Mathias.

- Vraiment Mathias cette lettre ça ne te dit toujours rien ?

Il reprit la feuille et relut.

- C'est comme je le disais une lettre qui semble interrompue.

- C'est tout ? Tu ne vois pas à qui elle s'adresse ? A un certain Johann Valentin de Calw. C'est ce pasteur, ami du professeur de Fribourg. Tu ne trouves pas cela curieux ? Imagine que ce soit une de ces lettres confiées à mon père pour qu'il l'achemine.

Mathias reprit la feuille en main.

- Hem Je ne peux pas imaginer une lettre avec une grosse tache d'encre. Non je crois plutôt qu'il s'agit d'un brouillon, c'est pour cela que ça se termine comme ça. Pour moi son auteur à fait la tache et a jeter la feuille.

- Oui c'est évident, mais la lettre ? Elle pourrait avoir été rédigée et confiée à mon père.

- Oui, mais par qui ? Et si...

Le lendemain alors que Mathias était retourné à la forge et que les enfants jouaient dans la courette Béatrice s'était remise à son travail de copie. Elle resta un moment à regarder un croquis qui représentait les parties intimes de la femme, cet organe que la pudeur interdisait d'étudier. Elle n'avait jamais observée cette partie de son corps, elle était intriguée. Elle aurait voulu à l'aide d'un miroir se rendre compte. Au touché, elle produisit des effets qui n'avaient rien de scientifique. Mais l'amènèrent à une série de réflexions. La recherche de ce plaisir, pouvait mener à tout un tas de déviances et de vices. Pourtant c'est bien Dieu qui a placé en l'homme cette recherche du plaisir, qui l'amène à faire certaines choses. Peut-être que si les femmes ne pensaient qu'aux douleurs de l'enfantement elles refuseraient cet acte qui transmet la vie, mais le plaisir qu'il leur procure leur fait

oublier les douleurs futures. Elle eut pourtant très vite honte des images qui s'étaient imposées à elle et s'empressa de tout remettre en ordre et de ranger ses notes dans leur cachette. Pour échapper à ces images qui lui revenaient sans cesse, elle concentra ses pensées sur la lettre qu'elle avait reconstituée la veille, elle aurait bien voulu savoir d'où provenait cette feuille de papier. Elle décida de retourner à la taverne pour interroger la servante qui l'avait apportée.

La servante s'étonna de la question que Béatrice lui posait. Elle avait tout simplement ramassé ce bout de papier, roulé en boule, sous une table et comme il en restait une bonne partie blanche elle l'avait gardé. Béatrice était déçue, mais qu'y pouvait-elle.

La promotion dont lui avait parlé Jacobus se faisait attendre et Béatrice en ressentait du dépit. Lorsque Mathias était seul il ne fréquentait pas la taverne des étudiants. Il faut dire qu'il n'avait jamais apprécié ni leur compagnie tapageuse ni leurs sujets de conversations. Par contre il avait pris ses habitudes à celle des forgerons où il allait de temps en temps boire une choppe avec Martin.

Or un soir qu'il ne s'était pas limité à une chope, en quittant ses collègues, un peu titubant, dans l'une de ces ruelles étroites d'où le ciel est presque absent, il se fit agresser. Deux hommes, surgi subitement de nulle part, le frappèrent, le rossèrent et le laissèrent complètement assommé traîner dans une flaque d'eau boueuse et malodorante où flottait ce qui restait d'un rat crevé. Lorsqu'il retrouva enfin une partie de ses sens, l'autre partie étant noyée par le contenu de plusieurs de ces brocs de bière, il fouilla ses poches et fut tout surpris qu'il n'y manquait rien. Il est vrai qu'elles ne contenaient pas grand-chose, à peine quelques piécettes de cuivre, qui étaient là, intactes. Alors pourquoi tous ces coups ? Le vol, n'était en tous cas pas le mobile. Béatrice fut très effrayée en le voyant rentrer, la lèvre en sang, l'arcade sourcilière tuméfiée et de multiples contusions sur la poitrine et les cuisses. La jeune femme qui s'était nourrie de tant d'espoir dans cette ville d'humanistes où avaient enseigné un Érasme et un Paracelse réalisait peu à peu qu'elle n'était finalement pas plus accueillante qu'une autre. L'enthousiasme de se trouver plongée dans ce milieu d'études, de recherches, de réflexions s'était dissipé, elle s'en sentait exclue. L'amertume avait pris la place de l'enthousiasme des débuts. La perspective de retourner en Lorraine ne l'effrayait plus autant que celle de rester dans cette ville où elle se sentait exposée à la malveillance.

Mathias se rendait bien compte de son état de découragement. C'est pourquoi, le dimanche suivant il décida de se rendre en famille chez le vieux soldat qui prenait soin de leurs chevaux. Ils avaient emporté, Mathias les selles, Joseph le harnachement et Béatrice la copie de toutes ses notes. Les enfants jouaient à imiter les attelages qu'ils voyaient dans les champs. Joseph, faisait le cheval qu'Henriette conduisait aux cris de : Hue ! Hue ! Et de Ho ! Ho ! Leurs rires raisonnaient entre les taillis qui bordaient les chemins. Les parents trouvaient plaisir et sérénité dans ce paysage bucoliques. De jeunes hirondelles s'exerçaient au vol, des passereaux prenaient des cours de chant, alors que les paysans, bien que ce soit dimanche, travaillaient à rentrer le foin. Il faisait beau, le soleil chauffait, il fallait en profiter pour terminer le travail. Ce fut avec un visible plaisir que l'ancien soldat les accueillit, ses bras tendus vers les enfants et un grand sourire sous ses épaisses moustaches. Ils n'eurent pas le temps de le saluer qu'il les conduisit voir leurs chevaux. Ceux-ci semblaient se plaire chez lui, à courir librement dans un parc limité par une simple haie d'aubépine. Leurs robes étaient luisantes, il n'y avait aucun doute qu'ils étaient bien soignés. Leur gardien en était très fier, comme on a le droit de l'être d'un travail bien fait.

Pendant que les enfants flattaient leurs amis. Les adultes assis autour d'une cruche de cidre bien frais, bavardaient du travail de paysan. Le vieil homme leur raconta comment, lui-même, poussé par la famine, avait quitté sa famille pour partir faire la guerre des autres. Son père tenait en fermage une terre qui ne suffisait plus pour nourrir tout le monde. Ce fut au fils aîné de se dévouer pour sauver la famille. C'est ainsi qu'il avait quitté ses parents et sa promise pour s'engager et touché la maigre prime qui permettrait à sa famille de survivre. Lorsqu'il était revenu, bien des années c'étaient écoulées. Sa fiancée, après avoir versée bien des larmes, en avait finalement épousée un autre et à présent pour lui il n'y avait plus de place dans son cœur. Là, l'ancien soldat interrompit son récit, il baissa la tête et ses amis purent voir une larme aller se perdre dans sa moustache.

- Eh oui c'est ainsi, que voulez-vous. La jeunesse se nourrit de rêves, mais bien vite la vie la rattrape avec son lot d'épreuves.

Béatrice, qui jusque-là haïssait les mercenaires, fut bouleversée par ce qu'elle venait d'entendre. Oui, chacun d'entre nous a reçu son lot de malheurs. Pour les uns il est brutal et s'abat d'un coup, comme une masse, pour d'autres il se traîne toute une vie et à petit feu les dévore tous les jours un peu.

Avant de prendre congé Béatrice lui confia ses notes. Elle ressentit un pincement de cœur à les laisser là, elle avait pris tant de peine à les recopier. A présent ils étaient devenus les siens. Elle recommanda au vieux soldat d'en prendre soin et surtout de ne les montrer à personne. Alors qu'elle s'éloignait avec les enfants pour cacher les larmes qui se dissimulaient sous ses paupières rougies leur hôte saisit Mathias par le bras.

- Qu'arrive-t-il à votre épouse, serait-elle malade ? Elle a maigri et semble si triste, prenez en soin elle le mérite.

Ces quelques mots donnèrent à Mathias à réfléchir. Sur le chemin du retour il observa Béatrice à la dérobée. En effet elle avait changé. Elle semblait plus vieille, préoccupée et lasse. Après la mort de son père elle avait été très affectée, mais avait réagi dans un sursaut d'énergie alors qu'à présent elle semblait épuisée et le retour en ville lui était visiblement pénible. A s'interroger sur ce qui avait bien pu se produire il se souvint d'une remarque de Martin. « Les gens disent que ta femme porte malheur ». Que voulait-il dire par là ? Faisait-on allusions à tous les ennuis qui s'étaient abattus sur tous ceux qu'elle avait visités ? Il avait aussi remarqué qu'en dehors de Martin personne de tout l'atelier ne recherchait sa compagnie malgré les efforts qu'il faisait à essayer de parler leur langue. Ils ne riaient même plus de ses fautes les plus grossières. Que se passait-il ?

Le dimanche les tavernes étaient fermées et par beau temps les promeneurs étaient nombreux sur les sentiers entre les jardins et les vergers qui entouraient la ville. Pourtant, que ce soit le jour du Seigneur n'empêchait pas certaines filles aux mœurs légères de pratiquer leur commerce. Les buissons et les cabanes de jardin leur servaient de nids d'amour. Quand Mathias entendit une voix féminine l'appeler par son nom il manqua défaillir, c'était Elsie, la fille qui d'ordinaire œuvrait à la taverne des étudiants. Qu'allait-elle faire, lui faire des avances en présence de Béatrice. En tous cas son but ne pouvait être qu'une vexation supplémentaire. Il sentait ses genoux fléchir. La jeune femme, le visage barbouillé de fard, comme une enseigne pour afficher ses prestations, s'approcha de Joseph, lui passa la main dans les cheveux fit un sourire à Henriette et s'adressa à Béatrice.

- La dame dit qu'elle veut vous parler, mais qu'il ne faut pas rester ici
- Mathias très mal à l'aise avait levé la main pour lui signifier qu'ils n'avaient rien à se dire, mais Béatrice suivait déjà la jeune femme dans un sentier

écrasé entre deux haies. En se baissant vers Joseph elle tira d'entre les plis de sa robe la bourse qu'elle avait, il y a quelques temps, subtilisé à Mathias et la tendit à son épouse.

- La dame dit, qu'elle a trouvé cette bourse dans la cour de la taverne, là où on va ...euh...pisser. On lui a dit que c'était celle de papa Mathias, alors elle la lui rend. Ah ! Mais elle dit aussi qu'elle y a prélevé sa petite récompense. Mathias regardait Béatrice sans oser faire un mouvement. Béatrice se saisit de la bourse et embrassa la jeune femme. Celle-ci fut tellement stupéfaite par ce geste, qu'elle resta là plantée sans un mot ni un geste. Joseph demande lui si elle sait quelque chose que nous devrions savoir. Je ne comprends pas Mama. J'ai l'impression que les gens d'ici sont fâché après nous, on a même frappé papa, sait-elle pourquoi ? Joseph traduisit. La jeune femme, qui d'ordinaire était pleine d'assurance parut très mal à l'aise. Elle hésita et semblait peser ses mots. Elle serra sa robe et s'accroupit devant Joseph et après avoir jeté un coup d'œil autour d'elle lui parla à l'oreille.

Non, la dame dit simplement que quelqu'un veut que nous partir et elle dit que lui parler très mal de nous, alors qu'il vaut mieux partir sinon il peut être très méchant.

Pendant que Joseph parlait la jeune femme regardait Béatrice et secouait la tête pour confirmer ce que disait le gamin. Elle lui donna une petite tape amicale dans le dos puis se redressant à la hauteur de Béatrice l'embrassa à son tour et ajouta.

- Ja! bouh! méchant! Adié! Géet in friede mit e nant.
- Elle dit : adieu, nous aller tous en paix.

Et la jeune femme s'éloigna sans se retourner.

- Mon Dieu qu'est-ce que ça veut dire ? J'ai peur Mathias ! Partons ne restons pas plus longtemps dans cette ville qui nous est hostile.
- Je n'arrive pas à comprendre son attitude, mais tu as raison ne restons pas ici. Il faut tout de même en aviser Meister Jacobus. Attendons demain. Nous réglerons nos affaires et nous partirons.

Au petit matin Mathias se rendit chez Meister Jacobus, qui le reçut en robe de chambre le bonnet de nuit à pompons sur une tête aux cheveux ébouriffés. Après lui avoir présenté ses excuses de le déranger de si bon matin il lui fit part de leur décision de s'en aller.

- Bien sûr que je vous comprends. C'est vrai que rester ici pourrait devenir dangereux pour vous. Figurez-vous qu'au conseil on n'a pas manqué de me reprocher de vous employer. Ne va-t-on pas jusqu'à dire que vous attirez le malheur sur notre ville et seriez au service des Habsbourg. Je n'osais pas vous en parler, vous êtes un bon ouvrier et votre femme est la fille de mon ami, alors... Oh ! Oui que je vous comprends, bien que je regretterais votre départ. Quoi qu'il en soit, je vous souhaite un bon retour chez vous et veuillez présenter mes amitiés à votre épouse.

Il semblait pourtant plus soulagé que gêné.

Immédiatement après sa visite Mathias reprit le chemin de Binningen pour aller récupérer leurs chevaux. Leur nouvel ami sera très déçu. Il faudra lui expliquer. Mais cet homme avait connu suffisamment d'épreuves dans la vie pour comprendre.

- Oui, oui bien sûr que je vous comprends. Bien que votre amitié me manquera. Mais dites-moi, avez-vous réfléchi : Qui peut bien vouloir vous faire quitter la ville ? Qui gênez-vous ? Vous savez, je les connais ces braves bourgeois qui tondent la laine sur le dos des pauvres gens. Oh ! Le Jacobus, vous savez, celui-là aussi je le connais. Lorsqu'il était jeune, il était aussi pauvre que moi. Il s'était lui aussi engagé, mais il a eu la chance d'être affecté à la forge. Et à son retour il a su se faire une place. Et pour ça, il en a écrasé plus d'un sur son chemin, vous savez la réussite c'est avant tout l'art d'écarter les autres et ça ce n'est pas donné à tout le monde, il ne faut surtout pas avoir trop de scrupules.

Mathias était abasourdi par ce qu'il venait d'entendre. Et tout au long du chemin il ne cessa d'y repenser. La jalousie était-elle la seule motivation pour de tels propos ?

C'est vrai que tout homme, aussi bon soit-il, a au fond de son cœur cette jalousie qui le ronge et le rend souvent injuste. Cependant l'ancien mercenaire avait peut-être raison. Cela valait la peine de se poser la question : Qui donc pouvaient-ils eux, gens modestes, insignifiants, déranger et comment ?

Mais finalement que lui importait. Il y a trop longtemps que lui aussi souffrait de cette jalousie. La jalousie que provoquaient tous ces étudiants qui faisaient les farauds en présence de sa femme. Il les trouvait plus écervelés qu'instruits et ils

lui donnaient depuis longtemps envie de prendre sa femme et de repartir, pour la soustraire à toutes leurs tentatives de séduction.

Après le départ de Mathias, Béatrice avait emballé leurs maigres bagages, elle avait sorti l'original des notes d'Hélène et du médecin de leur cachette et s'appêtait à les ranger dans une sacoche de selle, quand un bruit violent la fit sursauter. Les enfants qui jouaient près de la porte eurent tout juste le temps de faire un bond pour éviter qu'elle ne les heurte. Un homme, au visage dissimulé par un foulard, avait enfoncé la porte et saisi Henriette, il la tenait serré contre lui, un couteau sous le menton.

- Je sais que vous êtes habile à vous servir d'une arme, si vous faites le moindre geste je lui tranche la gorge.
- Non ! Non de grâce ne lui faites pas de mal, je vous en supplie laissez-la. Je ferais tout ce que vous voudrez.

L'homme hurla :

- **Alors rendez-moi ce que vous m'avez volé !**
- De quoi parlez-vous ?

Il continua à hurler.

- **Mon travail, mes études, mes notes ! Rendez-les-moi ! Ils sont à moi !**
- Je ne comprends pas, mais qui êtes-vous ? Quelles notes ?

L'homme dont les yeux brillaient de colère lâcha l'enfant pour retirer le foulard qui masquait son visage. Pendant la demi-seconde que ses yeux étaient aveuglés par le voile, Béatrice bondit, d'une main elle repoussa l'enfant et de l'autre elle enfonça son couteau dans le thorax de l'homme avec une telle violence que la poignée disparue dans la plaie. Le sang jaillit comme d'un geyser et l'homme s'écroula, le cœur transpercé. Henriette était inondée du sang de l'homme. Sa maman la souleva et la serra contre elle. La petite était pâle comme une morte. Ses larmes se mêlaient au sang qui maculait son visage.

- Tu l'as tué Maman ?

Béatrice se mit à sangloter, à trembler et à claquer des dents.

- Mais qui c'est ?

Joseph très ému et tremblant lui aussi, se baissa vers le cadavre et tira le foulard.

- Mon Dieu ! Lui !

Il s'agissait de Samuel Palache, le médecin maudit.

- Lui ! Mais il devrait être mort !

- Maintenant il est mort Mama.

Tout au long du chemin qui ramenait Mathias en ville il ne cessa de s'interroger sur la question que lui avait suggéré l'ancien soldat: Qui pouvait bien vouloir leur départ ? Qui dérangeaient-ils suffisamment pour chercher à les éloigner, sans pour autant utiliser la manière radicale. Pourquoi cette fille était-elle venue leur rapporter la bourse ? Le remord n'était certainement pas ce qui la motivait, elle n'était pas du genre à s'embarrasser de principes moraux. Quelqu'un, qui avait de quoi la contraindre, l'y avait obligé. Qui ? Et pourquoi ?

Qui savait que cette jeune femme barbouillée de fard l'avait dépouillé de tout ce qu'ils possédaient ?

Il se souvint l'avoir dit à son voisin de table, après avoir constaté le vol. A qui d'autre l'avait-il dit ? Oh il y avait suffisamment d'autres oreilles qui avaient pu l'entendre. Il en avait également parlé à Meister Jacobus, mais sans parler des circonstances ni de la voleuse. A qui d'autre ? Il ne se souvenait pas d'en avoir parlé à ses compagnons de travail, et pour le reste il ne fréquentait personne. Et cette agression gratuite de la semaine passée ? Ces hommes lui auraient amoché le visage simplement pour le plaisir, pour se défouler. Ou bien le bruit courait-il déjà qu'il était un espion des Habsbourg et ces hommes, peut-être des ivrognes, auraient-ils voulu jouer les héros vengeurs ? Non, non Il fallait voir plutôt du côté des assassins de son beau-père. Hem ! Mais ceux-là ne s'embarrassaient sûrement pas de tant de manières. De toute façon, ceux qui agissaient ne pouvaient être que de vulgaires exécutants et pour leur commanditaire, les Colas partis étaient moins embarrassants que mort. Mais si pour l'instant on ne se limitait qu'à les pousser à partir, on n'hésiterait sûrement pas à les éliminer en dernier recours. Restait la mort de Jean Du Fossé. Qui et pourquoi ? Avait-il découvert accidentellement un secret ? Les deux spires du duc de Lorraine le surveillaient mais ne l'avaient pas tué bien qu'ils en auraient eu l'occasion là-bas dans les Vosges. Non, il devait s'agir d'autre chose, mais quoi ? Fallait-il fuir ou faire face et essayer de venger la mort de Jean ? En tous cas maintenant, dans l'immédiat, il fallait quitter cette ville et le plus vite serait le mieux.

Joseph l'attendait au coin de la rue. En approchant il s'aperçut que le gamin avait l'air bouleversé.

- Qu'est ce qui t'arrive, Joseph ?
- Un grand malheur. Mama a tué un homme.
- Quoi ? Mais où ça ?
- Dans la maison.

Mathias se précipita. Il poussa la porte, Béatrice assise à table lui tournait le dos et écrivait. Henriette appuyée contre sa maman pleurait.

- Mais que se passe-t-il ?
- Regardes derrière la porte.

Béatrice n'avait pas bougé, elle restait penchée sur son papier. Derrière la porte, à peine dissimulé sous une couverture gisait un corps.

- Mais, qui c'est ?
- Le médecin maudit de Fribourg, l'assassin. Il voulait faire du mal à Henriette, je t'expliquerais plus tard, nous n'avons plus le temps, il faut filer au plus vite.

Béatrice avait posé près du corps les notes avec les croquis très édifiants que le mort était venu rechercher, ainsi que la lettre d'explications qu'elle venait de rédiger.

- Bon, à présent filons d'ici, avant qu'il ne soit trop tard.

Chacun se chargea d'une partie des bagages et ils rejoignirent les chevaux que gardait Joseph.

- Et la logeuse ?
- Je l'ai vu tout de suite après ton départ et je lui ai payé ce que nous lui devons. Elle venait de partir pour le marché quand il a enfoncé notre porte. Il devait être aux aguets. Viens dépêchons nous! On passe le Rhin et on file vers le nord. Là c'est encore la guerre on ne viendra pas nous y chercher.
- Non, l'Alsace.
- Oui Mama, en Alsace chez mes amis Roms.
- Bon d'accord, on n'a pas le temps de discuter, il faut fuir la ville avant que la vieille ne trouve le cadavre.

Au souvenir du jeune homme qu'elle avait marqué à la joue Béatrice eut tout de même des scrupules à retourner au camp des Roms.

En atteignant la place de l'hôtel de ville, ils s'aperçurent qu'un attroupement bouchait l'entrée de la rue qui menait à la porte d'Alsace. Béatrice fit signe à

Mathias de tourner bride, lorsqu'un étudiant, celui de Lausanne, Jean Claude, vint en courant à leur rencontre.

- Ne restez pas là, venez vite par ici.
- Mais que se passe-t-il ?

Saisissant le cheval de Mathias par la bride il lui fit prendre une ruelle.

- On vient de découvrir le cadavre du frère Elsie, la fille de joie, là-bas sous le porche. En vous voyant venir par ici elle m'a demandé de vous éloigner. Il a été poignardé. La populace grogne et accuse les autorités de ne pas protéger les citoyens contre les crimes commis par des étrangers. Ils vont chercher quelqu'un à accuser pour calmer la foule. Ce qui va inévitablement se tourner contre des gens comme vous. Dans les conditions actuelles, avec ce qui se raconte, vous feriez des pendus très convenables. Alors partez vite !
- Oh misère ! C'est qu'il y a eu un autre crime dans notre maison. Dépêchez-vous d'y aller voir. Cela vous intéressera ! Nous, nous filons au campement gitan de Hégenheim, en Alsace.
- Oui dépêchez-vous ! Je vais aller voir chez vous et éventuellement je viendrais vous tenir au courant.

Ils poussèrent leurs chevaux dans la ruelle et par une voie détournée atteignirent la porte d'Alsace. Dès qu'ils furent hors de vue des gardes ils quittèrent la route pour couper aux travers des champs, en direction de Hégenheim. Pourtant malgré toutes leurs précautions, en contournant le dernier village suisse ils furent interceptés par des soldats

- Halte ! Wo gans hi ? Où allez-vous ?

Trois soldats à cheval leur coupaient la route. Joseph, avec aplomb leur répondit qu'ils étaient roms et qu'ils allaient au campement à Hégenheim. Le chef, sabre en main, pendant que ses deux compagnons leur barraient le passage, faisait tourner lentement son cheval autour d'eux, tout en les examinant avec attention. Il n'avait pas l'air convaincu. Il voulut connaître leur nom.

- Weiss !
- Weiss ! Hem ! Pourquoi est-ce toi qui répond et non ton père ?
- Vous voyez bien, ils ont la maladie de la langue bleue et c'est pour ça qu'on nous a chassés de Bâle et que nous évitons le village là.

Les soldats firent immédiatement reculer leurs chevaux. A présent le chef se tenait un peu à distance. Il n'y avait aucun doute qu'il regrettait de ne pas pouvoir

examiner la jeune femme de plus près. Pourtant à voir Béatrice qui était toujours encore sous le coup de l'émotion provoquée par la mort de Palache, très pâle et agité d'un léger tremblement, qui pouvait passer pour de la fièvre, il n'avait pas eu beaucoup de peine à se convaincre du danger qu'elle pouvait représenter pour eux. Après un court instant de réflexion, il leur ordonna de fiche le camp en vitesse.

Lorsqu'ils se furent suffisamment éloignés, Joseph leur traduisit ce qu'il avait dit aux soldats.

- C'est quoi cette histoire de maladie de la langue bleue ?
- Je ne sais pas, je l'ai inventé. Mais eux ils en ont eu peur.

Et tous éclatèrent de rire.

Le chef du campement les accueillit poliment mais avec une certaine réticence.

- Après votre précédente visite mon gendre est revenu avec une estafilade sur la joue. Je pense que vous n'êtes pas étrangère à cette marque. Il en tire orgueil, comme de tous ce qu'il considère comme un trophée ou signe de courage dans sa chasse aux jupons. Mais sa femme, ma fille, l'a menacé de le tuer s'il se permettait encore la moindre incartade. Vous comprendrez que je ne veux pas d'histoire de jalousie dans ce camp. Chez nous cela se termine trop souvent dans un bain de sang. Les femmes, autant que leurs hommes, sont très chatouilleuses sur la question de leur honneur. Vous êtes très séduisante, alors je vous préviens, même si vous ne faites rien pour cela, mais que vous êtes cause du moindre problème vous devrez partir.

Béatrice était écarlate alors que Mathias avait pâli.

- D'autant que l'un de nos hommes était au campement de Fribourg lors de votre passage là-bas. Il m'a parlé d'une histoire de jeune médecin qui a manqué coûter très cher à ceux de là-bas, alors je suis prudent.

Mathias crut bon d'intervenir.

- Attendez ! Vous parlez de ce jeune médecin qui avait tué un enfant ? Mais nous n'y sommes pour rien !
- C'est pourtant votre femme qui l'avait amené au camp. Et tout de suite après votre départ, sous la conduite d'un bourgeois, les soldats sont arrivés. Nos amis ont tout juste eu le temps de le détacher pour qu'il disparaisse dans la nature.
- Pourtant ils l'avaient condamné à mort, ils devaient l'exécuter.

- Vous imaginez ce qui leur serait arrivé s'ils avaient été pris à tuer un gadjo ? Béatrice se retint à temps pour ne pas dire qu'à présent justice était faite. Le chef les aurait immédiatement chassés. Il n'aurait pas pris le risque de les accueillir dans ces conditions. Le chef s'était remis selon son habitude à tortiller sa moustache. Était-ce bon signe ? En tous cas le charme naturel de Béatrice semblait faire son effet et les nuages noirs se dissipaient lentement.

- Oui bon voyons, vous serez mes hôtes personnels. Ce n'est que par amitié pour votre père, vous savez !

Un semblant de sourire fit se relever la pointe de ses moustaches. Ça, ce n'est pas sûr se dit Béatrice et elle lui fit son plus beau sourire.

- Vous disposerez d'une tente à côté de ma voiture, vous partagerez notre repas, je vous demanderais simplement en échange d'aider ma femme dans son travail, elle n'est plus de la première jeunesse et se fatigue plus vite. Quant à vous Mathias, je suppose que vous savez ferrer les chevaux, nous avons une petite forge vous pourrez sans doute montrer quelques trucs à notre maréchal-ferrant.

Deux jours plus tard alors que Béatrice et Henriette étaient occupées à apprendre de Joseph à tresser un panier, une fillette vint les appeler. Un homme venant de Bâle souhaitait leur parler. Béatrice sursauta. Qui cela pouvait-il bien être ? Elle suivit la petite fille tout en restant sur ses gardes. Arrivé à courte distance elle s'arrêta pour, dissimulé derrière un chariot, l'observer un instant. C'était Jean Claude, l'étudiant de Lausanne. Que venait-il faire ? Qu'était-il encore arrivé là-bas ?

- Joseph va vite chercher Mathias, je préfère qu'il soit près de moi. Mathias, en apprenant la présence de l'étudiant ne se fit pas prier. Celui-ci, après les avoir rassuré, leur expliqua qu'il avait fait tout ce chemin pour leur dire qu'Elsie souhaitait absolument parler à Béatrice. La jeune femme était persuadée que la mort de son frère et celui du père de Béatrice étaient liés. A présent elle craignait pour sa vie et se cachait à la taverne.

- Oui ! Seulement moi aussi j'ai peur de retourner à Bâle. Qu'est-il advenu du cadavre que vous avez trouvé chez nous ? Avez-vous lu ma lettre et avez-vous vu ce qu'il cherchait ?

- Oui. Ne vous inquiétez pas de cela avec mes amis nous avons arrangé tout ça.

- Et qu'avez-vous fait de tout ce qu'il a écrit ? Vous l'avez lu, vous avez vu les croquis ?
- Euh, oui, disons que j'ai...regardé.
- Il faut les faire connaître. Ils prouvent bien que cet homme était un monstre et que je n'ai fait que de me défendre.
- Moi je n'en doute pas un instant. Mais si les habitants apprenaient ce qu'il a fait, cela provoquerait une panique générale. Alors, je ne sais pas s'il faut divulguer cet ouvrage.
- Reste la limite entre le bien et le mal et la limite à imposer à la science.

Le chef du campement avait rejoint le petit groupe et écoutait avec intérêt.

- Ah ! Béatrice vous êtes bien la fille de Jean, je retrouve en vous cet esprit curieux, toujours à la recherche de la Vérité. Son esprit continu à vivre en vous. N'est-ce pas en cela que notre vie est éternelle ?

Jean Claude se mit à rire.

- Ou que tout simplement les idées voyages ! Mon cher Monsieur, pour ces messieurs de la faculté de théologie vous êtes un hérétique, prenez garde de ne pas trop vous approcher du feu et de vous y brûler.
- Oui revenons, si vous le voulez bien, à nos préoccupations pratiques et immédiates. Pensez-vous que ma rencontre avec cette Élise, non Elsie m'apprendra des choses importantes concernant mon père ?
- Et surtout y a-t-il danger pour ma femme à se rendre à Bâle ?
- Il n'y a pas de doute que ces derniers jours il règne en ville une certaine tension et les réactions de la population sont imprévisibles. Quant à l'intérêt de rencontré la jeune femme, je ne sais vraiment pas. Je ne voudrais pas vous embarquer dans une mauvaise aventure. Que sait-elle ? Je n'en ai aucune idée. Toujours est-il qu'elle se croit en danger parce qu'elle sait quelque chose.
- Je vais y réfléchir.

Évidemment Béatrice ne résista pas longtemps à son envie de savoir, elle en parla avec Mathias et au chef. Celui-ci partageait l'avis de Mathias, c'était très dangereux et estimait qu'il lui fallait une protection sur place. De cela, Béatrice se laissa facilement convaincre, elle se souvenait de son aventure de Sélestat. Le chef consulta le reste du camp et pris les avis des uns et des autres. Une dizaine de personnes se déplaceraient. Certains proposeront à la vente des ustensiles de

cuisine en cuivre, le rétamage de ces mêmes ustensiles, d'autres des paniers, le remoulage de couteaux, il y aura une diseuse de bonne aventures et même seront proposé deux bons chevaux de selles ainsi, dans le groupe Béatrice passera inaperçue. Un chariot transportera marchandises et personnes sauf deux hommes plus Béatrice seront à cheval pour lui permettre une évacuation rapide s'il y avait besoin.

Tout se passa comme l'avait imaginé le chef, sauf que lorsque Joseph pénétra dans la taverne, la jeune femme n'y était pas. Il ne sut que faire. Après une courte hésitation il s'adressa à la servante.

- Elle n'est pas là Elsie ?

La servante le regarda avec intensité, elle se demandait d'où elle connaissait ce gamin. Attifé d'un vieux bonnet qu'il avait tiré sur ses yeux, de vêtement trop courts, le visage et les mains sales il n'avait plus rien à voir avec le fils du couple qu'elle connaissait.

- Pourquoi, tu la connais ? Et qu'est-ce que tu lui veux ?

Le petit gitan lui fit une démonstration de l'art de la séduction.

- Elle a dit qu'elle est inquiète sur son avenir alors ma maîtresse est là dehors, c'est la meilleure de toute notre troupe pour lire ce qui est écrit. Mais moi aussi, contre un baisé, je peux te dire le quel de tes clients se fond d'amour pour toi, allez donne- moi ta main.

Avant qu'elle n'ait eu le temps de répondre il lui avait saisi la main, la regarda dans les yeux et déposa un baisé dans sa paume.

- Tu vois c'est moi.

La fille éclata de rire.

- Oh ben toi alors ! Tu feras un sacré séducteur. Reviens me voir quand tu auras un peu de barbe au menton.

- Oh ! Tu vas me faire languir si longtemps que ça ? Ah ben alors, dis-moi où est Elsie.

- Tu veux vraiment la voir galopin ? Je croyais que c'est de moi que tu es amoureux. Alors que j'étais sur le point de succomber. Elle est derrière dans la cour, allé files petit bourreau des cœurs.

Joseph se précipita. Puis stoppa net et revint vers la fille.

- Tu ne m'as pas réglé ma consultation. Bisou !

Elle rit encore et se baissant vers lui pour l'embrasser sur la joue, il lui saisit, prompt comme l'éclair le visage et lui appliqua ses lèvres sur la bouche et partit en riant

- Oh ben toi alors !

Elle en avait oublié de réfléchir d'où elle le connaissait.

- La fille de maître Jean est dehors, tu as dit que tu as quelque chose d'important à lui dire. Viens vite elle t'attend devant la porte. Viens.

Il l'avait saisie par la main et l'entraîna hors de la petite cour. Lorsqu'ils pénétrèrent dans la taverne le patron leur barra la route.

- Eh ho ! Toi là ! Qu'est-ce que tu fiches ici ?

- Laisse-le, sa maman veut me parler.

- Non ce n'est pas comme ça, c'est toi qui veux que ma mama te dise ton avenir. Moi je l'ai déjà dit à ma chérie. N'est-ce pas mon amour ?

- Eh bien dis donc, ils sont tous comme ça chez vous ? Allez déguerpis. Et toi fais quand même attention avec cette bande de voleurs.

Elsie emboîta le pas à Joseph.

- Mais qui c'est celle-là ?

- Je te l'ais dit, mais on ne voulait pas que tu ais des ennuis alors elle s'est déguisée. Tends-lui ta main, le patron est derrière la porte et regarde.

Elsie s'exécuta toute tremblante.

- Mama dis-lui quelque chose pour qu'elle reconnaisse ta voix.

- Oui mademoiselle Elsie, je suis bien celle que vous vouliez voir.

- Je n'ai rien compris, mais je la reconnais maintenant et toi aussi. Bon alors voilà. Dis-lui que mon frère a été tué parce qu'il savait des choses sur la mort de son papa. Et la veille, avant qu'il soit trouvé mort, il avait rendez-vous sous le porche avec Meister Jacobus. Moi maintenant j'ai très peur qu'ils ne me tuent aussi. Ah oui il faut dire aussi que mes deux frères rendaient quelques fois des services à Jacobus. C'est eux qui ont rossé son mari et c'est mon grand frère qui m'a obligé à rendre la bourse pour que vous partiez. Je pense que c'est le Jacobus qui voulait comme ça.

- Et pourquoi ?

- Il veut vous faire partir.

- Ah bon ! Et pourquoi ?

- Je n'en sais rien, mais j'ai peur de lui.

- Est-ce que tu sais autre chose ? Non, Et ton autre frère ?
- Non. Lui je ne sais pas ce qu'il manigance, il ne me dit rien Il n'est pas comme était le Freddy.
- Bon ! Eh bien si c'est tout, alors elle va te raconter quelque chose comme si elle te disait ton avenir et puis tu rentres à la taverne.
- Mama fais semblant de lui dire quelque chose. Tu vois l'autre là il est derrière la porte et il regarde.

Béatrice parla à la jeune femme tout en regardant sa main et en y traçant des lignes. Puis la jeune femme fit semblant de la payer.

- Bon c'est bien comme ça, maintenant tu rentres mais réfléchis à ce que tu vas lui raconter à l'autre là, parce qu'il voudra savoir. Ah attends !
- Mais et ton frère, il n'est pas là pour te protéger ?
- Non, il est en voyage à Glaris ou à Choir, je ne sais pas exactement, mais dès qu'il revient je file avec lui, j'en ai assez de rester là-dedans.

D'un petit signe Joseph avertit ses congénères qu'ils pouvaient s'éloigner.

Béatrice regardait le petit homme plein d'admiration, il avait mené l'affaire rondement, comme un grand. Béatrice rejoignit un homme à cheval et deux femmes à pieds qui devaient éventuellement lui faciliter la fuite. Elle monta à cheval et le petit groupe s'éloigna pour se diriger discrètement vers la porte d'Alsace. Comme tous les matins sur la place la foule se bousculait et les cavaliers avançaient prudemment.

Une fois de retour au camp Béatrice s'empressa de rejoindre Mathias et Joseph.

- Alors Joseph ! Dis-moi ce que tenait tellement à me communiquer cette Elsie ?

Joseph leur rapporta ce que lui avait dit l'entraîneuse de la taverne des étudiants.

Les méfaits de ses deux frères sur ordre de Meister Jacobus

- Mais pourquoi Jacobus ferait-il cela ?
- Elle pense qu'il a peur de quelque chose. Pendant que vous aviez de la peine à traverser la foule, moi j'ai été jeté un coup d'œil dans l'écurie de Jacobus. Il n'y avait qu'un cheval et ce n'était pas celui de ton papa. Ah oui ! Encore une chose l'autre frère d'Elsie est parti loin là-bas dans les montagnes et Elsie attend son retour.

- C'est tout ? Tu n'as rien oublié ? Eh bien tu as bien travaillé. Tu sais Mathias ce garçon est simplement extraordinaire, je me demande comment on ferait sans lui.

Le gamin en rougissait de plaisir. Béatrice le serra contre elle et l'embrassa.

Le chariot avec les retardataires escortés de deux cavaliers revenait au campement ; L'un des cavaliers faisait avancer devant lui un jeune homme attaché à l'aide d'une corde.

- Ce monsieur suivait le chariot en se cachant dans les buissons, alors je lui ai montrer le chemin. N'est-ce pas Monsieur ?
- Alors vous allez nous expliquer ce qui nous vaut l'honneur de votre visite ?
- Oh ! Mais je le connais ! C'est le garçon d'écurie de Meister Jacobus.
- Ah ! Vous vouliez sans doute nous acheter un cheval ? Vous ne répondez pas ? Nous avons des méthodes très... comment dire ? Très catholique, de faire parler les gens. Méthodes agréés par la Sorbonne ainsi que par le Saint Siège et d'un usage tout à fait courant chez les dominicains d'Espagne.
- Allez, vous autres faites un grand feu et déchaussez-le. Nous allons commencer par les pieds. On dit qu'après un bon échauffement de la plante des pieds on ne peut plus marcher, mais ce n'est sans doute pas bien grave, dans une ville aussi riche que Bâle ça ne devrait pas lui poser de problème, il lui restera les mains pour mendier devant le Münster ou la Barfüßlerkirche, surtout que là ça fait longtemps qu'on ne fait plus profession de mendier. Alors, ça y est vous êtes prêt ? Vous aussi cher Monsieur ? A moins que vous préféreriez nous raconter un peu ce qui vous a poussé à venir nous voir.

Le garçon était encore bien jeune et s'il avait pensé en suivant le gitan mériter les félicitations de son maître, il n'avait pas pour autant beaucoup de courage et surtout l'envie de souffrir.

- Eh bien oui, je n'ai aucune envie de me faire rôtir les pieds pour les autres.
- Eh bien, alors on vous écoute.
- Ben voilà, il m'a semblé reconnaître en ville la fille de maître Jean alors j'ai voulu voir ce qu'elle faisait avec vous.
- Et pourquoi cela ?
- Ben j'ai remarqué que mon maître s'intéressait à ces faits et gestes.

- Voilà mes amis un homme très consciencieux et loyal. Il va nous dire pourquoi son maître s'intéresse tant à la fille de Jean Du Fossé. Allez pour l'encourager à nous dire la vérité mettez-lui les pieds sur la braise.

Le palefrenier se mit à hurler avant même qu'on ne l'ait seulement touché.

- Oh ! Arrêtez de hurler comme ça, vous nous cassez les oreilles, après on ne pourra plus vous entendre quand vous nous demanderez d'arrêter.
- Non ! Non s'il vous plaît, je vous dirais tout ce que vous voulez savoir...Et même plus.
- Plus ? Ah ! Justement, c'est surtout le plus qui nous intéresse.

Il y avait quelques jours Jacobus avait demandé au garçon d'écurie de seller deux chevaux, en insistant sur la selle à mettre sur son cheval. Cette selle comme les deux sacoches étaient étonnement lourdes. Lorsqu'il prit la route il était accompagné du frère d'Elsie et ils discutèrent un bon moment de l'itinéraire qu'ils allaient prendre. Ils voulaient se rendre quelque part dans les Waldstaetten, les Cantons Forestiers. Ils remonteraient le Rhin puis l'Aare et ensuite la Reuss. Mais le garçon d'écurie ignorait leur destination exacte. Le chef tout en écoutant réfléchissait. Les deux hommes allaient probablement se rendre à Luzerne. A moins qu'ils n'aient quitté la Reuss pour remonter l'autre petite rivière vers Zoug.

- C'est quoi les Wald... machins ?
- Ce sont les cantons qui forment le cœur ou le noyau de la Suisse, Uri Schwyz et Unterwalden au milieu des Alpes.
- Glaris ! Attendez ! J'ai entendu ce nom...Oui je me souviens Elsie en parlait, elle disait que son frère y était. Et c'est loin ce Glaris ?
- Trois à quatre jours de cheval.
- Je me demande quel était les rapports entre Jacobus et mon père et qu'est-ce qu'il est subitement allé faire là-bas à Glaris après s'être donné tant de peine pour nous faire partir
- Tu vois qu'il y a beaucoup de plages d'ombre dans toute cette histoire avec Jacobus qui mériteraient d'être tirées au clair.
- Il n'y a qu'une solution pour tenter d'y voir clair, c'est d'y aller voir !
- C'est-à-dire ? Tu veux aller là-bas dans les ...?
- Oui !
- Oh j'avais compris ! Mais n'oublies pas qu'il est accompagné d'un tueur
- Oui mais moi j'ai deux anges gardiens toi et Joseph ! Alors qu'en dis-tu, on y va ?

Chapitre 18

Zurich

- Bon nous voici à Zurich et maintenant
- Pour nous rendre à Glaris, le chef nous a conseillé soit de prendre le bateau jusqu'à l'extrémité du lac. De là il nous resterait une distance que nous pourrions parcourir à pieds en un jour. Ou alors à cheval, longer le lac jusqu'à son extrémité et alors remonter la vallée de la Linth jusqu'à Glaris, ce qui ne devrait guère nous prendre plus de temps. Qu'en penses-tu ?
- Je ne sais pas. Imaginons que nous allions à Glaris et que Jacobus pendant ce temps retourne à Bâle par le bateau, nous ne le saurions pas et aurions fait tous ce chemin pour rien.
- Oui c'est juste, j'y avais pensé moi aussi. Si on pouvait savoir s'il est encore là-bas, avant de nous mettre en route, ce serait sans doute mieux.
- La ville a beau être grande, il ne doit pas y avoir tant d'auberges de qualités qu'il est susceptible de fréquenter. On ne risque rien à demander à l'aubergiste si par hasard il le connaît.
- Meister Jacobus de Bâle ? Non ça ne me dit rien. Non, vraiment je ne le connais pas. Vous savez je ne connais pas forcément le nom de nos visiteurs. Ici à Zurich la discrétion est une règle. Ah, mais attendez, vous me dites qu'il est forgeron, allez donc voir à la maison des forgerons, là peut-être qu'on le connaît.

Béatrice et Henriette étaient fatiguées, Joseph sans doute aussi, mais il ne se laissa pas persuader de laisser Mathias s'aventurer seul dans cette ville dont il ne parlait pas la langue. Le grand et le petit homme se mirent donc à la recherche du siège de la corporation. Heureusement ce n'était pas très loin. « Schmieden » se trouvait dans la ruelle du marché à quelques pas de l'hôtel de ville et était facilement reconnaissable à son enseigne.

A l'auberge Béatrice préparait Henriette pour la nuit. Elle s'était elle-même débarrassée de ses lourds habits de voyage et avait enfilé les vêtements roms qu'elle avait acquis à Hégenheim, bien plus légers.

De même elle avait retiré les gros bas de laine qu'elle enfilait dans ses bottes.

- Tu vois Henriette, ainsi vêtue je me sens beaucoup plus légère, plus jeune aussi, presque aussi jeune que toi.

Henriette se mit à rire.

- En tous cas tu es beaucoup plus belle. Comme les dames que nous avons vus à... Dans l'autre ville.
- Tu veux dire à Baden ! Ah bon ! Tu trouves ? Pourtant leurs robes étaient bien plus belles que ça. Mais, à mon goût, elles étaient un peu trop coquettes.
- Ça veut dire quoi coquette ?
- Eh bien, elles faisaient des manières pour plaire aux hommes.
- Pourtant je les trouvais belles, et papa aussi, tu as remarqué comme il les regardait ?
- Tu as remarqué ça, toi ? Eh ben dis donc !
- Oui et tu devrais aussi te faire belle comme elles.

Béatrice éclata de rire. Elle défit le nœud de sa chemise et libéra ses épaules ce qui du même coup laissa apparaître le sillon de ses seins.

- Comme ça ?
- Hem, Elles étaient vraiment très belles.
- Oui tu as vu comme la paix apporte la prospérité. Pendant que chez nous on se fait la guerre ici on fait des affaires et on s'enrichit. C'est incroyable j'ai de la peine à réaliser. Tout ce que l'on peut faire en temps de paix.
- Oh ! Oui de belles maisons. Et regardes comme ici c'est beau !

L'Auberge où ils logeaient était de loin le lieu le plus confortable de tout ce qu'ils avaient connu jusque-là. Il y avait plusieurs chambres, tout le monde ne couchait pas pèle mèle. Ici, ils avaient une chambre avec un grand lit, pas une simple paillasse par terre, mais un lit en hauteur, pour se protéger du froid et de l'humidité du sol, un lit comme Béatrice en avait connu chez ses parents. En plus, confort très estimable, sous le lit il y avait un seau avec un couvercle dans lequel on pouvait se soulager et que l'on pouvait aller ensuite vider au bout du couloir.

Là, une espèce de cabane en planches était comme suspendue au-dessus de la rivière et équipée d'une planche avec un grand trou rond sur lequel on pouvait s'asseoir et ainsi laisser tomber directement dans l'eau ce que le ventre rejette, sans risque d'être vu. La chambre, avait une fenêtre qui donnait sur la rue, elle était également meublée d'une table et de deux chaises. Sur la table une cuvette et un grand broc permettait de faire une rapide toilette.

- Oh maman, qu'est-ce qu'on va bien dormir dans ce grand lit et cette belle chambre. Tu as vu qu'en bas en plus de la grande salle il y a de petites pièces avec juste une table, et il y a même des images aux murs.
- Ah non je n'ai pas vu, ce doit être des cabinets particuliers pour les marchands qui viennent ici pour traiter leurs affaires. Bon à présent tu vas dormir. Je vais aller vider le seau et je reviens.

Lorsque Béatrice sortit du cabinet d'aisance, le seau dans une main et l'autre à soulever sa robe pour ne pas s'y prendre les pieds nus, une porte s'ouvrit et un homme en sortit. Gênée de la tenue dans laquelle elle déambulait dans le couloir elle fit une rapide volte-face et repoussa vite la porte du petit endroit.

Mon Dieu, moi qui tout à l'heure encore me montrais si sévère sur l'accoutrement de ces jeunes personnes de Baden, de quoi ais-je l'air ? Que va penser cet homme en me voyant ainsi. J'espère qu'il ne va pas se faire des idées et se plaindre à l'aubergiste.

Elle poussa doucement la porte, l'homme était parti. Peut-être ne l'avait-il même pas remarqué dans la pénombre. Elle se dépêcha de rejoindre leur chambre en évitant de faire du bruit.

A la maison des forgerons, lorsque Mathias poussa la porte, dès l'entrée un huissier leur barra le passage.

- Je suis forgeron, j'ai travaillé pour Meister Jacobus de Bâle, se pourrait-il qu'il soit ici ?

L'homme ne comprenait visiblement pas le français. Il examinait Mathias et le gamin, l'air songeur. Joseph intervint et traduisit. Après un court dialogue en bas allemand Joseph apprit qu'ici Jacobus était connu qu'en effet il était venu la veille.

- Demandes lui s'il sait où nous pourrions le trouver.
- Non, il ne sait pas.

Un homme habillé à la mode de cette ville sérieuse. Culottes bouffantes et bas noires, veste de drap noir, une fraise d'un blanc éclatant autour du coup, descendait lentement l'escalier, majestueux. Il s'arrêta, regarda Mathias avec attention. L'huissier s'était incliné avec respect.

- Ces messieurs demandent après Meister Jacobus.
- Ah ! Vous venez de France pour les armes ? Il hésita. Je vous imaginai plus Vieux ! Avez-vous votre lettre d'accréditement ?
- Non, justement, c'est Meister Jacobus qui a cette lettre pour moi, il devait la tenir de maître Jean Du Fossé.
- Ah ! En effet, il me disait attendre une confirmation. Eh bien revenez avec Jacobus, nous devons nous revoir d'ici deux ou trois jours.

Le jeune homme et le gamin s'effacèrent pour laisser le passage à cet important personnage. Après qu'il eut franchi la porte, Mathias dit au gamin.

- Demandes donc à l'huissier qui c'est.

L'homme flatté sans doute, noya le garçon d'explications.

- C'est le... « Zunftmeister », le chef des maîtres forgerons du canton. Il est très important et très riche.

De retour à l'auberge, Mathias avait hâte de rapporter à Béatrice ce qu'ils venaient d'apprendre. Il jeta un coup d'œil dans la salle commune, où il commençait à y avoir beaucoup de monde puis ils montèrent à leur chambre. Il trouva la porte verrouillée, il s'en étonna et frappa. Personne ne répondit. Il frappa une seconde fois mais plus fort.

- Béatrice ouvre, c'est moi.

Un remue-ménage se fit entendre derrière la porte.

- Béatrice, qu'est ce qui se passe ? Ouvres, c'est nous, Mathias et Joseph.
- Oui un instant, vous êtes seul ?
- Évidemment !

Béatrice entrouvrit la porte.

- Venez, entrez vite !
- Mais qu'est-ce qui se passe encore ?

La jeune femme se jeta dans les bras de son mari.

- Oh j'ai eu peur ! C'est que vous en avez mis du temps !
- Mais non, je t'assure nous n'avons pas lambiné.

La chambre était dans l'obscurité et Mathias avait de la peine à distinguer les traits de sa femme, en l'embrassant il se rendit compte qu'elle avait le visage baigné de larmes.

- Qu'est-il arrivé ? Où est la petite ?
- Je suis là papa.
- Non, non ! Ne t'affole pas, ce n'est pas très grave ! Tout va bien maintenant que vous êtes là. Voilà tout à l'heure, pour me mettre à l'aise j'ai changé mes vêtements de voyage contre ceux-ci plus légers, j'avais tiré mes bottes et pour nous amuser, avec Henriette je me suis mise comme les élégantes que nous avons vu en ville et l'étaient ces jeunes personnes que nous avons vues à Baden. Henriette avant de se mettre au lit, a fait pipi dans le seau, j'ai voulu aller le vider, mais à mon retour, dans le couloir, une porte c'est ouverte et un homme en est sorti. Effrayé à cause de ma tenue, je me suis vite cachée et après qu'il soit descendu je suis revenue ici. Quelques instants plus tard quelqu'un a frappé à la porte, j'ai tout juste eu le temps de bloquer la porte avec une chaise, avant qu'il n'essaye de l'ouvrir. Je suis vite retournée fouiller dans mes affaires de voyage pour retrouver mon couteau. Puis nous avons entendu les pas s'éloigner. Alors j'ai barricadé la porte avec la table. Nous avons très peur qu'il revienne.
- Attends, je vais descendre chercher une chandelle et deux brocs de bière et je remonte. Bloques la porte avec une chaise, et s'il y a quelque chose tu hurles.

Mathias ferma la porte et attendit que sa femme ait placé la chaise. Il essaya d'ouvrir la porte, elle résistait, rassuré il descendit. Au moment où il entra dans la salle commune il vit la porte qui donnait dans la rue se fermer brutalement. De retour dans la chambre, il constata que Joseph avait déjà pris place dans le lit aux côtés d'Henriette et que tous deux, fatigués du voyage, dormaient profondément. Mathias se mit à rire.

- C'est là qu'il veut la défendre ? Je l'imaginai couché en travers de la porte comme un bon chien de garde.
- Laisse le gamin, il est très fatigué lui aussi.

Mathias considéra sa femme à la lumière de la bougie. L'odeur et la chaleur du corps de sa femme, lorsqu'elle c'était serrée tout contre lui l'avait mis en émoi, il la désirait, là, tout de suite.

- Oh ma chérie, comme tu es belle et désirable, je comprends l'effet que tu as dû produire sur ce pauvre homme dans le couloir.

Béatrice rougissant réajusta le col de sa chemise et le repoussa doucement.

- Dis-moi plutôt, vous avez appris quelque chose ?
- Oui ! Jacobus est en ville !

Il se pencha vers elle et posa un baisé dans son cou et tenta de desserrer le corsage. Elle avait glissé ses mains contre sa poitrine et doucement le repoussait

- Et tu sais où ?
- Non pas précisément mais je sais qu'il doit retourner au siège de la corporation.

Il tenta un nouvel assaut, mais elle le repoussa une seconde fois et le tint éloigné pour l'empêcher de la serrer dans ses bras.

- Pour quoi ? Que vient-il y faire ?
- Je ne sais pas, tout ce que je sais, c'est qu'il y a une histoire de fourniture d'armes ?
- D'armes ?
- Oui, j'ai parlé avec le maître de la corporation. C'est un personnage très important ici, en plus il doit être très riche, il est propriétaires de mines, de forges, de fonderies un peu partout. Tu te souviens qu'à Sainte Marie, dans les Vosges où il y avait les mines, on nous avait dit que des suisses étaient venus travailler là, eh bien c'était pour lui. Alors tu imagines le rôle qu'il doit jouer ici. Il est extrêmement puissant.

Mathias tenta de nouvelles caresses, qui furent elles aussi repoussées.

- Oh, Mathias, je suis très fatiguée, et j'ai mal à la tête.

Le lendemain matin Mathias descendit à l'auberge de fort méchante humeur.

Alors qu'il poussait la porte pour aller dans la rue, une servante le retint par la manche et lui désigna un homme qui était attablé dans un coin de la salle. Mathias le regarda et se demanda ce qu'il pouvait bien lui vouloir. L'homme lui fit signe d'approcher.

- Prenez place monsieur, puis-je me permettre de vous offrir à boire. Hier soir je crois que j'ai dû effrayer votre épouse, mais je dois avouer que je l'étais autant qu'elle. Dans la pénombre j'ai vu passer une ombre qui se déplaçait sans bruit, je l'ai prise pour un esprit.

- Oh ! Moi aussi il m'arrive de me demander si je ne suis pas marié à un esprit, fuyant...

L'homme, sans doute étonné par le ton de cette réponse, resta un instant à le regarder en silence.

- Et hier soir, vous êtes monté frapper à sa porte, puis avez essayé de l'ouvrir. C'est ça ?
- Ah ! Non pas du tout. Je suis descendu et j'ai parlé de ma rencontre à l'aubergiste. Ce qui l'a beaucoup amusé, et il m'a dit que vous êtes Welsch et qu'il s'agit de votre épouse. Je ne me serais pas permis...
- Oui ! Pourtant quelqu'un a bien essayé d'entrer chez elle !
- Ah ! Je vous assure que ce n'est pas moi ! Mais attendez, je me souviens avoir vu un homme se faufiler dans l'escalier, redescendre peu après et filer vers la porte. Je m'en suis amusé, pensant qu'il avait sans doute croisé le même fantôme.
- Un homme vous dites ? Comment était-il ?
- Difficile à dire, jeune...Je ne sais plus. Je regrette.
- Je vous remercie monsieur, mais j'ai à faire.
- Attendez ! Restez-vous ici ?
- Oui je pense pour quelques jours.
- Alors nous aurons l'occasion de nous revoir.
- Puis-je connaître votre nom ?
- Commandant Laurent Schudich.

Peu après le départ de Mathias un homme s'engouffra dans l'auberge et faillit renverser la servante qui bavardait avec le commandant. Furieuse elle l'interpella.

- Wo gan's hi ? Où allez-vous ?
- Ka tsit ! Pas le temps !

Et il se précipita dans l'escalier qui menait à l'étage.

- Quel sauvage ! Non mais il se croit où ! Sur la place du marché.
- Vous le connaissez ?
- Non jamais vu.
- Pourtant il me semble l'avoir déjà vu hier soir, qui montait.
- Ah bon ! Je vais en avertir le patron.

L'homme était entré sans hésitation dans la chambre qu'occupait Béatrice et les enfants. Il tendit un papier chiffonné à la jeune femme. Béatrice effrayée n'osait avancer. Joseph se saisit du papier et le remis à sa Mama. Il ne portait que quelques mots rédigés visiblement à la hâte.

Viens vite, ça concerne ton père.

Mathias.

L'écriture était mal habile. Béatrice hésita.

- Chomet schnell !
- Il dit que tu dois venir vite.
- Attendez que je termine d'habiller la petite.
- Na ! chomet alei !
- Non, il dit que tu dois aller toute seule.

Il avait saisi la jeune femme par le bras pour qu'elle le suive et faisait signe aux enfants de rester assis sur le lit.

- Mais où voulez-vous m'emmener ?
- Schnell !

Elle ne lui résista plus, fit signe aux enfants de l'attendre et derrière lui dévala l'escalier. Arrivée dans la salle elle voulut parler à la servante pour lui demander de veiller sur les enfants, mais celle-ci était à la recherche du maître des lieux. Elle eut tout juste le temps de lancer à l'homme attablé : - Kinder ! enfants ! Et de montrer vers l'étage.

Elle fut entraînée à travers la foule vers la Marktgasse, mais au lieu de suivre la rue qui formait une boucle à gauche, son guide, la tirant par le bras s'engagea dans la ruelle Alsacienne. Béatrice avait reconnu la rue du marché par laquelle ils étaient passés à leur arrivée la veille et Mathias lui avait dit que c'était là que se trouvait la maison des forgerons. Lorsque l'homme s'engagea dans l'étroite ruelle qui montait tout droit elle voulut s'arrêter pour jeter un coup d'œil à la recherche de la maison des forgerons et elle vit, à quelques pas à peine, Mathias, appuyé contre un mur surveillant l'entrée d'une maison imposante. Mais avant qu'elle n'ait eu le temps de s'assurer que c'était bien lui et de l'appeler elle sentit une main d'appliquée sur sa bouche pour l'empêcher d'appeler. Elle se sentit soulevée et voulut se débattre, mais deux bras vigoureux l'avaient enlacé et empêchaient tous mouvement. Et déjà elle fut avalée par l'obscurité du couloir d'une maison. De sa main libre elle essaya d'atteindre son arme. Elle aurait voulu hurlé de rage, elle avait oublié de la remettre à sa place. A présent d'autres bras immobilisaient aussi

ses jambes et un bâillon l'empêchait de crier. Elle avait été prise au piège à quelques pas seulement de Mathias et se trouvait dans l'incapacité de l'appeler à son secours. On lui faisait monter un escalier en colimaçon. Sa tête heurta la paroi puis ce fut un genou et une épaule. L'escalier devait être très étroit.

Le commandant Schudich après avoir prévenu brièvement la servante s'était précipité à leur poursuite. C'était un homme dynamique qui n'avait pas pour habitude d'attendre que les choses s'arrangent sans lui. Se dressant sur la pointe de ses pieds, d'un coup d'œil il repéra Béatrice et son guide. Ils n'étaient heureusement pas encore arrivés bien loin et se frayaient difficilement un passage à travers un encombrement de charrettes et de bestiaux au début de la rue. Il ne lui était pas trop difficile de les suivre, l'homme était d'une taille légèrement supérieure aux autres et était coiffé d'un bonnet qui ne pouvait se confondre. Il les voyait monter la rue et à l'entrée de l'Elsässergasse il remarqua une courte résistance de la part de la jeune femme, mais brutalement elle disparue dans l'entrée d'une maison à l'angle que forme la ruelle. Il attendit un instant avant de s'engager à son tour dans cet étroit passage. Il s'y trouvait une minuscule taverne, le commandant monta les trois marches. Un alsacien, y servait un vin qu'il disait venir de son pays. La pièce exiguë était pleine comme un œuf. A cela rien d'étonnant, la ruelle se trouvant au centre du quartier du marché. Venant du pont des légumes elle était toute proche de la rue du marché aux bovins. Toutes les Kneiplis du quartier étaient encombrées d'éleveurs et de bouchers qui scellaient d'une chopine de vin leur marché. Avec quelques coups de coudes il parvint à se faire une place près de la seule fenêtre pour observer discrètement la porte où il lui semblait qu'avait disparu la jeune femme. Il aurait voulu interroger les uns ou les autres pour savoir s'ils n'avaient pas remarqué un incident dans la ruelle. Mais tous discutaient en forçant la voix pour se faire entendre. Dans ce brouhaha il était tout simplement impossible d'attirer l'attention de qui que ce soit. Il resta en observation un moment, le temps d'avaler lui aussi son gobelet de vin blanc, mais comme rien ne se passait en face, il décida d'explorer le quartier. La maison d'en face avait à peine la largeur d'une pièce, mais hautes de plusieurs étages et vu son état semblait avoir été construite il y a bien longtemps. Il n'y avait qu'une fenêtre à meneau par étage. Il remonta la ruelle, tout en examinant les maisons. Elles avaient toutes l'air aussi vieilles, il tourna à gauche, traversa la Marktgasse et bientôt se retrouva au bord de la Limmat, qu'il longea un moment tout en

réfléchissant. Appuyé contre le muret il se demandait quelle conclusion il devait tirer de ce qu'il avait vu. Après un moment de réflexion il retourna dans la ruelle jusqu'à la taverne de l'alsacien. La pièce était un peu moins encombrée que précédemment.

- Mademoiselle, pourriez-vous me dire qui habite la maison là en face ?
- Oh ça change tout le temps. C'est une maison meublée qui est louée à des marchands de passage qui ne veulent pas se loger dans une auberge.
- Vous n'avez pas idée qui y habite actuellement ?
- Non.
- Vous ne voyez pas les gens qui y entre ?
- Je n'y fais pas attention.
- Et le patron ?
- Oh ! Lui ! Vous n'avez qu'à lui demander.

Le patron avait remarqué que la maison, qui était restée inoccupée pendant quelque temps, semblait de nouveau habitée. Il observait de temps à autre deux jeunes hommes qui en sortaient et y revenaient. Cependant il n'avait aucune idée d'où ils venaient ni ce qu'ils y faisaient. A cet instant l'un d'eux en sortit. Mais ce n'était pas celui que le commandant avait vu à l'auberge. Prenant un air distrait le commandant lui emboîta le pas. Ce jeune homme qui n'avait pourtant rien d'un artisan se rendit tout droit à la maison des forgerons et en poussa la porte avec assurance. Au bout d'un moment, ne le voyant pas ressortir, le commandant s'éloigna un peu, tout en surveillant la porte. Que devait-il faire ? Fallait-il entrer ? Non il préféra retourner à l'auberge où il trouverait sans doute le mari à la recherche de sa femme.

A peine s'était-il éloigné, que le jeune homme qu'il avait suivi en ressortait, précédant un bourgeois un peu plus âgé, élégamment vêtu, qui cherchait visiblement à se donner de l'importance. D'après son comportement ce jeune homme avait été engagé pour assurer sa protection, car il ne cessait de regarder de gauche à droite et de se retourner pour voir s'ils n'étaient pas suivis. Arrivé dans la ruelle il précéda son maître pour lui ouvrir la porte et ressortit aussitôt, s'assit sur les marches de l'entrée pour surveiller la ruelle. Mais maintenant que le commandant avait éveillé sa curiosité, le tavernier d'en face observait son manège, encore que jusque-là il n'y eut rien d'insolite. A l'intérieur, l'homme montait péniblement l'escalier en colimaçon. Arrivé à l'étage il s'arrêta un instant, souffla un peu, puis se fabriqua un sourire de circonstance et poussa la porte.

- Mais que vois-je ? Quelle bonne surprise. Cette chère madame Colas.

Cette familiarité et ce sourire hypocrite fit hurler la jeune femme.

- Oh ne faites pas tant de ronds de jambes, c'est vous qui m'avez fait enlever ?

- Enlever ? Mais qu'allez-vous imaginer chère amie, ne vous mettez pas en colère voyons. Il s'agit d'un regrettable malentendu, cette espèce de sauvage n'a aucune manière. C'est vrai que j'ai dit à cet imbécile que je souhaitai vous parler en particulier et sans témoin, mais pas de cette façon voyons ! Qu'allez-vous imaginer. J'espérai qu'il saurait se montrer courtois avec mon invitée.

- Si vous me considérez comme votre **invitée** peut-être pourriez-vous me détacher les mains et les pieds, ce serait un peu plus confortable pour votre **invitée**, ne pensez-vous pas ?

- Mais qu'a-t-il fait ce rustre ! Il ne connaît que force et violence.

Il ordonna à l'homme de sortir et de ne pas en bouger, puis mettant un genou à terre il retroussa un peu la robe de Béatrice et entreprit de lui détacher les pieds puis fit remonter ses mains jusqu'à ses genoux. La jeune femme délivrée lui envoya une ruade qui le mit assis à ses pieds. Jacobus se redressa avec peine et vint se placer derrière elle pour lui détacher les poignets, mais auparavant il se pencha vers sa nuque et Béatrice sentit son souffle sur sa peau. La jeune femme rageuse recula vivement sa chaise.

- Détachez-moi, qu'attendez-vous ? Et peut-être allez-vous m'expliquer à présent ce que je fais ici.

- Eh bien, figurez-vous qu'hier alors que j'étais tranquillement attablé dans une auberge de Baden il m'a semblé vous voir passé avec votre mari, remis de ma surprise j'ai entrepris de vous rechercher et ensuite chargé ce jeune homme de vous suivre. Ma surprise fut encore plus grande quand il m'apprit que vous étiez à ma recherche. Alors je voulus tout simplement savoir pourquoi.

- Pourquoi ? Mais parce que je suis persuadée que vous n'êtes pas totalement étranger à la mort de mon père. Et j'ajouterai même que je vous soupçonne d'en être l'instigateur.

- Oh ! Comment pouvez-vous ? Non, non je n'y suis pour rien, qu'allez-vous imaginer ?

- Alors pourquoi cet enlèvement ?

- Oh ma chère Béatrice, ne voyez-vous pas que je serai bien incapable de vous faire le moindre mal, oh non bien au contraire ! Je vous propose, la seule chose, qu'une jeune femme ravissante, pétillante d'intelligence, tel que vous, puisse faire. Abandonner sa vie d'errance et de médiocrité pour partager avec moi une vie qui réponde à toutes ses attentes.,
- Comme il est amusant de vous écouter, mais dites-moi plutôt pour mon père pourquoi fut-il assassiné ? Car vous le savez, j'en suis sûre !

Lorsque le commandant Schudich revint à l'auberge il trouva effectivement toute la maison en émoi. Mathias assis dans un coin interrogeait les enfants, le patron criait après la servante qui n'avait rien fait pour empêcher cet homme de monter. La fille pleurait et les enfants n'en étaient pas loin.

- Il était comment cet homme ? Vous ne vous souvenez pas de l'avoir déjà vu ? Et qu'a-t-il dit ? A-t-il dit où il l'emmenait ? Joseph lorsque tu as pris le papier tu n'as pas regardé ce qu'il y avait écrit ?

Effrayée la petite sanglotait en silence et Joseph n'était pas loin de l'imiter, l'aubergiste furieux tapait du pied, et avait de la peine à se retenir de frapper la jeune fille qui essayait de se justifier en prenant le ciel à témoin. L'arrivée du commandant augmenta encore ce désordre. Chacun voulait l'entendre répondre à ses questions. Il lui fallut toute l'autorité d'un chef de guerre pour y remettre un peu de calme.

- Oui j'ai vu l'homme et ni la servante ni moi n'aurions pu l'empêcher de monter ni de sortir avec votre épouse. Il est exact qu'elle semblait bouleversée, mais le suivait apparemment de son plein gré. L'homme insistait pour qu'elle se hâte et ne parlait visiblement que le suisse allemand. Pourtant... Il me semble qu'il n'était pas d'ici, sa prononciation était plus tôt... non je ne saurais le dire, mais ni de Zurich ni des Waldstaetten, ça j'en suis sûr. Mais je vous en prie calmez-vous, je sais où ils sont allés, je les ai suivis.
- Mais bon sang qu'attendiez-vous pour le dire, alors où sont-ils ?
- J'y viens, mais calmez-vous monsieur. Votre femme semblait suivre l'homme de son plein gré jusqu'à un certain moment, là j'ai eu l'impression qu'elle lui opposait une résistance et qu'il la poussait dans une maison.
- Pouvez-vous m'y conduire ?

- Un instant. Oui je vais vous y conduire, mais d'abord vous allez vous calmer et nous procéderons avec méthode.
- Vous savez qui est l'homme ?
- Non.
- Et qui habite la maison ?
- Non plus, mais je me suis renseigné à la taverne qui se trouve en face. Cette maison est louée à des marchands de passage, et elle est fréquentée depuis peu par deux jeunes hommes qui ont toute l'apparence d'hommes de mains au service de quelqu'un. Il faut donc s'attendre à ne pas être bien reçu. Ah ! J'allais oublier, l'un des hommes est sorti pour se rendre à la maison de la corporation des forgerons. Cela vous dit peut-être quelque chose ?
- Non...Non, je ne vois pas à moins que... Conduisez moi je vous en prie, sans tarder.
- Avez-vous une arme ?
- Euh, non.
- Alors attendez.

Le commandant monta à sa chambre et en redescendit, armé de deux épées et d'un pistolet

- Laissez-moi le temps de le charger et nous y allons.

Arrivés au bas de la ruelle des alsaciens ils virent le tenancier de la taverne sur le pas de sa porte regardant la maison d'en face. Lorsqu'il vit venir Schudich il l'interpella.

- Venez par ici !
- Que se passe-t-il ?
- Dites donc il s'en passe des choses, là en face. Après votre départ, comme vous aviez piqué ma curiosité, j'ai de temps en temps jeté un coup d'œil de ce côté. Tout d'abord j'ai vu le grand escogriffe revenir en compagnie d'un bourgeois, bien mis, avec des airs importants. Ils sont entrés. Puis le... disons son garde du corps est ressorti et a surveillé la rue, et subitement est rentré, comme s'il avait vu le diable. J'avais bien remarqué, moi-même, une femme, à son habillement visiblement une étrangère, descendre et remonté la rue en observant sans trop en avoir l'air, la porte de la maison. Lorsque le garde se fut éclipsé elle revint avec un homme, le genre de gaillard qu'on n'a pas envie de rencontrer seul la nuit. Ils firent deux passages devant la

maison puis subitement l'homme retira son large manteau et son chapeau, la femme s'en saisit et pendant qu'elle s'éloignait un peu il se précipita dans la maison. J'eus tous juste le temps de voir qu'il traînait une rapière et portait dans sa ceinture deux pistolets. La femme c'était placé, là dans l'angle et y restait à surveiller la ruelle. Cela ne dura qu'un instant, puis la porte s'entrouvrit légèrement. Je ne voyais qu'une main qui en tenait le battant, lorsqu'elle finit par s'ouvrir entièrement l'homme en ressortit précipitamment et la femme le rejoignit rapidement, le couvrit de son large chapeau et de son manteau et ils filèrent en vitesse. Je m'étais éloigné de la porte pour servir un client. A mon retour il m'a semblé voir s'éloigner le bourgeois qui était venu avec l'autre, mais je ne le voyais que de dos. La porte fut rouverte avec précaution et une jeune femme, cette fois, en sortit, les cheveux au vent, sans bonnet, elle fouillait dans les plis de sa robe comme pour y dissimulé quelque chose. Elle regarda à gauche et à droite et se mit à la poursuite du bourgeois en prenant soin de se dissimuler. Pour moi, je vais vous dire, c'est une histoire de...vous voyez ce que je veux dire. J'ai comme l'impression que celle qui est sortie en dernier avait un rendez-vous galant avec le bourgeois et que l'autre en manteau est venue les surprendre pour soutirer de l'argent à l'autre. Vous savez des filles il y en a de toutes les catégories dans cette ville.

Mathias déjà terriblement excité ne comprenait que peu de ce qui se disait, n'y tenant plus il traversa la ruelle et poussa la porte qui était restée entrouverte. Mais quelque chose semblait résister à l'intérieur. Rejoint par le commandant ils poussèrent à deux et parvinrent à l'ouvrir suffisamment pour pénétrer. Un homme était étendu derrière la porte, il semblait inconscient où mort. Les deux hommes le soulevèrent et l'éloignèrent pour désencombrer le passage. La lumière pénétra dans le couloir et le commandant se pencha sur l'homme, il portait une blessure à la poitrine d'où s'écoulait le sang. Il appela le tavernier. Mathias n'avait pas attendu, il escaladait l'escalier, arrivé au palier il y trouva un autre corps recroqueviller qui ne bougeait pas d'avantage.

- Bon dieu ! C'est un champ de bataille ! Pourvu qu'il ne soit pas trop tard. Il se mit à appeler : « - Béatrice, Béatrice où es-tu ? » Le commandant l'avait rejoint. Le palier donnait sur une espèce d'antichambre, meublé uniquement d'une simple chaise, la porte qui donnait sur la pièce suivante avait été enfoncée, des

traces de sang laissait deviner qu'il y avait eu lutte. Dans cette pièce les chaises étaient renversées et une cordelette était attachée à l'une d'entre elle. Mathias ne vit rien de tout cela, il ne vit qu'une chose, Béatrice n'y était pas. Il sortit, bousculant son compagnon sans ménagement et se précipita dans l'escalier pour atteindre l'étage supérieur.

- Béatrice, Béatrice où est tu ? Mais réponds-moi !
- Ses appels bien que vains s'entendaient jusque dans la ruelle et les passants, attirés par les cris s'étaient agglutinés devant l'entrée. L'étage supérieur était vide, ou presque. Une paillasse souillée et quelques flacons de vins vides, c'est tous ce qui s'y trouvait. Mathias restait là les bras ballants les yeux hagards, gémissant : « Béatrice ma chérie, Béatrice, Béatrice où es-tu ? ». Le commandant le saisit par la manche et l'entraîna dans l'escalier. Arrivé au bas, ils virent que la garde municipale était là et interrogeait le tavernier. L'homme qui couchait dans l'entrée avait été appuyé contre le mur, mais visiblement ne respirait plus. Le commandant expliqua qu'il y en avait un autre à l'étage qui n'était peut-être que blessé. Les gardes les suivirent et descendirent le corps inerte
- Qui sont ces hommes ? Vous les connaissez ? Quelqu'un les connaît-il ?

Le commandant c'était penché sur le second. Il resta un moment à le regarder, il réfléchissait. Oui il était persuadé de l'avoir déjà vu, pourtant ce n'était pas lui qui était venu à l'auberge, ça il en était certain. Mais où l'avait-il vu ? Il ne dit rien, mais cherchait à se souvenir. Se tournant vers Mathias il fronça les sourcils dans un signe interrogateur. Le jeune homme se pencha à son tour sur le visage. Lorsqu'il se redressa, le commandant comprit que Mathias se posait la même question.

Ils furent tous deux conduit sans ménagement au poste de la garde municipale, où ils furent interrogés. Lorsque Schudich fit état de ses qualités le ton se durcit.

- De Glaris ? Que venez-vous chercher ici ?
- Je suis ici pour affaire, Je commande un régiment qui marche vers la France et vos armuriers doivent nous fournir les armes pour son équipement. C'est en parfait accord avec les « Constables ».

Pour des raisons d'alliances et sous prétexte de religions les Waldstaetten et Zurich s'étaient fait des guerres terribles. Les Waldstaetten avaient même mis le siège sous les murs de la ville et si les femmes n'avaient participé à sa défense ils

l'auraient sans doute prise. Mais les assaillants croyant la ville bien défendue s'étaient repliés. Ce souvenir empoisonnait les relations entre les confédérés. D'autant que les zurichoïses avaient toujours entretenu de bonnes relations avec leurs principaux clients, les Habsbourg, alors que les autres les haïssaient.

- Et que faisiez-vous dans cette maison ? Sans doute y étiez-vous pour comploter.
- Non ! Nous venions y chercher l'épouse de monsieur.
- Pourquoi ? Qu'y faisait-elle ?

Ce ne fut qu'après un long interrogatoire que finalement grâce au témoignage de la servante et de l'aubergiste où logeaient le commandant et Mathias qu'ils purent repartir. A l'auberge il n'y avait toujours pas la moindre nouvelle de Béatrice. Mathias était anéanti par cette épreuve, quant au commandant, perdu dans ses réflexions semblait de plus en plus préoccupé.

- Dites-moi Mathias vous avais-je dit que j'avais vu, l'un de ces hommes se rendre au siège de la corporation des forgerons ?
- C'est possible que vous m'en ayez parlé, je suis tellement bouleversé que je ne suis plus capable de placer deux idées côte à côte. Il m'a semblé reconnaître celui qui se trouvait à l'étage et pourtant j'ai beau faire je n'arrive pas à lui donner une place dans ma mémoire. Pourtant cela devrait m'aider à orienter mes recherches. Mais avant tout, dites-moi, vous êtes bien sûr d'avoir vu ma femme entrée dans cette maison ?
- Oui, il n'y a aucun doute. En plus cet homme que vous pensez avoir déjà vu, ce n'est pas celui qui est venu à l'auberge chercher votre femme, c'est l'autre, j'en suis absolument certain. Mais ce qui est curieux, c'est que moi aussi ce visage ne m'est pas inconnu, mais je ne parviens pas à me souvenir d'où. Et cet homme, celui qui serait entré et aurait vraisemblablement tué les deux hommes de mains qui cela peut-il être ? Avez-vous une idée ?
- Quel homme ?
- Ah, excusez-moi, j'oubliais que vous n'aviez pas compris ce que me disait le tavernier d'en face.

Et il lui rapporta ce que lui avait appris l'alsacien en oubliant bien évidemment ses commentaires.

- Et vous dites que pendant tout ce temps une femme l'attendait dans la rue ? Qui cela peut-il bien être ? J'ai l'impression que Béatrice se trouve entraînée dans un complot auquel elle n'est pour rien.

- Pensez-vous qu'elle puisse avoir suivi cet homme, le bourgeois ?
- Oh malheureusement oui ? Elle n'est pas de nature à redouter quoi que ce soit quand elle veut savoir quelque chose. Cependant pardonnez-moi d'insister, mais l'homme qui s'était rendu à la maison des forgerons, c'était lequel ?
- A présent j'en ai l'esprit tout troublé, je ne m'en souviens plus.
- Oh, qu'importe, en tous cas ni l'un ni l'autre n'ont l'air de forgerons et s'il y entrait avec l'assurance que vous me dites c'est qu'il y connaissait quelqu'un. Attendez, il me semble à présent me souvenir où j'ai déjà vu ce visage. A Bâle, il y a quelques semaines j'ai été agressé et battu par deux hommes et il me semble bien que cet homme était l'un d'eux. Oui ! Bien sûr maintenant je me souviens, sa ressemblance avec cette fille, Elsie, une fille de joie. Mais oui, je commence à y voir plus clair. Sa sœur à confier à Béatrice que ses frères m'avaient rossé à la demande de cet homme que justement nous recherchons ici, il est maître forgeron et se nomme Jacobus.
- Jacobus ? Meister Jacobus dites-vous ? Mais comment le connaissez-vous et pourquoi le recherchez-vous ?
- Cet homme était en affaire avec mon beau-père et nous le soupçonnons d'avoir fait assassiner celui-ci pour une histoire d'argent.
- Meister Jacobus ! ...Mais qui était votre beau-père ?
- Mon beau-père se nommait Jean Du fossé il était de Metz.
- Jean était votre beau-père ! C'est incroyable !
- Vous le connaissiez donc ?
- Oui nous sommes tr... Pardonnez-moi nous étions très lié. Savez-vous que le régiment que je mène en France a été levé avec l'argent de Jacobus et celui apporté par votre beau-père
- Béatrice y serait donc liée en quelque sorte ?
- En quelque sorte oui, encore faudrait-il voir le contrat. Mon dieu, je commence à y voir plus clair c'est Jacobus qui a les deux copies du contrat.
- Si Béatrice apprend cela elle ne le lâchera plus. Avez-vous une idée où il peut se terrer ?
- Hélas non, mais il y a autre chose. Il est encore porteur d'une forte somme d'argent qui doit servir à payer des armes pour l'équipement du régiment. Allons vite voir à la maison des forgerons.

- Allez-y, je vous y rejoins, je passe d'abord à l'auberge, peut-être que Béatrice y est revenue.

Mais elle n'y était toujours pas.

Cependant Joseph, qui avait désobéi à Mathias et l'avait suivi lorsqu'il était parti avec le commandant. En passant le pont où les maraîchers vendent leurs produits, il avait vu sur sa gauche l'embarcadère où se tenaient les bateaux qui assuraient le transport sur la rivière et il lui sembla voir Béatrice monter dans l'un d'eux. Il courut en face sur l'autre quai jusqu'à la hauteur du bateau qui s'éloignait lentement. Il agita ses petits bras dans l'espoir d'attirer l'attention de Béatrice. En effet celle-ci le vit, elle lui fit un signe discret pour qu'il ne crie pas et de la tête lui désigna quelque chose à l'avant du bateau.

Lorsqu'il rapporta tout cela à Mathias, celui-ci secoua la tête, puis le serra fort contre sa poitrine.

- Elle a bien raison quand elle dit que tu es formidable.
- Attends papa ! Je n'ai pas tout dit. J'ai demandé où va le bateau.
- Et ?
- Il va à Baden.
- Tu es simplement formidable ! Mais à présent tu restes avec Henriette et si Mama revient tu lui dis que je suis à la maison de la corporation. Tu me promets ? Tu ne bouges pas d'ici tu veilles bien sur Henriette. C'est promis hein ! Je reviens.

Le commandant faisait les cents pas dans l'antichambre.

- Venez, le maître de la corporation nous attend.
- Ah commandant ! Et vous, je vous reconnais ! Vous êtes déjà venu me voir hier. Alors je pense que sa Majesté sera satisfaite, nos armuriers ont fait au plus vite, je crois que les chariots sont prêts à partir. Avez-vous vu Jacobus ?
- Non justement nous voulions savoir où nous pouvions le joindre.
- Ah ! Il ne vous a pas dit ? Il a acheté une superbe maison à Baden. Mais je n'en sais pas d'avantage.
- Permettez-moi d'intervenir, Zunftmeister, juste une question, Jacobus à t-il payer ?
- Oui évidemment !
- Et l'acte est établi à quel nom ?

- Du Fossé et Jacobus, comme convenu.
- Vous a-t-il dit que Du Fossé est mort.
- Mort !... Non il m'a dit qu'il avait un empêchement, mais pas qu'il est mort.
- Ne vous a-t-il pas demandé de changer l'acte en sa seule faveur ?
- Non cela ne se serait pas pu, c'est Du fossé qui nous avait présenté l'ordre du roi, Jacobus n'est que son associé.
- Je vous remercie Zunftmeister.
- Alors Mathias cela vous aidera-t-il ?
- Je pense, en tous cas je sais de quel côté aller chercher Béatrice.
- Excusez-nous Meister, Béatrice est l'épouse de monsieur et la fille de Jean Du- Fossé autrement dit son ayant droit et elle a disparu, apparemment enlevée.
- Oh !

Une fois dehors Mathias rapporta à Schudich ce que Joseph lui avait appris.

- Il n'y a plus de doute, votre femme le serre de près, elle sait qu'il habite Baden.
- Oui. Je retourne à l'auberge et si elle n'y est pas je vais à Baden. Ah ! Vous savez l'homme qui a pénétré dans la maison et y a fait le ménage et la femme qui l'attendait dehors, je crois savoir qui cela peut être. Mon beau-père pour ses déplacements se joignait souvent à une troupe de gitans, des marchands de chevaux et je ne serais pas étonné que ce soit quelqu'un de chez eux.
- Hem, c'est vrai que la méthode leur ressemble.

Chapitre 19

Baden

Le bateau sur lequel Béatrice c'était embarquée, n'était pas très grand et n'offrait aucune possibilité de se dissimuler. Il était équipé d'une double banquette qui au milieu courait sur toute sa longueur. Les voyageurs étaient assis dos à dos et les marchandises qu'ils emportaient, étaient déposées à leurs pieds. Quelques enfants avaient pris place sur les caisses et les ballots entassés à l'avant et à l'arrière. Les

adultes, bourgeois, paysans, artisans, tous confondus bavardaient entre eux. Alors que l'embarcation s'éloignait de la berge, portée par le courant elle prenait de la vitesse, Jacobus qui s'était placé à l'avant, regardait vers l'autre rive et n'avait pas encore remarqué la présence de Béatrice. La jeune femme assise à quelques places à peine de celui qu'elle poursuivait, lui tournait le dos, elle regardait vers l'arrière de manière à lui dissimuler le plus longtemps possible son visage. Évitant de regarder l'eau ou la berge, elle fixait son attention sur les enfants qui se chamaillaient gentiment, poussant des cris ou éclatant de rire, ce qui changeait radicalement de l'air ennuyé et ennuyeux des voyageurs adultes. Jusque-là, elle avait agi sans trop réfléchir, à présent elle se demandait comment elle s'y prendrait, mais tout au moins elle connaissait le point faible de Jacobus et saurait s'en servir pour le faire parler. Pourvu qu'il lui laisse encore un peu de temps pour réfléchir avant de s'apercevoir de sa présence, car alors sa situation pourrait devenir délicate. Tout dépendrait de l'interprétation qu'il ferait de sa présence et de sa réaction.

Lorsqu'un bruit de lutte s'était fait entendre derrière la porte, Jacobus avait tiré un petit pistolet de sa poche et s'était placé derrière la porte, alors que Béatrice debout derrière la table se trouvait directement en face de la porte. Avec fracas la porte sauta de ses gonds, plutôt qu'elle ne s'ouvrit. La réaction de Béatrice fut de se protéger en plongeant sous la table. Lorsqu'elle entendit claquer le coup de feu, elle eut une terrible frayeur, non qu'elle ait eu peur pour elle-même, mais elle pensa à Mathias qui devait-être sur ses traces. D'un bond elle se redressa. Tout ce qu'elle vit fut un homme, qui visiblement blessé, se tournait, pour fuir vers l'escalier. Elle n'eut pas le temps de voir son visage, mais elle était sûre que ce n'était pas son mari. L'identité de cet homme, sur le coup, lui importait peu, ce n'était pas Mathias, c'était là l'essentiel. Après que l'homme eut dévalé l'escalier, Jacobus, sans se préoccuper de la jeune femme, prudemment sortit de la pièce, se pencha brièvement sur le corps qui gisait au haut des marches, l'enjamba et disparut dans la pénombre de l'escalier en colimaçon. Reprise d'inquiétude Béatrice toute tremblante s'avança sur le palier pour examiner le corps qui gisait en travers du passage. Elle rendit grâce à Dieu, là non plus ce n'était pas Mathias. Le sang de l'homme s'écoulait lentement sur le sol et formait déjà une flaque dans un creux dut à l'usure de la pierre. Béatrice, avant de s'engager dans l'escalier se

baissa et prit la dague qu'il portait à sa ceinture et tout en dévalant les marches la fit glisser dans sa cachette habituelle. En quittant la maison elle respira un grand coup. Elle était de nouveau libre et avait de quoi se défendre, elle redevenait maîtresse de son destin. Jacobus n'était pas encore très loin, au bout de la ruelle il tourna à droite et disparut. Mais elle ne le laisserait pas s'esquiver aussi facilement, elle se faufila entre la foule à sa poursuite. Lorsqu'elle le vit monter à bord d'un bateau elle eut une seconde d'hésitation puis à son tour enjamba l'espace mouvant entre le quai et l'embarcation.

Mais à présent regardant défiler la berge elle se demandait si elle n'avait pas commis une folie en s'aventurant sur ce bateau, qui n'offrait pas la moindre cachette ni possibilité de fuite, surtout que depuis leur traversé épique du Rhin elle craignait l'eau. D'instinct elle tourna la tête vers Jacobus et effrayée croisa son regard. Voyant la chevelure au vent de cette jeune femme, chose absolument inhabituelle et provocante, dans une ville pudique comme Zurich, il avait cherché à voir son visage. Après une brève réflexion, elle tourna la tête, le regarda à nouveau et lui fit un sourire. La stupéfaction se lisait sur le visage de Jacobus. Elle en eut presque envie de rire.

Affolé par l'intrusion explosive de cet inconnu, Jacobus, sentant sa vie menacée s'était enfuit sans réfléchir. Mais en s'éloignant du lieu du drame, il se mit à maudire cet instant d'égarement et de faiblesse. Il tenait la jeune femme, là à portée de main. Et qu'avait-il fait ? Il avait fui ! Tout son beau plant était fichu. Comment savoir maintenant ? Après cette mésaventure elle et son mari se méfieraient. Ce qui était sûr c'est qu'elle ne semblait pas connaître l'assassin de son père plus que lui-même. Mais que savaient-ils d'autre pour s'être mis à sa poursuite ?

La reconnaissant, là à quelques pas, avec lui sur ce bateau il n'en croyait pas ses yeux. Il scrutait son visage et doutait, y avait-il simplement une ressemblance, ou était-ce réellement elle, là à lui sourire ? Finalement, il se leva, fit le tour de la banquette et s'approcha d'elle.

- Vous m'avez suivi !
- Oui ! Dois-je vous rappeler que je cherche toujours à m'expliquer la mort de mon père et ce que vous avez à y voir.

Elle se mordit sur les lèvres. Ça lui avait échappé sans y réfléchir et ne correspondait pas du tout à ce qu'elle avait projeté de lui dire.

- Mais ma chère, ma très chère amie, je vous jure que je n'y suis pour rien.
- Ma très chère amie dites-vous ?
- Oui !

Et il lui saisit les mains et les embrassa. Et voilà qu'ils se retrouvaient à égalité pensa Béatrice tous deux avaient été incapable de dissimuler leurs sentiments. La haine est plus forte que l'amour et là par son attitude il venait de lui donner l'avantage. Le geste de ce bourgeois envers cette jeune femme, les cheveux au vent provoqua quelques murmures parmi les voyageurs. Quelle conduite ! Il avait enfreint tous les usages. Il haussa les épaules et se tournant vers ceux qui avaient osé exprimer leur réprobation pour les défier du regard. Repoussant, malgré ses protestations, la voisine de Béatrice il se fit une place à ses côtés, comme pour démontrer à la jeune femme sa hardiesse et qu'il n'attachait aucune importance à ce que disaient ou pensaient ces gens d'une condition bien inférieure à la sienne.

- Oui ma chère je suis heureux, et j'en rends grâce à Dieu, de vous retrouver ici. Figurez-vous qu'après cette attaque, dont j'ignore la raison, je me suis précipité à la poursuite de cet homme qui visiblement en voulait à votre vie. Il est parti sur une barque qui nous précède de peu. Je souhaitais le rattraper et le livrer à la justice. Mais à présent, je ne souhaite plus que d'assurer votre protection.

Comme un vieux chat plein de rhumatisme il essayait par des mouvements malhabiles de tout de même retomber sur ses pattes.

Il lui saisit à nouveau les mains et les serra entre les siennes. Béatrice se laissa faire en lui souriant.

- Je vais vous faire découvrir la maison que j'ai achetée et aménagée à Baden, là nous pourrons parler sans être dérangé. Vous me direz qu'est-ce qui vous fait croire que je puisse être mêlé à la mort de Jean.

Il se félicitait d'avoir réussi à remettre le sujet qui le préoccupait sur la bonne voie. Quand à Béatrice elle s'efforçait de lui donner le change et se demandait comment il pouvait être assez naïf pour s'y laisser prendre. Arrivé à destination il s'empressa de la précéder, la tenant par la main, Il voulait se montrer galant en l'aidant à descendre du bateau. Mais un voyageur malhabile, du pied repoussa l'embarcation. Béatrice fit un bond et en posant son pied sur les pavés inégaux du quai, ressentant une douleur vive poussa un cri.

- Oh ! Mon pied ! Oh ! Que je me suis fait mal. Oh là là ! Je ne parviens plus à le poser. Oh que j'ai mal, pourvu qu'il ne soit pas cassé.

Jacobus interpella un porteur qui s'affairait à charger les colis sur une brouette.

L'homme s'approcha regarda la jeune femme, forma de ses bras un siège et l'invita à s'y asseoir. Béatrice jouant la coquette regarda l'homme en faisant mine d'hésiter. Avec des airs de grands seigneurs Jacobus donna des ordres. Un homme accourut portant une chaise. Béatrice y prit place et les deux porteurs la soulevèrent délicatement, telle une marquise en porcelaine. Jacobus les précédait, repoussant les gens pour dégager le passage. Les passants s'arrêtaient pour regarder passer Béatrice qui grimaçait de douleurs. Bientôt ils arrivèrent devant une maison de construction récente. Sans être très grande elle séduisit immédiatement Béatrice par l'harmonie et l'élégance de ses formes. L'habitation hors des murs était précédée d'un petit jardin fermé par un muret. On y pénétrait par une belle porte en fer forgé, signe évident de l'aisance de son propriétaire. Les porteurs déposèrent avec précaution la chaise en attendant qu'une domestique vienne ouvrir la porte. D'un geste Jacobus congédia les porteurs qui tout en grommelant s'éloignèrent. Toujours aussi empressé il invita la jeune femme à poser sa main sur son épaule et lui passant le bras autour de la taille, rougissant de confusion l'aida à entrer. Béatrice avait observé avec intérêt et satisfaction de quelle façon il avait congédié les deux hommes. Son arrivée dans cette ville n'était non seulement pas passée inaperçue, mais provoquerait des commentaires. Sans en avoir l'air, elle avait, comme le petit Poucet, semé ses petits cailloux blancs que son mari n'aurait pas de peine à suivre. La jeune femme fut conduite dans une petite pièce qui donnait de plein pied sur le jardin de derrière la maison. Avec l'aide de sa domestique il la souleva et la déposa sur un petit lit, puis plein de prévenance et prenant soin de ne pas lui faire mal, il lui retira sa botte.

- Oh merci ! Quel soulagement. Je craignais que ma cheville en enfant ne me permette plus de la retirer.
- Ces affreuses bottes ne conviennent pas à vos pieds délicats, Vous méritez bien mieux que cela.

Le lit très haut sur pieds se trouvait dans une alcôve que l'on pouvait fermer par un joli rideau. Béatrice s'amusait, tout en prenant grand soins de ne pas le laisser paraître, des manières, qui se voulaient très nobles du maître de maison. Elle eut pourtant un frémissement d'inquiétude lorsque Jacobus voulut lui retirer son gros

bas de laine et glissa sa main entre les plis de sa robe et la fit monter lentement jusqu'au mollet.

- Oh ! Vous me faites mal ! Je vous en prie, demandez plutôt à votre servante de me préparer des compresses chaudes, cela soulagera ma douleur.

Pendant que Jacobus se mettait à la recherche de la domestique, se réjouissant à l'idée de pouvoir lui appliquer les compresses Béatrice retira en vitesse son bas puis fouilla sous sa robe. Elle devait trouver rapidement à cacher son arme car par deux fois déjà sa présence lui avait causé une inquiétude. Là à l'instant, lorsque la main de Jacobus en s'aventurant un peu plus haut risquait de la découvrir, et lorsque le porteur proposait de la porter dans ses bras. Il aurait inévitablement remarqué sa présence ou l'aurait fait tombée. Elle retira l'arme de sous sa robe et la dissimula sous la housse qui couvrait le lit. Observatrice, elle avait bien remarqué que Jacobus n'était pas entièrement dupe de ses coquetteries et son empressement à lui faire la cour dissimulait mal à quel point il était préoccupé.

Mathias s'était rendu à l'embarcadère. Il interrogea, tant bien qu'il put, en montrant les barques et la direction de Baden. Mais les hommes qui s'affairaient sur le quai ne semblaient pas le comprendre. Mais peut être ces gens étaient-ils tout simplement trop occupés pour s'intéresser à lui. Un homme qui écoutait ce qui se disait, s'approcha.

- Bateau, Baden, Morgen, aujourd'hui Schluss, finito.
- Vous voulez dire qu'il n'y a plus de bateau pour Baden aujourd'hui ? C'est ça ?
- Ja ! Oui ! Morgen, demain.

En gesticulant avec les bras il fit comprendre à Mathias que pour ce jour-ci il n'y aurait plus de trafic sur la Limmat, mais que le lendemain, il reprendrait dès le levé du jour. En recevant cette information Mathias fut complètement abattu.

Comment Béatrice pourrait-elle revenir ? Il continua à errer encore un moment sur le quai, en essayant de voir plus clair dans tout ce qui se bousculait dans sa tête.

Que devait-il faire à présent ? Se mettre en route pour Baden ? La distance n'était pas tel qu'il ne puisse la parcourir à pied. Mais il n'y arriverait que de nuit, et là, dans une ville inconnue et déserte comment retrouverait-il sa femme ? Non, il fallait qu'il attende le lendemain. Elle reviendrait sans doute après avoir repéré où se cachait Jacobus à condition qu'elle ne se fasse pas reprendre par lui ou un de

ses hommes. D'autre part le couple de gitans, qui l'avait en quelque sorte libéré, allait peut-être se manifester à l'auberge. Peut-être même l'attendaient-ils déjà. Il se dépêcha de retourner à son quartier général où il retrouverait son précieux aide de camp, Joseph, et son allier, le commandant Schudich.

En le voyant pousser la porte le commandant se leva et vint à sa rencontre.

- Alors ? Vous avez des nouvelles ? Savez-vous où elle est ?
- Probablement sur les traces de Jacobus. Mais il n'y a plus de bateau ce soir. Où sont les enfants ?
- Ne vous inquiétez pas, ils sont à la cuisine où la femme du patron les gâte.
- Est-ce que par hasard les gitans seraient venus ici pour me voir ?
- Mais pensez-vous vraiment que ce puisse être des amis de Jean qui aient fait le coup ? Cela m'étonne, car si c'était pour délivrer votre femme ils seraient ressortis ensemble, ne pensez-vous pas ?
- Hem...Oui, je ne sais plus, j'ai beau faire, je ne comprends rien à toute cette histoire. De toute façon je crois qu'il ne me reste rien d'autre à faire que d'attendre.
- Pour ma part, à mon grand regret, je ne pourrais pas vous aider davantage, dès demain je vais prendre le commandement de la petite troupe qui doit assurer la protection du chargement d'armes et le conduire en France. Là vous pourrez toujours m'y joindre.
- Mais où votre régiment sera-t-il stationné ?
- Pour l'heure je n'en ai aucune idée. Mais dans n'importe quelle place française en Alsace on vous renseignera.

Lorsque Jacobus reparut, il portait une bouteille de vin et deux verres. La servante qui le suivait avait les bras embarrassés d'une large cuvette de terre et de serviettes. Après avoir déposé le vin et les verres à terre, Jacobus alla chercher un guéridon et l'approcha de la couche de Béatrice.

- Nous allons vous soigner chère amie. Retrousez un peu votre robe je vous prie. Ursi a préparé de quoi vous faire des compresses qui vous soulageront rapidement, vous allez voir. Allons, allons ne soyez pas aussi pudique relevez votre robe pour que je puisse glisser cette serviette sous votre cheville.

Béatrice perçue dans l'expression de son regard sa détermination, elle comprit que toute discussion serait du temps perdu. Jacobus s'installa sur le bord du lit. Dans un réflexe d'infirmière la jeune femme trempa le bout des doigts dans la cuvette.

- Oh ! Mais c'est très chaud. Il faudrait laisser un peu refroidir. Mais ce que vous avez amené là, n'est certainement pas pour être appliqué sur ma cheville.

Elle désigna la bouteille et les deux verres.

- Non, bien sûr que non, il s'agit tout simplement de vous aider à supporter votre mal, il s'agit d'une bouteille de vin de Hongrie, un Tokay, le vin des rois et des empereurs, vous m'en direz des nouvelles. C'est le vin qui convient pour sceller notre amitié.
- Oh ! Votre prévenance me touche.

Jacobus versa le vin doré et fit signe à la domestique qu'elle pouvait se retirer. Il tendit un verre à la jeune femme.

- Oh quel beau verre, je n'en avais jamais vu de pareil.

Jacobus retrouvait sa bonne humeur, il parvenait à faire impression sur la jeune femme et s'en félicitait.

- Il s'agit de verres de Bohême, de Gratzen, le décor est émaillé et cuit, ce n'est pas une vulgaire peinture. Ce sont des verres de grands prix. Lorsque le roi de France nous aura anoblis j'en ferais faire avec nos armoiries.

Le « Nous » n'avait pas échappé à Béatrice qui se demandait ce qu'il fallait entendre par là.

- Oh ! Je dois avouer que vous me surprenez par votre goût du beau, mon cher Jacobus.

Béatrice reprenait de l'assurance, mais devait pourtant s'avouer qu'il la surprenait par son goût raffiné. Elle n'avait jamais bu du vin que dans des gobelets en étain. Mais elle sentait aussi que son hôte était extrêmement flatté de pouvoir montrer ses trésors à une jeune femme. Si l'on n'EST pas, on peut toujours essayer de paraître, avec ce que l'on possède. Ainsi il prenait de la valeur à ces propres yeux. Enfin il avait trouvé quelqu'un qu'il pouvait éblouir et Béatrice ne se montrait pas avare d'éloges. Elle trempa ses lèvres dans le vin liquoreux, qui en effet ne supportait aucune comparaison. Jacobus qui selon la mode allemande tenait délicatement son verre par le pied et s'attendait à heurter les verres pour trinquer fut un peu déçu qu'elle ne respecte pas cet usage. La jeune femme qui l'observait

discrètement mais avec beaucoup d'attention, perçue l'ombre qui passait dans son regard.

- Oh ! Pardonnez-moi, j'avais tant hâte de découvrir cette boisson digne des dieux, que j'ai failli aux usages.
- Ne vous excusez pas chère amie. Mais peut-être accepterez-vous de boire avec moi selon l'usage à notre alliance et à l'amitié.
- A notre amitié, pourquoi pas ! Mais qu'entendez-vous par alliance ?

Un nouveau nuage passa dans le regard de Jacobus, qui visiblement se demandait toujours ce que cette jeune femme séduisante pouvait connaître de la situation. Il changea habilement de sujet et présenta le flanc, histoire de voir d'où viendraient les coups

- Oui ce vin ! Vous devez me trouver terriblement vaniteux. Un forgeron qui se donne de grands airs !

La jeune femme était prudente.

- Allons donc ! Tout homme a le devoir de chercher à s'élever et à tendre vers le beau et le bon, il ne faut pas confondre l'orgueil, ce levier qui nous pousse vers la vertu et la vanité faite de mensonge qu'on se fait à soi-même.

Jacobus, resté sans voix, son verre de vin en main regardait la jeune femme. Elle leva son verre et le fit sonner contre le sien.

- Allons Meister Jacobus buvons à la vertu et aux hommes vertueux ! C'est ce que vous aurait proposé mon père. Mais dites-moi quels-étaient vos rapports avec lui.

L'esprit de cette séduisante et pétillante jeune femme troublait profondément l'homme mûr qu'était Jacobus. Il éprouvait une folle envie d'embrasser cette bouche, de passer sa main dans ses cheveux, de serrer ce corps dans ses bras. Jacobus n'avait pas répondu, mais vidé son verre et se versa du vin. Il tendit le flacon vers celui de Béatrice.

- Oh ce vin est tellement bon, que je ne le bois pas, je le déguste, j'en reprendrais plus tard. Vous ne me répondez pas ?
- Oui ! Euh ! Si, si, nous étions liés en affaire, je vais vous expliquer.

Il leva son verre et y trempa ses lèvres. Visiblement il réfléchissait et cherchait une réponse satisfaisante. Constamment sur ses gardes Béatrice observait chaque mouvement et expression de son visage. Elle remarqua qu'il jetait un coup d'œil furtif vers la cuvette où l'infusion destinée aux compresses devait être froide à présent. Elle tendit la main et trempa le bout des doigts dans le liquide.

- Oh ! Est-ce ce nectar ? Ou est-ce votre compagnie qui m'a fait oublier ma douleur ? En tous cas je vous en remercie.

Et elle tendit son verre qu'elle avait vidé pour qu'il y reverse du vin, ce qu'il fit sans hésitation persuadé que d'ici peu elle succomberait aux séductions du dieu de l'ivresse. Il se resservit aussi un verre qu'il vida sans attendre. Son visage commençait à s'empourprer. Il jeta un coup d'œil à la bouteille mais ne se resservit pas. On frappa à la porte. Il lui fallut un instant pour se tirer de sa réflexion.

- Yan ! Wass isch ?

La soubrette poussa la porte, s'avança visiblement gênée, regarda la cuvette et les serviettes et sur un signe de son maître débarrassa le tout. Alors qu'elle allait ouvrir la bouche, il lui fit un geste pour la congédier, elle fit une petite révérence et sortit. Béatrice tendit l'oreille. Après un court instant elle entendit la lourde porte d'entrée se refermer. Pendant que la servante quittait la pièce et que Jacobus la suivait des yeux Béatrice avait discrètement échangée les verres, son verre presque plein contre celui vide de Jacobus.

- Nous parlions d'un titre n'existe-t-il pas en Suisse de vieilles familles nobles dont le nom s'est éteint et que vous pourriez relever ?
- Oui, sans doute ! C'est pour ça que j'ai acheté cette maison.

Béatrice ne voyait pas le rapport. Il lui semblait que l'esprit de Jacobus commençait à se brouiller.

- Vous ne voulez donc pas retourner à Bâle ?
 - Non on m'y connaît et pour eux je ne serais toujours que le forgeron.
- Sa parole devenait hésitante, l'alcool faisait son effet et sa langue s'empâtait. Béatrice avait noté que depuis un moment la main qu'il avait posée sur sa cheville, avait glissée et restait inerte, sans qu'il ne s'en aperçoive. Elle se pencha pour se saisir de son verre, lui en fit autant et but. La jeune femme regarda son verre vide. Elle se saisit de la bouteille et versa ce qui y restait dans le verre de son voisin puis faisant mine de vouloir s'en verser soulevant la bouteille à la hauteur de ses yeux, la secoua.

- Oh, elle est vide ! Dommage ! C'est qu'il est vraiment bon ce vin.
- Euh ! Oui attendez, il m'en reste encore une...

Et il se mit à appeler la servante. Ces appels restèrent évidemment sans écho. Béatrice savait à présent qu'elle était seule avec lui dans la maison. Fallait-il s'en

réjouir ou s'en inquiéter, pour se rassurer elle fit glisser lentement sa main à la recherche de son arme.

Jacobus se leva péniblement.

- Vous aviez bien raison de dire qu'il s'agit d'un vin digne des rois et des empereurs, j'ajouterais et des nobles cœurs, avec vous j'en boirais bien encore un petit verre.
- Oui, moi aussi, oui, je vais... oui j'y vais. Ursi n'entend pas.
- Vous devriez ramener le contrat, pour que nous voyions ce qui y est stipulé pour votre anoblissement, peut-être y est-il fait état d'un titre.
- Oui ...Contrat ...

Le maître forgeron se saisissant de son verre presque vide le porta à ses lèvres et aspira les quelques gouttes qui y restaient puis d'un pas hésitant se dirigea vers la porte. Béatrice qui était, elle, restée parfaitement lucide le regardait faire des efforts pitoyables. Elle se dit que si ceux qui honorent le dieu Bacchus pouvaient se voir dans cet état ridicule ils boiraient certainement moins. Profitant de l'occasion elle se mit à chercher fébrilement son arme. Elle n'était plus à sa place. Alors elle se mit à fouiller, souleva la housse, l'édredon, se pencha derrière le lit, rien. Alors qu'elle hésitait à se lever, craignant d'être surprise par Jacobus, elle entendit le bruit d'une chute. L'arme venait de tomber derrière le lit. Elle tendit l'oreille. Pas de doute, son hôte continuait à se déplacer dans la maison. Tout en restant vigilante, elle se laissa glisser doucement du lit, souleva la garniture et regarda dessous. Effectivement le poignard était là. Elle se glissa sous le voile et tâtonna pour le retrouver et s'en saisir. Quand soudain la porte d'entrée claqua violemment, puis suivirent des cris et des gémissements. Béatrice dans un mouvement de reflex tira à elle ses jambes pour se recroqueviller dans sa cachette. Le pas massif qui se rapprochait n'était pas celui, hésitant, de Jacobus. Elle posa sa tête contre le planché pour essayer de voir. De grosses bottes de cavalier se dressaient à quelques pas du lit, elle n'en voyait que les talons, elle souleva doucement le tissu qui la dissimulait. L'homme se tenait, lui tournant le dos, devant la petite commode et en vidait les tiroirs. Après avoir renversé celui du bas il se tourna vers le lit, s'en approcha, poussa un grognement, puis d'un coup de pied envoya les bottes de Béatrice sous le lit et s'éloigna pour aller fouiller le tiroir du petit secrétaire qui se trouvait près de la porte fenêtre qui donnait sur le jardin. Ouvrit le tiroir, Le retira entièrement, le secoua pour faire tomber tout ce

qu'il contenait puis passa sa main gantée dans l'ouverture, le jeta au sol et sortit, laissant la porte grande ouverte.

Béatrice entendit une voix féminine qui l'interpellait : « Alors ? – Non rien ! ». Il n'y avait pas de doute, ils se parlaient en français. D'après le bruit ils devaient continuer de fouiller les meubles. Béatrice, toujours sous le lit n'osait plus bouger. Elle entendait toujours le bruit qu'ils faisaient en renversant ou jetant à terre des objets, mais ils ne parlaient plus. Le fait qu'ils communiquent en français l'intriguait, elle aurait voulu voir leurs visages. Qui cela pouvait-il bien être ? Pas de simple cambrioleurs, s'ils parlaient le français. Mais alors que cherchaient-ils ? Quand soudain elle entendit que l'homme appelait, elle ne comprenait plus les paroles, mais visiblement il avait trouvé quelque chose. Il s'en suivit une course, puis une discussion, le bruit des pas de l'homme se rapprocha, elle replongea au fond de sa cachette, mais il n'entra pas dans la pièce. Elle tendit l'oreille. La femme avait apparemment rejoint l'homme, ils discutaient en baissant la voix. Mais Béatrice de sous le lit ne parvenait pas à saisir les mots. Ils repassèrent devant la porte sans s'arrêter. Le temps qu'elle soulève un peu le tissu qui la dissimulait ils avaient disparu. Les murmures avaient repris, les pas se rapprochèrent, ils semblaient être dans la chambre. Béatrice coucha de nouveau la tête contre le planché. En effet ils étaient là à deux pas du lit, elle n'en voyait que les pieds. La femme portait de grosses chaussures solides, comme on en porte à la campagne. Il faisait plus clair, ils avaient probablement apporté un autre chandelier et regardaient ce qu'ils avaient trouvé.

- Tu crois que c'est ça ?
- Hem, sais pas.
- Si seulement on savait lire. En tous cas ce papier-là porte un sceau du roi de France regarde il y a là les fleurs de lys.
- Viens !

Ils s'éloignèrent sans emporter le chandelier. La femme qui marchait derrière s'arrêta sur le pas de la porte.

- Tu as vu il y a deux verres là, il n'était pas seul.
- Hem...
- Remarques, il était peut-être en agréable compagnie.
- Hem...

L'homme revint sur ses pas. Béatrice n'osait plus respirer, elle serrait ses mâchoires pour empêcher ses dents de claquer, elle voyait tout contre le lit les

épaisses semelles de ses bottes, elle sentait son odeur, odeur de sueur, de cheval, d'urine et de crasse. Ses narines en étaient irritées, elle sentait l'envie d'éternuer se préciser, elle se pinça le nez et respira doucement par la bouche.

- Hem...Tokay !
- Regardes, le lit ! Il y a peut-être bousculée une fille.
- Ha ! Ha !
- Remarques, nous avons ce qu'on cherchait, alors filons, avant que l'autre ne retrouve ses esprits. Tu aurais peut-être dû l'assommer pour de bon !
- Non ! Peut-être encore besoin.
- Alors filons !

Les pieds s'éloignèrent, mais laissèrent encore flotter derrière eux cette affreuse odeur.

Béatrice n'osait cependant pas encore bouger. Lorsque finalement, ses doigts crispés sur son nez relâchèrent leur pression, elle étterna. Elle fut effrayée par le bruit qu'elle venait de faire et se glissa encore plus au fond de son refuge et tendit l'oreille. Comme en réponse, elle perçut un gémissement. Après une courte attente, tous les sens en éveil, elle se glissa hors de sa cachette. Les gémissements reprirent. Elle trouva Jacobus allongé dans la cuisine en partie dénudé, les cheveux baignant dans son sang, son visage tourné vers le mur. Lorsqu'il sentit sa présence, il tenta de bouger la tête, le résultat ne fut qu'un cri de douleur. Alors il souleva la main et tout en gémissant prononça quelques mots que la jeune femme ne comprenait pas. Elle s'agenouilla près de lui et se pencha par-dessus pour voir son visage tuméfié.

- Mon Dieu ! Les brutes !
- Ah ! C'est vous ! Aidez-moi, je vous en prie, aidez-moi.

Béatrice qui n'avait pensé qu'à fuir au plus vite cet endroit, hésita.

- Oui ! Oui ! Attendez, je reviens.

La cuvette posée dans la pierre d'eau contenait encore la préparation qui était destinée à ses compresses, elle trouva également les serviettes. Elle raviva le feu dans l'âtre y posa une bûche, versa l'eau de la cuvette dans un chaudron et le plaça aux milieux de la braise, qui, débarrassée des cendres qui l'étouffaient, se remit à rougeoyer. Elle remit de l'ordre dans les vêtements de l'homme autant pour préserver sa pudeur que pour le protéger du froid et lui donna les soins qu'il nécessitait. Jacobus finit par s'endormir sans doute assommé par tout le vin qu'il avait bu. Béatrice resta près de lui, veillant à le maintenir au chaud.

Au matin lorsque la servante entra, elle poussa un cri et se précipita dans la rue en appelant à l'aide. Très vite la maison fut envahie par les curieux. La servante très excitée désignait alternativement son maître puis la jeune femme en poussant des cris aigus. Il n'y avait aucun doute qu'elle accusait Béatrice de ce qui était arrivé à Jacobus. Comprenant qu'il était temps de prendre la situation en main, se souvenant que le sang-froid d'une femme impressionne toujours les hommes. Elle se redressa, désigna d'un air d'autorité deux jeunes hommes robustes et n'ayant pas l'air trop abruti puis elle fit signe aux autres de vider les lieux. Comme certains se montraient retissant elle en saisit un par le bras et poussant les autres devant eux tout en le bousculant le conduisit jusqu'à la porte, malgré ses timides protestations. La servante qui avait cessé de gesticuler et de crier, restait là, la bouche ouverte et les yeux ronds. Béatrice chercha une couverture solide, l'étendit à côté du blessé et fit signe aux deux hommes de le soulever et de l'y déposer pendant qu'elle lui soulevait délicatement la tête. Jacobus la regardait plein de reconnaissance. Elle le fit transporter sur le lit et elle expédia les deux brancardiers d'occasion et par quelques gestes fit comprendre à la domestique qu'elle devait remettre de l'ordre dans la maison. Jacobus l'observait sans un mot. Quand tout le monde eut quitté la pièce il fit signe à Béatrice de s'approcher. Il lui saisit la main et l'approcha de ses lèvres.

- Merci ! Vous êtes un ange. Et dire que je voulais abuser de vous. Pardonnez-moi mes égarements.
 - Savez-vous qui sont ces gens qui vous ont agressé ? Et ce qu'ils voulaient ?
 - Je ne les connais pas, mais l'homme est celui qui est entré de force dans cette maison de Zurich, je le prenais pour l'un de vos amis gitans. Ils ont trouvé mon coffre, où je serais mes papiers importants, ils m'ont fouillé, ont trouvé la clef et je suppose tout emporté.
 - Et qu'y avait-il comme papiers ?
 - Le contrat concernant le régiment et les lettres que transportait votre père.
- Béatrice resta sans voix. Ses yeux avaient changé de couleur, de la pitié ils exprimaient à présent la haine.
- Oh ! Béatrice ! De grâce ne vous méprenez pas ! Je ne suis pas l'assassin de votre père. Oui c'est vrai, j'ai voulu profiter de sa mort, mais je n'y suis pour rien et je ne sais pas qui l'a tué, ni pour quoi. Je vous en supplie croyez-moi.

La jeune femme lui tournait le dos et sanglotait.

- Béatrice ! Je vous en supplie, de grâce croyez-moi.

Elle se retourna le regarda un long moment.

- Je retourne à Zurich, rassurer mon mari et mes enfants et je reviendrais, non

Nous viendrons, car je veux comprendre.

Sur ordre de son maître la servante avait été chercher un adolescent, son frère apparemment, qui aida Béatrice en la soutenant à se rendre à l'embarcadère, elle y trouva un bateau qui partait pour Zurich. Comme ils allaient à contre-courant, un attelage de chevaux sur la berge les tirait. Le retour fut donc bien plus lent que l'aller. Béatrice trépignait d'impatience tout en surveillant chaque embarcation qu'ils croisaient, craignant d'y reconnaître Mathias. En approchant enfin de sa destination elle reconnut de loin la silhouette de son mari sur le quai. Elle se mit à agiter ses bras, avec succès car il lui répondit par de grands gestes.

Lorsque Mathias la vit s'avancer en boitillant il se précipita et la souleva pour la porter. Béatrice riait de joie et l'embrassait sans retenue sans prêter la moindre attention aux regards réprobateurs de tous ces moralistes.

Après quelques brèves explications, le jeune couple s'embarqua pour Baden. Le trajet fut à peine assez long pour que Béatrice raconte son épopée, et Mathias toutes ses craintes et frayeurs. Béatrice apprit ainsi l'existence de Schudich et Mathias l'aventure épique de Béatrice et les agissements de Jacobus. Malgré tous les appels au calme de sa femme, Mathias s'obstinait à vouloir aller casser la figure de son ancien patron. Même si Béatrice réprouvait cette attitude, elle en était très flattée. Cet homme important, président de la corporation des forgerons, membre du conseil de la cité et du canton de Bâle lui avait fait une cour pleine de délicatesse, même si avec ses pauvres nippes et ses ongles cassés et sales elle ne pouvait pas rivaliser avec toutes ces séduisantes jeunes femmes de Baden, donc malgré sa pauvre apparence elle pouvait plaire à un homme de qualité. Après toutes les bassesses qu'elle avait subie quelle rédemption. N'avait-il pas comme dans un beau roman de chevalerie été jusqu'à la faire enlever. Et à présent son mari et amant était prêt à se battre pour elle. Tout cela était d'un romantisme digne d'un rêve de jeune fille. Lorsqu'en fin arrivé sur place, Mathias découvrit l'homme étendu sur son lit, la tête bandée, grelottant de fièvre, il se calma. L'état pitoyable dans lequel ils le trouvèrent effaça aussi les rêveries de la jeune femme.

Elle retrouva avec la dure réalité son énergie et commença par donner des instructions à la domestique pour les soins au blessé. Jacobus, malgré sa fièvre et ses terribles douleurs à la tête, dut lui-même faire l'interprète. Mathias très ému par l'état de dépendance de celui qui avait pourtant tenté de séduire sa femme, leur apporta son aide pour le soulever et lui rendre sa position moins pénible. Tant d'attention émue Jacobus. Béatrice lui donna un remède pour calmer ses douleurs et s'assura qu'il ne souffrait d'aucune fracture et enfin ils purent tous les trois faire le point de la situation. Après avoir fait sa contrition et avoir assuré les deux jeunes gens qu'à l'avenir il les considérerait comme ses égaux, Jacobus détailla ce que contenait son coffre avant qu'il ne fut vidé. Il y avait le contrat qui liait les associés au roi de France. Selon lui il était le principal investisseur et le père de Béatrice représentait tous les autres. Ce document, il fallait impérativement le récupérer sans quoi tous les investissements risquaient d'être perdus. Parmi les autres papiers qui avaient été dérobés se trouvaient les lettres que transportait Jean Du fossé et Jacobus pensait que ces lettres étaient justement adressées aux autres personnes qui avaient placé de l'argent dans cette affaire. Mais alors qui pouvait être le commanditaire du vol ? Pour Béatrice ces informations loin d'avoir apporté une réponse rendait la situation encore plus confuse. L'assassinat de maître Jean avait-il eu pour but de lui dérober ces lettres et documents ? Et dans ce cas pourquoi ? Qui pouvait bien s'y intéresser ? En tous cas, au moment de son assassinat il n'était pas porteur de ces papiers puisque comme le leur apprit Jacobus ils étaient dissimulés dans la selle de son cheval.

- Et le carnet que mon père tenait et où il inscrivait tous les renseignements sur ces échanges de courrier, l'aviez-vous ?
- Non, je n'ai aucune connaissance de ce carnet.

Des informations concernant l'armée du roi de France et ses alliés ne pouvaient profiter qu'aux Habsbourg ou au duc de Lorraine. Les voleurs allaient par conséquent s'empresser de les porter à leur commanditaire. Mais comment identifier ces voleurs ? Ils firent le point et la jeune femme nota tout ce qu'ils savaient sur eux :

Ils savaient qu'il s'agissait d'un couple qui parlait le français, qu'ils n'étaient pas vêtus en citadins, qu'ils devaient se déplacer à cheval et que l'homme sentait l'urine. Jacobus au moment de son agression avait reconnu l'homme qui s'était introduit dans cette maison de Zurich et se souvenait qu'il portait une barbe.

Béatrice avait noté que l'homme s'exprimait plus par des grognements que par des mots. Peut-être ne maîtrisait-il pas vraiment la langue, se pourrait-il qu'il soit suisse ? En y repensant sa voix ne lui semblait pas totalement étrangère.

Il devenait pourtant évident que pour parvenir à les surveiller sans se faire remarquer il ne pouvait pas s'agir simplement de ce couple, mais probablement de tout un réseau d'espions dont ces deux-là n'étaient que les exécutants.

Les Colas et Jacobus étaient à présent parfaitement conscients que dans leur intérêt, autant commun qu'individuel il était indispensable qu'ils agissent ensemble et rapidement. Il s'agissait de récupérer ces papiers au plus tôt. Après avoir récupéré les enfants Mathias et Béatrice se presseraient de rejoindre Bâle par deux voies différentes.

Alors que Mathias allait entrer en ville il vit des chariots accompagnés de cavaliers en armes qui s'apprêtaient à en franchir la porte fortifiée. Il pressa le pas et rejoignit la troupe commandée par Schudich et le mis au courant des nouvelles dispositions. Avant de prendre congé ils se promirent de se revoir bientôt en France.

Mathias accompagné de Joseph s'était rendu à la taverne de l'alsacien pour voir si celui-ci se souvenait de quelque chose qui leur aurait permis d'identifier le couple qui maintenant détenait tous les papiers.

Pendant ce temps à l'auberge, Béatrice qui boitait toujours, rangeaient leurs maigres bagages pour partir dès que les deux hommes seraient de retour.

- Oh ! Écoute maman, tu entends on joue de la musique en bas.
- Ah oui ! Tiens ! Tu veux qu'on aille voir ?
- Oh Oui !

Dans la salle, un gitan grattait les cordes d'un instrument en chantant, et une jeune femme dansait au rythme de sa musique. La salle commençait à se remplir à la grande satisfaction du patron. La danseuse venait se tortiller devant les hommes. Ces hommes riaient de contentement. Ils jetaient à leurs pieds une pièce que la jeune femme ramassait tout en se déhanchant, découvrant son décolleté et une partie de ses jambes nues tout en tortillant sa croupe. Bientôt les spectateurs se

mirent à frapper dans les mains au rythme de la musique. Béatrice et Henriette s'étaient assises sur les marches de l'escalier qui menait à l'étage. Tout en tournant dans le cercle que formait les spectateurs la danseuse se rapprocha d'Henriette, sans arrêter de faire virevolter sa large jupe elle posa un baisé sur la joue de l'enfant, qui rayonnait de plaisir. Elle continua sa ronde, se trémoussa devant un admirateur qui avait laissé tomber une pièce d'argent, puis revint vers la maman et lui tendit la main, comme une invitation à se joindre à sa danse. Sous les applaudissements et encouragement du public, Béatrice oubliant son mal voulut se redresser et retomba en poussant un petit gémissement. La danseuse lui fit un sourire et s'éloigna. Lorsque les pièces qui tombaient au sol se firent plus rare, la musique cessa. Pendant que le musicien remerciait le patron pour son accueil, la jeune femme rejoignit Béatrice. Tout en ayant l'air de s'intéresser à la cheville de celle-ci elle murmura : « Vous partir vite, ici Zurich, danger. » elle embrassa la petite et se dirigea vers la porte sans se retourner. La patronne qui n'avait pas cessé de surveiller la danseuse s'approcha.

- Elle ne vous a rien volé ?

Béatrice bien que ne comprenant pas les mots, compris ses gestes et sa mimique. Elle répondit que non. La femme lui fit signe de vérifier. Alors que Béatrice allait plonger sa main dans sa cachette elle ressentit un trouble, elle leva les yeux et scruta le visage de la femme. Elle avait stoppé son geste à temps. L'aubergiste haussa les épaules et s'éloigna. En remontant l'escalier Béatrice fut prise d'inquiétude. Que signifiait tout cela ? Où était ce nouveau danger ? Qui était cette danseuse ? Pouvait-on faire confiance à l'aubergiste ?

Au retour de Mathias elle lui rapporta ce qui c'était passé et ils décidèrent de partir immédiatement pour Baden, où en commun avec Jacobus ils aviseraient.

Pour monter à cheval Mathias avait soulevé sa femme. Le pied dans l'étrier la faisait beaucoup souffrir. Elle retira son pied et laissa sa jambe balloter sur le flan de sa monture, se laissant simplement porter en suivant les mouvements de dos du cheval. Elle disait, se sentir comme un sac de grain jeté sur le dos de l'âne d'un meunier, lorsqu'ils seraient arrivés elle serait moulue comme de la farine. Henriette que cela amusait lui répondit, qu'avec cette farine on ferait de bons gâteaux.

Mathias était songeur, il n'avait pas encore rapporté à sa femme leur entretien avec le tenancier de la taverne alsacienne. Il était inquiet, les deux hommes dont

il leur avait parlé semblaient bien être Coco et le borgne. L'un d'eux parlant l'alsacien comme le font les roms et voilà justement qu'une de ces femmes venait prévenir Béatrice d'un danger. Alors que dès le début Mathias pensait que l'agresseur de Jacobus était un gitan, il ne serait donc pas étonnant que tous ces roms constituent un réseau d'espions aux services du duc de Lorraine. Ce qui expliquerait qu'on les ait suivis avec tant de facilité. Dans ce cas immanquablement le duc serait ou était déjà au courant de toute cette histoire de régiment mis au service du roi de France pour le combattre. Tant qu'il ne s'agissait que de son beau-père passe encore, mais à présent ils y étaient étroitement mêlés. Fournir des armes et des combattants, à l'ennemi de son souverain n'était-ce pas le trahir ? Son père, son père à lui Colas, ne risquait-il pas d'être pendu si le duc apprenait cette trahison ?

Il n'échangea que quelques paroles insignifiantes avec sa femme pendant tout le trajet. Elle-même trop occupée par l'inconfort de ce déplacement n'y prêta pas grande attention. Joseph qui voyageait assis devant Mathias sentait ses préoccupations et n'osait parler.

Chez Jacobus, ils tinrent conseil. Pour lui l'essentiel était de récupérer l'acte officiel qui les liait au roi. Toute sa fortune avait été investie dans cette aventure, à son âge il n'avait plus beaucoup d'autres ambitions que d'en jouir tranquillement. Pour Béatrice il s'agissait surtout des lettres qui avaient été confiées à son père, si elles tombaient entre les mains du duc, tous ces gens qui lui avaient fait confiance et qui risquaient de gros ennuis se sentiraient trahis, et son père serait déshonoré dans leur mémoire pour l'éternité. D'une façon comme de l'autre il était urgent de récupérer les documents et les lettres volés. Mais où ? Peut-être se souvenait-il à qui les lettres étaient adressées, qui en était l'auteur. Jacobus avait de la peine à se souvenir. Les questions de Béatrice avaient déclenché chez son mari une réflexion qui augmenta encore son inquiétude. Non seulement il trahissait son souverain mais à présent il se demandait d'où son beau-père tenait tout cet argent ? Et il en vint à penser que cet argent pouvait lui avoir été confié par des investisseurs auxquels il devait des comptes ? Le carnet que Béatrice recherchait avec tant d'obstination pouvait effectivement contenir la liste de tous ces gens. Si ce carnet était entre les mains des espions du duc ce serait terrible ! Charles de Lorraine se vengerait de la manière la plus cruelle et les proches de ses victimes s'en prendraient ensuite à Béatrice.

- Dites Meister Jacobus, avez-vous une idée d'où mon beau-père tenait tout cet argent ?
- Non, mais finalement que nous importe ?
- Ce qui m'importe, c'est que cet argent pouvait venir de gens qui le lui avaient confié et qu'à présent j'en suis autant que ma femme responsable. Je suis et reste un sujet du duc de Lorraine et en m'engageant dans vos affaires je trahis mon souverain et j'ignore jusqu'où va mon engagement envers d'autres personnes. Voilà ce qui m'importe !

Mathias avait élevé le ton, à la surprise des deux autres.

- Calmez-vous mon ami. Si cela est le cas ils se manifesteront et s'ils ne le font pas ce sera tout profit pour votre épouse. Après tout lorsque l'on engage de l'argent dans les affaires on prend des risques. Votre beau-père n'aura pas été le seul à perdre, c'est tout.

Mathias était devenu rouge de colère.

- Je ne peux pas accepter une telle réponse. Je ne suis qu'ouvrier, mais j'ai le sens de l'honneur et quand nous retournerons en Lorraine ce sera la tête haute et non pas comme un traître à mon seigneur et maître.
- Mon pauvre Mathias, mais votre seigneur et maître, comme vous dites, est une fripouille.
- Oui peut-être, mais figurez-vous que moi, je suis l'un de ses sujets !
- Mathias, je t'en prie, ce n'est pas parce que tu es né à Affléville que tu lui dois quoi que ce soit à ce Charles. Avant d'être lorrain, tu es un homme, une créature de Dieu. C'est quoi être lorrain ? Ou français ? Être de l'empire ou du royaume, crois-tu que les princes s'en soucient ? Ils signent des traités, trace un trait sur une carte et toi tu devrais mourir parce que tu es né d'un côté ou de l'autre de ce trait. Être un Homme voilà ce qui est important. Un HOMME dans toute sa dignité.
- Là tu me déçois Béatrice, même toi pour concilier ta conscience avec tes intérêts tu te trouves une bonne raison et un bon arrangement.
- Eh ben dis donc ! Quand je pense au jeune paysan illettré que j'ai rencontré dans un village en ruines et dont son Duc prenait grand soins. Voilà qu'à présent il philosophe. Il parle de conscience, sans demander l'avis de son curé ! Eh ben dis donc on croirait presque un Homme Libre, un Libre Penseur en somme.

Mathias tel un Lion blessé à mort, s'était affalé sur une chaise, le visage caché dans ses mains il respirait avec peine, aspirant l'air comme un poisson hors de son milieu naturel.

Consternée Béatrice s'agenouilla devant son mari, posa ses mains sur ses genoux et son visage dressé vers le sien.

- Mathias, je t'aime et je suis fière de ce que tu es devenu. Je suis ta femme et cela compte pour moi bien plus que tous les régiments du roi ou du duc. Je t'aime Mathias, parce que tu es un Homme Bien.

Et elle embrassa ses mains, caressa ses cheveux, le serra dans ses bras.

- Tu as raison nous trouverons d'où lui venait cet argent et nous en ferons bénéficier ceux à qui il appartient, mais je t'en supplie Mathias relève la tête. En effet nous devons absolument retrouver les voleurs avant qu'ils n'aient livré ces papiers à leur commanditaire. Maître Jacobus dites-nous où pensez-vous qu'ils puissent être à présent ?
- Je n'en sais rien, mais je pense qu'ils vont essayer de précéder Schudich. S'ils parviennent à rejoindre nos ennemis avant que notre régiment ne soit armé et équipé celui-ci sera défait. Il faut donc en un premier temps empêcher nos soldats de quitter le territoire neutre avant que Schudich ne l'ait rejoint. Pour cela il faut faire vite. Dans un deuxième temps il faut essayer d'intercepter nos voleurs avant qu'ils n'entre dans Bâle, là ils auront des complices et ils nous échapperont.
- Alors que faisons-nous ?
- Vous Béatrice, vous devez embarquer avec les enfants sur une barge qui descend jusqu'à Bâle, sur l'eau vous irez plus vite qu'eux et ce sera plus confortable pour vous avec votre cheville. Mathias par la route vous rejoindrez Schudich, lui emprunterez quelques hommes et partirez bride abattue pour Bâle. Béatrice prévendra les officiers du régiment et avec leur aide vous surveillerez la route. Qu'en pensez-vous ?

Le plan fut immédiatement mis à exécution. Mathias emmena Béatrice et les enfants au quai, où devait faire halte le dernier bateau qui descendait vers Bâle avant la nuit. Ils poussèrent la porte de la petite taverne où attendaient les voyageurs. Joseph se renseigna. Oui, il n'y avait pas de problème, d'autres voyageurs attendaient eux aussi. Mathias embrassa sa femme et les enfants et se

mit immédiatement en route. Depuis un moment Henriette tirait sur la jupe de sa maman.

- Qu'est-ce qu'il y a ma chérie ?
- Tu as vu la jolie dame qui dansait ?
- Quelle dame ?
- Mais tu sais bien, la dame avec le monsieur qui faisait de la musique, là-bas à l'auberge.
- Tu l'as vue où ?
- Mais là ! Elle sortait par la porte là-bas au fond, avec des monsieurs.
- Des MESSieurs, on dit des...Attends ! Qu'est-ce que tu dis ? Tu viens de voir la dame ici ?
- Oui.
- Moi aussi, quand nous sommes entrés, j'ai vu des gens qui sortaient par la porte là-bas. Et il y avait une Romme.
- Restez là ! Ne bougez surtout pas !

Elle se précipita dehors, elle voyait Mathias qui s'éloignait au galop tenant l'autre cheval par la bride. Elle fit le tour de la taverne. La maisonnette était entourée d'arbres et de buissons où il fallait faire attention où on posait le pied. Elle suivit un passage dans les hautes herbes qui longeait la bâtisse. La porte à l'arrière donnait sur un espace encombré de tout un tas de rebut. Mais il n'y avait personne. Elle poussa la porte et se retrouva dans la salle où l'attendaient les enfants.

- Vous avez vu son visage ? Et tu es sûr que c'était la femme qui dansait ?
- Oh oui maman, même qu'avant de sortir elle s'est arrêtée et a regardé vers nous.
- Ça alors, c'est incroyable. Bon sang ! Et Mathias qui est tous seul et n'est pas au courant. Joseph il faut que tu demandes si on sait qui ils sont, s'ils attendaient aussi le bateau ou bien s'ils avaient des chevaux.
- La demoiselle dit qu'elle ne sait pas, ils étaient assis près de la fenêtre et d'un coup ils sont partis.

Un homme qui était assis à côté d'eux se pencha vers Joseph et lui dit quelques mots puis fit un sourire à Béatrice.

- Le monsieur dit qu'il les entendait dire qu'ils voulaient aller à Bâle.
- En bateau ?

L'homme lui sourit et secoua la tête affirmativement.

- Donc ils n'ont pas de chevaux, Mathias aura le temps de rejoindre le commandant. Joseph demande donc ce monsieur s'il y a un campement rom dans les environs.
- Je ne saurais vous dire avec certitude mais ils parlaient de Windisch.
- Ah ! Et vous parlez le français.

Il s'agissait d'un marchand de tissus qui retournait à Strasbourg après s'être approvisionné en Suisse. Les voyageurs commençaient à se lever, sans doute qu'on allait pouvoir embarquer. Béatrice faisait signe à Joseph de les rejoindre. Les voyageurs se pressaient pour monter à bord.

- Maman regarde !
- Quoi ?
- Là ! la dame et le monsieur.

En effet parmi les retardataires. Béatrice reconnue la gitane et le jeune homme à la guitare mais déjà ils leur tournaient le dos et s'éloignaient. Des gens derrière Béatrice la poussaient, elle ne put s'attarder à regarder. Le marchand alsacien lui tendait la main pour l'aider à embarquer avec les enfants. Lorsqu'enfin elle put se retourner elle les vit qui retournaient à la taverne.

Les marinières avaient ramené à bord les cordes qui amarraient la barque au quai, et de leurs longues gaffes poussaient l'embarcation vers le milieu de la rivière.

Sur la rive la route longeait le cours d'eau. Un cavalier tenant par la bride un autre cheval les précédait de peu, il fut vite rattrapé puis dépassé.

- Maman regarde ! Là, papa !

Les enfants se mirent à agiter leurs bras.

L'embarcation filait toujours. Bientôt la Limmat mêla ses eaux à celles de l'Aare, et descendaient vers Koblenz où elle rejoindrait le Rhin.

Mathias était maintenant loin derrière. Il rejoignit le convoi peu avant Frick. Rapidement il expliqua la situation au commandant, puis après avoir changé son cheval contre celui de Béatrice il repartit vers Bâle escorté de trois cavaliers. Les ténèbres allaient bientôt tout recouvrir et la route serait d'autant plus difficile à suivre. Aucun des trois soldats ne parlait le français, mais au moins l'un d'entre eux connaissait bien la route.

Chapitre 20

L'AVEUGLE

Avant que la rivière ne se mêle au fleuve, les bateliers eurent à lutter contre ces courants qui s'affrontent et provoquent des tourbillons par lesquels chacun des deux cherche à supplanter l'autre. Le Rhin, bien que faisant d'abord mine de repousser la rivière, finalement accepte de mélanger leurs eaux et les bateliers purent amener la barque vers la berge. Tout le monde fut invité à débarquer. Il faudrait changer de bateau et monter à bord de celui qui venait de Schaffhouse, nettement plus grand, mais qui se faisait attendre. Lorsqu'il finit par arriver la nuit allait tomber et le trafic était suspendu jusqu'au lendemain matin. Déjà les voyageurs se bousculaient devant l'entrée d'une modeste taverne. Après avoir piétiné patiemment devant la porte, Béatrice avec les enfants et chargée de ses maigres bagages put pénétrer dans cette salle basse où chacun cherchait à se faire une place. On se serait cru au milieu d'une fourmilière dérangée par le coup de pied. Comme d'ici on partait dans diverses directions il y avait beaucoup de monde. Leur départ précipité n'avait pas laissé le temps à Béatrice de penser à leurs provisions. Autour d'eux, les voyageurs commençaient à délimiter leur carré. Certains par groupes d'autres en familles, mais peu en solitaires. Quelques-uns déballaient leurs victuailles et d'autres allaient faire la queue. Béatrice et les enfants commençaient eux aussi à avoir des crampes au creux de l'estomac. En effet ici il y avait trop de monde pour oser espérer se faire servir, il fallait voir à se débrouiller. Il fallait se frayer un passage jusqu'à la queue qui s'était formée devant un tonneau. Le patron en tirait la bière, alors que sa femme en encaissait le prix. Pour manger il fallait s'adresser à la cuisine. Un grand broc de bière dans une main Béatrice alla se mettre dans la file qui s'était formée pour atteindre une grande marmite, d'où un mitron tirait au choix saucisses ou lard. Bientôt elle rejoignit les enfants avec du pain et un gros morceau de lard.

- Maman, maman un monsieur m'a demandé où est mon papa.

En effet, alors que Béatrice était occupée à défendre sa place dans la longue file, un homme aux cheveux longs hirsutes et gras, à la longue barbe emmêlée de brins de paille, muni d'un bâton qu'il agitait devant lui et les yeux cachés par un bandeau de cuir, s'était approché. Il se pencha vers les enfants effrayés. Henriette

s'était pelotonnée contre Joseph, qui dans un geste protecteur l'entourait de ses petits bras. Tous deux serrés l'un contre l'autre comme de petits animaux sauvages surpris dans leur tanière.

- Voyons n'ayez pas peur les enfants.

L'aveugle tendit la main pour caresser Henriette, la petite fille tenta de se cacher derrière le garçon, cachant son visage dans ses bras.

- Allons n'aie pas peur, dis-moi plutôt où est ton papa.

Ce fut Joseph qui répondit.

- Il nous attend à Bâle, mais nous ne sommes pas seuls ! Il y a maman qui est là.

- Ah ! à Bâle ! C'est bien mon garçon !

Il lui passa la main sur la tête et leur fit un sourire qui ressemblait à une grimace, puis s'éloigna.

- Quoi ? Où ça ?

- Ben... Là, il était là tout à l'heure.

L'enfant tournait la tête dans tous les sens pour le chercher. Mais dans cette foule mouvante elle ne le voyait plus.

- Eh ben il est parti, je ne le vois plus ! Dis maman tu nous donnes à manger ?

- Oui ma chérie.

Tout en coupant et partageant pain et lard, Béatrice regardait sans cesse autour d'elle, cherchant l'homme dont lui avait parlé Henriette. Qui cela pouvait-il bien être, pour demander à sa fille où était son papa ? Le connaissait-il donc ? Cette question était encore plus étonnante venant de la part d'un aveugle.

Toute cette foule hétéroclite passa la nuit entassée pêle-mêle en attendant de repartir au petit matin. Les uns allongés sur les bancs ou les tables, d'autres plus nombreux à même le sol. Béatrice ne put trouver le sommeil, car non seulement le sol de pierres était humide et froid, elle avait beau se rouler en boule elle ne parvenait pas à se réchauffer, mais en plus la question de l'aveugle l'obsédait. La salle était plongée dans une obscurité presque complète, seuls quelques rayons de lune pénétraient par les minuscules fenêtres pour donner forme aux ronfleurs. Sans doute sous l'effet du froid, Béatrice ressentit bientôt le besoin de sortir. Elle attendit, repoussant le moment de s'aventurer entre tous ces corps qui encombraient le passage vers la porte. Mais bientôt la pression devint douloureuse, elle finit par se soulever sur un coude. A peine avait elle fait un

mouvement qu'Henriette, qui s'était installée sur un gros ballot, dégringolait de sa tour de guet.

- Pipi, maman.

- Oui viens, on va sortir. Mais ne fais pas de bruit.

Elles se faufilèrent entre les dormeurs. Par mégarde Henriette posa le pied sur une main qui se trouvait sur son chemin. Un grognement suivi d'un juron, secoua le silence. Elles parvinrent à atteindre la porte sans avoir occasionné d'autre dérangement. La porte était bloquée par un corps inerte qui pour tous signes de vie émettait un grognement rythmé. Malgré tous ses efforts elle ne parvint qu'à l'entrouvrir suffisamment pour laisser Henriette se glisser dehors. Elle n'en pouvait plus de se retenir elle serrait ses cuisses, appliquait la main pour empêcher le jet d'arroser le dormeur. Elle n'en pouvait plus, la douleur montait jusqu'à ses reins. Elle tira violemment sur la poignée de la porte. L'homme se redressa et se mit à l'injurier. Elle se précipita hors de la salle, sans se soucier de ses remarques, dont elle devinait le sens. Dehors, la lune donnait un aspect étrange à tout ce qui l'entourait. Elle n'en pouvait plus, un pas de plus et c'était la catastrophe. Elle souleva ses jupes et le jet arrosa le sol, éclaboussant ses pieds. Oh ! Quel soulagement. Par la douleur notre corps sait nous imposer les règles de son mécanisme.

- Henriette ! Où es-tu ma chérie ?

Pas de réponse. Le mouvement des roseaux et la brume créaient une atmosphère inquiétante. Elle s'avança, cherchant à pénétrer la réalité dissimulée derrière ce monde fantastique.

- Henriette ! Henriette !

Elle sentit une main se plaquer sur sa bouche, elle voulut se débattre mais ses bras avaient été immobilisés dans son dos et ses poignets tenus comme dans un étau de fer.

Tout près de son oreille, elle sentit le souffle de son agresseur.

- Donne-moi les lettres, si non ta fille, couic !

L'homme la serrait contre lui, quand soudain l'étreinte se détendit et elle fut entraînée dans sa chute. Un éclair et une détonation déchirèrent le silence de la nuit.

Lorsqu'elle retrouva ses sens, une petite tête se penchait sur elle.

- Maman, maman tu n'es pas morte, n'est-ce pas ? Dis tu n'es pas morte maman ?

- Mais non ma chérie ! Et toi tu n'as rien ?

Béatrice, d'une pâleur mortelle essayait de se relever. Elle tremblait, claquait des dents et une sueur froide ruisselait entre ses omoplates. Mais heureusement sa petite fille était là, la couvrant de caresses et de baisés. Réveillés par le coup de feu des hommes étaient accourus et aidaient la jeune femme à se relever. Béatrice tenait mal sur ses jambes, elle regardait autour d'elle, cherchant quelque chose parmi les ombres qui s'agitaient autour d'eux. Lorsqu'en fin on apporta une lanterne, elle demanda d'une voix hésitante :

- Mais...mais où est mon agresseur ? Mais où est-il passé ? Oh ma tête ! Oh ça tourne ! Que je me sens mal-en-point !
- C'est sans doute la frayeur ! Vous étiez plus ou moins couchée sur un homme qui semblait évanoui, alors que nous vous aidions à vous relever un homme en faisait autant pour lui. Ils étaient là il y a encore un instant.
- Tu ne les as pas vu Joseph ?
- Mais que vous est-il arrivé ?
- Oh ce n'était sans doute qu'un détraqué. Excusez-moi, mais j'en suis encore toute perturbée.

Avant d'aller plus loin dans ses explications elle souhaitait y voir plus clair elle-même.

Encore ces lettres, ces maudites lettres. Il n'y avait aucun doute qu'elles devaient être importantes. Mais pour qui ? Et pourquoi ? En tous cas elle et les enfants, à cause de ces foutues lettres, étaient en danger. Elle devait se méfier de tout le monde.

A présent la foule qui les entourait était plus nombreuse. Les premiers arrivés avaient été réveillés par le bruit de la détonation et les autres par le tumulte qui s'en était suivi, mais tous voulaient voir et savoir ce qui c'était passé. On s'interrogeait les uns les autres. Bientôt courut une rumeur. Quelqu'un prétendait avoir tout vu. L'information circula rapidement et apparemment satisfit tout le monde, car petit à petit chacun retourna s'installer à sa petite place. Des disputes éclatèrent. Des retardataires avaient perdu leur place et voulaient déloger les intrus. Tout le monde oublia l'incident qui avait tout déclenché.

Béatrice scrutait les visages de ceux qui parlaient comme elle vers Bâle. Son agresseur était-il encore parmi eux ? Probablement. Que c'était-il passé pour qu'il s'écroule comme ça derrière elle, sans doute avait-il été frappé. Quelqu'un, dans

l'ombre, était intervenu pour la défendre. Mais qui ? Peut-être le couple de gitans. Ces questions l'obsédaient.

Les mariniers avaient amarré le bateau au quai de Bâle. En posant les pieds à terre, Béatrice était un peu perdue. Elle devait retrouver Mathias. Mais encore troublée et absorbée par ses réflexions elle ne se souvenait plus de ce qui avait été convenu. Heureusement Joseph, lui, se souvenait. Il fallait rejoindre la troupe, qui devait être stationnée du côté d'Allschwil, où elle attendait le convoi avec les armes, pour ensuite se mettre en marche vers Mulhouse.

Pendant que Béatrice cherchait à s'orienter On annonçait le « Greiff », un bateau qui venait de Zurich. Son tonnage et son tirant d'eau était plus important que celui des barges à quai. Il resta à distance de la berge et fut amarré à des billes de bois qui retenaient en tentant de stabiliser une passerelle suspendue au-dessus du courant. En plus des voyageurs et des marchandises ce bateau transportait les chevaux qui hâleraient les embarcations pour remonter le courant. Béatrice observait distraitement toute cette activité. Des barques faisaient sans cesse le va-et-vient entre le bateau et la berge. Les lourds chevaux des bateliers descendaient la passerelle et plongeaient jusqu'au poitrail dans le Rhin, trempaient leurs têtes dans l'eau et s'ébrouaient avec un visible plaisir. Les deux derniers, bien que robustes, semblaient plutôt être des chevaux de monte. Ils se montrèrent retissant à descendre dans l'eau. L'un d'eux se cabra, renversa le palefrenier qui tomba à l'eau, sous les moqueries de ses compagnons. les deux montures furent sellées et un couple en pris possession. Des voyageurs venaient d'autres partaient et les servantes chargées de brocs de bière bouscullaient sans s'excuser ceux qui encombraient leur chemin. Le couple qui venait de récupérer les deux chevaux s'éloigna. Il parlait le français.

- Bon Dieu ! J'ai encore mouillé ma culotte. Et là, tu vois, je n'étais pourtant pas à cheval.
- Tu as sans doute pris froid.
- Hem ! Je ne me sens pas pisser.
- Il y a sûrement un remède. Tu sais ici il y a plein de médocaillons.
- Hem !
- Ne fait pas Hem, tu devrais te faire soigner, à la longue ça pue.
- Hem !

- Non pas Hem ! A quoi ça nous servira si tu pues comme un putois et qu'on te repère de loin rien qu'à ton odeur. Dis au fait, c'est vraiment trop bête qu'on ne sache pas lire. Tu sais ces lettres on pourrait sans doute en tirer de d'argent si on savait qui les a écrites et ce qu'elles contiennent. Si les autres sont tellement après c'est qu'elles sont importantes et tu peux me croire qu'il y en a qui donneraient cher pour les avoir ou les récupérer. Tu ne crois pas ?
- Hem ! Tu sais lire ? Non, alors ! Tu nous vois : - Pardonnez Monseigneur ! Pourriez-vous me lire cette lettre ?

Entre temps un homme portant sur ses yeux un bandeau de cuir, sans doute un aveugle, guidé par un adolescent s'était installé à une table et vidait tranquillement un broc de bière. L'homme appuyait son menton sur un gros bâton ferré et s'il n'était aveugle on aurait pensé qu'il suivait du regard les deux autres qui s'éloignaient. Béatrice et ses enfants étaient loin.

Mathias et les trois soldats avaient rejoint la troupe sans rencontrer aucun couple qui ressembla à celui qu'ils devaient intercepter. Béatrice et les enfants rejoignirent le bivouac presque en même temps que son mari.

Dès qu'ils furent seul Béatrice raconta à Mathias leur voyage et la question bizarre de l'aveugle et enfin de l'agression qu'elle avait subie à l'auberge. Mathias ne tarissait pas de questions et réclamait sans cesse des précisions, puis il interrogeait les enfants sur l'aspect de cet aveugle.

- Ah au fait j'allais de nouveau oublier et pourtant je ne cessais d'y penser tout au long du chemin. Es-ce-que tu te souviens que lorsque le commandant des Armoises nous a fait venir pour rencontrer ton père, sur la table il y avait deux petites tours en bois et chacun des deux en a fourré une dans sa poche. Tu te souviens de ça ?
- Non ça ne me dit rien.
- Des petites tours, pas très grandes, juste comme ça ?
- Non je ne vois pas, j'étais tellement émue.
- Bon ça ne fait rien, mais figure toi que le commandant Schudich en avait une toute pareille.

- Tiens donc, et ça, ça te préoccupe ?

Le surlendemain le commandant Schudich arrivait à la tête du convoi. Les soldats furent armés et équipés et en une longue colonne se mirent en route pour l'Alsace. Ni Béatrice ni Mathias n'étaient décidés à les suivre. Mathias disait ne pas vouloir accompagner une troupe qui serait tôt ou tard amenée à combattre l'armée de Lorraine et peut-être même le commandant des Armoises. Quand à Béatrice, elle s'était juré de ne pas quitter Bâle avant d'avoir récupéré le petit carnet noir et les lettres de son père. Ainsi chacun poursuivait son idée.

En voyant s'éloigner la troupe ils songèrent qu'avant toute chose qu'il serait temps de prendre un bon repas et ils se rendirent à la taverne où ils avaient leurs habitudes.

Le patron prenait le frai devant la porte. La journée promettait d'être belle et la place grouillait de monde. La salle par contre était presque vide. Les Colas s'installèrent et Mathias commanda à boire. La servante les reconnut et passant la main dans les cheveux de Joseph lui fit un clin d'œil. Dans cette ville les nouvelles vont vite et bientôt leur ami Jean Claude poussa la porte. On se salua par de grandes claques dans le dos et de bonnes poignées de mains.

- Vous êtes donc revenus, je m'en réjouis. Vos recherches ont-elles abouti ?
- Oui et non nous avons retrouvé Jacobus. Nous savons à présent qu'il n'a rien à voir avec la mort de mon père. Mais nous sommes revenus ici parce que nous recherchons toujours les auteurs du crime et le carnet dont nous vous avons parlé. Mais dites-nous, ici comment cela se présente-t-il ?
- Eh bien ici les choses se sont tassées. J'ai donné à lire les notes de Samuel Palache au professeur d'anatomie il n'en revient pas, mais m'a recommandé de ne pas en parler. Entre nous, il doit être malade de ne pas pouvoir les publier sous son nom. Mais le sujet est pour le moment trop délicat. Quant au corps de Palache, avec deux camarades nous l'avions livré à la faculté. Il fut disséqué, il me semble que ce n'était que justice, non ? L'argent qu'il avait rapporté nous l'avons donné à la veuve qui vous hébergeait. Alors disons que l'affaire est close.

La porte de l'auberge était restée grande ouverte et dehors le patron bavardait avec un paysan.

- Maman ! Regarde là ! La dame !

Béatrice avait, elle aussi, vu la danseuse et son compagnon, le guitariste. Ils se tenaient devant la taverne, en partie dissimulés par le patron et le paysan. Béatrice se précipita au dehors.

- Qui êtes-vous ? Que nous voulez-vous ?
- Justement nous voudrions vous parler, mais sans témoin. Rejoignez-nous d'ici une heure dans la petite chapelle sur le bas-côté de la nef de cette église, là derrière moi. Mais attention le patron nous observe.
- La jeune femme se mit à gesticuler. Et comme pour couvrir leurs voix le guitariste se mit à parler fort dans leur langue.
- Vous avez vu ? C'est une église Luthérienne fréquentée par les allemands. On n'y prêtera moins attention à des étrangers. N'ayez pas peur nous sommes de vos amis.
- D'accord ! Nous y serons.
- Non ! Non, venez seule. Et de grâce ne vous faites pas remarquer.

La jeune femme afficha un air plein de mépris à l'égard de Béatrice et le couple s'éloigna d'un pas nonchalant. Au moment où Béatrice allait franchir la porte le patron lui barra le passage et lui demanda en français s'ils lui créaient des ennuis. Elle répondit par un mouvement négatif de la tête et jetant un coup d'œil par-dessus son épaule en direction du couple, l'accompagna d'un haussement d'épaules.

- C'est sans importance.

Le patron se pencha vers le paysan pour traduire.

Béatrice retourna s'asseoir à table tout en se demandant quel pouvait bien être le rôle du tavernier, qui jusque-là leur avait dissimulé qu'il parlait le français.

Mathias et Jean Claude discutaient encore de tout ce qui s'était passé à Bâle en leur absence et semblaient ne même pas s'être aperçu que Béatrice était sortie.

- Ah ! au fait, Elsie ? Savez-vous ce qu'elle est devenue ? Elle n'est pas là ?
- Non elle a quitté la ville, peu après votre départ.

Puis se penchant vers Mathias avec des airs de conspirateur il lui parla à l'oreille. Béatrice s'étonnait qu'il fasse tant de mystères et voyant son mari avec un sourire amusé.

- Dites donc ! Vous avez bientôt fini avec vos petits conciliabules.

Jean Claude prit un air très sérieux et semblait choisir ses mots pour expliquer que la jeune femme s'était installée dans une auberge au sud de la ville, où avec

d'autres filles elles organisaient des soirées qui n'étaient pas destinées précisément ni à la prière, ni à l'étude, mais avaient beaucoup de succès. On disait que le vin y était bon et que les filles n'étaient pas farouches, mais jolies. Mathias était rassuré, sa femme n'irait pas là-bas pour s'entretenir avec la jeune femme. Jean Claude, qui avait un cours à la faculté, prit congé et partit en pressant le pas. Béatrice rapporta brièvement son échange avec le couple rom et mit Mathias en garde contre le patron qui pratiquait parfaitement leur langue.

- Tiens-donc, voilà qui est intéressant ! Écoutes ! Voilà ce que nous allons faire. Tu vas aller seule dans cette église et nous, nous allons nous promener sur le marché. Lorsque le patron ne pourra plus nous voir nous filerons là-bas, nous entrerons discrètement, mais nous resterons au fond pour prier et en même temps prêt à intervenir. Qu'en penses-tu ?
- D'accord, vous me laisserez une petite avance tout de même ! Ah ! encore une chose, c'est un temple luthérien pas une église catholique, alors pas de signe de croix, d'eau bénite, ni de genuflection, d'accord ?

Béatrice poussa la lourde porte. Cette odeur de cire et de fleurs baignant dans une eau putride, commune à toutes les églises, l'enveloppa. La lumière était comme tamisée par les vitraux couverts d'inscriptions en grisaille, cette douce pénombre plus cette odeur, créaient une atmosphère particulière. Deux vieilles femmes étaient plongées dans la lecture de leurs livres de prières. Un peu plus loin, un homme affalé, plus qu'assis, le visage enfuit dans ses mains, sanglotait. Béatrice, qui pour la première fois depuis la mort de son père, entra seule dans un temple se laissa gagner par cette sérénité. Durant un instant elle laissa son regard errer sur l'alignement des piliers, les chapiteaux, les clefs de voûte. Elle avait envie de se reposer un instant et de goûter le silence de cet endroit bâti pour la méditation et la prière. Contrairement à ce que certains prétendaient elle s'y sentait plus proche de Dieu. Séparé du monde bruyant, grouillant extérieur, elle en oubliait presque ses préoccupations. Mais on l'attendait. Le couple rom, se tenait sur le bas-côté dans ce qui avant la réforme avait dû être une petite chapelle. Apparemment plongés eux aussi dans une prière sincère. Béatrice poussa la porte en fer forgé qui fermait ce petit oratoire, elle grinça. La jeune femme la laissa entrouverte. Elle prit une attitude de circonstance, semblant elle aussi faire ses dévotions. Le couple était à un pas devant elle.

- Vous comprenez il faut être très prudent, il ne faut pas que l'on nous voit parler ensemble si non notre mission serait compromise.
- Quelle mission ?
- Oui bien sûr ! Je vais vous expliquer. Nous sommes du campement où vous avez séjourné à Hégenheim. Peu après votre départ notre chef a reçu la visite de deux hommes qui étaient à votre recherche. Ils se disaient êtres de vos amis. L'un d'eux est rom. Au départ le chef n'avait aucune raison de se méfier, il leur dit que vous étiez partis pour les cantons forestiers. L'autre décida qu'ils devaient immédiatement repartir, cependant au moment de se mettre en route le rom revint vers le chef et lui demanda s'il avait connaissance de lettres que vous auriez récupérées et que vous deviez porter à leurs destinataires. Le chef dit ne pas savoir. Mais cela éveilla ses soupçons il décida de faire suivre ces deux individus et de vous prévenir d'un éventuel danger. Nous fûmes choisis moi et mon frère pour cette mission.
- Oui ! Je me souviens à présent, lors de notre séjour chez vous, oui, oui bien sûr, c'est vous qui m'avez montré comment monter en amazonie, je me souviens à présent. A l'auberge où vous dansiez il me semblait bien vous avoir déjà vu.
- Oui c'est ça ! Nous avons donc suivi ces deux hommes. Ils se sont directement rendus à Glarus puis repartirent immédiatement pour Zurich. Lorsqu'ils découvrirent votre logement, ils soudoyèrent la patronne de l'auberge pour qu'elle essaye de savoir si vous aviez les lettres qu'ils cherchaient et où vous les cachiez. Nous avons essayé de vous prévenir de la façon la plus discrète possible. Cela a semble-t-il marché. Nous avons tenté d'entrer à nouveau en contact avec vous à l'embarcadère de Baden. Mais ils étaient là. Après votre départ, votre mari à cheval et vous en bateau, ils sont retournés en ville. Nous de notre côté avons pris la route de Bâle où nous ne sommes arrivés que ce matin. Et nous avons eu par hasard la chance de vous voir entrer dans cette taverne. Soyez prudents. Ils cherchent quelque chose qui semble important pour eux et ne vous lâcherons pas tant qu'ils ne l'auront pas.
- Et où sont-ils à présent ?
- Nous n'en avons aucune idée pour l'instant. Bon à présent, sortez en premier. Nous resterons encore un instant. Ne vous étonnez pas à l'avenir si

vous nous voyez de temps à autre et ne faites rien qui puisse leur faire soupçonner la raison de notre présence. Nous continuerons à surveiller votre entourage et si nous avons à vous parler nous trouverons un moyen discret.

Mathias voyant Béatrice quitter la petite chapelle la suivit. Ils s'éloignèrent rapidement et Béatrice rapporta à son mari leur conversation.

- Tu dis deux hommes...dont un rom. C'est ce que disait l'alsacien de la taverne de Zurich. Il parlait aussi de deux hommes comme ceux-là. Qui évidemment me font penser à ton ami Coco et au borgne.
- Oui, évidemment mais quelque chose ne colle pas. J'y ai pensé moi aussi. Souviens-toi que les deux hommes de la maison de Zurich sont morts tous les deux et tu les as vu comme moi, ce n'était donc pas eux. Et qui serait ce couple dont l'homme est entré dans la maison pour procéder au ...nettoyage ? Serait-ce le même qui est venu à Baden pour prendre les papiers chez Jacobus ? S'ils font partie de la même bande, pourquoi ayant récupéré les lettres continueraient-ils à les chercher ? Je pense qu'il s'agit de deux bandes rivales. J'ai beau faire, je n'arrive pas à y voir clair. Il y a autre chose qui tourne dans ma tête et ne me laisse pas de repos : Les deux qui m'ont enlevé à Zurich et qui sont morts, agissaient-ils pour le compte de Jacobus ou bien faisaient-ils partie de cette bande et sachant l'intérêt que lui me portait auraient imaginé de m'enlever pour m'échanger contre les lettres.
- Attends ! Tu veux dire que Jacobus n'aurait pas commandité ton enlèvement ?
- Oui c'est ce que je pense ! Il ne me semble pas être un homme violent. Par contre si tu penses que l'un des deux hommes était le frère d'Elsie, elle je la vois très bien mêlée à ce genre de complot. Mais à présent que ses deux frères sont morts et qu'elle ne bénéficie plus d'aucune protection, je pense que si on lui posait bien les bonnes questions et si elle a encore un contact avec cette bande on devrait trouver un bout du fil d'Ariane.

Mathias détourna la tête. Avec cette Elsie il s'était mis dans de beaux draps, Car l'autre bout de ce fil, c'est toujours lui qui l'avait à la patte.

Après la bataille de Nördlingen, où le roi de Suède, Gustave Adolphe, avait écrasé l'armée impériale, mais avait perdu la vie, les deux partis étaient très affaiblis.

Tous étaient fatigués de cette guerre et en venaient à se servir de méthodes moins chevaleresques, mais bien moins coûteuses que les affrontements militaires, pour tenter de mettre l'adversaire à genoux et le contraindre à demander la paix. Le général Wallenstein, ce condottiere aux services de l'empereur, avait passé un traité secret avec le général protestant von Arnim pour suspendre la guerre entre eux. L'empereur en apprenant cet accord se débarrassa de son général en le faisant assassiner par l'un de ses officiers. Dans les négociations de paix, devenues inévitables, chacun userait de toutes ses armes, qu'elles soient diplomatiques ou faites d'intrigues ou de conspirations. Évidemment chacun souhaitait connaître les cartes de son adversaire avant de dévoiler son propre jeu. S'il y avait deux grands partis, il y avait aussi de nombreuses nations mêlés et intéressées aux traités qui résulteraient des négociations. Chacune, espérant en tirer avantage entretenait son réseau d'espions qui s'entremêlaient au point que plus personne ne savait qui travaillait pour qui. Ces lettres tant convoitées contenaient peut-être des informations qui apporteraient un atout à qui saurait en faire bon usage.

Mais pour l'instant Béatrice et Mathias avaient autre chose à faire. Béatrice avait été chargée de porter une lettre de Jacobus à son épouse et Mathias devait aller se présenter au chef d'atelier pour reprendre son poste.

Mathias se demandait comment serait l'accueil du chef d'atelier en lisant la lettre que lui adressait Jacobus. Quant à Béatrice elle aussi appréhendait la rencontre avec la femme délaissée par Jacobus. N'allait-elle pas imaginer avec sans doute quelque raison que Béatrice était sa rivale ?

Martin, accompagna son signe amical de la main d'un sourire, le chef d'atelier, qui lui parlait n'avait pas vu Mathias entrer et se retournant brusquement le reconnut et cracha quelques mots d'entre ses dents. Assourdi par le bruit ambiant, Mathias eut été incapable d'en distinguer même le son, mais à l'expression du visage il en comprit le sens. Si en entrant dans l'atelier il était encore indécis sur l'attitude à prendre face au chef, à présent la colère l'avait fait se redresser. Que lui reprochait cet homme ? Qui était-il pour s'octroyer le droit de se montrer méprisant à son égard ? Et de quel droit cherchait-il constamment à l'humilier ? Il marcha droit sur les deux hommes et sans même un salut pour le chef il s'adressa à Martin avec l'intention de lui dire que venant de Zurich, où il avait vu

Jacobus, il allait reprendre son poste. Mais l'autre, rouge de colère, repoussant le brave forgeron de côté et accompagnant d'un hurlement son signe vers la porte ne lui en laissa pas le temps. Les martellements cessèrent, les gestes restèrent en suspens, tous tendaient l'oreille. Mathias restait là planté, les yeux dans ceux de son adversaire, avec des mouvements lents il tira de sa poche la lettre de Jacobus et tendit le doigt en direction de la porte par laquelle le patron passait pour venir à l'atelier. L'autre se mit à aboyer : - Le maître n'est pas là et en attendant c'est moi qui commande ! Des ricanements remplacèrent les coups de marteaux, mais personne ne broncha. Fou de rage le chef voulut se saisir de la lettre, mais Mathias prompt comme l'éclair le stoppa net par un coup de poing en pleine figure. Et brandissant la lettre au-dessus de sa tête se mit à hurler en s'adressant à tout l'atelier - Ça ! Lettre de Meister Jacobus ! Puis saisissant Martin par le bras lui commanda de l'accompagner au siège de la corporation. Le pauvre homme ne savait plus ni que dire ni que faire, mais devant l'air autoritaire de Mathias finit par lui céder. Arrivé sur place il remit la lettre au greffier et lui demanda d'en prendre connaissance et de l'enregistrer. L'homme lut à haute voix. La lettre faisant état de ce que Mathias et son épouse étant par ailleurs associés de Meister Jacobus celui-ci ordonnait que Mathias soit réintégré dans l'équipe de l'atelier avec toutes les prérogatives d'un maître forgeron. Mathias était d'humeur à croire que la terre entière et ses collègues en particulier devaient partager le bonheur qu'il éprouvait de cette promotion et semblait ne pas noter l'air morne de Martin. Il voulut l'inviter à vider une chope de bière mais son collègue refusa et Mathias se demandait bien pourquoi. A leur retour à l'atelier le chef n'était plus là et un apprenti vint prévenir Mathias que la patronne demandait à le voir. Tout en continuant à façonner le fer les hommes l'observaient discrètement. Là seulement Mathias réalisa que ce qu'il considérait comme une bonne raison de se réjouir n'était pas absolument partagé et qu'un gros nuage noir assombrissait son horizon. Quelle allait être l'attitude de la femme de Jacobus ? Le chef était-il déjà en bonne grâce auprès d'elle ? La femme délaissée l'avait-elle pris pour confident ? Allait-elle le faire jeter à la porte ?

Béatrice, lorsqu'elle fit tomber le heurtoir une jeune domestique vint lui ouvrir et la conduisit chez sa maîtresse. Celle-ci, avant même de lui adresser la parole, l'examina attentivement et scruta son visage, puis tendant la main lui demanda en français :

- La petite me dit que vous avez une lettre de mon mari à me remettre ?
Elle s'en saisit et alla s'asseoir près de la fenêtre. Sans l'ouvrir elle l'examina un instant, puis hésitante la décacheta. Ainsi exposée à la lumière Béatrice nota sa grande pâleur et le léger tremblement qui agitait la main qui tenait la lettre, elle la laissa glisser lentement pour l'appuyer sur ses genoux. Une larme perlait au coin de l'œil et enfin elle releva la lettre à la hauteur de ses yeux et en entreprit la lecture. Après un moment laissant retomber la main sur ses genoux elle eut un soupir et tourna enfin ses yeux vers Béatrice et avec un léger sourire :

- Je vous remercie Madame ! Oui de tout cœur je vous remercie ! Laissez-moi vous embrasser. Le temps de faire préparer une voiture et d'emballer quelques affaires et avec mes enfants nous allons nous dépêcher d'aller le rejoindre. Mais en attendant je vais vous conduire et vous faire visiter la petite maison dont parle mon mari, je vous donne la clef et vous pourrez vous installer.

Béatrice aurait voulu sauter de joie.

Lorsque Mathias fut introduit, la patronne aidée d'une jeune fille et d'une vieille femme triaient du linge qu'elles disposaient en petits tas sur la grande table de la cuisine. Elle se tenait dans la partie la moins éclairée de la pièce et dès son entrée, par deux-trois mots, elle congédia les deux femmes.

- Prenez place monsieur Mathias, nous avons à parler. Votre femme m'a remis le courrier de mon époux. Avec mes enfants nous allons le rejoindre, Il confie la direction de l'atelier au chef, mais ! ...Il m'assure avoir une totale confiance en vous...Alors il ...Oui comme il soupçonne que depuis quelques-temps des ouvriers avec la complicité du chef volent du fer soit pour leur usage personnel soit pour réaliser des commandes qu'ils se font payer en fraude, il vous demande de surveiller les activités, de noter, puisque vous savez écrire, tout ce qui est fabriqué dans l'atelier. Sans plus ! Un peu plus tard vous ferez le point avec lui sur la situation et il avisera.

Pour ma part je pense que mon mari est partiellement responsable de cette situation, il a négligé le travail à l'atelier, s'étant trop occupé des choses publiques et...Oui et... je ne sais comment dire...ma fois il s'est un peu trop intéressé aux jeunes femmes. Et là-bas il a fallu qu'il se sente bien seul pour nous demander de le rejoindre.

Suivant les recommandations de la patronne Mathias repris son travail comme s'il l'avait quitté la veille.

La patronne et ses enfants partirent pour Baden et personne, pas même le chef, ne fit la moindre allusion à l'absence de Mathias, ni à sa réintégration. Tous semblaient s'être donné le mot et l'atelier aurait-put paraître travailler dans la plus parfaite harmonie. Pourtant si Mathias observait attentivement tout ce qui se fabriquait il se savait surveillé par le chef, dont la haine n'avait pas besoin de mot pour s'exprimer. Après quelques semaines Mathias s'était presque habituer à cette nouvelle vie à la forge. Il faisait son travail le plus consciencieusement possible se montrait aimable avec les uns et les autres et progressait dans le métier, à présent il comprenait presque tout ce qui se disait et savait prononcer les mots les plus usuels. Béatrice s'était remise à collecter des plantes et dans la buanderie de sa maison s'était installée un laboratoire et contre quelques petits travaux de traduction on lui prêtait des livres qui lui permettaient d'aller plus loin dans ses connaissances de la médecine. Elle envisageait de s'investir sérieusement dans l'étude et le traitement des maladies particulières aux femmes, mais pour cela il lui faudrait étendre son vocabulaire dans la langue locale pour pouvoir communiquer avec les femmes du peuple. Ainsi d'un commun accord le couple avait décidé de rester à Bâle en tous cas en attendant que la paix soit revenue et de voir un avenir plus serein. Ce qui d'après ce qui se disait dans la rue, l'atelier et dans les tavernes ne devrait plus trop tarder.

Chapitre 21

La fin de Coco.

Au sein de la confédération plusieurs candidats s'étaient manifestés pour représenter les cantons aux négociations qui seraient bientôt entamé entre les souverains belligérants. Les Suisses espéraient enfin obtenir des Habsbourg la reconnaissance de leur souveraineté.

Chaque fois que cela lui était possible, Béatrice quittait la ville pour aller le long des chemins et des cours d'eau cueillir des simples. Elle en profitait pour instruire

ses enfants. Elle leur parlait des plantes, des oiseaux et leur demandait de temps en temps de lui dire les lettres qui composaient les sons qui formaient leur nom et les enfants y trouvaient un sujet d'amusement. Or un jour, tout en cueillant des herbes, ils s'approchèrent d'une maison isolée, qu'une haie, qui courrait le long du chemin, leur dissimulait en partie. Un homme en sortie pour aller soulager sa vessie. L'homme qui ne les avait pas vu leur tournait le dos et arrosait les fleurs sauvages. Béatrice dans un réflexe de pudeur fit signe aux enfants de se taire et de se dissimuler derrière la haie. Après un court instant de réflexion elle se redressa lentement. L'homme qui à présent remettait de l'ordre dans ses vêtements leur faisait face, et là bien que surprise elle n'eut plus de doute, il s'agissait de Coco. L'homme retourna d'un pas tranquille, mais assuré dans la maison.

Si Béatrice au lieu de s'empresser de repartir pour la ville avait fait encore quelques pas dans la direction de la maison elle aurait découvert, dissimulé dans un buisson, un homme affublé d'un bandeau de cuir sur les yeux qui surveillait cette maison et ses habitants.

Le lendemain dès son travail terminé, Mathias mis au courant de sa découverte par Béatrice se rendit sur place. Il venait de s'installer dans un fourré d'où il aurait une bonne vue quand il vit arrivé sur le chemin venant de la ville son chef d'atelier.

- Eh ben ça alors ! C'est à ne pas y croire !
- Oui fils et tu n'as pas fini de t'étonner !

Mathias avait sursauté. Ce chuchotement venait de derrière lui.

- Pschitt ! Ne fais pas de bruit, c'est pas le moment de nous faire surprendre. Là-haut à gauche il y en a d'autres qui surveillent, regardes là dans ce buisson. Tu les vois ? Et ne me regardes pas comme ça, je t'expliquerai.

Le chef d'atelier frappait à la porte et trépignait sur place, regardait en direction de la ville et semblait avoir hâte de se mettre à l'abri des regards. La porte s'ouvrit et enfin il s'engouffrât. Une toute jeune femme sortit et regarda à droite et à gauche, pour s'assurer que l'homme n'était pas suivi.

- Tu l'as reconnu ?
- Oui évidemment ! Mais toi qu'est-ce-que tu fais là ?
- Moi ? Oh moi ça fait un moment que je cour après vous et j'ai bien failli vous perdre si je n'étais pas par hasard tombé sur une de nos amies, mais attends, je vous raconterai. Maintenant écoutes, tu vas retourner chez toi mettre ta femme au courant et continuer ta petite vie comme si de rien-était.

Je suis sûre que maintenant très vite cette histoire trouvera son dénouement et nous aurons le temps de parler. Vas, files maintenant et prends garde à vous !

Quelques jours plus tard, alors que la nuit venait de tombée, Colas frappait à leur porte. Il avait troqué son déguisement contre une tenue d'artisan. Chacun raconta son histoire ce qui prit presque toute la nuit. Colas leur raconta comment après de longues recherches il arriva à Bâle, mais Mathias et Béatrice venaient de partir. Il se mit à la recherche d'indices, de renseignements, pour cela il fréquenta les lieux que d'ordinaire fréquentent les nouveaux arrivants et les voyageurs. Et ce fut ainsi qu'il fit la connaissance d'Elsie. Futée, elle savait que Mathias et Béatrice étaient parti pour les cantons forestiers et se disait que là-bas allait se jouer une partie intéressante pour le gagnant, mais dont elle, tenue éloignée, n'aurait aucune part. Elle donna donc à Colas les renseignements qui lui permettrait à elle de participer à la course au trésor, par personne interposée et se flattait qu'à son retour elle saurait habilement le travailler pour toucher ce qui lui revenait. Seulement advint ce qu'elle ne pouvait prévoir, son frère rencontra la mort et il lui prit fantaisie de la suivre. Ce qui dans les faits la soulageait plutôt, d'autant qu'elle s'était associé à d'autres filles et que leurs affaires étaient prospères. Mais pour son plus grand malheur et celui de ses associées Coco se substitua au grand frère pour encaisser les dividendes du commerce des jeunes femmes. Il sut se montrer persuasif sans pour autant ne jamais user lui-même de violence ou brutalité. Il déléguait volontiers cette fonction au borgne qui d'ailleurs y excellait, ayant pour cela un don naturel, un sadisme brutal et lorsque les filles venaient se plaindre à Coco il savait les consoler en jouant le protecteur des affligés. En l'absence du grand frère les filles avaient redonné de l'activité à cette auberge campagnarde, isolée et tombée dans l'oubli depuis quelques années. A leur retour de Zurich Coco et le borgne s'y installèrent sans aucun égard quant aux protestations des filles et géraient sans trop d'efforts ce petit commerce lucratif. Depuis Zurich Colas était sur leurs traces et avait eu ainsi sous divers déguisement l'occasion d'intervenir pour déjouer leurs plans. Comme, entre autres, dans cette auberge au confluent de l'Aar et du Rhin où le borgne s'en était pris à Béatrice et avait reçu un violent coup sur la tête. Béatrice voulut savoir qui était le commanditaire de son enlèvement à Zurich et qui était le couple qui avait procédé en quelque sorte à sa libération, mais Colas l'ignorait car il n'était arrivé qu'après l'épisode de Baden.

- Mais alors tu n'as pas vu non-plus ceux qui ont volé les papiers de Jacobus ?
- Non, je vous ai retrouvé, par le plus grand des hasards, j'étais à bord du bateau sur lequel Béatrice est montée à Baden pour remonter vers Zurich. J'étais assis à quelques pas d'elle, mais à l'arrivée en voyant votre joie de vous retrouver j'ai pensé que le moment était mal choisi pour sortir de l'ombre. Et j'ai bien fait, car dans vos effusions de joies vous n'avez pas remarqué, comme moi, la présence de Coco au milieu de la foule au moment où vous débarquiez.

Après une bonne partie de la nuit à échanger des informations et faire le récit de leurs aventures respectives Colas quitta discrètement la maison pour retourner surveiller l'ancienne auberge où Coco et le borgne tenaient leur quartier général. Car il ne faudrait surtout pas s'imaginer que ces ceux-là se laissaient vivre sans plus s'occuper des fameuses lettres tant convoitées. Colas savait qu'il n'était pas le seul à s'intéresser à leurs activités et son idée était d'entrer en contact avec l'une de ces filles et de s'en servir pour savoir ce que tramait Coco et son acolyte. De ses observations il savait à présent qu'elles étaient quatre. Il y avait Elsie, qui semblait la meneuse, ensuite venait une grande au corps solidement charpenté qui semblait du genre revêche une autre, plus effacée, sortait plus souvent que les autres pour prendre l'air et rêver au clair de lune. Elle semblait plus fragile et le borgne en avait après elle car à peine faisait-elle quelques pas dehors qu'il arrivait, piquait une crise de colère et la tirait par le bras pour la faire rentrer. Colas en était sûr à présent, le chef d'atelier y avait ses habitudes et il souhaitait découvrir avec laquelle des filles. Ce qui l'inquiétait était de savoir si Coco avait déjà entrepris de s'en servir pour mener à bien ses projets. Il restait encore une quatrième fille, celle qui était de loin la plus jeune. A peine pubère, elle avait un corps d'adolescente et semblait être chargée des tâches ménagères. Statut qu'elle ne semblait pas apprécier particulièrement et en l'absence de Coco et du borgne elle était constamment à se disputer avec les autres et plus particulièrement avec la troisième.

Ce matin-là, en rejoignant son poste de guet Colas vit Coco et son factotum partir pour la ville et pensa que ce serait peut-être enfin l'occasion de prendre contact avec les filles et de voir laquelle pourrait être ses yeux et ses oreilles dans la maison. A peine s'était-il installé, avant même d'avoir eu le temps de réfléchir à un plan d'action, que la plus jeune des quatre jaillissait par la porte qui donnait sur la cour en vociférant. Elle jeta son seau au loin, arracha son tablier et prit

résolument le chemin de la ville. Que faire ? Colas devait-il en profiter pour l'approcher ? Déjà elle s'éloignait et pour lui se mettre à courir après elle serait somme toute trop évident. Non il tenterait sa chance avec une autre. La troisième serait sans doute la plus facile surtout qu'elle profiterait sans doute de l'absence des deux hommes pour faire une petite promenade.

L'adolescente avançait d'un bon pas et n'était déjà plus au loin qu'une tache en mouvement. Elle enrageait car elle devait servir de domestique à toute la maisonnée et les brimades d'Elsie la rendaient folle de rage. Arrivé en ville elle se rendit au tripot où elle savait trouver Coco et l'autre. Cette toute jeune fille avait la tête pleine de cette folie des jeunes de son âge et trouvait révoltant d'avoir à faire les basses besognes pour un salaire de misère alors que les grandes semblaient s'amuser avec des hommes qui les payaient bien pour pouvoir rire avec elles. Pourtant, certains clients des vieilles, comme elle les qualifiait, lui avaient déjà fait des avances et des propositions qu'elle jugeait avantageuses, mais sa sœur, Babette, la troisième de la troupe, qu'elle pensait sans doute être jalouse de son succès, s'était fermement opposée à ce qu'elle entre dans la course. Elle avait donc entrepris de se placer sous la protection de Coco. Contre la promesse de l'initier aux petites finesses du métier elle lui rapportait tout ce qu'elle entendait et voyait. Coco trouvant d'avantages d'intérêt à ce service qu'à la mettre sur le marché la laissait s'agiter dans l'ombre. Mais là, après l'affront que lui avait fait Elsie en la traitant comme une domestique, une moins que rien, elle était bien décidée à se venger. Et tant pis, en rapportant ce qu'elle avait vu et entendu elle aurait de quoi la pousser hors de son chemin et elle gagnerait elle aussi de l'argent sans avoir à se fatigué à gratter le plancher et à vider le sceau d'aisance des autres. Coco, ainsi mis au courant des accointances qu'il y avait entre Elsie et le chef d'atelier de la forge de Jacobus entra dans une rage folle et décida que dès le soir il ferait, devant les filles réunies, une démonstration de son autorité en usant de la violence si nécessaire. D'abord il renvoya l'adolescente à l'auberge en lui recommandant le silence et ensuite durant toute la fin de journée il remâcha cette information. Quel mauvais tour lui préparait encore cette jeune guenon d'Elsie ? Ah ! Elle voulait le doubler, elle recevrait une bonne leçon qui serait aussi instructive et se graverait dans la mémoire des deux autres.

Dès leur retour, il commença sans préambule par donner un violent coup de poing à Elsie qui s'écroula au sol. Mais lorsqu'il voulut s'en prendre à la grande, qu'il considérait elle aussi comme une forte tête, il eut à peine le temps de lever la

main, mais pas de la frapper, ce fut lui qui dans un gémissement s'écroula. La fille les yeux exorbités et la haine peinte sur le visage s'avancait vers le borgne prête à le frapper à son tour de son couteau. Celui-ci, fidèle à ses habitudes regardait faire Coco et attendait les ordres en riant dans son coin, lorsqu'il vit la fille se précipiter vers lui il eut tout juste le temps de prendre une fuite salutaire.

Colas était resté à surveiller. A la tombée de la nuit il avait vu revenir l'adolescente, et à présent il s'apprêtait à quitter son poste d'observation, quand il vit Coco et le borgne revenir de la ville. A peine les deux hommes avaient-ils poussé la porte que l'on entendit des cris. Colas qui se levait pour partir se figea et tendit l'oreille. Maintenant ce furent des hurlements et bientôt une raie de lumière jaillissant de l'obscurité éclaira un homme qui s'enfuyait comme s'il avait vu le diable en personne. A présent il faisait nuit noire et le silence le plus complet entourait l'auberge, il commençait à faire froid et après un moment voyant les lumières s'éteindre et profitant de l'obscurité Colas se redressa pour reprendre la route de la ville.

Le lendemain soir Colas reprouva son poste d'observation. Tout semblait parfaitement calme.

Quand la porte de la façade s'ouvrit Colas se redressa lentement évitant tout mouvement brusque. La silhouette d'une fille, qui sans doute voulait prendre l'air, se matérialisa à contre-jour. Elle se déplaça lentement de gauche à droite, passant de la lumière à l'obscurité puis reprenait sa place en pleine lumière, regardait la lune et les gros nuages qui filaient vers l'horizon, Colas finit par se décider, il sortit de l'obscurité et tout en sifflotant pour ne pas l'effrayer et faire fuir cette frêle silhouette il s'approcha, elle se tenait maintenant immobile, elle l'entendait venir et se retourna lentement pour lui sourire.

Le vocabulaire de Colas dans la langue locale était fort limité, il lui répondit donc par un sourire et se contenta de signe d'amitiés et de sa main calleuse lui caressa la joue. La jeune femme passa son bras sous le sien et se dirigea vers la porte. Une douce chaleur avait envahi Colas. Il se sentait bien avec cette jeune femme, mais lorsqu'il pénétra dans la salle il ressentit immédiatement un malaise. Cet endroit n'était pas fait pour les grands sentiments. Une seule table était occupée par deux hommes et une fille. Sa robe s'accrochait à une épaule laissant l'autre dénudée. Elle avait relevé sa robe jusqu'aux cuisses pour se gratter le genou. Colas qui pourtant n'était pas lavé de la dernière pluie se sentait mal à l'aise en présence de

la jeune femme qui l'avait fait entrer. Elle avait retiré le châle dans lequel elle avait enveloppé ses épaules nues, pour sortir. Elle n'était pas vraiment plus jolie que l'autre avec son visage barbouillé de fard qui ne laissait aucun doute sur ses activités lucratives, mais avait plus de retenue dans ses manières et des gestes moins vulgaires. Elle lui sourit d'un air triste. Vieux fou qu'il était il aurait voulu l'enlacer. En se retournant il vit qu'une porte donnait sur une cuisine. Une vieille s'y agitait. Il se pencha un peu pour mieux voir. Cette silhouette ne lui était pas inconnue. Toujours aussi mal à l'aise, il s'aventura à faire quelques pas dans cette direction.

- La Catherine ! Mais qu'est-ce que tu fais là ? Ben comme tu vois le Colas, je m'efforce de me rendre utile. Et toi ? Tu viens voir une fille.

Colas voulut s'en défendre, non, non la veille il avait observé comme eux qu'il s'était passé quelque chose et il voulait voir.

Catherine ne simulait pas la surprise, non elle lui parlait comme s'ils s'étaient quittés il n'y avait pas plus d'une heure. Elle lui exposa la nouvelle situation. La grande, là à table avec les deux hommes avait expédié Coco et mis en fuite le borgne. Et elle en avait profité pour venir proposer ses services pour remplacer le petit souillon qui avait pris la clef des champs. A entendre toutes ces nouvelles Colas en avait la tête qui tournait.

- Oui mais je ne m'y retrouve plus moi dans toute cette histoire. Dis-moi juste, ton Pisse-sang et le Coco vous travaillez ensemble ?

- Ben non tu n'y es pas. Les deux se connaissaient depuis longtemps. Là-bas en bohème ils avaient été ennemis, lorsque la guerre avait éclaté à la bataille de la Montagne Blanche ils étaient dans deux camps adverses. Coco était du côté des Habsbourg alors que Rodolphe, de bonne noblesse Moldave, était du côté des Hussites

Tout en bavardant Catherine s'activait, Colas qui n'était pas de nature à regarder une femme travailler et lui de ne rien faire se mit lui aussi à l'ouvrage. Babette, la fille qui l'avait fait entrer se joignit à eux et lorsqu'en fin Elsie raccompagna son client, ou plutôt son patient, car il semblait surtout nécessiter des soins, elle eut de la peine à reconnaître l'ancienne souille à cochon. Et c'est ainsi que la soirée et une partie de la nuit passa à se partager et échanger des nouvelles.

Et lorsque le lendemain au soir Colas reparut chez son fils, sans préambule aucun, il annonça à Béatrice qu'il avait retrouvé de vieilles connaissances qui avaient

besoin de son aide et de ses soins. Béatrice tout étonnée lui demanda pourquoi il ne les avait pas amenées avec lui. Colas fit une grimace et lui fit signe qu'ils attendaient devant la porte. En les voyant ou plutôt en les sentant Béatrice comprit. Il s'en dégageait une puanteur que malgré ses goûts rustiques son beau-père n'avait pas osé lui imposer. Elle resta figée sur place comme un point d'exclamation. Elle ne trouvait plus les mots, dans sa mémoire une enfilade de souvenirs se bousculaient, quand finalement l'une d'entre elle, qu'elle n'avait d'ailleurs pas choisie, se fixa. C'était cette image du saccage d'Affléville. Elle voyait Pisse-sang hilare regarder Joseph le charbonnier s'acharner sur cette femme du château. Elle en éprouva un profond dégoût. Elle s'apprêtait à leur tourner le dos et à claquer la porte, mais son beau-père se tenait derrière elle. Il lui souffla à l'oreille : Ils ont besoin de toi et toi encore bien plus d'eux. Elle se tourna lentement tout en cherchant des mots assez forts pour exprimer ce qu'elle ressentait. Mais déjà la femme prenait la parole.

- Ayez pitié ! Pisse-sang m'a tout raconté et je comprends que vous puissiez n'en éprouver aucune à son égard. Mais ! Mais comme dit le Colas, nous avons besoin les uns des autres et nous avons de quoi.
- Oui Béatrice ! La Catherine sait et a des choses qui t'intéresseront.

Béatrice avait noté que son beau-père, contrairement à ses habitudes devant témoins, la tutoyait. Comme s'il voulait affirmer devant Pisse-sang et Catherine qu'elle était de Sa famille et qu'il la prenait sous son égide et que s'en prendre à elle serait s'en prendre à lui. Ce qui la rassura. Il lui signifiait qu'à ses yeux elle seule comptait pour lui face aux deux autres.

- Oui ! Vous vous souvenez sans doute, chez le Jacobus à Baden, nous savions bien que vous étiez sous le lit.
- C'était donc vous ! Je comprends à présent.
- Vous voyez qu'on ne vous veut aucun mal. D'ailleurs c'est aussi Rodolphe qui a tiré sur le borgne, là-bas à l'auberge au bord du Rhin, pendant que Colas assommait le Coco. Vous vous souvenez ? Le borgne tenait votre fille et le Coco vous tenait par derrière. L'autre salopard s'apprêtait à fuir emportant votre fille.
- Quoi ?

- Oui Béatrice ! Moi je dormais en travers de la porte. Tu m'as bousculé et le temps que je retrouve mes sens toi et la petite étiez dehors. Mais eux, à cause de son odeur, dormaient au grand air.

Une image fulgurante traversa l'esprit de Béatrice. Oui elle s'en souvenait très bien à présent. C'était donc lui qui avait tenu ces propos vulgaires. Elle n'en dit rien, mais n'en pensa pas moins, elle savait qu'il lui répondrait que cela faisait partie de son personnage.

- Et vous saviez qu'ils étaient là ?
- Rodolphe et la Catherine oui, mais les deux autres non.

A la suite de ces explications chacun put exprimer ce qu'il attendait et ce qu'il pouvait offrir. Et on tomba d'accord. Béatrice soignerait Pisse-sang, dont elle venait d'entendre pour la première fois le véritable nom. Ils prendraient connaissance des documents que Catherine et Rodolphe détenaient et verraient ensemble l'usage qu'ils en feraient. Rodolphe qui parlait mieux l'allemand que le français pourrait aussi être un allié utile.

Cependant ni Béatrice ni les deux hommes n'avaient oublié le carnet de maître Jean. Qu'était-il devenu ? En présence de Catherine Colas s'était bien gardé d'en parler à Elsie, mais tout de même il fallait savoir si les filles l'avaient récupéré ou non et si oui ce qu'il était devenu. On s'arrangea donc pour faire revenir Catherine et Rodolphe en ville alors que Colas retournerait durant leur absence voir Elsie. En chemin, Colas sifflotait, il se sentait le cœur joyeux, c'est vrai que le temps était au beau et que son ciel à lui s'éclaircissait. Lorsqu'il poussa la porte, il hésita pourtant à la franchir, son cœur battait plus fort que d'ordinaire et quelque chose dans sa gorge se nouait. Un brouhaha de voix, des rires stridents ou graves, de petits cris de filles qui se voulaient effarouchées, des beuglements et des jappements d'hommes pris de boisson. On se serait cru dans une basse-cour ou un jeune chien donnerait la chasse aux poules. Pourquoi ? Comment ? Il n'aurait su le dire, mais ce soir-là les filles avaient un sacré succès. En faisant ses premiers pas hésitants, il réalisa que tout le monde se parlait en bas allemand et que lui n'y comprenait rien. Comment allait-il faire, non seulement les filles n'auraient pas le temps pour lui, mais en plus il n'avait personne pour traduire. Il croisa le regard d'Elsie qui semblait dire : Qu'est-ce qu'il vient faire là celui-là ? Oui, il était tombé là comme un cheveu dans la soupe. Il en ressentit un serrement de cœur. Avant de se décider à repasser la porte il jeta un coup d'œil à la ronde. Un grand

échalas, la tenant par la taille, entraînait Babette, la fille qui l'avait introduit l'autre jour. En voyant Colas dans l'encadrement de la porte elle s'arrêta malgré les protestations du grand machin qui semblait pressé de passer à autre chose. Elle lui fit un maigre sourire, plutôt une grimace, car ses yeux n'y participaient pas. L'homme irrité la tira par le bras, alors, comme pour le défier, elle fit un petit signe de la main à Colas avant de disparaître par la porte du fond. Colas resta encore un instant à regarder cette porte qui venait de se refermer, puis sortit. En chemin il s'interrogeait sur cette tristesse qui s'était si soudainement abattue sur lui. Oh il en connaissait la cause, mais ne s'en expliquait pas la raison, que lui était cette fille ? Qu'avait-elle de particulier pour lui produire cet effet ? Elle n'était pas particulièrement belle, alors que lui trouvait-il ? Ainsi plongé dans ses réflexions, il avançait, posant un pied devant l'autre sans un regard autour de lui. En arrivant en ville il s'entendit interpeller. Catherine et Rodolphe revenaient de leur consultation.

- Alors, elle dit quoi ?
- Tu sais elle est sacrément intelligente ta bru !
- Ne vas surtout pas le lui dire ! Mais encore ?
- Elle dit qu'il a sans doute pris froid et que le fait de mouiller constamment ses chausses entretenait le mal. Alors elle lui a donné une médication et recommandé de se couvrir le ventre, les jambes et les pieds d'une couverture pour tenir tout ça bien au chaud et tenir entre ses cuisses un cruchon et d'y laisser pendouiller son tuyau pour ne pas pisser dans ses chausses, mais dans le cruchon. Et que toutes les heures il aille vider ce cruchon en faisant l'effort de se retenir de pisser pendant ce court instant. Elle dit que le muscle doit se réhabituer à l'effort. Et toi ! Tu viens de là-bas ?
- T'a été voir la fille ?

Colas prit un air surpris.

- La fille ?
- Allez le Colas me prends pas pour une andouille. Les deux autres se moquent déjà d'elle, tu crois qu'on n'a pas compris ? Tu sais elle est gentille cette

Babette, mais depuis que la petite est partie elle n'a plus le cœur à l'ouvrage et Elsie commence à la prendre en grippe.

- La petite ?
- Ben oui la fille qui faisait le travail ingrat, qu'est partie.

Chapitre 22

Babette.

Mon Dieu, mais que lui arrivait-il ? Il ne se comprenait plus. Jusque-là lorsqu'il se sentait attiré par une femme, c'était tout simplement l'envie de la prendre, de la posséder et ça s'arrêtait là, ça ne se passait qu'en dessous du nombril. Il ne se posait pas de questions. Et là, ce n'était plus du tout comme d'habitude il avait envie de la protéger.

Entre temps Mathias avait appris que dans l'autre atelier, là où on fabriquait des armes on cherchait un forgeron expérimenté, Maître Colas s'y présenta sans faire la moindre référence ni à son fils ni à Meister Jacobus et fut engagé à l'essai par le chef d'atelier. Mathias l'avait prévenu qu'il aurait à faire l'effort d'essayer de parler leur langue pour être accepté. Ce qu'il fit apparemment suffisamment bien pour être pris et ainsi emménagea chez ses enfants. De vagabond il dut retrouver des habitudes de sédentaire qu'il avait oubliées. Mais après deux jours il n'y tint plus, il fallait qu'il retourne là-bas, il avait envie d'aller se montrer et de la voir. Oh il tenta bien de se persuader que la raison de se rendre là-bas était de voir Elsie, essentiellement pour savoir ce qu'était devenu le carnet de Jean Du Fossé, mais cela n'y changeait rien, quand il pensait à cette auberge il ne voyait qu'elle. En arrivant il constata avec soulagement que l'établissement était bien moins fréquenté que la fois précédente. Elsie était attablée avec un homme et semblait parfaitement indifférente à sa présence. La grande fille, celle qui avait expédié Coco, était à se faire taquiner par trois jeunes hommes. Colas prit place en bout de table et mit à profit le peu qu'il connaissait de la langue pour essayer de comprendre ce qui se disait. Au bout d'un

moment Catherine vint s'enquérir de ce qu'il souhaitait boire. Elle lui souffla que Babette était occupée et que l'humeur d'Elsie était au vinaigre, s'il souhaitait parler à Babette il devrait faire mine d'user de ses services et surtout de payer. Si non ça finirait mal pour la fille. Un petit coup d'œil de côté lui permit de voir qu'Elsie les observait. Il eut l'idée de commander deux choppes et d'inviter Catherine à boire avec lui. Ainsi il put prendre des nouvelles de Rodolphe, qui allait de mieux en mieux et viendrait le voir prochainement en ville pour régler sa dette envers Béatrice. Catherine lui expliqua aussi la raison de l'affluence de l'autre jour. Elsie, depuis qu'elle pouvait garder l'argent qu'elle gagnait, s'était mise en tête de faire fortune. Et maintenant, non seulement elle exigeait des autres pensionnaires une part de leurs gains, mais s'était mise en cheville avec cet homme avec qui elle parlait. C'était un rabatteur, un sergent recruteur. Il amenait là des pigeons qu'il fallait d'abord plumer et une fois qu'ils avaient les poches vides et la tête pleine de brouillard leur faire signer un engagement. De cette façon elle touchait deux fois quelques pièces. Voyant la tournure que prenaient les choses Colas décida qu'il était grand temps de parler affaire avec Elsie pour récupérer le carnet noir. Lorsque Babette revint en salle, accompagnée d'un jeune homme, à peine sortie des jupes de sa mère, que Colas avait une grande envie de rosser, il fit celui qui n'y prêtait aucune attention. La jeune femme, mal à l'aise n'osait le regarder, mais semblait néanmoins dépitée par son apparente indifférence. Elle alla donc s'installer à l'autre extrémité de la table à côté de la fille, qui faisait mine de beaucoup s'amuser avec les trois hommes qui la lutinaient. Colas fit sa descente en enfer. Il mourait d'envie de l'avoir prêt de lui et regardait les trois gaillards, bien plus jeunes que lui, qui faisaient rire les deux filles. Il enrageait à l'idée que l'un d'entre eux se lève et accompagne Babette par la porte de derrière. Il en crèverait de jalousie. Ça bouillonnait en lui, mais il n'arrivait pas à lever la main pour faire le geste de l'appeler. Catherine l'observait et assistait en silence à son tourment. Ce fut elle qui appela Babette et lui fit signe de venir s'asseoir près d'eux. La jeune femme les rejoignit faisant mine de traîner les pieds, comme si elle regrettait de devoir abandonner une meilleure compagnie. Colas se leva, faisant effort de ne pas laisser deviner son émoi, il la prit par la main et se dirigea vers la porte du fond. Il exerça une pression sur la main de Babette comme pour lui signifier quelque chose, même s'il ne savait pas quoi. Elle lui répondit par une autre pression. Le cœur de Colas faillit bondir hors de sa poitrine. Elle avait compris. A peine la porte se fut-elle refermée derrière eux qu'elle le retint, le fit se baisser pour lui appliquer un pudique baisé sur les deux joues. Il en explosa de

bonheur et la serra fort contre lui, comme s'il voulait se souder ou plutôt se fondre en elle. Ces deux petits baisés étaient significatifs, ce n'était pas par esprit de lucre qu'elle était avec lui. Oh il aurait voulu lui dire ce qu'il ressentait, mais en ignorait les mots. Elle lui fit signe de la suivre hors de l'auberge et ils marchèrent main dans la main. Il réfléchissait, cherchait dans sa tête, sans trouver comment lui dire. Il finit par s'arrêter pour l'enlacé. Ce jeune corps, chaud, plein de vie, abandonné, offert, mais non il ne voulait pas se conduire comme ces goretts en rut.

Elle lui dit comme elle put, avec des gestes, des mimiques et des mots dont il devinait le sens, son chagrin, sa tristesse, son inquiétude aussi, pour sa petite sœur, un peu folle, partie toute seule. Il était là sans savoir que dire, le cœur chaviré par ce chagrin, alors il promit, il promit quoi, il n'en savait rien, mais il promit, comme il put, avec des gestes et des mots dont elle devina à son tour le sens. Il lui parla du carnet noir, presque avec honte. Comment pouvait-il face à sa détresse ne rien trouvé d'autre à dire. Pourtant elle comprit de quoi il voulait parler. Oui elle comprit qu'il cherchait ce que sa sœur avait emporté. Ce qu'Elsie cherchait et ne trouvait pas et qui la rendait si méchante. Son visage s'illumina, car elle venait de percevoir une issue à son labyrinthe.

Béatrice aimait avec les enfants courir la campagne pour reconstituer sa pharmacie personnelle et apprendre auprès des habitants le nom commun des plantes et l'emploi qu'eux en faisaient. Dans son laboratoire de fortune elle faisait sécher, macérer, broyait ses plantes, composait des tisanes, fabriquait des onguents et des pommades. Elle avait prélevé dans le jardin des simples de l'université des semences et des boutures de plantes qu'elle s'était mise à cultiver dans son jardin. Sachant que son beau-père se rendait deux à trois fois par semaine à l'établissement tenu par Elsie, où il retrouvait avec plaisir, selon ses dires Catherine et Rodolphe pour parler d'Affléville. Un jour elle décida de pousser de ce côté-là sa collecte, histoire de se rendre compte par elle-même. Elle savait par son beau-père que Rodolphe était en bonne voie de guérison, il était peut-être temps de leur rappeler leur accord. Elle était curieuse de pouvoir enfin voir ces lettres et documents qu'ils disaient détenir. En approchant de la taverne, tout en cueillant camomille, prêle des champs, reine des prés et autres herbes, soudain elle entendit des cris. Voix d'homme et de femme entremêlées, que Béatrice interpréta d'abord comme une banale dispute entre une fille et son client. En y prêtant mieux attention elle parvint à distinguer deux voix féminines. Il

s'agissait d'une dispute qui semblait devenir de plus en plus violente. Bientôt l'une des femmes se mit à hurler, apparemment sous des coups. Les enfants effrayés étaient venus se réfugier auprès de Béatrice qui ne savait quelle attitude prendre. Fallait-il se mêler de quelque chose qui non seulement ne la regardait pas, mais dont elle ne comprendrait sans doute pas le motif. Soudain une femme, échevelée et les vêtements en désordre, jaillit de derrière le bâtiment. Elle était suivie par un homme rouge de colère, il la rattrapa et se mit à la frapper à coups de poing et après qu'elle fut tombée à terre, à coup de pieds. Béatrice, au souvenir de scènes semblables, avait pâli et s'était mise à trembler. Les enfants effrayés se serraient contre elle. Elle, malgré son horreur regardait et hésitait à intervenir. Quand Elsie arriva à son tour, voyant Béatrice assister de loin à cette effroyable scène, elle en fit la remarque à l'homme qui cessa immédiatement ses violences et retourna avec Elsie à l'intérieur de l'ancienne auberge. La femme à terre, recroquevillé sur elle-même gémissait. Béatrice hésitait encore à prendre parti. Les enfants la tiraient pour la forcer à s'éloigner, mais elle ne parvenait pas à se résoudre à abandonner cette femme à terre, sachant que s'éloigner serait l'abandonner à de nouvelles violences de la part de cet homme en fureur. Elle se décida finalement à aller vers elle. A peine avait-elle fait quelques pas, qu'Elsie revenait accompagnée de Catherine. Faisant mine de ne pas voir Béatrice elle se pencha sur la femme qui immédiatement se recroquevilla et se protégea la tête de ses bras. Profitant de ce qu'Elsie s'était penchée et leur tournait le dos Catherine leur fit signe de s'éloigner. Mais Béatrice ne changerait pas aussi facilement d'idée, elle voulait savoir ce qui se passait. Elsie se releva et lui fit face tout sourire. Elle saisit Joseph par l'épaule et lui demanda de dire à sa mère qu'il s'agissait d'une sale voleuse, qui avait été surprise en pleine action, mais qu'après cette correction, elle ne recommencerait certainement plus. Catherine aidait la femme à se redresser et à marcher vers un appentis derrière la maison. Béatrice n'était pas convaincue, mais que faire ?

En retrouvant son mari et son beau-père elle leur raconta ce qu'avec les enfants ils avaient vu. Colas écoutait avec attention, le visage pâle et crispé et les poings serrés.

- Bon sang ! D'après tes descriptions j'ai bien peur qu'il s'agisse d'autre chose ! Mathias vient avec moi, je pense que s'il le faut Rodolphe nous donnera un coup de main.

Son ton ne laissait aucune alternative. Mais lorsqu'ils arrivèrent sur place tout était calme. Trop calme au goût de Colas. La porte était verrouillée. Ils firent le tour du bâtiment là aussi la porte était fermée. Ils frappèrent aux fenêtres. Rien, pas un bruit. Colas savait que Catherine et Rodolphe logeaient dans une espèce de remise ou de grange. La porte en était entrouverte, mais il n'y avait personne.

- Les chevaux ! Allons voir à l'écurie.

L'écurie était vide. Que se passait-il dans cette maudite bicoque. Il y avait à peine un peu plus d'une heure Béatrice y était encore, et là comme, par enchantement, plus personne.

- Viens père ne restons pas là, cette maison est sinistre, il y a comme un mauvais esprit qui rôde autour de nous. Viens partons !

Colas n'écoutait pas il tournait autour de l'auberge comme un ours d'une ruche. Il avait compris que la porte de devant était bloquée par une barre de fer. Après avoir bloqué cette porte ils avaient dû sortir par derrière.

Mathias ne comprenait pas l'agitation de son père. Qu'est-ce qui le mettait dans un état pareil, après tout cette histoire ne les concernait pas. Il se mit néanmoins à la recherche d'un outil qui pourrait faire l'affaire. Dans la remise il ne trouva rien, il retourna voir à l'écurie. A part une fourche à fumier et une pelle, de la paille et du foin, il n'y avait rien qui puisse leur être utile. Au moment de sortir de l'écurie le jeune homme entendit un bruit de chute. Il retourna sur ses pas.

Dans un coin sombre Pisse-sang était allongé. Avec beaucoup de peine il avait tenté de se relever et n'était parvenu qu'à faire tomber une échelle à laquelle il s'agrippait. Mathias le soutint pour lui permettre de s'asseoir sur une caisse. Il expliqua avec beaucoup de difficultés qu'en voulant s'interposer au nouvel ami d'Elsie celle-ci lui avait à moitié fracassé le crâne. A son réveil il avait affreusement mal à la tête et l'impression que tout tournait autour de lui. Par contre il ignorait ce qui s'était passé dans la maison. Colas ni tenait plus il voulait savoir, il se mit à fourrager dans la serrure avec un bout de ferraille et parvint finalement à faire jouer le mécanisme. A peine la porte ouverte il se précipita en appelant : - Babette ! Babette ! Son fils n'en comprenait toujours pas la raison et regardait les bras ballants son père courir dans tous les sens.

- Mais bon Dieu qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça ! Aides moi plutôt à chercher.

Alors que son père se précipitait à l'étage Mathias alla sans conviction jeté un coup d'œil dans la cuisine. Près de la porte se trouvait une trappe équipée d'un anneau de fer. Son père continuait à appeler. Mathias l'entendait courir au-dessus de sa tête. Quand le bruit des pas se fut éloigné il entendit comme un grattement sous la trappe. Il saisit l'anneau, s'arque bouta et souleva le panneau. Dans la faible lumière qui pénétra dans le trou il vit un visage cadavérique lui faire des grimaces, de frayeur il faillit lâcher l'anneau et laissé retomber la trappe, mais son père était à ses côtés et la retint à temps.

- Babette ? Dis-moi Catherine elle est où Babette ?
- Là en bas. Attends ! Donnes moi d'abord la main, aides moi à sortir. Non ne descend pas comme ça ! Il te faut de la lumière, tu vas te briser le cou. Non je te dis ! Elle est juste là en bas tu vas lui tomber dessus.

Mais rien n'y fit, déjà il s'aventurait à tâtons dans l'escalier glissant d'humidité. Catherine revenait avec un morceau de bois qu'elle avait pris dans l'âtre et qu'elle secouait pour raviver la flamme. Elle le tint au-dessus de l'ouverture.

- Attention ! Ne lui marche pas dessus elle est assez abîmée comme ça.
- Oui bon, Mathias descend, tu la prends sous les bras.

Son fils s'exécuta, il était curieux de voir cette Babette qui mettait son père dans un tel état. En tous cas elle n'était pas très lourde, ni très remuante. Sa tête dodelinait d'un côté à l'autre. Il se demanda si elle était seulement encore vivante.

- Tiens la bien il faut la coucher sur la table.
- Elle n'est pas morte au moins ?

Catherine lui souffla.

- Non, tais-toi donc, si non il te tue.

Le père avait gravi les dernières marches, il avait le regard hagard et le visage tout pâle. Les deux hommes la déposèrent avec mille précautions sur la table.

Catherine arrivait avec une chandelle dont la flamme vacillante éclairait faiblement le visage de la femme. Enfin Mathias put la voir. Les cheveux collaient sur son visage et cachaient partiellement la grosse bosse qu'elle avait au front, elle saignait du nez et son teint était cireux. Ses vêtements étaient en désordre. Colas se plaça devant Mathias et le repoussa dans l'ombre pour essayer de cacher ce que son fils n'avait pas à voir et essaya de couvrir ce pauvre corps de ce qui lui restait

de vêtement, ces quelques lambeaux ne cachaient plus grand-chose. Alors il retira prestement sa chemise et l'en couvrit, avec autant de manières que si c'était le Saint Sacrement. Mathias avait de la peine à croire son père capable de tant de délicatesses. Catherine souriait émue. Le pauvre corps était taché de plaques rouges ou bleues tirants au vert. Le compagnon d'Elsie avait sans ménagement poussé les deux femmes dans la cave et Catherine était tombée par-dessus Babette, ce qui n'avait rien arrangé. Durant leur enfermement dans la cave Babette n'avait pas cessé de gémir et de se plaindre de multiples douleurs, mais là, elle ne bougeait ni ne disait plus rien. Colas se pencha sur elle, son souffle était pourtant régulier, mais elle gardait les yeux obstinément clos. Mathias estima qu'il fallait avant tout la protéger du froid et se mit à la recherche de quoi la couvrir. Catherine le suivit. Colas restait penché sur elle guettant un mouvement. A peine furent-il seul qu'elle entrouvrit les yeux et lui fit un timide sourire. De ses mains, elle tenta de dissimuler les parties intimes de son corps. Colas comprit qu'elle avait honte d'être ainsi presque nue exposée aux regards. C'est vrai qu'elle n'était pas belle à voir comme ça. Colas abaissa son visage pour lui donner un baisé furtif, car déjà on venait. Catherine apportait un bougeoir.

- Catherine va donc voir ce que devient Rodolphe, il est à l'écurie.

Mathias ne revenait pas, il avait pourtant trouvé un coffre contenant des vêtements et dans un coin roulé en boule une couverture. Jamais il n'avait vu son père dans un tel état et il s'interrogeait sur l'attitude à avoir par rapport à cette femme.

Mathias des vêtements dans une main secouait la couverture de l'autre. Tout en faisant mine de détourner la tête il aida son père à revêtir la femme et à la couvrir. A présent elle avait les yeux ouverts et suivait leurs mouvements. Colas lui avait passé la main sous la nuque et tout en la regardant avec attention fit le geste de la soulever. Elle acquiesça d'un mouvement de paupières. Assise sur le bord de la table, emmitouflé dans la couverture, elle observait ce qui se passait autour d'elle, ce qui rassura Colas.

- Catherine, tu me donnes un coup de main pour la mettre sur ses pieds.

Colas avait d'un coup de coude repoussé son fils, il semblait ne plus vouloir qu'il la touche. Mathias prit un air désinvolte et demanda :

- Mais au fait, Rodolphe, comment ça va toi ?

Pisse-sang lui répondit d'un simple mouvement de tête.

- Je vais donc pouvoir dire à Béatrice que son traitement est efficace. Elle en sera très contente. Et alors on va aussi pouvoir voir ces lettres ?

Catherine intervint.

- Oui elles sont là. Tu vas pouvoir les emporter. Tu n'imagines pas comme je suis soulagée de m'en débarrasser. Depuis quelques jours je craignais sans cesse qu'ils nous les prennent et qu'on ne puisse pas remplir notre part du marché. Mais écoutes Colas, vous ne pouvez pas laisser Babette ici, ils vont revenir et alors là !
- Oui, tu as raison ! Mathias, je pense qu'on devrait la ramener à la maison, ta femme saura sans doute mieux en prendre soins qu'eux deux.

Colas l'avait aidé à se lever, il la soutenait et l'encourageait à faire quelques pas. Elle était très pâle et avait les traits tirés, à chaque mouvement elle faisait une grimace, mais ne se plaignait pas. Rodolphe se fit l'interprète pour lui demander si elle pensait pouvoir marcher jusqu'en ville. D'un air triste, mais résolu elle hocha la tête. La décision fut vite prise, elle partait avec les Colas et Catherine et Rodolphe lui apporterait ses affaires le lendemain. Mathias avait eu l'idée d'emporter une chaise pour Babette, ce qui leur permit d'entrecouper de poses le trajet jusque chez eux. Serré sous sa chemise il gardait précieusement le paquet que lui avait remis Catherine. Il n'avait pas eu le temps d'y jeter un coup d'œil, mais à chaque arrêt il glissait la main sous son vêtement pour s'assurer que le paquet était toujours là. Colas, plein d'attentions soutenait Babette pour marcher. A leurs côtés Mathias, très gauche, trimbballait la chaise ne sachant comment se rendre utile sans irriter son père, qu'il sentait très ombrageux.

Durant toute leur absence, Béatrice n'avait cessé de se demander si elle avait bien fait de leur parler de ce qu'elle avait vu. Cette fille était-elle réellement une voleuse qui avait provoqué et mérité la colère de l'homme ? Et comment Mathias et son père seraient-ils reçus si cette colère était justifiée ? Dans quel état allaient-ils rentrer ? Comparé à tout ce qu'elle avait redouté, l'arrivée de Babette fut une réelle bénédiction et elle fit avec soulagement le meilleur accueil à la protégée de son beau-père. Pendant qu'elle s'affairait à donner des soins à la jeune femme, Mathias marchait sur des charbons ardents, il était impatient de pouvoir étaler devant Béatrice ce qu'il continuait à dissimuler sous sa chemise. Il ne se sentait d'aucune utilité, car chaque fois que sa femme avait besoin d'aide son père se

précipitait et le repoussait. Lassé d'attendre il finit par se retirer avec les enfants à l'étage et là sans doute épuisé par la tension nerveuse finit par s'endormir. Au matin, avant de se glisser en bas, tout en évitant de réveiller Béatrice, il déposa le précieux paquet à côté d'elle, comme ça elle le découvrirait avant de descendre. Tout au long de la journée Mathias ne cessa de penser à cette jeune femme qui avait pris une telle place pour son père.

Au soir, bien que le travail fût enfin terminé, il s'attarda encore à tourner dans l'atelier sans rien faire de précis. Évidemment qu'il avait hâte de connaître le contenu de ces lettres tant convoitées, mais voulait laisser le temps à son père d'arriver le premier. L'attitude de Colas l'irritait à l'extrême, il ne se sentait plus réellement chez lui. La présence de cette Babette gâtait tout. Il aurait aimé parler à Béatrice sans témoin, comme avant, mais savait que ce ne serait plus possible pour l'instant. Et même en toute innocence se retrouver seul avec Babette le mettait mal à l'aise. Alors puisque la jeune femme était là et réclamait toute l'attention de Béatrice, autant se faire attendre ! Son père pourrait occuper tout l'espace par sa présence et n'aurait pas l'occasion de le repousser sans cesse en coulisses.

Lorsqu'en fin il poussa la porte, la minuscule cuisine était encombrée de monde. Catherine et Rodolphe étaient venus et discutaient avec son père. Béatrice, tout en s'activant auprès des enfants écoutait ce qui se disait. Elle eut tout juste le temps de faire à Mathias un signe de connivence. Sur les instructions de Colas, Joseph avait rapporté une grande cruche de bière mousseuse de la brasserie la plus proche. Babette faisait le service et la versait dans des gobelets de grès, mais comme il n'y en avait que trois Colas expliqua que les couples s'en partageraient chacun un. Lui boirait avec Babette. Les lettres et documents rapportés par Mathias la veille étaient étalés sur la table. Les cachets de cire rouge ou noire en étaient brisés. On se les passait de mains en mains et chacun les examinait à sa façon. Catherine ne savait pas dans quel sens courrait l'écriture, Rodolphe savait lire mais pas le français ni le haut allemand, il y jetait un coup d'œil distrait, Colas essayait en suivant du bout du doigt les lettres de les identifier. Mathias comprit qu'en dehors de sa femme et de lui personne ne pénétrait les mystères de l'écriture. Il avait de la peine à résister au péché d'orgueil, il aurait aimé faire une démonstration de sa science, mais il y avait Béatrice et elle jugerait cet acte mal à propos. Alors il s'approcha nonchalamment de la table et les examina d'un air

distrain. Il put tout de même voir qu'il s'y trouvait le contrat qui liait Jacobus, Du Fossé et le roi de France. Lorsqu'il leva les yeux vers Béatrice leurs regards se croisèrent et il comprit qu'elle n'en avait rien dit. Pour le reste il s'agissait bien de cinq lettres. Il y jeta un coup d'œil sans insister. Babette se tenait à l'écart et semblait préférer la compagnie des enfants à celle des adultes qu'elle ne comprenait pas. Colas lui adressait de temps à autre un sourire protecteur, mais se gardait de toute autre démonstration. L'atmosphère était plutôt détendue, ce qui permettait de parler librement. Les autres buvaient, mais lorsque Mathias voulut porter leur gobelet à ses lèvres Béatrice le fixa avec une telle intensité qu'il le reposa. Il comprit qu'il fallait garder les idées claires et poussa le gobelet vers le milieu de la table.

- Alors Béatrice ? Vous les avez lues, alors qu'en dites-vous ?
- Eh bien ce sont des lettres et un contrat. Le contrat lie Jacobus à des fournisseurs, quant aux lettres, trois concernent elles aussi les affaires de Jacobus, je pense que tout cela ne présente aucun intérêt. Quant-aux deux autres ce sont sans doute des lettres que mon père devait acheminer, seulement les cachets étant brisés je me vois mal aller voir leurs destinataires et pour m'expliquer leur raconter je ne sais quoi.
- Mais que contiennent-elles ?
- Attends un instant Colas ! Ce contrat et les trois lettres de Jacobus, penses-tu qu'on pourrait en tirer quelque chose ?
- Comme quoi ?
- Ben ! Ben si en les lui portant on pouvait, comme vous deux, avoir un emploi et un logement par exemple. Tu sais Colas, le Rodolphe il commence à se lasser de courir après ses fantômes.

Catherine commença à leur parler de la vie aventureuse de son compagnon.

Quand les gobelets et la cruche furent vides Colas commanda à Béatrice d'aller jusqu'à la brasserie en chercher une autre. Visiblement Colas voulait affirmer sa position de chef de famille. Béatrice enrageait, n'en laissa rien paraître, mais se promit de repartager les rôles et la hiérarchie dans Sa maison.

Lorsqu'à son retour elle posa la cruche de bière sur la table son regard croisa celui de son mari. Il fronça les sourcils. Durant son absence de la table des négociations

elle avait eu le temps de réfléchir et de préparer sa riposte, elle lui répondit par un petit sourire complice. Catherine en était toujours encore aux exploits de Rodolphe. Lorsque Rodolphe et Coco s'étaient retrouvés tous les deux dans la même bande de brigands ils avaient fait mine, tous deux, d'avoir oublié leur passé, mais ne s'en haïssaient pas moins pour autant. Rodolphe ne rêvait que de vengeance et faisait tout pour damer le pion de Coco et le supplanter. Mais maintenant qu'il était mort...

- Oui alors maintenant tu comprends le Colas, Rodolphe il aimerait bien se trouver quelque chose de plus stable. Qu'est-ce que t'en penses ?
- Ben je n'y vois pas de problème la Catherine, on va prendre ces papiers et on ira voir le Jacobus.

C'était bien ce que Béatrice avait vu venir.

Béatrice qui n'avait pas tout à fait dit la vérité concernant le contenu de tous ces papiers se vit piégée. Mais qu'importe elle coupa la parole à son beau-père.

- Attendez ! Vous semblez oublier que Jacobus a été frappé par ces messieurs-dames pour lui voler tout ça, que monsieur à trucidé deux hommes à Zurich et que le fait même d'avoir en sa possession ces papiers équivaut à être les coupables. Pour ma part je n'ai aucune envie d'être accusé de complicité et de me retrouver en prison ou de me balancer au bout d'une corde de chanvre. Si vous voulez vous en servir pour aller voir Jacobus, je veux bien, mais laissez-nous le temps à Mathias et à moi de filer en Alsace.

Évidemment Catherine et Rodolphe se récrièrent, ils ne voulaient surtout pas d'ennuis. Alors Béatrice eut une autre idée : Elle ferait un courrier à Jacobus dans lequel elle ferait le rapport des observations de Mathias et proposerait l'embauche de Rodolphe, pour surveiller le stock de matériel et l'emploi de l'outillage. Pour lui qui parlait l'allemand et était étranger au métier ce serait plus facile. Catherine se montra satisfaite de cette proposition elle n'aspirait qu'à une vie tranquille. Il fallait la comprendre, sa vie jusque-là n'avait pas été faite que de plaisir. Peut-être sous l'effet de l'alcool elle était devenue larmoyante et comme pour s'excuser elle expliqua encore que son Joseph, le charbonnier, avait, là-bas au camp dans la Woëvre, découvert les bassesses de celui qu'il croyait être de ses amis et l'avait payé de sa vie. Coco, qui furetait partout, était au courant de bien des choses et savait en tirer profit. Un jour le charbonnier l'avait entendu parler à des officiers des visites régulières de Jean Du Fossé au commandant. Ce qui intriguait ces

messieurs. Selon les dires de Coco ce Du Fossé était un espion qui fricotait avec le commandant et ainsi lui soutirait des renseignements. Un soir où il avait une fois de plus perdu aux jeux il se mit en tête qu'il pourrait vendre ses informations aux officiers. A l'entendre cette information leur vaudrait de l'avancement s'ils la livraient avec Du Fossé au Duc de Lorraine, qui comme chacun savait était toujours à l'affût d'informations de ce genre et se méfiait de tout le monde. Coco surveillait déjà depuis un moment Du Fossé et connaissant l'histoire de la Hérisson il avait compris qu'elle était sa fille. En découvrant ces manigances le charbonnier avait voulu en avertir les Colas seulement il fut poignardé devant leur porte. A présent Coco était mort, son Joseph aussi et ses enfants de même alors que restait-il à Catherine elle éclata en sanglots. Personne ne trouvait plus rien à dire.

- Bon Béatrice et vous maintenant que comptez-vous faire ?
- Ce que nous comptons faire maintenant ? Ma foi, pour ma part il me reste toujours une question : Ce carnet noir, qu'est-il devenu et quel est son intérêt ? S'il en a un !

Rodolphe semblait vouloir dire quelque chose et jetait de temps en temps un coup d'œil à Babette qui assistait en silence à la conversation sans que l'on sache si elle y comprenait quelque chose. Il la désigna du doigt, mais ce fut Catherine qui parla pour lui.

- Elle sait ! Oui elle doit savoir ! Depuis plusieurs jours Rodolphe et moi étions embusqué à surveiller le va et vient dans l'auberge où le Coco et l'autre s'étaient installés. Un soir Rodolphe a vu le borgne sortir de la maison en courant et se sauver jusqu'au bosquet un peu plus haut. On se demandait ce qui se passait à l'intérieure. On n'osait plus bouger, parce que du bosquet l'autre nous aurait vu, alors on a attendu. A la nuit, au moment où on voulait justement partir, on a vu les femmes traîner quelque chose de lourd hors de la maison. Il faisait déjà trop sombre pour voir ce que c'était, mais on a vite compris. Elles tournaient autour, semblaient fouiller, tiraient des chiffons ou des vêtements. Oui plus tard nous avons compris qu'il s'agissait du cadavre de Coco qu'elles fouillaient et ont débarrassées de ses vêtements. L'autre, caché dans les buissons, devait lui aussi être aux aguets. Quand il a fait tout à fait nuit, qu'on ne pouvait plus rien voir, alors nous sommes partis. Mais le lendemain nous sommes retournés pour voir. Quand

la petite est sortie pour pisser, j'ai entendu l'autre là-haut qui la sifflait, elle a levé la tête, à baissée ses jupes et est parti le rejoindre. Lorsqu'elle est revenue elle était toute pâle et semblait chamboulée, elle a regardé à gauche et à droite puis elle est retournée à l'intérieure. Et nous avons pu voir de loin le borgne qui rejoignait la route qui mène en ville. Dans l'après-midi nous avons vu Babette qui allait dans la grange et un peu plus tard la petite la rejoindre. Toutes les deux avaient fait bien attention de ne pas être vues de l'intérieur. Je me suis glissée par derrière sans faire de bruit pour voir ce qu'elles faisaient. Elles ont discuté un moment et j'ai vu la petite lui montré un carnet noir, qu'elle a ensuite dissimulé sous ses vêtements. Elles se sont embrassés longuement et puis celle-là est retournée à l'intérieure et l'autre est partie à travers champs. Voilà !

- Mais !
- Oui nous sommes restés encore un moment à observer la maison puis comme je n'y tenais plus j'y suis allé voir. Nous ne nous étions pas trompé le Coco n'y était plus. C'était point facile de se faire comprendre, alors c'est avec des gestes que j'ai demandés s'il n'avait pas besoin de quelqu'un pour les travaux ingrats. Quant au Coco, ce n'est que plus tard que j'ai appris que c'était la grande qui l'avait envoyé en enfer.
- Mais au fait où est-elle passé celle-là ? Elle n'était pas là hier.

Les uns et les autres se regardaient, mais personne ne semblait savoir. Béatrice et Mathias ne savaient pas de qui on parlait mais regardaient Babette attendant d'elle une explication. Ce fut Colas qui réagit.

- Ce n'est pas la peine de la regarder comme ça, cette pauvre fille, elle ne comprend pas le français.
- Oui père nous l'avons bien compris cependant j'aimerais tout de même qu'elle nous explique un peu ce qui s'est passé. Je vais demander à Joseph de traduire ... Si vous voulez que je la soigne j'aimerais tout de même savoir qui elle est et ce qu'elle sait sur ce carnet. Vous m'avez demandé quelles étaient mes intentions, ou projets, cela pourrait dépendre de ce qu'elle voudra bien nous apprendre.

Oui Babette avait des choses à dire et pas qu'un peu. La traduction fut par moment difficile car si Rodolphe parlait bien l'allemand son vocabulaire français

se limitait à l'essentiel. Pour commencer, Babette leur apprit que la petite souillon était sa sœur. Cette adolescente en pleine crise de puberté était difficile à tenir en place. Parce qu'elle était en bourgeon elle se croyait déjà un fruit mûr. Elle voulait absolument être une femme. Pour cela elle s'était mise en tête de séduire un homme. Elle commença par jeter son dévolu sur Coco. Mais celui-ci avait sans doute des projets plus lucratifs pour lui, et voulait la conserver intacte. Alors elle usa de toutes les minauderies dont elle était capable avec le borgne. On ne pouvait pas dire qu'il y succomba, non il en abusa d'une façon scandaleuse. L'affaire faite, la petite choquée par l'expérience, car le borgne était un sadique et lui avait imposé les pires sévices, se souvenant des mises en garde de sa sœur, s'attendant à des reproches elle préféra se confier à Nelly, la grande fille. Elle lui raconta que pendant que le borgne tirait son plaisir à la faire souffrir, elle tenait les yeux fermés et les mâchoires serrées pour ne pas hurler. Il ne cessait de répéter : « C'est bien ce que tu voulais, hein, petite salope ». Mais ce ne fut pas tout, lorsqu'il finit par se lasser et qu'elle rouvrit les yeux, son bandeau avait glissé de son œil mort. Blanc comme celui d'un poisson crevé il la fixait et de sa bouche, aux dents pourries, s'écoulait une bave jaune comme du venin. Elle en sortit terrorisée. Nelly l'écoutait tous les muscles tendus, elle était furieuse et jura qu'elle le lui ferait payer. En attendant elle prit la petite sous son égide. Depuis les deux filles étaient devenues inséparables et préparaient leur vengeance. La petite faisait mine d'être soumise au borgne et manœuvrait pour l'attirer seul à l'extérieur. Après que Nelly eut poignardé Coco le borgne n'osait plus mettre les pieds à l'auberge, mais il savait où l'autre avait caché le carnet et il tenait à le récupérer. Ursula, la petite sœur de Babette se doutait bien qu'il n'était pas loin et avait affreusement peur qu'il ne revienne. Lorsqu'il la siffla elle ne put rien faire d'autre que de lui obéir. Il ne lui fit aucun mal, mais la menaça de lui faire connaître l'enfer si elle ne lui obéissait pas. Il exigea d'elle qu'elle aille chercher le carnet et le lui apporte en ville dans un endroit discret qu'il lui indiqua. Urssi malgré sa terreur, à peine se fut-elle suffisamment éloignée du bosquet qu'elle réalisa qu'elle tenait là enfin l'opportunité de se débarrasser de lui. Elle courut prévenir Nelly et elles préparèrent leur coup.

Lorsque Elsie s'aperçut de l'absence d'Urssi et de Nelly elle entra dans une rage folle et s'en prit à Babette pour savoir où elles étaient passées. Avec l'aide de son associé et à force de coups ils lui arrachèrent la vérité et aussitôt ils se mirent eux aussi en route pour la ville.

Pour Béatrice la chose était entendue, dès le lendemain elle se mettrait à la recherche de l'adolescente, mais se garda bien d'en parler ouvertement. Après le départ de Catherine et de Rodolphe, Béatrice et Mathias se retirèrent à l'étage, laissant Colas avec sa protégée.

Une fois seules ils entreprirent de lire avec attention les lettres en leur possession. Au début ce fut difficile car la concentration manquait. Pourtant ils durent se rendre à l'évidence, aucune de ces lettres ne portaient la mention de son destinataire.

Évidemment dans ces conditions il était impossible de les acheminer, alors comment faisait Jean Du Fossé ? Il ne pouvait donc s'agir que de destinataires qu'il connaissait bien. Ils se remirent à la lecture de chaque lettre où ils espéraient trouver des indices sur l'identité des destinataires ou de l'expéditeur. Leur but n'était pas absolument d'aller porter ces lettres, mais de découvrir la fonction réelle des messages et du messenger et surtout s'il y avait un rapport avec le financement de ce régiment de mercenaires suisses. Toutes ces lettres leur paraissaient d'une grande banalité et sans grand intérêt. Aucune ne parlait de la situation politique du moment, de la guerre ou du régiment. Ce ne fut qu'après qu'ils aient constaté que pourtant elles contenaient quelque chose qui leur était commun que leur intérêt se raviva. Dans chacune on parlait d'une expérience vécue, mais dont on ne donnait aucun détail. Dans l'une d'entre elle, par exemple, on pouvait lire : « J'ai bien compris qu'il ne faut pas s'attacher aux détails, mais à l'impression que produit l'ensemble ». Dans une autre : « J'ai réellement eut l'impression de renaître à une nouvelle vie, d'avoir une nouvelle chance... » Et une autre encore : « La descente au centre de moi-même m'a ouvert les yeux... » et puis cette phrase en latin que Béatrice traduisit pour Mathias par : « Visite l'intérieur de la terre et, en rectifiant, tu trouveras la Pierre des Sages ». Bien évidemment tout cela titilla l'imagination et la curiosité des deux lecteurs.

D'autant plus que dans l'une de ces lettres l'auteur s'adressait à un Très Cher Frère Jhnn Vlntn. Ce qui ne permettait pas de l'identifier avec certitude, mais rappelait à Béatrice ce brouillon trouvée à la taverne des étudiants. Béatrice ne tenait plus en place elle lisait et relisait les unes après les autres, tout cela tournait dans sa tête, elle voulait savoir, elle voulait comprendre et en revint finalement à la certitude que l'explication se trouvait dans le carnet noir qu'il fallait absolument récupérer avant le borgne. Pour Mathias la cause était entendue et la

phrase latine le confirmait, son beau-père connaissait le secret des faiseurs d'or et dans cette phrase latine il ne pouvait s'agir que de la Pierre Philosophale. Occultum Lapidem. Il s'agissait sans doute d'une pierre comme la Pierre de Touche qui permet de juger de la pureté de l'or, mais là beaucoup plus extraordinaire puisqu'elle permettait de transformer le ténébreux plomb en or lumineux. En attendant Béatrice se garda bien de le contredire, bien décidée à retrouver la sœur de Babette et de récupérer le carnet et ainsi enfin connaître le fin mot de toute cette ténébreuse histoire.

Le lendemain, après le départ pour le travail des deux hommes, Béatrice s'occupa de Babette. Elle l'aida à faire sa toilette, lui appliqua des pommades, lui refit ses pansements et l'aida à s'habiller et à se coiffer. Débarrassée de son reste de fard, elle était beaucoup plus présentable, dans sa simplicité elle était même assez jolie. Pendant que Béatrice rangeait ses affaires Babette s'occupait d'Henriette et de Joseph avec qui elle semblait bien s'entendre. La présence de Babette avait d'abord dérangé et même irrité Béatrice, mais à présent elle se sentait de plus en plus proche d'elle. Elles avaient sensiblement le même âge et toutes les deux avaient subies la brutalité des hommes, ce qui les rapprochait. Béatrice demanda à Joseph tout en bavardant avec la jeune femme d'essayer de savoir où sa sœur pouvait bien être allée. Elle avait noté que la veille lorsque Babette parlait du départ de sa sœur elle avait dit qu'après s'être embrassées sa sœur était partie à travers champs, ce qui était certainement moins commode et plus fatigant qu'en prenant la route si elle voulait se rendre en ville. Elle en avait déduit qu'Ursi n'était pas allé en ville, mais alors où était-elle allée ? Babette découvrait dans cet entourage familial quelque chose qu'elle n'avait jamais connu jusque-là. Par les soins qu'elle recevait, elle devenait quelqu'un, quelqu'un pour qui on avait des attentions. Elle sentait bien que Béatrice voulait l'aider et pour la première fois elle se sentait aimée pour elle-même et non plus pour l'argent qu'elle rapportait ou comme simple objet que l'on jette après emploi. Oui, elle découvrait la dignité humaine. Elle ne fit donc aucun mystère sur leurs origines, elle et sa sœur venaient du sud de l'Alsace et avait une vieille grand-mère à Gundeldingen un village pas très loin de Bâle et qu'il se pourrait bien que ce soit là que sa sœur se cache. Béatrice pour qui il était urgent de retrouver cette Ursi, décida de s'y rendre sans plus tarder.

Chapitre 23

Ursi

Lorsque Béatrice atteignit les premières maisons du village elle eut vite fait de repérer la petite cabane que lui avait décrite Babette. Elle était vraiment petite, à peine plus grande que la niche d'un gros chien et en très mauvais état. Un lierre qui couvrait les murs et partait à présent à la conquête du toit en dissimulait presque entièrement les ouvertures. Il n'y avait aucun doute possible c'était bien ça. Par précaution Béatrice fit encore une centaine de pas au-delà de la maisonnette et inspecta d'un coup d'œil discret l'entourage. Puis elle revint sur ses pas. Ce fut alors qu'elle remarqua un peu plus haut, un petit vacher assis au pied d'un pommier qui l'observait. Si elle ne voulait pas devenir suspecte il était temps d'aller frapper à la porte. Une voix répondit, sans doute pour l'inviter à entrer. Elle poussa la porte, qui était tellement basse qu'elle dut se plier en deux pour entrer. Une petite vieille au visage comme un champ labouré de frais, même couleurs, plein de rides et parsemé de touffes de chaumes, leva ses yeux myopes. Elle lui fit signe de s'approcher pour mieux la voir. Elle lui jeta un coup d'œil et se remit à son ouvrage, qui consistait de ses doigts difformes à écosser des fèves. Ne sachant trop que dire Béatrice prononça le nom de la jeune fille : Ursula ! La petite vieille rectifia : Ursi ! Et releva les yeux. Béatrice confirma :

- Ya ! Ya ! Ursi !

Elle haussa les épaules et se replongea dans ses fèves. Béatrice chassa une poule et s'accroupit devant la vieille et colla son visage presque contre le sien, mais très vite se redressa. Une odeur de pue et d'urine formait comme un nuage protecteur autour de la vieille. La femme portait une longue jupe, qui avait été noire, et tenait sur ses genoux un grand bol de terre cuite, ses pieds, enveloppés de chiffons, étaient cachés en partie par le tas de cosses sèches où la poule s'était remise à fourrager. De sous sa jupe, s'écoulait entre ses pieds un filet d'urine qui allait se perdre sous le tas de cosses et de fanes. Béatrice préféra ne pas aller voir ce que cachaient les chiffons. Elle renouvela sa question : Ursi ? La vieille, leva la tête

puis fit un vague geste qui semblait vouloir dire qu'elle n'était pas là. Comment allait-elle pouvoir en savoir plus ? Soudain la pièce s'obscurcit. Béatrice comprit. Elle bondit vers la porte. Elle ne s'était pas trompé le petit vacher se tenait contre la fenêtre et retenait toute la lumière qui pourtant avait déjà tant de peine à se faire un chemin entre le feuillage du lierre. Il n'eut pas le temps de s'enfuir, elle l'avait attrapé par le revers de sa veste.

- Dis-moi, tu connais Ursi ?

Le gamin la fixait sans répondre.

- Ursi, Mätschen ! Toi connaître ?

Il semblait avoir compris et secouait la tête dans un signe affirmatif.

- Wo is Ursi ?

Avec force mimiques et gestes elle lui fit comprendre qu'elle la cherchait et voulait savoir si elle allait revenir. Le gamin s'adressa à la vieille. Oui elle reviendrait le soir pour manger et dormir. Cela ne servit à rien d'insister, soit on ne la comprenait pas, soit on ne savait pas, en tous cas elle n'en apprit pas d'avantage. Il ne lui restait plus qu'à retourner en ville. En quittant le village elle se demanda si la gamine n'était pas retournée vers l'ancienne auberge. C'était évidemment possible, mais Béatrice n'avait aucune envie de s'égarer dans les champs et ceci d'autant qu'il allait être l'heure du retour des hommes. Tout en réfléchissant, elle repartit vers la ville. En route elle croisa quelques paysans, mais personne qui ressembla à la jeune fille qu'elle cherchait.

Béatrice rapporta à Babette ce qu'elle avait vu et surtout ce qu'elle n'avait pas vu, c'est-à-dire sa sœur. Babette ne s'étonna pas de l'attitude de la petite vieille et était au contraire persuadée qu'Ursi n'était pas loin, compte tenu du mutisme de la grand-mère. Car si elle n'avait pas vu la jeune fille depuis peu elle se serait immédiatement mise à se plaindre de ne jamais la voir. Béatrice en déduisit qu'il faudrait absolument qu'elle y retourne avec Joseph dès le lendemain à la première heure, avant que la demoiselle ne file une nouvelle fois.

Ils se mirent donc en route avant le lever du jour. Lorsqu'ils arrivèrent en vue des premières maisons il faisait déjà assez clair pour qu'ils voient de loin un garçon sortir de la maisonnette. Le gamin avait vu le geste de Joseph et détaillait sans plus de manière.

- Tu l'as vu Mama ?

- Oui, c'est le petit vacher que j'ai déjà vu hier. Il semble pressé de retrouver ses vaches.

La petite vieille lapait sa soupe dans laquelle trempaient quelques morceaux de pain. Pour les faire entrer dans sa bouche édentée elle les poussait avec son index crasseux. Les fanes de fèves à ses pieds n'avaient pas bougé, tout était comme la veille, y compris la poule et cette horrible odeur. La misère de cette femme, matérielle, mais aussi intellectuelle et probablement morale, horrifiait Béatrice. Elle se demandait comment un être humain pouvait atteindre une telle déchéance. Mais dans l'immédiat elle se trouvait confrontée à un autre problème et elle préféra remettre à plus tard ses réflexions philosophiques.

La fille n'était pas là et comment faire parler la vieille ? Entre deux lapées elle jetait un coup d'œil furtif à Béatrice. Lorsqu'elle eut vidé son écuelle elle se tourna vers Joseph et lui fit signe d'approcher. Elle tendit son visage pour mieux le dévisager, puis poussa un grognement, qui voulait sans doute dire : Je ne le connais pas celui-là ! Béatrice posa devant la vieille une petite pièce d'argent et expliqua à Joseph ce qu'il devait demander. A peine avait-elle détourné son regard de la pièce avait disparu. Ah ! Voilà donc un point auquel elle était sensible. Béatrice lui présenta sa main, paume ouverte, avec une autre petite pièce, mais cette fois-ci ne la quitta pas des yeux, prête à refermer la main. Joseph posa ses questions. Comme la femme ne répondait pas Béatrice referma la main et fit mine de ranger la pièce. A ce moment se produisit le même phénomène que la veille. L'éclipse de la lumière. Béatrice se précipita dehors et revint un instant plus tard en tenant le petit vacher par le bras. Immédiatement elle comprit qu'elle s'était laissé bernier. Les vêtements que le gamin portait étaient beaucoup trop grands pour lui.

- Où est-elle ? Joseph demande à la vieille où est partie la fille.

La vieille ne répondit pas. Alors Béatrice ouvrit sa main et présenta la pièce d'argent au garçon. La vieille se redressa d'un bond et voulut se saisir de la pièce, mais Béatrice avait été plus rapide qu'elle.

- Joseph redemande lui et dit lui bien que la pièce sera pour celui qui répondra à mes questions.

Et Béatrice tourna son regard vers le petit vacher. La vieille voyait déjà la pièce passer dans la main du garçon. Elle se récria, non, non, elle allait parler. Mais

finalement elle n'avait pas grand-chose à dire si non que la fille avait peur, mais elle ne savait pas de quoi, ni ce qu'elle faisait durant la journée. Béatrice réfléchit.

- Joseph dis-lui que nous venons de la part de sa sœur Babette qui veut la voir.

La femme haussa d'abord les épaules puis jetant un coup d'œil à la pièce qui reluisait dans la main de Béatrice promit de parler à Ursi de leur visite, alors Béatrice lui donna la pièce et lui en promit une autre quand elle aurait vu la jeune fille. S'adressant au gamin elle lui montra une pièce de cuivre. Celle-ci serait pour lui s'il les conduisait rapidement à l'endroit où il devait récupérer ses vêtements. Le gamin se mit à pleurer parce qu'il venait de comprendre que la garce avait filé avec ses vêtements sur le dos sans l'intention de les lui rendre, d'un geste il désigna ceux de la fille roulée en boule dans un coin. Béatrice défit le paquet et examina les vêtements. Mais ils ne contenaient pas le carnet. Elle se retourna vers le gamin et lui fit demander par Joseph si lui avait connaissance du carnet noir. Il secoua la tête. Non il ne savait rien. La vieille suivait attentivement ce qui se disait, elle s'agita comme un chien qui sent un os qui pourrait bien être pour lui. Savait-elle où est le carnet, elle répondit l'avoir vu, mais que la petite l'avait caché, elle ne savait pas où. Béatrice et Joseph attendirent une bonne partie de la matinée mais ce fut en vain, la jeune fille ne se montra pas, ni ce jour-là ni le lendemain. Babette était de plus en plus inquiète pour sa sœur et après deux jours d'attente elle n'y tint plus, elle décida qu'elle irait elle-même voir la grand-mère et la ferait parler. Elle avait encore quelques douleurs et du mal à faire certains mouvements, mais était persuadé de pouvoir faire ce chemin jusqu'à Gundeldingen. A présent unies par un même intérêt les deux jeunes femmes s'entendaient de mieux en mieux et pour se comprendre utilisaient une espèce de sabir, mélange de français et de dialecte alémanique agrémenté de signes et de gestes que toutes deux arrivaient à comprendre.

Babette se fatiguait facilement et la moindre côte à monter l'épuisait ce qui fit que lorsqu'elles arrivèrent au village la journée était déjà bien entamée. Elles trouvèrent la petite vieille derrière la maison dans son minuscule potager, toujours accompagné de sa poule, occupée à arracher les dernières fanes de fèves. Elle reconnut immédiatement Béatrice, quand à reconnaître Babette elle semblait d'abord avoir quelques hésitations, mais finalement fit le lien avec Ursi. Babette ouvrit son ballot et en tira du pain un fromage et un saucisson, ce qui eut pour effet immédiat de délier la langue de la vieille. Faisant mine de leur révéler un

grand secret, elle expliqua qu'Ursi était partie à la recherche d'une espèce de sorcière qui pourrait la délivrer de son tourment. Dans son insouciance juvénile la jeune fille s'était laissé séduire par un démon ou peut-être même par le diable en personne. Lorsqu'elle s'était rendue compte de sa méprise, car le démon avait pris figure humaine, il était trop tard. Il avait déjà introduit le serpent dans son ventre. Elle l'avait bien senti pénétré en elle et après qu'il se soit tortillé et qu'il ait poussé des grognements de satisfaction il avait prononcé des paroles, qu'elle ne comprenait pas, sans doute de sorcellerie pour faire d'elle Sa chose. Le serpent était à présent en elle et se lovait dans son ventre. Lorsqu'elle prit conscience de ce qui lui arrivait elle fut prise de panique, elle était terrifiée à l'idée d'être l'esclave du diable. Elle n'en dormait plus, n'en mangeait plus et était prête à tout pour en être libérée. Alors en désespoir de cause la vieille lui avait parlé de cette sorcière et voilà qu'elle était partie à sa recherche. Mais la vieille se demandait comment Ursi se débrouillerait pour trouver l'argent pour payer la sorcière qui avait prise sur le diable et elle jeta un coup d'œil significatif à Béatrice. La petite prétendait avoir quelque chose à vendre et que plusieurs hommes étaient morts pour ce qu'elle avait. En entendant ces explications Béatrice comprit qu'il devait s'agir du carnet de son père.

Sur le chemin du retour Béatrice réfléchissait à la suite à donner à ces informations. Ce fut Babette qui le rompit le silence. Persuadé que Béatrice, puisqu'elle savait soigner des maladies, avait des pouvoirs sur le démon, la suppliait de délivrer sa petite sœur de son emprises. Béatrice se garda bien de la détromper, et ne cessait de lui répéter que pour lui venir en aide il fallait qu'elle retrouve et parle à sa sœur.

Maître Colas avant de rentrer avait fait un petit crochet du côté de l'ancienne auberge où Rodolphe et Catherine avaient pris leurs quartiers. Dès son entrée Catherine vint à sa rencontre, pour faire avec lui le point sur la situation. Ici tout était rentré dans l'ordre et les affaires avaient repris de plus belle. Elsie était revenue sans son souteneur, quand à Nelly, durant son absence, elle avait été réglé un compte qui lui tenait à cœur, elle s'était occupée du borgne et l'avait envoyé rejoindre Coco nourrir les poissons.

A son retour, très sûre d'elle, elle avait avec Elsie précisé certaines conditions et repris les choses en mains. Elle avait également fait à Catherine et Rodolphe des

propositions qui leurs convenaient tout à fait. Tout était donc au mieux et la petite sœur de Babette n'avait plus rien à craindre du borgne. En entendant toutes ces bonnes nouvelles Colas se demandait s'il devait s'en réjouir, car au fond il ressentait tout de même une inquiétude sur la décision que prendrait Babette en apprenant ces nouvelles. A son retour il rapporta son entretien avec Catherine, mais prit la précaution de ne pas trop en dire. Bien sûr Babette ne comprenait pas tout ce qui se disait, mais elle comprit tout de même que le tortionnaire de sa sœur était mort et pour l'instant cela lui suffisait. Comme sa sœur elle était persuadée que le borgne n'était rien d'autre qu'un avatar de Satan. Quand à Béatrice, elle eut une nuit très agitée. Entre cauchemar et veille elle ne cessait de penser à Ursi, cette fille qu'elle ne connaissait pas et dont elle aurait volontiers oublié l'existence si elle ne l'imaginait pas en possession du carnet tant convoité. Mais comment la retrouver ? La seule piste était cette sorcière. Au lever du jour Béatrice avait pris sa décision. Elle irait voir cette femme et trouverait Ursi. Pour la trouver ses renseignements étaient bien maigres elle se voyait mal arriver dans ce village et aller de maisons en maisons demander qui était cette femme qui exorcise. En tous cas pour savoir il lui faudrait se rendre en Alsace. On disait qu'à présent la région était pacifiée, mais qu'il s'y trouvait toujours encore des bandes de brigands. Il fallait donc qu'elle parvienne à convaincre Mathias de l'accompagner. Elle disposait d'un argument de poids : Récupérer ce carnet noir, qui pour Mathias contenait le secret des alchimistes.

En route ils avaient imaginé tous les scénarios possibles pour découvrir qui était et où se terrait cette femme qui disait avoir prise sur le diable. Mais une fois sur place ils durent se rendre à l'évidence, ils avaient oublié l'essentiel : Les effets de la guerre. Dès l'entrée du village, sur le bord du ruisseau se dressaient ce qui restait d'une grande maison avec ces dépendances, ruinés par un incendie. Un mur, en partie éboulé, entourait ce qui avait été un verger. Ils menèrent leurs chevaux jusqu'au bord de l'eau. Sous les vieux saules l'eau bondissait gaîment par-dessus les restes d'une digue qui avant l'incendie avait dû canaliser son courant vers la roue d'un moulin. Les ronces et les buissons prenaient vaillamment possession de l'espace qui leur était abandonné. Plus loin, bien que les maisons restées encore debout étaient visiblement habitées, l'agglomération semblait déserte. Pas une voix, pas de cris d'enfants, pas une enclume qui résonna

sous les coups de marteau. Tout était silencieux. Sans doute les habitants se terraient-ils chez eux dans la crainte tout en observant sans faire de bruit ces étrangers. Le village s'étirait tout le long du ruisseau. Soudain les bêlements d'une chevrette rompirent cette quiétude. Elle avait dû réussir à échapper à l'attention de son gardien, probablement embusquée non loin dans un fourré. Une petite voix commença par l'appeler par des : Pschitt ! Pschitt ! Mais l'animal trop heureux d'avoir réussi à lui jouer un mauvais tour ne semblait pas vouloir entendre et s'approchait par petits bonds des chevaux. Béatrice s'accroupit et lui tendant une touffe d'herbe l'appela : Pschitt ! Pschitt ! L'espiègle animal vint gambader autour d'elle, tout en agitant fébrilement sa queue blanche : Viens Pschitt ! Viens ! Béatrice crut pouvoir l'attraper et fit un bond, mais la chevrette était plus rapide qu'elle et la jeune femme s'étala de tout son long. De derrière le buisson jaillit un rire cristallin, suivi d'un appel : Pschitt ! Les cabrioles de l'animal et le rire enfantin étaient parvenu à chasser la tristesse de l'endroit. Mais l'animal n'était décidément pas disposé à entendre les appels. Après une nouvelle tentative Béatrice parvint à la saisir par une patte. Mais la petite chèvre se débattait vaillamment. Tout en l'enserrant dans ses bras, Béatrice appela l'enfant. Une tête blonde, hésitante, finit par émergée de derrière le buisson. Puis ce fut un bras tenant un bout de corde et bientôt rassuré par la voix de Béatrice l'ensemble d'une petite fille se dégagea d'entre le feuillage. Elle était aussi crasseuse qu'apeurée. Tout en restant attentive aux gestes de ces étrangers, elle se saisit de l'animal et lui passa la corde autour du cou, ce qui ne semblait pas du tout du goût de la petite sauvageonne. Béatrice continuait de tenir l'animal. La fillette lui jeta un coup d'œil et se mit à tirer sur la corde.

- Attends ! Je cherche grosses Mädchen. Madel, Ursi, tu connais ?

L'enfant continuait à tirer sur la corde.

- Mathias donne lui un bout de pain et du fromage. Je pense que ça va lui délier la langue.

- Tu ne m'as pas dit qu'elle s'était habillée en garçon ?

La fillette s'était saisie du pain et du fromage et y mordait à belle dents.

- Du papa, mama ?

- Na! Isch haup kah Maume! Awer T'Maume vum Hüß!

- Ah ! je ne comprends pas, elle dit non quand je demande après son papa ou sa maman, mais semble parler de quelqu'un d'autre, probablement une grand-mère ou une tante.

Le pain et le fromage engloutis, Mathias lui tendit une pomme, qu'elle saisit sans hésiter. Si le contacte était établi, ce n'était pourtant pas encore la confiance, la petite continuait tout en croquant la pomme à tirer la corde de la petite chèvre. Béatrice la lâcha. La fillette fit un bon en arrière. Mathias fouillait dans son sac comme s'il cherchait encore quelque chose à lui donner. Elle le regarda et attendit. Alors Béatrice lui fit comprendre quelle voulait voir sa maison. Mathias restait avec la main dans son sac et la regardait, interrogatif, alors que fait-on à présent ?

- Ta maison ? Du Hauss ?

La fillette fit une grimace, réfléchit un instant, scrutant leurs visages, puis acquiesça de la tête et leur fit signe de la suivre. Elle fit trois pas, puis tendit la corde à Béatrice et en quelques bons disparut derrière le buisson, lorsqu'elle en ressortit elle traînait plus qu'elle ne portait un énorme panier, presque aussi grand qu'elle, qui contenait de l'herbe. Mathias par des gestes lui demanda si c'était pour la chevrette. Elle fit signe que non, c'était pour la maison. Béatrice y regardait avec plus d'attention. Ce n'était pas du fourrage, mais des plantes médicinales par paquets bien distincts.

- Il me semble que nous ayons frappé à la bonne porte !

Ils remontèrent la rue, contournèrent l'église et s'arrêtèrent devant une maison, qui sans être grande avait du caractère, probablement le presbytère. La petite monta les trois marches et sur la pointe des pieds, tendant le bras, s'apprêtait à soulever le heurtoir, mais stoppa son geste, se retourna et fit signe à Mathias de déposer le grand panier devant la porte, y jeta un coup d'œil d'inspection puis regarda ses mains sales, fit une grimace et enfin frappa. La porte s'ouvrit sur une jeune fille, vêtue sans prétention, mais correctement, les cheveux bien tirés, sous un petit bonnet et des chaussures aux pieds. La gamine s'adressa à elle dans la langue locale, mais visiblement parlait d'eux en précisant qu'ils parlaient le français. La jeune fille tira à elle le panier l'inspecta et le fit passer par la porte. En souriant elle dit quelques mots à la fillette qui s'éloigna avec sa petite chèvre. Mathias s'apprêtait à la suivre, mais Béatrice le retint car la jeune fille leur avait fait signe d'attendre. Ils n'eurent pas longtemps à patienter, une femme d'une

quarantaine d'années, aux traits réguliers, se tenant bien droite pleine de grâces, et affichant un air sérieux, pourtant sans sévérité, s'avança sur le perron.

- Bonjour, monsieur, madame, que puis-je pour vous ?

Ah ! Elle parlait le français, ce qui ne gomme pourtant en rien son air distant, que l'on devinait inquiet.

- Excusez-nous madame, nous passons le long du ruisseau et avons vu cet enfant cueillir des simples, comme je m'intéresse à leurs propriétés curatives je souhaitais rencontrer celle pour qui elle faisait cette cueillette afin de me renseigner sur leur usage.

- Je vois ! Eh bien... attendez un instant, je vous envoie quelqu'un pour s'occuper de vos montures.

Deux jeunes filles vêtues de grands tabliers vinrent prendre les chevaux et le couple fut invité à entrer. La maison était le reflet de l'hôtesse. Bien tenue, avec une évidente rigueur. Ils furent invités à prendre place dans une pièce meublée modestement, qui selon son apparence devait servir de salon, de bureau et à d'autres usages pas très bien définis.

Leur hôtesse interroge Béatrice sur ses motivations. Béatrice s'expliqua en toute franchise. Ce qui l'intéressait surtout était les maladies liées à la maternité.

Dérèglements des cycles, infécondité, et maladies après accouchement.

La femme secoua la tête d'un air pensif puis se tourna vers Mathias et lui adressa un regard pénétrant. Béatrice comprit que leur hôtesse n'envisageait pas de parler de choses qui relevaient de l'intimité des femmes en présence d'un homme, et proposa que Mathias aille voir après leurs montures pendant que les femmes s'entretenaient de choses qui ne l'intéressaient ni ne le concernaient.

- Mais pourquoi vous intéressez-vous plus particulièrement à ce sujet ?

- La science populaire est très largement entachée de superstitions et celle réservée aux clercs, ne concerne pas les problèmes particuliers à la féminité. J'ai donc décidé de courir les villages et d'interroger les unes et les autres sur ce qu'elles ont appris par expérience propre ou ce qui leur a été transmis. Et c'est le hasard qui m'a amené chez vous.

- C'est très intéressant, vous avez sans doute fait des rencontres très intéressantes et instructives et je dois avouer que je vous envie un peu, car je n'ai pas eu votre chance. Dès ma naissance je fus confiée à un couvent, et mon destin était tout tracé puisque dans ce couvent on accueillait des

femmes nobles qui cachaient leur grossesse et venaient là pour accoucher et y laisser leur enfant. Une fois en âge de comprendre, la sœur qui se consacrait aux soins médicaux des mamans comme des nourrissons prenant de l'âge, je fus désignée pour la seconder ou plus précisément la servir.

Ces présentations faites s'installa entre les deux femmes une espèce de connivence et elles purent parler en toute liberté des choses qui les intéressaient. Elles parlèrent du dérèglement du cycle menstruel et des douleurs occasionnées par celui-ci, des relations sexuelles et des maladies qui y sont liées, des accidents de l'accouchement et encore de bien d'autres maladies en rapport avec lamaternité.

- Ne trouvez-vous pas injuste que Dieu nous ait créé aussi vulnérables ?

Chapitre 24

La Révélation.

- Voudriez-vous dire que Dieu serait injuste ?

Et Béatrice éclata de rire.

- Pensez-vous qu'il s'agisse d'un blasphème que d'oser dire ce qu'il arrive à toutes les femmes de penser ? Allons Anne, cessons ce jeu puéril, voudriez-vous me faire croire que ces pensées ne vous ont jamais effleuré ? Allons donc bien sûr que si !
- Oui en effet, mais ...Je dois avouer que je suis très gênée...oui, souvent je me demande pourquoi on imagine spontanément que Dieu soit masculin ? Les anges seraient sans sexe et Dieu lui serait masculin, cela paraît absurde, non ?

- Oui ! Oui ! Je suis persuadée que ce sont les hommes qui ont organisé le monde pour nous faire croire que Dieu est comme un père qui préfère ses fils à ses filles. Ce monde est organisé pour que nous les femmes nous sentions toujours coupable de quelque chose.
- Oui à ce sujet J'ai été amenée à faire une expérience intéressante sur ce refoulement dû à notre éducation. Tenez, voulez-vous que nous tentions une expérience ? Allons, dites oui ! Comme moi vous êtes d'une nature curieuse et si vous ne le faites pas, maintenant que je vous en ai parlé, vous ne cesserez d'y penser et de le regretter. Voilà ce que je vous propose, je vous prépare une infusion, vous la buvez, vous tomberez dans un court, mais profond sommeil. Vous ferez des rêves qui vous révéleront à vous-même. Ensuite nous en parlerons. Vous n'avez rien à craindre, croyez-moi sur parole.

Béatrice hésitait, elle connaissait à peine cette femme, pouvait-elle lui faire une confiance aveugle ? Indiscutablement elle ressentait pour elle de la sympathie, ce qui semblait réciproque mais cela suffisait-il ?

Elle regarda Béatrice avec insistance, attendant une réponse.

- C'est sans doute intéressant, mais pouvez-vous m'en dire un peu plus sur les effets de cette ...préparation ?
- Il s'agit de...

Subitement une grande émotion semblait l'agiter, son regard s'était troublée et elle avait tourné la tête pour se dérober au regard de Béatrice. Leur conversation fut interrompue par l'arrivée de Mathias et de la jeune fille qui lui servait de guide.

- Ma mère, je crois que nous venons, grâce à monsieur, d'élucidé le mystère de la jeune fille habillée en garçon.
- C'est vrai Mathias ? Tu as retrouvé la sœur de Babette ?
- Je crois bien que oui !
- Oh que Dieu soit loué ! Nous allons peut-être enfin savoir de quoi souffre cette enfant. On nous l'a amenée délirante et avec une forte fièvre.

La ressemblance avec Babette était frappante. Pendant qu'Anne et la jeune fille s'activaient autour d'Ursi, Béatrice prit Mathias à part et lui dit en quelques mots

ce que lui proposait Anne. Cette expérience avec cette femme réputée se mesurer avec Satan lui paraissait extrêmement dangereuse. Mais il était déjà trop tard, Mathias eut beau mettre Béatrice en garde, elle avait déjà pris sa décision, elle voulait savoir et se soumettrait à l'expérience.

Après avoir bu la préparation qu'Anne lui présentait, Béatrice tomba d'abord dans une douce somnolence. Elle ne sentait plus ses membres, c'était agréable, elle se détendit. Elle entendait distinctement Anne lui parler d'une voix douce et mélodieuse, et lentement elle sombra dans un profond sommeil. Anne restait assise à ses côtés et lui tenait la main, comme pour la rassurer, mais en même temps elle surveillait le fluide de vie qui circulait à travers le corps de Béatrice.

Mathias irrité par l'attitude de sa femme était retourné voir Ursi. Elle était allongée dans un lit propre et semblait dormir, Ses vêtements de garçon étaient suspendus à un clou. Il aurait aimé les fouiller, pour voir s'il s'y trouvait le carnet noir. Mais une jeune fille l'accompagnait partout, comme pour le surveiller. C'était en tous cas de cette façon qu'il le ressentait. Pourtant elle prétendait être là pour lui tenir compagnie et répondre à ses questions, éventuelles. A l'écurie il retrouva la fillette avec Pschitt, sa petite chèvre. Elle avait rempli son tablier de pissenlits qu'elle distribuait généreusement aux chevaux, mais elle était toujours aussi sale et Mathias s'en étonna auprès de son guide. Avec un sourire la jeune fille lui expliqua que leur communauté était organisée selon le modèle de l'abbaye de Thélème et en avait adopté la règle : « Fais ce que tu voudras ». Mathias s'étonna qu'une telle règle puisse être en vigueur dans un établissement où l'on recueillait des jeunes filles et encore bien moins dans une abbaye. Il demanda donc quelques explications. Selon la demoiselle, dans cette abbaye, en application de la règle, on ne forçait jamais personne à faire quoi que ce soit qu'il ne souhaitait pas. Si la petite fille préférait rester sale on respectait sa volonté, mais elle ne pouvait pas manger avec les autres à table, ni dormir avec elles, non pas pour la punir, mais par respect des autres que cela pourrait incommoder. C'est ainsi que plutôt que d'imposer quelque chose, ici on l'amenait à découvrir par elle-même ce qui est bien et bon. La fillette qui venait d'arriver, n'éprouvait pas encore le besoin de vivre avec des camarades, alors on la laissait faire paître librement sa petite chèvre, mais pour manger elle devait en échange rapporter les plantes qu'on lui demandait de cueillir. De cette façon on lui faisait comprendre que la vie en société s'appuie sur la réciprocité. Mathias qui jusque-là n'avait

connu que des sociétés hiérarchisées, régies avec autorité, n'en revenait pas que l'on puisse éduquer des enfants de cette façon. Cette jeune fille qui lui servait de guide, qu'il avait commencé par considérer comme une de ces mouches qui ne cesse de tourner autour de vous en bourdonnant et dont il aurait aimé se débarrassé d'un revers de main, lui devenait à présent sympathique et il se développa même entre eux une espèce de camaraderie. La jeune fille lui raconta sa propre expérience. Lorsqu'elle s'était jointe à la communauté, au début elle refusait de se laver et de changer de vêtements parce qu'ils étaient pour elle le lien avec sa vie antérieure et qu'elle redoutait ce changement comme une rupture, une espèce de perte d'identité. Elle avait observée par la suite que pour certaines filles même l'ignorance fait partie de leur identité et qu'elles refusent d'en changer en s'instruisant. Ce ne fut heureusement pas son cas, elle avait très vite voulu connaître le nom des plantes qu'on lui demandait de rapporter et ensuite d'en déchiffrer le nom dans le grand herbier de la bibliothèque et c'est ainsi qu'elle avait appris à lire. C'est de cette façon qu'on les encourageait à progresser selon leur rythme et leurs capacités toutes personnelles.

- Vous avez sans doute remarqué que nous ne retenons et n'apprenons que ce qui nous intéresse, alors pourquoi perdre son temps à vouloir inculquer quelque chose qu'on s'empresserait d'oublier alors qu'avec cette méthode on éveille d'abord l'intérêt, pour y répondre ensuite.

Mathias était subjugué par les réflexions aussi pertinentes que faisait une si jeune personne.

Pendant que Mathias se laissait conduire à travers la maison et ses dépendances, Béatrice avait entamé une autre visite, une descente en elle-même. A une agréable sensation d'abandon, de liberté succéda un cauchemar, une véritable tempête se mit à l'agiter. Jusque-là elle était comme immatérielle, sans apparence, comme un fluide sans volonté propre, pareille à des volutes de fumée ou des nuages dans le ciel qui se laissait porté, poussée par le vent. Avec un sentiment d'inexistence et là, soudain, son environnement commença à tenter de lui donner une forme, de la contraindre dans un moule, à lui opposer une résistance. Anne, à ses côtés, pouvait lire sur son visage la succession d'émotions que provoquaient ses sensations. Après cette parfaite sérénité du début soudain Béatrice s'était mise à se cambrer, à gémir, puis à se débattre, à tenter de résister à une force invisible elle poussait des cris violents, l'expression qui se peignait sur son visage était celle d'un refus, d'une révolte, elle semblait vouloir « Être » puis soudain elle se

remettait à gémir, à supplier, ses bras s'agitaient comme si elle cherchait à se délivrer d'une contrainte et sans transition adopter une attitude totalement contraire affichait une puissante sensualité, cherchait à saisir quelque chose qui lui échappait sans cesse. Son visage était devenu dure. Son visage changeait encore d'expression. Soudain un tourbillon semblait l'emporter et la propulser à travers l'espace. Elle avait perdu pied, elle s'agitait cherchant quelque chose de stable à quoi s'agripper. Elle respirait comme un poisson hors de son élément puis agitait les bras cherchant un rythme, une harmonie comme pour une danse lascive et semblait virevolter comme une plume emportée par une douce brise. Mais elle ÉTAIT et elle en avait parfaitement conscience, mais pour cela il lui fallait déployer une Énergie et pour créer, produire être cette Énergie il lui fallait être double, en mouvement entre le Plus et le Moins. Le Bien et le Mal, le fécondant et le fécondé. Elle se voyait chuté, non plonger, avec délice dans la fange dans l'abjection du Mal d'où elle était propulsée dans le sublime Bien qui l'écrasait de sa magnificence. Mais que lui importait puisqu'elle Était, elle Était le Tout le noir et le blanc le feu et la glace la lumière et les ténèbres, elle riait aux éclats et hurlait de douleur. Mais elle Était, oui elle était tout cela et surtout elle était ELLE.

Lorsqu'en fin ces hallucinations lentement se dissipèrent, que les images se fondirent dans l'informé comme la brume par la douce chaleur du soleil levant, Béatrice, encore frémissante, se retrouva de nouveau dans cette espèce de néant, elle n'était plus, elle n'avait plus de corps ou ne l'avait pas encore retrouvé. Elle n'était plus en sommeil ni encore éveillée, elle cherchait, les yeux obstinément clos, à échapper ou à rattraper ce rêve où se mêlaient la volupté, la jouissance la plus indécente et les pires souffrances. Ses souvenirs s'entremêlaient et lorsque lentement ses idées se firent plus claires, plus ordonnées, elle en ressentit un grand bonheur elle avait compris qu'elle était tout cela. Lorsque finalement ses paupières se soulevèrent et qu'un, bien que très faible, rayon de lumière l'éblouit elle les rabassa vivement redoutant toute cette clarté. Ce fut en entendant une voix agréable lui parler avec douceur qu'elle se calma et rouvrit lentement les yeux, elle vit le visage d'une femme souriante, rassurante penchée sur elle. Il lui fallut encore un moment pour se souvenir de ce visage. En reprenant entièrement conscience des larmes coulèrent sur ses joues en feu. Anne lui demanda avec beaucoup de douceur si elle se souvenait de son rêve. Elle osa à peine lui avouer que ses dernières visions restaient claires dans sa mémoire

- Je vais vous laisser vous reposer un instant, essayez pendant ce temps de pénétrer le sens de tout cela.

Lorsque Béatrice fut seule, en se remémorant et avoir mis un peu d'ordre dans tout ce qui se bousculait dans sa tête, elle se demanda si ce rêve ne l'avait pas rendu plus lucide. Elle se souvint de ces fêtes païennes de Dionysos, le « libérateur » qui sous l'effet du vin fait découvrir à ses adeptes leur « Moi » réel. Dans son rêve, cette dualité de Dionysos et d'Apollon, qui se partage notre « Moi », c'était révélé à elle.

Lorsque Anne revint, elle regarda Béatrice et lui posa dans un geste d'affection la main sur l'épaule.

- Rassurez-vous Béatrice je connais ce que vous ressentez en ce moment. Moi aussi j'ai eu les mêmes visions et ressenti les mêmes déchirements, oui ces émotions qui nous paraissent inavouables, que nous refusons d'admettre venir de nous. Et pourtant notre bestialité est une réalité. Regardez la nature, tout nous semble harmonieux et pourtant, si nous y regardons de plus près c'est une lutte acharnée, sans pitié, dépourvue de toute morale, pour la Vie. La Vie se nourrit de vie et non de morale. Notre humanité tient à très peu de chose. Voyez le cas de cette jeune fille, Ursi, j'ai été la voir, elle dort encore profondément et pour la soulager, il faudra que je comprenne ce qui fait souffrir son âme. Vous m'avez parlé d'une histoire de serpent qui semble la terrorisée. Vous voyez là encore ce serpent représente pour elle cette frayeur que nous avons de nous-même en découvrant notre ... animalité.
- Mais que peut-on y faire ?
- L'assumer tout simplement, tout en nous efforçant de la contrôler ! Voyez cette pauvre fille qui après avoir obéi à son instinct en fut ensuite terrifiée et a cherché à se déculpabiliser en s'inventant cette histoire de possession. C'est tout le temps la même chose, d'un côté la Nature et de l'autre Dieu.
- Je pense qu'elle craint d'être enceinte d'un monstre et que c'est pour ça qu'elle est venue vous voir.
- Non je pense qu'elle vient pour que je la délivre de ce monstre dont elle se croit habitée, elle a à présent peur de ses propres agissements. Ce monstre n'est autre que sa face sombre, celle à la découverte de laquelle vous êtes

allée dans votre rêve. Mais au fait ! Pourquoi étiez-vous à la recherche de cette fille ? Vous ne sembliez pourtant pas vraiment la connaître !

- Eh bien...Disons que c'est une autre histoire. Nous sommes à la recherche d'un carnet qui appartenait à mon père et selon toutes vraisemblances ce serait elle qui l'aurait.
- Un carnet !

La réaction de la mère du refuge fit battre le cœur de Béatrice plus fort et plus vite. Ce pourrait-il qu'elle ait trouvé ce carnet ?

- Vous savez que je suis prête à le racheter !
- A le racheter ? Il a donc de la valeur ? Ou est-ce uniquement à vos yeux ?
- Oui, il a appartenu à mon père, il a donc pour moi une grande valeur sentimentale.
- Votre père semble avoir exercé une grande influence sur votre vie

On venait de frapper à la porte.

- Ma mère ! La jeune fille a retrouvé ses sens et souhaiterait vous parler.

Anne se tourna vers Béatrice.

- Vous venez ? Il est peut-être temps d'y voir plus clair.

Ursi était éveillée, mais très agitée. Anne s'était assise sur le rebord du lit et lui tapotait la main en lui parlant gentiment dans la langue locale. Ursi semblait rassurée et elles entamèrent un long dialogue. Béatrice et Mathias y assistaient sans trop comprendre, mais à un certain moment toutes les deux se tournèrent vers Béatrice et Ursi lui sourit.

- Je viens de lui dire que vous êtes les amies de sa sœur qui s'inquiète pour elle et vous a demandé de la retrouver. Je vous expliquerai le reste tout à l'heure. Souhaitez-vous que je lui dise quelque chose, ou lui demande quelque chose de particulier ?

Mathias voulait prendre la parole, mais Béatrice lui posa la main sur le bras.

- Dites-lui simplement que sa sœur se réjouira de la savoir entre de bonnes mains. Sa sœur a quitté l'auberge où elle travaillait et vit à présent avec nous à Bâle. Dites-lui aussi que dès qu'elle ira mieux elle pourra elle aussi venir chez nous vivre avec sa sœur.
- Je suis persuadée que ce que vous venez de dire l'aidera à guérir. Mais vous ne vouliez pas lui poser une question ?

La traduction fut faite et semblait effectivement réjouir Ursi, jusqu'au moment où Anne la questionna au sujet du carnet, là elle parut effrayée et se mit à pleurer.

Lorsqu'en fin elle eut retrouvé son calme, elle s'enquit d'abord du borgne, ce que Béatrice et Mathias devinèrent facilement lorsqu'elle se cacha un œil.

- Nous avons compris ! Dites-lui qu'il est mort et qu'elle n'a plus à s'inquiéter de lui. Par-contre pour le carnet ?
- Oui, je vous expliquerais plus-tard.

En effet après qu'Ursi eut reçu les soins qu'elle nécessitait la Mère et Béatrice purent reprendre leur conversation. Béatrice était tendue et avait hâte d'entendre ce qu'elle avait à lui dire au sujet de ce carnet. Mais d'un geste leur hôtesse remis à plus tard ses explications.

- Oui, oui le carnet, mais auparavant parlez-moi un peu de vous et de votre père, voulez-vous ?

Surprise qu'Anne en revienne à ce sujet Béatrice lui parla néanmoins de son enfance à Metz, de l'éducation que son père lui donna, de leur tentative de départ pour la Hollande, de l'éparpillement de leur famille, leurs retrouvailles avec son père et enfin comment il mourut.

Anne semblait troublée, elle demanda encore quelques précisions sur la physionomie de Jean Du Fossé, elle posa des questions qui étonnèrent encore d'avantage Béatrice. Elle demanda des précisions sur ses petites manies, ses amis, pour finalement lui déclarer qu'elle avait connu son père. Ils étaient amis depuis quelques années et chaque fois que Jean passait par Bâle il venait lui rendre visite. Béatrice en tombait des nues et resta un instant sans voix, mais elle se souvint qu'entre la visite de son père au camp rom et sa réapparition à Bâle il s'était passé quelques jours et qu'elle s'était toujours demandée où il avait bien pu passer pendant ce laps de temps. Depuis leurs retrouvailles chez le commandant des Armoises elle lui découvrait des amitiés qu'elle n'aurait jamais soupçonnées. D'abord Hélène, une guérisseuse bossue, des Armoises, un grand seigneur, commandant dans l'armée de Lorraine, alors que son père détestait le duc Charles, c'était pour le moins curieux, et il y avait ces gitans et encore Jacobus, et Schudich et maintenant Anne, une religieuse catholique.

- Vous vous demandez naturellement qu'elles pouvaient être nos relations. Et je vous répondrais, qu'elles étaient purement amicales. C'est une espèce de fraternité intellectuelle ou disons plutôt spirituelle qui nous liait. Je peu d'ailleurs vous dire qu'il m'avait parlé de vous, et de votre mari, comme de votre fille. Votre père me parlait aussi des projets qu'il avait pour vous.
- Vous parlez sans doute du régiment ?

- Non, le régiment, ça c'était son grand souci. Non, non ce n'était pas cela il y avait autre chose qui lui tenait très à cœur.
- Cela a-t-il un rapport avec ce carnet noir ?
- Ah oui ! Le carnet noir. Hélas la petite m'a expliqué que ce carnet avait coûté bien des tracas et probablement plusieurs vies humaines. Lorsqu'elle s'en était emparée, c'était avec l'idée d'en tirer un peu d'argent, mais très vite elle avait réalisé qu'il représentait pour elle un bien trop grand danger. Certaines personnes pour le récupérer étaient prêtes à tout, alors elle a préféré le détruire.

Béatrice et Mathias se regardaient très déçus.

- Mais ne soyez pas aussi déçus. Je vais vous dire l'essentiel de ce qu'il pouvait contenir vous concernant. Votre père souhaitait ardemment que vous vous rendiez à Calw en Forêt Noire, en Allemagne donc, et ceci pour une date bien précise : Le jour de la Pentecôte.
- Mais que devons-nous aller faire là-bas ? Nous avons déjà été du côté de Freiburg en Breisgau et au souvenir de ce que nous y avons vécu, je n'ai aucune envie d'y retourner.
- Mais qu'est-ce que tu racontes Mathias ?
- Comment ? Tu ne te souviens donc plus ? Ce passeur et l'autre qui voulait nous dévaliser ! Et c'était pourtant aussi là qu'ont commencé nos ennuis avec ce médecin maudit, ne me dis pas que tu as oublié !
- Oui bon ! Il faut que je vous explique Anne, j'attendais d'ailleurs l'occasion de vous en parler. Là-bas à Freiburg j'ai fait la connaissance d'un jeune médecin, fraîchement diplômé de la faculté de Bâle qui s'intéressait particulièrement aux organes de la reproduction. D'abord des animaux et ensuite des êtres humains. Mon mari lui a donné l'épithète de « Maudit » parce que pour ses études il n'a pas hésité à sacrifier une bonne dizaine de femmes, afin d'en étudier les organes à différents âges et stades de leur grossesse. Il a pris des notes d'une grande précision et réalisé des dessins dignes de Léonardo da Vinci. Et je dois avouer que, malgré ma répugnance pour sa méthode, grâce à lui j'ai beaucoup appris.
- Vous avez donc vu ses notes et dessins ?
- Oui je les ai vus et lus.

- Est-ce possible, mon dieu ! C'est fantastique ! Mais dites-moi est-ce que cela vous permet de comprendre comment tout cela fonctionne ? Et où peut-on les consulter ?
- Oui, oui il est très explicite ! Actuellement elles sont chez un professeur de Bâle, mais je doute qu'il envisage de les publier. Les croquis et notes sont trop précis pour que l'on puisse douter qu'il les ait réalisés d'après des victimes éventrées à cette fin.
- Cela permet-il aussi de comprendre l'origine de certaines maladies et l'infécondité de certaines femmes ?
- Je pense que... Oui je pense que l'on peut essayer de comprendre d'après ce qu'ils nous révèlent !
- Vous vous rendez compte qu'enfin on pourrait comprendre ! Il faut que je voie cela et que je voie ce qu'on peut en tirer pour soigner toutes ces femmes en mal d'enfants.

Mathias était profondément choqué qu'à aucun moment ne fut prononcé le moindre mot de compassion pour les victimes. Seul comptait pour elles de pénétrer le grand mystère de la vie et ce qu'elles pourraient en faire. Béatrice ne venait-elle pas de lui donner l'idée d'en faire autant ? Toutes ces pauvres filles qui se réfugiaient auprès d'elle, pour trouver de l'aide, n'allaient-elles pas finir découpées pour satisfaire cette curiosité malsaine. Pourquoi Béatrice n'arrivait-elle pas à maîtriser sa langue et ce maudit médecin, au travers de sa femme, n'allait-il pas faire un disciple.

- Bon ! C'est bien ! Tu es contente ! Tu as trouvé quelqu'un comme toi pour qui les vies d'innocents ne comptent pour rien. Bon, mais il ne s'agit pas de cela, il me semble que dans ce carnet tu espérais trouver des informations concernant l'identité de ceux qui financent ce régiment suisse.

Anne et Béatrice se regardaient d'abord surprises par le ton qu'employait Mathias, puis très mal à l'aise. Alors Ann, pour atténuer l'effet produit, s'empressa de répondre à la question.

- Ah oui ! Ce régiment ! Il lui en a coûté du souci et bien des nuits blanches, vous savez !
- Et probablement la vie !

Béatrice jeta un coup d'œil furtif à son mari.

- Oh mon Dieu ! C'est terrible ! Je l'avais mis en garde, je lui avais dit et répété que cette affaire était une erreur qui ne lui attirerait que des ennuis. Et

pourquoi ? Pour cette faible satisfaction morale ! Quelle horreur ! Et comme c'est stupide, vous savez que dans toute cette affaire il n'était qu'un prêtre nom, c'est tout.

- Attendez ! Vous voulez dire que ce n'est pas **Son** régiment et que **Sa** fille n'a rien à voir avec tout ça ?
- Oui évidemment ! Oui c'est tout à fait ça ! Vous n'êtes pas du tout concerné. Il leur fallait un nom, un représentant, quelqu'un pour signer et votre père voulait un peu se venger en obligeant le roi de France et son ministre, le cardinal, de signer ce contrat à côté du nom d'un huguenot proscrit et vous n'avez strictement rien à voir avec tout ça.

Toutes ces informations irritaient profondément Mathias. Il était terriblement contrarié par ces explications qui décourageaient tous ses espoirs. Cette Anne affirmait que le carnet, où Mathias espérait trouver des réponses à ces rêves de faiseur d'or, avait été détruit, mais qu'est-ce qui le prouvait ? Elle était en train de les emberlificoter. En tous cas lui était lucide et devait arracher Béatrice des griffes de cette sorcière. Il fallait quitter sans tarder cet endroit. D'ailleurs le soleil était déjà bien bas et une fois la nuit tombée, une fois le monde des vivants plongé dans les ténèbres Satan serait le maître. Il fallait qu'il hâte leur départ. Il était grand temps, alors que sa femme continuait à bavarder. A force de faire et de la presser, Béatrice finit par se décider et au moment de se mettre en selle, elle eut un étourdissement et s'effondra pour s'allonger de tout son long. Mathias était furieux et pensait qu'elle allait se relever, mais elle restait étendue inerte. Anne et les deux filles qui avaient amenées les chevaux, sentant l'irritation du mari, restaient planté là, effrayées, sans un geste. Mathias bondit à terre. Tout le sang de Béatrice avait reflué de son visage devenu de cire. Bouleversé il souleva sa femme, la serra dans ses bras, alternant les baisées et les signe de croix sur son front

- Béatrice ma chérie ! Béatrice ! Je t'en supplie ne t'en va pas, reste avec moi, pense à Henriette, à Joseph ils ont, eux aussi, besoin de toi.
- Oh Mathias, je ne me sens pas bien !
- Attendez Monsieur Mathias, nous allons la transporter à l'intérieure et l'allonger.
- Ne la touchez pas vous ! Tout ça c'est de votre faute !

Mathias regardait autour de lui d'un air hébété. Béatrice venait de rouvrir les yeux et s'agrippait au bras de son mari.

Mais elle ne tenait pas sur ses jambes et faillit retomber à terre. Mathias la tenait sous les aisselles, mais elle glissait vers le sol.

Il la tenait serrée contre lui et du regard interdisait qu'on l'approche

Anne s'était approchée et Béatrice tendait la main vers elle comme pour lui demander du secours. Le pauvre homme complètement désespéré, fou de rage et d'inquiétude bondit sur son cheval, avec l'idée d'aller chercher de l'aide. De l'aide il ne savait où, mais il fallait qu'il entreprenne quelque chose pour arracher Béatrice à ce repaire de sorcières.

Il laissa les femmes s'occuper d'elle, mais pointant un doigt accusateur vers Anne et s'écria :

- Je reviendrais la chercher !

Au cours de la journée le ciel s'était couvert et à présent de sinistres nuages gris, tirant sur le violet obscurcissaient le ciel. Alors que Mathias galopait vers Bâle soudain le vent grossi et fit plier la cime des arbres, souleva des nuages de poussière et brutalement comme elle avait débuté sa furie cessa pour céder la place à des torrents d'eau. Mathias plié sur l'encolure de son cheval continuait sa folle course. Dans sa hâte il n'avait pas pensé à se couvrir de sa grande cape. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire il fut trempé jusqu'aux os. Cette douche aussi soudaine que froide calma son emportement. Là soudain il prit conscience de la réalité de la situation. Il s'était senti humilié et se croyait victime d'une coalition féminine. A présent il se reprochait son départ précipité. Les sabots de son cheval faisaient gicler l'eau des flaques grandes comme des mares qui inondait maintenant la route. Béatrice était indiscutablement mieux au Refuge bien au sec et à l'abri, d'autre part, là-bas à Bâle les enfants devaient attendre leur retour et son père et Babette s'inquiéter. Il remit son cheval au galop et lorsqu'en fin il arriva en vue de la ville, il dû encore le presser car on s'apprêtait à fermer les portes. Dès son entrée les enfants se jetèrent dans ses bras, mais leurs premiers mots furent pour demander où était leur maman. Il trouva à peine la force de donner quelques vagues explications à son père et de dire à Babette qu'ils avaient retrouvés sa sœur. Colas le regardait sans rien dire, le voyant tout dégoulinant d'eau il se limita à secouer gravement la tête. A présent, là au chaud parmi les siens, il retrouva un peu de calme. Une fois allongé sur sa couche, dans l'obscurité

sa main cherchait cette présence qui lui était tellement familière et qui à présent lui manquait cruellement. Il prit conscience que ce qui rongeaient son cœur n'était rien d'autre que la jalousie. Jalousie d'une amitié naissante entre Béatrice et cette femme. De toute la nuit il ne trouva le sommeil. Comment faire pour garder la confiance de Béatrice et gagner l'estime d'Anne ? Il se tourna et se retourna sur sa couche tout en essayant de trouver une réponse. Petit à petit dans son esprit une idée prit forme. Les notes et croquis de Palache visiblement intéressaient beaucoup la nouvelle amie de Béatrice, peut-être devrait-il les lui apporter. Oui ! Avec ça aucune des deux ne penserait plus à ses propos fous de la veille. En fouillant un peu dans les affaires de Béatrice il trouva le manuscrit.

Avant le lever du jour, sans faire de bruit il se glissa hors de la maison. Il ne pleuvait plus. Durant la nuit le vent avait tourné et maintenant de grosses couches de brouillard se blottissaient dans les vallées, il faisait encore frais, mais cette journée printanière promettait d'être belle.

Lorsque Mathias finit par atteindre le Refuge, il n'eut pas le temps de sauter à terre que la porte s'ouvrait et que Béatrice venait à sa rencontre.

- Tu es venu me chercher Mathias ? Tu en as mis du temps, tu sais que je t'attendais. Comment vont les enfants ?

Ils s'embrassèrent et Béatrice lui passa la main sur la joue et lui souffla à l'oreille : - Tu sais que je t'aime et que je suis bien contente que s'en soit fini de cette folle course pour retrouver le carnet. Mathias pressé d'en finir avec les explications lui tendit le paquet enveloppé de toile cirée.

- Tiens, j'ai pensé que...

- Oh ! Tu penses donc que je dois le lui montrer ?

Derrière elle, dans la pénombre du vestibule Anne les observait. Mathias rougit.

- Mais dis-moi Béatrice comment te sens-tu ?

- Oh tu sais ce n'était pas bien grave, c'était sans doute dû au surmenage, j'étais à bout de nerfs. Je me suis allongée et détendue, mais je n'ai pas pu dormir, alors Anne m'a tenu compagnie et nous avons bavardé, beaucoup bavardé.

- Oh Béatrice tu me rassures, j'avais tellement peur...

- Viens allons voir Anne, je lui dirais que tu as été cherché tout ça pour qu'elle puisse y jeter un coup d'œil.

- Tu sais, en chemin j'y ai pensé, pourquoi ne pas en faire une copie puisque cela vous paraît tellement important ? Tu sais si chaque fille copie quelques feuillets d'ici ce soir elles peuvent avoir terminé.

- Mais c'est formidable, tu as raison, pourquoi n'y ai-je pas pensé.

Après que la Mère y eut jeté un coup d'œil cinq filles furent choisies pour copier le tout. Les nuages qui encombraient le ciel de Mathias n'étaient pas encore entièrement dissipés, mais une lueur éclairait déjà son horizon, un gros poids était tombé de son cœur. Comme Anne lui montrait de l'amitié il osa l'interroger sur cette abbaye qui avait servi de modèle au Refuge. Anne fut visiblement ravie que Mathias lui pose cette question. Elle expliqua qu'elle avait vécu, depuis sa naissance, dans l'atmosphère confinée d'un couvent. Toute sa vie était réglée par des prières de contritions et de supplications, d'interdits et de pénitences, de culpabilité et de repentir, jusqu'au jour où une sœur lui fit découvrir que le bonheur n'était pas réservé qu'à ceux, seuls, qui parvenaient au Paradis. Mais que le bonheur était accessible aussi aux vivants et que la recherche du Beau et du Bien y conduisait.

- Vous parlez de bonheur, je me suis souvent demandé s'il existe réellement ?
Le plaisir, futile, passager oui, mais le bonheur... ?

Anne eut un petit rire, un rire franc, clair, qui sonnait honnête, la méfiance de Mathias se dissolvait lentement dans le sourire d'Anne.

- Bien sûr qu'il existe ! N'avez-vous pas des instants de béatitude, des moments de profond bien-être, ou tout au moins de satisfaction sans éprouver aucun autre désir ni besoin ?

Ce ton détaché étonna beaucoup Mathias qui n'avait toujours entendu parler qu'avec beaucoup de sérieux, voir, de componction de la souffrance méritées pour l'expiation de nos péchés, dont justement celui de la recherche du plaisir. Il s'étonna aussi qu'Anne, bien que religieuse, ne porte pas suspendue à son cou une croix avec le Christ agonisant. La mère du Refuge lui expliqua qu'il n'était pas nécessaire de cultiver la souffrance comme un idéal, l'Idéal que préconisait Jésus était l'Amour, l'amour des autres, mais que cet amour des autres est bien difficile si on souffre soi-même. La souffrance et la misère aigrissent et poussent au vice. Alors que la recherche du Beau et du Bon mènent au Bien. Se tournant vers Béatrice elle lui parla des nombreuses conversations qu'elle avait eu, à ce sujet, avec son père, car en effet, après que Jean se soit engagé pour le régiment, il s'en faisait l'amer reproche justement parce qu'il redoutait que des mercenaires, qu'ils

soient officiers ou hommes de troupe, finissent par se conduire exactement comme ce qu'ils devraient combattre. Les hommes ne sont que ce qu'ils sont, souvent faibles, vulnérables et corruptibles. Mathias était devenu pensif et sur le visage de Béatrice coulaient de douces larmes à l'énoncé des idéaux de son père.

- Je vous remercie de ces explications Anne. Vous comprenez qu'elles sont un véritable baume sur mon cœur.

Elle tourna son regard vers Mathias, lui aussi était très ému, mais lui souriait.

- Vous nous avez dit que nous devrions nous rendre en Allemagne, mais pour y faire quoi ?
- Pour savoir ! Oui, disons pour connaître le testament philosophique de votre père.
- Oui SAVOIR ! Il y a bien longtemps maintenant, là-bas en Lorraine j'ai fait un rêve, dont je ne me souviens plus dans les détails, mais il y avait un serpent noir qui avançait lentement vers un feu, y pénétra et s'y consuma. En soufflant sur la cendre j'y découvris un merveilleux rubis. Mon père aimait à chercher à pénétrer le sens des rêves et j'aurais tant aimé qu'il me l'explique. Savoir ce que signifie ce serpent qui en se consumant dans le feu devient un rubis.

Après un long silence, Anne reprit la parole. Oui elle pensait que le rêve est un message que l'esprit universel transmet à notre conscience.

- Il y a quelques années la sœur apothicaire, de mon couvent, avait recueilli auprès d'une vieille guérisseuse ou sorcière, comme vous voudrez, la recette d'une drogue qui provoquait un rêve pour le moins étonnantes. Elle disait que cette potion était utilisée depuis la nuit des temps par les gens de son village pour permettre aux femmes qui venaient d'accoucher de connaître le destin de leur enfant. Évidemment cette pratique était strictement interdite par l'église. Selon cette croyance ancestrale, lorsque naît un enfant, toutes les fées, qui sont en fait l'esprit de chacun des ancêtres de l'enfant, viennent se pencher sur son berceau et y déposent chacun un fil de laine de différentes couleurs. Ces fils sont les différents traits de caractère qu'aura l'enfant, qu'ils soient physiques ou moraux. S'ils sont réunis harmonieusement cela fera un bel enfant et de caractère agréable. La mère, qui grâce à cette boisson verra la couleur des fils, tissera le vêtement du

destin de son bébé. Le destin de l'enfant dépendra donc de l'habileté de la mère à créer un ensemble harmonieux.

- C'est intéressant. La sagesse populaire laisse donc entendre que les ancêtres apportent chacun un morceau de ce qui fera le destin de l'enfant, mais que c'est l'habileté de la mère qui l'ordonnera.
- Mais et Dieu et ses dons dans tout ça ?
- Dans les vieilles croyances païennes de nos campagnes, le dieu chrétien n'a pas sa place mon cher Mathias.

Sur le chemin du retour ils eurent tant de choses à se dire que le temps n'y suffit pas.

- Dis- moi avant d'arriver, tu as l'intention d'aller en Allemagne ? Parce que Pâques c'était il y a déjà dix jours alors la Pentecôte c'est dans pas très longtemps !
- Ah ! Tu comptes les jours, c'est donc que toi aussi tu as envie d'y aller et surtout d'en savoir plus. Ah ! Anne m'a encore dit une chose, elle m'a dit qu'il y avait beaucoup d'appelés, mais très peu d'élus et qu'elle pense que nous avons la chance de compter parmi ceux-là.
- Hem, tu n'as pas peur de pêcher toi aussi un peu par orgueil, ma chère épouse ?

Et tous deux éclatèrent de rire.

- Il me reste cependant une question. Le carnet ? Tu y crois vraiment à cette histoire que la petite l'aurait détruit ?
- Ah ! Le carnet, oui !

Et elle tendit à Mathias un carnet, maculé de sang et de boue. Certaines pages en étaient collées sur d'autres l'écriture fine aux lettres bien formées était devenue illisible presque totalement effacée.

- Mais !
- Oui Mathias le voilà ce carnet. Je voulais d'ailleurs t'en parler à ton arrivé ce matin. Avant de me le donner Anne voulait s'assurer qu'il serait entre les bonnes mains, c'est pourquoi elle m'avait si longuement interrogée sur mon père.
- Et qu'est-ce qu'il contient de si important ?
- De si important ? Au risque de te décevoir ! Rien ! Si tu regardes bien, il ne contient que des descriptions d'itinéraires, avec beaucoup de détails

précieux pour trouver son chemin entre différentes villes d'Europe. Là où mon père se rendait pour ses affaires. C'est tout ! Sauf que. . . Anne m'a fait remarquer qu'il s'y trouve la route à suivre pour se rendre de Bâle à Calw.

- Eh bien c'est déjà toujours ça !

Mathias était visiblement très déçu alors Béatrice lui raconta comment elle avait reçu d'Anne le carnet, qu'elle aurait pourtant aimé conserver en souvenir de son ami Jean. Lorsqu'on lui amena Ursi, en la déshabillant on trouva le carnet dissimulé dans ses vêtements elle en reconnut l'écriture et se demandait comment interpréter ce retour du carnet entre ses mains, mais en y découvrant justement cet itinéraire elle pensa qu'il leur était plutôt destiné qu'à elle.

Chapitre 25

CALW

Le temps était exécrable, depuis deux jours il ne cessait de pleuvoir. Et la nuit précédente ils n'avaient pratiquement pas dormi. Pour s'abriter il n'avait trouvé qu'un énorme rocher qui s'avancait au-dessus du chemin il n'offrait qu'à peine assez de place pour s'y serrer debout avec les chevaux. Mathias avait tenté à plusieurs reprises de faire du feu, mais le bois mort était tellement détrempe qu'il dut finalement se résoudre à y renoncer. Avec tout ce qui tombait on ne voyait pas plus loin qu'à une dizaine de pas. La forêt était dense et la vallée profonde, le sol était couvert d'une mousse spongieuse gonflée d'eau. La lumière peinait à pénétrer le sous-bois et les quatre cavaliers se plaignaient d'avoir les fesses et le dos endoloris. Henriette était prise de quintes de toux et d'étouffements au point d'en devenir tout rouge. Béatrice commençait à sentir une irritation dans sa gorge, Mathias était grognon et irritable et Joseph n'osait plus ouvrir la bouche. Le chemin finit par déboucher dans une clairière envahie de ronces et de buissons. La pluie leur accordait enfin un répit et à la cime d'un arbre un merle s'était mis à chanter. Sans doute que de là-haut il voyait quelque part un rayon de soleil. Une légère brume transpirait de la terre.

- Papa regardes là-bas, de la fumée !

A y mieux regarder le gamin avait raison, au-dessus de la brume des volutes de fumée montaient vers le ciel. Du feu ! Ils allaient pouvoir faire sécher leurs vêtements. Joseph se laissa glisser du cheval et partit en reconnaissance. Il s'agissait d'un feu, sans doute allumé par des bûcherons qui leur journée de travail terminée étaient reparti chez eux. A proximité un abri de fortune permettrait à la petite équipe de dormir cette nuit au sec. Au petit matin ils furent réveillés par les voix et rires des bûcherons qui revenaient sur leur coupe. Emmitouflé dans une couverture Mathias avait tout juste eu le temps de récupérer les vêtements que Béatrice avait mis à sécher autour du feu, que déjà les trois hommes des bois surgissaient d'entre les buissons. En voyant toute cette famille empressée de se rhabiller ils éclatèrent de rire. Ce fut le plus jeune, qui soudain pointant le doigt sur les deux selles avec un air de dire : Mais que font-ils de ça ? Joseph lui répondit le plus naturellement du monde :

- Ce sont les selles de nos chevaux.

- Ah ! Mais de quels chevaux ?

Mathias, qui avait deviné plus que compris, sans même prendre le soin d'ajuster sa ceinture se précipita au dehors. L'étonnement du gamin s'expliquait. Les chevaux n'étaient plus là. Mathias se mit à courir entre les buissons à leur recherche. Béatrice, toute préoccupée de sa pudeur, n'avait pas encore réalisé ce qui se passait et se demandait qu'est-ce-que Mathias pouvait bien avoir à courir par-là et la laisser seule avec ces hommes qui ne la quittaient pas des yeux. Henriette regardait sa maman avec un air effaré. Les bûcherons s'étaient finalement détournée d'elle et discutaient entre eux et elle finit par comprendre qu'il était question des chevaux et de gitans. Du coup elle réalisa l'ampleur de la catastrophe. Les trois hommes chuchotaient entre eux. L'un d'eux ne cessait de la regarder et il n'était pas difficile de deviner ce à quoi il pensait. Béatrice du plat de la main tapota les plis de sa jupe, elle fut rassurée, son fidèle compagnon était à sa place. Le plus âgé des bûcherons se tourna vers la jeune femme et la dévisagea, puis sur un ton sévère s'adressa à celui qui la fixait. Le gamin insista pour se faire entendre en tendant le bras dans la direction d'où ils étaient venus. Elle comprit que lui ne parlait pas d'elle, mais des chevaux.

- Dis-moi Henriette, tu comprends ce que dit le gamin ?

- Il dit qu'il a entendu des chevaux.

Joseph revenait traînant les pieds, l'air complètement abattu.

- Nos chevaux sont partis !
- Le garçon-là, dit qu'en venant il a entendu des voix et des hennissements. Béatrice avait beau pressé Mathias, celui-ci restait songeur. En réponse à ses questions les bûcherons lui avaient précisé que les voleurs étaient vraisemblablement partis dans la direction qu'ils devaient prendre eux aussi pour se rendre à Calw.
- Attends un instant Béatrice. Est-ce-que tu t'imagines qu'ils vont nous attendre et nous dire : - Tenez les voilà, reprenez-les. Je pense que ce que nous avons de mieux à faire, c'est de continuer notre route et de demander où on peut acheter des chevaux, si comme le pense les bûcherons il s'agit de roms nous trouverons, grâce à l'entremise de Joseph, un arrangement. D'après eux nous sommes encore à trois ou quatre jours de notre destination. Alors ne traînons pas.

Ils se partagèrent les charges et se mirent en route. Les selles pesaient lourd et n'étaient pas commodes à porter. Ils n'eurent cependant pas à les traîner bien loin. Après environ une heure de marche ils firent une pause quand soudain ils entendirent des hennissements. Mathias et Joseph s'engagèrent, tout en tendant l'oreille et évitant de faire du bruit, dans la direction d'où venaient l'appel de leurs fidèles compagnons. Après quelques recherches ils finirent par les trouver seuls, attachés à un arbre, semblant heureux de revoir leurs maîtres. Joseph voulut retenir Mathias, mais celui-ci c'était déjà élancé. Il les saisit par la brides et confia l'un d'eux à Joseph et repartit dans la direction d'où ils étaient venus. Mathias était content d'avoir retrouvé leurs montures et semblait ne pas se poser de question, par contre Joseph lui était très inquiet, il ne pouvait imaginer que des voleurs aient abandonné sans surveillance des chevaux et ne cessait de regarder dans toutes les directions cherchant dans cette végétation dense où aurait lieu le guet-à-pan. Et avec raison, car lorsqu'ils rejoignirent la maman et sa fille la bonne humeur de Mathias fit place à la stupeur car toutes deux entourées de trois bandits se trouvaient avec un coutelas sous la gorge. Un quatrième qui visiblement était sur les pas des chevaux émergea des buissons derrière eux.

- Eh bien ça c'est gentil nous n'aurons pas à traîner les selles jusqu'aux chevaux. A votre bivouac nous n'avons pas eu le temps de nous occuper de vous à cause de l'arrivée de ces bûcherons alors c'est vraiment bien d'être venu jusqu'à nous. N'est-ce pas vous autres ?

Ces quatre anciens soldats devenus brigands avaient indiscutablement le contrôle de la situation. Ils ordonnèrent à Mathias de seller les chevaux, de fixer les sacoches avec toutes leurs affaires, de vider consciencieusement ses poches puis de se dévêtir entièrement. L'un d'eux ramassa les vêtements les fouilla puis les jeta sur un tas, pendant qu'un autre liait les mains et les pieds de Mathias qui honteux de sa nudité essayait de la dissimuler. Le troisième qui était monté à cheval abaissa une branche et y attacha la corde qui liait les mains de Mathias. Ainsi les bras tendus vers le haut les pieds effleurant à peine la terre il ne pouvait plus bouger. Au moindre mouvement la branche tirait sur les liens qui se resserraient autour de ses poignets en en déchirant la peau et la chair. Le mari rendu ainsi inoffensif celui qui se tenait derrière Béatrice la menaçant de son coutelas lui ordonna de se dévêtir elle aussi. Les hommes regardaient la jeune femme en ricanant et semblait avoir hâte d'assister à la suite du spectacle. Béatrice tira de son corsage sa bourse, qu'elle jeta aux pieds de celui à cheval. L'attention fut détournée durant suffisamment de temps pour qu'elle ait le temps d'enfoncer son poignard entre les côtes de l'homme derrière elle. Avant même qu'il n'eut le temps de s'affaisser à ses pieds elle avait bondit vers l'autre qui menaçait sa fille. Celui-ci prudent et sans doute doté d'un bon instinct de survie n'hésita pas à prendre la fuite. Stupéfaits par la maîtrise de la jeune femme le troisième qui venait de ramasser la bourse d'un bond sauta en selle et partit au galop derrière son camarade. Les premiers instants furent de soulagement, elle était parvenue grâce à ses réflexes à se tirer d'affaire et à se débarrasser de leurs agresseurs. Alors que Mathias tout en se rhabillant avait de la peine à dissimuler sa honte, honte de ne pas avoir senti le piège, mais aussi de s'être retrouvé humilié, nu devant les enfants et sa femme. Béatrice n'arrivait pas à détacher ses yeux du corps qui gisait à terre, sans vie. Elle était bouleversée, elle venait, une fois de plus de tuer un homme. Elle pensait pourtant que s'en était fini de cette violence. Depuis sa rencontre avec Anne, et des discussions qu'elles avaient eu, elle se croyait libérée. Libérée de la haine, de la jalousie, de l'envie, et la voilà replongée brutalement dans ce monde cruel, fait d'affrontements, de violences et de luttes pour la survie. Elle était profondément bouleversée.

Mathias avait un sens plus pratique de la situation et en fit, à haute voix, le triste constat. A présent ils n'avaient plus rien, strictement plus rien. Comment allaient-ils pouvoir continuer leur route ? Lorsqu'après avoir fait ce triste bilan ils décidèrent de continuer leur route, Joseph estima que c'était finalement une bonne

chose de ne plus avoir à traîner toutes leurs affaires et qu'à présent ils n'auraient plus rien à craindre des voleurs. Ce sentier de montagne qui maintenant montait vers un col n'était pas très commode, des rochers et de grosses racines effleuraient le sol et le rendaient inégal. Béatrice qui n'adhérait pas franchement à la philosophie du petit gitan et bien plus préoccupée de leur avenir ne faisait pas suffisamment attention où et comment elle posait ses pieds, elle faillit plusieurs fois tomber et finalement se fit une entorse au pied. N'osant se plaindre et augmenter encore l'humeur morose de Mathias elle continua courageusement en boitillant et en s'appuyant sur un bâton. Cela dura jusqu'au moment où sa cheville ayant tellement enflée qu'elle ne pouvait plus poser le pied tant sa botte la serrait. Mathias s'était enfin aperçu qu'elle n'arrivait plus à suivre, ils s'arrêtèrent au bord d'un ruisseau et il l'aida avec mille précautions à retirer cette botte qui était devenu un véritable instrument de torture. Elle trempa son pied dans l'eau fraîche, ce qui la soulagea et fit momentanément désenfler sa cheville, mais le jour était bien avancé et il fallait se remettre en route. Béatrice ne pourrait pourtant pas marcher bien loin ainsi le pied nu. Mathias agacé par cette succession de malheurs retira sa chemise la déchira et emballa le pied de sa femme pour qu'elle puisse se remettre en route. Henriette s'était accrochée à sa maman pour lui témoigner sa compassion. Mais Mathias furieux de la voir de cette façon encore retarder leur marche pica une colère et envoya la petite fille rejoindre Joseph qui prudemment était parti en avant. Évidemment cela ne contribua en rien à détendre l'atmosphère déjà très lourde.

En début de soirée, ils atteignirent enfin un groupe de maisons. Joseph fut envoyé frappé à la porte de la première. La réponse ne se fit pas attendre, il fut chassé avec toute une litanie d'injures. Un peu plus loin il renouvela l'expérience sans plus de résultat. A la troisième tentative une femme d'âge moyen entrouvrit la porte, jeta un coup d'œil vers le petit groupe et dit à Joseph d'attendre.

Lorsqu'elle rouvrit la porte elle tenait un cruchon de lait et la moitié d'un pain. Mais à peine Joseph eut-il fait un pas vers la femme que jaillissant de l'étable un homme furieux se mit à l'injurier. La pauvre femme tremblante tendit le pain et le pot à l'homme rouge de colère, il lui arracha le pain des mains et tout en fixant Mathias, le broya entre ses gros doigts pour le jeter aux poules, ensuite il versa le lait à une truie qui de son groin fouillait le fumier. Mathias était fou de rage. L'homme s'était saisi de la fourche qui était plantée dans le fumier et appuyé sur

le manche le défiait du regard. La femme apeurée s'était vite réfugiée dans la maison et avait prudemment refermée la porte. Béatrice suppliait Mathias de se calmer alors que Joseph et Henriette terrifiés se serraient l'un contre l'autre en pleurant. Finalement Mathias baissa les yeux et se laissa entraîner par Béatrice. L'homme ricanait méchamment, sans doute très fier de son exploit. Il ne restait plus qu'une maison, mais ils n'osèrent si arrêter et reprirent leur route en traînant les pieds, mais en se soutenant l'un l'autre. Un peu plus loin ils trouvèrent une grange isolée où ils purent au moins passer la nuit au sec. Mais dans la crainte d'y être surpris par le fermier coléreux, qui les aurait sans doute chassés à coup de fourche comme de vulgaires vagabonds, ce dont ils avaient maintenant tout à fait l'air. Ils se remirent en route bien avant le lever du jour. Henriette, affamée, se frottait les yeux de ses petits poings en pleurant, alors pour la consoler et lui redonner un peu de courage Joseph lui annonça d'une façon tout à fait solennelle qu'il allait prendre les choses en mains. Il irait voler de quoi les nourrir. En entendant cela Béatrice se récria. Il n'en était pas question, s'ils se mettaient à voler ils justifieraient ce qu'avaient fait ceux qui les avaient dépouillés et les autres qui les avaient si mal reçus. Mathias ne voyait pas du tout la chose de la même façon. Alors Béatrice lui rappela qu'à cause de sa convoitise un homme était mort de sa main.

- Que nous en soyons réduits à demander la charité est une chose, la charité est une vertu qui donne du mérite à celui qui la pratique, alors que le vol est un vice qui mène au gibet. Veux-tu toute ta vie future te reprocher d'avoir un jour volé ? Il faut avoir foi en la bonté des hommes.
- La bonté des Hommes ?
- Oui je sais, ce que nous avons vécu hier n'était pas très encourageant. Mais aujourd'hui tout peut changer, gardons espoir il reste des hommes de bien.
- Eh bien soit, nous verrons bien.

Ils avançaient lentement par petites étapes entrecoupées de pauses. Béatrice n'en pouvait plus de fatigue et de douleur et s'appuyait maintenant sur son mari. Ils avaient traversé plusieurs hameaux mais nulle part une âme charitable ne s'était manifestée. Depuis leur discussion du matin Mathias s'était enfermé dans un profond mutisme. Par son silence il voulait exprimer son désaccord d'avec Béatrice. Elle, elle ne savait plus, sa douleur, sa fatigue l'empêchait de penser à autre chose. Se souvenant des mauvaises expériences qu'elle avait faites à l'époque de son errance elle avait décidé une fois pour toute de ne pas prendre le risque

d'exposé Mathias et les enfants à la folie meurtrière de gens eux même durement éprouvés. Elle se forçait à avancer en se disant, il faut que je tienne. La douleur de son pied elle ne voulait plus y penser, ne comptait plus que de mettre un pas devant l'autre. Dans ce piteux état ils finirent par arriver dans un bourg qui semblait un peu moins misérable que ce qu'ils avaient rencontré jusque-là. Auraient-ils enfin un peu de chance ? Dieu aurait-il enfin pitié d'eux ?

En voyant l'église qui se dressait sur la place Béatrice tremblante de fièvre, murmura une prière : - Mon Dieu, quel que soit leurs convictions, quel que soit la langue dans laquelle ils s'adressent à vous, faites qu'il y en ait un qui ait pitié de nous. Mathias la serra fort contre lui.

- Viens ! Allons voir de ce côté-là.

Une belle maison imposante jouxtait l'église et semblait bien être le presbytère. Lorsque Joseph laissa retomber le heurtoir, une femme tenant un seau à la main ouvrit la porte.

- Qu'est-ce que tu veux toi, petit pouilleux, allez fiche le camp !

Comme Béatrice suppliante faisait un mouvement pour s'avancer vers elle, la femme jeta le contenu du seau vers eux. La jeune femme eut tout juste le temps d'éviter les eaux et déjections qu'il contenait. Et la mégère claqua la porte.

Béatrice furieuse leva la main vers la maison et s'écria en latin « - Soyez maudit, car vous trahissez l'enseignement de notre seigneur Jésus Christ » La porte se rouvrit et cette fois-ci ce fut un homme, très digne dans son habit noir au col blanc qui s'écria en allemand : - Allez-vous en, sale papiste !

Mathias qui avait retenu la leçon de la veille s'était éloigné et regardait autour de lui. Sur cette place il n'y avait pas que le presbytère il y avait aussi un maréchal ferrant où résonnait l'enclume sous les coups de marteau. Un jeune homme avait de la peine à maîtriser un cheval qui remuait sans cesse. Mathias traversa la place, sourit au jeune homme et fit une tape amicale à l'animal qui frotta sa grosse tête contre son épaule. Les coups de marteau avaient cessé.

Mathias fit signe à Joseph de s'approcher et lui dit d'aller s'adresser poliment à l'artisan pour lui dire que lui aussi était du métier et qu'étant sur la route pour Calw il cherchait de l'emploi pour se payer de quoi manger. L'homme resté près du foyer à agiter la braise l'observait en silence, cette fois-ci sans aucune animosité il écouta calmement ce que le gamin avait à lui dire. Il se gratta le sommet du crâne puis fit signe à Mathias de prendre le marteau et la pince et de

terminer le fer à cheval qu'il était occupé à façonner. Mathias regarda la pièce jeta un coup d'œil sur l'établi où se trouvait le fer à remplacer, compara les deux et se mit au travail. L'artisan, un peu en retrait le regardait faire tout en questionnant Joseph. Lorsque Mathias eut terminé il voulut se diriger vers le cheval à ferrer. L'homme le retint par la manche et lui montra son grand tablier de cuir et du menton lui fit signe vers le fond de l'atelier. Lorsque Mathias retourna auprès de Béatrice un large sourire illuminait sa face.

- Ma chérie, nous n'aurons pas à manger le pain d'amertume, produit du vol mais du bon pain gagné par mon travail.
- Dieu soit loué ! J'en étais venue à douter de l'humanité.

Le forgeron lui avait proposé à manger pour quatre, dormir dans la remise et une pièce en fonction du travail réalisé. Mathias aurait voulu embrassé cet homme, mais il s'était contenté de lui serrer la main. Le forgeron lui répondit par un grand éclat de rire et une tape amicale sur l'épaule. Le marché était conclu.

Pendant que Mathias ferrait le cheval Béatrice était allé tremper son pied dans le ruisseau. L'eau était fraîche et le pied avait désenflé, mais il ne restait plus grand-chose de la chemise de Mathias. Une fois les nœuds défais tout tombait en charpie et elle se rendit compte qu'elle avait oublié sa botte là où ils avaient passé la nuit. Il faut dire qu'elle était très effrayée à l'idée de se voir chassée à coups de fourche. Le soir venu la femme du forgeron leur servit un copieux repas de choux, lard et saucisses.

Le lendemain au réveil se posa tout de même un grave problème : Que fallait-il faire à présent ? Fallait-il continuer dans cet état jusqu'à Calw ? Comment y seraient-ils reçus, sans doute comme ces vagabonds dont-ils avaient adopté l'apparence. Alors à quoi bon ? Ne valait-il pas mieux que Mathias continue à travailler pour gagner de quoi leur permettre d'arriver là-bas dans une tenue plus décente. Oui, mais ce serait dans combien de temps, de toute façon la Pentecôte serait largement passé et que leur dirait-on ? : - maintenant il est trop tard, il faudra revenir l'an prochain ! Tant de peines pour rien ou pour recommencer. Mathias était d'avis de rester là. Il avait vu sa femme se traîner lamentablement et les enfants pleurer de faim et d'épuisement. Le forgeron et sa femme s'étaient montré bienveillant envers eux alors que tous les autres... Béatrice, aiguillonnée par sa curiosité et son envie de rencontrer ce pasteur que son père tenait en si haute estime était indécise. Mathias avait besoin qu'on l'éperonne et l'idée de voir

Béatrice partir toute seule avec tous les dangers qu'elle encourait et imaginé de la perdre lui suffit. La décision était prise ils se remettraient en route.

Et c'est ainsi qu'après encore presque deux jours de marche sous la pluie et dans des conditions identiques, ils arrivèrent à Calw dans un état lamentable, sales et affamés.

Les gens qu'ils croisaient, baissaient les yeux ou se détournaient d'eux. S'ils s'arrêtaient pour demander leur chemin on croyait qu'ils voulaient mendier et on les repoussait d'un geste de la main. Ils avaient tellement honte, ils se sentaient tellement misérable que finalement ils n'osèrent pas même se présenter chez le pasteur Andreae. Joseph, accroupit au pied d'un arbre en face du presbytère, observait les allées et venues. Il avait vu le pasteur sortir de la maison accompagné de plusieurs messieurs qui semblaient très respectables mais n'avait pas osé s'en approcher. Ce ne fut qu'au retour du pasteur, seul cette fois-ci, que le gamin, encourager par les gestes de Béatrice, osa s'en approcher, tout en exprimant une grande humilité. L'homme d'église s'arrêta, lui posa la main sur l'épaule, lui sourit et sans même écouter ce que Joseph avait à lui dire, lui montrant la ruelle, qui juste en face, descendait vers le quartier des teinturiers l'invita à se rendre à l'hospice où on lui ferait bon accueil. Béatrice et Mathias, qui observaient de loin la scène lui emboîtèrent le pas. Le pasteur resté debout devant sa porte suivait des yeux le gamin. Il remarqua le couple avec la petite fille, les observa un instant qui descendaient la rue, puis entra chez lui tout pensif.

L'hospice était une grande maison où on accueillait tous les miséreux, qu'ils soient de la ville ou simplement de passage. Lorsque Mathias cogna de son poing contre la lourde porte, il se sentit plus misérable que jamais. Qu'était-il à présent ? Il y avait quelques jours à peine, sa femme lui avait offert un bijou en argent, une petite broche avec les insignes de son métier qui faisait état de sa qualité de maître forgeron et maintenant ils étaient là, tous les quatre, comme des mendiants, faisant fi de toute dignité à quémander la charité. Ils furent pourtant accueillis avec respect, on leur demanda s'ils souhaitaient faire une toilette avant qu'on ne leur serve de quoi se restaurer. Ils acceptèrent avec soulagement. Dans une pièce réservée à cet usage ils trouvèrent tout ce que nécessitait un sérieux dégrassement. Béatrice était heureuse de pouvoir retrouver figure humaine, mais appréhendait de devoir remettre ses vêtements, sales et déchirés, grand fut donc sa gratitude lorsqu'elle trouva déposée sur une chaise, à la place de ceux qu'elle venait de

quitter, des vêtements frais, propre et soigneusement plié. Et lorsqu'elle retrouva Mathias et les enfants, propres et habillés de frais eux aussi elle ressentit un authentique bonheur. On leur servit une soupe épaisse faite de légumes de pain trempé où nageaient même quelques petites quenelles de viande. Ils eurent l'impression de ne jamais avoir goûté un repas aussi délicieux. La dame qui les avait accueillis vint s'asseoir près d'eux. Elle parlait quelques mots de français, en tous cas suffisamment pour comprendre et être comprise. Béatrice la remercia pour tant de bonté. L'hôtesse lui sourit et lui déclara qu'aujourd'hui Ils devaient manger, boire et remercier Dieu pour ses bontés, mais que demain elle devrait s'en souvenir et à son tour accueillir les miséreux, partager avec eux et apporter le réconfort aux plus humbles. Mathias et Béatrice en eurent le visage baigné de larmes de gratitude. Le repas terminé l'hôtesse les interrogea sur leur projets et Béatrice osa enfin poser la question qui lui brûlait les lèvres : Le pasteur Andreae venait-il quelques fois dans cette maison ? - Oh oui évidemment il venait tous les jours pour s'enquérir de l'état de ses protégés, car en effet c'était lui qui était à l'origine de cet hospice. Il était passé dans la matinée, mais ne reviendrait sans doute plus qu'après les fêtes. C'est que pour la Pentecôte il aurait de nombreux invités et qu'ensemble ils fêteraient la venue de l'Esprit Saint. Le jeune couple était tellement reconnaissant de l'accueil qui leur était fait qu'il n'osait plus espérer davantage. Le constat d'une telle indifférence des gens pour la misère qui ne les touchait pas directement et ici tant de compassion une telle chaleur du cœur méritait d'être connue et justifiait à eux seul ce voyage. Après tant d'épreuves tous les secrets des alchimistes avaient perdu leur intérêt pour Mathias. A quoi bon connaître le secret des faiseurs d'or si cet or desséchait le cœur. Béatrice n'était pas loin des réflexions de Mathias, à quoi bon la science si elle ne servait qu'à flatter son orgueil et à méprisé l'ignorance de celui qui n'avait pas eu la chance d'y accéder. La brave femme observait discrètement le jeune couple et cherchait à lire dans leurs âmes et leurs cœurs et n'y trouvait qu'humilité et reconnaissance. Toute à ses réflexions elle s'était tournée vers la fenêtre. Il s'était remis à pleuvoir, une de ces pluies fines qui pénétrait partout. Après un moment de silence, Mathias lui demanda de quelle manière, pour exprimer leur gratitude, ils pourraient se rendre utile. Quand soudain on entendit, venant de la rue, des cris puis du haut de la ville le tocsin. Les voisins sortaient de leurs maisons en criant et s'étaient mis à courir dans tous les sens.

- Ach du lieber Gott ! Mon Dieu encore le feu ! Schnell ! Vite il faut aller porter secours !

Tous se précipitèrent dans la rue. A l'autre bout de la rue de grosses volutes de fumée s'élevaient d'une maison. Déjà une chaîne s'était formée et on se passait les seaux de cuir. Le ruisseau coulait juste derrière les maisons ce qui facilitait le travail des sauveteurs. Les Colas, grands et petits, oubliant leur fatigue se mêlèrent aux habitants et participèrent à la lutte contre l'incendie. De l'extérieure on ne voyait encore que la fumée, mais bientôt des flammes jaillirent du toit. La maison petite et très modeste était habitée par une veuve et ses quatre enfants. Trois d'entre eux entouraient leur mère qui poussait des hurlements et appelait son quatrième. Les voisins, qui connaissait le marmot et le savait très dégourdi étaient persuadés qu'il devait, comme à son habitude, être ailleurs à faire des bêtises. Mais la pauvre mère continuait à crier son nom. Quelques voisins lui disaient de se taire que son fils n'était pas là. Elle protestait, se mettait en colère, elle savait qu'il était là-dedans et qu'il fallait qu'il sorte sinon il allait mourir. Béatrice et Mathias voyaient bien cette femme qui s'agitait et que les voisines tentaient de calmer, mais ne comprenaient pas ce qui se passait. Le toit de chaume venait de s'embraser et menaçait de s'effondrer. De fines particules de braise et cette fumée brûlante rendaient l'air irrespirable. Les hommes les plus proches du feu, pour se protéger s'étaient noué un mouchoir devant le nez et jeté un grand sac de jute sur la tête et les épaules qui dès qu'ils cessaient d'exhaler de la vapeur étaient arrosées d'un grands seau d'eau. Malgré les cris et les pleurs de la mère personne n'osait s'aventurer dans la maison en feu, Mathias à ses gesticulations et à ses appels avait fini par comprendre qu'il devait rester quelqu'un à l'intérieure. Sans plus hésiter il s'avança, arracha le sac qui formait une capuche à l'un des hommes, et se précipita dans le brasier. Les poutres craquaient, des paquets de chaume en feu tombaient à l'intérieure de la maison. Des pans de mur fait de pierres grossièrement ajustées, et maintenues par de la terre mêlée de bouse de vache, à présent trop sèche, s'écroulaient. Mathias avait disparu dans la fournaise. Les hurlements de la mère avaient cessé. Tout le monde retenait son souffle, seules les flammes grondaient de colère. Allait-on leur arracher leur proie ? Ou allaient-elles rafler la mise et gagner une seconde victime. Béatrice s'était avancée avec un seau plein d'eau, prête à bondir au secours de son mari. La gorge lui brûlait et la peau de son visage lui semblait tannée par la chaleur sur le point de se fendiller en multiples crevasses. La porte d'entrée en feu s'était écroulée et formait maintenant

une barrière de flammes. Une ombre noire, tel le diable jaillissant des enfers, s'agitait derrière ce mur de flammes. Lorsqu'en fin dans un ultime effort le sauveteur bondit, portant dans ses bras le bambin évanoui, le sac sur ses épaules s'enflammait à son tour. Béatrice envoya son seau d'eau. L'enfant était sauvé et Mathias applaudit comme un héros. Très vite la chaîne se remit à l'ouvrage car le feu commençait à lécher la toiture de la maison voisine. Mathias et Béatrice reprirent leur place. Lorsqu'en fin l'incendie fut circonscrit et que la foule se dispersa Béatrice rejoignit Mathias qui était dans la file d'en face, celle où on se passait les seaux pleins alors qu'elle et les enfants faisaient partie de l'autre rangée où circulait les seaux vides, en voyant son mari, elle éclata de rire.

- Mais qu'as-tu à rire comme ça ?
- Ta figure est zébrée. Ta sueur à tracée des sillons dans la suie qui couvrait ton visage. Viens montons jusqu'à la fontaine là-haut, tu pourras t'y débarbouiller.

La fontaine se trouvait sur la place devant l'église. En remontant la ruelle quelques personnes s'arrêtaient pour saluer Mathias, une petite blondinette, encouragée par les « Ja ! Ja ! Er ist ein Held » de son grand-père, alla même jusqu'à l'applaudir. Arrivé à la fontaine Mathias retira sa veste et sa chemise, pour se tremper le visage dans l'eau de la fontaine.

- Mon Dieu mais tu es brûlé au visage ! Et là sur le bras oh là là, mon Dieu ça ne te fait donc pas mal ?

Mais déjà une matrone, du pas de sa porte, se mit à invectiver contre ces étrangers qui se croient tout permis et un homme s'approcha pour reprendre Mathias et lui dire qu'il avait une conduite honteuse, qu'on ne s'exhibait pas torse nu dans la rue. Pendant que Mathias ré enfilait ses vêtements Béatrice remarqua que l'hôtesse de l'hospice, debout devant la porte du presbytère, regardait dans leur direction.

- Viens Mathias partons on nous regarde.
- Oui j'ai vu. Je crois qu'il vaut mieux qu'on ne s'attarde pas dans cette ville. On t'y applaudit en héros et ensuite on te lapide pour avoir manqué aux bons usages. Nous n'y avons pas notre place, allons-nous-en.
- Mais !
Oui je sais, c'est triste. Tous ces efforts et sacrifices pour rien. Ou plutôt si pour mesurer la profondeur de la bêtise humaine. Franchement je

comprends ta déception, mais qu'avons-nous encore à attendre de ces gens ? Et même le pasteur, franchement dis-moi qu'est-ce que tu en attends. Il a des invités de marque et nous pauvres misérables nous débarquons ici pour déranger leurs seigneuries, alors tu penses... Non viens allons-nous en.

- Attends Mathias je ressens le même dépit que toi, mais tout de même.
- Quoi ? Tu voudrais une humiliation supplémentaire, Alors vas-y, c'est juste là qu'il habite ton pasteur.

Béatrice baissa la tête, ses yeux étaient rouges et des larmes étaient prêtes à couler.

Henriette se mit à bouder, elle avait croisé ses petits bras sur la poitrine et frappait le sol du pied.

- Non moi je ne veux pas partir comme ça. J'ai faim et j'ai vu que chez la dame, là en bas, il y a des lits pour dormir.
- Bon ! Oui...oui vous avez raison. Nous allons retourner à l'hospice. Je vais proposer mes services pour rembourser notre dette, et nos comptes une fois soldés je tâcherais de trouver un emploi dans une forge et dès que nous aurons suffisamment d'argent nous retournerons à Bâle.
- Oui tu as raison, mais nous allons d'abord soigner ces brûlures.

Chapitre 26

Une Croix et une Rose

Béatrice se frotta les yeux. Elle était dans l'obscurité la plus complète et avait quelques peines à retrouver ses esprits. En tâtonnant autour d'elle elle chercha la présence de Mathias, mais ne rencontra qu'un sol rugueux. Le constat de cette absence inhabituelle la fit se redresser et la réveilla complètement. Elle étendit la main et fouilla avec d'avantage d'attention. Il s'agissait d'un sol inégal, de terre et de pierres humides. L'odeur aussi était inhabituelle, une odeur de renfermé ou de

moisissure, comme dans une cave ou un cachot. Elle se releva d'un bond. De mauvais souvenirs venaient de refaire surface. Elle tendit les deux bras à la recherche d'une paroi. Ce qu'elle rencontra transpirait de grosses gouttes d'eau et semblait taillée dans la pierre brute d'une grotte. Du pied, elle heurta un objet volumineux qui sonnait creux, elle se baissa et tendit la main tâtonna pour essayer d'identifier l'objet. Il s'agissait d'une longue caisse pas très large ni très profonde dont le couvercle se trouvait posé à côté. Elle comprit et de frayeur fit un bond en arrière. Pas de doute il s'agissait d'un cercueil, elle se trouvait dans un caveau. De frayeur une sueur froide se mit à perler sur son front. Ce cercueil contenait-il un cadavre ? Elle imagina un squelette se redressant lentement et la saisissant de ses mains décharnées. Elle avait l'impression qu'elle allait mourir d'épouvante ou tout au moins s'évanouir. Elle resta figée, n'osant plus faire le moindre mouvement, appuyée contre la paroi, tremblant de tous ses membres. Non, non il fallait qu'elle retrouve son calme. Elle essaya de se raisonner. Non elle ne pouvait pas rester là comme ça appuyée contre cette paroi humide et froide, elle se fit violence et entreprit de bouger très lentement prudemment, tendit la main devant-elle. Rien, pas un bruit pas le moindre mouvement, rien. Elle prit une profonde respiration et plia les genoux et lentement se baissa puis sans geste brusque tendit la main vers la caisse. Elle l'effleura et comme rien ne se produisait elle finit par y glisser la main. La longue caisse était vide, elle s'aventura à une exploration plus poussée. Au fond elle trouva un matelas de paille tassée, comme pour rendre le dernier repos plus confortable. Non ce n'était pas possible, ce cercueil ne pouvait pas lui être destiné. C'était pourtant là qu'elle était allongée à son réveil. - Oh quelle horreur ! Non ! Oh mon Dieu venez moi en aide, je ne veux pas être morte, non je ne veux pas non plus mourir ! Que lui était-il arrivé ? Elle ne se souvenait plus de rien. Elle tendit l'oreille, rien, que ce silence de mort. Non ! Non elle voulait vivre, il fallait entreprendre quelque chose, elle étendit les bras pour retrouver la paroi et se mit à la longer. Elle chercherait et trouverait une issue. Mais que c'était-il donc passé pour qu'elle se retrouve dans cette tombe ? Il lui fallut un grand effort de concentration pour enfin se souvenir qu'avec Mathias et les enfants ils étaient à Calw. Oui, oui c'était bien ça à Calw, mais que c'était-il passé ?

Oui à présent, bribes par bribes, cela lui revenait. L'incendie, puis en arrivant à l'hospice une vieille femme qui semblait les attendre, car à peine étaient-ils arrivés, qu'elle leur distribua à chacun une fonction : balayage, nettoyage,

rangement, apporter du bois de chauffage, préparer les lits dans des chambres qui avaient l'air de cellules de couvent. Lorsque la besogne fut accomplie elle leur servit une bonne bolée de soupe, puis du pain et du fromage. Après le repas ils restèrent un moment, comme ça, à bavarder entre eux, le dos appuyé bien au chaud contre le poêle de faïence. Ils se sentaient enfin bien, détendu. L'hôtesse, souriante, s'était éclipsée un instant en cuisine, lorsqu'elle revint elle portait un cruchon plein d'une infusion au goût agréable. Béatrice, malgré son expérience, ne parvenait pas à en identifier les composants, pas plus que Mathias d'ailleurs. Ils en discutaient, et chacun croyait y reconnaître quelque chose. Mais après cela, que c'était-il passé ? Béatrice, malgré tous ses efforts, était incapable de se souvenir. C'était un grand vide. Dans ces ténèbres tous ses sens étaient en alerte. Elle se mit à avancer à tous petits pas, la main gauche effleurant la paroi, le bras droit tendu devant elle. Avant chaque pas, du pied elle explorait soigneusement le sol. Si elle devait s'éteindre lentement dans ce trou elle aurait voulu au moins savoir ce qu'était advenu de Mathias et des enfants, les serrer une fois encore sur son cœur et leur faire ses dernières recommandations. Oui elle aurait voulu leur dire... Tout en réfléchissant elle avait repris sa lente progression. Il lui semblait pourtant que dans la direction dans laquelle elle avançait il faisait moins sombre. A présent elle touchait des deux mains la paroi, il s'agissait donc à présent d'un boyau qui se rétrécissait. Elle retrouva une étincelle d'espoir, sans doute allait-elle trouver au bout de ce couloir une sortie. La progression était pénible, mais après encore quelques pas l'étroit boyau formait un coude et c'est de là que venait cette faible clarté. L'odeur ! Oui l'odeur était un peu différente aussi, mais quelle était cette odeur. Elle cherchait à se souvenir. Puis ce fut un léger bruit, comme un animal, qui se défile à l'approche d'un humain. Elle s'arrêta pour tendre l'oreille. Et si elle se trouvait dans la tanière d'une bête sauvage. Elle palpa sa jupe. Non son couteau n'y était pas. Elle se souvint qu'elle avait changé de vêtements et n'avait pas eu le temps de récupérer son arme. Elle se colla contre la paroi et avança avec encore d'avantage de précautions, tous les sens en alertes. A chaque pas la clarté semblait augmentée. Allait-elle enfin découvrir une ouverture pour s'échapper ? Le passage formait un nouveau coude, et là une lumière vacillante se reflétait sur les pierres brillantes d'humidité. Elle n'hésita plus et avança résolument vers cette lumière, vers l'espoir. Au de-là du coude la cavité s'élargissait de nouveau. Une toute petite flamme, tremblante, hésitante, semblant vouloir mourir à tout instant, provenait d'une petite lampe à huile posée dans une

niche creusée dans la paroi. Béatrice s'en approcha évitant de provoquer un mouvement d'air qui aurait pu l'éteindre. En s'approchant elle constata que ce qu'elle avait pris pour une grosse pierre à côté de la lampe était en fait un crâne humain. Il y avait aussi un sablier qui mesurait grain par grain le temps qui passe. Elle l'examina avec attention. Le petit tas de sable dans la partie du bas était insignifiant par rapport à celui du haut. Le sablier venait donc d'être retourné. Maintenant elle avait la certitude que là tout prêt, tapi dans l'ombre quelqu'un surveillait chacun de ses gestes. La petite flamme continuait à osciller à chacun de ses mouvements, elle la souleva avec mille précautions. En la soulevant elle fit tomber à terre un rouleau de parchemin. Elle le déroula, mais dans cette obscurité elle avait de la peine à déchiffrer l'écriture, elle l'approcha tout près de la petite flamme et lut : Gardez-vous de donner aux chiens les choses sacrées, ne donnez pas les perles aux cochons, de peur qu'ils ne se retournent contre vous et vous dévorent. Que venait faire là cette phrase de l'Évangile ? Quel secret fallait-il garder ? Elle avait approché le parchemin de la petite flamme pour y chercher un indice. A cette faible source de chaleur une écriture brunâtre apparue au bas du parchemin. Quelques lettres à peine. Elle promena le parchemin au-dessus de la flamme et lentement, mot après mot, lignes après ligne un texte écrit à l'encre sympathique se révéla. Toute excitée, elle lue : « Ma chère fille, ma chère Béatrice, te voici à la croisée des chemins, il est temps que cela s'accomplisse, que des ténèbres naisse la lumière, mais auparavant réfléchis bien : Es-tu prête à remettre en cause tout ce que tu croyais savoir jusque-là ? Oui ? Alors suis ce chemin qui te mènera à la lumière ». Béatrice venait de comprendre toutes ces épreuves à surmontées au long de ce pénible voyage jusqu'à Calw n'avaient pas été inutile. La souffrance physique, le dénuement, l'humiliation, et maintenant qu'elle avait atteint le fond, la confrontation avec les ténèbres de la mort prenait un sens. Elle devait du fond du puits tendre vers la Lumière. Elle comprit, elle n'était ni dans une prison ni dans une tombe, mais dans un de ces lieux de culte ou plus probablement d'initiation, comme ceux que l'on pratiquait dans les mystères antiques d'Isis ou de Déméter. C'était donc ça que son père tenait à lui faire connaître. Elle relut et relut ces quelques lignes qu'il lui adressait. Elle reconnaissait l'écriture fine et soigneusement tracée de ce message venu d'outre-tombe. Elle le serra sur son cœur, y déposa ses lèvres et y laissa coulées quelques larmes de reconnaissance. Oui elle venait de comprendre que tout avait un sens. Pour être admis dans un lieu d'initiation il fallait faire preuve d'une grande

humilité. A Bâle, avant de se mettre en route, elle avait fait des emplettes pour qu'en arrivant à Calw ils aient l'air digne de la recommandation de son père. Elle avait confondu Être et Paraître. Après ces réflexions elle fut prise d'une grande excitation, qu'allait-elle découvrir encore ? Ces mystères antiques qu'elle croyait tombés dans les gouffres de l'oubli étaient encore vivants et elle allait y être admise. C'était extraordinaire, elle avait peine à y croire. Son père lui rappelait pourtant une condition préalable, elle devait auparavant se dépouiller de tous à priori. Oui elle irait plus loin en laissant derrière elle toutes ses convictions. Elle ne resterait pas là, figée comme la femme de Loth en statue de sel stérile à jamais. Dans la main elle tenait le parchemin qui lui annonçait qu'elle était à la croisée des chemins. Elle regardait le sablier, les grains s'écoulaient lentement et la bulle de verre du haut était sur le point de se vidée. Qu'allait-il se passer lorsque tous les grains seraient tombés ?

Elle s'engagea résolument dans l'étroit passage qui la mènerait vers la lumière. Soudain elle sentit une présence derrière elle. Elle en eut un frisson. Un jeune homme se tenait là et dit : - A présent tout est consommé. Béatrice surprise par cette apparition subite, se demandait depuis combien de temps il était là, tapi dans l'obscurité, à l'observer. Elle en était troublée et au lieu de prêter attention à ce qu'il faisait et disait, elle essayait de se remémorer ce qu'elle avait pu faire, ce qu'il avait pu surprendre d'elle. Toujours et toujours ce souci de l'impression produite sur les autres ?

Le jeune homme lui prit la main et sans un mot l'entraîna vers la sortie de la grotte. Et là elle assista à la naissance d'un jour nouveau. Juste en face d'elle, jaillissait d'entre deux montagnes le soleil. Elle en fut éblouie et dut se protéger les yeux de son éclat.

- Madame, telle Corée vous avez séjourné dans le ventre de la terre pour mûrir, le moment est venu pour vous de naître à la lumière. Vous avez comme la chenille rampante procédé à votre métamorphose et allez pouvoir déployer vos ailes de papillon pour vous élever dans d'autres sphères. Vous avez abandonné l'instinct animal qui jusqu'à présent vous servait de guide, à partir de maintenant, libre de toutes entraves vous pourrez vous fondre dans l'harmonie universelle. Mais auparavant vous devrez encore vous soumettre à quelques opérations alchimiques. Pour transformer le plomb, métal lourd qui tire vers le bas, en or, métal précieux, éclat de lumière, reflet du soleil, symbole de l'esprit supérieur. Là sous terre vous avez appris que

pour se transformer il faut avoir le courage d'entreprendre, de se remettre en question et de ne pas redouter le changement. Suivez-moi, je vais vous servir de guide. Vous avez été ébloui par la lumière du soleil, en effet la lumière peut effrayer ceux qui redoutent de se voir tel qu'ils sont. Pour ceux-là l'ignorance est plus confortable que la connaissance. Le soleil levant annonce un jour nouveau, une nouvelle aventure, qu'il faudra aborder avec des yeux nouveaux.

Guidée par le jeune homme ils s'engagèrent sur un sentier à travers une forêt qui s'éveillait. Les arbres étaient revêtus d'un feuillage clair, reluisant de fraîcheur et doré par les rayons du soleil renaissant. Les oiseaux gazouillaient et partout on pouvait voir la vie sous ses diverses formes. Oui c'était bien l'annonce d'une vie nouvelle. Béatrice en avait le cœur soulevé d'allégresse. Elle avait envie de le crier, de chanter ce printemps, cette chaleur renaissante qui dissout les pensées tristes de l'hiver.

Elle fut conduite à un bassin circulaire rempli d'une eau cristalline. Deux jeunes filles aux cheveux blonds tressés en couronne entremêlés de fleurs printanières et revêtues de robe blanches les attendaient.

- Pour vous purifier de tout ce qui reste de cette vie passée je vais vous confier aux bons soins de ces deux charmantes personnes.

Puis le jeune homme s'éloigna.

Les jeunes filles la dévêtirent entièrement. Béatrice s'étonna de ne ressentir aucun malaise, aucune pudeur devant celles qui s'affairaient autour d'elle tout en lui souriant. Débarrassée de ses vêtements pesants, bien que frissonnante, elle se sentait légère comme le papillon qui s'échappe de sa chrysalide. Elle fut invitée à se plonger dans l'eau lustrale du bassin. A peine y eut-elle trempé le talon qu'elle en eut la chair de poule. Les filles l'encourageaient en riant. Elle serra les dents, enjamba la margelle et se laissa glisser dans l'eau glaciale. L'une des jeunes filles lui prit gentiment la tête entre ses mains et la plongea dans l'eau. Béatrice n'eut pas le temps de protester, ni même de fermer les yeux. Comme dans le liquide amniotique d'avant sa naissance elle baignait dans ce liquide régénérateur.

Lorsqu'elle rejaillit, elle se secoua et aux lueurs du soleil les milliers de gouttelettes formaient autour d'elle une auréole de perle d'or et d'argent. Elle frissonna, trembla, claqua même des dents tant elle avait froid. Elle fut séchée, frictionnée, et après avoir été revêtue, comme les jeunes filles, d'une robe

blanche, elle fut conduite à une colonne de grès rose d'où jaillissait l'eau du bassin. On lui fit voir une inscription latine, qui en français disait: « Après tous les dommages causés par les dieux au genre humain, le Prince Hermès résolu de lui venir en aide. Par le secours de son art, je suis devenu remède salubre ; je coule ici. Boive qui peut de mes eaux ; s'en lave qui le veut ; les trouble qui l'ose. Buvez et vivez. »

- Oui je vois il doit s'agir d'une eau qui guérit de certains maux.
- Qui purifie le corps et l'Âme.

Son guide était revenu. Il prit la main de Béatrice et lui expliqua :

- Vous venez d'être purifié par l'eau d'Hermès, pour vous redonner la virginité de l'enfant qui vient de naître car ce n'est que pure, indemne de toute souillure, que vous pourrez accéder à l'enseignement du messager des dieux. Dans la Mythologie grecque, Hermès nous transmet la connaissance des choses ordinairement cachées aux hommes. Pour poursuivre son enseignement nous allons suivre ce chemin et monter jusqu'au sommet de cette montagne.

La montée était rude, mais son guide, visiblement habitué aux pistes de montagnes, n'en semblait pas embarrassé et marchait d'un bon pas. Béatrice par contre soufflait et se demandait sans cesse s'il n'allait pas enfin lui accorder une petite pose. Ils dépassèrent la limite des versants boisés pour se retrouver dans un espace plus aride balayé par le vent, par-ci par-là quelques arbres rabougris, torturés par le vent et les intempéries, pour le reste, des rochers glissant et un peu de bruyère. A présent ainsi exposée Béatrice avait froid, ses pieds dans de fine chaussure étaient trempés par la rosée.

- Nous arrivons !

Et le jeune homme lui montra, au sommet du ballon, deux grandes pierres dressées vers le ciel. Il la conduisit entre ces deux colonnes et lui commanda de rester là et de méditer sur ce qu'elle voyait. Son guide avait disparu, il avait repris le sentier par lequel ils étaient montés. L'air était pur et elle voyait très loin, mais de nouveau elle était toute seule, perdue dans cette immensité qui s'étendait à ses pieds. A perte de vue des montagnes aux sommets arrondis, certains chauves d'autres couverts d'épaisses forêts entrecoupées de vallées profondes, d'où s'élevaient des nuages de brume. Différentes nuances de verts ondulaient comme une immense prairie. Les variations de couleurs et de formes créaient une

harmonie reposante. Après son séjour dans les profondeurs de la terre cette immensité écrasait Béatrice. Elle s'y diluait, comme une tache à l'horizon finit par ne plus se voir en s'éloignant. Qu'était-elle dans cet infini ? Elle était insignifiante à peine plus importante que cette minuscule fourmi qui montait le long de sa jambe, oui, insignifiante. Elle eut un petit rire et se dit : Et dire que je me croyais importante. Où était Mathias ? Et les enfants ? Savaient-ils ce qui lui arrivait ? Elle alla s'accroupir au pied de l'une de ces grandes pierres qui semblaient défier le vent et le temps. Au bout d'un moment, lasse d'attendre, elle se mit à examiner la pierre. En y regardant de plus près elle y découvrit des signes tracés avec soins, mais presque effacées par les lichens blancs ou jaunes qui les dévoraient. Elle gratta un peu avec ses ongles, puis s'aida d'un éclat de pierre. Quelque chose qui ressemblait à une écriture primitive se dévoila. Mais si ces signes étaient des lettres, elle ne les connaissait pas. Elle essaya de se souvenir, mais non, elle n'avait jamais rien vu de tel. Les pierres avaient été taillées de manière très grossière, seule une partie avait été lissée, là où courait cette écriture. Rien ne laissait pourtant en deviner ni le sens ni l'objet. Elle alla examiner l'autre pierre. Celle-ci présentait exactement les mêmes caractéristiques, si non que l'une était en grès rose et l'autre en granit gris. Elle examina les premiers signes qui semblaient former un mot et les compara aux premiers de l'autre pierre. C'était la même écriture mais le texte semblait différent. Elle se souvint que son guide lui avait parlé d'Hermès. Oui au cours de son enfance, elle avait entendu son père parler d'Hermès trismégiste le maître des sciences cachées. Mais qui était-ce et qu'avait-il fait ? Elle ne s'en souvenait pas. Son guide ne lui avait-il pas parlé du messager des dieux, s'agissait-il du même Hermès ? Justement voilà son ange gardien qui revenait. Il s'était opéré un changement chez le jeune homme, d'amusé il semblait soucieux à présent. Il resta un instant à la regarder de loin visiblement indécis.

- Pardonnez-moi monsieur, mais ces deux pierres dressées m'intriguent, ont-elles une signification particulière ?

- Oui ces deux colonnes ont évidemment une raison d'être là. Tout à l'heure je vous ai placé là, entre ces deux colonnes, l'une représente la Sagesse et l'autre la Connaissance. Selon la tradition, sur cette colonne Hermès aurait pris soin de transcrire toutes les connaissances transmises aux hommes par les géants. Ces géants nés des amours des dieux pour les filles des hommes,

avaient hérité de toute la science de leurs divins pères et l'auraient enseignée à leurs mères humaines. Les dieux jaloux de leur savoir, furieux détruisirent les géants dans un terrible déluge. Hermès, l'ami des humains, bien avisé, connaissant leurs faiblesses, avait gravé sur l'autre colonne des préceptes de sagesse.

- Oui mais cette écriture nous ne savons pas la lire
- Non, car si ce texte était parfaitement clair il n'y en aurait qu'une seule interprétation, elle serait rigide et deviendrait un dogme. Mais heureusement Hermès nous a donné aussi cette extraordinaire faculté de l'imagination et surtout de l'intuition. Nous voulons toujours tout comprendre avec notre raison alors que ce message se lit avec le cœur et prend un autre sens pour chacun d'entre nous, en fonction de ce qu'il y cherche.

Mais vous grelottez ! C'est vrai qu'ici il ne fait pas très chaud, venez redescendons.

Béatrice avait la chair de poule et le nez commençait à lui couler, elle y passa le revers de la main. Le bout de ses seins durcis par le froid pointaient contre le tissu. Le jeune homme toujours pensif s'en était pourtant aperçut et ne pouvait en détacher les yeux. Béatrice très mal à l'aise avait croisé ses bras tout en grelottant. Elle aurait voulu que Mathias fût là pour la serrer dans ses bras et lui donner un peu de sa chaleur et de son énergie. Le jeune homme, écarlate, avait fini par baisser les yeux.

- Entre ces deux colonnes nous devons être capables d'utiliser, pour le bien de tous, toute la science qu'il nous est possible d'acquérir. Dans l'enseignement d'Hermès il y a surtout que toute la création obéie à des lois immuables indispensables pour une harmonie universelle.
- Mais de quelles façons ces lois se manifestent-elles ?
- Hem ! Les saisons se succèdent, l'eau coule vers la mer, le jour succède à la nuit. Pour perpétuer la Vie l'homme est attiré vers la femme, le désir, l'attraction, mais aussi la répulsion dynamise et renouvelle sans cesse toute les formes de vie. Venez nous allons descendre par cette faille entre les rochers, ne lâchez pas ma main, tenez-vous bien, c'est vraiment glissant.

- Vous connaissez évidemment les quatre éléments qui sont constitutif de tout ce qui est vivant, ces éléments interviennent diversement, mais selon ces Lois.

Pour descendre, ils avaient pris un autre chemin qu'à l'allée. Le sol rocailleux était glissant, Le jeune homme lui tendit la main pour l'aider. Sa main était chaude et ferme, elle la serra et en ressenti de l'émotion et du coup elle comprit de quelles façons s'exerce les lois de la Nature.

Les parois de cette cheminée se resserraient, Béatrice voulut s'effacer pour le laisser aller de l'avant, mais il la saisit par les épaules et la poussa en avant.

- N'ayez pas peur, avancez en vous tenant aux parois.

Arrivé presque au bout de cet étroit boyau, soudain des flammes et de la fumée s'engouffrèrent dans cette cheminée naturelle. Béatrice poussa un cri et fit un bon en arrière, bousculant le jeune homme qui se tenait juste derrière elle. Ils tombèrent à terre tous les deux, mais déjà le nuage de fumée se dissipait et les flammes retombèrent lentement. Ce que Béatrice avait pris pour un incendie n'était qu'un vulgaire feu de paille, destiné à l'effrayer.

- Vous voyez madame, cette expérience a eu pour but de vous faire comprendre que nous devons nous méfier de nos passions et les garder sous contrôle. Au début nos passions nous semblent être d'une douce chaleur, mais deviennent vite un feu dévorant.

Il avait eu un petit sourire en coin, comme s'il se moquait de sa naïveté, mais très vite retrouva son air soucieux. Ils continuèrent leur chemin sans s'adresser la parole et le malaise de Béatrice augmenta au point qu'inquiète elle sentait à présent un danger. Mais ce danger viendrait-il de l'extérieure ou était-il en elle ? Si elle avait connu son chemin elle aurait été tentée de fuir. Mais n'était-ce pas là encore une étape dans sa progression initiatique ? Apprendre à se méfier de soi-même plus que des autres. Elle se demandait ce qu'à cet instant faisait Mathias. Était-il à sa recherche ? Où l'avait-on prévenu, à moins qu'il soit lui aussi soumis à ce genre d'épreuve. Soudain elle fut tirée de ses réflexions par des cris et des aboiements.

- Oh non ! Voilà qu'ils arrivent ! Oh là là ! Ce que je redoutais ! Le duc chasse le cerf ! Il faut nous abriter, car si le cerf est lancé par les chiens il est très dangereux. L'automne dernier, durant le brame, un garde et un paysan ont été tués.

Pendant ce temps Mathias était en effet lui aussi aux prises avec des épreuves similaires mais sous d'autres formes, adaptées à sa nature, sa personnalité et sa culture. Lui s'était réveillé dans un cercueil au milieu d'une crypte entre des gisants, éclairés par la faible lumière d'une chandelle. Un crâne et un sablier était posé sur une tombe dont le couvercle avait été légèrement déplacé. Lorsqu'il ouvrit les yeux il ressentit la même frayeur que Béatrice. Évidemment il passa un moment sans oser bouger, mais finit tout de même par se redresser. Assis à côté d'une tombe, le coude appuyé sur son genou et le menton dans le creux de sa main, il regardait le sable s'écouler lentement tout en méditant sur la fragilité de la vie. A quoi cela servait-il de se rebeller, de vouloir infléchir le cours normal qui menait inexorablement à la mort ? Quand soudain il sentit une main se poser sur son épaule. Il sursauta de frayeur. Un homme revêtu d'une longue tunique noire se tenait derrière lui.

- Êtes-vous prêt ? Car il est l'heure ! le temps qui vous fut imparti est écoulé ! Mathias cru sa dernière heure venue. Il eut une pensée pour Béatrice, essaya de puisé du courage dans le souvenir de son visage. Pour se redresser il voulut s'appuyer sur le couvercle de la tombe qui grinça, il eut un mouvement d'effroi et faillit tomber près du crâne qui semblait rire de sa maladresse. L'homme en noir lui tendit la main, mais Mathias d'un geste refusa son aide.

- Que me voulez-vous ? Qu'ai-je fait pour mériter de mourir déjà ? L'homme se redressa, croisa ses bras sur sa poitrine et contempla calmement le visage livide, baigné de sueur de Mathias. Après un long silence et d'une voix grave :

- Vous méritez de vous éveiller, d'échapper à votre torpeur et de devenir lucide, je vais vous conduire vers la lumière. Mais d'abord vous allez vous purifier pour vous défaire de tous vos préjugés et superstitions.

La voix profonde de cet étrange personnage et ce reproche sous-entendu n'avait rien de rassurant. Que voulait-il dire ? Supposait-il que Mathias se berçait d'illusions ou de rêves ? Qu'il n'avait aucune perception de la réalité ? Mathias voulut protester, mais l'homme par un signe de la main lui fit signe de se taire et de le suivre. Mathias hésitant, tremblant, se leva, avec le sentiment de confier son destin à cet inconnu.

Comme Béatrice, il fut conduit au bassin où il se purifia dans l'eau lustrale d'Hermès. Ensuite il fut exposé aux vents des montagnes où à son tour il grelotta,

l'épreuve du feu il l'avait connue la veille. Après ces purifications il fut conduit dans une chapelle, où il resta seul. Cette modeste chapelle aux murs blanchis à la chaux sans aucun mobilier mais bien éclairée par de grandes fenêtres était rassurante et par rapport à la crypte il s'y sentait presque à l'aise. Sur l'autel, la petite flamme dodelinant d'une grosse bougie et un bouquet de fleurs printanières créaient une atmosphère de sérénité. Derrière l'autel, une fresque représentait Saint Martin partageant son manteau avec un pauvre homme presque nu.

Mathias, s'en approcha et gravit les trois marches qui séparaient la nef du chœur. A droite de l'autel, cette porte devait mener à la sacristie, Mathias souffrait de courbatures, sans doute encore de la veille. En s'approchant de la porte il distingua des voix. Il s'agissait de deux voix d'hommes. Curieux il tendit l'oreille. Deux hommes semblaient se disputer, Mathias ne comprenait pas tout ce qui se disait, mais au ton il devinait que ce n'était pas un dialogue amical. Quelqu'un s'était approché de la porte et se mit à la secouer, à tambouriner contre, à essayer de la forcer et à tempêter. Visiblement furieux que cette porte soit verrouillée. Il continua à s'exprimer avec colère

- Oui c'est tout à fait ça ! Il faut faire partir ce vieux fou. Le moment est tout à fait opportun. Vous savez que notre duc est actuellement à Hirsau il faut aller lui présenter une supplique et lui demander qu'il le déplace. Le vieux fou voudrait que le clergé se mêle de tout y compris de l'administration de la ville et ainsi il pourrait puiser sans limite dans nos poches et distribuer notre argent. Il ne faut pas rater l'occasion. Vous savez qu'au contraire le duc voudrait mettre le clergé et les biens de l'Église sous tutelle, il ne faut vraiment pas perdre notre temps en discussions stériles, il faut agir maintenant.

L'autre essayait de le calmer, de le raisonner, mais en vain. Ils s'éloignèrent mais continuèrent à se disputer.

- Et d'ailleurs c'est quoi encore que ces cérémonies et ces assemblées secrètes qu'il organise. Vous avez vu il y en a de nouveau qui viennent de partout.
- Mais ces gens dépensent leur argent chez nous puis repartent c'est tout profit pour notre ville, ne pensez-vous pas ?

- Foutaise ! Je vous dis qu'avec leurs secrets nous ne savons rien de ces gens. Que manigancent-t-ils, ne préparent-ils pas un sale coup avec les papistes ? Ceux-là n'ont pas supporté d'avoir perdu toute autorité. Je vous le dis, ces gens sont comme lui, DANGEREUX ! Pourquoi font-ils tout en secret ? Et puis zut ! Vous ne voulez pas vous joindre à nous, tant pis pour vous ! Nous irons voir le duc sans vous. Lui nous écouterà.

Une porte claqua et ce fut le silence. Mathias était décontenancé il s'interrogeait, où était-il tombé et de qui parlait cet homme en parlant de cette société qui agissait en secret ? Oui sans doute fallait-il fuir cet endroit. Il fit quelques pas pour se diriger vers la porte, mais avant de franchir le pas il se retourna pour jeter encore un coup d'œil à la fresque de saint Martin. Et celui-là, qu'aurait-il fait ? Elle était belle cette fresque, il retourna pour l'examiner attentivement.

L'expression des visages était très parlante. Le saint exprimait la compassion, son sourire était bon et modeste et l'autre n'était pas dans une attitude de mendiant, il tendait la main pour recevoir. Ce n'était pas un homme puissant qui donnait à un miséreux, non, c'était un frère qui partageait ce qui leur revenait à tous deux. Mathias en fut profondément ému. Non ! les propos de cet homme étaient nourris par la haine. Absorbé par ces réflexions il ne s'était pas aperçu de la présence derrière lui de son guide.

- Alors mon ami que vous suggère cette image
- On ne peut pas la décrire on ne peut que la ressentir.
- Ah ! Quelle belle réponse ! Mais venez nous avons encore à faire.
- Tout à l'heure vous m'avez dit qu'un homme digne de ce nom, cultive la vertu et combat le vice. Comment définiriez-vous le vice et la vertu ?
- Oh ! Pour faire simple je dirais que la vertu est l'action qui consiste à faire le bien et le vice à faire le mal. Et je me demande s'il n'en va pas de même du Paradis et de l'Enfer. Je me demande quelque fois si le Paradis et l'Enfer ne sont pas ce que nous créons autour de nous ? Nous créons le Paradis en faisant le Bien. Vous voyez ce à quoi je pense ? Cet état dans lequel nous nous sentons heureux comme lorsque nous aimons et que tout nous paraît beau et bon. Par contre, la haine, la violence, la méchanceté et la jalousie sont l'Enfer que, nous créons autour de nous pour les autres et pour nous

même, car vous en conviendrez on ne peut pas être heureux la haine au cœur !

Mathias repensait à ce qu'il avait entendu derrière la porte. Oui il n'y avait pas de doute cet homme méchant n'était certainement pas heureux.

- Mais revenons à notre parcours. Il est temps de passer à l'étape suivante. Vous avez franchi les quatre étapes de votre purification, par la terre, par l'eau, par l'air et par le feu, mais... !

La porte venait de s'ouvrir et un homme se dirigeait à grands pas dans leur direction. Il avait l'air contrarié et s'adressa au guide de Mathias.

- Prétextant la sécurité de sa seigneurie, Andler, le Vogt, a interdit toute assemblée ou réunion durant le séjour à Hirsau de notre souverain. Il va jusqu'à dire que Andrae conspire contre le duc. Et sa seigneurie est de très méchante humeur.

Là-bas dans la forêt la chasse allait bon train les aboiements se rapprochaient. Béatrice et son guide s'étaient réfugiés entre un amas de rochers et de buissons. De là ils avaient une bonne vue tout en étant hors de danger.

- Regardez, le voilà qui débouche, Houa ! C'est au moins un quatorze cors.
- Il est majestueux !
- Et les chiens lui collent au cul ! Ils vont le forcer.

L'animal avait le mufle blanc de bave et les yeux injectés de sang. Acculé par les chiens contre une barrière de rochers il fit face. Baissant la tête il chargea, d'un simple mouvement il éventra un chien et pour s'en débarrasser d'un autre mouvement l'envoya contre le rocher. Les plus hardis de la meute en avaient profité pour se suspendre aux longs poils couverts de bave qui ornaient son poitrail, ce qui ralentissait énormément ses mouvements. D'autres lui faisaient face et bondissaient pour éviter ses coups. Le seigneur de la forêt se fatiguait. Les piqueux faisaient cercle et excitaient les chiens. Un peu à l'écart le duc et sa suite regardaient le spectacle de ce cerf se défendant avec bravoure contre la meute hurlante. Il commençait à fléchir le front, épuisé par l'effort. Le duc finit par mettre pied à terre et s'approcha lentement de l'animal. La longue lame nue de sa dague lançait des éclairs. Il tira son chapeau et salua d'un large mouvement le courage de l'animal, jeta son couvre-chef à un de ses valets et d'un pas décidé

s'avança vers l'animal qui maintenant pliait les genoux. Il voulut saisir la ramure pour lui enfoncer la lame dans le cœur, mais dans un sursaut d'énergie, d'un coup de tête le fier animal lui enfonça le thorax et le renversa. Le duc poussa un cri de frayeur et ce fut lui qui tomba aux pieds du cerf. Les chiens continuaient à aboyer et à mordre leur proie, piétinant sans respect le duc étendu au sol. Le cerf résistait. La meute hurlait, gémissait, mais n'abandonnait pas le combat. Le duc recroqueviller cherchait à se protéger autant de ce géant que de ses chiens. Subjugué par ce combat de titans les hommes de la suite restaient figés les yeux exorbités, la bouche grande ouverte. Ce fut Béatrice, jaillissant de derrière son abri, se saisissant de la pique de l'un des valets de pieds, qui courut se jeter dans la mêlée. La voyant venir l'un des valets osa enfin faire le geste. D'un coup énergique il enfonça sa lame dans le flan de l'animal qui dans un suprême grondement de colère s'effondra, faisant trembler une dernière fois les habitants de ses forêts. Mais les chiens voulaient participer au triomphe et continuaient à s'acharner à mordre ce que dans la mêlée ils parvenaient à saisir. Béatrice de la hampe de la pique frappait les chiens enragés et parvint finalement avec l'aide du valet à dégager l'homme à terre. Ses vêtements étaient en lambeaux, Il était barbouillé de son sang autant que de celui du cerf et des chiens, mais qu'importe c'était le sang de valeureux combattants. Évidemment dès que les chiens furent éloignés les courtisans prirent leur place et s'agglutinèrent autour de leur souverain comme des mouches sur une charogne. Béatrice, que la valetaille avait à présent négligemment repoussé à l'arrière grelottait. Sa robe était en partie déchirée et comme pour Artémis on lui voyait les genoux, elle était tachée de boue, de sang et de la bave des chiens. Seul son guide se préoccupait encore d'elle. Il avait quelque part emprunté une couverture qu'il jeta sur ses épaules et la ramena, grelottante et claquant des dents, à l'hospice où Mathias et les enfants l'attendaient.

- Et maintenant ? Tu as une idée ?
- Tout ce que je sais c'est que le bailli a décrété que durant le séjour du souverain toute assemblée était interdite.
- Et ça veut dire quoi ? Tu ne vas pas me dire que pour nous c'est fini, que nous pouvons retourner comme nous sommes venus.
- Non ! Il me semble que vous ne repartirez pas comme vous êtes venus.

L'homme en noir qui avait servi de mentor à Mathias se tenait dans l'entrée.

- Au cours de cette matinée, n'avez-vous donc rien appris ? N'êtes-vous pas descendu au fond de votre conscience ? Qu'y avez-vous trouvé ? Il vous reste jusqu'à ce soir pour y réfléchir, je viendrais vous chercher à la tombée de la nuit. Tenez-vous prêt.

Le couple se regardait effaré, ne venaient-ils pas par leurs réflexions de tout gâcher.

- Il a raison, nous sommes bien ingrats. Qu'attendions-nous de cette rencontre ? Une grande révélation ? Eh bien je crois en effet que nous avons appris bien des choses. A commencer sur nous même, tu ne trouves-tu pas Mathias ?
- Oui, il m'a appris à penser par moi-même et à ne pas simplement accepter que ce soit les autres qui me disent ce que je dois croire.
- Tu étais toi aussi dans une tombe ? Moi j'ai compris que la vie est éphémère et qu'il faut la vivre pleinement sans rien attendre de la mort. Qu'il faut aimer ceux que l'on aime. Vivre avec intensité chaque instant de bonheur et le faire partager aux autres.
- Tu as raison, j'ai eu la même réflexion. A quoi bon accumuler par crainte de manquer, non il faut se réjouir de ce que l'on a au présent. Partager les bons moments de la vie me semble plus important.
- Accumuler des biens en pensant se hisser au-dessus des autres par ce que l'on possède et ne provoquer que jalousie, non il faut mériter le respect et l'amour par le bien que l'on fait autour de soi. Être gentil avec les autres pour que pour eux aussi la vie leur soit plus douce. Oui il a raison, je crois que j'ai pris conscience de tout un tas de choses importantes.

Lorsqu'à la tombée de la nuit on vint les chercher ce fut pour les conduire à l'abbaye de Hirsau. Il s'agissait d'une importante abbaye bénédictine, convertie au protestantisme et dans l'enceinte de laquelle les ducs du Wurtemberg s'étaient fait construire un petit château, un pavillon de chasse de style renaissance. Le sentier suivait les méandres de la rivière. Béatrice suivait difficilement, elle souffrait de son pied et était épuisée, autant par l'effort physique qu'elle avait

fourni toute la journée que par la tension nerveuse. Elle s'accrochait au bras de son mari. Mais bientôt, plus sombre encore que le ciel, comme émergeant de nul part se dressaient les deux tours imposantes de l'abbatiale entourées des bâtiments conventuels. A peine passé la poterne, éclairée par une torche, ils retombèrent dans une obscurité presque totale. Du côté de l'abbatiale pas le moindre bruit, pas de chants, pas de prières, pas de lumière non plus tout semblait abandonné aux fantômes du passé. Leur guide poussa la lourde porte de l'église, elle ne grinça même pas. Tout cela paraissait totalement irréal. La nef était dans l'obscurité, seul un chandelier, sur l'autel tout au fond, donnait un petit peu de lumière comme une constellation d'étoiles pour servir de guide à des voyageurs égarés. En continuant de s'approcher on distinguait à côté du chandelier une croix, reflétant la lumière des bougies et un bouquet de roses rouges.

Maintenant qu'ils étaient dans le transept leur guide les retint. Sortant de l'ombre une silhouette s'avancait lentement. Au début on en voyait qu'une espèce de roue ou de meule blanche, comme un plateau rond sur lequel semblait posée une tête. Un frisson parcourut le dos de nos deux impétrants. Cette tête, pourtant souriante, continuait d'avancer, maintenant ils pouvaient distinguer une belle barbe blanche et un regard amusé. La robe noire se fondait dans l'obscurité et seule la large fraise blanche s'en distinguait.

- Que venez-vous faire en ce lieu sacré ?

Avant qu'ils n'aient eu le temps d'y penser, leur guide répondit.

- Je conduis à vous ces jeunes gens parce qu'ils cherchent la lumière.

- Et vous les en jugez digne ?

- Ils ont satisfait à toutes les épreuves.

- Mais sauront-ils aussi garder le secret sur tout ce qu'ils verront ici ?

- J'en suis persuadé.

- Alors qu'ils s'y engagent par serment sur les saintes écritures.

L'homme en noire les invita monter jusqu'au pied de l'autel ; à côté du chandelier à sept étoiles, devant la croix entremêlée de roses se trouvait une Bible ouverte, il leur demanda à tour de rôle d'y poser la main droite et d'y prêter leur serment.

Pendant ce temps lentement sans bruit surgissant de l'ombre des silhouettes vêtues

de noir, le visage dissimulé par une capuche, faisaient cercle autour d'eux. Très émus Béatrice et Mathias n'osaient lever les yeux pour les dévisager.

- Puisque vous recherchez la lumière nous allons partager avec vous le petit éclat de lumière dont Dieu nous a gratifiés, mais souvenez-vous toujours que nul ne détient **La** Lumière mais que chacun n'en porte en lui qu'un tout petit éclat, à peine une étincelle de la lumière divine.

Il se pencha vers les sept petites flammes du flambeau et passant de l'une à l'autre et en commençant par les quatre du bas puis montant vers la pointe en formant un triangle, il enflamma une bougie. Après une pause et une courte méditation ou prière, il se tourna vers son voisin et lui présenta sa lumière pour qu'à son tour il puisse y allumer sa bougie. Et ainsi de suite chacun vint allumer une bougie et au fur et à mesure quittait le chœur pour aller en allumer d'autres disposées en différents endroits de l'abbatiale. L'impression que donnait ce ballet de petites flammes qui se déplaçaient comme des feux follets à travers tout l'édifice était apaisante et émouvante à la fois. A présent que toute la nef était baignée d'une douce clarté, l'officiant renouvela son geste et donna à Béatrice et Mathias, eux aussi, une bougie allumée puis une fraternelle accolade.

- Ma sœur, mon frère, prenez soin de cette lumière et qu'elle éclaire votre vie.

Au milieu du transept se trouvait une table ronde faite d'une grande pierre plate évidée de huit creux de la taille d'une écuelle. Sur cette table comme jeté là par négligence, une vingtaine ou peut-être d'avantage de petites tours en bois blanc. L'officiant, qu'à présent nos amis avaient identifié comme étant le pasteur Andreae, prit la parole et cita l'épisode, dans la Bible, du déluge. Il raconta comment les hommes pour se prémunir d'une nouvelle colère divine avaient entrepris la construction d'une haute tour qui relierait la terre au ciel. Mais Dieu voyant l'orgueil des hommes et sachant que s'il leur permettait de réaliser un tel exploit ils se croiraient aussi puissant que lui et par orgueil commettraient les pires folies. Alors il les dispersa sur toute la surface de la terre et comme ils se considéraient chacun comme étant le seul à détenir la vérité et supérieurs à tous les autres. Leur orgueil les empêcha de s'entendre entre eux et les dressa les uns contre les autres et ainsi en vinrent-ils à se faire la guerre, persuadé que c'était au nom de Dieu.

- Aujourd'hui nous sommes réunis ici pour nous mettre à l'ouvrage et bâtir une tour à la fraternité et au génie humain. Cette tour qu'aucun de nous ne

saurait bâtir sans l'aide des autres s'élèvera jusqu'au ciel. Pour matériaux nous utiliserons les pierres des murs que nous avons dressé entre nous et que nous devons abattre, notre ciment, nous le confectionnerons d'un mélange de respect et d'amour.

L'un après l'autre, toute l'assistance vint prendre l'une de ces tours jetées bas pour les poser soigneusement côtes à côtes, comme des briques, puis l'une sur l'autre pour entreprendre cette construction symbolique. Puis, tous les assistants se tenant par la main constituèrent une longue chaîne qui se déroulait à travers la nef, formant des entrelacs, s'enroulant autour des colonnes puis revenant au centre du transept. Les petites lumières réparties dans la nef s'agitaient à chaque mouvement et provoquaient des jeux d'ombre et de lumière sur les pierres qui semblaient animées d'une vie mystérieuse.

- La construction n'en est qu'à ses débuts, mais voici deux nouvelles pierres qui viennent s'y ajouter.

Le pasteur tendit à Béatrice et à Mathias à chacun une de ces petites tours et les invita à participer eux aussi au grand chantier. Puis ils rejoignirent la chaîne et le pasteur forma le dernier maillon, celui qui reliait les deux extrémités.

Après que chacun eut récupéré sa petite tour, que la table de pierre fut entièrement débarrassée, le pasteur y déposa un plat sur lequel était dressé, comme allongé, les pattes repliées sous lui, un agneau rôti, à côté il posa une miche de pain et une grande coupe de vin rouge. Pendant que l'assistance se regroupait silencieusement autour de cet autel, il découpa l'agneau et en partagea les morceaux en huit parts égales réparties dans ces huit cuvettes creusées dans la pierre de l'autel. Puis il partagea également le pain et dit : Que ceci nourrisse nos corps et fortifie nos cœurs. Il déposa sur une tranche de pain un morceau de la viande qui se trouvait devant lui qu'il tendit à Béatrice et ensuite à Mathias en disant « - Mangez et donnez à ceux qui comme vous ont faim d'amour. » les convives autour de la table faisaient de même en s'adressant à leurs voisins proches. Béatrice et Mathias tout en mâchant observaient ce rite, lorsqu'ils eurent terminé d'avalier, le pasteur se pencha vers eux et leur souffla à l'oreille :

- A présent c'est à votre tour de faire la même chose pour votre frère derrière vous.

Béatrice se retourna et lorsque son voisin replia sa capuche elle faillit tomber de surprise. Car derrière elle se tenait Laurent T. Schudich, le commandant suisse. Au

risque de souiller son pourpoint avec la viande qu'elle lui tendait, il l'embrassa sans manières. Pendant ce temps, Mathias la bouche grande ouverte n'en croyant pas ses yeux, le geste resté en suspens, s'entendait dire par des Armoises :

- Allons mon frère Mathias donnez-moi à manger, j'ai faim moi aussi.

Lorsque chacun eut reçu sa part, le pasteur éleva la coupe de vin et dit : « - Que ce vin vivifie notre esprit, mais ne corrompe pas nos âmes. » Il tendit la coupe à Béatrice et dit : « - Buvez et ensuite donnez à ceux qui comme vous ont soif de savoir. » Après le partage rituel de la lumière cette cérémonie du partage de la nourriture matérielle et spirituelle se termina par une embrassade générale et de grandes claques amicales dans le dos. Et le reste de la nuit se passa en discussions en toute liberté sur tous les sujets imaginables, sans tabous ni interdit, mais en toute fraternité et respect des convictions de l'autre. Ne comptait plus ni nation, ni religion, ni rang, ni études, tous se reconnaissaient sous l'appellation de « mon frère » ou de « ma sœur ».

Béatrice tout en parlant aux uns et aux autres observait discrètement le pasteur Andreae. Cet homme qui devait avoir passé la cinquantaine l'impressionnait beaucoup. Son père avait sans doute souhaité qu'elle vive l'expérience qu'elle venait de connaître, mais peut-être plus encore qu'elle rencontre cet homme qui semblait être l'âme de cette société. Bien que ses yeux n'expriment que bonté et compassion, il forçait le respect. Il portait une longue barbe blanche et sur le crâne une petite calotte noire. Il savait s'exprimer en plusieurs langues, mais toujours avec cette rondeur dans le parler des gens de cette région. Il était très éclectique et pouvait soutenir une conversation aussi bien avec un horloger qu'un théologien, un mathématicien et un herboriste ou un militaire. En se mêlant à différents groupes et écoutant les sujets de conversation qui la passionnait Béatrice finit par s'inquiéter de son mari, mais où était-il passé ? Après quelques recherches elle finit par l'apercevoir en grande conversation avec les deux militaires et le forgeron qui lui avait précédemment servi de guide. En louvoyant entre les groupes elle parvint à les rejoindre. Au grand étonnement de son épouse, Mathias semblait mener la conversation. Il parlait, avec beaucoup d'animation des techniques nouvelles qu'il avait découvertes dans les ateliers de Jacobus, des alliages entre métaux et en était venu tout naturellement à parler de sa curiosité pour l'alchimie.

- Oui évidemment l'or, la grande préoccupation du duc de Lorraine. Savez-vous Béatrice que les hommes de notre souverain étaient persuadés que votre père en connaissait le secret.
- Oh mon Dieu oui ! A cause de ce carnet noir ! Pourtant je vous assure Monseigneur que le carnet ne contenait rien de tel.
- Je vous coupe Béatrice, plus de Monseigneur, quand nous sommes entres-nous je ne suis pas le seigneur du village, ni le commandant, mais votre frère Félix.
- Excusez-moi Félix, mais je pense que Mathias devrait aller parler à Johan Valentin, son père était passionné d'alchimie. Tenez, justement le voilà !
- Oui Mathias, n'hésitez- pas, il serra ravi que vous lui posiez la question.

Le pasteur, qui avait surpris les derniers mots de Laurent T. Schudich, posa une main amicale sur l'épaule de Mathias.

- Alors Mathias que devez-vous me demander ?

Très intimidé, avec une voix hésitante le forgeron confessa son intérêt pour l'alchimie et plus particulièrement le secret des faiseurs d'or.

- Voulez-vous donc, comme mon pauvre père sacrifié votre bel avenir à cette chimère ? En effet mon père y passait tout son temps, au découragement de mon grand-père qui aurait préféré qu'il se consacre à l'étude et à l'enseignement. Ma mère, qui était une maîtresse femme et heureusement tenait la bourse du ménage, comme vous, se passionnait pour la thérapeutique et curieusement avait mise mieux à profit les expériences alchimiques de mon père qu'il n'y était parvenu lui-même. Elle devint d'ailleurs l'apothicaire de la cour du duc Friedrich à Stuttgart. Vous comprendrez mon regret, à l'époque de votre visite chez Vilénius, de ne pas avoir eu l'occasion de vous parler. Je lui ai d'ailleurs fait le reproche de son attitude envers les femmes. Regret d'autant plus grand que j'apprenais plus tard de qui vous étiez la fille. Car en effet votre père m'avait beaucoup parlé de vous. Je me souviens même qu'il m'avait parlé d'un rêve que vous aviez fait et sur lequel il s'interrogeait.

- Vous intéressez-vous aux rêves pasteur ?
- Mon cher Laurent, ne dit-on pas que les rêves nous sont envoyés par Hermès pour nous éclairer sur les projets des dieux ?
- Mais dites-moi Béatrice vous souvenez-vous de ce rêve ? Une histoire de serpent et de rubis ? Votre femme vous en a-t-elle parlé Mathias ? Parce que je pense que ce rubis est un peu comme la pierre philosophale qui permet la transmutation du plomb en or. Cette quête, cette tentative de saisir ce qui se dérobe sans cesse et nous effraye et qui finalement n'est rien d'autre que notre propre nature.
- Oui et qui souvent nous étonne. Car c'est dans la spontanéité bien plus que dans la réflexion qu'elle se dévoile.
- Oui Laurent, vous avez raison. Lorsque Mathias s'est jeté dans le brasier pour aller sauver cet enfant, il ne s'est pas attardé à de longues réflexions sur son caractère et sa nature profonde. Non spontanément il a risqué sa vie pour sauver un enfant qu'il ne connaissait même pas. Vous savez tous qu'on nous avait interdit de tenir notre assemblée, or c'est le courage de notre sœur Béatrice qui a fait changer notre duc d'avis, elle aussi s'est fait remarquer par son courage et sa présence d'esprit. Car c'est en apprenant la raison de leur présence ici à Calw que sa seigneurie, au grand dépit du Vogt, autorisa et encouragea notre célébration.
- Mon cher Johan, ce que vous venez de nous dire de nos deux amis ne m'étonne en rien. Ce qui les distingue particulièrement c'est leur conscience, le courage de l'écouter et leur franc-parler. Et moi qui les connais je peux vous assurer que c'est tout simplement leur façon d'être et que je suis très fier d'être leur parrain.
- Merci Monseigneur de nous avoir recommandé, nous en sommes très touché, mais je suis tout de même intrigué par cette cérémonie et les épreuves auxquelles nous avons été soumis. J'ai bien compris que tout cela nous viens de ces fameux mystères antiques, mais comment vous sont-ils connus ? J'étais persuadé qu'ils étaient tout simplement perdus, oublier.

Prenant un air sévère le pasteur expliqua.

- Les sociétés initiatiques n'ont jamais cessé d'exister et comme elles continuent d'être très discrètes seul leurs membres en connaissent

l'existence et l'enseignement. Lorsqu'éclata la guerre une grande envie d'empêcher cette misère, cette haine au nom d'un Dieu d'Amour m'a poussé à réunir mes amis et correspondants pour que nous unissions nos efforts malgré nos différences pour favoriser le retour à la paix. Il se trouvait beaucoup de bonnes volontés, mais il fallait quelque chose pour leurs faire oublier leurs différences et les unir sous un même idéal, c'est alors qu'en me souvenant de ces confréries antiques j'eus l'idée de créer notre société. Avec le soutien de mon ami l'abbé de Hirsau, nous mimes en place nos rencontres annuelles. Et un beau jour votre père nous rejoignit et maintenant c'est votre tour et je m'en réjoui sincèrement.

- Ah au fait ! J'allais oublier, Anne, vous vous souvenez d'elle du « Refuge » là-bas en Alsace, elle n'a pas pu venir, mais m'a demandé de vous embrasser chaleureusement de sa part.
- Elle en fait donc aussi partie ?
- Évidemment !
- Et Hélène ?

Là ce fut à Félix des Armoises d'intervenir.

- Ah Hélène ! Hélas ma cousine ne pouvait pas se déplacer, mais était en contact épistolaire avec certains d'entre nous. Mais peut-être ignorez-vous qu'elle est morte là-bas.
- Une autre personne nous a quitté et que vous avez connue, il s'agit du chef de cette famille rom qui campait près de Bâle et qui était un grand ami de votre père.
- Il était aussi de cette société ?
- Eh oui mon cher Mathias. Vous voyez nous cherchons à regrouper tous les humains de bonne volonté. Sans distinction de classe ou de croyance.
- Mais mon père ? Comment fut-il distingué et accueilli ?
- Votre père avait survécu au massacre de toute votre famille grâce aux bons soins d'une femme rom. Ces roms qui faisaient le commerce de chevaux l'avaient trouvé agonisant. Une fois rétabli il resta parmi eux. Ces gens se déplaçaient sans cesse et c'est moi qui à l'occasion de l'achat d'un cheval le remarquai et me liai d'amitié avec lui.
- J'ai encore une question ;

Et tous éclatèrent de rire.

- Mais non il vous restera toujours et encore une question, mais dites,

- Pourquoi y a-t-il huit écuelles creusées dans cette mense ?
- Ah ! Le temps est divisé en sept jours et le huitième représente l'éternité.

Béatrice était heureuse, elle venait de recevoir la réponse aux questions qui l'occupaient et participa avec encore plus de plaisir, le cœur léger et l'esprit serein à cette assemblée.

Le lendemain toute la compagnie se dispersa pour retourner se fondre dans l'anonymat mais continuer à travailler au progrès de l'humanité dans un monde plus fraternel.